



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BOSTON UNIVERSITY
School of Medicine.



LIBRARY.

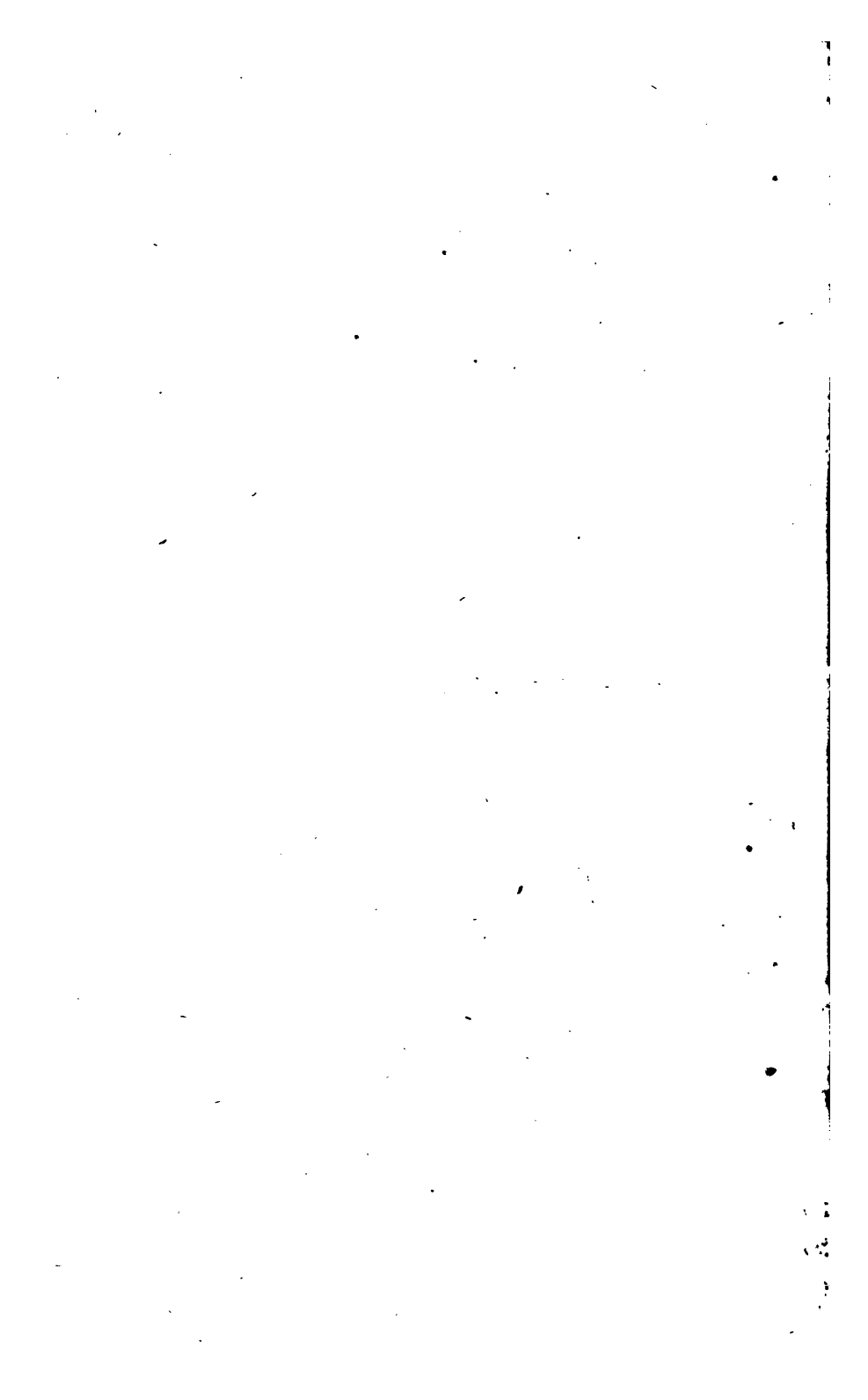
No. 2852

Shelf, 615.53 B47 No.

Presented by

6
T
11'

1.53



BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

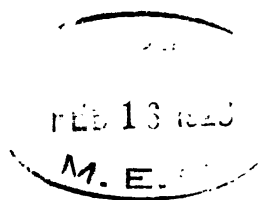
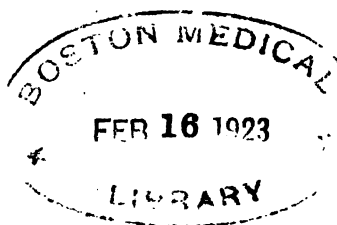
BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1833.



20177

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
-Rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 1.

1^{re} ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

FEB 16 1883

LIBRARY
COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR L'HOMŒOPATHIE,

CONSIDÉRÉE DANS SA NAISSANCE ET SES DÉVELOPPEMENS.

Nous ne saurions débiter plus convenablement dans la publication de la *Bibliothèque homœopathique*, que par une esquisse historique de la nouvelle doctrine. Il y a un intérêt tout particulier à suivre, dès son origine, une découverte destinée à opérer une révolution complète dans l'une des branches les plus importantes de nos connaissances; et d'ailleurs, pour bien comprendre, et l'état actuel de la science, et les développemens futurs qui lui sont réservés, il est indispensable d'avoir une idée, au moins générale, des antécédens qui l'ont amenée au point où elle se trouve aujourd'hui.

Peu de personnes se doutent assurément que la première idée qui a conduit à la découverte de l'homœopathie, remonte à plus de quarante années. On se figure assez généralement en France que cette nouvelle médecine n'est qu'un système bizarre, né subitement de l'imagination fantastique de quelque docteur allemand, et destiné à s'évanouir en fumée du moment qu'il se trouvera en présence des faits; et, il faut le dire, les notions trop inexactes, et souvent absurdes, qui se sont répandues sur l'homœopathie, ne sont guère propres à en donner une autre idée aux esprits judicieux. Nous espérons que cette notice contribuera à rectifier à cet égard les jugemens erronés, en montrant que l'homœopathie a dû son origine à l'observation des faits, que son développement, toujours guidé par l'expérience, a été lent et progressif, que si la doctrine a pris de plus en plus un caractère de singularité et de paradoxe, c'est que les faits eux-mêmes, dans leur complète nouveauté, sont singuliers, surprenans, et bien propres à étonner la routine du sens commun, sans avoir toutefois rien de contradictoire, rien d'impossible, rien d'opposé aux lois de la raison.

Parler des premiers commencemens de l'homœopathie, c'est faire l'histoire de son fondateur, du vénérable Hahnemann, dont la vie presque entière a été consacrée au développement d'une découverte qu'il n'a due qu'à son génie, et à la singulière sagacité d'observation dont il a donné tant de preuves.

Hahnemann, né à Meissen, petite ville de la Saxe,

en 1755, se distingua dès son enfance par une grande aptitude au travail, et par l'esprit solide et judicieux qu'il porta dans ses premières études. En 1775, il se rendit à l'université de Leipzig, avec vingt ducats dans sa poche, pour y suivre les cours de médecine, et il chercha à augmenter ces faibles ressources, en traduisant de l'anglais plusieurs ouvrages médicaux. Après deux années de travaux, il alla à Vienne, afin d'y suivre les hôpitaux, et sut si bien mériter la confiance et l'amitié du médecin directeur de l'hôpital de Léopold, le Dr de Quarin, que celui-ci se faisait souvent remplacer par le jeune Hahnemann auprès de ses malades.

Le manque d'argent le força cependant bientôt à quitter Vienne, et il alla passer deux ans à Hermanstadt, où il fut attaché comme médecin et comme bibliothécaire à la maison du gouverneur de la Transylvanie. Au bout de ce temps, il se rendit à l'université d'Erlangen, dans l'intention d'y prendre le grade de docteur; et il y soutint publiquement une thèse intitulée : *Conspectus adfectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus*. Revenu en Saxe, il changea plusieurs fois de séjour jusqu'en 1789, qu'il se fixa à Leipzig. Il est à remarquer que pendant tout cet espace de temps, il se livra principalement à des études de chimie et de minéralogie. Convaincu qu'il était de l'imperfection de la médecine ordinaire, dégoûté de ses contradictions sans nombre, du vide de ses théories, de l'aveugle empirisme de sa pratique, il renonça presque entièrement à

exercer la profession qui devait être son gagne-pain , aimant mieux vivre pauvre que transiger avec sa conscience. Il publia un grand nombre de traductions de l'anglais , du français et de l'italien , et beaucoup d'articles de médecine et de chimie dans les journaux scientifiques de l'Allemagne. Ce qui est resté de ces premiers travaux , et ce qui avait contribué déjà à lui faire un nom avant la découverte des faits homœopathiques , ce sont principalement ses recherches sur l'empoisonnement par l'arsenic , et les preuves judiciaires pour le constater , et le mode de préparation , trouvé par lui , du *mercure soluble* qui a conservé son nom. L'ensemble de ces travaux prouve que si Hahnemann avait alors renoncé à la pratique de son art , il n'avait point abandonné pour cela ses études médicales ; mais la direction toute expérimentale qu'il leur donna , fait voir que , déjà alors , il n'entrevoyait de salut pour la médecine , que dans un examen plus attentif des faits. Déjà à cette époque , on voit naître chez lui cette idée , devenue plus tard si féconde , que la première condition d'un emploi sûr des substances médicales , c'est l'étude approfondie de leurs effets vrais sur l'organisation humaine , et que la seule manière d'observer ces effets d'une manière concluante , c'est de les suivre attentivement chez l'homme sain , et non chez le malade , où mille influences perturbatrices inappréciables contribuent à les dénaturer.

Dans l'année 1790 , en traduisant la *Matière médicale* de Cullen , Hahnemann fut si mécontent des

hypothèses gratuites par lesquelles on tentait d'expliquer la puissance fébrifuge du quina, qu'il résolut d'éclaircir enfin cette question, en faisant sur lui-même quelques essais avec cette substance. Ce fut alors qu'il découvrit avec étonnement le premier fait, qui donna naissance plus tard à la doctrine homœopathique. Il observa que le quina, par son action propre, produisait chez l'homme sain une fièvre intermittente très-analogue à celle que ce médicament guérit le mieux, et qu'en outre, il faisait naître une foule d'autres symptômes très-variés, dont il n'avait jamais été question dans les matières médicales. Frappé de cette observation, Hahnemann se demanda si la propriété fébrifuge du quina ne viendrait point précisément de cette faculté de produire dans l'organisme une affection toute semblable, et si ce fait, une fois bien avéré, ne se répèterait point pour d'autres substances pathogénétiques. L'expérience seule pouvait en décider; il n'hésita pas à l'interroger, avec un zèle et une patience que la perspective d'un grand but à atteindre pouvait seule soutenir à un si haut degré.

La première chose à faire était évidemment d'étudier avec le plus grand soin les symptômes propres à chaque agent thérapeutique. Hahnemann commença dans ce but une série d'expériences sur lui-même, et sur quelques amis disposés à coopérer à ses travaux. Rien ne lui coûta pour arriver à ses fins : privations de tout genre, régime sévère pendant les essais, souffrances journalières, et souvent très-pé-

nibles, causées par l'ingestion répétée de petites doses des poisons les plus actifs, il se soumit à tout pendant des années entières pour arriver à la connaissance de cette loi qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Les découvertes curieuses qui furent la suite de ces travaux opiniâtres, le récompensèrent, il est vrai, richement. Il reconnut avec évidence à quel incroyable degré d'imperfection se trouvait encore l'étude des propriétés pathogénétiques des médicaments. Tout était à créer dans cette branche de la science. On ne connaissait des principaux agens médicaux que les symptômes les plus saillans ; et sans même s'embarrasser de rechercher si ces effets tumultueux appartenaient réellement à l'action directe de chaque substance, ou s'ils n'étaient pas plutôt causés par une réaction violente de l'organisme, s'efforçant de rejeter au-dehors la force ennemie qui l'attaquait, on avait classé les agens thérapeutiques suivant ces symptômes saillans, en vomitifs, purgatifs, sudorifiques, diurétiques, etc. Tout ce vain échafaudage s'écroula devant les observations répétées et fidèles de Hahnemann. Il étudia chaque substance jusque dans les moindres nuances de ses effets, et il vit que ces nuances seules peuvent servir, dans bien des cas, à caractériser l'action des médicaments, dont les symptômes violens se ressemblent presque tous plus ou moins.

Tout en se livrant à ce travail laborieux qui devait fournir les matériaux d'une matière médicale, Hahnemann, ramené à la pratique par le désir d'ex-

plorer la nouvelle voie qui s'ouvrait devant lui, répéta avec d'autres substances le fait si curieux qu'il avait observé dans le mode d'action du quina. Il s'assura d'abord que le principe homœopathique se vérifiait également pour les divers médicamens, distingués jusqu'alors par l'épithète de *spécifiques*. Comment, en effet, ne pas être frappé de l'analogie singulière qui existe, par exemple, entre l'action mercurielle et les symptômes syphilitiques, ou bien entre la gale et les éruptions cutanées produites par le soufre? N'est-il pas surprenant que l'on ait songé si tard à chercher dans cette analogie même la cause de la vertu spécifique de ces substances contre les maladies qu'elles guérissaient?

Ce ne fut d'abord qu'avec la plus grande circonspection que Hahnemann tenta sur ses malades l'application du principe nouveau qu'il avait entrevu. Renonçant entièrement à rechercher, pour chaque cas donné, la cause essentielle et cachée de la maladie, recherche toujours hypothétique et souvent dangereuse par les aberrations où elle peut entraîner, il ne s'attacha qu'à l'observation des élémens morbides appréciables comme faits, des symptômes en un mot, et essaya de les combattre en leur substituant en quelque sorte l'action de celle des substances déjà éprouvées, qui offrait avec eux le plus d'analogie. Le succès couronna ses premières tentatives; il obtint des guérisons tout à la fois plus sûres, plus complètes et plus faciles. L'évidence de faits mille fois répétés, et dans lesquels le principe se vérifiait toujours, le

conduisit enfin à proclamer dans toute sa généralité la loi homœopathique.

Cependant, l'expérience pratique amena bientôt Hahnemann à une découverte nouvelle et très-importante relativement au mode d'action des médicaments. On conçoit que la nature même de la méthode homœopathique, qui entraîne nécessairement une aggravation momentanée des symptômes morbides, devait imposer la plus grande réserve dans la quotité des doses à administrer; aussi Hahnemann commença-t-il tout d'abord par réduire de beaucoup les doses usitées dans la médecine ordinaire. Il resta cependant, à son début, bien au-dessous de ces atténuations presque infinitésimales, dont l'action a été, et est encore, l'objet de tant de doutes. Il commença par des fractions de grains, telles à peu près qu'on les emploie pour les remèdes les plus actifs, l'arsenic, les alcaloïdes, etc. Le besoin d'une exactitude rigoureuse dans l'appréciation de quantités aussi exiguës, lui suggéra des procédés particuliers pour fractionner les doses; il imagina de mélanger les suc actifs des plantes dans des proportions déterminées avec l'alcool, qui leur sert de principe conservateur, ou les substances sèches pulvérisées, avec le sucre de lait en poudre, matière éminemment neutre, et propre à servir d'excipient. Ainsi, une goutte de suc de plante, mélangée intimement avec 99 gouttes d'alcool, donnait une préparation dont chaque goutte contenait $\frac{1}{100}$ de goutte du médicament. Une de ces gouttes mélangée de

nouveau avec 99 gouttes d'alcool, portait la division jusqu'au $\frac{1}{10,000}$, et ainsi de suite. Il en était de même des substances en poudre broyées très-intimement avec les mêmes quantités proportionnelles de sucre de lait, en prenant le grain pour unité.

Or ce mode de préparation conduisit Hahnemann à cette singulière observation, que l'acte de broyer les substances, ou de secouer les liquides qu'il mélangeait, développait à un haut degré l'énergie de leurs propriétés pathogénétiques, de sorte que la diminution de leur force active ne s'opérait pas à beaucoup près d'une manière proportionnelle à leur réduction quantitative. $\frac{1}{10,000}$ de grain avait une action peu inférieure à celle de $\frac{1}{100}$ de grain : bien plus, le $\frac{1}{10,000}$ de grain, fortement et longuement trituré, agissait d'une manière bien plus pénétrante que le $\frac{1}{100}$ de grain soumis à une manipulation moins prolongée. Il en était de même du $\frac{1}{1,000,000}$ comparé au $\frac{1}{10,000}$, et ainsi de suite. Ce ne fut que guidé par l'expérience, seul oracle auquel il eût foi, que Hahnemann arriva, par des réductions successives, aux doses infinitésimales qu'il prescrit actuellement. Il observa des effets pernicieux produits, dans beaucoup de cas, par des atténuations trop peu élevées, suivant la nature de la maladie ou de l'idiosyncrasie du malade. L'exacerbation causée par la substance homœopathique, était souvent trop forte, et pouvait être dangereuse ; dans tous les cas, elle tourmentait inutilement le malade, puisque, avec une atténuation

plus élevée , l'effet salulaire était également produit , Ces doses infiniment petites , sur lesquelles on a tant plaisanté , parce que la plaisanterie était singulièrement facile , sont donc un résultat de l'expérience , et d'une expérience prolongée. La réalité de leur action a été reconnue de tous ceux qui ont bien voulu prendre la peine de vérifier le fait ; et le nombre en est grand à l'époque actuelle.

Ce fut à Georgenthal , dans un hospice d'aliénés fondé par le duc Ernest de Gotha , que Hahnemann obtint les premiers succès qui firent quelque sensation dans le public ; il y guérit un homme de lettres, Klockenbring , auquel une épigramme de Kotzbue avait fait perdre la raison. Il pratiqua ensuite , à Brunswick , en 1794 , et à Koenigsutter , où ses succès devinrent si décisifs , si brillans , qu'il vit dès-lors commencer contre lui les persécutions dont il a eu à souffrir pendant si long-temps. La jalousie de quelques confrères , peu dignes assurément du nom de médecins , et les intérêts des pharmaciens , menacés par le succès de la nouvelle doctrine , s'élevèrent contre l'audacieux réformateur , et lui suscitèrent mille obstacles. Il y avait , en effet , de quoi faire trembler la pharmacie , dans l'apparition d'une méthode qui s'annonçait comme traitant les malades avec des millionièmes de grains de médicamens. Il est évident que Hahnemann , surtout à son début , ne pouvait s'en rapporter qu'à lui-même pour le choix et la préparation des substances qu'il employait ; nécessité qui résulte de la nature même de la médica-

tion homœopathique. On en appela contre lui à d'anciens réglemens non abrogés, qui défendaient aux médecins de donner eux-mêmes les médicamens, et qui assuraient aux pharmaciens un monopole exclusif à cet égard. En conséquence, Hahnemann se vit obligé de quitter le pays, ne voulant pas consentir à confier la préparation de ses instrumens de guérison aux mains d'adversaires évidemment intéressés à traverser ses succès. Il se retira donc d'abord à Hambourg, ensuite à Eilenbourg et à Torgau, où il continua ses travaux.

Bien plus désireux de faire tourner au profit de la science et de l'humanité la belle découverte due à sa persévérance, que de la faire servir à ses intérêts pécuniaires, Hahnemann ne songea point à en conserver le secret, chose qui lui eût été bien facile. Dès qu'il se fut assuré de la réalité des faits, il publia ses observations dans plusieurs articles du journal de Hufeland, où il rapporta aussi quelques-unes des guérisons obtenues par la nouvelle méthode (1). Il ne se laissa point décourager par les attaques violentes qui surgirent alors de toutes parts contre lui. Assuré désormais de la bonté de sa cause, il répondit à ses adversaires avec cette chaleur qui est l'effet d'une

(1) Voyez *Versuch über ein neues Princip*, etc. Essai sur un nouveau principe pour la recherche des vertus des substances médicales (Journal de Hufeland, tome II, p. 391, etc.). — *Sind die Hindernisse*, etc. Les obstacles qui s'opposent à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables? (*Ibid.*, tome IV, p. 106.) — *Guérison subite*

conviction profonde, et cette indignation de l'homme d'honneur qui repousse des imputations calomnieuses. Ce fut sans doute un malheur, pour l'homœopathie elle-même, que le ton d'extrême acrimonie qui a régné pendant si long-temps dans la polémique de Hahnemann et de ses adversaires, mais on ne saurait, certes, en faire un reproche au premier. Il a dû proportionner la vigueur de la défense à la violence de l'attaque.

Dans l'année 1800, une épidémie meurtrière de scarlatine, qui ravagea une partie de l'Allemagne, devint pour Hahnemann l'occasion d'une nouvelle découverte aussi curieuse qu'importante. Appliquant au traitement de cette maladie le principe homœopathique, il trouva d'abord dans la *belladone* un remède spécifique pour la combattre. La belladone, en effet, dans son action puissante sur l'organisme, produit des éruptions de plaques d'un rouge foncé, accompagnées des principaux symptômes morbides qui caractérisent la scarlatine. Mais après avoir trouvé le remède efficace, Hahnemann se demanda si cette même analogie d'action ne le rendrait point propre à préserver aussi de la contagion, par une influence semblable à celle de la vaccine à l'égard de la petite vérole. Le parallèle, en effet, s'offrait tout

d'une colicodynne (Ibid., tome III, p. 138). — Antidote de quelques substances héroïques (Ibid., tome V, p. 3). — Sur quelques espèces de fièvres continues et intermittentes (Ibid., p. 19). — Observations sur les trois méthodes curatives en usage (Ibid., tome II, p. 3), etc., etc.

naturellement à l'esprit. Aucun fait homœopathique n'est plus singulier, plus surprenant, moins explicable que l'action préservatrice, prolongée pendant toute la vie d'un homme, d'une quantité inappréciable en poids de virus vaccin; et pourtant ce fait, si fort contesté dans l'origine, est maintenant reconnu comme indubitable, Hahnemann entrevit, dans ce fait isolé, une loi générale qu'il était réservé à l'homœopathie de proclamer comme telle. Comment le virus vaccin détruit-il la réceptivité de l'organisme pour la contagion de la petite vérole, si ce n'est en y substituant d'avance une action très-analogue, et propre, par cela même, à exclure toute influence de même nature? Or, pourquoi le médicament homœopathique et spécifique d'une maladie contagieuse, s'il était pris à l'avance, ne préserverait-il pas de cette même maladie par un procédé tout semblable? Hahnemann essaya donc de faire prendre à un grand nombre d'enfans de très-petites doses de belladone (un décillionième de grain tous les six ou sept jours), pour les préserver de la scarlatine. L'expérience vérifia complètement ses conjectures, et la vertu prophylactique de cette substance contre la fièvre rouge, niée d'abord, et rejetée comme une vaine hypothèse, a été constatée dès-lors, dans des milliers de cas, par des médecins de toutes les opinions et de tous les pays. Le petit nombre de contradicteurs, qui prétendaient s'appuyer de leurs observations pour repousser ce fait important, n'avaient point suivi, pour la plupart, les recommandations de Hahne-

mann sur la préparation et la petitesse des doses , et d'autres avaient confondu la vraie scarlatine avec une maladie toute différente , le *Roodvonk* des Belges , la pourpre miliaire , importée en Allemagne depuis l'année 1801 seulement , et pour laquelle , au lieu de la belladone , il faut avoir recours à l'aconit , comme principal spécifique et prophylactique.

Le principe de la vertu préservatrice des agens pathogénétiques contre les maladies dont ils sont en même temps les spécifiques , s'est vérifié dès - lors pour plusieurs substances. On sait que Hahnemann recommande actuellement , comme préservatif du choléra , le *cuivre* et le *veratrum album*. Les faits qui serviront à constater le principe à l'égard de la contagion cholérique sont déjà nombreux , quoique peu connus ; ils seront bientôt recueillis et publiés.

Ce ne fut qu'en 1805 que Hahnemann fit connaître avec quelque détail les résultats de ses expériences sur l'action vraie des médicamens , dans un ouvrage intitulé : *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis*. On trouve dans ce livre les premiers rudimens de la matière médicale homœopathique , publiée plus tard avec beaucoup plus de développement.

Cependant , des observations répétées , et l'expérience pratique du nouveau principe médical pendant plusieurs années , avaient produit une masse de faits suffisans pour permettre de s'élever à une théorie plus complète. Hahnemann y travailla pendant quatre années , et , en 1810 , il fit paraître son *Organon*

de l'art de guérir, où la doctrine homœopathique se trouve exposée avec détail. Cet ouvrage, qui a été depuis revu plusieurs fois et fort augmenté, en est maintenant à sa 4^{me} édition ; il a été traduit en français et en italien.

Revenu à Leipzig en 1811, dans le but d'y pratiquer et d'y enseigner l'homœopathie, Hahnemann y défendit publiquement une thèse intitulée : *De hel-leborismo veterum*. L'influence que ses doctrines commencèrent dès-lors à exercer, et les succès brillans de sa pratique médicale, reveillèrent de nouveau contre lui la jalousie et la haine. Les calomnies les plus contradictoires furent répandues sur son compte. On l'accusait, tantôt de ne donner à ses malades que des poudres sans aucune propriété quelconque, en laissant croire qu'elles étaient douées de toute sorte de vertus, tantôt de mettre dans tous ses remèdes de l'arsenic et d'autres poisons très-violens. On lui reprochait du charlatanisme, tandis qu'il avait loyalement exposé au public les fruits de ses pénibles recherches, et rendu compte d'une manière toute scientifique de sa méthode et de ses procédés. Mais, en dépit de l'opposition la plus violente, ses enseignemens trouvaient des disciples, et les malades affluaient autour de lui. Chose bien remarquable, c'est en guérissant plusieurs médecins de maladies contre lesquelles les méthodes anciennes les avaient laissés sans secours, qu'il se fit les disciples à la fois les plus chauds et les plus éclairés. Ce fut ainsi qu'il guérit d'une maladie de poitrine le Dr Necher, médecin distingué

qui, plus tard, porta et répandit à Naples les doctrines de l'homœopathie. Il rétablit aussi le Dr Aegidi (1). Le premier a rendu un compte détaillé de sa guérison, dont il en était venu à désespérer complètement. Il en sera question dans un autre article de ce journal.

En 1811, aidé de quelques amis et de plusieurs de ses disciples les plus zélés, Hahnemann commença la publication de sa *Matière médicale pure*, dont six volumes ont paru depuis successivement, et ont reçu déjà les honneurs d'une 2^e édition. Le premier volume, corrigé et beaucoup augmenté, vient même d'être publié pour la troisième fois (2). Ce n'est pas ici le moment d'apprécier tout ce qu'offre d'intéressant, pour les hommes de toutes les opinions en fait de médecine, un recueil aussi riche de faits thérapeutiques, observés avec autant de soin; nous aurons souvent l'occasion de revenir sur ce sujet. Ce dont on doit assurément s'étonner, c'est qu'un ouvrage pareil, tout fondé sur l'expérience, soit aussi peu connu au-dehors de l'Allemagne. Plus de soixante substances, au nombre desquelles se trouvent les

(1) Voyez *Archiv für homœopathische Heilkunst*, t. VII, 2^e cah., p. 77, et t. XI, 1^{er} cahier.

(2) *Reine Arzneimittellehre*. Matière médicale pure, par le Dr S. Hahnemann; 1^{er} vol. Dresde 1811; 2^e édit., 1822; 3^e édit., 1831. — Tome II, 1816; 2^e édit., 1824. — Tome III, 1817; 2^e édit., 1825. — Tome IV, 1818; 2^e édit., 1822. — Tome V, 1819; 2^e édit., 1826. — Tome VI, 1821; 2^e édit., 1827.

principaux médicamens connus, et dont plusieurs n'avaient jamais été employées en médecine, y sont étudiées avec le plus grand soin sous le rapport de leur action pathogénétique sur l'organisme dans l'état de santé. A ses propres observations, Hahnemann a ajouté partout celles des autres médecins, qui lui ont paru dégagées de toute influence étrangère à l'action pure du médicament. Cette matière médicale, augmentée et même plus que doublée par les travaux successifs de Hahnemann et de ses disciples, forme maintenant le riche arsenal où l'homœopathie va chercher des armes contre toutes les maladies connues. Près de quatre-vingt mille observations de symptômes, variées à l'infini, laissent rarement l'homœopathe dans l'embarras, lorsqu'il s'agit de trouver les analogues d'une affection quelconque. Cet arsenal, cependant, s'enrichit chaque jour, et il serait difficile d'assigner, sous ce rapport, des limites aux développemens futurs de l'homœopathie.

Cependant, jusque vers l'année 1816, la méthode homœopathique n'avait obtenu de succès bien décidés que dans son application aux maladies aiguës. La classe si nombreuse, et si rebelle aux traitemens ordinaires, des affections chroniques, avait présenté à l'homœopathie même des difficultés inattendues. Convaincu, par sa longue expérience, de la généralité du principe de sa doctrine, Hahnemann vit dans ces obstacles même, l'indice d'un problème non résolu encore sur la nature des maladies chroniques. Il appliqua à la recherche de ce problème tout son ta-

lent d'observation et son infatigable ardeur de travail ; et c'est ainsi qu'il fut amené, après plusieurs années, à établir le principe de la nature miasmatique des affections chroniques, et à découvrir les substances propres à les combattre efficacement.

L'expérience lui avait démontré qu'en traitant les maladies chroniques avec les médicamens homœopathiques ordinaires, on obtenait presque toujours au début une amélioration notable, que quelquefois même on voyait disparaître, comme par enchantement, les symptômes les plus graves, mais que ces symptômes, accompagnés souvent d'accidens nouveaux, se reproduisaient après un temps plus ou moins long, et par l'effet des moindres causes occasionnelles. Si alors on leur opposait derechef les mêmes substances déjà employées, celles-ci n'exerçaient plus qu'une action faible et incomplète, et finissaient même par n'avoir plus aucun effet quelconque. La ténacité de ces affections, et leur renaissance constante sous des formes diversifiées et de plus en plus graves, firent soupçonner à Hahnemann que, dans les maladies chroniques, en général, le médecin avait à faire à quelque principe morbide profondément inhérent à tout l'organisme, et dont les accidens particuliers, pour chaque moment donné, ne constituaient en quelque sorte que des embranchemens. Dans cette supposition, il devenait impossible, en effet, d'obtenir une guérison radicale en traitant chaque cas spécial comme une maladie complète en elle-même ; en procédant ainsi, on n'agissait que palliativement,

sans jamais atteindre le principe du mal. Le seul moyen d'arriver à la guérison radicale, c'était donc de connaître d'abord l'ensemble des symptômes et des accidens propres à l'affection primitive, et ensuite de découvrir quelques substances dont les effets pathogénétiques offriraient un ensemble analogue. L'action homœopathique de ces substances attaquerait alors le mal dans son centre comme dans ses embranchemens, dans son essence comme dans ses phénomènes spéciaux. Voilà comment Hahnemann se posa le problème à résoudre.

Sans entrer ici dans des détails qui trouveront leur place ailleurs avec tous les développemens nécessaires, nous nous bornerons à dire que Hahnemann, par des rapprochemens laborieux et pleins d'intérêt, a cherché à établir que ce principe générateur de la plupart des maladies chroniques, est le *virus psorique*, dont la *gale* est la plus simple expression. Cette doctrine de la *psora*, fondée en grande partie sur des analogies, est nécessairement hypothétique par sa nature même, et il faudra peut-être un siècle d'observations suivies pour l'élever au rang de fait incontestable. Mais ce qui n'est point hypothétique, ce qui est actuellement démontré par des milliers de faits déjà recueillis, c'est la puissante efficacité des remèdes découverts par Hahnemann contre les affections chroniques qu'il fait dériver de la *psora*, et qu'il a distingués du nom de remèdes *antipsoriques*. C'est là, il faut le reconnaître, sa découverte la plus belle et la plus étonnante, d'autant plus qu'il a su trouver

ces substances, dont l'action est à la fois si énergique et si prolongée, dans des corps regardés jusqu'à ce jour comme complètement inertes, médicalement parlant, la silice, la chaux, le charbon, la sépia, la poudre de lycopode, etc., etc.; substances chez lesquelles la préparation homœopathique développe des forces ignorées jusqu'à présent.

Ce ne fut qu'après douze années d'expériences et d'observations que Hahnemann publia les fruits de ses nouvelles recherches, dans son ouvrage *sur les maladies chroniques*, imprimé en 1828 (1).

Cependant, en 1820, de nouvelles persécutions, suscitées principalement par les pharmaciens de Leipzig, forcèrent encore Hahnemann à quitter cette ville. Mais cette fois, le duc régnant d'Anhalt-Coethen, Ferdinand, offrit à l'illustre proscrit un asile assuré dans sa résidence, et l'accueillit avec toute sorte de distinctions. Dès-lors il a toujours résidé à Coethen, où il s'est voué entièrement à la pratique étendue que sa célébrité lui a procurée, et à l'achèvement des travaux de toute sa vie.

Cette faible et rapide esquisse de la belle carrière parcourue par Hahnemann, suffira pour montrer

(1) *Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthümliche Natur und homœopathische Heilung*. Les maladies chroniques, leur nature propre et leur traitement homœopathique; par Samuel Hahnemann. Dresde, 1828—1830, 4 vol. in-8. — Le 1^{er} volume contient l'exposé de la doctrine; les trois volumes suivans, la symptomatologie des remèdes antipsoriques.

combien est peu fondée l'accusation de charlatanisme si souvent portée contre lui par ses adversaires. On le voit suivre dès l'origine une marche toute rationnelle et expérimentale, ne s'appuyer que sur les faits, donner connaissance de toutes ses découvertes à mesure qu'il se croit assuré de leur certitude, et chercher à les rattacher par le raisonnement aux lois générales de la nature. On lui a reproché d'avoir *imaginé* les doses infinitésimales pour donner à sa doctrine un air de singularité; mais comment ne songe-t-on pas que c'eût été là un bien mauvais moyen de succès? Qui peut douter que le *principe homœopathique* n'eût trouvé bien plus facilement accès dans le monde médical, sans cette excessive exiguité des doses qui heurte de front toutes les notions du sens commun? Singulier calcul que celui de faire naître de prime abord l'incrédulité pour attirer la confiance! Tout ce que l'homœopathie a de paradoxal découle réellement de la nouveauté complète des faits, et l'*intérêt personnel* du fondateur eût exigé que ces faits singuliers fussent tenus secrets, ou suffisamment modifiés pour les réconcilier avec nos notions habituelles.

Il nous reste à dire quelques mots des progrès de l'homœopathie, soit en Allemagne, soit dans d'autres pays. En dépit de l'opposition furibonde des adversaires de Hahnemann, et des persécutions qui lui furent intentées au nom d'anciens réglemens tombés en désuétude, en dépit du déluge d'écrits polémiques qui prédisaient chaque jour la chute de la nou-

velle école (1), l'homœopathie prit bientôt racine, et se développa lentement d'abord, pour pousser bientôt au loin des jets de plus en plus vigoureux. En 1822, commença à Leipzig la publication d'un journal destiné spécialement à propager et à faire mieux connaître la nouvelle doctrine et ses applications. Les *Archives de la médecine homœopathique* du Dr Stapf, arrivées maintenant à leur dixième année, sont le répertoire le plus riche des faits homœopathiques. Près de quarante médecins homœopathes de toutes les parties de l'Allemagne, y ont déposé leurs observations, et ce journal a maintenant des abonnés dans tous les pays. En 1827, le Dr Bigel, médecin du grand-duc Constantin, signala sa conversion à la réforme médicale par la publication d'un ouvrage français, en trois volumes (2), et pratiqua dès-lors l'homœopathie à Varsovie. — Déjà en 1826, le Dr Netcher, dont il a été question plus haut, avait importé à Naples les doctrines de Hahnemann; ses brillans succès de pratique firent plusieurs prosélytes parmi

(1) On ferait un petit volume en rassemblant les titres des ouvrages qui ont paru en Allemagne pour ou contre l'homœopathie. Ce qui frappe le plus dans cette polémique, c'est que la nouvelle doctrine n'a été, en général, combattue que par des raisonnemens, et jamais par des faits bien observés, tandis qu'elle n'en appelle qu'aux faits pour prouver sa validité.

(2) Examen théorique et pratique de la méthode curative du Dr Hahnemann, nommée homœopathie, par le Dr Bigel, médecin de l'école de Strasbourg, de l'académie de St.-Pétersbourg, etc., etc. 3 vol. in-8. Varsovie 1827.

les gens de l'art, et il gagna entre autres à la cause de l'homœopathie le médecin du roi, le D^r de Horatius, qui en est devenu depuis un des soutiens les plus zélés. Une clinique homœopathique fut aussi établie à Naples par les ordres du souverain, quelques-uns des ouvrages de Hahnemann furent traduits, et il parut bientôt un nouveau journal homœopathique italien, dont la publication s'est continuée pendant deux années. A Pétersbourg, le D^r Herrmann attira, par ses nombreux succès, l'attention de la cour et du gouvernement, et fut envoyé en 1828, à Tultschin, dans la Podolie, pour y établir et y diriger un hôpital militaire homœopathique. — Dans la même année, le gouvernement autrichien fit faire à Vienne des expériences officielles sur l'homœopathie, qui furent malheureusement trop courtes et trop peu nombreuses; cependant, sur quarante-trois malades traités, dans la clinique établie à cet effet, trente-deux furent guéris par la méthode homœopathique. Le rapport officiel de huit professeurs de l'Académie de Joseph, déclare que les observations faites ne sont pas assez complètes pour démontrer l'efficacité de la nouvelle méthode, mais qu'elles n'en prouvent pas non plus la fausseté; déclaration négative déjà bien remarquable, si l'on tient compte de l'esprit d'opposition qui régnait, là comme ailleurs, parmi les médecins en place, contre la nouvelle doctrine. Nous reviendrons avec plus de détail sur ces expériences dans un prochain numéro.

En Angleterre, l'homœopathie commence aussi à

fixer l'attention , et la *Revue d'Edimbourg* en a porté un jugement qui est loin d'être défavorable. Il en est de même dans les Etats-Unis d'Amérique , où plusieurs médecins la pratiquent avec succès.

En France, M. le Dr Des Guidi, médecin de Lyon, est le premier qui ait appliqué la doctrine de Hahnemann ; déjà ses succès ont été proclamés avec quelque éclat , et n'ont pas manqué de lui susciter l'inévitable opposition que toute grande innovation rencontre dans sa marche.

En résumé , l'homœopathie marche et grandit de plus en plus. Pour qui veut suivre avec quelque attention le développement progressif qu'elle a suivi, ses destinées futures ne sauraient être douteuses. Une opposition plus ou moins intéressée , plus ou moins éclairée , peut en retarder les progrès , mais ne saurait désormais l'arrêter dans son essor. Que faire en effet contre une doctrine toute d'expérience , qui n'en appelle qu'aux faits , qui ne demande qu'un examen impartial et consciencieux , et qui , dans chaque malade qu'elle guérit ou soulage , trouve un prosélyte , et souvent un disciple ?

Contribuer à ce progrès en répandant la connaissance des faits , tel est le but de ce journal ; et la notice historique que nous terminons ici , ne sera pas inutile , nous l'espérons , à l'accomplissement de cette tâche.

X.

SUR LA
NOUVELLE THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE
nommée

HOMŒOPATHIE (1),

PAR M. P. DUFRESNE, D. M.

AVANT-PROPOS.

Après vingt-cinq ans d'étude et de pratique médicale faites avec quelques succès, verra-t-on sans surprise que j'abjure la doctrine qui m'a été enseignée et qui est encore généralement pratiquée, pour suivre et prêcher l'homœopathie? Croira-t-on à ma bonne foi? Se persuadera-t-on que la conviction et la force de la vérité m'ont seules entraîné, qu'elles sont seules le motif de ma conduite?

(1) Ce mémoire, fait avant que l'existence de notre journal fût arrêtée, était destiné à la *Bibliothèque Universelle*, où il a paru dans le numéro de janvier dernier. Nous le reproduisons ici avec quelques additions, parce que, contenant les dogmes fondamentaux de la thérapeutique homœopathique, il peut être utile, et même nécessaire, à bien des lecteurs, pour l'intelligence des raisonnemens et développemens qui suivront.

Je le crois de mes amis ; je l'attends des personnes qui me connaissent un peu , si elles sont étrangères à la science médicale.

Il n'est pas de réforme qui n'ait eu ses opposans ; c'est dans l'ordre des choses , c'est dans la nature de l'homme. Il ne soumet qu'avec peine ses opinions à celles d'autrui ; il le fait avec plus de peine encore , ou plutôt, il ne le fait pas , si ses intérêts ou son amour-propre sont compromis. Je dois donc attendre que cet écrit sera l'objet de la critique, peut-être même de la satire.

La critique est utile, elle est nécessaire, je ne la crains pas.

Critiquer mon style serait peine perdue ; je suis sans prétention à ce sujet. Je désire être clair, je désire être compris ; c'est là toute mon ambition.

Critiquer l'ensemble de mon travail , c'est m'obliger ; car mon but unique étant la vérité, elle sortira peut-être plus belle des objections qu'on me fera , qu'elle ne paraît par mes raisonnemens.

Si l'amour de la vérité, le plaisir de voir diminuer, disparaître ce qu'il y a de conjectural en médecine, ont été le motif de ma conduite, la raison pour laquelle j'ai embrassé la doctrine thérapeutique du savant Hahnemann, il ne sera peut-être pas hors de propos de dire comment je suis arrivé à l'étudier.

On a pu voir par les observations que j'ai publiées *sur la variole et la vaccine*, en mars 1825, dans la *Bibliothèque Universelle*, et par la note que j'ai insérée dans le même recueil en mai dernier, *sur la*

cinchonine considérée comme médicament, etc., que je n'ai pas toujours marché en routinier aveugle dans la voie médicale, et que j'ai toujours cherché à me rendre compte de ma conduite, à apprécier l'action des venins (1) divers que le médecin est dans le cas d'appliquer à l'économie animale, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

On a lu, à la fin du dernier de ces opuscules, que mon intention était de reprendre des expériences en vue de saisir quelque sel formé de toutes pièces dans l'estomac par l'acide hydrochlorique que sécrète cet organe, uni à une base salifiable qu'on y aurait introduite, et confirmer ainsi la série des raisonnemens que j'ai faits sur la médication et l'action des médicaments insolubles.

J'ai donc dû recommencer des expériences ; mais pour ne pas travailler inutilement, j'ai dû m'assurer si les médicaments préparés et administrés selon la méthode et les procédés de Hahnemann, ont, sur l'économie animale, l'action que leur assigne ce savant ; car dans ce cas je devais renoncer à mes raisonnemens, abandonner mes recherches et suivre la nouvelle route qui serait ouverte à mon observation,

(1) On me pardonnera cette expression, mais on conviendra que la partie active d'un médicament, celle qui constitue sa force, celle qui fait qu'il n'est, ni substance alimentaire, ni substance inerte ou neutre, est un *venenum* particulier, aussi positif que le venin de la vipère, que celui de la guêpe, un être *sui generis*, autant que le sont les virus vaccin et variolique.

regarder le venin du médicament comme une puissance agissant d'une manière dynamique, et chercher à reconnaître le meilleur moyen de convertir ce venin en agent de guérison. C'est ce qui est arrivé.

Voilà comment j'ai été porté à étudier la doctrine thérapeutique fondée sur l'axiome, *Similia similibus curantur*, à laquelle on a donné le nom d'*homœopathie*. J'ai été puissamment aidé des lumières d'un de nos savans, M. Adolphe Pictet, dont les connaissances variées, surtout celle de la langue allemande dans sa perfection, m'ont été d'une grande utilité. Qu'il me soit permis de lui en témoigner ici ma vive gratitude.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Il y a huit ans environ que l'Allemagne est le théâtre d'une révolution médicale tellement prononcée, qu'elle bouleverse toutes les idées reçues jusqu'à ce jour, en matière médicale, thérapeutique et pharmacie, et cependant la Suisse, la France, l'Angleterre, et presque toute l'Italie connaissent à peine le nom donné à ce nouveau mode de traiter les maladies, l'*homœopathie* (1).

Quelques journaux s'en sont occupés, presque tous pour en faire la critique plus ou moins raisonnée,

(1) De deux mots grecs, ὁμοίον πάθος, *souffrance semblable, affection analogue*.

mais d'autant moins raisonnable qu'elle n'a été fondée que sur des inductions, des assertions, des argumentations sans examen pratique, sans expériences, sans faits, en un mot.

On peut ne pas croire un homme sur sa parole, quoiqu'on soit sans motif de suspecter sa bonne foi, ne pas donner confiance à un fait qui est ou paraît extraordinaire, rien de plus naturel, rien de plus juste ; on est dans son droit tout entier : mais donner un démenti sans preuves directes, c'est sortir de son droit, c'est être impertinent.

Un fait, s'il a été bien observé, est un être saisissable qui peut et doit se reproduire à volonté, sans autre difficulté que de se replacer rigoureusement dans les mêmes conditions que celui qui l'a le premier vu et avancé. Il est ou il n'est pas, il n'y a point de milieu ; et dans le doute, l'expérience seule doit être appelée en preuve ; toute argumentation doit disparaître. •

Tels sont les raisonnemens que j'ai faits, les circonstances dans lesquelles je me suis placé, pour étudier la doctrine thérapeutique du célèbre Hahnemann, homme remarquable autant que savant, et doué d'une sagacité qui ne le cède qu'à sa persévérance (1) : mais de plus, pour expérimenter, j'ai cherché, autant qu'il est humainement possible de

(1) N'est-il pas bien remarquable et persévérant, l'homme qui, par amour pour la science et dans des vues de bien, a passé trente ans de sa vie à s'empoisonner chaque matin ?

le faire, à me mettre dans un état d'abstraction, à m'isoler de moi-même et à me placer seul en présence des faits, dépouillé de tout préjugé, de toute connaissance acquise et de toute influence étrangère. Recevoir les sensations et les apprécier sont les deux seules facultés qui m'ont paru devoir être employées, les seules dont j'ai usé.

• Dans les expériences que j'ai faites, comme pour ma pratique, je n'ai rien voulu confier à personne; je me suis rendu et je me rends responsable de tout. J'ai fait toutes mes préparations; chaque substance a été prise dans l'état le plus pur et le plus primitif possible, et toutes les manipulations ont été faites par moi ou sous mes yeux.

Ceci a été pour moi, en principe, un besoin de curiosité, une satisfaction à obtenir; puis, lorsque j'ai fait de l'homœopathie ma pratique, un devoir, une véritable affaire de conscience; plus je vais, plus j'observe les effets des médicamens, plus je suis convaincu que le médecin consciencieux ne peut, ni ne doit se confier qu'à lui-même.

• Je vais exposer d'une manière succincte les dogmes fondamentaux de l'homœopathie; puis je jetterai sur l'ensemble un coup-d'œil comparatif avec la méthode allopathique, ce qui me conduira à exposer quelques faits qui me sont propres. Puisse le tout n'être pas indigne de l'attention du lecteur !

DOGMES FONDAMENTAUX DE L'HOMŒOPATHIE.

I. La tâche du médecin, le but de ses efforts, doit être la guérison des maladies et la conservation de la santé.

II. Trois choses sont nécessaires pour atteindre ce but :

1^o Faire une investigation exacte de la maladie, objet de la guérison.

2^o Déterminer les agens qui doivent être employés.

3^o Apporter dans leur emploi assez de tact pour que du développement de leur action résulte le rétablissement de leur santé.

III. Parmi les agens, la préférence doit être donnée à ceux qui sont à la fois les plus doux, les plus prompts et les plus durables dans leurs effets.

IV. L'objet qui doit fixer l'attention du médecin et contre lequel il doit diriger son traitement, ne consiste pas dans les mutations occultes et imperceptibles que la maladie apporte à l'organisme, mais dans l'ensemble des changemens perceptibles et appréciables, dans la totalité des symptômes.

V. Les mutations occultes et les changemens perceptibles de l'organisme, hors l'état de santé, sont les parties constitutives et intimes du tout que nous nommons maladie, et un traitement curatif qui fait disparaître ceux-ci, détruit nécessairement celles-là.

VI. La nature et l'essence des médicamens, les rapports qui existent entre eux et les maladies, ne

peuvent être déterminés que par les changemens perceptibles que produit le développement de leur action sur l'économie animale , et nullement par leurs qualités physiques ou chimiques.

VII. De l'emploi des médicamens contre les maladies est résulté , parfois , le rétablissement de la santé d'une manière si évidente, qu'il a été impossible d'en chercher ailleurs la cause , et c'est tout naturellement que l'homme est parti de là pour apprécier leurs vertus curatives , et qu'il a été tenté de les employer dans des cas analogues ; mais cette marche est incertaine.

VIII. Excepté quelques affections à miasmes ou virus stables , chaque maladie est une individualité qui doit être envisagée comme nouvelle et particulière ; et tel médicament trouvé salulaire dans telle maladie , ne saurait être appliqué dans telle autre qui lui ressemble par un certain nombre de symptômes ; l'unique moyen d'apprécier leur vertu curative , est d'observer le développement de leur action sur le corps sain.

IX. Toute substance médicamenteuse , appliquée à l'économie animale , y produit des mutations organiques ; elle altère la santé et fait naître des maladies artificielles variées à l'infini.

X. Le développement de la force active d'un médicament a deux effets ou vertus différentes , selon qu'il est appliqué à l'homme malade ou à l'homme sain ; chez le premier , elle est curative , si l'indication a été bien remplie ; chez le second , elle est pathogé-

nétique, et le médicament ne devient remède que parce qu'il a la faculté de produire des maladies.

XI. Comme les maladies ne sont appréciables que par leurs symptômes, et la valeur des médicamens par leur force pathogénétique, soit l'ensemble des mutations perceptibles qu'ils apportent à un corps sain, c'est dans les rapports entre les symptômes et les effets purs des médicamens, que doit se trouver le principe général du traitement des maladies.

XII. Trois rapports sont seuls possibles : l'*hétérogénéité*, l'*opposition* et la *ressemblance*; de là la méthode *allopathique*, la méthode *antipathique*, et la méthode *homœopathique*. C'est à l'expérience à déterminer leur mérite respectif.

XIII. Dans la méthode allopathique, méthode généralement pratiquée jusqu'à ce jour, trois chances sont seules possibles :

1^o Les maux artificiels produits par le médicament sont moins forts que les souffrances qu'occasionne la maladie; il n'y a rien alors de changé.

2^o Les effets morbifiques du médicament sont également forts ou plus forts que la maladie; celle-ci est alors suspendue aussi long-temps que dure la médication; puis elle reparait, à moins que, pendant le temps qui s'est écoulé, elle n'ait achevé son cours naturel.

3^o Enfin, les remèdes violens, long-temps administrés dans les maladies chroniques, produisent des complications de maux résultant de leurs effets purs et des souffrances primitives; de là, deux ou

plusieurs maladies, qui occupent chacune une place distincte dans l'organisme.

XIV. Les remèdes allopathiques ne sauraient guérir en aucun cas. N'ayant rien d'analogue, ni d'opposé, dans leurs effets, aux symptômes de la maladie, ils n'atteignent jamais les parties affectées. Ils peuvent suspendre momentanément les symptômes par des souffrances hétérogènes, mais non les anéantir.

XV. Le procédé antipathique n'est qu'un procédé palliatif. Si d'abord l'action du remède opposé semble opérer une neutralisation des maux naturels et guérir, l'inverse a lieu dès que son action a cessé. Non seulement le mal primitif reparaît, mais il s'aggrave, et cela en raison de la grandeur des doses administrées.

XVI. L'aggravation est le résultat de l'action de l'organisme qui tend toujours à opposer un état exactement contraire à l'influence qu'on a exercée sur lui, par conséquent à réagir dans le sens de la maladie, à en développer et aggraver les symptômes.

Comme palliatif, le procédé antipathique est cependant quelquefois utile et même nécessaire.

XVII. La méthode homœopathique est la seule que l'expérience montre toujours salutaire. Les effets purs et spécifiques des médicamens étant tout-à-fait semblables aux souffrances naturelles, ils vont juste aux parties affectées, et comme deux maladies semblables ne sauraient exister en même temps dans le

même organe, les souffrances naturelles cèdent, pourvu que les symptômes artificiels les surpassent un peu en force.

XVIII. La maladie médicinale, ou artificielle, n'ayant qu'une durée déterminée par la durée de l'action du médicament, lorsque celle-ci disparaît, le corps reste parfaitement sain, et cela d'autant mieux que la réaction de l'organisme contre le remède l'est aussi contre la maladie, et contribue autant au rétablissement de la santé, qu'elle lui est opposée dans le procédé antipathique.

XIX. L'expérience et la raison établissent que les rapports homœopathiques entre les maladies et les médicamens, sont les seuls qui conduisent à une prompte et solide guérison; nous en déduirons le corollaire suivant : « Guérissez les maladies par » des remèdes capables de produire, dans l'homme » sain, des effets aussi semblables que possible à la » totalité des symptômes du mal à traiter. »

XX. L'action des médicamens homœopathiques s'exerçant tout entière sur des parties déjà affectées par la maladie, leurs doses doivent être petites, infiniment petites. Il ne faut qu'une petite action pour surpasser l'intensité de la maladie; une grande serait nuisible et même dangereuse.

XXI. Il ne faut jamais employer qu'un seul médicament à la fois; tout mélange est inadmissible, car il est impossible de déterminer comment, en pareil cas, les divers ingrédients se modifient entre eux, et plus difficile encore de déterminer les rap-

ports des symptômes spécifiques du médicament avec ceux de la maladie.

Les médicamens homœopathiques doivent être tirés des substances les plus pures et douées de toute leur force naturelle.

XXII. C'est une affaire de conscience pour le médecin, que le malade reçoive les remèdes de bonne qualité et en juste quantité; il doit les préparer et administrer lui-même.

Tels sont, en vingt-deux corollaires, les dogmes principaux de la doctrine thérapeutique du vénérable Samuel Hahnemann (1). Voyons en quoi elle diffère essentiellement de notre thérapeutique ordinaire, l'allopathie.

Un coup d'œil analytique sur l'ensemble nous montre :

1° Que le médecin qui suit les règles de l'homœopathie, néglige les causes des maladies et toutes les mutations occultes qui précèdent dans l'organisme les changemens perceptibles; pour lui, l'ensemble des symptômes est toute la maladie: ce n'est là qu'une seule et même chose.

2° Qu'en dépit des nosologistes et des nosographes, quelques maladies à miasmes ou virus fixes exceptées, chaque maladie est une individualité, un cas nouveau.

3° Que, contrairement à tout ce qui a été fait jus-

(1) Extraits de l'*Organon de l'art de guérir*, du Dr Samuel Hahnemann, traduit par E.-G. de Brunnow.

qu'à ce jour , Hahnemann et ses disciples apprécient les vertus des médicamens d'après leur action sur l'homme sain , et non par leurs effets dans les maladies.

4° Que le seul rapport homœopathique entre les médicamens et les maladies peut être bon et salulaire, et qu'en conséquence de ce rapport, les doses doivent toujours être infinitésimales.

Arrêtons-nous un instant sur ces différences.

La première est infiniment moindre qu'elle ne paraît d'abord ; si la théorie semble parfois la faire ressortir , la pratique la voit disparaître à chaque pas.

Aux yeux du pathologiste qui fait de la maladie une entité , qui voit en elle un tout et des parties ; aux yeux même de celui qui , sans la personnifier ainsi , en raisonne comme d'un état positif , l'assertion de Hahnemann que , la maladie et l'ensemble des symptômes ne sont qu'une seule et même chose , est une hérésie médicale ; c'est le bouleversement de la science.

Cependant , lorsqu'on se demande ce que c'est qu'une maladie , la réponse la plus naturelle comme la plus prompte , est de dire qu'elle est tout ce qui n'est pas la santé ; c'est-à-dire qu'elle est l'état négatif de la santé , comme le froid est l'état négatif de la chaleur , ou , en d'autres termes , que *maladie* et *moins de santé* sont synonymes , comme *froid* et *moins de chaleur* le sont pour tout homme qui a les notions les plus communes de la physique.

Or la santé , n'étant que l'ensemble des phénomè-

nes vitaux s'exerçant avec accord et harmonie, la maladie ne peut être, à son tour, que l'ensemble de ces mêmes phénomènes s'exerçant avec défaut d'accord et d'harmonie; et ce défaut d'accord n'étant appréciable que par l'ensemble des mutations organiques que nous nommons symptômes, il est exact, et rigoureusement exact, de dire que la maladie et l'ensemble des symptômes qui la constituent ne sont qu'une seule et même chose.

Le praticien, qui a chaque jour l'occasion de vérifier combien peu les plus belles théories de l'école sont confirmées par la pratique, se contente toujours de cet ensemble, trop heureux même quand il peut le saisir et se faire un tableau bien exact de toutes les aberrations de la santé de son malade.

Cette opinion est aussi celle de l'auteur de l'article, *Médecine agissante* (*Dict. des Sc. Méd.*). Voici ses propres paroles :

« Quoi qu'il en soit, nous proclamons hautement
» maintenant, que toute recherche du principe mor-
» bifique dans sa propre nature, est aussi impossible
» qu'elle serait vaine, et nous renfermant dans la
» philosophie du siècle, dans le domaine des choses
» appréciables par nos sens, nous prenons la mani-
» festation de la maladie pour la maladie elle-
» même. »

Passons aux causes.

La maladie, avons-nous dit, est le désaccord, le défaut d'harmonie dans l'ensemble des phénomènes vitaux. Or, je le demande, connaissons-nous la cause

des phénomènes vitaux? Savons-nous pourquoi, lorsqu'il y a accord entre eux, il y a santé? Non; et nous voudrions savoir pourquoi, comment, lorsqu'il y a désaccord, il y a maladie!

« L'homme ne connaît l'essence de rien, dit Cabanis (1), ni celle de la nature qu'il a sans cesse sous les yeux, ni celle du principe secret qui la vivifie. Il parle des causes qu'il se flatte d'avoir découvertes et de celles qu'il se plaint de ne pouvoir découvrir; mais les vraies causes, les causes premières, il n'en connaît aucune, elles sont tout aussi cachées pour lui que l'essence des choses. Il voit des effets, ou plutôt il reçoit des sensations. »

Il faut cependant convenir qu'il est quelques cas de maladies, où la cause peut et doit être connue; telles sont la présence des corps étrangers dans l'économie animale, d'un venin, d'un virus stable et bien déterminé; mais dans ces cas même, nous connaissons la cause et nous ne pouvons apprécier son mode d'action. Nous ne pouvons apprécier, apercevoir même, les changemens occultes qu'elle apporte dans l'organisme, avant le développement des changemens perceptibles, et, comme dans les cas ordinaires, nous ne pouvons saisir que l'ensemble des symptômes.

Par analogie à ces cas spéciaux, on a présenté la bile et toutes les excréments, comme causes de maladies; on en a fait autant de l'irritation, de l'inflammation, etc.

Dans le premier cas, on a donné pour causes de vé-

(1) Rapport du physique au moral de l'homme.

ritables effets ; car il ne saurait y avoir vice dans la bile, dans son mode de sécrétion, sans désaccord dans les fonctions du foie, peut-être de tout l'organisme. Dans le second, on indique pour causes ce qui est la maladie elle-même, ou une partie de la maladie.

La seconde différence, qui n'est qu'une conséquence de celle-ci, renverse tout le système nosologique : elle est, dit-on, la destruction de la science, le retour au chaos, dans lequel on était avant Sauvages, et duquel on n'est sorti qu'à l'aide des classifications. Elles nous reporte même plus loin ; chaque cas de maladie est une individualité ; il doit être envisagé comme nouveau.

Pour répondre à ces objections, je ne répèterai pas ce que j'ai dit de la maladie, en quoi elle consiste, ce qu'on doit entendre par ce mot.

Elle est un pur phénomène et non un être ; elle ne saurait avoir des caractères de genre, ni d'espèce (1) ; et par cela même qu'elle n'est qu'une aberration de la santé d'un individu, un état négatif de cette santé, elle doit varier autant qu'il y a de santés différentes. Mais de plus, comme la santé d'un individu varie selon son âge et selon les circonstances physiques et morales dans lesquelles il peut se trouver, les aber-

(1) Je soutins cette opinion en 1811, à Montpellier, dans mon cinquième examen de médecine, contre le savant mais fougueux Baumes, nosologiste chez lequel on peut apprendre à quel égarement peut entraîner l'étude des causes. Il m'importait de faire écouler le temps en traitant une question aussi générale.

rations de cette santé sont aussi influencées par ces agens ; de telle sorte qu'on peut hardiment dire qu'il est impossible de rencontrer deux cas de maladie dont les symptômes soient rigoureusement les mêmes.

Cette vérité, qu'on peut d'ailleurs dire une vérité de fait, étant une fois établie, doit-elle inspirer des regrets, parce qu'elle renverse quelques échafaudages et froisse quelques amours-propres ?

A-t-on repoussé la démonstration du mouvement de la terre et de la fixité du soleil, parce qu'elle renversait toute la science de l'astronome ? Non, sans doute.

La vérité, sous quelque forme qu'elle se présente, doit toujours être admise, sauf aux savans de s'en arranger.

Si, d'un côté, l'homœopathie renverse tous les systèmes nosologiques, si elle réduit au néant la pathologie, proclamant que chaque cas de maladie doit être envisagé par le médecin comme nouveau, et traité comme tel, sans tenir compte des belles observations et descriptions péniblement élaborées depuis l'antiquité jusqu'à nous, de l'autre, elle jette les fondemens d'une science nouvelle, la *pathogénésie*.

Plus rationnelle et plus logique que l'allopathie, elle ne s'adresse point à l'homme malade pour connaître la vertu curative des médicamens ; cette marche serait fautive et les résultats variables, autant que peut l'être l'état négatif de la santé ; elle s'adresse au positif, elle les applique à l'homme sain.

C'est sur lui qu'elle étudie l'action de leur venin et qu'elle en apprécie les effets. Elle tient un compte exact de toutes les mutations organiques qui paraissent; et elle forme ainsi un tableau vrai des maladies artificielles qui en résultent. En un mot, elle étudie comment le médicament rend malade, pour apprendre comment il guérit.

L'ensemble des tableaux ainsi formés constitue la pathogénésie; l'augmentation de leur nombre et leur perfectionnement en sont le but.

C'est ici que les pathologistes pourront porter leur activité et déployer leur sagacité; ils n'auront à décrire et à classer que des affections dont la cause sera toujours connue, des maladies résultant de l'action d'un venin déterminé.

Les classificateurs auront de plus des bases stables, des reperts assurés, les caractères naturels, physiques et chimiques, anatomiques et botaniques, des des divers agens pathogénétiques.

Après avoir ainsi étudié et enregistré les effets du venin des médicamens, il restait, pour convertir ce venin en remède, pour en faire un agent curatif, à déterminer quand et comment il doit être administré, ou ce qui revient au même, quel est le meilleur de tous les rapports qu'il peut avoir avec la maladie.

Ce rapport est le rapport homœopathique. C'est ce qu'établit Hahnemann par le raisonnement, et c'est ce qu'il assure être confirmé par l'expérience, de même que l'effet des doses infinitésimales (1).

(1) Voir les Corollaires 17, 18, 19 et 20.

L'expérience ! c'est la pierre angulaire de la science médicale ; devant elle , tout cède ; mais pour qu'elle atteigne ce degré de suprématie , il faut qu'elle présente des faits nombreux , soigneusement observés , et rapportés avec une telle exactitude , une telle clarté , que tout homme doué des qualités de l'expérimentateur , puisse les reproduire et se convaincre.

Rien de cela ne manque à l'homœopathie , qui , quoique jeune encore , possède déjà un nombre immense de faits. Ils s'accroissent d'ailleurs chaque jour , et celui qui veut en reproduire , ou en contrôler , n'a que l'embarras du choix.

Un embarras de ce genre , loin d'être pour nous un obstacle , a été un motif de curiosité , un véritable encouragement. Nous avons eu recours à l'expérience pour former notre conviction. Et d'abord nous avons cherché à vérifier si des doses petites , plus petites de beaucoup que celles employées communément , peuvent avoir une action sur l'économie animale. A cet effet , nous avons fait sur nous-mêmes , le 20 mai dernier , l'essai dont voici les détails.

Premier fait.

Après avoir trituré , pendant une heure , dans un mortier de verre , un grain d'opium cru en poudre , uni à cent grains de sucre de lait , je pris un grain de ce mélange , que je triturai de nouveau avec cent autres grains du même sucre ; puis j'avalai un grain

de ce dernier mélange ($\frac{1}{10000}$ de grain d'opium), le lendemain matin , à jeûn , en me le versant sur la langue , sec et sans mélange. Je me levai peu après et je fus à mes affaires, comme si je n'eusse rien pris.

Je m'étais astreint dès la veille , et je m'astreignis pendant quelques jours , à ne vivre que de viandes , de bouillons , de lait , de substances farineuses , sans aromates ni épiceries , et à ne boire que de l'eau.

La journée se passa sans effets bien sensibles ; cependant je ressentis presque continuellement un sentiment de mal de tête frontal , que j'attribuai à la chaleur du jour et non à l'opium. La nuit fut plus remarquable ; je dormis mal et peu , beaucoup moins qu'à mon ordinaire , mais sans rien éprouver de douloureux , ni même de désagréable.

Le lendemain matin 22 , regardant comme nulle , ou à peu près , l'action qu'avait eue sur moi le médicament , j'en pris une nouvelle dose cent fois plus forte ($\frac{1}{100}$ gr.), et je suivis le même régime et la même manière d'être que la veille. Le malaise frontal augmenta , la tête était lourde , et , sans propension au sommeil , je manquais d'énergie. Le temps était beau , la journée chaude ; j'attribuai mon état à cette circonstance plus qu'à l'opium ; mais lorsque la nuit fut venue , je ne pus plus méconnaître son action. Je la passai tout entière sans sommeil , sans y avoir le moindre penchant , mais sans rien éprouver de désagréable. Je fus au lit , pouvant penser et réfléchir , mais nullement dormir , quelque désir que j'en eusse et quelque position que je prisse.

Déjà l'expérience m'avait appris précédemment, que $\frac{1}{5}$ ou $\frac{1}{6}$ de grain d'opium me privait du sommeil ; mais je n'aurais osé attribuer une semblable action à $\frac{1}{100}$ de grain. Pendant tout le temps que je fus au lit, je n'éprouvai rien à la tête ; mais aussitôt que je fus levé le 23, le malaise de la veille recommença. Je vaquai à mes affaires sans m'écarter de mon régime.

Vers les onze heures, étant à la ville, où je m'étais rendu à pied de mon domicile, je fus saisi d'un vertige qui m'était fort connu, précurseur d'une migraine à laquelle j'étais (1) sujet depuis plus de vingt ans. Il disparut pour faire place à la douleur de tête, et tout, pendant près de trois quarts d'heure, se passa sans que je dusse rien attribuer au médicament pris.

Dans cet état, je me rendis au Jardin Botanique, et j'étais à peine à l'entrée que je sentis reparaitre des angoisses précordiales et des maux d'estomac auxquels j'avais été autrefois sujet avec la migraine, ou avec le vertige presque seul, mais que quelques années d'un régime doux et d'abstinence de vin, m'avaient fait oublier. Ces maux, tout-à-fait hors de proportion avec le mal de tête, qui était peu violent, allèrent en augmentant à tel point, qu'arrivé dans l'intérieur du Jardin, je fus obligé de m'appuyer contre un arbre et de m'y cramponner pour éviter de tomber. J'étais couvert d'une sueur froide et hor-

(1) On verra plus loin pourquoi je dis *j'étais* au lieu de *je suis*.

riblement fatigué par des nausées auxquelles succéda un pressant besoin d'aller du ventre.

Rien de ceci n'était nouveau pour moi, j'avais éprouvé tout cela autrefois, mais jamais avec autant de force depuis plus de 15 ans, et jamais dans une telle disproportion avec le mal de tête.

Ces pénibles momens ne furent pas longs, et dès que je le pus, je regagnai mon appartement de la ville, où je me couchai pendant quarante à quarante-cinq minutes, temps qui fut suffisant pour me remettre.

A une heure, je retournai à la campagne à pied, à l'ardeur du soleil, sans beaucoup de peine, ni d'incommodité.

Aussitôt arrivé, je dînai avec plaisir et grand appétit, sans en être nullement incommodé : au contraire, le peu de malaise qui me restait, disparut totalement, et peu de temps après je fus tout aussi exempt de migraine que si j'eusse passé la nuit, ce qui était toujours nécessaire, quelque léger que fussent les accès.

Cet essai, fait dans le seul but de savoir à quelle dose l'*opium* aurait une action sur moi (j'étais bien résolu d'aller chaque jour en l'augmentant jusqu'à production d'effet), et nullement dans celui d'agir homœopathiquement contre des maux, autrefois violens, mais considérablement adoucis depuis quelques années, me montra :

1° Que $\frac{1}{10000}$ de grain de cette substance, dose énorme pour Hahnemann, qui n'en administre plus

qu'un décillionième de goutte de la teinture alcoolique, pour agir homœopathiquement, eut sur moi une action marquée par un léger mal de tête pendant le jour et une mauvaise nuit.

2° Que $\frac{1}{100}$ de grain a augmenté le mal de tête de la veille, m'a totalement privé du sommeil, et a reproduit toute l'intensité des malaises d'estomac et de ventre que me donnait autrefois la migraine.

Ici déjà ma curiosité était satisfaite, elle était convertie en étonnement. $\frac{1}{10000}$ de grain d'opium avait eu sur moi une action marquée; $\frac{1}{100}$ en avait eu une très-forte. Mais ce n'était pas là le tout. Je n'avais pas expérimenté sur un corps sain; j'avais agi sur un homme sujet à des paroxismes de migraine, avec malaise d'estomac et angoisses précordiales, et sans m'en douter (1) je m'étais administré un remède homœopathique à ces maux.

C'est ce que montre la reproduction d'anciens maux, et c'est ce qui est établi jusqu'à l'évidence par le résultat. A mon grand étonnement, autant qu'à ma grande satisfaction, je n'ai plus ressenti depuis, il y a dix mois, aucun malaise d'estomac, ni mal de tête. Avant, je n'étais jamais plus de quinze à vingt jours sans en souffrir plus ou moins.

Ce dernier résultat ne pouvait être présumé d'abord; je n'en avais, ni l'espoir, ni la pensée; mais je restai convaincu que des doses petites de médi-

(1) Je ne connaissais, à cette époque, l'homœopathie que de nom, et la valeur seule de ce nom.

camens, infiniment plus petites que toutes celles que nous employons dans notre pratique ordinaire, peuvent avoir une action sensible sur l'économie animale, et déjà j'apercevais que cette action doit être d'autant plus marquée qu'elle est plus homœopathique. Il m'était impossible de ne pas attribuer à l'opium tout ce que j'avais éprouvé au Jardin Botanique, et toutes les autres modifications de mon accès de migraine.

FEB 16 *Second fait.*

Le 4 juin je fus consulté par la fille L., personne âgée de 55 à 60 ans, atteinte de fièvre intermittente, qui présentait les symptômes suivans.

La maladie durait depuis dix jours; les accès étaient quotidiens et irréguliers, arrivant, tantôt à une heure, tantôt à l'autre. Il y avait frisson, mais peu de tremblement, violente douleur de tête, beaucoup d'angoisses et fortes douleurs dans les membres et le dos, de la soif pendant le frisson, puis chaleur et transpiration fort abondante, hors de proportion avec le frisson et la chaleur.

J'administrai $\frac{1}{10000}$ de grain de sulfate de quinine (il était huit heures du matin, et selon toutes les probabilités le frisson ne devait reparaître qu'à environ midi), préparé comme je l'ai indiqué pour l'opium. L'accès arriva effectivement vers les onze heures, mais avec une aggravation (1) très-notable

(1) Je pouvais guérir avec une dose moindre et ne pas fati-

dans tous les symptômes (il y eut délire pendant plus de quatre heures), excepté dans la sueur qui fut la même que par le passé. Les 5, 6 et 7, plus de fièvre, la malade est faible et fatiguée toutes les nuits par la transpiration qui arrive avec abondance dès qu'elle s'endort et qui dure jusqu'au matin.

Presqu'encore sans connaissance de la matière médicale homœopathique, j'étais embarrassé pour supprimer cette sueur, lorsque je pensai que le suc de sureau devrait remplir cette indication. J'en fis donc piler des feuilles, exprimer le jus, et j'en administrai $\frac{1}{1.000}$ de goutte, le 8, le matin à jeûn.

Il n'y eut rien de remarquable pendant la journée; la nuit, il y eut de la sueur comme de coutume, mais plus de sommeil et de calme, et au réveil des dispositions physiques et morales meilleures. La nuit suivante fut sans sueur, et il n'en fut plus question.

guér la malade. Une dose plus petite que celle-ci dans le rapport de un à l'unité suivie de 30 zéros, aurait été suffisante. C'est ce que m'a appris l'étude de la matière médicale et ce que m'a confirmé l'expérience; mais une semblable dose ne guérit pas toutes les fièvres intermittentes; elle passe inaperçue dans toutes celles où le quina n'est pas homœopathique. Le hasard m'avait servi dans ce premier essai, et plus tard la comparaison des autres variétés de ces maladies entre elles, et celle de leurs symptômes avec ceux que produisent les divers agens pathogénétiques, m'ont fait connaître leurs spécifiques.

Troisième fait.

Peu de jours après l'observation du fait qui précède, le 20 du même mois, je fus appelé à donner des soins à M^{me} B., femme vigoureuse et bien constituée, fort active et irritable, âgée d'environ quarante ans. Elle était atteinte d'une névralgie faciale, intermittente, qui, depuis huit jours, lui occasionnait les plus vives douleurs.

Voici les symptômes qu'elle présentait.

Chaque soir, vers les 5 ou 6 heures, le paroxisme s'annonçait par une espèce de chatouillement ou prurit qui partait de la région frontale, descendait le long du nez et autour des yeux, puis gagnait le pourtour de la bouche et le menton. Ce prurit devenait un picotement désagréable, puis des élancées douloureuses, et enfin se transformait en douleurs aiguës qui occupaient plus spécialement les mâchoires, la joue et la tempe gauche. La lumière était insupportable; il s'écoulait de l'œil une telle quantité de larmes que la joue en était presque continuellement baignée. Lorsque, par momens fort courts, la violence des douleurs se calmait, les picotemens et élancées reparaissaient.

Cet état durait la nuit entière (8 à 9 heures), et le matin il y avait un peu de sommeil agité et souvent accompagné de tressauts et d'angoisses. Pendant la journée la tête était lourde, et une douleur sourde se faisait sentir dans sa totalité. La lumière, moins

insupportable que pendant l'accès, était cependant fatigante. La malade était fort irritable et impatiente.

La maladie que je viens de décrire était la troisième de cette nature que supportait M^{me} B.

La première, qui avait eu lieu en 1827, était moins intense. Ses accès ne duraient que 3 à 5 heures, et ils n'étaient point précédés des prurits et picotemens dont nous avons parlé. Elle consistait en un violent mal de dents qui gagnait la tempe gauche, et disparut facilement au moyen d'une dose de 15 grains de sulfate de quinine, donnés dans l'un des intervalles apyrétiques.

La seconde, dont les accès duraient de 6 à 8 heures, avait la plus grande ressemblance avec celle que j'avais à traiter; et le souvenir de son opiniâtreté, de la longueur du traitement qui lui fut opposé, m'était désagréable.

Je vais le rapporter en entier, afin de donner au lecteur allopathe les moyens d'apprécier s'il était rationnel, et pour l'opposer au traitement homœopathique qui fut appliqué à la troisième.

Comme dans le premier cas, j'eus recours au sulfate de quinine, que j'ordonnai de suite à la dose de 18 grains en 39 prises dans l'intervalle apyrétique.

L'accès qui suivit son administration fut sensiblement plus intense et plus long que ceux qui avaient eu lieu auparavant; il fut précédé d'un sentiment de froid général fort pénible, accompagné d'une

douleur à la tête qui fatigua beaucoup la malade. Ce dernier symptôme me détermina à faire appliquer 12 sangsues derrière l'oreille du côté douloureux, et le lendemain je prescrivis une nouvelle et plus forte dose du même sulfate, 24 grains.

Comme la première, elle ne produisit rien de bon, et je me trouvai vis-à-vis d'un état pire qu'avant. Les journées étaient beaucoup plus pénibles.

Je laissai s'écouler deux jours sans administrer de médicamens, puis j'unis un grain d'opium à 32 de sulfate de quinine, qui furent divisés en 8 prises.

Ils cédèrent enfin, ces accès terribles, après 10 jours de traitement, et 18 à 20 de maladie; mais la malade fut loin encore de l'état de santé.

Elle était sans forces, et dans un état de paresse tout-à-fait hors de son caractère. Le moindre mouvement, le plus léger effort de la pensée, lui étaient désagréables, et ils causaient souvent des vertiges et un mal de tête accompagnés de pesanteur au front et aux tempes.

Elle avait perdu toute sa fraîcheur, sa face avait un aspect terreux, et ses lèvres s'étaient couvertes de gerçures et de boutons douloureux et brûlans. La bouche était mauvaise, l'appétit souvent nul et toujours irrégulier. Il y avait des nausées fréquentes, de fortes crampes d'estomac, et toujours un gonflement de ventre incommode ou douloureux, accompagné d'une constipation qui fut suivie de dévoi-

ment avec tenesme et sensation de brûlure à l'anus.

Une toux sèche et fréquente fatiguait la malade jour et nuit, et provoquait parfois le vomissement. Des frissons pénibles venaient la saisir chaque soir, et aggraver son état; ils étaient accompagnés et suivis de tiraillemens douloureux dans toute la tête, et surtout dans les mâchoires. Les nuits étaient mauvaises; il y avait peu de sommeil, de l'agitation et des angoisses; et le matin n'arrivait que pour commencer une journée semblable à la précédente.

Cinq jours s'étaient écoulés dans cet état, qui ne paraissait qu'un reste dégénéré de la maladie primitive. Il y avait encore une intermittence marquée, des frissons, et une augmentation des malaises chaque soir; état qui indiquait encore le sulfate quinine, auquel j'eus recours, pour la quatrième fois, le douzième jour du traitement, à la dose de 10 grains à prendre le lendemain.

La nuit qui suivit fut plus mauvaise que les précédentes, et ce fut là tout ce que parut avoir produit le médicament.

Je pris de nouveau la résolution d'attendre, et 6 jours plus tard seulement, pour satisfaire aux exigences de la malade, et vu l'état de nausée, d'irrégularité d'appétit et de dérangement du ventre, je prescrivis 15 grains d'ipécacuanha.

Il y eut des nausées, peu de vomissemens, et cependant un soulagement marqué dès le moment de son administration. Un véritable état de convalescence en fut la suite, 28 à 30 jours après l'invasion de

la maladie, et 20 jours après le commencement du traitement.

Tout ceci, dont j'avais la mémoire fraîche et des notes exactes, était fait pour donner l'envie d'essayer un mode de faire plus expéditif et plus satisfaisant pour la malade autant que pour le médecin.

La noix vomique, *strychnos nux vomica*, dont j'avais plusieurs fois employé l'extrait résineux dans des affections intermittentes, me parut, d'après le tableau fort abrégé de ses effets pathogénétiques, présenté par le *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, vol. 1^{er} 1827, qui renferme tout ce que je possédais alors de matière médicale homœopathique, me parut, dis-je, contenir l'agent qui devait, si l'homœopathie n'était pas un rêve, emporter la maladie que j'avais à traiter, et ramener M^{me} B. à la santé parfaite, en moins de jours que n'avait exigé de semaines le traitement de l'année précédente.

Il ne s'agissait plus que de la préparation.

La teinture alcoolique, que j'aurais dû employer, était longue à se procurer; elle eût exigé une macération de 6 à 8 jours; je ne pouvais attendre aussi long-temps.

Je pris donc de la strychnine non purifiée, et j'en triturai 1 grain avec 100 de sucre de lait, puis 1 grain de ce mélange avec 100 autres du même sucre, et successivement jusqu'à la quatrième atténuation, dont chaque grain contenait $\frac{1}{100,000,000}$ de strychnine, dose que j'administrai à la malade, fort dis-

posé à croire qu'elle serait trop faible plutôt que trop forte (1).

Elle fut prise vers les 4 heures après midi, 1 heure au moins avant le retour ordinaire de l'accès; 25 à 30 minutes après, les prurits, picotemens et élancées commencèrent à se faire sentir, mais d'une manière inverse à leur marche ordinaire; les lèvres et les ailes du nez furent prises avant la région frontale.

L'action homœopathique fut trop forte; M^{me} B. fut comme enragée toute la nuit; elle la passa à courir croyant perdre la raison. Les douleurs, quoiqu'ayant leur siège au côté gauche, gagnèrent la tête entière et la totalité des mâchoires; chaque dent paraissait être tirillée et arrachée, et toute la face était brûlante.

Je fus appelé dès le matin, le 21, et lorsque j'arrivai auprès de la malade, à 5 heures, elle venait de se mettre au lit. Je ne fus pas moins surpris, à son aspect, que je ne l'avais été au récit que venait de me faire son mari des événemens de la nuit.

La face était gonflée à tel point, que les yeux, surtout le gauche, en étaient à moitié cachés. Je ne saurais mieux décrire cette espèce de gonflement, qu'en le disant un *turgor vitalis*; mot souvent employé par

(1) La fraction que j'administrai est une fraction de grain, ayant l'unité pour numérateur, et pour dénominateur le même nombre suivi de huit zéros. Celle que je donnerais maintenant serait une fraction de goutte, ayant le même numérateur que la précédente, et l'unité suivie de soixante zéros pour dénominateur.

les Italiens pour indiquer l'état d'érectilité de certains organes. Je le peindrais aussi en disant que la malade semblait avoir été piquée la veille par une abeille.

Quoique M^{me} B. n'eût jamais entendu parler d'homœopathie, quoiqu'elle n'eût aucune idée de mon essai, de mon inexpérience et surtout de mon incrédulité aux doses infinitésimales dont elle était victime, la nuit qu'elle venait de passer était trop différente des précédentes, quoique mauvaises, pour qu'elle ne dût pas accuser le médicament et le médecin.

Ma position n'était donc point sans embarras, et je dus, pour m'en tirer, franchement convenir de tout ce qu'on attribuait à la poudre de la veille, promettre que tout serait fini par-là, et que la nuit suivante serait courte.

A ma visite du soir, vers les 7 heures, le gonflement avait diminué; il y avait de la douleur, mais moins que dans les accès ordinaires. J'engageai M^{me} B. à se mettre au lit.

La nuit fut bonne, le sommeil calme et réparateur, et à son réveil, le lendemain 22, M^{me} B. était gaie et satisfaite. Le gonflement avait disparu.

Le soir, il y eut un léger retour de malaise, qui disparut dès que M^{me} B. fut au lit. Elle dormit profondément, et le 23, il n'y eut plus de trace de la maladie.

La comparaison du traitement fait, en 1830, à M^{me} B., avec celui fait en 1831, dans deux affections tellement semblables, qu'il faut un grand respect

pour l'individualité, pour ne pas les dire identiques, ne nous paraît pas sans intérêt : nous nous y arrêtons un instant.

1° Le traitement de 1830, rationnel autant qu'on peut le dire, en allopathie, dura 20 jours. Celui de 1831 en a duré 2.

2° Celui de 1830 a exigé 74 grains de sulfate de quinine et 1 grain d'opium, qui ont constitué 25 doses désagréables à avaler; une application de 12 sangsues, et l'administration de 15 grains d'ipécacuanha. Celui de 1831 n'a consisté qu'en une seule prise de sucre de lait auquel était uni $\frac{1}{100,000,000}$ de grain de strychnine, quantité inappréciable au goût autant qu'à l'odorat.

3° En 1830, la quinine n'a point guéri; elle a supprimé les accès, et leur a substitué une maladie qui n'a été emportée que par l'ipécacuanha. En 1831, la strychnine a guéri radicalement.

4° Après le traitement de 1830, depuis la disparition de toute la maladie réelle, jusqu'à la santé parfaite, il y eut une convalescence d'une huitaine de jours. En 1831 il ne s'est pas écoulé 8 heures.

Déjà le lecteur a vu le résultat de cette comparaison.

Il a vu, en 1830, un traitement de 20 jours, remplacé, en 1831, par un de 2, dans deux accès d'une même maladie, malgré la différence d'intensité qui était moindre dans le premier cas que dans le second.

Il a vu, d'une part, 25 grosses prises d'un médicament désagréable par son amertume, rendu plus

désagréable encore par son mélange avec de l'opium, agir allopathiquement, et substituer une maladie à une autre au lieu de guérir. De l'autre, il a vu une seule petite prise homœopathique, totalement insipide, guérir subitement et radicalement.

Enfin, il a vu, en 1830, la maladie produite par le sulfate de quinine céder à celle de l'ipécacuanha, et la santé revenir graduellement. Mais ce que tout lecteur n'a point vu, ce que n'enseigne point l'allopathie, c'est que l'ipécacuanha est l'un des meilleurs antidotes du quina, c'est que la maladie substituée par l'action des grandes doses du sulfate de quinine à la maladie première, a été, à notre insu, guérie homœopathiquement.

Quatrième fait.

Le 10 juillet dernier, je fus appelé à voir M^{lle} B., femme âgée de 47 à 48 ans, à laquelle j'avais donné des soins pendant l'été de 1830, pour des hémorrhagies utérines qui l'épuisaient totalement, et contre lesquelles j'employai en vain tous les médicamens usités en pareil cas et recommandés par les meilleurs praticiens, astringens de toute espèce, toniques, réfrigérans à l'intérieur et en applications. Je calmai momentanément leur violence, j'empêchai peut-être la malade de succomber, mais je ne la guéris pas. L'arrivée de l'automne, la cessation des chaleurs, furent les seuls agens dont l'action fut un peu durable.

L'hiver s'était passé d'une manière supportable,

de même que le printemps, cependant toujours avec des pertes plus ou moins abondantes, et plus longues que dans l'état normal. Dès l'arrivée des chaleurs, elles avaient redoublé de force et étaient devenues une hémorrhagie dangereuse.

A ma visite, la malade présentait l'état suivant : Faiblesse générale, sentiment de défaillance, vertiges légers dès que M^{lle} B. voulait marcher, un peu plus forts, lorsqu'elle s'inclinait ou tournait un peu brusquement la tête; vue trouble par intervalles, selon les mouvemens; léger bourdonnement d'oreilles; sentiment d'amertume à la bouche et appétit faible, quoique la langue fût nette et ne présentât rien de particulier; ventre en bon état, nullement douloureux au toucher, excepté à la région pelvienne au-dessus du pubis, où la pression était sensiblement désagréable; les évacuations étaient rares, dures et presque toujours accompagnées de douleurs hémorrhoidales. Il y avait une petite toux par intervalles. La perte utérine durait depuis onze jours, et parfois il y avait évacuation de caillots assez volumineux. Le mois précédent, elle en avait duré vingt, mais avec moins d'abondance; elle n'avait été suspendue que pendant dix jours.

De prime-abord, je fus effrayé de voir reparaître dès la fin du printemps une maladie qui avait mis M^{lle} B. aux portes du tombeau pendant les mois d'août et de septembre précédens, et je me demandai quels remèdes je lui opposerais.

Parcourant la série de ceux que j'avais employés

l'année précédente, presque sans résultat satisfaisant, je fus tenté de faire un essai homœopathique. Le cas me paraissait favorable et l'occasion bonne. Vingt-quatre heures pouvaient être perdues sans danger, ni aucune chance mauvaise.

Je me bornai donc à relever le courage de la malade et à lui prescrire un régime. Je lui promis une visite pour le soir (il était dix heures du matin) et une petite poudre qui devait la soulager promptement. Je la quittai, peu confiant dans le remède que je venais de promettre, et je fus le préparer.

Je pris quelques rameaux de sabine (*Juniperus sabina*) (1) ; je les fis soigneusement piler dans un mortier de marbre avec un pilon de bois ; j'aspergeai la pâte qui en résulta avec un peu d'alcool ; je fis piler encore, puis exprimer.

La quantité de jus obtenu étant plus que double de celle de l'alcool versé dans le mortier, j'ajoutai de ce dernier, de manière à avoir un mélange à parties égales.

Je pris une goutte de ce mélange, je la triturai une heure avec 100 grains de sucre de lait ; puis un grain de ce produit fut trituré de nouveau, pendant une heure, avec 100 autres grains du même sucre, et enfin un grain de ceci fut porté à la malade, c'est-à-dire la

(1) A cette époque, j'avais beaucoup médité la doctrine thérapeutique de Hahnemann ; mais je ne connaissais encore que fort peu sa matière médicale. Je jugeais la sabine par ce que j'en connaissais d'ailleurs et non par ce qu'il en dit.

$\frac{1}{10000}$ partie d'une demi-goutte du suc pur de sabine. Il était environ six heures après-midi.

Le lendemain, à quatre heures après-midi, je fus la visiter et je restai stupéfait de tout ce qui me fut dit et de tout ce que j'observai (1).

La malade avait passé une mauvaise nuit, une toux sèche et fréquente avait été presque continuelle; elle était accompagnée d'oppression et d'un sentiment d'astiction, de poussière à la gorge, fort désagréable. L'hémorrhagie avait continué, le ventre était devenu douloureux par l'effet de la toux et par des tranchées qui s'étaient manifestées dès le commencement de la seconde moitié de la nuit. Ces tranchées avaient été plus fortes pendant la matinée et accompagnées d'augmentation de l'hémorrhagie et de la chute de quelques caillots.

De huit à neuf heures, tout s'était calmé, et depuis environ dix heures il n'y avait plus de perte. Il restait un peu de toux, moins peut-être qu'avant l'administration du remède. Du reste la malade était assez bien disposée, et son état, malgré des inquiétudes morales assez fortes auxquelles elle fut exposée pendant plusieurs jours, alla en s'améliorant d'une manière graduelle, sans qu'il reparût aucune perte sanguine avant la quatrième semaine, ce qui n'était pas arrivé depuis plus de deux ans.

(1) Il n'est point hors de propos de noter que M^{lle} B. n'avait jamais entendu parler d'homœopathie, et qu'elle ne se doutait point d'avoir pris un remède particulier.

Je pourrais multiplier ces faits; déjà j'en possède par centaines; mais je sortirais de mon plan sans véritable but.

Pour établir que de petites doses de médicaments, doses qui peuvent devenir infinitésimales, ont une action que la médecine allopathique leur refuse, j'ai montré, 1° que $\frac{1}{100}$ et $\frac{1}{10000}$ de grain d'opium ont eu une action sur moi; que cette action, d'abord légère, est devenue forte, parce qu'elle s'est trouvée homœopathique à ma migraine et à mes malaises de l'appareil digestif; 2° que $\frac{1}{10000}$ de grain de sulfate de quinine est une trop forte dose pour supprimer une fièvre d'accès, s'il lui est bien homœopathique; 3° que $\frac{1}{100000000}$ de grain de strychnine a emporté subitement une névralgie faciale, sans qu'il soit resté trace ni de la maladie, ni des effets homœopathiques trop forts produits par l'énormité de la dose; 4° que $\frac{1}{100}$ de goutte de suc de sureau (*sambucus nigra*), et $\frac{1}{10000}$ de goutte de suc de sabine (*juniperus sabbina*), ont supprimé, l'un des sueurs, l'autre une hémorrhagie utérine.

Ici le pourquoi est trop populaire pour ne pas être évident.

Voilà des faits dont je ne crains point le contrôle. Qu'on le fasse; je le désire, je le demande; mais qu'on le fasse de bonne foi.

La nature est une, elle est constante dans sa marche, quelquefois ténébreuse, mais toujours simple. Elle répond toujours d'une manière exacte à quiconque l'interroge avec précision et persévérance, et à celui surtout qui n'a pour but que la vérité.

APPLICATION DE L'HOMŒOPATHIE

AU TRAITEMENT

DU CHOLÉRA SPASMODIQUE OU ASIATIQUE.

L'état d'anxiété dans lequel le choléra a jeté l'Europe entière, et, en particulier, la France, m'autorise à penser qu'il existe une sorte d'opportunité à commencer l'exposition des symptômes morbides produits par les médicamens, et qui les rendent adaptables aux maladies où ces symptômes s'observent, à la commencer, dis-je, par ceux des médicamens que le père de l'homœopathie conseille d'opposer au choléra, conduit par la comparaison exacte des symptômes de cette cruelle maladie et de ceux des remèdes qui peuvent en anéantir les effets.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que les rédacteurs de la *Bibliothèque homœopathique* ayant appris que les conseils d'Hahnemann ont été suivis du plus entier succès dans plusieurs provinces et royaumes de l'Allemagne et de l'Autriche, font, en ce moment, leurs efforts pour se procurer des extraits authentiques des rapports officiels où sont consignés ces succès, et ils se feront un devoir de les publier dès que ces extraits leur seront parvenus. En attendant, je vais laisser parler Hahnemann lui-

même; puis j'exposerai en regard les symptômes du choléra et ceux des remèdes qu'il conseille.

« On a fait connaître une recette contre le choléra asiatique , qui a été si secourable , à Dunabourg , qu'il n'est mort qu'un cholérique sur dix. Le remède principal qui y entre est le CAMPHRE ; il y est en proportion décuple de tous les autres ingrédients. Mais il ne serait pas mort un dixième , un centième même des malades auxquels on a appliqué cette recette , si on avait laissé tout-à-fait de côté les médicamens accessoires et les saignées qui ne pouvaient que nuire au traitement , et si on n'avait eu recours qu'au camphre , appliqué , il est vrai , dès le commencement de la maladie ; car ce n'est qu'avec cette dernière condition que le camphre seul est d'un secours si incroyable.

» Si le médecin arrive trop tard vers le malade , lorsque le moment le plus favorable à l'action du camphre est passé , et que la seconde période de la maladie est déjà venue , où le camphre n'est plus indiqué ; alors , si le médecin a néanmoins recours à ce remède , son emploi laisse mourir le malade.

» C'est pourquoi il est important que chacun , à la première atteinte du choléra , traite ses proches avec le camphre , sans attendre l'arrivée du médecin et ses remèdes ; lesquels , si excellens qu'ils soient , pourront être administrés tardivement. C'est ainsi que j'ai reçu une multitude de rapports , de Gallicie

et de Hongrie , de personnes qui ne sont pas médecins et qui ont rétabli leurs gens , comme par miracle , en les traitant par le camphre , au moment de l'invasion de la maladie.

» Lorsque le choléra survient pour la première fois , il commence toujours par sa première période , caractérisée par des crampes toniques ; il y a prostration subite des forces du malade ; il ne peut plus se tenir debout ; son visage est décomposé ; les yeux sont cassés ; la face devient bleue et froide , aussi bien que les mains ; tout le corps aussi devient froid : le découragement , l'angoisse , le désespoir s'emparent du malade et se peignent dans tous ses traits ; à moitié étourdi et privé de sentiment , il se lamente ou bien il crie d'une voix creuse et rauque , sans pouvoir exprimer clairement les douleurs , les brûlemens qu'il ressent dans l'estomac , l'œsophage , et les crampes qui le tourmentent aux mollets et dans les autres muscles ; il crie dès qu'on lui touche le creux de l'estomac ; il n'a ni soif , ni mal de cœur , ni vomissemens , ni diarrhée.

» C'est dans cette première période qu'on peut apporter un prompt secours en administrant le camphre ; mais il faut que les proches du malade en prennent eux-mêmes le soin ; car cette période passe rapidement ou à la mort , ou à la seconde période , qui devient beaucoup plus grave , et que le camphre ne guérit point. Dans ce premier intervalle donc de la maladie , on doit administrer au malade , aussi souvent que possible , et au moins toutes les cinq

minutes , une ou deux gouttes d'esprit-de-vin camphré (composé d'une partie de camphre dissout dans douze parties d'alcool) sur un morceau de sucre , ou dans une cuillerée d'eau.

» Avec la main pleine du même alcool camphré, on fera des frictions sur la peau des bras , de la poitrine et des jambes ; on pourra aussi administrer un lavement avec une demi-livre d'eau chaude et deux cuillerées à café , au moins , du même médicament. De temps en temps , on pratiquera des fumigations avec du camphre placé sur une plaque métallique chauffée, afin que, si le malade ne peut pas avaler , à cause des crampes de la mâchoire, il éprouve encore le bénéfice du camphre, qui s'introduira dans ses poumons par la respiration. Plus vite on emploie ces moyens , à la première atteinte de l'infection, plus vite aussi et plus certainement on guérit le malade; cela peut avoir lieu dans l'espace de deux heures (1). Alors reviennent la chaleur, les forces, la connaissance , le repos , le sommeil ; et le malade est sauvé.

» Si l'on a laissé passer ce moment si précieux pour l'utilité du camphre , le cas est plus grave ; le camphre a perdu son pouvoir salutaire.

» On voit, surtout dans les contrées septentrionales, survenir des attaques de choléra , dans lesquelles on

(1) Il s'est présenté des cas où le malade, n'ayant pas pris de camphre dans la première période, et ayant été mis de côté comme mort, remuait encore les doigts ; alors un peu d'esprit camphré mêlé d'huile, placé dans sa bouche, l'a fait passer d'une mort apparente à la vie.

remarque à peine la première période, caractérisée par les crampes toniques que je viens de décrire; et où la maladie passe presque immédiatement à sa seconde période, celle des crampes cloniques, selles copieuses, aqueuses, mêlées de flocons blanchâtres, jaunâtres, et même rougeâtres; soif inextinguible, coliques abdominales violentes, vomissemens abondans de grande quantité de liquide, avec angoisses toujours croissantes, soupirs, bâillemens; froid glacial de tout le corps, même de la langue; bleu marbré des bras, des mains et du visage; yeux fixes, abattus; affaiblissement de tous les sens, pouls lent, convulsions très-douloureuses des molleta, et crampes des membres.

» Dans ces cas, l'alcool camphré donné par gouttes, toutes les cinq minutes, ne doit être continué que jusqu'au moment où se manifeste une amélioration frappante, laquelle, avec un moyen aussi prompt et aussi actif que le camphre, doit se montrer au bout d'un quart d'heure. Si l'amélioration n'est pas aussi promptement visible, il ne faut pas hésiter à employer les remèdes propres à la seconde période.

» On donne alors au malade une ou deux dragées de cuivre (*Cupr.* $\frac{\dots}{X}$) délayées dans une cuillerée d'eau, toutes les heures, ou toutes les demi-heures, jusqu'à ce que le vomissement ou la diarrhée cesse, et que la chaleur et le calme reparassent (1). Mais il

(1) Si l'huile de Caieput, si chère et si rarement pure, est si utile contre le choléra asiatique, qu'à peine un cholérique sur cent, traités par cette huile, succombe, elle doit cette pro-

ne faut employer aucun autre moyen, aucun autre remède : ni thé aromatique, ni bain, ni vésicatoire, ni saignée ; sans cela le cuivre n'agira pas.

» On rencontrera des avantages pareils dans l'action d'une petite quantité d'ellébore blanc (*veratrum album* $\frac{\cdot\cdot}{x}$) ; néanmoins la préparation de cuivre est plus excellente et plus curative, et une seule dose en est suffisante, lorsqu'on la laisse agir assez longtemps pour que le malade se sente soulagé ; à ce moment seul on doit satisfaire à ses demandes avec modération.

» Dans des cas semblables, résultat d'une réplétion immodérée de l'estomac avec des alimens de digestion difficile, on se trouvera bien de quelques tasses de bon café.

» Quelquefois, lorsqu'on a laissé écouler plusieurs heures avant d'apporter le secours, ou qu'on a employé des moyens peu rationnels, l'état du malade passe à une sorte de fièvre nerveuse, avec délire. Alors la racine de Bryone (*Bryon.* $\frac{\cdot\cdot}{x}$) donnée alternativement avec celle de Sumach (*Rhus tox.* $\frac{\cdot\cdot}{x}$) peut rendre les plus grands services.

priété à ses rapports singuliers avec le camphre, qui font qu'on peut la considérer comme une sorte de camphre liquide ; et à la circonstance qu'elle nous est apportée des Indes dans des vases de cuivre ; elle contient alors des particules de ce métal ; aussi, lorsqu'elle n'a pas été rectifiée, elle a une teinte bleu-verdâtre. On a aussi éprouvé en Hongrie que de porter sur soi une lame de cuivre qui touche la peau, préserve de l'infection ; c'est ce qui m'a été assuré par plusieurs rapports authentiques de ce pays.

» Cette préparation de cuivre, jointe à un régime doux et régulier, et à une propreté convenable, offre le préservatif le plus efficace et le plus sûr, si le malade en prend chaque semaine, le matin à jeûn, une dragée (*Capr.* $\frac{1}{X}$), sans boire immédiatement après. Il ne devra commencer cette pratique que lorsque le choléra aura paru dans le lieu qu'il habite, ou dans son voisinage. Le bien-être d'un homme sain n'en recevra néanmoins pas la moindre atteinte.

» Le camphre administré avant le choléra n'en préserve pas; la préparation de cuivre a sur lui ce grand avantage. »

Cœthen, 28 août 1831.

D^r Sam. HAHNEMANN, Cons. Aul.

Les conseils précieux qu'on vient de lire, et auxquels l'auteur n'a fait, dès cette époque, aucune modification importante, ont été imprimés et répandus en Allemagne, en grande abondance, dans les journaux homœopathiques, politiques, etc., et sous une multitude d'autres formes; ils ont donc acquis une haute importance; et c'est sous le double titre de la science de leur auteur et de l'expérience que les praticiens ont acquis de leur justesse, que nous n'hésitons point à les recommander à nos lecteurs; grace à Dieu, nous n'avons point encore été à même de les apprécier par notre pratique; mais Hahnemann lui-même nous a communiqué l'extrait suivant d'une lettre écrite par un médecin.

« Tandis que le choléra sévissait à Magdebourg, il s'est aussi répandu dans les villages de la banlieue, et en particulier à Osterwettingen, distant d'une lieue et demie de la ville, et comptant 800 habitants. Là il a attaqué 80 personnes, qui n'ont réclamé les secours d'aucun médecin, mais se sont traitées et fait traiter d'après les écrits du conseiller Hahnemann, uniquement avec le camphre et l'eau froide. Sur ce nombre, plus de 60 ont été sauvées. »

Cet extrait est signé par Hahnemann, en date du 25 janvier 1832.

Avant de présenter l'exposition systématique et comparée des symptômes, je crois convenable de produire encore l'extrait suivant d'une lettre, bien propre, ce me semble, à rendre favorable au traitement homœopathique du choléra, l'esprit des lecteurs de ce journal ; cette exposition, faute d'espace, sera renvoyée au numéro prochain.

CH. PESCHIER, D^r.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU D^r SEIDER,

Médecin de district et de la ville de Wishney-Wolotschek, dans le
Gouvernement de Twer,

ADRESSÉE AU RÉDACTEUR DES ARCHIVES HOMŒOPATHIQUES.

Ayant reconnu les grandes vérités de l'homœopathie, je suis devenu, et je demeure un fidèle et zélé

sectateur de Hahnemann. Voici quatre années que je m'applique à l'étude de sa doctrine. La lecture que j'en ai faite , ainsi que celle des autres ouvrages *pour* et *contre*, ont fait sur mon esprit une impression que je me sens hors d'état de vous peindre. — Chaque jour je reconnais clairement dans quelle obscurité je suis demeuré pendant dix ans....

Il en est de l'homœopathie en Russie comme ailleurs ; d'abord doute et mépris ; puis surprise et confiance entière.....

Moi-même , j'ai été guéri par les *antipsoriques* d'une maladie très-grave , qui m'a conduit bien près de la tombe.

Le sujet capital de cette lettre est le choléra , qui depuis plus d'un an ravage la Russie. Dans notre ville, où il sévit depuis deux mois , ses victimes ont été nombreuses dès le début. Pendant ce temps , j'ai visité chaque jour 25 malades cholériques, j'ai fait des observations que je regarde comme étant de mon devoir de vous communiquer.....

Ici l'auteur de la lettre se déclare décidément contre la doctrine de la contagiosité du choléra , et cite entre autres faits à l'appui de son opinion , celui d'une femme qu'il a vue se jeter sur le cadavre de son mari , au moment même de la mort , et essuyer avec ses propres lèvres l'écume qui recouvrait celles du décédé , s'écriant qu'elle voulait mourir avec et comme lui ; cette fidèle épouse n'est point tombée malade. Lui-même, dit-il , a touché le poulx de tous ses malades , a promené ses mains sur leur corps,

pour s'assurer de l'état de leur peau , en a cathétérisé plusieurs , a été recouvert des matières du vomissement , et a ouvert plusieurs cadavres sans être atteint de la maladie. Il ne portait sur lui aucun preservatif , et avait défendu l'introduction dans sa maison du chlorure de chaux ou de tout autre fumigation ; tous les siens sont restés sains et saufs.

Il se déclare aussi contre les établissemens de quarantaine et contre l'isolement , qui ont été complètement abandonnés en Russie.

J'ai eu , dit-il ensuite , jusqu'à présent 209 cholériques à traiter. Sur ce nombre , 93 n'ont pas voulu se soumettre au traitement homœopathique , et j'ai dû , contre ma volonté , les traiter allopathiquement. De ces 93 , j'en perdu 69. Des 109 traités homœopathiquement , je n'ai perdu que 23 , dont 9 ont commis de grosses erreurs de régime , 4 ont ajouté aux remèdes homœopathiques d'autres moyens à leur goût , 3 étaient âgés de plus de soixante ans , et 7 bravaient toute espèce de secours. Un autre médecin d'ici , qui a traité tous ses cholériques allopathiquement , en a perdu 70 sur 106. De 49 qui n'ont appelé aucun médecin , 33 sont morts.

J'ai employé *l'arsenic* contre le choléra avec le plus grand succès. J'en donnais 8 , 10 , 12 dragées humectées de la 30^e dilution ; après l'une de ces doses , le malade vomissait encore quelquefois avec violence , et avait quelques selles. Mais bientôt il tombait dans le sommeil , et il se recouvrait d'une abondante sueur. Cette sueur était toujours un signe

aussi sûr que bon , et je pouvais alors prédire avec sécurité la guérison. Après le sommeil , qui durait plusieurs heures , le malade se trouvait fort allégé , la violence des douleurs autour de l'estomac était apaisée , les fortes évacuations diminuaient , et il ne restait au plus qu'une diarrhée légère ; l'appétit reparaissait bientôt , et le malade pouvait quitter son lit le troisième jour. Alors même qu'il y avait des crampes aiguës et suppression d'urines , les malades étaient sauvés.

Plus tard , j'ai aussi employé *l'ipécacuanha* et le *veratrum*. Le premier m'a surtout été utile lorsque le vomissement durait long-temps , et se montrait comme le symptôme principal de la maladie ; je le donnais à la troisième dilution. Le *veratrum* , de deux à quatre dragées de la douzième dilution , m'a rendu beaucoup de services lorsque la maladie avait commencé par la diarrhée , que les crampes étaient très-violentes. Quelquefois après *l'ipécacuanha* , je donnais avec succès une dose d'*arsenic*.

(Le rédacteur des *Archives* remarque que la distance considérable où le docteur SEIDER se trouvait de l'Allemagne ne lui a pas permis de connaître la publication qu'a faite Hahnemann concernant l'efficacité curative du *camphre* et du *cuivre*.

EXTRAIT DES OBSERVATIONS

DU D^r A. GERSTEL,

SUR LE TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DU CHOLÉRA A VIENNE.

(Archiv. f. hom. H. t. XI, 2^e cah.)

L'auteur pense qu'on doit distinguer le *choléra* de la *cholérine*. Les symptômes du premier sont suffisamment connus. La *cholérine*, qui se change ordinairement soit en choléra, soit en fièvre nerveuse, se distingue par les symptômes suivans : Borborygmes dans l'abdomen, partant de la région des basses-côtes, et suivis toujours de diarrhée, stercorale d'abord, puis bientôt aqueuse, blanchâtre, floconneuse et verdâtre. Ce qui la distingue éminemment du *choléra*, c'est la chaleur générale de la peau, et même la sueur, la plénitude du pouls, la chaleur de la langue, l'absence des crampes et des spasmes, etc. Les premiers jours, il y a de l'appétit, et on ne remarque aucune disposition au vomissement ; mais bientôt on voit paraître de la lienterie. — La *cholérine* exige un traitement prompt pour prévenir son passage au véritable *choléra*. Le remède spécifique qui s'est montré efficace dans tous les cas, est le *phosphore* donné à la dose de $\frac{.....}{x}$ (un, deux ou trois globules de la dilution au décil-

lionième), qu'il convient souvent de répéter après 18 ou 24 h. En même temps on donnait toutes les 3, 5, 7 heures, un lavement d'eau glacée, et on en faisait boire au malade 1, 2, 3 cuillerées à café, et en tenant le malade modérément couvert, la maladie cédaient en 12, 24, 30 heures, sans être suivie de rechute.

Lorsque le *choléra* s'est déclaré tout d'abord, aucun remède n'a été plus efficace que le *veratrum album*, à la dose de $\frac{\dots}{\text{IV}}$ (deux ou trois globules de la dilution au quadrillionième). On peut donner à boire de l'eau glacée, un quart d'heure après l'ingestion du remède, si la soif l'exige. Peu à peu la chaleur revient aux joues et à la langue. La soif et le vomissement disparaissent souvent déjà au bout de $\frac{1}{2}$, 1, 2, 4 heures, suivant que le remède a été donné au début de la maladie ou plus tard. Quand la chaleur revient au bout de 3 à 6 heures, le malade est souvent entièrement rétabli le jour suivant. On a vu le *veratrum* se montrer efficace, même après une durée de 24 à 36 heures de la maladie, et après avoir employé déjà l'opium, les lavemens, les sinapismes, etc. — Il ne faut point redouter l'eau glacée; elle offre au malade le seul soulagement qu'il désire, et se montre spécialement salutaire dans ses effets. Toutes boissons chaudes sont nuisibles. Il ne faut couvrir le malade que modérément.

Si au lieu d'un état de roideur spasmodique des muscles, on voit survenir des mouvemens convulsifs, qui commencent ordinairement dans les doigts.

des pieds et des mains, alors il faut donner la préférence au *cuiore* (*cuprum* $\frac{\cdot\cdot\cdot\cdot\cdot}{x}$). Quelquefois une seule dose suffit ; d'autrefois il convient de la répéter d'heure en heure. — L'*esprit de camphre* est surtout indiqué, quand il y a des crampes toniques, avec beaucoup de froid et un pouls très-petit. Il peut aussi guérir entièrement le choléra, quand on l'administre dans les premières heures de la maladie ; mais alors il faut en répéter fréquemment les doses, et le donner d'abord toutes les 3, 4, 5 minutes, et plus tard toutes les 7, 10, 15 minutes, *avec une poudre de sucre, dans une cuiller à café d'eau froide*. Le traitement par le *camphre* est surtout à préférer chez les malades pour lesquels on ne peut compter sur beaucoup d'exactitude dans les doses données ; car tout remède intermédiaire, ou toute infusion quelconque, détruit l'effet de la petite dose de *veratrum*. — Dans un cas, où il y avait à la fois vomissement, diarrhée, tranchées abdominales, pesanteur dans l'abdomen, l'*arsenic* $\frac{\cdot\cdot}{x}$ fit merveille. — Si, après la guérison, il reste un peu de diarrhée avec des borgorygmes, on la traite par le *phosphore*, comme la cholérine, et par un lavement d'eau froide.

Dès que le malade peut supporter quelque chose, on lui fait prendre un peu de bouillon très-chaud et clair, et tout de suite après, deux ou trois cuillers à café d'eau glacée, pour prévenir la lienterie. Plus tard, on lui permet des alimens légers et avec modération.

Le Dr STAFF ajoute au rapport du Dr GERSTEL, que dans la cholérine on a trouvé l'*acide phospho-*

rique (au millionième), préférable au phosphore, surtout lorsque les symptômes suivans prédominent : mauvais teint du visage, embarras frontal, *empatement de la langue* (par une matière gluante) à laquelle le doigt s'attache (caractéristique), borborygmes dans les entrailles, diarrhée aqueuse, muqueuse, d'un blanc verdâtre, sécrétion des urines diminuée.

Dans une fièvre nerveuse (*neriosa versatilis*), à la suite du choléra, le *Rhus toxicodendron* ($\frac{\cdot\cdot}{\text{VIII}}$), donné deux ou trois fois, s'est montré très-salutaire. Il a été reconnu, en général, que dans le choléra, il est indispensable de répéter les doses des remèdes spécifiques. — Dans un cas de choléra, avec trismus des mâchoires, et ténésme, le *veratrum album* ($\frac{\cdot\cdot}{\text{VI}}$) ingéré sous forme liquide à travers les dents fortement serrées, amena en un quart d'heure la cessation des spasmes, et le retour de la connaissance.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

ADRESSÉE A L'AMIRAL MORDVINOFF, PAR SA FILLE M^{me} LVOFF,

du gouvernement de Saratoff, du 6 août 1831.

(*Bull. de Férussac.*)

« Le choléra a régné chez nous le mois passé, ainsi que dans tous les environs, et avec une très-grande

force. Mon mari a eu quelques symptômes de ce mal ; il a été un des premiers qui en aient été atteints ; grâce à l'homœopathie , dans quelques jours il s'est trouvé bien. Il a eu courage d'aller dans tous les villages voisins , où la maladie était la plus forte , et la mortalité très-grande. Il a donné lui-même les remèdes aux malades , et il a montré aux prêtres et aux chefs des villages à traiter le choléra ; c'est ainsi qu'il a passé quatre semaines , en allant tous les jours secourir les pauvres malades , et moi , en attendant , seule à la maison , je préparais les poudres homœopathiques. Grâce à cette divine méthode et aux soins de mon mari , près de quatre cents personnes atteintes du choléra se trouvent guéries. Tous nos voisins , même ceux que nous ne connaissons pas , sont venus nous demander des remèdes homœopathiques. Nous avons vu ce que c'est que l'homœopathie , et nous avons pitié de ceux qui s'obstinent à ne pas la connaître. Le choléra , ce fléau qui paraissait si terrible , se trouve à présent une maladie plus facile à guérir qu'une fièvre chaude , et nous ne le craignons plus ; nous avons déjà trop de preuves de l'efficacité des remèdes homœopathiques dans ce mal. Nous avons eu chez nous , dans notre village , plus de cinquante malades du choléra ; pas un seul n'est mort. La maladie a paru aussi chez ma belle-sœur , dans le temps que je suis venue chercher mes enfans ; mais tous les malades se trouvaient déjà convalescens quand je suis partie ; et , s'il y a eu quelques morts dans les villages voisins , nous sommes persuadés que ce n'était que

par manque de soins , ou par l'imprudence des malades , qui souvent ne voulaient pas se soigner. Il n'y en a pas un qui ne se soit trouvé mieux aussitôt après avoir pris le remède. Un grand nombre étaient déjà dans un tel état, qu'il n'y avait presque plus d'espoir ; on voyait en eux tous les signes de la mort , et les dents si serrées par les convulsions , qu'on était obligé , pour leur faire prendre le remède , de les desserrer avec un morceau de bois ; et cependant ces malades , le lendemain , étaient mieux , et se portent à présent tout-à-fait bien. Je vous avoue toutefois que quoique l'homœopathie nous donnât du courage , il m'était difficile de ne pas craindre pour mon mari , qui s'exposait beaucoup , jusqu'à même sentir plusieurs fois qu'il avait gagné la maladie , et qui se trouvait obligé de se traiter. Mais pouvais-je l'empêcher de sauver de pauvres gens qui mourraient sans secours ?

M. Copniste , gentilhomme du gouvernement de Pultava , a eu dans son village cent-trente-un malades du choléra ; et de ce nombre sont morts deux vieilles femmes , un enfant et un homme de 45 ans. La maladie , dans les environs , était très-mortelle.

(L'amiral Mordwinoff attend des renseignements détaillés des autres personnes qui se sont servies des remèdes homœopathiques.)

MÉLANGES.

Nous avons reçu dernièrement deux lettres de Lyon qui montrent combien les brillans succès obtenus par M. le comte de Guidi dans le traitement des maladies par la méthode homœopathique, ceux du docteur Gueyrard, récemment venu d'Allemagne, où il s'était rendu pour y étudier sous les meilleurs maîtres, ont ébranlé la Faculté lyonnaise, piqué la curiosité, et donné à un grand nombre de praticiens de cette populeuse cité, le désir de connaître et d'employer ce mode précieux de pratique médicale.

La première de ces lettres s'exprime en ces termes :

Lyon, le 8 mars 1831.

« Nous allons ici bien lentement en homœopathie ;
« cependant la glace est rompue. Une trentaine de
« médecins ont été appelés à la chose ; plusieurs expé-
« rimentent et d'autres ont été obligés d'articuler, de
« préciser leurs objections *à priori* ; elles sont jus-
« qu'ici de peu de valeur..

« DESSAIX, doct.-méd. »

Le seconde contient la phrase suivante sur le même sujet :

Lyon, le 10 mars 1832.

« J'ai organisé une société hebdomadaire où se réunissent tous les lundis, une vingtaine de médecins distingués prêts à s'éclairer; malheureusement nous ne pouvons leur fournir que des lumières lentes et faibles, jusqu'à ce que les nombreux ouvrages des Allemands sur l'homœopathie soient traduits en notre langue.

« GUEYRARD, doct.-méd. »

M. Gueyrard annonce de plus qu'il a fait à l'hôpital un essai de clinique homœopathique qui lui promettait les plus heureux résultats, mais qu'il a cru prudent de suspendre à cause des intrigues et machinations qui s'étaient ourdies sous ses yeux mêmes, les malades étant abreuvés de tisanes diverses.

CORRESPONDANCE.

La Tour, en Faucigny (Savoie), 1^{er} mars 1832.

« Messieurs les Rédacteurs,

« J'apprends avec plaisir que vous allez donner au public parlant la langue française, un journal ayant pour but de propager la thérapeutique homœopa-

TABLE.

	Pages.
Coup d'œil historique sur l'homœopathie.	3
Sur la nouvelle thérapeutique médicale, par le D ^r Du-	
FRESNE.	27
Application de l'homœopathie au traitement du choléra	
asiatique, par le D ^r PESCHIER.	65
Extrait d'une lettre du D ^r SEIDER sur le même sujet. . .	72
Extrait des observations du D ^r GERSTEL sur le même sujet.	76
Extrait d'une lettre de l'amiral MORDWINOFF sur le même	
sujet.	79
Mélanges.	82
Annonce.	84

La BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE paraît, cette année, tous les deux mois, par cahier de cinq feuilles.

Prix de l'abonnement, 10 fr., frais de transport non compris.

S'adresser pour la rédaction aux docteurs DUFRESNE ou PESCHIER, à Genève; GUEYRARD, rue de la Chaussée d'Antin, n° 38, à Paris; et DESSAIX, place de la Comédie, à Lyon.

La *Bibliothèque homœopathique* annoncera les ouvrages sur l'HOMŒOPATHIE, dans toutes les langues, que lui feront parvenir *franco* les auteurs et éditeurs; elle rendra compte de ceux dont deux exemplaires lui parviendront. Les envois pourront être adressés aux libraires-éditeurs de Paris et Genève.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.

N° 2.

—
Juin — Juillet.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1853.

LIBRAIRES

CHEZ LESQUELS ON PEUT S'ABONNER.

BAYONNE. Gosse, Bonzom, Lemathe.	TOULOUSE. Dagalier, Senac.
BESANÇON. Bintot, veuve Déis.	TOURS. Mame, Moisy.
BORDEAUX. Ch. Lawalle, Teycheney.	TROYES. Laloy.
BREST. Lefournier, Desperiars.	VALENCIENNES. Lemaitre.
BRUXELLES. Tircher.	AMSTERDAM. G. Dufour et C ^e
CAEN. Manoury.	BERLIN. Hirschwald.
CLERMONT - FERRAND. Thi- baud-Landriot.	DUBLIN. Hodges et Smith.
DIJON. Lagier, Tussa.	DRESDE. Arnold.
GRENOBLE. Bailly.	EDIMBOURG. Th. Clark.
GAND. H. Dujardin.	HEIDELBERG. Grooss.
LE MANS. Pesche, Belon.	LAUSANNE. Roullier.
LILLE. Malo, Wanackere.	LEIPSIG. Bossange père, Mi- chelsen, L. Voss, Fr. Fleis- cher, Arnold, Schumann.
LYON. Babeuf, Bohaire, Maire, Baron.	LISBONNE. Rolland et Semiono.
MARSEILLE. Chaix, Mossi, Ca- moin.	LIÈGE. Desoer.
METZ. Devilly, Juge.	MILAN. L. Dumolard et fils.
MONTPELLIER. Gabon, Sevalle.	MOSCOU. V ^e Gautier et fils.
NANCY. Senef, Vidart et Ju- lien, Vincenot.	MONS. Leroux.
NANTES. Buroleau, Forest.	NEW-YORK. Ch. de Behr.
NIORT. Robin.	PÉTESBOURG. Bellezard et C ^e , W. Græffe.
PERPIGNAN. Alzine, Lasserre.	PHILADELPHIE. Ch. de Behr.
ROUEN. Edet, Frère, Le Grand.	ROME. Merle.
STRASBOURG. Février, Levrault.	TURIN. J. Bocca, L. et F. Pic.
TOULON. Bellue, Laurent.	WILNA. Th. Glucksberg.
	ZURICH. Fréd. Trachsler.
	Et chez tous les direct. de Poste.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

PRÉPARATION,
CONSERVATION ET DISPENSATION
DES REMÈDES HOMŒOPATHIQUES.

Le premier numéro de la *Bibliothèque homœopathique* contient des expressions et des signes usités parmi les médecins homœopathistes, qui, n'étant point expliqués, ont pu arrêter un moment ceux de nos lecteurs pour qui l'homœopathie est une chose absolument nouvelle. Comme nous ne voulons rien laisser d'inconnu ou de douteux dans une science toute de faits, comme nous désirons fortement que les expérimentations soient faites et répétées par nos estimables confrères, tant sur l'homme sain que sur le malade, nous croyons devoir placer ici, comme salle d'entrée de notre Bibliothèque, tout ce qui concerne la préparation et la conservation des remèdes. La pharmaceutique homœopathique n'exige pas une

science vaste ; elle suppose quelques connaissances exactes en botanique pour déterminer les espèces , et en droguerie pour ne s'adresser qu'à des substances pures ; mais elle exige beaucoup de soin , d'attention , de patience , et , nous ne craignons pas de le dire , de conscience , pour manipuler chaque médicament *exactement* comme le prescrit Hahnemann.

Nous extrairons ce qui suit de l'*Exposition de la doctrine homœopathique* , traduite par M. Jourdan , que nous avons annoncée dans notre premier numéro. Nous serons souvent appelés à faire des emprunts à cet excellent livre , dont aucun homœopathe ne peut se passer , et qui est comme la clef interprétative de toutes les merveilles qu'on voit journellement opérer à l'homœopathie , tandis qu'il sera le guide le plus sûr de la doctrine de tout médecin qui voudra échapper à la simple routine et se rendre compte de ce qu'il fait.

Les remèdes dont se compose l'arsenal médical du médecin homœopathe sont identiquement les mêmes que ceux de l'allopathe ; seulement ils sont pris dans leur plus grand état de pureté , et employés dans leur plus parfaite simplicité , sans aucun mélange ; ainsi , les plantes indigènes sont prises fraîches , et on en exprime le suc ; les plantes exotiques et leurs produits , que le commerce nous livre à l'état sec , sont préparés sous forme de teinture spiritueuse ; les substances animales sèches et les minérales sont

tritufées et conservées en poudre ou dissoutes dans Falcool.

Un nombre considérable d'expériences ayant fait connaître que les médicamens infiniment atténués perdent une partie ou la totalité de leur action par le mélange avec d'autres substances ténues, ou par l'approche des émanations aromatiques ou subtiles, on ne saurait apporter trop de précautions dans le choix et l'usage des locaux et des ustensiles dont on se servira pour préparer les médicamens usuels. Ainsi, on adoptera pour cela une chambre spéciale, d'une température égale et pas trop élevée, soit en été, soit en hiver, où les préparations ne reçoivent jamais les rayons du soleil, et où ne pénètre aucune odeur forte, aucun parfum, aucun gaz. Les médicamens préparés seront de même conservés dans des lieux à l'abri de la lumière, de la chaleur et des aromes.

Les vases destinés à la préparation seront d'une propreté minutieuse, très-exactement lavés à grande eau, frottés, essuyés avec un linge très-propre, au moment même de s'en servir. Il en sera de même des vases de conservation ; autant qu'il sera possible, ils seront neufs, et si certaines convenances exigent de les faire servir deux ou plusieurs fois, pour des substances différentes, on aura soin de les laver préalablement, soit avec de l'eau de diverses températures, soit avec de l'esprit-de-vin, afin de ne point s'exposer à donner à un remède les propriétés d'un autre ; l'étonnante subtilité que la préparation homœopathique développe ou démontre dans les substances naturel-

les , rend plus que probable le soupçon du mélange des propriétés , par la présence de la moindre parcelle d'une substance médicale avec une autre ; le lavage peut , à la rigueur , purifier un vase de verre ; il n'aurait jamais cet effet sur un bouchon de liège ; donc un bouchon ne servira qu'à un seul flacon contenant une seule et même préparation ; il sera jeté si le flacon change de destination.

Les mortiers et pilons destinés à la trituration seront , autant que possible , de porcelaine dure ; c'est la matière qui risque le moins de s'écailler , de se gercer , de garder dans les gerçures des parcelles médicamenteuses , et de fournir des molécules qui , triturées , deviendraient des remèdes ayant des propriétés très-différentes que celles de la préparation voulue.

Les linges destinés à l'expression des végétaux doivent être très-propres , et neufs , autant que possible ; il est même à désirer qu'on ne se contente pas de les laver , mais qu'on les change aussi souvent que les substances même ; il ne faut pas s'effrayer de la quantité que cette précaution paraît comporter et requérir ; les préparations homœopathiques ne *s'usent* guère ; une fois faites et bien faites , elles durent très-long-temps ; il serait aisé , dans le courant d'une année , d'établir une pharmacie qui durât la vie entière d'un pharmacien.

Les quantités , en poids ou en gouttes , doivent être minutieusement exactes , pour ne pas s'exposer à de graves erreurs ; un grain de plus ou de moins , au

commencement d'une préparation , produit une différence *énorme* si celle-ci est portée , par exemple, au décillionième.

Le travail de la préparation ne doit point être interrompu ; et si l'on est forcé par un cas urgent et fortuit de le suspendre , la substance en trituration doit être soigneusement couverte et enfermée , pour n'être altérée ni par l'air , ni par les matières étrangères qui voltigent dans les appartemens. Les dilutions , ou atténuations , dans l'esprit-de-vin , doivent être , de même , faites avec une scrupuleuse exactitude ; le préparateur ne doit pas courir le risque d'être incertain s'il a mis ou n'a pas mis une goutte de remède dans un flacon d'alcool ; et s'il est incertain , il doit jeter au loin son alcool et recommencer l'opération.

Les dissolutions aqueuses seront toujours faites dans l'eau distillée , afin qu'elle ne contienne aucun métal , aucun sel capable de décomposer le remède , ou d'en changer les propriétés. Cette eau elle-même devra être distillée dans un vase neuf , à ce destiné , afin qu'il ne conserve aucune molécule d'huile ou d'eau aromatique antécédente.

L'alcool sera aussi pur que possible , puis affaibli , si cela est nécessaire , avec de l'eau distillée.

Pour éviter que la distillation de l'eau ou de l'alcool n'y introduise des parcelles métalliques détachées de l'alambic , il est à désirer qu'on n'emploie pour cette opération que des vases de verre , conservés uniquement pour cet usage.

L'alcool devra toujours être au même degré de concentration et de rectification , et , s'il est possible , au plus haut degré , afin d'obtenir des résultats uniformes et identiques.

Le véhicule de trituration et de conservation des substances sèches doit être pur et sans action médicamenteuse. On prendra pour cela du *sucre de lait*, reconnu pur, bien desséché et préalablement pulvérisé; cette pulvérisation doit être récente , parce que la pulvérulence donne à ce sel de l'aptitude à s'imprégner des odeurs dont peut être entouré le bocal qui le contient.

Les spatules servant au mélange de la substance en trituration doivent être de corne ou d'os ; toutes celles de métal seront sévèrement proscrites.

Les atténuations ou dilutions, soit sèches, soit humides, seront faites graduellement et progressivement, d'une manière uniforme et constante , en sorte qu'en tout temps , en tout lieu , en tout pays, elles soient exactement les mêmes. Pour cela, on a choisi pour *dénominateur* constant le nombre *cent* ; ainsi, la première atténuation d'une poudre est d'un *grain* avec *cent grains* de sucre de lait ; la seconde, d'un *grain* de ce mélange avec *cent grains* de sucre de lait, etc. ; de même, la première dilution d'une *goutte* de suc préparé avec *cent gouttes* d'alcool ; la seconde, d'une *goutte* du mélange avec *cent gouttes* d'alcool, etc. ; nous allons revenir sur ce point.

L'opération de compter cent gouttes est longue, minutieuse et incertaine, vu l'inégalité des gouttes ;

elle ne saurait être répétée une multitude de fois sans donner lieu à des erreurs plus ou moins grandes ; afin donc de les éviter , on comptera exactement et avec soin cent gouttes d'alcool dans un tube gradué , ou dans un flacon ; on marquera d'une manière indélébile la ligne de surface des cent gouttes , et on aura ainsi une mesure positive et constante. On en fera de même , avec un autre tube , pour l'eau distillée ; de manière à conserver , pour chacun de ces liquides , une mesure identique.

Lorsqu'on se disposera à faire les dilutions requises d'une substance , on préparera et on placera en ordre successif le nombre requis de flacons , de manière à ne point s'exposer à commettre d'erreur ; chaque flacon portera d'avance le nom de la substance et le numéro de la dilution.

Les plantes indigènes doivent être récoltées lorsqu'elles sont en fleurs ; les herbacées seront cueillies entières , lavées , pilées et exprimées toutes fraîches ; la *Matière médicale* indique les exceptions à cette règle. Le suc obtenu au moyen d'une presse en bois , préalablement bien lavée , sera immédiatement mêlé à partie exactement égale d'alcool pur , et enfermé dans un flacon bouché. Au bout de vingt-quatre heures , on le décante , et la portion limpide est seule conservée pour l'usage ; la présence de l'alcool empêche toute altération subséquente , et la conservation peut être de très-longue durée , si les flacons sont placés à l'abri du soleil. Lorsque le suc est , de sa nature , très-mucilagineux ou albumineux , on le

mêle à une quantité double d'alcool. Si le végétal contient très-peu de suc, après l'avoir hâché et pilé, on humecte la pâte avec le double d'alcool, on les laisse un peu de temps en contact, puis on place la pâte humectée dans la presse.

Les matières végétales sèches, du commerce, seront prises entières, pulvérisées au moment de la préparation, et jetées immédiatement dans la quantité prescrite d'alcool, où elles doivent rester en digestion pendant un nombre aussi prescrit de jours.

Un très-petit nombre de substances ne se dissolvent que dans l'éther.

La dissolution des métaux dans les acides ne demande point de préparation particulière.

Quant à la trituration des substances minérales, ou simplement sèches, voici comment elle doit avoir exactement lieu :

Prenez un grain de la poudre, et cent grains de sucre de lait; broyez et mélangez, dans un mortier de porcelaine et avec une certaine force, le premier avec un tiers environ de sucre, pendant quinze minutes, remuant de temps en temps le mélange avec la spatule, et le rapprochant, le serrant au milieu du mortier avec le pilon; ajoutez le second tiers du sucre, broyez, mélangez, pressez pendant vingt minutes; ajoutez le troisième tiers du sucre; broyez, mélangez, pressez pendant au moins vingt-cinq minutes. La poudre ainsi obtenue est conservée dans un flacon bouché, portant une étiquette où est écrit le nom de la substance avec l'indication ∞ , qui désigne

que le remède est à la centième puissance. Prenant alors un grain de cette poudre, et cent grains de sucre de lait, on répète la même opération, exactement de la même manière, pendant une heure au moins ; ce nouveau mélange est déposé immédiatement dans un flacon bouché, portant pour indication le nom du remède, suivi de $\overline{0,000}$, qui signifie qu'il a été amené à la dix-millième puissance, ou à la dix-millième atténuation.

En répétant une troisième fois la même opération, on porte la substance à la millionième puissance qui s'indique ainsi : $\overline{1}$, c'est-à-dire un million.

Toute substance sèche doit donc être triturée pendant près de quatre heures de temps ; le millionième est le premier degré de préparation pour l'emploi thérapeutique ; il est aussi le dernier d'opération manuelle ; car pour obtenir des atténuations plus élevées, toutes les substances, sans exception, sont ensuite préparées à l'alcool ; il est à remarquer que toutes, à partir de la trituration atténuante au millionième, sont dissolubles dans l'eau et dans l'alcool.

Pour obtenir la première dilution alcoolique, on mélange, dans un flacon, cent gouttes d'eau et cent gouttes d'alcool ; on bouche le flacon, qui doit être d'un tiers environ plus grand que la capacité de deux cents gouttes, puis on lui imprime dix secousses, en plaçant le pouce de la main sur le bouchon et le doigt *medius* sur le fond du flacon. Cela fait, on met un grain de la poudre à diluer dans un flacon sec, et on y verse cent gouttes de l'alcool aqueux ci-des-

sus ; au bout d'un peu de temps , l'eau a dissout le sucre de lait , et la substance médicammenteuse s'est dissoute dans l'alcool ; lorsque le liquide est devenu clair , on imprime au flacon deux secousses de bras ; il porte alors sur une étiquette le nom du médicament avec le chiffre $\overline{001}$, qui signifie *centième de million* ; de ce flacon on verse une goutte sur cent gouttes d'alcool pur ; on donne deux secousses à ce second flacon , qui porte le signe $\overline{0,0001}$, c'est-à-dire , *dix-millième de million*. Une goutte de ce flacon qu'on mélange avec cent gouttes d'alcool pur , et qu'on secoue deux fois , fait donner au troisième flacon le signe $\overline{11}$, qui signifie *billion*. On continue la dilution , de cette manière , aussi loin qu'on veut ; et l'on obtient toujours trois dilutions successives , ou trois flacons , pour chaque million. De là viennent les expressions suivantes : Telle substance portée à la trentième dilution , par exemple , ou au trentième flacon , ou au décillionième ; elles sont synonymes , et les homœopathistes s'en servent indistinctement.

Les teintures spiritueuses des substances végétales exotiques sèches s'atténuent exactement de la même manière ; on peut aussi triturer les poudres (de kina , d'ipécacuanha , etc.) , jusqu'au millionième , et faire ensuite les dilutions alcooliques ; celles-ci jouissent d'autant d'action que les dilutions des teintures.

On voit maintenant qu'une fois les préparations primordiales d'une certaine quantité de remèdes bien faites , on a une provision difficile à épuiser , puis-

qu'on aura besoin de répéter cent fois le dernier flacon avant que l'avant-dernier soit tari ; que celui-ci pourra être vidé cent fois avant que l'antépénultième le soit ; et ainsi de suite en remontant. Il faut supposer un médecin singulièrement occupé , ou une pharmacie étonnamment achalandée , pour atteindre la possibilité de la préparation réitérée de l'atténuation première d'une matière quelconque. Il n'y a guère que la longue durée, et la crainte de l'altération qui en résulte , qui pourra faire recourir à ce moyen.

Dénomination des préparations.

Pour ne point confondre entre elles les diverses préparations homœopathiques , il est nécessaire de convenir de dénominations qui représentent exactement le degré d'atténuation ou de dilution auquel on les a amenées , ou auquel le médecin désire qu'elles aient été amenées , s'il ne les prépare pas lui-même ; sur quoi j'observe , en passant , que , dans une grande ville , il sera presque toujours impossible aux médecins de les préparer eux-mêmes , et qu'ils devront faire choix de pharmaciens instruits , consciencieux , qui comprennent bien l'importance de l'exactitude de ces préparations. Dans de petites villes , au contraire , et dans les campagnes , rien ne sera plus facile et plus commode pour les médecins que de se livrer à la formation d'une pharmacie complète , dont ils pourront toujours porter dans leur poche toute la portion usuelle et pratique.

On peut donner aux préparations primordiales de tous les végétaux indigènes, le nom de *teintures*; moi je préfère les désigner par celui de *sucs*, bien que ceux-ci y soient mélangés d'alcool; mais comme il est reconnu en pharmacutique homœopathique qu'*aucun* suc n'est préparé sans ce mélange préalable, on ne risque de tomber dans aucune erreur ou méprise à ce sujet. Je réserve le nom de *teintures* pour le produit des digestions alcooliques des substances sèches non diluées. Ainsi je dis *suc de belladone*, *teinture de kina*. Je donne le nom de *solutions* ou de *dilutions* à ces suc et à ces teintures indistinctement, dès qu'ils ont subi un degré quelconque d'atténuation.

Quant aux substances sèches, comme terres, métaux, sels, alcaloïdes, etc.; je leur conserve leur nom propre; et j'y ajoute l'épithète de *préparé*, tant qu'ils ne sont que triturés et non dissous; ainsi: *mercure préparé*, *hydrargirum præparatum*, ou *hydrarg. pp*; *succin pp*. Dès que ces mêmes substances sont dissoutes dans l'esprit-de-vin, je leur donne aussi le nom de *solutions*; ainsi *solution de mercure*, *sol. hydrarg.*

Le degré d'atténuation est indiqué en se servant des signes qu'on a vus dans les pages précédentes; ainsi: *sol. bellad.* $\frac{1}{100}$, $\frac{1}{1000}$, $\frac{1}{10000}$, signifie: suc alcoolisé de belladone au centième, au dix-millième, au millionième degré; ce sont le premier, le second, le troisième flacon; la suite des désignations pour les flacons subséquens serait $\frac{1}{100000}$, $\frac{1}{1000000}$, $\frac{1}{10000000}$; et indéfiniment

de la même manière, le chiffre romain représentant toujours I million, II billion, III trillion, etc. La même désignation est applicable aux substances sèches.

Conservation des médicaments.

Toutes les substances homœopathiques, sans exception, doivent être conservées dans des flacons de verre fermés avec des bouchons de liège; des solutions acides, métalliques, etc., capables d'altérer le liège exigent que celui-ci soit changé aussi fréquemment que le démontre la trace de l'altération; on ne doit se permettre là-dessus aucune négligence.

Ces flacons seront toujours placés dans un lieu clos, à l'abri de la chaleur et de la lumière. Ils ne resteront jamais ouverts; et lorsqu'on sera appelé à s'en servir pour l'usage, on se hâtera de replacer le bouchon aussi tôt qu'on aura pris la substance dont on aura besoin.

Toutes les substances sèches qui attirent l'humidité de l'air et sont altérées par elle, doivent être placées dans leurs flacons par un temps sec; ou si le temps est humide, on aura soin de dessécher l'intérieur du flacon préalablement par la chaleur; on choisira pour elles des flacons de moindre grandeur, afin de ne pas être appelé à les ouvrir fréquemment; enfin, on préparera de nouveau les substances, dès qu'on s'apercevra que l'humidité les a pénétrées.

Les acides qui détruisent le liège devront être conservés dans des flacons fermés avec du verre ajusté à l'émeri ; les bouchons seront ensuite enduits de cire molle.

Dispensation des médicamens.

Les remèdes homœopathiques sont ordinairement donnés aux malades sous la forme de poudres d'un très-petit volume, résultant du mélange d'un peu de sucre de lait avec la quantité prescrite du médicament ; le tout ensemble ne doit pas peser plus d'un grain par dose. Si l'on a à faire à un malade qui ne consente point à prendre une poudre, on peut mélanger la solution avec une très-petite quantité d'eau, par exemple, dix gouttes de celle-ci pour une goutte de la première. Si l'on est obligé de satisfaire la fantaisie d'un malade qui s'ennuie de prendre des poudres blanches, on peut y ajouter une minime quantité de poudre de cacao, ou de suc de réglisse.

Le médecin doit clairement désigner, et le pharmacien exactement donner le degré de dilution que le premier désire ; il est assez inutile, pour les dissolutions d'un degré assez élevé, de recourir aux intermédiaires entre un million, un billion, un trillion, etc. La prescription écrite prend un degré de précision précieux pour la pratique, en ne la chargeant que du chiffre romain, qui représente l'un des nombres ci-dessus.

Le mélange doit être fait rapidement, et le plus

près que possible du moment où le malade doit en faire usage.

Il est fort difficile, dans la pratique, de diviser une goutte en fraction ; il est impossible d'obtenir exactement un 20^e, un 50^e, un 100^e de goutte ; il existe pourtant des médicamens doués d'une telle activité que, dans certains cas de maladie où ils conviennent, on ne peut, on ne doit même en administrer qu'une fraction très-élevée de goutte. Pour obtenir cette fraction, voici le moyen qu'on emploie. On verse une goutte du médicament sur de petites dragées de sucre, nommées *nonpareilles*, dont une centaine environ, peuvent être humectées par elle ; on les laisse sécher, ce qui s'opère assez promptement, et on les enferme dans un flacon bien bouché. Ce mode de conservation est d'un emploi très-commode pour le transport. Le médecin peut alors donner ou prescrire une ou plusieurs de ces dragées, pour son malade, soit en nature, soit mêlées et broyées avec une petite quantité de sucre de lait. On exprime par un seul chiffre la quantité de dragées que le malade doit prendre, et le degré de dilution auquel doit être porté le médicament dont elles sont imbibées. Exemple :

Exh. Glob. camph. $\frac{2}{x}$

Signifie, *donnez deux dragées de la solution de camphre au décillionième*, c'est-à-dire, du trentième flacon.

Ce signe est employé dans les livres d'homœopathie ; et lorsque la quantité de dragées peut varier, cela est indiqué par une virgule entre les points ; ainsi

$\frac{1000000}{x}$ signifie, *une, ou deux, ou trois dragées au décillionième.*

Les données qui précèdent suffiront probablement à tout lecteur ou praticien intelligent ; quelques autres procédés de détail trouveront leur place à l'occasion des substances ou des remèdes auxquels ils se rapportent ; dans une science pratique, où l'exactitude est de rigueur, rien ne doit être abandonné au hasard ou à la négligence.

Ch. G. PESCHIER, *docteur.*

DE L'ÉTUDE
DES EFFETS PATHOGÉNÉTIQUES DES MÉDICAMENS

Sur l'homme sain,

ET DE LA MÉTHODE SUIVIE À CET ÉGARD

DANS LES TRAVAUX DE L'HOMŒOPATHIE.

L'homœopathie a donné naissance à une nouvelle branche des sciences médicales, que l'on pourrait appeler *pathogénésie*, en soumettant à une investigation détaillée et approfondie l'action spécifique des médicaments sur l'organisme humain. Toute cette portion de ses travaux n'est presque point encore connue en France, et ne le sera que lorsque la matière médicale

homœopathique aura trouvé un traducteur, c'est-à-dire, quand la nouvelle doctrine commencera à se répandre parmi les médecins. Il entre dans le plan de notre journal de suppléer, en attendant, à cette importante lacune par des analyses et des extraits des ouvrages thérapeutiques allemands, en donnant d'abord la préférence aux substances les plus fréquemment employées. Mais, pour bien faire apprécier toute la valeur de ces travaux, il est indispensable de présenter quelques indications sur la méthode suivie dans l'observation des symptômes, sur les précautions prises pour que les expériences n'offrent que des résultats parfaitement purs, et dégagés de toute influence hétérogène. Ces remarques préliminaires sont d'autant plus nécessaires, que si l'on peut reprocher quelque chose à la matière médicale de Hahnemann, c'est d'être trop sobre de détails sur ce chapitre. On aimerait à trouver, avant l'énumération des symptômes produits par chaque substance, l'indication détaillée des doses qui ont été prises par les divers expérimentateurs, de la durée relative de leur action, de la gradation de leurs effets suivant leur quantité, etc. Hahnemann s'en est tenu, une fois pour toutes, aux règles générales qu'il a données à cet égard dans son *Organon de l'art de guérir*; mais plusieurs de ses collaborateurs et de ses disciples sont entrés dans des détails plus circonstanciés. Nous réunirons ces indications éparses, pour en former un ensemble aussi complet que possible.

Ce qui nous importe surtout ici, c'est, d'une part,

de légitimer les résultats consignés dans les thérapeutiques de l'homœopathie; d'autre part, de fournir des règles, déjà éprouvées par une longue expérience, à ceux qui auraient le désir de répéter les essais ou d'en entreprendre de nouveaux.

Il va sans dire que la première condition d'une expérimentation sûre et fructueuse, c'est d'avoir les substances que l'on veut soumettre à l'observation, dans toute leur pureté, et sous une forme qui permette d'en attendre des résultats constans. On se gardera donc bien de se servir des divers extraits de plantes que fournissent les pharmacies, parce que ces extraits, suivant le mode et la date de leur préparation, varient singulièrement en force. Les sucres frais des plantes, des écorces, des fruits, des racines indigènes, mélangés avec un peu d'alcool au moment où on les exprime, les teintures alcooliques faites à froid des végétaux étrangers que l'on ne peut avoir que secs, les infusions à l'eau bouillante, et prises au moment même de leur préparation, des plantes sèches dont les vertus sont peu énergiques, voilà les formes à la fois les plus simples et les plus sûres sous lesquelles il faut éprouver les substances médicinales. Quant aux sels et aux gommés, on ne doit les dissoudre qu'au moment d'en faire usage. Nous nous référons, pour plus de détails à ce sujet, à l'article inséré dans ce cahier sur la préparation des médicamens homœopathiques. Les mêmes règles sont de rigueur, soit qu'on veuille étudier les agens thérapeutiques, soit qu'on veuille les appliquer comme instrumens de guérison.

Le choix des sujets, sur lesquels on expérimente, n'est pas moins important que celui des substances. Il faut d'abord que la personne qui se soumet à l'épreuve soit aussi saine que possible d'esprit et de corps; et comme il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver toujours un état de santé parfaitement normal, il faut au moins que l'expérimentateur n'ait que des affections peu importantes qu'il connaisse bien, qui lui soient devenues habituelles, afin qu'il puisse en toute occasion faire leur part d'influence. Il aura soin en tout cas d'en tenir compte, et de signaler tous les symptômes qui lui paraîtront être un produit commun de l'action propre du médicament et de l'affection morbide.

Il a été observé, dans les expériences déjà faites, que l'action d'une même substance présente de grandes variations, suivant l'âge, le sexe, l'idiosyncrasie des individus soumis à l'épreuve. Les effets produits ne sont point dans un rapport constant, soit avec les doses, soit avec l'âge, la force, la santé de la personne qui les éprouve. Des médicamens énergiques affectent quelquefois très-peu des sujets délicats, tandis que l'on voit des hommes robustes ressentir des symptômes morbides très-intenses d'agens médicinaux auxquels on attribue peu de vertu. Certaines personnes observent une grande variété d'effets, là où d'autres n'éprouvent qu'un petit nombre de dérangemens. Certains symptômes ne se montrent que chez tel ou tel individu, et jamais chez les autres. En un mot, l'action des agens pathogénétiques sur l'homme sain;

est soumise à toute la diversité qu'entraîne nécessairement l'ensemble si complexe de toutes les conditions qui concourent à son développement. Il résulte de là, que pour se flatter de connaître cette action dans toute son étendue, il ne suffit pas d'expérimenter sur un ou deux sujets, mais qu'il faut observer à la fois sur un grand nombre d'individus de constitution, d'âge, de sexes différens, placés dans des circonstances diverses, soumis à l'influence de doses variées, afin d'obtenir ainsi des résultats moyens fondés sur un grand nombre d'élémens. C'est là l'unique voie qui puisse conduire à la connaissance approfondie de l'action complète de chaque substance, de la spécialité et de la durée de ses symptômes, ainsi que des conditions favorables à son emploi homœopathique.

Ces remarques suffiront pour expliquer ce que peut avoir d'étrange, au premier abord, l'immense quantité de symptômes d'une même substance, réunis dans la matière médicale homœopathique. La noix vomique en offre 1300, la belladone 1440, le mercure 1264, les antipsoriques, presque tous de 1000 à 1200 ou 1500. Il va sans dire que dans ce nombre il y a beaucoup de répétitions, beaucoup de variantes, que par la suite peut-être, quand on saura mieux distinguer les symptômes *essentiels* des *accidentels*, ces nombres pourront être considérablement réduits. Mais on reconnaîtra que, sous peine d'agir d'une manière arbitraire, il fallait consigner d'abord tous les résultats observés, et qu'il faudra continuer à en agir ainsi pour toutes les substances nouvelles qui seront mises à l'épreuve.

Les meilleures expériences, ainsi que l'observe Hahnemann, seront toujours celles que fera sur lui-même un médecin consciencieux, habitué à bien s'observer, et à exprimer ses sensations avec toute la clarté et la précision nécessaires; et c'est là, en effet, ce qui donne une si grande valeur aux observations nombreuses dont Hahnemann a enrichi la matière médicale.

Je passe à ce qui concerne les doses qu'il est convenable de prendre. Il y a ici une juste mesure à observer, soit pour ménager l'individu qui se soumet à l'épreuve, soit pour obtenir des effets bien précis, bien clairs, et qui représentent réellement l'action *primitive* de la substance sur l'organisme, et non pas la réaction plus ou moins violente de celui-ci, contre la force ennemie qui l'attaque. Il est évident qu'il est impossible de donner une règle générale à cet égard, vu la prodigieuse diversité de puissance active des agents pathogénétiques. C'est ici que l'on peut, avec quelque raison, reprocher à Hahnemann de n'avoir pas donné quelques détails sur cet élément si important de ses expériences. Il dit bien dans son *Organon* (§ CXX de la 4^e édition), que *la dose doit être celle que les praticiens ont coutume de prescrire dans leurs formules; et qu'il faut la prendre en dissolution, dans dix parties d'eau qui ne soit pas tout-à-fait froide*. Mais, outre qu'une telle indication est infiniment trop vague, elle nous laisse complètement dans l'obscurité, relativement aux substances assez nombreuses que Hahnemann, le premier, a introduites dans la médecine.

cine, et qui, avant lui, étaient considérées, ou comme d'un emploi trop dangereux, ou comme totalement inertes. De ce nombre, sont, par exemple : le *Menispermum Cocculus*, le *Delphinium Staphysagria*, le *Nerium Oleander*, la Fève de St.-Ignace, la Pulsatille, le *Thuja occidentalis*, la *Drosera rotundifolia*, l'ambre gris, plusieurs métaux à l'état métallique, tels que l'or, l'argent, l'étain, le platine, le manganèse, et beaucoup d'autres substances encore, sans compter les *antipsoriques*.

Il est évident aussi que Hahnemann n'a pas toujours employé les mêmes doses des mêmes agens, et il serait souvent essentiel de savoir si tel ou tel symptôme est le résultat d'une dose faible ou forte, s'il s'est montré dès la première ingestion ou à la suite de plusieurs prises consécutives, etc., etc. Il y a là certainement une lacune qu'il serait essentiel de combler, pour le bien même de l'homœopathie. En attendant que des données plus complètes permettent de le faire, je tâcherai de réunir ici les faits disséminés que j'ai pu recueillir à cet égard.

Les disciples de Hahnemann ont malheureusement trop suivi l'exemple du maître, sous ce rapport, et n'ont souvent donné aucune indication, sur les doses employées dans leurs essais. Il y a néanmoins quelques exceptions dans les épreuves rapportées par les *Archives de l'homœopathie*.

Le docteur Franz, à qui on doit principalement les observations de symptômes sur l'*Assa fœtida*, le *Ranunculus bulbosus*, et le *Zinc*, a eu soin d'indiquer

avec quelque détail, les doses qui ont servi à ses expériences. Il observe, par exemple, que quatre gouttes de la teinture d'*Assa foetida*, ont fait naître des symptômes qui ont duré pendant plus de six jours. Dans l'avant-propos du *Ranunculus bulbosus*, il indique exactement les doses prises par les divers expérimentateurs; de sorte que l'on peut distinguer les effets produits par des quantités différentes. Ainsi, lui-même en prit le premier jour, le matin à jeûn, huit gouttes du suc frais mélangé en proportion égales avec l'alcool, dans *une livre* d'eau, et douze gouttes préparées de même, les 2^{me}, 3^{me} et 5^{me} jours. Une autre personne ne but qu'une once de la livre d'eau contenant huit gouttes de la teinture; une troisième en prit d'abord cinq gouttes, quinze jours plus tard quinze gouttes, neuf jours ensuite vingt gouttes; et enfin, soixante gouttes en douze heures. Le docteur Franz a indiqué de même l'âge, le sexe, l'état de santé, le tempérament des expérimentateurs, la date des essais, avec les circonstances accessoires de saison et de température. On ne saurait trop louer une semblable exactitude, dût-elle paraître minutieuse. La sûreté d'application de la matière médicale homœopathique, dépend entièrement de la pureté et de la vérité des observations symptomatologiques, et on ne saurait assez entourer celles-ci de tout ce qui peut constater leur valeur réelle.

Nous devons adresser les mêmes éloges au docteur Seidel, qui a fourni les symptômes du *Polygala Senega* et du *Rhododendron Chrysanthum*. Tous les

éléments des expériences, indiqués plus haut, y sont énumérés avec une grande précision. Il a employé, pour le *Senega*, depuis une goutte jusqu'à soixante gouttes, et pour le *Chrysanthum*, de six à soixante gouttes de la teinture alcoolique.

Il y a une haute importance à distinguer les observations recueillies à la suite de l'ingestion d'une dose faible, modérée ou forte. En général, plus la dose est petite, et mieux les effets *primitifs* se montrent dans toute leur pureté, parce qu'il ne s'y mêle presque aucun effet produit par la réaction organique, presque aucun symptôme secondaire ou *consécutif*. Au contraire, quand la dose est forte, et ceci est vrai surtout pour les substances énergiques, elle excite un orage de sensations et d'effets tumultueux, au milieu duquel disparaissent toutes les nuances, et où les symptômes primitifs et ceux de réaction sont entièrement confondus. Or, comme les premiers seuls ont quelque valeur pour la médication homœopathique, de semblables observations sont de peu de profit pour la science.

L'importance de ces considérations a conduit plus récemment Hahnemann à préférer pour les épreuves de médicamens, les atténuations ou dilutions plus ou moins élevées, et préparées suivant la méthode homœopathique; et il conviendra dorénavant, de combiner toujours ces deux modes d'expérimentation. Les effets très-variés et très-énergiques, produits par de si petites doses de substances qui ont subi la préparation indiquée ci-dessus, ces effets, dis-je, sont la

preuve la plus évidente, la plus incontestable du développement singulier des vertus pathogénétiques de ces substances, par l'acte du broiement. Quoi de plus facile, pour tout observateur désireux de s'éclairer sur la réalité de ce fait, que de répéter sur lui même quelques-unes de ces expériences? De là à l'efficacité des doses infinitésimales, administrées dans les maladies, il n'y a qu'un pas.

Voici les faits principaux observés à ce sujet, et communiqués par Hahnemann et ses disciples.

L'or, à l'état métallique, a été considéré par la médecine moderne comme entièrement inerte, médicalement parlant, bien que les Arabes lui eussent attribué un assez grand nombre de vertus. Hahnemann a pris de l'or en feuilles, très-pur (de 23 carats et 6 grains), et en a broyé *un grain*, pendant une heure de temps, avec cent grains de sucre de lait. Ces cent grains, dissous dans de l'eau et pris par plusieurs personnes robustes et dans la vigueur de l'âge, ont suffi pour faire naître des symptômes très-énergiques. Il en a été exactement de même pour l'argent (1).

Le *platine* n'avait jamais été employé en médecine. Les docteurs Gross et Stapf, après lui avoir fait subir la préparation indiquée ci-dessus, en ont observé des effets très-marqués, à la dose de deux ou trois grains. Un grand nombre de symptômes furent recueillis chez une jeune femme bien portante, à la suite de l'ingestion d'un seul grain de platine, divisé en cinq prises (2).

(1) *Reine Arzneimittellehre*, t. IV, 2^e édit., p. 103 et 338.

(2) *Archiv. f. homœop. Heilk.*, t. I, cah. 1, pag. 123.

Le docteur Franz a préparé, de la même manière, le zinc métallique, et a ressenti sur lui-même des dérangemens notables, après avoir pris en un jour 8 grains de la poudre triturée, et par conséquent $\frac{8}{100}$ de grain seulement de zinc. D'autres expérimentateurs, les docteurs Hauboldt et Rückert, en observèrent des symptômes nombreux, de dix à douze grains en trois doses, dans un jour. Deux grains ($\frac{2}{100}$ de grain de zinc) suffirent pour affecter assez fortement une jeune femme. Enfin, le docteur de Gersdorf se servit pour ses essais de la troisième trituration, dont il prit en tout 31 grains en trois jours (c'est-à-dire, $\frac{31}{1000000}$ de zinc métallique), et l'action de cette petite dose se prolongea pendant quinze jours (1).

Toutes les observations de symptômes de l'*Antimoine cru*, recueillis par les docteurs Trinks et Hartlaub, sont provenues de personnes saines, dont aucune n'a pris plus d'un grain de ce métal, broyé comme les autres, avec du sucre de lait (2).

La plupart de ces substances n'avaient été employées jusqu'ici qu'à l'état d'oxides, et on les regardait comme inertes sous leur forme purement métallique. Mais voici que la trituration développe en elles une telle énergie, que des centièmes de grain de ces métaux convenablement préparés, produisent des effets plus intenses et plus variés que des grains en-

(1) Archiv. f. homœop. Heilk., t. VI, 2^e cah., p. 161.

(2) Reine Arzneimittellehre von Trinks und Hartlaub, t. I, page 257.

tiers de leurs oxides, considérés jusqu'à présent comme des poisons. Voilà, certes, le fait, à la fois le plus curieux, le plus fécond, et le plus facile à vérifier. Si quelqu'un se refuse à le faire, c'est qu'il veut fermer les yeux à la lumière, de propos délibéré.

Il est évident, bien que Hahnemann ne le dise nulle part expressément, que presque tous les *antipsoriques* ont été éprouvés d'après cette méthode. La plupart, en effet, sont des substances qui, prises à l'état brut, n'exerceraient probablement aucune action pathogénétique. Quels symptômes attendra-t-on, par exemple, du *lycopode*, de la *silice*, du *charbon*, de l'*alumine*, etc.? Un fait bien remarquable, c'est que celles de ces substances qui ont le moins d'action à l'état brut, sont aussi celles qui veulent être prises à des degrés plus élevés de trituration, pour exercer quelque effet sur l'organisme. Ainsi, les docteurs Trinks et Hartlaub ont observé que les premières triturations de l'*alumine* (argile pure, au $\frac{1}{100}$, $\frac{1}{10000}$, $\frac{1}{1000000}$ de grain), ne font naître que des symptômes légers et fugitifs, même en les prenant en doses croissantes et répétées. Ce n'est qu'au sixième degré d'atténuation, au billionième de grain, que cette substance commence à développer quelque énergie dans son action morbifique (1). Hahnemann lui-même a été plus loin encore, car il assure que des effets morbides très-prononcés ont été observés sur des per-

(1) *Reine Arzneimittellehre von Trinks und Hartlaub*, t. II, page 81.

sonnes robustes, à la suite de l'ingestion répétée de six globules saccharins humectés avec la trentième atténuation (au décillionième de grain) du *Muriate de soude* (sel de cuisine). Il ajoute en même temps, qu'il se sert maintenant avec le plus grand succès, pour les observations de symptômes sur l'homme sain, des atténuations les plus élevées de tous les autres médicamens (1).

Je crois que ces indications sur les doses suffiront pour fournir les moyens de répéter les essais à quiconque entreprendrait de vérifier les résultats de Hahnemann, ou de s'occuper de recherches sur des substances nouvelles. Il faut espérer que les homœopathes allemands comprendront dorénavant l'importance de donner, d'une manière complète, tous les élémens de leurs expérimentations.

J'en viens à la méthode suivie pour observer, recueillir et classer les symptômes produits par l'action morbifique des médicamens. Les règles données à cet égard par Hahnemann sont excellentes, et nous ne pouvons mieux faire que d'en présenter ici le résumé.

Les personnes qui se soumettent aux épreuves, doivent observer avant tout un régime très-modéré; l'alimentation doit être, autant que possible, purement nutritive; il faut donc s'abstenir des épices, des boissons alcooliques, des acides, des légumes verts, des racines, etc. (2) Le régime moral n'est pas moins

(1) Die chron. Krankh., t. IV. Symptom. du Natrum muriat.

(2) Hahnemann permet cependant les petits pois, les hari-

important, et il convient d'éviter les contentions d'esprit, les passions trop vives, et tout ce qui pourrait troubler le calme nécessaire au développement et à l'observation précise des symptômes. — La substance à essayer se prend le matin à jeûn. L'observateur tient un journal exact de toutes ses sensations dans l'ordre où elles se produisent. Si quelque symptôme lui paraît douteux, il le met en parenthèse; il distingue, en les soulignant, les symptômes prédominans, saillans, caractéristiques. Si quelque cause indépendante des observateurs, un accident, une vive impression morale, une faute notable de régime, etc., vient troubler l'action pure de la substance en épreuve, il faut à l'instant même clore le journal des symptômes, et se replacer rigoureusement dans les circonstances exigées. — Si l'on a fait prendre le médicament à une personne peu habituée à s'observer et à rendre compte de ses sensations, à un homme sans instruction, à un enfant, etc., il faut que le médecin l'interroge chaque jour avec prudence, en évitant soigneusement de lui suggérer des réponses par la manière de poser les questions. Il doit se borner, autant que possible, à écouter, et à faire préciser ce qui lui paraît vague ou incertain.

Quand le médecin qui dirige les essais a recueilli les journaux particuliers d'observations de chaque

cots verts, et les carottes (auxquelles on peut joindre la pomme de terre bien mûre et bien cuite), comme n'ayant presque point de propriétés médicales.

coopérateur, il s'occupe à les comparer et à les classer. Le rapprochement de faits nombreux lui fournit les moyens de distinguer avec certitude les symptômes constans et caractéristiques de la substance de ses effets accidentels, plus ou moins rares, et dépendans des idiosyncrasies individuelles. Le classement des symptômes dans un ordre déterminé, est indispensable pour l'application pratique de l'homœopathie ; il faut que la recherche d'un symptôme particulier ne soit ni longue ni difficile. Hahnemann les a rangés dans l'ordre des différens appareils de l'organisme, en commençant par la tête, et en finissant par les extrémités. Les symptômes qui intéressent l'organisme entier, les accidens convulsifs, fébriles, etc., les phénomènes morbides du sommeil, et enfin, les dérangemens du moral, terminent cette exposition. Cet arrangement est à la fois commode, et bien calculé pour ne pas trop disséminer les symptômes qui appartiennent à un même système d'organes, et il a été adopté généralement par les médecins homœopathes. Nous nous permettrons cependant une légère observation critique à cet égard. Hahnemann a séparé les affections morbides des facultés intellectuelles (*Denkvermögen*), telles que l'hébêtement, la distraction, l'amnésie, etc., des dérangemens qui intéressent plus spécialement le moral (*Gemüthsaffekte*). Il classe les premières avec les affections de la tête, et fait des dernières une division spéciale. Il nous semble que ces deux ordres de phénomènes devraient être réunis, car ils se lient presque toujours les uns aux autres

d'une manière si intime, qu'il est souvent impossible de tracer la ligne de démarcation qui les sépare. Les docteurs Trinks et Hartlaub ont introduit déjà cette petite amélioration dans leur *Matière médicale*, où ils placent en tête tous les dérangemens morbides de l'être intellectuel et moral. Il en résulte un coup-d'œil plus complet, et plus facile à saisir, de tous ces phénomènes, qui forment un même groupe.

Ce qu'il faut nécessairement sacrifier dans cet arrangement final des observations, c'est la succession des symptômes dans l'ordre de leur génération. C'est là, sans doute, un grand inconvénient ; car cette succession est éminemment caractéristique pour le mode d'action de chaque substance, et doit avoir, par cela même, beaucoup d'importance pour l'application médicale. Pour y remédier, les homœopathes ont fréquemment indiqué, à la suite de chaque symptôme, la date de son apparition depuis le moment de l'ingestion du médicament ; mais ces indications éparses ne peuvent donner aucune idée de l'ensemble. Il serait plus convenable de consacrer dans l'avant-propos de chaque substance, un paragraphe spécial à cette partie des observations, qui contiendrait une esquisse générale et succincte de l'ordre dans lequel se produisent les phénomènes morbides. Le docteur Franz, que nous avons loué plus haut pour son exactitude dans l'indication des doses, n'a point négligé cet élément essentiel des observations ; il a eu soin d'indiquer la succession *génétique* des symptômes pour le *Ranunculus bulbosus* et le *Zinc*.

Ce qui doit fixer encore tout particulièrement l'attention de l'observateur, comme servant à caractériser l'action des substances, ce sont les circonstances suivantes : l'époque du jour ou de la nuit à laquelle les accidens morbides naissent de préférence, ou se prononcent avec plus de force ; le retour périodique des mêmes symptômes, ou des mêmes groupes de symptômes ; l'influence sur les affections, des circonstances accessoires de la position du corps, des localités, de l'alimentation, des mouvemens de l'ame, du travail de la pensée, etc., etc. La recherche des agens dont l'influence soulage, ou fait disparaître les accidens produits par telle ou telle substance, en un mot, des *antidotes*, a aussi son importance, et ne doit point être négligée.

Avant de terminer cet article, il faut parler encore d'une autre source d'observations qui a fourni aux matières médicales de l'homœopathie des matériaux nombreux et intéressans. Ce sont les remarques extraites des ouvrages médicaux, étrangers à l'homœopathie, sur l'action d'un grand nombre de substances, ainsi que des relations d'empoisonnemens par les agens les plus énergiques. Ces observations n'ont pas toujours beaucoup de valeur pour le médecin homœopathe, soit parce qu'elles sont le résultat d'une application des substances dans divers états morbides qui ont dû modifier leur action, soit parce qu'elles ne laissent pas suffisamment distinguer les symptômes primitifs des effets consécutifs. Elles offrent néanmoins quelque intérêt, en ce qu'elles viennent

confirmer les observations plus récentes de l'homœopathie ; elles en ont bien plus encore pour la connaissance de certains symptômes qui ne peuvent se produire qu'à la suite de l'ingestion de doses trop fortes pour se permettre de les employer dans les essais ordinaires. Ce n'est guère, par exemple, que par les relations d'empoisonnement que nous pouvons connaître les symptômes de délire, produits par la belladone, la stramoine, la jusquiame, etc., symptômes qui sont d'une haute importance pour l'application de ces substances au traitement des maladies mentales. Il y a encore beaucoup à faire, sous ce rapport, pour compléter la caractéristique de ces puissans agens pathogénétiques. Nous ne laisserons passer aucune occasion de concourir à ce travail dans la *Bibliothèque homœopathique*.

Cet article suffira, je l'espère, pour montrer que l'homœopathie s'est entourée de toutes les précautions nécessaires pour obtenir des observations pures et dégagées de toute influence étrangère. Ses travaux sur l'action propre des médicamens, consignés dans ses matières médicales, constituent donc réellement, suivant l'expression de Hahnemann, *un code épuré des lois de la nature* dans ses agens pathogénétiques. C'est là ce que nous avons à cœur de constater par le rapprochement des faits indiqués, plutôt que développés, dans ce morceau.

X.

MÉDICAMENT ET MÉDICATION.

La thérapeutique homœopathique, fondée sur un principe totalement différent de celui qui soutient l'allopathique, doit nécessairement introduire quelque changement dans le langage médical et modifier l'acception de quelques mots. De plus, elle change la manière d'envisager certains points fondamentaux de la science ; elle nécessite de nouvelles définitions et des développemens, sans lesquels il existerait toujours une source intarissable de discussions entre les deux écoles, quelquefois même entre des individus d'ailleurs de même opinion.

L'action des médicamens et la médication sont du nombre de ces articles importans qui peuvent donner lieu à des mal-entendus, et c'est à prévenir cet inconvénient que tendront nos efforts.

Préciser ce qu'on doit entendre par *médicament*, examiner son mode d'action sur l'économie animale, et étudier en quoi elle consiste ; enfin jeter un coup d'œil sur les doses et leur influence dans la médication, tel est le but de cet article.

Un médicament, dit l'allopathie, est un corps formé avec une ou plusieurs substances naturelles, doué

de la faculté d'agir sur nos organes, de changer leur disposition actuelle, et employé en médecine pour combattre des causes morbifiques, réprimer des mouvemens pathologiques, et rappeler les fonctions de la vie à un ordre d'exercice plus régulier (Dict. des Sciences médic. Vol. XXXII).

Cette définition ne saurait satisfaire l'homœopathie, qui exclut tout mélange, toute combinaison pharmaceutique. Pour elle, médicament et agent pathogénétique sont synonymes, et elle comprend sous cette dénomination toute substance douée de la faculté d'agir sur l'économie animale, lorsqu'elle y est appliquée, d'y apporter des mutations organiques sensibles, un état anormal ou pathologique.

Rien ici n'est exclu : substances végétales, animales et minérales, fluides gazeux, électricité, galvanisme, calorique, etc. Tout ce qui peut produire des mutations organiques sensibles est médicament sans condition aucune, sans qu'on ait à s'enquérir s'il est ou n'est pas employé en médecine, ainsi que le fait l'école régnante.

En donnant à la dénomination de *médicament* celle d'*agent pathogénétique* pour synonyme, nous la détournons de son acception ordinaire, de sa véritable étymologie; mais, faute de mot plus propre, on nous pardonnera cette licence nécessaire pour donner à nos idées plus de précision et de clarté.

Les mots *remède* et *poisons* ne seront point exclus de notre vocabulaire, mais ils ne serviront qu'à désigner des médicamens faisant du bien ou du mal.

Le remède, pour nous, est un médicament qui, convenablement et homœopathiquement administré, régularise les fonctions troublées de l'organisme et les rétablit dans l'état normal. Le poison est un médicament qui, administré dans des circonstances opposées, apporte du trouble, du désaccord dans l'économie animale, et parfois un désordre tel, que la mort en est ou pourrait en être la suite. Tout médicament agissant pathogénétiquement agit comme poison.

Notre définition nous dispense de toute distinction entre le médicament et le poison, ainsi qu'on a toujours cru devoir le faire dans les ouvrages de matière médicale; mais pouvons-nous traiter de même l'aliment?

Il n'y a pas de doute que, si par aliment on entend *la substance alimentaire*, celle qui est purement alibile, celle qui est susceptible de prendre la forme et la nature des organes, de contribuer à leur développement et leur renouvellement, la question est oiseuse. Sa solution se trouverait dans l'énumération de quelques principes immédiats des substances animales et végétales dont nous couvrons nos tables, ou qui font la pâture des divers animaux.

Mais si, par cette expression, on désigne *les substances alimentaires*, tout ce qui, sur le globe, est mangé par les divers peuples qui le couvrent, nous dirons qu'il est peu de ces substances qui ne renferment un principe actif assez fort pour être parfois médicament et agir comme puissance pathogénéti-

que. Leur différence d'action dépendra uniquement de la disposition des individus, de leur idiosyncrasie.

Nous pourrions ici entrer dans de grands détails et faire de longues énumérations de substances qui agissent comme de véritables poisons sur certains individus, quoique pour la masse elles ne soient que des mets sains et agréables; mais il nous suffit d'indiquer que chaque jour on rencontre des sujets qui ne sauraient supporter un œuf, le plus petit morceau de fromage, une seule goutte de miel, tel ou tel fruit agréable au goût et généralement recherché (1).

Ces substances, pour des individus ainsi doués, sont de vrais agens pathogénétiques, et par cela même, elles pourraient, dans l'occurrence, être employées homœopathiquement.

Examinons maintenant comment on peut se rendre compte de l'action des médicamens, ce qui nous conduira à étudier la médication et à déterminer en quoi elle consiste.

(1) Depuis quelque temps, nous sommes appelés à donner des soins à M***, homme vigoureux et bien constitué, âgé de 30 ans, pour qui le bœuf, le veau et le mouton sont devenus de véritables poisons, depuis environ quatre ans. Il ne peut en prendre la centième partie d'une ration ordinaire sans en éprouver des douleurs d'entrailles, des coliques dont la durée n'est jamais moindre de deux heures et qui peut se prolonger jusqu'à huit ou dix, selon la quantité ingérée. Les bouillons de ces mêmes viandes, les volailles, le poisson, ne font point de mal. M*** est d'ailleurs sain, et, moins un peu de constipation, exempt même d'incommodités.

Chercher *a priori* à exprimer ce que c'est que la vie et en quoi elle consiste, c'est chercher l'impossible.

Elle est étrangère aux lois physiques et chimiques, autant qu'à celles de la mécanique; nous manquons de termes de comparaison pour l'apprécier; elle n'est comparable qu'à elle-même.

Le mouvement, le jeu et l'action des divers organes sont seuls visibles et appréciables; ils sont le fait d'agens invisibles, des *forces vitales*.

La régularité et l'ensemble d'action de ces forces constituent la santé; l'inverse est la maladie. Le premier de ces états est positif, l'autre est négatif.

Tout est donc dynamique dans l'un comme dans l'autre, et on ne saurait concevoir qu'ils puissent être altérés ou modifiés autrement que par des actions dynamiques.

Donc les médicamens, agens et stimulans divers qu'on applique à l'économie animale, tant intérieurement qu'extérieurement, ne sauraient agir autrement que d'une manière dynamique, et tout ce qu'on a attribué jusqu'ici, sous ce rapport, à l'absorption est sans fondement comme sans vérité.

On trouve la preuve de cette dernière assertion dans l'examen de l'alimentation, fonction dans laquelle nous retrouvons la même action dynamique dont la nutrition proprement dite, comme toutes les autres fonctions de l'organisme, ne sont que la conséquence. C'est l'action dynamique, la stimulation des forces vitales, qui met l'organisme en jeu et dispose chaque

appareil, chaque organe à remplir convenablement les fonctions dont il est chargé. C'est ce qui nous paraît évident.

Quel est en effet l'individu qui, harassé de fatigue et exténué de faim, ne s'est senti restauré immédiatement après avoir avalé un bouillon succulent? Et quel est le physiologiste qui ne voit pas là une action dynamique, une action préalable, nécessaire pour que la digestion, l'absorption, la nutrition et l'assimilation puissent avoir lieu?

Pour qu'une montre indique les heures, les minutes et les secondes, il faut la monter, il faut tendre son ressort; pour que l'organisme exécute ses fonctions, il faut aussi tendre le sien, stimuler les forces vitales.

Un coup d'œil sur les divers virus ou venins qui s'introduisent de préférence par la surface cutanée, nous mettra mieux à même de juger ce qui se passe d'analogue sur les surfaces buccales et gastro-intestinales, et contribuera puissamment à mettre au jour l'action dynamique des médicamens.

Le praticien qui a suivi les campagnards et vu fréquemment les affections morbides qui leur sont plus spéciales, qui a observé *la pustule maligne ou charbonneuse* sur les animaux, sur l'espèce bovine principalement, sait que le contact d'une seule goutte de sang sorti d'une de ces pustules, avec la peau du berge, suffit, fort souvent, pour faire développer une pustule semblable, quels que soient la promptitude et le soin qu'il mette à l'enlever et à se laver. Nous

avons été plusieurs fois témoins de faits semblables.

Les cas d'hydrophobie développée, malgré la cautérisation la plus prompte et la plus exacte, ne sont point rares.

Les développemens de syphilis, malgré les lavages les plus détersifs, les plus styptiques, faits immédiatement après un coït impur, le sont bien moins encore.

Les virus vaccin et variolique, dit Hahnemann dans son *Traité des maladies chroniques*, ont infecté l'organisme dynamiquement dès le moment où la sérosité est en contact avec les papilles nerveuses, mises à nu par la lancette; et ce moment passé, ni la cautérisation, ni l'ablation de la partie touchée, ne sauraient préserver l'individu et empêcher le développement de la maladie.

Cette assertion nous a engagé à faire les expériences suivantes :

Le 8 avril dernier, après avoir vacciné un enfant aux deux bras, nous avons soigneusement lavé avec de l'eau et essuyé trois mouchetures pratiquées sur le bras droit, il y avait à peine trois minutes. Malgré cela, elles ont commencé à rougir le troisième jour, se sont développées et sont devenues des pustules vaccinales aussi belles que celles qu'a présenté le bras gauche, où les mouchetures avaient été respectées.

Le 17 du même mois, nous avons répété notre expérience en essuyant les gouttes de sang que les mouchetures recouvraient, et en passant dedans un crayon de nitrate d'argent, convenablement taillé, de ma-

nière à faire une cautérisation exacte. Deux d'entre elles, sur trois, sont devenues pustules vaccinales comme celles du bras opposé, qui étaient restées intactes. Sur ce bras, il ne s'est non plus développé que deux pustules, quoique nous y eussions pratiqué trois mouchetures.

S'il en est ainsi des virus ou agens divers qui sont appliqués à la surface cutanée, n'est-il pas rationnel d'en inférer qu'il doit en être de même de ceux qui sont ingérés? Et cette induction ne devient-elle pas une vérité prouvée, lorsqu'on en trouve tel que l'aconit, *aconitum napellus*, la noix vomique, *strychnos nuxvomica* (*Semen*), dont l'action se fait sentir presque instantanément et avant qu'on puisse supposer aucun travail d'absorption, lorsqu'il en est, comme l'acide prussique ou hydro-cyanique, qui tuent en quelques secondes?

Il serait facile, si cela était nécessaire, d'accumuler les faits, de multiplier les raisonnemens, pour établir que l'action dynamique des médicamens est la seule possible, la seule réelle; mais ce serait sortir des bornes d'un travail de la nature de celui-ci, sans utilité réelle pour le lecteur. Passons à la médication.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, le mot *médication* avait servi à désigner les divers traitemens méthodiques qui étaient mis en usage contre les affections pathologiques. Mais en 1803, M. Barbier, dans sa *Dissertation inaugurale*, l'appliqua à l'ensemble des mutations physiologiques ou organiques que fait naître le médicament. Trois ans plus tard, il donna plus

de développement à ses idées, et il en fit la base de son excellent ouvrage de pharmacologie, qui, depuis, a fait type en France, pour les ouvrages et raisonnemens de matière médicale.

Il a fait la base des nôtres il y a un an (voyez *Bibliothèque universelle*, mai 1831), et aujourd'hui encore, nous ne nous éloignons pas beaucoup de sa manière de voir; car, moins la connaissance du principe homœopathique et ce qu'il attribue à l'absorption, il est dans la vérité.

Toute substance appliquée à l'économie animale y exerce une action dynamique, une action de stimulation dont le développement apporte à l'organisme des mutations ou altérations d'abord occultes et inappréciables, puis sensibles et appréciables, et la puissance, en vertu de laquelle s'exerce cette action, est la force active de la substance, son venin, *venenum*.

La réaction de l'organisme contre cette puissance fait la médication, acte dont la conséquence est le retour des fonctions à leur état naturel, à la santé.

Or, comme il est évident que cette réaction doit être aussi variable que l'action, et que la nature de la médication, ses qualités bonnes ou mauvaises dépendent de la nature des mutations ou altérations produites dans l'organisme; par conséquent, de la nature de la substance employée, de la dose administrée, et des circonstances dans lesquelles elle l'aura été, il en résulte que l'opportunité ou la disposition particulière de l'organisme, au moment de l'administration du médicament, et la dose, font toute la

médication, ou en d'autres termes, qu'elle sera ou ne sera pas, selon que ces deux conditions seront ou ne seront pas remplies.

Pour un médecin qui étudie les divers rapports que peut avoir un médicament avec la maladie contre laquelle il est administré; pour celui qui a voulu se donner la peine d'observer que de tous ces rapports, l'homœopathie est le meilleur, le seul réellement curatif; déterminer l'opportunité, c'est chercher ce rapport, c'est :

1^o Rassembler les signes d'une maladie et étudier leur valeur; apprécier les phénomènes vitaux et organiques qui la constituent; en un mot, faire un tableau le plus exact possible de ses symptômes.

2^o Chercher, parmi les substances médicamenteuses connues et éprouvées sur l'homme sain, celles dont les effets pathogénétiques forment un tout, le plus semblable possible à celui de la maladie.

Le résultat de la comparaison de ces deux tableaux sera l'appréciation de la disposition de l'individu à recevoir l'impression de tel ou tel médicament, la détermination de l'opportunité.

Or, comme il est évident, et d'ailleurs constaté par des faits innombrables, que plus un organe, un appareil d'organes, l'organisme entier, est dans un état d'irritation anormale, et loin de la santé, plus il est impressionnable (1); il en résulte qu'une des con-

(1) Font exception les cas où l'excès d'irritation a détruit l'irritabilité, et ceux où il y a eu soustraction trop soutenue des

ditions essentielles à remplir, pour que la médication soit bonne, est que la dose du médicament soit graduée sur cette irritabilité anormale et proportionnée, de manière à ce que les mutations organiques qui résultent de son action, ne soient point des altérations fâcheuses ou trop pénibles à supporter; en un mot, qu'il faut que le médicament agisse comme tel et devienne remède, et non comme poison.

De ceci découle naturellement le corollaire suivant :

Plus l'irritabilité est grande, plus la dose du médicament doit être petite, ou, en d'autres termes, plus la disposition est grande, moins il faut de force d'action pour produire l'effet désiré.

C'est de cette vérité qu'est parti le vénérable fondateur de l'homœopathie, pour ne donner d'abord que des doses petites, plus petites de beaucoup qu'on ne le fait dans la thérapeutique allopathique. Puis, les divers tâtonnemens, manipulations et préparations, auxquels il fut dans le cas de soumettre les médicamens pour saisir leur force active dans son entier, lui ayant appris que la trituration et le frottement des molécules, soit par l'action de la meule, soit par les secousses que donne le manipulateur pour opérer les

agens indispensables à la vie, tels que l'oxygène, le calorique. La mort est alors imminente, comme dans les asphyxies diverses, certaines paralysies, etc.; et l'action antipathique des médicamens est nécessaire comme palliative, comme moyen de mettre l'organisme en état de réagir contre une action homœopathique. (Voyez page 27.)

dilutions, augmentent leur force active ; il arriva aux doses infinitésimales qui sont, pour bien des gens, un motif d'incrédulité , pour d'autres , un sujet d'ironie et de sarcasme , et pour l'observateur, un objet d'étonnement , digne des plus profondes méditations.

Nous ne chercherons point à expliquer ce fait , à démontrer ce que peuvent la division des molécules et le frottement , pour développer la puissance vénéneuse et pathogénétique d'une substance ; il nous paraît aussi inexplicable que l'est le développement de l'électricité et du calorique, la production du feu , aussi par le frottement. Là , comme dans les médicaments, nous voyons des résultats, nous recevons des sensations, et là s'arrête notre science.

Mais émettre une opinion , exposer comment on se rend compte d'un fait , n'est pas l'expliquer. Voici la nôtre : nous l'énonçons sans prétentions, tout prêts à l'abandonner dès qu'il en paraîtra une plus satisfaisante.

En triturant une substance inerte, ou presque inerte sans cette manipulation , le lycopode , par exemple, *lycopodium clavatum* (pollen), en la réduisant à ses plus petites molécules , on met à nu une puissance, un *contagium* qui y était caché, enfermé, et on lui donne la faculté de se communiquer, d'empoisonner une substance totalement inerte , mise en contact et triturée avec lui ; de telle sorte que quand on a broyé exactement pendant une heure ou plus , un grain de cette poussière avec quatre-vingt-dix-neuf grains de sucre de lait, on a formé une masse homogène de

cent grains , jouissant , dans son entier et dans toutes ses plus petites particules , de la puissance du lycopode développé par la trituration.

Si , après cette première opération , on prend un grain de cette masse , on a le *venenum* du lycopode dans son entier , tout aussi exactement qu'on obtient celui de la sérosité vaccinale dans son intégrité , en prenant une goutte de l'eau dans laquelle on aurait délavé un atome de cette sérosité séchée entre deux plaques de verre ; et de la même manière que l'on peut empoisonner la constitution d'un enfant avec cette fraction de goutte qui porte le *contagium* aussi entier que la totalité d'une pustule ; de la même manière aussi , on peut empoisonner une nouvelle dose de sucre de lait , semblable à la première , en répétant l'opération qui mettra le *venenum* en contact avec toutes les molécules de la nouvelle masse.

La même opération peut être répétée dix , vingt et trente fois , et l'expérience a montré que la puissance pathogénétique ne se perd point , qu'on peut la faire valoir , lorsqu'il y a opportunité , avec autant de succès et plus de facilité que lorsqu'elle était latente dans la substance brute.

Son action , toujours une , analogue mais non identique à celle des grandes doses , est douce , régulière , applicable à tous les âges et aux conditions diverses que peut présenter l'espèce humaine ; les mutations organiques qu'elle produit sont suffisantes pour qu'il y ait médication , et elles ne dépassent pas les bornes voulues pour cela.

Celle des grandes doses, brusque et perturbatrice, est une action de poison; elle est toujours très-fatigante, souvent nuisible, quelquefois dangereuse ou mortelle.

Un enfant est complètement et suffisamment vacciné avec une goutte ou une fraction de goutte de sérosité vaccinale dont on imprègne une, deux ou trois mouchetures. L'action en est régulière; elle n'a rien de trop perturbateur. Mais si on fait une grande dose, si on multiplie les points d'inoculation, si on en porte sur diverses parties du corps, on développera un état fébrile violent, on créera une maladie grave.

On ne saurait opposer à mes raisonnemens ce qui se passe dans la thérapeutique allopathique; son but n'étant point de stimuler directement les parties affectées, elle peut employer de grandes doses sans en craindre l'effet direct autant que l'homœopathie. Se tenant toujours dans le rapport de l'hétérogénéité, entre la maladie et le médicament, elle est constamment dans la position de l'expérimentateur qui veut rendre malade un homme sain.

Revenons à l'opportunité et aux doses infinitésimales.

La meilleure manière d'apprécier le mérite de l'opportunité ou l'influence de la disposition, est de jeter un coup d'œil sur l'action des miasmes ou virus divers qu'on voit chaque jour agir pathogénétiquement sur l'économie animale, qu'on voit attaquer un certain nombre d'individus et en respecter d'autres, uniquement parce qu'il n'y a pas disposition, parce qu'ils n'agissent pas en temps opportun.

On trouvera que c'est pour cette raison que manquent beaucoup de vaccinations ; que des épidémies varioliques respectent certains individus jusqu'à la vieillesse, où les années ont changé leur idiosyncrasie et créé la disposition ; que le virus rabique n'infecte qu'un petit nombre des individus qui en sont imprégnés (1) ; qu'une piqûre d'abeille ou de guêpe n'est qu'une légère cuisson de quelques minutes pour certaines personnes, et devient une véritable maladie de quelques jours pour d'autres ; que, dans une épidémie quelconque, grand nombre d'individus sont épargnés, quoique soumis aux mêmes agens que ceux qui sont atteints, etc.

Si on reconnaît, ainsi que nous l'avons établi, que la grandeur des doses de médicamens doit être proportionnée à l'irritabilité de la partie sur laquelle se feront plus spécialement sentir les effets du développement de son action, et que ses doses doivent être en raison inverse de cette irritabilité, on arrive, avec Hahnemann, aux doses infinitésimales ; et l'expérience montre, à quiconque sait et veut observer, qu'elles sont suffisantes si elles ont été données avec opportunité, si le rapport entre la maladie et le médicament a été exactement jugé et apprécié.

(1) Hahnemann, dans son *Traité des maladies chroniques*, affirme avec Hunter et Houlston, en Angleterre, Vaughan, Shadwel et Percival, en Amérique, qu'à peine un individu, sur douze, porte la disposition à l'infection ; mais que lorsqu'elle existe, toute cautérisation, tout moyen préservatif est sans effet. L'individu est infecté dynamiquement, du moment où le virus a été mis en contact avec les papilles nerveuses.

C'est de cette opération tout intellectuelle que dépendent tous les succès médicaux d'un praticien ; et cependant, elle ne saurait être soumise à des règles stables. Elle dépend des connaissances pathologiques et pathogénétiques qu'il possède ; mais surtout de son tact, de sa sagacité et de la justesse de son jugement ; de telle sorte, qu'avec un mauvais jugement, fût-il même accompagné d'esprit, il ne saurait exister d'homœopathie. Les petites doses passent inaperçues, faute d'opportunité, et l'orgueil humain veut et voudra en accuser la méthode. Il n'est pas dans la nature de reconnaître, et, moins encore, d'avouer son ignorance ou son ineptie.

N'est-ce pas là un des plus grands obstacles aux progrès de l'homœopathie ?

Les doses infinitésimales, disent certains de nos antagonistes (et nous leur supposons de la bonne foi), sont contraires à la raison ; elles répugnent au bon sens. On ne sait ce que c'est ; toute leur force est dans la crédulité et l'imagination des malades.

L'homœopathie, disent d'autres auxquels nous ne ferons pas le même honneur qu'aux précédents, pour peu qu'ils connaissent les sciences médicales, n'emploie que les poisons les plus actifs ; ses petites doses sont dangereuses, il ne faut pas s'y laisser prendre.

De telles objections ne doivent presque pas nous arrêter ; en fait, elles se détruisent l'une par l'autre, elles reposent sur des bases qui s'excluent mutuellement ; en principe, elles sont sans fondement comme sans vérité.

Si on doit rejeter tout ce qu'on ne comprend pas, déclarer contraire à la raison et au bon sens tout ce qui échappe à nos moyens d'investigation, nous demandons, en matière semblable, ce qu'on ne rejettera pas, quels sont les effets dont nous connaissons la cause première?

Nous leur demanderons, à ces antagonistes des doses infinitésimales, doses dont l'action est un fait qu'ils peuvent vérifier dès qu'ils le voudront, nous leur demanderons si ce n'est pas un infiniment petit qui constitue la puissance active des virus vaccin, variolique, etc.; s'il est dans les sérosités qui leur servent de véhicule, d'enveloppe et de voile, quelques caractères physiques ou chimiques qui les distinguent de tout autre, quelque chose qui puisse être saisi et démontré. Qu'ils nous disent comment il les comprennent et pourquoi ils les admettent.

Nous les prierons de nous expliquer l'action délétère de l'atmosphère des marais, de nous montrer la cause de son insalubrité, et de nous dire comment ils la comprennent, pourquoi ils la reconnaissent. N'est-elle pas, cette cause, un infiniment petit, moins saisissable encore que celui du virus vaccin ou des médicamens, puisque le célèbre professeur Folki de Rome, vient de prouver par des expériences eudiométriques, que l'atmosphère des marais pontins ne contient rien de nuisible à la santé, rien qui ne se trouve dans l'atmosphère des lieux les plus sains?

Ils voudront bien, nos antagonistes, espérons-le, nous montrer les agens producteurs de toutes les épi-

démies, surtout celui du fléau qui désole maintenant l'Europe, décrire ses caractères naturels et énoncer ses propriétés physiques et chimiques, prouver qu'il n'est pas un infiniment petit insaisissable, que M. Julia de Fontenelle s'est trompé, en publiant dans les journaux qu'il n'existait rien dans l'atmosphère de Paris, au fort de l'épidémie cholérique, d'étranger à la composition de l'air pur; ou bien qu'assimilé aux doses infinitésimales de l'homœopathie, cet agent soit déclaré une niaiserie qui répugne au bon sens et à la raison, qui n'a d'action que sur la crédulité et l'imagination des peuples.

Pour nous rapprocher davantage des agents pathogénétiques que nous saisissons et manions, sans cependant pouvoir les connaître autrement que par leurs effets, nous rapporterons le fait suivant, que nous tenons d'un élève favori de M. le professeur Bonelli de Turin.

Ce savant, dont la science déplore maintenant la perte, fit piquer un poulet avec une des dents dont était armée une tête de serpent à sonnettes qui était, depuis quinze à seize ans au moins, en dessication, exposée à la poussière et à l'action de toutes les variations de l'atmosphère, et qui auparavant avait déjà passé plus de trente ans dans l'esprit-de-vin : à son grand étonnement, et à celui des élèves qui l'assistaient, il vit périr son animal environ une heure après.

Peut-on ne pas reconnaître dans ce fait l'action dynamique d'une dose déjà fort petite, si elle n'est

encore infinitésimale ; ne pas avouer qu'il ne pouvait rester dans la dent d'une tête apportée d'Amérique depuis un demi-siècle, macérée pendant trente ans dans l'esprit-de-vin, balayée et frottée pendant seize ans par les courans atmosphériques et la poussière du musée, qu'une quantité de venin incapable de tomber sous nos sens, inappréciable autrement que par ses effets, tout comme celui que nous développons dans la bryone, *Bryonia dioica*, *alba* de quelques auteurs, la douce-amère, *Solanum Dulcamara*, le semen-contrà ou grenette, *Arthemisia judaica*, etc. ?

Oserait-on le nier et dire, comme de ceux-ci, qu'il n'a eu d'action que sur la crédulité et l'imagination du poulet ?

Il y aurait là de l'absurdité, mais il y aurait de la bonne foi, autant qu'on en trouve chez les médecins qui accusent l'homœopathie de n'employer que des poisons dans ses petites doses.

L'homœopathie use de tous les poisons, nous en convenons, et pour elle tous les médicamens le sont ; mais elle en use à doses infinitésimales, après avoir étudié et constaté leurs effets sur l'homme sain, en un mot, après s'être assurée de tout ce qu'elle a à en craindre ou à en espérer ; tandis que l'allopathie les emploie à grandes doses, sans les connaître d'une manière aussi exacte, et sans autre guide que des analogies ou quelques théories purement spéculatives.

Que le lecteur impartial juge de la différence ! qu'il apprécie les résultats probables !

P. D.

CHOLÉRA ASIATIQUE.

AUTHENTISCHER BERICHT, etc.

Rapport authentique sur les succès obtenus dans le traitement du choléra, par la méthode homœopathique, par le docteur Jos. Bakody, à Raab, en Hongrie.

(Extrait de l'Allgemeines Register, n° 321.)

Le docteur Jos. Bakody a communiqué à un de ses amis, le docteur Anton Schmit, les résultats de sa pratique homœopathique contre le choléra. Ces résultats sont si brillants, qu'ils méritent les honneurs d'une publicité étendue, et cela d'autant mieux, qu'ils ont été obtenus dans les *six premières semaines* de l'invasion cholérique, époque pendant laquelle, comme on le sait, la maladie sévit avec le plus de violence. Le docteur Schmit en a fait l'objet d'une publication dont nous allons extraire les faits les plus intéressants.

Le choléra envahit la ville de Raab, le 27 juillet 1831, et le nombre des malades s'accrut si rapidement dès les premiers jours, que tous les médecins furent appelés à un service très-actif. Le docteur Bakody, partisan éclairé de l'homœopathie, se décida, de prime-abord, à en faire une application exclusive et étendue, et ses efforts furent couronnés du plus heureux succès. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« J'ai trouvé l'homœopathie merveilleusement salutaire contre le terrible fléau du choléra, comme je l'avais trouvée déjà auparavant dans d'autres maladies. Elle fournit tout à la fois les moyens de se préserver de l'infection, d'étouffer la maladie dans son germe et de la combattre avec succès à son plus haut degré de développement, quand surviennent les vomissemens, la diarrhée, les crampes dans les membres, le froid général du corps, l'affaiblissement de l'action du cœur, et la disparition du pouls. Je n'ai vu, le plus souvent, la maladie arrivée à ce degré, que dans des cas où l'on avait appliqué déjà le traitement *allopathique*, et où les secours de l'homœopathie étaient réclamés en désespoir de cause. Et cependant là aussi, j'ai eu l'inexprimable bonheur de rendre à la vie des malades dont l'état paraissait désespéré.

» Les succès surprenans que j'obtenais excitèrent un étonnement général, et l'affluence des malades qui voulaient avoir recours à l'homœopathie devint si grande, que je me vis dans la cruelle nécessité de refuser mes secours à un grand nombre d'entre eux, vu

l'impossibilité de suffire à toutes les demandes (1). J'ai été également forcé à deux reprises de suspendre ma pratique médicale, ayant éprouvé moi-même deux attaques de choléra, causées en partie par l'excès de fatigues non interrompues. Mais, Dieu en soit

(1) Deux faits bien propres à caractériser la manière d'agir de quelques médecins allopathistes envers leurs confrères homœopathistes sont les suivans : Au moment où le docteur Bakody obtenait les succès les plus décisifs contre l'épidémie régnante, le docteur Karpf porta plainte contre lui devant le Conseil municipal, prétendant que son collègue empêchait la *vraie médecine* d'exercer son *influence salulaire*, vu que tout le monde voulait être traité par lui. Il finit par proposer tout simplement de mettre en prison le docteur Bakody, jusqu'à la fin de l'épidémie ! Heureusement que les faits parlaient plus haut que le docteur Karpf, et que l'accusation ne fut point écoutée. Un bon nombre des habitans de Raab, convaincus par de nombreux exemples de l'excellence du traitement homœopathique, et voyant l'impossibilité où se trouvait le docteur Bakody de soigner tous les malades, rédigèrent une pétition à la date du 28 août, dans laquelle ils demandaient instamment aux docteurs allopathistes de vouloir bien adopter aussi le traitement homœopathique ; ils invitaient également d'autres médecins homœopathistes à venir au milieu d'eux pour leur apporter les secours de leur art. Cette pétition fut adressée à la rédaction de la Gazette de Pesth. Mais lorsqu'elle fut présentée au *protomédecin*, docteur Lenhoscék, peur y mettre son *imprimatur*, celui-ci écrivit au-dessous : *Pro typis non est qualificatum*, Lenhoscék ; et ainsi la pétition ne put être publiée.

Voilà comment les faits homœopathiques ont été étouffés presque partout en Allemagne, sous la censure jalouse des médecins qui sont au pouvoir.

loué, l'homœopathie m'a rétabli deux fois, avec une promptitude merveilleuse, et je me suis trouvé bientôt en état de remplir de nouveau, quoiqu'avec de grands efforts, les devoirs de ma profession.

» Le nombre total des malades que j'ai traités depuis le 28 juillet jusqu'au 8 septembre, a été de 223. Sur ce nombre, il y a eu 154 cholériques, en écartant consciencieusement tous les cas sporadiques, les accidens de simples vomissemens, de diarrhées, etc., et en ne comptant que ceux où les symptômes caractéristiques de la maladie se sont montrés d'une manière indubitable.

TABEAU

DES MALADES TRAITÉS PAR MOI, DU 29 JUILLET AU 9 SEPTEMBRE.

NOMBRE DES MALADES TRAITÉS.		GUÉRIS.	MORTS.
Du choléra.	154	148	6
De maladies sporadiques. . .	69	67	2
TOTAL.	223	215	8

» Le rapport des décès aux guérisons, pour les cholériques, est donc de 2 à 49. De ces 154 cholériques, 14 se trouvaient dans le troisième stade, 59 dans le second stade, 81 dans le premier stade de la maladie, lorsque je leur ai fait l'application du traitement homœopathique.

» Quand le choléra a été combattu dès le premier stade par le traitement homœopathique, il a passé rarement au second, et presque jamais au troisième stade. Les cas de cette dernière espèce que j'ai eus à traiter, s'étaient presque tous aggravés jusqu'à ce point, sous l'influence, ou malgré les efforts des traitemens allopathiques. »

Le docteur Bakody donne ensuite quelques explications sur les *huit* morts qu'il a eus. Deux étaient des enfans et ont succombé à des affections sporadiques. Des *six* cholériques restans, l'un était un homme de 40 ans, affecté depuis long-temps d'un vomissement chronique, et de plus affaibli depuis vingt jours par une diarrhée artificielle; le second était un jeune homme de 14 ans, guéri deux fois du choléra, et qui eut pendant la nuit une troisième rechute, dont on ne s'aperçut qu'au matin. Le mal se trouva alors au-dessus de toute ressource humaine. Le troisième, enfant de 7 ans, avait été traité d'abord, et sans succès, allopathiquement, et le docteur Bakody ne fut appelé que pour le voir mourir. Le quatrième était un homme de 60 ans, déjà maladif, et qui fit de continuelles infractions aux ordonnances du médecin. Le cinquième, jeune garçon de 13 ans, fut attaqué du choléra pendant la nuit, et le matin, le mal était déjà très-grave quand on songea à y porter remède. Enfin le sixième était une femme de 26 ans, arrachée à une première attaque, et qu'une rechute emporta malgré tous les efforts de M. Bakody. Ce dernier malade est, à proprement parler, le seul

chez lequel le traitement homœopathique se soit montré inefficace, sans cause appréciable.

Laissons de nouveau parler l'auteur.

« J'ai déposé une liste de tous mes malades, avec l'indication de leur nom et de leur demeure (afin d'ôter tout prétexte de doute), entre les mains du commissaire sanitaire impérial, Son Excellence le comte Franz Zichi Ferraris.

» Pour faire mieux apprécier les résultats de ma pratique homœopathique, je place ici un tableau sommaire de tous les cas de choléra observés dans le territoire de la ville de Raab, pendant le même espace de temps.

POPULATION DE LA VILLE, 16239 âmes.	NOMBRE DES MALADES TRAITÉS.		GUÉRIS.	MORTS.	RESTÉS.
	du Choléra.	Dans les hôpitaux. .			
		Dans les maisons part.			
		TOTAL. . . .			
		284	154	122	8
		1217	699	518	»
		1501	853	640	8
	Morts de maladies sporadiques, pendant la durée du Choléra.			140	
	TOTAL des décès, pendant le Choléra. .			780	

» Le nombre des décès aux guérisons est comme 5 à 7, tandis que pour l'homœopathie, il est comme 2 à 49. Encore faut-il remarquer que dans le tableau ci-dessus se trouvent compris les résultats du trai-

tement homœopathique, et que si on les retranchait, la proportion serait encore moins favorable à l'allopathie.

» Un bien grand avantage de l'homœopathie, c'est que les guérisons de cholériques ne sont point suivies de ces maladies consécutives qui ont fait partout le désespoir des médecins allopathistes, et qui laissent mourir le malade au moment où on pouvait le croire échappé au fléau.

» J'ai fait prendre comme préservatif, l'*ipécacuanha*, le *veratrum* et le *cuivre* (à doses homœopathiques). De 108 personnes qui en ont fait usage, à ma connaissance, trois ont eu le choléra et une seule est morte. Cette dernière, demeurant à cinq lieues de Raab, fut traitée allopathiquement.

» Les remèdes que j'ai employés dans le traitement du choléra ont toujours été choisis d'après le principe de l'analogie des symptômes; ce sont l'*ipécacuanha*, le *veratrum*, le *cuivre*, la *camomille*, et, dans quelques cas, la *ciguë* (*cicuta virosa*) et le *laurier-cerise*.

» Je ne puis rien dire sur l'efficacité du *camphre*, parce que le choléra ne s'est pas montré à Raab sous les formes pour lesquelles cet agent est indiqué homœopathiquement. On l'a bien vu çà et là débiter quelquefois par des crampes toniques; mais ces accidents étaient peu prononcés, et si fugitifs, que le médecin avait rarement le temps de les observer. »

HEILUNG DER ASIATISCHEN CHOLERA, etc.

*Traitement homœopathique du choléra asiatique
et moyen de se préserver de la maladie, par le
docteur Anton SCHMIT, médecin de la duchesse
de Lucques. Leipzig, chez Berger, 1831.*

Cet opuscule ne contient que peu de faits nouveaux sur les résultats obtenus ; mais il renferme d'utiles directions pour ceux qui voudraient appliquer au choléra la méthode homœopathique. Nous en extrairons, sous ce rapport, ce qui peut avoir quelque importance pour la pratique.

Dès que Hahnemann, conduit par l'analogie des symptômes, eut proclamé le *camphre* comme spécifique contre le choléra à son premier stade (les crampes toniques), l'auteur de la brochure s'empressa, le 3 juillet, d'en donner communication au comité sanitaire central à Vienne, assuré qu'il était, par une expérience pratique de dix années, de la certitude du principe homœopathique en général. Il demanda en même temps l'autorisation de publier une note à ce sujet dans la Gazette de Vienne. Cette permission ne fut point accordée, et il fut répondu que le comité se chargeait lui-même de cette publication. Une semaine plus tard, il en parut en effet un ex-

trait, mais tellement tronqué, qu'il ne pouvait offrir de directions utiles ni pour les gens de l'art, ni pour le public. D'ailleurs, on y recommandait, simultanément avec l'emploi du camphre, d'autres médicaments qui ne peuvent que troubler son action salutaire.

Le docteur Schmit se décida alors à répandre le plus possible, par des copies manuscrites, la connaissance du traitement par le camphre. « J'apprends, » dit-il, à ma grande satisfaction, et de beaucoup de » côtés différens, que l'emploi du camphre contre le » choléra est déjà très-répandu, et qu'en particulier » un grand nombre d'individus non-médecins, en » ont fait usage avec un succès décidé. Les renseignements les plus récents prouvent même que toutes les » fois que le camphre a été appliqué dès le début, » presque aucun malade n'a succombé. »

Les détails recueillis sur les cas défavorables ont prouvé que le camphre n'avait été inutile que quand on l'avait employé dans la période des crampes cloniques et des évacuations, pour laquelle d'autres remèdes (le *veratrum* et le *cuiore*) sont indiqués homœopathiquement.

Quelquefois cependant on voit paraître dès le début, et en même temps que les crampes toniques, des vomissemens, d'abord d'alimens, puis d'un peu de fluide écumeux, ainsi que quelques évacuations alvines, quoiqu'en bien moindre quantité que dans la seconde période, et avec des symptômes différens. Mais dans les cas peu violens, les deux stades ne se prononcent pas toujours d'une manière bien distincte,

leurs symptômes caractéristiques se montrent quelquefois mélangés, de sorte qu'il devient alors difficile, surtout pour ceux qui ne sont pas médecins, de juger de prime-abord, s'il convient d'appliquer le camphre ou un autre remède. Il est donc à conseiller de commencer dans tous les cas, et lors même qu'il y a vomissement et diarrhée, à traiter le cholérique par le *camphre*, et de ne passer à l'emploi du *cuivre* et du *veratrum*, que dans le cas où aucune amélioration ne se prononcerait après quinze ou vingt minutes. Si au contraire, on voit cesser les évacuations et le mieux survenir, on continuera l'emploi du camphre jusqu'à ce que le malade soit hors de danger, en diminuant toutefois progressivement les doses.

Il y a aussi des cas où, après une première période très-courte et à peine saisissable, les symptômes propres à la seconde, les évacuations excessives et les crampes cloniques se montrent tout de suite avec une grande violence, et où plus tard, à l'approche de la mort, les crampes toniques générales se reproduisent avec une telle force que le malade a toute l'apparence d'un cadavre. *Ici le camphre sera de nouveau le seul et unique remède qui offre quelque chance de salut.*

Les cas de mort apparente sont très-fréquens dans le choléra, surtout au début de l'épidémie, et chez les malades qui semblent avoir succombé sans évacuations, et qui ont été très-tourmentés par les crampes. Plus d'une fois, dans ce cas, des individus ont été rappelés à la vie par l'emploi du camphre en frictions. Il importe donc, toutes les fois qu'il peut y avoir doute,

de laisser le corps du cholérique pendant plusieurs heures dans son lit, bien couvert, après lui avoir introduit dans la bouche quelques gouttes d'esprit camphré, et lui avoir placé dans les narines, sur le creux de l'estomac et sous les aisselles, un peu de coton imbibé d'esprit de camphre.

Une précaution importante dans le traitement du choléra, c'est de tenir toujours la poitrine et le ventre du malade chaudement couverts. Un drap plié en quatre et chauffé, ou une petite couverture de laine, sont ce qui convient le mieux pour cela. Les couvertures du lit n'atteignent pas suffisamment ce but, parce qu'il faut constamment les soulever pour faire les frictions. Il faut cependant bien se garder de croire qu'il faille réchauffer le malade le plus possible. L'excès de la chaleur augmente l'angoisse et les tourmens du patient, et s'oppose à la guérison plus qu'elle ne la favorise.

Pendant tout le traitement, et surtout dès que le mieux se prononce, on peut faire prendre au malade de petites quantités répétées de boissons chaudes non médicinales. Ce qu'il y a de mieux, c'est du bouillon de bœuf ou de veau, mais sans sel, sans épices et sans herbes. On peut aussi le remplacer par de l'eau de riz, de gruau, de salep, etc.

Si le malade désire ardemment de l'eau froide, on peut lui donner de temps à autre quelques cuillerées à café d'eau très-fraîche et même glacée, ce qui est non-seulement sans inconvénient, mais salulaire au malade. Bien entendu qu'il ne faut jamais lui en don-

ner à la fois plus que la quantité indiquée.....

(Suivent les instructions sur les prophylactiques, que nous avons données ailleurs.)

Comme beaucoup d'individus ne sauraient où se procurer les préparation de *cuivre* et de *veratrum*, et que bien d'autres n'en feront aucun usage par manque de confiance, j'ai conseillé de porter sur le creux de l'estomac, suspendu au cou, un morceau de cuivre laminé, de la grandeur d'un écu. Si des personnes très-sensibles en éprouvaient quelques inconvénients, elles devraient le porter par-dessus la chemise (1).

Ce qu'on a dit ici et là sur les funestes effets du camphre ne se fonde que sur une ignorance complète de son action, ou sur un emploi immodéré de cette substance qui, à la dose prescrite par Hahnemann, ne peut jamais avoir le moindre inconvénient.

Bien que le camphre ne préserve pas à la longue du choléra, il exerce cependant, comme tout autre remède homœopathique, une influence prophylactique, tant que dure son action. Le docteur Schmit conseille donc avec raison à tous ceux qui sont appelés à soigner un cholérique, de prendre auparavant

(1) L'expérience a prouvé que ce procédé exige des précautions. A Vienne, plusieurs personnes qui portaient de ces plaques, ayant négligé de les nettoyer chaque jour, ont été affectées d'accidens graves provenant de l'oxide de cuivre que la transpiration y avait développé. Quelques-unes furent attaquées d'un choléra cuivreux, que l'on prit pour le choléra épidémique. (R).

une goutte d'esprit camphré dans une cuillerée d'eau.

Cette précaution, combinée avec la manutention du camphre dans les frictions, son odeur, etc., mettra ceux qui entourent le malade à l'abri de tout danger d'infection. Dès que le traitement sera achevé ; et l'action du camphre évanouie, il faudra reprendre, comme prophylactiques, le *cuivre* et le *veratrum*.

*Extrait d'une lettre du docteur Sam. Hahnemann
à l'un des rédacteurs.*

Le *cuivre*, comme prophylactique contre le choléra, s'est montré généralement efficace partout où il a été employé, et où son action n'a pas été troublée par de grosses fautes de régime ou par l'odeur du camphre. Les meilleurs médecins homœopathistes l'ont trouvé également indispensable dans le second stade de la maladie développée, en le faisant alterner, suivant les symptômes, avec le *veratrum album* $\frac{x}{x}$. J'ai conseillé également de faire alterner ces deux substances, de semaine en semaine, pour se préserver de la maladie.....

Je sais de bonne source qu'à Vienne, à Berlin et à Magdebourg, des milliers de familles ayant suivi mes instructions sur le traitement par le camphre, ont rétabli, souvent en moins d'un quart d'heure, ceux de leurs membres qui étaient atteints par l'épidémie, si bien que la plupart du temps les voisins n'en appre-

naient rien, et encore moins les médecins, qui s'opposent de toutes leurs forces à ce traitement si simple, si rapide, et d'un *effet toujours sûr*....

L'emploi intérieur de l'esprit de camphre, à la dose d'une goutte toutes les cinq minutes (par conséquent de six à huit gouttes en tout), avec quelques frictions à la tête et à la poitrine, amène la guérison dans l'espace d'une heure. C'est ce que m'ont prouvé d'innombrables faits transmis de près et de loin (en Autriche, en Hongrie, par les ecclésiastiques), et qui n'ont pu recevoir aucune publicité, à cause de l'opposition des médecins en place, qui ne les laissent point passer à la censure. Voilà pourquoi les feuilles publiques en parlent si peu.

Signé : Sam. HAHNEMANN.

Additions aux instructions données par le docteur Hahnemann, pour le traitement du choléra.

(Voy. *Bibl. homœop.*, 1^{er} cahier, p. 67 et suiv.)

La rédaction la plus récente de cette instruction offre quelques légères variantes que nous ajoutons ici.

Au lieu de répéter de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure, suivant l'urgence, la dose de *cuivre*, il est préférable de faire alterner, avec le même

intervalle, le *cuiore* avec le *veratrum album*. Si, après avoir donné une seule dose des deux remèdes, on voit le mieux se prononcer, il faut suspendre l'administration de ces substances, tant que l'amélioration se soutient et continue. Quand on voit prédominer une diarrhée lientérique avec des borborygmes bruyans, on fera bien, d'après l'expérience du docteur Veith, de donner le *phosphore* $\frac{2 \cdot \cdot \cdot}{x}$ ou l'*acide phosphorique*. (Voy. le 1^{er} cahier, page 80.)

Il convient aussi, pour se préserver de la maladie, de faire alterner de sept jours en sept jours, une petite dose de *cuiore*, un seul globule $\frac{1}{x}$, avec une dose égale de *veratrum*.

Il faut éviter avec soin l'odeur du camphre, si l'on ne veut pas neutraliser l'effet des prophylactiques. Il faut s'abstenir aussi de toute espèce de fumigations, et observer le régime homœopathique. Le *camphre* ne préserve pas à la longue de l'infection, parce son action est trop fugitive.

Extrait d'une lettre du docteur S....r, de Lemberg, en Gallicie, du 29 juillet 1831.

(Archiv. f. d. hom. Heilkunst, tom. XI, cahier 1^{er}, page 103.)

J'ai eu occasion d'observer et de traiter le choléra à Lemberg, et voici le résultat de mes observations,

La maladie éclata à Lemberg le 22 mai, et je n'y arrivai que le 11 juin, où elle avait déjà perdu une partie de sa première violence. Je trouvai ses caractères très-analogues à ceux du choléra sporadique. Les symptômes précurseurs consistent dans l'abattement, une faiblesse générale du corps et des membres, accompagnée d'apathie et d'une indifférence complète; venait ensuite une diarrhée sans douleur, pendant laquelle des mucosités aqueuses étaient rendues subitement avec violence. Cela durait, suivant les circonstances, quelques heures ou quelques jours. Il s'y joignait ensuite des vomissemens, d'abord d'alimens, plus tard de matières fluides et muqueuses. Dès que les malades buvaient (et ils avaient une vive appétence pour l'eau), les boissons étaient aussitôt rejetées. Les extrémités commençaient alors à se refroidir, le *turgor vitalis* se perdait peu à peu; la peau se ridait, surtout aux doigts; le pouls devenait de plus en plus faible, ainsi que le mouvement du cœur. Avec le trouble de la circulation, arrivaient les crampes des extrémités et de l'abdomen, et alors les vomissemens et la diarrhée cessaient ordinairement. La voix était enrouée, la poitrine souvent très-oppresée, la connaissance demeurait entière jusqu'à peu de minutes avant la mort. Dans les cas les plus violens, il y avait trismus et crampes toniques.

Je n'ai eu, dans ma pratique particulière, que 26 cholériques à traiter, dont aucun n'avait atteint la 3^e période de la maladie, mais aussi je n'en ai pas perdu un seul. Presque tous avaient été déjà traités allopa-

thiquement, ou avaient bu des infusions de menthe, de camomille, du vin épicé, etc. Je commençai donc par donner l'*ipecacuanha*, et quelques heures plus tard, le *veratrum*. La plupart des malades furent rétablis en deux ou trois jours; chez quelques-uns, il resta de la diarrhée contre laquelle j'employai avec succès *arsenic* $\frac{x}{x}$. Au bout de quelques heures, les selles s'arrêtaient, et les malades ne conservaient plus qu'une grande faiblesse qui se dissipait peu à peu par un régime approprié.

Dans quelques cas, les vomissemens se montraient avant la diarrhée; mais d'ailleurs les autres symptômes étaient les mêmes. La disparition soudaine des forces formait chez quelques cholériques le symptôme prédominant. Ils tombaient tout à coup dans la rue, comme sans connaissance, et se trouvaient saisis d'un froid général avec des crampes au gras des jambes. Dans ces cas-là, le *veratrum* amenait régulièrement la sueur au bout d'un quart d'heure, et le danger s'éloignait aussitôt.

Comme préservatif, j'ai donné le *veratrum* tous les quinze jours, et quant la maladie est survenue malgré son emploi, elle a toujours été très-bénigne et sans le moindre danger.

Je n'ai employé l'*esprit de camphre*, d'après la méthode de Hahnemann, que dans un seul cas, où le *veratrum* n'amena aucune amélioration sous le rapport des crampes. Au bout de douze heures, le danger fut passé, et le malade fut rétabli en deux jours.

Extrait d'une lettre de M. de Montbel, concernant le traitement homœopathique du choléra, à Vienne.

(Revue des Deux-Mondes.)

..... Vous savez combien de prosélytes a faits à Vienne le système homœopathique de Hahnemann. On assure que cette méthode a amené plusieurs guérisons; ses antagonistes en citent au contraire de funestes résultats. Quoi qu'il en soit, j'ai vu le docteur Queen (1), médecin anglais, homme d'esprit, s'exprimant en français avec une facilité remarquable. Il revenait de Tisnowitz, où il s'était rendu au moment de l'invasion, pour étudier la maladie dans sa première intensité et dans ses diverses périodes. Sa réputation avait relevé le courage des habitants. On avait célébré son arrivée par un dîner où son hôte, M. le baron Scheele, avait réuni plusieurs personnes.

Pendant le repas, il se sent tout à coup un saisissement extraordinaire, et tombe comme frappé de la foudre. L'effroi disperse les convives. On le portesans connaissance dans la chambre qui lui était destinée. Là, après quelque temps, il reprend ses sens, il éprouve tous les symptômes les plus graves, les vo-

(1) Voyez plus bas, p. 162, l'annonce de l'ouvrage publié par ce médecin.

missemens, les douleurs à l'estomac et dans les hanches, le froid glacial. Son visage est taché de bleu. Il se fait apporter la boîte renfermant les remèdes qu'il avait destinés à ses malades. Il en fait l'essai sur lui-même : six gouttes d'esprit de camphre font cesser la violence de l'attaque.

Le lendemain, le désir de secourir ceux qui avaient espéré en son assistance, le détermine à faire un effort ; il se lève, il oublie son mal pour ne plus songer qu'à ses malades. Il m'a dit avoir employé dans le premier degré du choléra, le *camphre* ; dans le second, le *veratrum album* ; dans le troisième, les poudres de *cuivre*. Ces remèdes prescrits par l'homœopathie, lui ont parfaitement réussi. Sur trente-sept malades, il en a guéri trente-quatre.

Vienne, 26 février 1832.

MONTBEL.

*Traitement homœopathique du choléra-morbus, d'après
plusieurs médecins du Nord.*

Brochure in-8°. Lyon, chez tous les libraires. — Prix 75 cent.

(EXTRAIT.)

Nos confrères les médecins homœopathistes de Lyon se sont empressés, à l'approche du choléra, de réunir dans un opuscule les principaux faits qui démontrent l'efficacité de l'homœopathie contre le fléau voyageur, et de donner un résumé

succinct et précis de la méthode du traitement la plus convenable pour chaque forme ou chaque période de la maladie. Plusieurs des documens qui sont insérés dans cette brochure se retrouvent également dans nos deux premiers cahiers. Quelques-uns sont nouveaux, et nous les donnons ici, afin de réunir de la manière la plus complète tout ce qui peut mettre en évidence les succès de l'homœopathie contre le choléra.

*Extrait d'une lettre du docteur Bigel, ex-médecin du
grand-duc Constantin.*

Varsovie, décembre 1831.

. Pour répondre à vos questions sur le choléra, je vous reporterai à l'histoire de tout ce qui a été tenté depuis le milieu de l'Asie jusqu'au centre de l'Europe, dans l'espace de quatorze ans. Vous voyez à la naissance de cette maladie, les médecins anglais l'attaquer, les uns par la saignée, les autres, par le calomel uni à l'opium, les purgatifs et les mucilagineux. Suivant l'étiologie imaginée par chaque secte médicale, on a révé, ici comme partout ailleurs, l'inflammation, la dégénérescence de la bile, d'où sont sorties ces deux grandes méthodes curatives qui n'ont point satisfait. A l'arrivée de la maladie en Russie, on a ajouté à ces traitemens les fumigations et les frictions, qui sont sorties du régime diététique des Russes, et les succès ont été plus nombreux.

Le symptôme glacial de la périphérie commandait une puissante révulsion; et les frictions stimulantes, en réchauffant la peau et maîtrisant les accidens, parurent le moyen le plus propre à dompter la maladie. L'accord de tous les peuples dans le choix de l'eau-de-vie camphrée pour opérer ces frictions, est très-remarquable. L'esprit médical y est à peine

intervenu. Il est encore plus remarquable que les populations privées des secours de l'art, et réduites à l'empirisme de ces frictions, aient perdu moins de malades que les lieux éclairés par la médecine. C'est qu'à n'en pas douter, le camphre est vraiment spécifique dans la première période du choléra. La preuve en est dans la similitude des symptômes du choléra et des effets du camphre administré à un homme sain. C'est d'après cette similitude que j'ai employé le camphre avec un plein succès contre cette maladie au moment de son invasion.

La deuxième période du mal est signalée par le vomissement et les selles abondantes.

Après avoir essayé *allopathiquement* tous les *sédatifs* et *anti-émétiques* sans le moindre avantage, j'ai combattu victorieusement ces symptômes avec les fractions *centièmes* (soit deux ou trois centièmes parties d'un grain) d'*ipecacuanha*, lorsque le mal n'était pas trop intense, et avec les fractions *millionièmes* (soit deux ou trois millièmes parties d'un grain), dans sa plus haute intensité, en répétant ces doses toutes les trois heures.

Ces symptômes maîtrisés, je passais au *veratrum album* (hélébore blanc), une à deux décillionièmes parties d'un grain, ayant soin de le répéter au bout de trois heures, si son effet n'était pas sensible dans ce laps de temps (ce qui peut arriver lorsque le remède est entraîné par les évacuations), et de trois ou quatre jours lorsque l'action a été visible. Le *cuprum aceticum* est également conseillé par Hahnemann; mais je ne le crois préférable au *veratrum* que lorsque les selles sont sanguinolentes et accompagnées de symptômes propres au *cuprum*. (Voyez la Matière médicale.)

La troisième période est celle de la conversion du choléra en affection thyphoïde; dont on trouve le tableau au chapitre du *Rhus toxicodendrum* et de la *Bryonia alba*, qui renferment les deux modes de cette maladie. Je ne dois pas oublier de vous dire que je n'ai permis aux malades d'autre boisson que l'eau pannée avec du sucre, en état de tiédeur.

Les spécifiques contre la maladie doivent aussi la prévenir, Le *veratrum* et le *cuprum*, pris alternativement de quatre en quatre jours, et secondés par un régime qui ne combatte pas leur influence, paraissent appelés à ce rôle important.

Extrait d'une lettre du docteur Stüller, de Berlin.

De trente-quatre cholériques que j'ai soumis au traitement homœopathique, il en est mort cinq, dont deux évidemment par négligence ou par suite de soins exagérés, comme trop de chaleur, etc.

Le *camphre* ne nous a pas réussi, lorsque des évacuations avaient eu lieu quelque temps avant son emploi, et nous avons reconnu, comme on l'a fait à Vienne et à Lemberg, que le *veratrum* répond aux cas les plus ordinaires du choléra, même à ceux où nulle évacuation n'a précédé l'irruption du mal.

Le *cuprum* nous réussit dans un cas où, à une extrême agitation, se joignaient des convulsions assez violentes pour faire tomber du lit.

J'ai reconnu à l'*arsenicum* (un décillionième de grain) la puissance d'agir, même lorsque les symptômes les plus graves existent et font ressembler le malade à un cadavre; lorsqu'il y a cris enroutés, froid glacial et universel, prostration complète, lividité, crampes du thorax, de l'abdomen, des bras de jambe.

Le *phosphorus*, qui m'avait déjà réussi dans des cas de cholérine, m'a rendu des services dans plusieurs cas extrêmes de choléra, et dans quelques accidens survenus pendant la convalescence, où l'usage du *sulphur* m'a aussi réussi. Les symptômes particuliers qui m'ont dicté le choix de ces deux derniers médicamens, sont les vertiges, étant couché, comme si le lit

tournait; un bruit dans les oreilles, semblable à celui que feraient des vessies en éclatant près d'elles; des douleurs pleurodyniques, des douleurs de pression au creux de l'estomac, le froid de cette région et de celle du thorax.

La *nux* m'a paru applicable comme remède intermédiaire, ou même elle a suffi seule pour guérir dans des cas signalés par crampes d'estomac, nausées, oppression, angoisse, battemens du front, légers frissons fébriles, froid intérieur plutôt qu'extérieur.

Dans la forme typhoïde qui a si souvent succédé aux accidens cholériques, principalement après l'usage de l'*arsenicum*, et qui est survenue aussi par des rechutes durant la convalescence, rechutes occasionées par trop de chaleur ou par des écarts de diète, la *belladonna* a eu d'heureux résultats, surtout lorsqu'il y avait état soporeux, yeux mi-fermés, ternes, visqueux, tournés en haut; impossibilité d'être réveillé, rappelé à la connaissance, ou du moins prompt retour à l'état d'insensibilité, après avoir été secoué et questionné d'une voix forte; dans ce cas, le malade ne retire point sa langue après l'avoir montrée, les lèvres sont rouges et luisantes, la mâchoire spasmodiquement contractée, la langue brune et sèche, convulsions de la bouche, efforts pour se sauver du lit, douleurs brûlantes dans le bas-ventre (dans un cas, ces douleurs me furent désignées comme tranchantes), pouls très-vite, plein sans être dur, rougeur, soif après avoir bu froid, etc. La *cantcharide* m'a réussi à terminer la guérison d'un de ces derniers exemples, où la *belladonna* n'avait pas suffi.

J'aurais bien désiré essayer des aspersions froides, mais ni les lieux ni les occasions ne m'ont permis ces expériences. Des boissons froides achevaient de donner au malade un calme parfait, que rien autre ne pouvait lui procurer.

Extrait d'une lettre du docteur Haubold.

Leipsik, 25 mars 1832.

. Et maintenant que j'ai répondu de point en point à votre lettre, permettez-moi de vous soumettre quelques nouvelles observations. Le champ de l'homœopathie s'étend à pas de géant. En Russie, comme dans les pays du Rhin, on reconnaît et l'on en apprécie les bienfaits et les prodiges. Dans le pays de Bade particulièrement on ne veut être traité qu'homœopathiquement ; le grand-duc lui-même prend le plus vif intérêt à la propagation de la méthode, et le baron de Lotzbeck n'épargne pour elle aucun sacrifice.

Des preuves de sa puissante vertu curative arrivent de tout côté, et répandent l'étonnement ; bien des problèmes, néanmoins, restent encore à résoudre, bien des parties à compléter, et nous ne devons pas laisser refroidir notre zèle ni ralentir nos travaux.

Depuis près de quatre mois, le choléra est à nos portes sans en franchir le seuil ; mais cette proximité dangereuse nous a mis à même d'apprécier les avantages de l'homœopathie dans le traitement de cette affection.

Le *camphre*, recommandé par Hahnemann, fait des miracles lorsque le choléra attaque d'une manière subite, que le malade s'affaisse brusquement, que sa figure et même ses pieds et ses mains prennent une teinte bleuâtre, qu'il y a un grand abattement, inquiétude et sentiment d'étouffement, voix enrouée, chaleur brûlante dans l'estomac et le gosier, crampes des mollets, douleur dans le creux de l'estomac, peu de soif, point de vomissement, et point de diarrhée.

Dès que ces symptômes se calment, il faut cesser l'emploi du camphre ; s'ils reparaissent, on doit y recourir de nouveau.

Si, surtout, les convulsions se manifestent avec violence, le cuivre est le principal remède.

Lorsqu'il y a vomissement, diarrhée, soit que rien ne peut éteindre, extrême inquiétude, il faut employer le *veratrum*. En général, jusqu'ici le *veratrum* est le médicament qui s'est montré le plus actif et le plus puissant, sans doute, parce que c'est lui qui, sur l'homme sain, produit les symptômes les plus semblables à ceux du choléra.

Les malades demandent surtout à boire de l'eau. On peut *très-bien* le leur permettre, mais avec une grande modération, à peu près deux cuillers à café toutes les cinq à dix minutes.

Dans cette terrible maladie, il est souvent urgent de donner deux fois de suite les mêmes médicamens, et jamais il ne faut en attendre l'effet trop long-temps, à peu près une heure ou deux; et si alors il n'y a pas amélioration, il faut de suite administrer un nouveau remède.

Dans les derniers temps, beaucoup de médecins assurent avoir obtenu de bons résultats de l'*acide hydrocyanique* (un décillionième de grain).

Contre la dysenterie cholérique, que l'on nomme aussi cholérine, le *phosphore* (un ou deux décillionièmes de grain) agit merveilleusement.

En général, lorsque le remède est homœopathiquement convenable, il agit dans l'espace d'une demi-heure.

Extrait de la Gazette d'Etat de Prusse, n° 316.

(14 novembre 1831.)

. A Saint-Petersbourg, les docteurs Herrmann et Zimmermann ont été chargés, par le gouvernement, d'un hôpital de cholériques, et leurs rapports disent qu'ils ont guéri

presque tous leurs malades. Aucun de leurs cliens qui ont fait usage du *veratrum* comme préservatif, n'a été atteint du choléra.

Du traitement homœopathique du Choléra, par F. F. Quin, médecin ordinaire de Sa Majesté Léopold, roi des Belges, membre de l'Institut royal de Londres, de la société royale de médecine d'Edimbourg, etc., etc. Paris, chez Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13 bis. Londres, même maison, 219. Regent Street, 1832. Brochure in-8° de 64 pages.

Au moment de terminer l'impression de notre numéro, nous recevons de Paris l'intéressante publication du docteur Quin, sur le traitement homœopathique du choléra, et nous nous empressons d'ajouter quelques pages à notre second cahier, pour en rendre compte. Cet opuscule est le résumé le plus complet de tous les résultats obtenus jusqu'à ce jour par l'homœopathie contre le choléra. On y trouve non-seulement tout ce que nous avons déjà publié à ce sujet, mais encore beaucoup de faits nouveaux, fruit des observations personnelles de M. Quin. Le ton tout à la fois de modestie et de conviction ferme et raisonnée de l'auteur, sa position honorable comme médecin, et comme membre de plusieurs sociétés savantes, sont bien propres à inspirer la confiance, en même temps qu'ils imposent l'obligation d'un examen consciencieux à tout homme qui veut mériter le titre de bon observateur.

L'auteur se défend d'aborder les grandes questions des causes, de l'essence, du mode de propagation de la maladie. « Je

n'ai qu'une seule certitude, dit-il, c'est celle de la supériorité d'un traitement sur tous ceux indiqués jusqu'à ce jour.... Une expérience de plusieurs années m'avait convaincu de l'efficacité des doses infinitésimales, administrées selon la loi de *similia similibus*.... Cependant je n'avais pas osé espérer que les doses minimales pourraient maîtriser un mal si brusque dans son attaque, si rapide dans son cours, si fatal dans sa terminaison. L'expérience a éclairé mes doutes. »

M. le Dr Quin procède ensuite à l'exposition du traitement homœopathique, tel qu'il résulte de l'expérience déjà acquise, dans les diverses formes du choléra, dont il distingue six variétés. Ce sont les suivantes, que leur dénomination caractérise déjà suffisamment : *Cholera acuta, dysenterica, vomitoria, spasmodica, asphyxia vel sicca et inflammatoria*.

L'espace nous manque pour donner ici le détail des symptômes de ces six formes; l'auteur observe d'ailleurs qu'elles se confondent souvent, et qu'elles finissent toutes par prendre les caractères de la troisième période de la maladie.

Sous quelque forme que se présente le choléra, le traitement doit toujours débiter par *l'esprit de camphre*, donné comme nous l'avons indiqué déjà avec détail. L'auteur a vu souvent survenir une amélioration sensible dès la troisième dose (au bout d'un quart d'heure); en moyenne, dix ou douze doses arrêtent le mal avec certitude dans la première heure, avec probabilité dans les heures suivantes. Elles déterminent une sueur d'abord locale, ensuite générale; les vomissemens et la diarrhée diminuent, les pulsations du cœur et du pouls deviennent naturelles, l'angoisse et les crampes s'adoucissent. On donne pour boisson l'eau glacée, *en petite quantité, souvent répétée*, et de temps en temps un petit morceau de glace dans la bouche.

Lorsque la maladie a fait de tels progrès que le camphre ne puisse plus produire aucun bien, il faut alors recourir, sans délai, aux autres médicamens homœopathiques, en écartant désormais absolument le camphre, qui en neutraliserait les

effets. Voici les remèdes que M. le docteur Quin indique suivant les formes.

Cholera acuta. Veratrum album, 1, 2, 3 globules de la 12^e atténuation, ou de la 13^e, suivant la force du sujet. On répète la dose après demi-heure, une heure, une heure et demie au plus, si le mal reste stationnaire; mais s'il y a la moindre amélioration, il faut s'arrêter aussi long-temps qu'elle est progressive; et ceci est une règle générale, pour tous les médicamens homœopathiques. Lorsque, dans cette forme, il y a sensation de brûlure vive à l'épigastre, dans les intestins, au gosier, constriction douloureuse de la poitrine, soif ardente, grande prostration, crainte excessive de la mort, évacuations quelquefois brûlantes, agitation continuelle, on donnera *arsenicum album*, trentième atténuation. Dans les crampes violentes des muscles de la poitrine, vomissemens continuels, peu de diarrhée, yeux tournés vers le ciel, on peut donner la *cicuta virosa*, trentième atténuation.

Cholera dysenterica, où la diarrhée prédomine. Remèdes principaux : *phosphorus*, trentième atténuation, 2 globules; *acidum phosphoricum*, troisième atténuation, 2 globules. On a rarement besoin de répéter la dose. Quelquefois *mercurius solubilis* et *chamomilla vulgaris*.

Cholera vomitoria. Remède : *ippecacuanha*, troisième atténuation, 2 globules; répété au besoin comme le *veratrum*. Si le vomissement s'arrête et que les autres symptômes persistent, on a recours alors à d'autres substances, *nux vomica*, *veratrum*, etc., suivant les indications. On a employé aussi avec succès la *chamomilla*.

Cholera spasmodica. Remède : *cuprum metallicum*, ou *acetum*, trentième atténuation, 2 globules, alterné au besoin avec le *veratrum*.

Cholera asphyxia ou *sicca*. Après l'emploi du camphre, le *veratrum*; si l'asphyxie est complète, on donnera le *carbo vegetabilis*, trentième atténuation, 2 globules, alterné au besoin avec l'acide hydrocyanique, troisième atténuation, 2 globules.

Cholera inflammatoris. N'employer le camphre qu'au début et avec circonspection; donner ensuite le *veratrum*, l'*ippecacuanha*, le *cuprum*, puis, quand les vomissemens ont cessé, l'*aconitum*, pour combattre l'état phlogistique.

Nous devons renvoyer à la brochure elle-même pour les détails de ces divers traitemens, ainsi que pour ceux des affections consécutives.

C'est à Tischnowitz, gen Moravie, ue l'auteur eut la première fois l'occasion de traiter le choléra homœopathiquement. Sur 29 malades, il n'en a perdu que 3, bien entendu qu'il ne compte que les véritables cholériques, et non point les personnes attaquées simplement d'affections cholériformes. Pour appuyer, aux yeux des hommes de l'art, ce beau résultat auquel on croirait difficilement, l'auteur résume les succès analogues obtenus par d'autres médecins, dans différentes parties du continent. On retrouvera là la plupart des faits que nous avons déjà fait connaître. En voici quelques-uns de nouveaux.

A Vienne, le chevalier docteur Lichtenfels eut 40 cholériques; 37 furent guéris. Des trois qui moururent, un eut une rechute pour n'avoir pas observé une diète sévère et s'être exposé au froid.

A Vienne encore, le docteur Vrecka eut 27 malades; il en guérit 24. Des 3 qui moururent, deux femmes étaient âgées de 70 ans.

M. Vrecka alla plus tard en Moravie, à Selowitz, près de Brunn, où il a traité 107 cholériques; 9 moururent; 98 furent guéris par l'*esprit de camphre* et le *veratrum*.

M. Hannusch, chirurgien attaché à la personne du baron de Scheel, à Tischnowitz, et converti à l'homœopathie par les succès des docteurs Quin et Gerstel dans le choléra, traita 84 malades par la nouvelle méthode, et en guérit 78.

Le père Veith, ecclésiastique et docteur en médecine, a traité à Vienne 125 cholériques, au plus fort de l'épidémie, et sur ce nombre, il n'en a perdu que 3.

Voici le tableau général qui résume tous les résultats obtenus.

	MALADES.	GUÉRIS.	MORTS.
D ^r Schrèter, à Lemberg. . .	27	26	1
D ^r Lichtenfels, à Vienne. .	40	37	3
D ^r Vrecka, à Vienne et en Moravie.	144	132	12
D ^r Stüller, à Berlin. . . .	31	25	6
D ^r Seider, en Russie. Gou- vernement de Twer. . .	109	86	23
D ^r Bakodi, à Raab en Hon- grie.	154	148	6
D ^r Gerstel, en Autriche. . .	330	298	32
D ^r Hannucsh.	84	78	6
Le père Veith D. M. . . .	125	122	3
D ^r Quin.	29	26	3
TOTAUX. . . .	1073	978	95

Nous nous abstenons de toute réflexion sur ce tableau, qui parle assez par lui-même.

A Paris, la faiblesse de la santé de M. le docteur Quin ne lui a pas permis, malheureusement, de traiter beaucoup de malades; il a employé cependant l'homœopathie chez 19 personnes atteintes décidément du véritable choléra. Neuf furent guéries par *l'esprit de camphre seul*, 7 par l'esprit camphré suivi d'autres remèdes, et les trois autres, par des remèdes non précédés du camphre. Aucun de ces malades n'a succombé. On trouvera dans la brochure, la relation détaillée d'un des cas de traitement.

Depuis son retour d'Allemagne, le docteur Quin a reçu, des autorités de Tischnowitz, le tableau suivant, donnant le

chiffre des résultats obtenus depuis le 7 novembre 1831 jusqu'au 5 février 1832.

	HABITANS	MALADES.	GUÉRIS.	MORTS.
	6671.	680.	540.	140.
Traités allopathiquem.	»	331	229	102
Traités homœopathiq.	»	278	251	27
Traités par le camphre, sans médecin. . . .	»	71	60	11
TOTAUX . . .	»	680	540	140

Nous espérons que cet intéressant opuscule engagera quelques médecins en France et en Angleterre, à répéter des expériences dont les résultats ont été si frappans. Combien n'est-il pas à regretter que les hommes de l'art n'aient pas même tenté l'application de l'homœopathie dans l'épidémie de Paris! Après tant de traitemens bizarres, essayés en désespoir de cause, et avec si peu de succès, les médecins eussent été du moins à l'abri du ridicule, en essayant aussi de la méthode de Hahnemann. Pour le reste de la France, il n'est pas trop tard encore. Puisse l'expérience être interrogée avec bonne foi et impartialité! Le résultat ne nous paraît pas douteux.

X.

AVERTISSEMENT.

L'abondance des documens relatifs au traitement homœopathique du choléra, nous a empêchés de donner, dans les

deux premiers numéros, les caractéristiques des substances de la matière médicale, que nous avons annoncées par notre Prospectus. Nous commencerons, dans le cahier prochain, la série de ces tableaux symptomatologiques, et nous espérons qu'elle ne sera point interrompue.



TABLE.

2

	Pages.
Préparation, conservation et dispensation des remèdes homœopathiques.	85
De l'étude des effets pathogénétiques des médicaments sur l'homme sain, et de la méthode suivie à cet égard dans les travaux de l'homœopathie.	100
Médicament et médication.	118
CHOLÉRA ASIATIQUE.	137
Rapport sur les succès obtenus dans le traitement du choléra par la méthode homœopathique, par le docteur BAKODI.	<i>ibid.</i>
Traitement homœopathique du choléra, etc., par le docteur SCHMIT.	144
Extrait d'une lettre du docteur S. HAHNEMANN.	149
Addition aux instructions données par le D ^r HAHNEMANN.	150
Extrait d'une lettre du D ^r S....	151
Extrait d'une lettre de M. de Montbel.	154

Annonces et Extraits.

Traitement homœopathique du choléra, etc.	155
Extrait d'une lettre du D ^r Bigel.	156
— — — D ^r Stüller.	158
— — — D ^r Haubold.	160
Extrait de la Gazette d'Etat de Prusse.	161
Du traitement homœopathique du choléra, par le D ^r Quin.	162

La BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE paraît, cette année, tous les deux mois, par cahier de cinq feuilles.

Prix de l'abonnement, 10 fr., frais de transport non compris.

S'adresser pour la rédaction aux docteurs DUFRESNE ou PESCHIER, à Genève.

La *Bibliothèque homœopathique* annoncera les ouvrages sur l'HOMŒOPATHIE, dans toutes les langues, que lui feront parvenir *franco* les auteurs et éditeurs; elle rendra compte de ceux dont deux exemplaires lui parviendront. Les en pourront être adressés aux libraires-éditeurs de Paris et nève.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME PREMIER.

N° 1. — Octobre.

PARIS,
BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1837.

LIBRAIRES

CHEZ LESQUELS ON PEUT S'ABONNER.

BAYONNE. Gosse, Bonzom, Lemathe.
BESANÇON. Bintot, veuve Déis.
BORDEAUX. Ch. Lawalle, Teycheney.
BREST. Lefournier, Desperiars.
BRUXELLES. Tircher.
CAEN. Manoury.
CLERMONT - FERRAND. Thibaud-Landriot.
DIJON. Lagier, Tussa.
GRENOBLE. Bailly.
GAND. H. Dujardin.
LE MANS. Pesche, Belon.
LILLE. Malo, Wanackere.
LYON. Babeuf, Bobaire, Maire, Baron.
MARSEILLE. Chaix, Mossi, Camoin.
METZ. Devilly, Juge.
MONTPELLIER. Gabou, Sevalle.
NANCY. Senef, Vidart et Julien, Vincenot.
NANTES. Buroleau, Forest.
NIORT. Robin.
PERPIGNAN. Alzine, Lasserre.
ROUEN. Edet, Frère, Le Grand.
STRASBOURG. Février, Levrault.
TOULON. Bellue, Laurent.

TOULOUSE. Dagalier, Senac.
TOURS. Mame, Moisy.
TROYES. Laloy.
VALENCIENNES. Lemaitre.
AMSTERDAM. G. Dufour et C.
BERLIN. Hirschwald.
DUBLIN. Hodges et Smith.
DRESDE. Arnold.
EDIMBOURG. Th. Clark.
HEIDELBERG. Grooss.
LAUSANNE. Roullier.
LEIPSIG. Bossange père, Michelsen, L. Voss, Fr. Fleischer, Arnold, Schumann.
LISBONNE. Rolland et Semiono.
LIEGE. Desver.
MILAN. L. Dumolard et fils.
MOSCOU. V^e Gautier et fils.
MONS. Leroux.
NEW-YORK. Ch. de Behr.
PÉTERSBOURG. Bellezard et C^e, W. Graeffe.
PHILADELPHIE. Ch. de Behr.
ROME. Merle.
TURIN. J. Bocca, L. et F. Pic.
WILNA. Th. Glucksberg.
Et chez tous les directeurs de Poste.

PRÉFACE.

Lorsqu'en 1832 nous fondâmes la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE, il n'existait encore en langue française que l'*Examen* du Dr Bigel. La théorie et la pratique nous ayant fait reconnaître la prééminence de la doctrine de HAHNEMANN, nous regardâmes comme de notre devoir de faire savoir à toute une grande nation qui l'ignorait encore ce qu'était une méthode de traiter les maladies et de guérir les malades, qui n'avait de commun avec les méthodes connues jusqu'à ce jour que le mot de MÉDECINE. Montrer et aux valides et aux malades un ensemble de moyens curatifs qui faisaient abstraction des tortures de la chirurgie, des nausées de la droguerie et des langueurs de la diète stricte, nous parut une œuvre de philanthropie digne de l'attention des gens sensés. Pour convaincre les autres de la légitimité de notre conversion, pour les persuader de la bonté de notre œuvre et les encourager à suivre nos traces, nous crûmes alors ne devoir recourir qu'à l'exposition des faits, les regardant comme des arguments plus sévères qu'aucune catégorie de raisonnements.

Voilà pourquoi la *première série* contient en *observations pratiques* une proportion considérable sur la totalité; nous avons cru devoir poser une base solide, inébranlable, avant de nous livrer à la discussion; nous avons muni notre position stratégique de la circonvallation de l'expérience, avant de nous livrer à l'attaque, soit légère, soit sérieuse, de l'ancienne forteresse allopathique. En adoptant un genre uniforme, nous y avons perdu en légèreté, en agréments; nous avons peut-être lassé la patience, provoqué l'ennui des lecteurs; nous avons

travaillé contre notre intérêt de *rédacteurs*, et nous nous sommes fait un sort peu capable d'exciter la jalousie.

La chose avant la phrase, la guérison avant son explication, la médecine avant le médecin, tel a été notre plan, tel a été notre but.

Sans pouvoir nous flatter d'avoir complètement atteint ce but, personne ne pourra nous refuser d'avoir contribué à étendre et à affermir l'empire de l'homœopathie dans tout le sol gallican; et ce n'est pas sans une douce et honorable satisfaction que nous reportons nos regards sur une foule de victimes arrachées soit à une mort plus ou moins cruelle, soit aux tourments de la médecine-droguiste.

Diverses circonstances ont amené une suspension dans nos travaux; avant de les reprendre nous avons jeté un coup-d'œil sur le passé et sur l'avenir. Dans le passé nous avons vu la masse de quolibets, d'ironie, d'injures même dont notre doctrine et ses adhérents ont été l'objet, comme si les injures et le ridicule avaient jamais prouvé pour ou contre. Dans l'avenir nous avons entrevu une lutte sérieuse entre deux partis dont l'un a la bonne trempe de ses armes pour contre-poids au nombre de ses adversaires. Cette lutte, nous nous proposons de la soutenir, parce que nous croyons être sûrs de la victoire; mais nous changerons de rôle; jusqu'à ce jour assaillis et appelés à nous défendre, nous allons devenir agresseurs; et grâce à l'école, ce ne sera pas par l'étendue que le front de l'ennemi nous manquera.

Cette *nouvelle série* donc va ouvrir la lice à une dispute médicale serrée autant que loyale; partout où dans la théorie et la pratique allopathiques nous croirons entrevoir un défaut, nous le signalerons, et pour en relever l'énormité aucun style ne sera par nous dédaigné; nous serons gais et plaisants, si telle est notre humeur, sérieux, si le sujet le comporte, vifs

et mordants, si l'occasion nous en est offerte; nous fouillerons dans les grands ouvrages si nous en avons le temps; nous effeuillerons les livres de moyenne étendue, nous ne mépriserons pas même les brochures; partout où nous trouverons à mordre, partout où se présentera l'occasion de rendre en détail les apostrophes que nous avons reçues en masse, par l'ACADÉMIE ou par les corps enseignants, nous saisirons l'occasion aux cheveux et nous la festoierons. Dans ces combats, nous n'aurons en vue que la méthode, et notre attaque ne sera dirigée contre les individus que comme sectateurs ou propagateurs de telle doctrine; les idées, voilà le rempart contre lequel nous dresserons nos échelles; les hommes, les auteurs, ne seront pour nous que les drapeaux, les guidons de ces idées.

Cependant nous ne quitterons point le champ de l'observation, et la pratique conservera une large part dans nos cahiers, qu'elle soit nationale ou tirée de l'étranger.

Quant à la *pathogénésie*, nous continuerons à donner à nos lecteurs celle des substances nouvelles, ou le complément de celles qu'ils connaissent déjà. Et comme le vœu nous a été manifesté par plusieurs lecteurs de les mettre à même de faire relier à part la section des *sympômes*, nous adopterons pour ceux-ci une pagination séparée, et nous les publierons toujours en une ou deux feuilles à la fois, sans nous attacher à donner la totalité ou d'un article, ou de la pathogénésie d'une substance.

Quoique par une bienveillance dont nous sentons tout le prix nous ayons vu grossir le nombre de nos collaborateurs, nous ne craignons pas de demander à tous nos adhérents, sans exception, qu'ils nous fassent parvenir le fruit de leurs élucubrations, de leurs observations, de leurs expériences; ce n'est que d'un abondant foyer que nous pouvons espérer de voir sortir une lumière éclatante. Dans la discussion même,

nous accepterons toute thèse bien soutenue , nous réservant néanmoins le droit de rédacteurs , savoir d'ajouter des notes partout où le sujet nous en fournira l'occasion ou la matière.

En jetant sur la composition de cet ouvrage périodique une plus grande variété de style et de sujets , nous espérons fixer les regards de tous les homœopathes médecins ou laïques , et attirer l'attention des hommes instruits , curieux de la marche des sciences.

Nous continuerons à inscrire les résultats de l'homœopathie vétérinaire , cette branche de l'art de guérir nous paraissant destinée à fournir des données aussi certaines et aussi précieuses que la médecine homœopathique appliquée à l'homme.

Pour la rédaction :

Ch.-G. PESCHIER, D^r.



BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

OBSERVATIONS SUR LES ACTIONS PRIMITIVE ET CURATIVE DE QUELQUES MÉDICAMENTS,

Tirées de la pratique du Dr CASARETO, médecin de l'Ambassade de Sardaigne à Paris, etc.

Des injures grossières, insérées dans un ouvrage périodique en réponse à un article de critique très-moderé, m'avaient fait prendre la détermination de me retirer entièrement de ces sortes de publications ; l'exercice de l'homœopathie est hérissé d'assez de difficultés par lui-même, sans que l'homœopathe doive encore exposer volontairement sa tranquillité dans le but d'en propager les principes. Certains écrits périodiques accueillant les personnalités les plus grossières, sans égard soit pour eux-mêmes, soit pour la science qu'ils représentent, je pensais qu'un homme qui se respecte ne devait ni ne pouvait prendre part à de telles luttes ; mais l'espèce d'engourdissement qui paraît depuis quelque temps s'être emparé des partisans de l'homœopathie en France et semble marquer un temps d'arrêt dans le zèle propagateur de la

science, menacer même l'existence de ses organes les plus estimés, m'a fait penser qu'il était urgent que les amis de la science réunissent tous leurs efforts pour conjurer ce fatal événement. Ces considérations, aussi bien que l'amitié et l'estime que je porte au rédacteur principal de ce journal, m'ont fait mettre de côté les inconvénients que je pourrais éprouver individuellement et m'unir à ceux qui sont disposés à faire répandre un recueil qui a eu la plus grande part à la propagation de l'homœopathie en France.

L'article qui suit est extrait de quelques pages de mon journal.

ACONITUM NAPELLUM.

M^{lle} ^{ooo}, âgée de 15 ans, blonde, très-nerveuse, non encore réglée, vint me consulter, dans le mois de décembre dernier, pour un mal de dents qui me parut répondre aux symptômes de l'*aconit*; battements dans la mâchoire, rougeur du visage et chaleur générale qui, ainsi que l'âge du sujet, me déterminèrent à lui donner une poudre contenant *aconit* x/o pour mettre dans un verre d'eau, en prendre tous les quarts d'heure une cuillerée à café jusqu'à ce que la douleur se calmât, et éloigner ensuite les prises à mesure que les accidents cesseraient. Une demi-heure après la première cuillerée à café, survinrent brûlement à l'estomac et le haut du ventre, puis fourmillement dans tout le côté de la face, ainsi que dans les extrémités supérieure et inférieure du côté droit, faiblesse, engourdissement de ces membres et

de la mâchoire. Ces malaises alarmèrent beaucoup les parents de la jeune personne, qui me firent prier de venir la voir ; je ne pus m'y rendre que trois heures après ; ils avaient suspendu le médicament ; les accidents s'étaient entièrement dissipés pendant un sommeil calme d'une heure que la malade venait d'avoir lorsqu'ils diminuaient déjà ; le mal de dents et les symptômes qui l'accompagnaient avaient cessé quelques minutes après l'ingestion du médicament ; les parents n'ont pas examiné l'état du pouls pendant la présence des accidents.

A mon arrivée, la jeune personne était pâle, abattue et avait une légère fièvre. Ces phénomènes, que cette demoiselle n'avait jamais éprouvés, et qu'aucune autre circonstance plausible ne pouvait avoir occasionnés, puisqu'il y avait quatre heures qu'elle avait bu du lait, son déjeuner habituel, lorsqu'elle prit le médicament, je crus devoir les attribuer aux effets primitifs de l'*aconit* ; j'aurais bien voulu faire continuer le médicament pour en expérimenter l'action subséquente, mais la jeune malade et les parents effrayés s'y refusèrent entièrement ; j'appris plus tard que cette jeune fille était excessivement sensible et impressionnable par l'action des puissances médicamenteuses ; l'odeur de la rose la faisait se trouver mal, et celle de la violette lui donnait un étouffement à lui faire perdre la respiration.

Cette observation confirme bien le conseil donné par le judicieux HARTMANN (*Über die Anwendung der homöopathischen Arzneien*) d'employer l'*aconit*

dans certaines paralysies lorsque les symptômes caractéristiques de ce médicament se trouvent réunis.

ACIDUM PHOSPHORICUM.

Spermatorrhée.

M. N., étudiant en droit, âgé de 19 ans, yeux et cheveux noirs, grêle, pâle et faible, avait abusé de la masturbation dans son enfance. Depuis trois à quatre ans, s'étant beaucoup appliqué aux études, il avait été atteint de maux de tête habituels, auxquels s'étaient joints un abattement général et une inaptitude au travail; toutes les fois qu'il allait à la selle, il avait un écoulement de sperme avec sensation de volupté assez marquée. Après avoir été traité inutilement pendant plus d'un an par la médecine physiologique, avant de mettre fin à sa vie comme il y était disposé par sa mélancolie, il voulut encore essayer de l'homœopathie et se présenta à moi, le 12 juin 1836.

Les symptômes principaux étaient : Embarras de tête constant, mais surtout le matin, et après les évacuations de sperme ;

Perte de mémoire ;

Inaptitude au travail, paresse, absence de désirs, indifférence à tout ce qui l'entoure, excepté sur son état auquel il pense sans cesse ;

Tristesse : cependant la société l'égaie ;

Désir de la mort et propension au suicide ;

Il désespère de guérir ;

Douleurs de tête habituelles au front au-dessus des

yeux, qui l'empêchent de s'occuper, mais que l'air et la distraction soulagent ;

Visage pâle, défait ;

Faim : fréquemment il sent besoin de la nourriture comme par un épuisement ;

Digestion lente ;

Constipation habituelle ;

Selles dures, difficiles ;

Quelquefois diarrhée d'un jour.

Écoulement de sperme en allant à la selle, suivi d'abattement général ;

Pollutions nocturnes ;

Un peu de toux sèche comme par un chatouillement au larynx ;

Palpitations ;

Sommeil agité par des rêves ;

Le matin il a de la peine à quitter le lit.

L'abus de la masturbation, les travaux de cabinet, comme causes éloignées, et le phénomène de la *perte du sperme pendant les selles* me déterminèrent pour *acid. phosph.* (1). Je lui donnai 11/000, trois doses pour prendre à cinq jours d'intervalle, en lui prescrivant le régime convenable d'après les principes de la doctrine homœopathique, je lui recommandai

(1) Je ne trouve pas ce symptôme nominativement exposé dans la *Matière médicale pure* ; mais j'y lis :

235. Emission de semence pendant la nuit, sans érection.

575. Rêves lascifs, avec éjaculation.

Les symptômes de la tête et du corps, par rencontre, s'y lisent exactement. (*N. du R.*) •

surtout l'exercice au grand air, à pied, sans cependant le pousser jusqu'à la fatigue.

Lorsqu'il revint, quinze jours après, la santé était beaucoup améliorée, ses selles étaient devenues régulières, et le phénomène de la perte du sperme pendant leur évacuation avait entièrement cessé; il n'avait pas eu de pollutions nocturnes depuis huit jours; son esprit et sa mémoire ainsi que son humeur étaient en bien meilleur état.

Je le laissai sans médicament jusqu'au 10 de juillet, où l'amélioration sembla s'arrêter. Deux doses *sulf.* x/000, de huit en huit jours, et, quinze jours plus tard, une dose *sepia* x/000, amenèrent la guérison complète. Ce jeune homme, rendu à sa gaieté naturelle, reprit assez d'embonpoint, et put se livrer au travail nécessaire pour se préparer à ses examens; une vie régulière et un régime convenable ont empêché toute rechute jusqu'à ce jour.

L'action de l'*acide phosphorique* sur les organes génitaux a été si sensible dans ce cas, qu'on ne peut pas se refuser à attribuer à ce médicament la cessation de l'*écoulement du sperme* pendant les selles, et la principale part dans la guérison du malade.

ARNICA.

La spécificité de ce médicament dans les maladies produites par les violences mécaniques compte en sa faveur autant de preuves que de cas dans lesquels il a été expérimenté. L'indifférence que les médecins de l'ancienne école, et surtout les chirurgiens, conser-

vent à l'égard de cette plante, qui pourrait si bien être utilisée dans les opérations chirurgicales, est une preuve que les vérités les plus palpables, les plus évidentes sont repoussées quand elles contrarient les idées systématiques fortement enracinées. Rapporter un plus grand nombre de cas que ceux déjà connus offrant les effets prompts et réellement palpables de cette plante dans les blessures de différente nature, tant sur l'espèce humaine que sur les animaux domestiques, n'ouvrirait pas les yeux de ceux qui ne veulent pas voir, et n'apprendrait rien aux personnes qui ont suivi ou pratiqué quelque temps l'homœopathie.

Je ferai seulement remarquer que dans les cas graves de contusion ou d'entorse, la friction faite avec la teinture pure d'*arnica* en accélère beaucoup les effets et en assure les résultats; on emploie, matin et soir, une cuillerée à café de teinture pure en friction légère sur la partie lésée : ce moyen a produit en trois jours la résolution complète d'une contusion énorme de l'articulation de l'épaule d'un cheval, après une chute sur le pavé; quelques instants après qu'il eut été relevé, l'épaule devint enflée, l'extrémité roide et très-douloureuse en ployant le membre : l'animal ne pouvait plus s'appuyer dessus. Un maréchal, très-expert et consciencieux, conseilla de suite une forte saignée et deux sétons à l'épaule, etc., en pronostiquant les suites les plus dangereuses. On se contenta de frictionner le membre avec de la teinture d'*arnica* pure deux fois par jour, de la manière indiquée, et de faire prendre une goutte de la 30^e atté-

nuation sur un morceau de sucre tous les soirs. Le premier jour, on tint le cheval à la paille (parce que le membre était très-chaud, ainsi que les oreilles et les naseaux); le lendemain, on lui donna demi-ration d'avoine; le troisième jour, ration entière; le quatrième, il reprit son service sans boiter: on s'abstint de lui donner du foin encore pendant cinq jours, quoique l'animal n'offrît plus aucun signe de souffrance.

Une contusion de la corne du pied de devant d'un cheval fut produite par la roue d'une grosse voiture lourdement chargée, sous laquelle le sabot se trouva pris; lorsqu'il fut retiré, le pied saignait par la fourchette, par le talon et par le bord antérieur et supérieur du sabot; quatre jours après, le cheval faisait son service: seulement l'ongle, affaibli et brisé par la contusion, laissa le pied sensible aux pavés pendant six mois; on fut obligé de ferrer à planche pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'un ongle sain eût remplacé celui qui avait été altéré: aucun autre moyen n'a été employé dans ces deux cas graves, ni bains, ni émollients, ni cataplasmes, etc. etc. Que diront les adversaires de l'homœopathie, qui en rapportent les beaux effets à la seule imagination du malade?

Ce puissant médicament est utile aussi dans un grand nombre de cas de maladies de nature purement dynamique, surtout lorsqu'il s'agit d'exciter l'action des vaisseaux absorbants.

Un enfant de six mois, atteint d'hydrocéphale

chronique congéniale, avait le crâne triple de son volume régulier; les sutures étaient écartées de plus d'un travers de doigt; la fontanelle antérieure avait plus de deux pouces de diamètre; la peau était luisante, et sans aucune espèce de poils; le visage exprimait la douleur; l'enfant criait continuellement, jour et nuit, avec une colère excessive; il rejetait le lait et toutes les boissons; il avait depuis plusieurs jours du dévoiement, et malgré cet état fâcheux du système cérébral, l'enfant avait de l'intelligence, et souriait lorsqu'on cherchait à l'amuser.¹⁶

Pour calmer un peu cette irritation morale et la diarrhée, je fis prendre *chamomilla* x/000 dans un verre d'eau, par cuillère à café, toutes les heures; le lendemain, je donnai *arnica* iv/000, à répéter tous les cinq jours.

Après huit jours, l'enfant avait un très-bon sommeil la nuit; et le jour il était tranquille; il ne vomissait plus, et commençait à prendre quelques cuillerées de potage; la tête paraissait moins grosse: elle était évidemment moins luisante. On continua ce médicament pendant un mois; à cette époque l'enfant était gai, et ne donnait plus aucun signe de malaise, quoique la tête restât plus grosse que dans l'état normal. La mère (qui est une femme du peuple, très-malheureuse), le jugeant guéri, ne voulut pas absolument continuer des médicaments qu'elle ne croyait plus nécessaires.

M. ^{ooo}, cocher, souffrait d'un gonflement de la face, énorme, que les sangsues et les cataplasmes

n'avaient fait qu'augmenter. Le 23 mars 1835, à ma visite, le matin de bonne heure, toute la face était enflée, d'un rouge foncé, et luisante; le nez, la lèvre supérieure et la joue droite étaient le plus enflés; le malade ressentait des battements dans ces parties comme par un abcès (1). Ce symptôme me détermina pour l'*arnica*, dont je lui plaçai de suite 1v/000 sur la langue de la manière qu'il me fut possible, et lui prescrivis bouillon de bœuf pour nourriture, et eau sucrée pour boisson.

Une heure après, il eut une exaspération sensible du gonflement et de la douleur; mais deux heures après la prise, il souffrait déjà moins: l'amélioration a été si rapide ensuite, surtout pendant la nuit, que le lendemain il put reprendre son service.

Une dame de 70 ans, après avoir été débarrassée de la fièvre et des autres symptômes d'une péripneumonie par les médicaments homœopathiques convenables, conservait, le sixième jour, un point de côté assez vif qui l'empêchait de se remuer dans son lit et de tousser, sans autre symptôme remarquable: une dose *arnica* x/0 fit dissiper le point en moins de 24 heures, et la convalescence fut ensuite franche et durable.

Un gonflement du testicule, causé par un effort en voulant soulever un poids, avec douleur et tension du cordon spermatique, a cédé, en cinq jours,

(1) Ces symptômes sont effectivement ceux de l'*arnica*;
v. *Mat. méd. pure.* (N. du R.)

à l'action d'*arnica* 1v/000, dans une tasse d'eau, une cuillerée à café toutes les deux heures. Dès le second jour du traitement, les douleurs avaient cessé; le huitième jour, il ne restait plus qu'un gonflement de l'épididyme, qui fut dissipé par trois doses *aurum* x/00, une tous les trois jours. Ici c'est la nature de la cause occasionnelle qui a déterminé le choix du médicament, et probablement produit un succès aussi prompt (1).

AGNUS CUSTUS.

Gonflement de la rate par l'abus du sulfate de kinine.

Mme. Joseph, âgée de 44 ans, se présenta à ma clinique le 31 août 1836; son ventre était si volumineux, qu'un confrère, qui ne l'avait examinée que superficiellement, crut avoir à faire à une hydropisie enkistée de l'ovaire, et me l'adressa sous cette indication; l'ayant placée sur un lit, je reconnus une tumeur du volume de la tête d'un adulte, globulaire, ayant à peu près la forme d'une rate très-volumi-

(1) J'ai un reproche sérieux à faire aux homœopathes praticiens et à moi-même : c'est d'avoir beaucoup trop borné et circonscrit l'usage de l'*arnica*; il semble, en vérité, que cette substance ne soit utile que dans les cas de contusion;.... et cependant à lire le nombre et la variété des symptômes pathogénétiques que contient la *Mat. méd. pure*, on aurait quelque droit de considérer l'*arnica* comme une panacée: j'exhorte donc fortement mes confrères à faire une étude plus approfondie et une application plus fréquente de ce précieux remède. (N. du R.)

neuse, occupant le côté gauche du ventre, qu'elle distendait comme le ventre d'une femme grosse de sept mois; le ventre était sensible à la pression; langue blanche; bouche amère; appétit modéré; peu de soif; après les repas, le ventre se gonfle; beaucoup de vents; selles dures; urines rouges et épaisses, rares douleurs dans le bas-ventre et les reins en urinant; les règles durent de dix à dix-huit jours, précédées de maux de tête, de vertiges, d'obscurcissement de la vue, et accompagnées de douleurs dans le bas-ventre et les lombes; toux avec crachats de sang, et ensuite crachats muqueux abondants par quintes fortes, surtout le matin, accompagnée de palpitations et de saignement de nez; oppression en montant les escaliers; jambes très-fatiguées, qui enflent le soir; teinte jaune de la peau: elle sue très-facilement; fièvre quarte depuis six mois; les accès se composent de légers frissons vers le soir, suivis de chaleur, avec mal de tête, sans soif, un peu de délire, et se terminent par une sueur abondante; sommeil assez bon; rêves agités; tristesse: elle était naturellement très-gaie.

Les symptômes précurseurs sont des gourmes, le charbon (?), souvent des abcès aux doigts, un abcès au sein, plusieurs fois des fièvres tierces et des érysipèles à la face; elle s'est aperçue d'une tumeur dans le ventre, il y a quatre mois, à la suite de fortes doses de sulfate de quinine qu'elle avait prises pour couper la fièvre; la tumeur a augmenté successivement jusqu'à ce qu'elle ait atteint le volume actuel.

Après avoir porté un pronostic très-défavorable de cette maladie, je donnai *agnus castus* x/000 trois doses à prendre à cinq jours d'intervalle. [La tumeur de la rate fut le principal motif qui fit pencher mon choix sur ce médicament plutôt que sur *arsenic*] (1).

Le 14 septembre, les règles sont venues sans douleurs, et assez abondantes; le ventre est moins gros, moins dur et moins douloureux; la fièvre ne se montre plus que par des sueurs; selles abondantes et régulières: *agnus castus* x/000.

Le 21, la tumeur a diminué de moitié; il n'y a plus de fièvre; le teint est clair.

On continue ce médicament tous les huit jours, jusqu'au 11 octobre, où la tumeur de la rate est entièrement dissipée.

(Les essais d'*agnus castus* contre l'impuissance n'ont pas répondu à ce qu'en disent les auteurs: l'amélioration n'a toujours été que passagère.)

BELLADONNA.

Etourdissement avec saignement de nez.

Un jeune Savoyard, robuste, blond, à teint rosé, frotteur de profession, était affecté d'une inflammation chronique des paupières, avec photophobie,

(1) J'engage l'auteur de cet article à faire publiquement connaître où il a pris les symptômes pathogénétiques qui lui ont fait choisir *agnus castus* pour spécifique de la splénite chronique; je n'ai pas su les trouver.

Au reste, la pathogénésie entière du *Vitex* n'a pas encore été

pour laquelle *sulph.*, *calcareæ*, *mercur.*, avaient fait très-peu de chose ; après ce dernier médicament , je lui donnai *belladonna* x/000 dans une cuillerée d'eau le matin. Trois heures après , en montant des escaliers , il fut atteint *d'un fort vertige* ; qui l'obligea à se tenir à la rampe pour ne pas tomber ; en même temps il lui *partit un torrent de sang du nez* : il en perdit dix à douze onces. Le quatrième jour , l'inflammation des paupières était beaucoup mieux , et deux autres doses , répétées de cinq en cinq jours , amenèrent la guérison. Les expériences pures de HAHNEMANN nous montrent suffisamment la vertu qu'a ce médicament de produire des hémorrhagies nasales ; le scepticisme des dissidents des bords du Rhin , relativement à l'action des doses minimales , nous a engagé à publier ce fait , où une si petite dose de médicament a produit un effet si fort sur un sujet robuste et jeune : ce fait offre d'ailleurs la particularité des vertiges avec l'hémorrhagie nasale.

PROSOPALGIE FACIALE.

La *belladonna* a une grande affinité avec le système nerveux , et surtout ses rameaux de la face : chez les femmes , il est bien rare qu'elle ne soit pas de quelque utilité dans les névralgies faciales (*prosopalgies*) ; souvent même elle suffit seule pour la guérison radicale.

traduite et publiée en français ; il n'existe en cette langue que ce que contient le compendium de JARR, livre commode , mais que le praticien doit considérer comme insuffisant. En conséquence , je vais m'occuper de cette traduction. (N. du R.)

Milady ^{***}, âgée de 24 ans, blonde, yeux bleus, teint clair, peau très-fine, très-impressionnable, abondamment réglée, souffrait depuis plusieurs mois d'une névralgie faciale; les accès, commençant à trois heures de l'après-midi, et finissant à minuit, consistaient dans des élancements, comme si une lance, du devant de la tempe, traversait l'orbite derrière le globe de l'œil gauche; elle n'avait pas d'autres souffrances, et pendant les intervalles libres des accès, elle était gaie et très-bien portante. *Bellad.* x/000 à prendre de suite (quatre heures avant l'accès); il n'y eut pas de changements à faire au régime, parce que cette dame vivait d'une manière très-sobre; l'accès se fit à peine sentir, à neuf heures du soir, pendant quelques minutes, et il ne reparut plus. (Elle continua, par précaution, l'usage de ce médicament tous les trois jours, pendant quinze jours). Il y a un an que la guérison a eu lieu: il n'a plus été ressenti de douleurs.

Mme. ^{***}, blonde, yeux bleus, teint clair, carnation très-saine, humeur douce et gaie, fut atteinte d'accès de prosopalgie d'une violence insupportable. Son médecin fit appliquer des sangsues *loco dolenti*, faire des applications d'acide hydrocyanique, prendre des pilules de Mœglin, des doses énormes de sulfate de quinine, pendant un mois, qui n'eurent d'autre résultat que d'occasionner une perte qui durait encore, six semaines après, quand elle réclama mes soins. Elle se fit arracher deux dents cariées, qui répondaient à la partie douloureuse; n'éprouvant pas

de soulagement dans sa province, elle vint passer quinze jours dans la capitale, auprès des grandes notabilités médicales (les docteurs Marj., Andr. f.), qui se contentèrent de confirmer le traitement antérieur, et appuyèrent surtout sur la diète, ou du moins sur l'abstinence absolue de la viande et du pain, sur l'application des sangsues localement et l'administration du fer à hautes doses. Enfin, voyant ses souffrances plutôt augmenter, et que les soins conseillés par les médecins ne lui avaient ôté jusque-là que son embonpoint et ses forces, elle se décida, après quatre mois de souffrances, à avoir recours à l'homœopathie; elle me fit écrire, le 15 mai dernier, en me faisant le récit ci-dessus, sans autres éclaircissements sur la nature, le siège des souffrances et l'état général. Comme la constitution devait être imprégnée de médicaments, je pensai qu'il serait convenable de laisser quelques jours la malade se reposer. En attendant que l'on me fournît un tableau plus complet de la maladie, je lui conseillai de tâcher de se nourrir par des bouillons de viande, et successivement des potages au pain et de la viande rôtie, si l'estomac pouvait le supporter. Courrier par courrier, je reçus la prière de me rendre au plus tôt près d'elle. Ses accès étaient si forts, qu'elle craignait de ne pas bien les exprimer et de m'induire en erreur. La circonstance que la maladie se manifestait par accès, l'âge, le sexe, la constitution de la malade et l'hémorrhagie utérine, me décidèrent à envoyer une dose de *belladonna* x/ooo pour mettre dans un verre d'eau, et en faire

prendre une cuillerée à café toutes les cinq ou dix minutes, jusqu'à ce que les douleurs fussent diminuées, et le surlendemain matin je partis pour me rendre auprès d'elle ; j'y arrivai à une heure : c'était l'époque du jour où les douleurs étaient ordinairement le plus violentes ; elle avait commencé le médicament la veille à six heures du soir ; les douleurs étaient déjà beaucoup moins fortes, et les crises moins longues. La malade était pleine d'espérance : la nourriture qu'elle avait prise depuis quelques jours avait relevé ses forces, et *aussitôt après avoir pris la seconde cuillerée du médicament, elle sentit la violence de ses douleurs diminuer*. Je complétais alors le tableau de la maladie, dont les principaux traits étaient :

Les douleurs commencent le matin à six heures, et durent jusqu'à neuf heures du soir ;

Elles ont lieu par petites crises excessivement violentes qui arrachent des cris ;

Elles occupent tout le côté droit de la face, depuis derrière l'angle de la mâchoire inférieure jusqu'à la tempe, et tout le côté de la tête : c'est comme des fils qu'on tirerait avec une violence excessive. Un léger attouchement et les mouvements des mâchoires en parlant, mangeant ou buvant, les réveillent ;

Une forte pression les soulage aussi ;

Visage coloré pendant les crises ,

Et pâle dans les intervalles ;

L'appétit est bon , peu de soif ;

Constipation ;

Les règles continuent depuis six semaines : avant, elle les avait pendant huit jours régulièrement, et fort;

Humeur douce et gaie; pendant les crises, impatience.

Puisqu'il y avait amélioration, je fis continuer la *bellad.* de la même manière jusqu'à nouvel ordre.

L'amélioration a toujours continué insensiblement, et quinze jours après, la malade était entièrement délivrée de ses douleurs, ainsi que de la perte utérine : elle n'a pas souffert depuis (1).

Chez le sexe masculin, *nux. v.* offre plus généralement le caractère d'efficacité dans la prosopalgie.

CALCAREA CARBONICA.

Eruption de petites phlictènes miliaires (exema) sur le nez.

Mme. ^{ooo}, âgée de 25 ans, blonde, yeux bleus, très-impressionnable, faible et délicate, sujette à des fleurs blanches depuis long-temps, réglée très-abondamment et long-temps, d'une humeur douce et timide, prit *calc. carb.* x/o, le 20 septembre 1834. Le 24, elle sentit dans la nuit un picotement et une

(1) Il n'est peut-être pas inutile de mettre ici en saillie l'exactitude des symptômes pathogénétiques de *belladonna*, sur lesquels s'est appuyé avec tant de justesse et de bonheur l'auteur de l'observation qu'on vient de lire.

139. Forte douleur de crampe à la bosse frontale, qui descend le long de la pommette jusqu'à la mâchoire inférieure.

242. Douleur dans les orbites; parfois il semble que les yeux

démangeaison sur le nez ; le matin , toute cette partie était rouge , légèrement enflée , et couverte de petits boutons milliaires remplis de limphe transparente , avec un léger prurit. Je fis respirer plusieurs fois le *camphre* dans la journée ; le lendemain , la peau du nez s'en allait en petites écailles furfuracées ; le prurit , la rougeur et les phlictènes avaient disparu (1).

CANTHARIDES.

Irritation excessive des voies urinaires.

- Le colonel N., créole, mexicain, âgé de 27 ans, d'une

soient arrachés ; parfois, et pendant plus long-temps, qu'on les refoule dans la tête, à quoi se joint encore une douleur qui presse du front sur les yeux.

243. Tiraillement dans l'œil, partant du coin interne.

244. Douleur tractive au-dessous de l'œil gauche, de bas en haut.

311. En mangeant (et non *en marchant*, comme le dit la traduction française), violent élançement dans l'articulation droite de la mâchoire, jusque dans l'oreille, qui continue après la mastication, avec le caractère de vulsion.

379. Le coin droit de la bouche est tiré en dehors.

380. Un spasme tire la bouche de travers.

389. Vifs élançements au menton.

390. Sensation spasmodique du menton.

393. Élançements et tension dans la mâchoire inférieure.

398. Vifs élançements au bord inférieur du côté droit de la mâchoire.

400. Dans la mâchoire inférieure, douleur tractive, qui se dirige en dedans, et se dissipe promptement. (*Mat. méd. pure.*) (*Réd.*)

(1) On pourrait regarder cette éruption comme spontanée et

taille élevée, de construction musculaire, de larges épaules dénotant la constitution la plus forte, était atteint d'une uréthrite chronique depuis plusieurs années; l'écoulement ne fournissait que deux ou trois petites gouttes par jour, sans aucune douleur à l'urèthre; ce malade jouissait d'ailleurs d'une excellente santé et n'offrait que peu ou point d'autres symptômes remarquables, excepté une grande vivacité de caractère, s'emportant très-facilement, et très-pusillanime à l'égard des souffrances physiques. Après lui avoir administré pendant plusieurs semaines différents antipsoriques sans succès, voulant réveiller un peu l'action de la partie malade, dans l'espoir qu'ensuite les antipsoriques seraient plus efficaces, je lui donnai *canthar.* 30/0, à mettre dans un verre d'eau, pour en prendre une cuillerée à café le soir en se couchant et le matin. Il prit la première cuillerée à café à minuit, étant dans un état de santé parfaite (il y avait plus de six semaines qu'il n'avait pas vu de femme); à l'instant même, comme s'il avait avalé du feu, il fut pris d'une douleur cuisante dans l'urèthre,

indépendante de l'action de *calcareæ*, si elle ne coïncidait parfaitement avec les symptômes suivants de cette substance.

184. Fourmillement léger au côté du nez, sous la peau.

185. Prurit dans toute la face (les sept premiers jours), qui oblige à se gratter sans cesse.

186. Eruption de petits boutons non douloureux, à la face, au bout de cinq jours.

190. Eruption de nombreux boutons très-pruriteux, à la face entière (au bout de neuf jours). (*Réd.*)

comme si un fer rouge était passé depuis le col de la vessie jusqu'à l'extrémité du gland ; ces douleurs durèrent toute la nuit , avec des envies très-fréquentes d'uriner, des ténésmes et très-peu d'urine très-claire. Le lendemain matin il me fit appeler de très-bonne heure ; les souffrances n'étaient plus aussi vives, mais elles continuaient toujours ; il n'avait pas dormi de toute la nuit et était dans un état d'inquiétude excessive de cette souffrance inusitée ; je lui donnai *camphora* 3/00000 dans un verre d'eau , une cuillerée à café toutes les dix minutes ; les douleurs se calmèrent peu à peu dans la journée ; la nuit fut excellente, et le lendemain il n'avait plus de traces de son accident. La blénorrhée fut aussi emportée dans la bourrasque.

Les faits de sensibilité excessive à l'action des doses les plus minimes de certains médicaments sur des sujets très-robustes, ne sont pas rares ; ce qui rend très-difficile, ou même impossible, d'établir *à priori* la dose la plus convenable pour tel ou tel sujet, ou dans telle circonstance ; dans les cas de cette susceptibilité excessive aux souffrances primitives de l'action des doses les plus petites des médicaments, où l'olfaction même n'était pas supportée, je me suis bien trouvé de mettre un globule de l'atténuation appropriée dans un verre d'eau, de prendre une cuillerée à café de ce verre d'eau pour le mettre dans un second verre, et faire prendre une cuillerée à café de ce dernier tous les jours jusqu'à ce qu'on observe quelques effets.

Les *cantharides*, par leur affinité reconnue avec les organes urinaires, sont un spécifique assez généralement utile dans les coliques néphrétiques, c'est-à-dire des accès de douleurs très-aiguës, comme des tranchées très-profondes dans le ventre, répondant à la région des reins, que le moindre mouvement exagère, s'étendant le long de l'urèthre, quelquefois avec douleur et rétraction des testicules, urines crues pendant l'accès, déposant des graviers avant et après les accès, vents; constipation, etc.

Dans plusieurs cas semblables, ce médicament a toujours été utile; quelquefois les douleurs ont cessé au bout de dix minutes, comme par enchantement. Dans ces cas de douleurs très-aiguës, je fais toujours prendre le médicament dans un verre d'eau par cuillerée à café, à des intervalles très-rapprochés (1).

(1) Cette observation me paraît offrir un double intérêt :

1° Celui d'une très-grande réceptivité à l'égard d'une dose matériellement minime;

2° Celui de la guérison d'une blennorrhée chronique et indolente après l'administration d'un remède qui n'est ordinairement prescrit que dans la période aiguë et douloureuse de l'urétrite.

La très-grande susceptibilité de ce malade me rappelle le cas que je crois avoir déjà consigné, d'un homme qui après une première et une seconde dose de *copaïva*, contre une urétrite, fut atteint d'une aliénation mentale récidivée; j'administrerai *camphora*; une troisième dose qu'avait reçu le malade ne fut pas prise, dans la crainte de voir se répéter l'accident cérébral; l'urétrite disparut. (Réd.)

IGNATIA.

Le nombre de symptômes remarquables, et si bien caractérisés de l'*ignatia* sur l'anus, rapportés dans l'inappréciable *Matière médicale* de HAHNEMANN, devait nous faire présumer l'affinité spéciale de ce médicament sur cette partie, et sa spécificité pour un grand nombre de ses affections. L'expérience prouve tous les jours cette présomption; des altérations de différente nature à l'anus, sur des personnes de sexe et d'âge divers, ont très-souvent été soulagées par ce médicament; il a cependant une prédilection pour les constitutions, le sexe et l'âge qui approchent le plus du lymphatique nerveux.

M. N., âgé de 25 ans, est blond, très-nerveux; la moindre douleur lui cause de la défaillance, il ne peut pas prendre un médicament quelconque liquide sans vomir; les solutions homœopathiques même les plus faibles lui produisent cet effet. Son caractère est très-doux, timide, et approche de celui de la femme. Depuis quelques jours, il souffrait de douleurs vives à l'anus qui augmentaient beaucoup en allant à la garde-robe; les selles étaient difficiles quoique non dures; un globule d'*ignatia* 30^{me} sur la langue, le matin, et le régime convenable, dissipèrent ces douleurs dans la journée même.

Un petit garçon de 5 ans souffrait depuis huit jours d'une douleur continue dans l'anus, il disait sentir comme un point continuels dans cette partie. La nuit

il ne pouvait pas tenir dans son lit, il était obligé de se promener toute la nuit ; il souffrait aussi davantage quand il était assis pendant le jour et tranquille ; les selles étaient dures et difficiles. Cet enfant avait toujours sommeil, parce que la douleur l'empêchait de dormir ; il était d'un caractère doux et craintif. Ces souffrances l'avaient fait un peu maigrir, mais il ne présentait pas d'autres symptômes.

Je lui donnai *ignatia*, x/ooo dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée à café toutes les heures, et lui prescrivis un régime convenable. Il commença le médicament à six heures du soir ; à huit heures, la douleur était entièrement dissipée ; il continua ce médicament pendant huit jours en en éloignant les prises. Il y a plus de trois mois que cette indisposition est guérie, et elle n'est pas revenue.

Deux dames d'un âge différent étaient atteintes de *fissures à l'anús* ; le symptôme principal et le plus incommode de cette maladie est une douleur horrible qui dure plus ou moins long-temps après avoir été à la selle ; *ignatia* a dissipé ce symptôme chez toutes les deux. Pendant les premières semaines, la prise de ce médicament était suivie d'un soulagement presque instantané, mais ensuite il ne faisait plus rien.

La *fissure à l'anús* est une maladie dont la guérison par les médicaments homœopathiques a entièrement échoué dans quatre cas que j'ai eus à traiter ; deux ont été guéries par des injections d'*huile de jusquiame* ; sur les deux autres j'ai été obligé de pratiquer l'opération.

L'*Ignatia* est un médicament bien précieux dans les désordres produits par les chagrins d'un AMOUR CONTRARIÉ, comme l'a remarqué HAHNEMANN ; j'en ai obtenu une guérison très-prompte chez deux jeunes personnes.

Chez l'une, les fonctions digestives étaient entièrement dérangées. Perte d'appétit, sensation de faiblesse, et poids à l'estomac ; retard des règles, fréquentes défaillances, tristesse, pleurs, amaigrissement considérable. Malgré l'air de la campagne et les distractions, ces accidents persistaient depuis plusieurs semaines et allaient plutôt en augmentant.

La seconde malade, outre le dérangement de l'estomac, éprouvait des attaques d'histerie assez fréquentes. *Ignatia* x/000, répété tous les trois jours, les a guéries toutes les deux en moins d'une semaine.

GRAPHITES.

Crampe au pied.

Mademoiselle ^{ooo}, âgée de trente-six ans, rachitique, prit *graphites* x/0, en se couchant ; et deux heures après elle fut saisie d'une crampe aux pieds si violente, que la plante de ses pieds se courbait entièrement, avec une douleur excessive ; elle fut obligée de se lever. Cette crampe dura plus d'une demi-heure [jamais elle n'avait éprouvé un phénomène semblable] (1).

(1) Les *crampes* paraissent être l'un des symptômes le plus constant de *graphites* ; on lit en effet (*Mat. chron.* 1) :

IPECACUANHA.

Apoplexie.

M^{me} N., âgée de 68 ans, très-sensible à l'action des médicaments, fut atteinte, les premiers jours de février 1837, de la grippe. Des nausées continuelles, des vomissements très-fréquents de bile, avec anxiété, et la respiration difficile avec très-peu de fièvre, me déterminèrent à lui donner *ipecacuanha* x/00000 dans un verre d'eau, une cuillerée à café toutes les dix minutes.

Dès la première cuillerée, les vomissements s'arrêtèrent; mais après la quatrième, les symptômes simulant l'apoplexie se manifestèrent: bouche tordue, yeux retournés, tête renversée en arrière, visage pâle, bave sortant de la bouche, respiration embarrassée

381. Douleur de crampe dans le bras gauche.

393. Les doigts se rétractent, comme par une crampe.

394. Après avoir saisi un objet, les doigts restent contractés et raides.

395. Comme par un spasme crampoïde, les doigts s'entrecroisent l'un l'autre.

409. Tiraillement crampoïde dans les veines variqueuses des jambes.

415. Crampes douloureuses dans les jambes.

434. Tension dans le tendon d'Achille, au point d'empêcher de monter.

440. Crampe tout le jour, dans les mollets.

446. Tiraillement crampoïde depuis les orteils, qui sont retirés en dedans, jusqu'aux genoux. (*Réd.*)

avec râle, perte entière de connaissance. Ces accidents duraient encore lorsque j'arrivai, un quart d'heure après. Je fis dissoudre *arnica* x/o dans quatre cuillérées d'eau, et je lui en introduisis quelques gouttes dans la bouche. En peu de minutes elle était revenue à son état ordinaire. Cette dame est si sensible à l'action des remèdes, qu'elle éprouva tous les symptômes d'une cystite par un seul globule de *nux. v.* 30, lesquels se dissipèrent en quelques minutes, comme par un coup de baguette, par *camph.* 12/000.

Ces symptômes expliquent pourquoi l'*ipécacuanha* a été si souvent utile chez les apoplectiques; et les allopathes, qui font vomir leurs malades dans cette maladie, feraient bien mieux d'employer cette substance que le tartre stibié qui leur est si funeste.

LACHESIS TRIGON.

Tiraillement des tendons.

Un homme robuste de 28 ans, qui prenait depuis

(1) L'accident pseudo-apoplectique, je dirai plutôt spasmodique, lipothimique, que consigne ici M. Croserio, mérite d'être pris en note; il n'était pas encore explicitement inscrit parmi les effets de l'*ipécacuanha*, et il me paraît devoir être considéré comme une pure exagération des symptômes pathogénétiques de cette substance. J'attire sur ce fait l'attention des praticiens, et les prie de publier les cas qui offrent quelque rapport avec celui-ci; ce n'est que d'une nombreuse collection d'observations de ce genre qu'on pourra faire surgir une pathogénésie tant soit peu complète, supplément indispensable à ce que nous possédons de la *Matière médicale pure.* (Réd.)

trois jours *lachesis* 30/0, tous les matins, fut saisi d'une sensation de tiraillement très-douloureux dans les mains et les bras, il lui semblait que les nerfs se raccourcissaient (disait-il); il sentait un besoin de tirer ces parties, quoique la traction lui fût douloureuse; ce symptôme a duré quelques heures et s'est dissipé spontanément.

LYCOPodium.

Certains individus sont d'une susceptibilité si vive à l'action des médicaments homœopathiques, que, même aux fractions les plus fabuleusement minimales, ils en éprouvent des effets primitifs et désagréables, et ressentent ordinairement plus difficilement les effets curatifs (du moins selon mon expérience). M. N., âgé de 40 ans, brun, grand, gros et largement bâti, souffrait depuis plusieurs années de symptômes d'hypocondrie qui se manifestaient surtout sur l'appareil digestif et le moral. *Sulph.* x/0, dans quinze cuillerées d'eau, une chaque soir avait apporté un soulagement très-marqué les trois premiers jours (il ne fut pas nécessaire de rien changer à son régime habituel qui était sobre et nourrissant); mais dès le cinquième jour on fut obligé de le suspendre par suite de malaise à la tête, de l'augmentation de ceux de l'estomac, de selles diarrhéiques, etc. Après quelques médicaments intermédiaires, qui tous produisirent des effets primitifs sensibles, sans soulagement durable des souffrances, je lui donnai *lycopodium* 30/0 dans 200 gouttes d'eau et d'eau-de-

vie, une goutte tous les jours ; après la seconde dose, il lui survint du trouble dans la tête, pâleur du visage, traits tirés et défaits, faim excessive, *un bouton sur l'aile gauche du nez*, et un autre *à la face interne de l'avant-bras gauche*, bouche mauvaise, tristesse. Ces boutons causaient de la démangeaison et du picotement ; ils devinrent gros et remplis de suppuration comme des gros boutons-de petite-vérole ; celui du nez causa un gonflement dans cette partie et à la lèvre supérieure, qui retint plusieurs jours le malade à la chambre [cet homme n'avait jamais eu de boutons dans sa vie] (1).

Le *lycopode* a produit sur mes yeux un phénomène d'éblouissement bien remarquable (2). Il y a trois ans, j'avais pris deux fois, à huit jours d'intervalle, *lycopode* 30/0 ; trois jours après la seconde dose, à onze heures du matin, en sortant d'une maison, je me trouvai tellement ébloui que je fus obligé de fermer les yeux ; malgré cela tout était feu et éblouissant devant eux ; c'était comme des rayons de feu qui partaient d'un centre et rayonnaient de manière à m'empêcher

(1) MAL. CHRON. *Lycop.* 75, 76, 77, 587, 619, 620, 621 (Réd.)

(2) *Lycopode*, 419. La lumière du soir aveugle le sujet, qui ne peut ensuite rien distinguer.

421. En se mettant au lit, lueurs passagères devant les yeux.

422. Après la sieste, une sorte de gaze et des lueurs passagères devant les yeux.

423. Tremblement et vacillation dans l'œil devant les yeux. (Mat. chron.)

Ces citations et nombre d'autres pourront paraître oiseuses

absolument de voir ; je me fis conduire chez moi et m'y tins tranquille dans un demi-jour ; une heure après, ce phénomène qui m'avait tant effrayé pour la conservation de ma vue se dissipa entièrement ; je n'avais jamais éprouvé quelque chose de semblable, ni jamais je n'en éprouvai par la suite.

MAGNESIA.

Mme. N., ayant pris une cuillerée à café de *magnésie calcinée*, par le conseil de son médecin allopathique, pour remédier à une constipation habituelle, fut saisie, deux heures après, de coliques d'estomac et de ventre, d'évacuations, par haut et par bas, si violentes, qu'elles simulaient une attaque de choléra ; l'analogie avec cette maladie était encore augmentée par la nature des matières évacuées, qui

aux homœopathes purs ou diligents qui ne cessent de feuilleter les ouvrages du MAÎTRE, et ne se permettent jamais la prescription ou l'administration d'un remède avant d'en avoir consulté tous les symptômes ; aussi n'est-ce pas pour eux qu'elles sont ici cotées.

Mais il n'est pas absolument impossible que ces pages ne soient lues par quelques allopathes ; et comme cette catégorie de médecins est extrêmement disposée à nier la relation de cause à effet entre les médicaments et les symptômes que nous leur rapportons, il m'a toujours paru intéressant, important même, de démontrer que ces symptômes nouveaux pouvaient être prévus, puisqu'ils avaient été expérimentés et enregistrés ; il ne faut pas moins qu'une opiniâtreté bien voisine de la mauvaise foi pour attribuer *toujours* au hasard des phénomènes dont nous sommes en état de prouver qu'un remède donné est ou a été l'origine et la cause. (*Réd.*)

étaient blanches comme de la décoction de riz. Ces accidents se dissipèrent en quelques heures par le repos et l'eau de tilleul.

MANGANUM CARBONICUM.

Otite. Dans la dernière épidémie de grippe, M^{me} ^{ooo}, âgée de 50 ans, tempérament nerveux, très-impressionnable, fut atteinte de l'épidémie de la manière la plus subite et la plus grave : coriza, fièvre, douleur de poitrine, toux, mal de tête violent, faiblesse excessive, dégoût des aliments, soif et sécheresse de la gorge : *aconitum*, ensuite *belladonna* diminuèrent la fièvre et la sécheresse du gosier ; mais la douleur à la gorge ne fit qu'augmenter, et il s'y joignit une douleur atroce à l'oreille droite, à arracher des cris, qui s'étendait au côté du cou et à tout le côté de la tête et de la face ; ces douleurs étaient augmentées en *avalant*, et surtout en *parlant*. *Pulsatilla*, *ignatia*, *mercurius* et *hepar sulph.*, employés pendant plusieurs jours, ne produisirent absolument aucun effet : la maladie ne faisait que s'aggraver ; la fièvre était revenue très-forte, avec subdélire, insomnie complète : tout annonçait un danger éminent. Les symptômes soulignés ci-dessus, qui devenaient toujours plus caractéristiques, me firent songer au *manganum* ; je mis *mangan. carbon.* 30 gr^t dans un verre d'eau, à prendre, par cuillerée à café, toutes les demi-heures ; dès la première prise, la violence des douleurs se calma ; la nuit, il y eut plusieurs heures de sommeil, et le lendemain matin, tout

danger avait cessé. Le jour suivant, il y eut un peu de suppuration épaisse par l'oreille. Continué pendant huit jours, *mangan.* amena la guérison complète. On n'eut pas besoin d'autre médicament pour combattre une maladie, la plus grave de toutes celles que j'aie observé dans l'épidémie (1).

Ce médicament a modifié d'une manière très-favorable une ancienne indisposition incommode, qui avait résisté à dix-huit mois d'un traitement antipsorique le plus laborieusement et le plus sagement combiné, *une perte d'urine*, qui, dans les derniers temps, était devenue presque complète; la malade ne pouvait ni marcher ni même se tenir debout ou assise, sans être continuellement inondée d'urine. Cette incommodité s'est trouvée très-sensiblement amendée, lorsque la malade a pu se tenir hors du lit.

(1) Il existe une variante entre la substance qu'a employée HAHNEMANN et dont il donne la formule, et celle dont a fait usage le D^r CROSERIO.

Le premier s'est servi de l'*acétate de Manganèse*, sans dire pourquoi il le préférerait au *carbonate*; en quoi il a dérogé à son habitude d'expérimenter les métaux et non les sels métalliques, donnant pour motif que l'*acide dénature plus ou moins l'action pure du métal*. Cela peut être; mais pour avoir le droit de l'affirmer, il aurait été nécessaire de répéter avec les sels métalliques les essais faits avec les métaux; c'est à quoi HAHNEMANN n'a que bien rarement procédé; je le répète donc, les symptômes consignés dans la *Matière médicale pure* sont ceux d'un sel métallique formé par un acide plus ou moins actif.

La substance employée par M. CROSERIO (à supposer qu'il l'ait eue bien pure) est, à la vérité, aussi un sel; mais un sel dont

MERCURIUS VIVUS.

Mme. ^{ooo}, âgée de 33 ans, délicate, très-nerveuse, depuis nombre d'années traitée *physiologiquement* pour une prétendue gastrite chronique. (J'ai constaté plusieurs fois que cette médication a pour effet d'augmenter excessivement l'impressionnabilité des malades, ce dont la physiologie donne assez bien la raison.) Pendant que je soignais homœopathiquement ses enfants de la coqueluche, dans l'hiver de 1835, elle était atteinte elle-même d'un rhume qui répondait aux symptômes de *merc.* Je lui fis prendre *merc. viv.* 30/0 dans un verre d'eau, une cuillerée à café toutes les deux heures. Dès le soir même, elle éprouva une chaleur et un picotement aux gencives et un abondant afflux de salive dans la bouche. Pendant la nuit, ces accidents s'étaient augmentés, et le lendemain

l'acide n'est pas doué d'une activité notoire sur l'économie animale.

Or, il est à remarquer que malgré cette différence (s'il n'y a point erreur de mots), les symptômes pathogénétiques de HAHNEMANN sont précisément ceux qui ont guidé M. CROSERIO, et qu'il est si promptement parvenu à dissiper.

16. Le matin, en marchant, violente douleur lancinante, du front à l'oreille, se terminant au tympan.

17. En riant, violente douleur tractive, de l'estomac à l'oreille gauche, aux environs du tympan.

18. En parlant, douleur lancinante sourde dans l'oreille.

25. En avalant à vide, élancement sourd au fond de la gorge,

— 26. 27 des deux côtés. (*Réd.*)

Bibl. Hom. N^{lle} série, t. 1, n° 1.

matin, tous les symptômes d'une salivation mercurielle tourmentaient la malade. Gonflement, rougeur des gencives, aphtes sur la langue, dents sales, agacées, écoulement abondant de salive par la bouche : ces accidents ne se dissipèrent entièrement qu'au bout de quatre jours.

Un de nos amis et de nos confrères les plus instruits, a observé un fait de salivation semblable sur sa fille, âgée de 11 ans, par une même dose de ce médicament : seulement les accidents n'ont duré que vingt-quatre heures.

Nous prions encore les sceptiques de vouloir bien nous expliquer ces faits.

PULSATILLA.

Tumeurs enkistées des paupières.

La division des médicaments en *antipsoriques* et *apsoriques* a été fortement attaquée dans ces dernières années ; ce qui a donné lieu à cette dissidence de doctrine avec le fondateur de l'homœopathie, c'est la difficulté et peut-être l'impossibilité de préciser quelles sont les substances qui n'ont pas de propriétés antipsoriques ; car presque toutes celles-là même dont l'action est reconnue pour le moins durable, tels que l'*opium*, l'*aconit*, l'*ignatia*, etc., ont guéri quelquefois des maladies chroniques qui avaient résisté aux antipsoriques les plus puissants, lorsque leur homœopâthicité était bien complète. La *pulsatilla* est une de celles qui se sont le plus

souvent trouvées dans ce cas ; sans parler de ses succès dans les suppressions , retards ou autres dérangements des règles , les désordres des voies digestives , qui doivent bien appartenir aux maladies psoriques , son efficacité constante dans les petites tumeurs enkistées des paupières (*chalazion*) serait encore une preuve que ce médicament devrait être rangé parmi les antipsoriques ; ou bien peut-être qu'il serait mieux de briser la cloison qui fait cette division des médicaments. J'ai eu plusieurs fois occasion de traiter ces petites indispositions , et toujours elles ont été guéries en moins de quinze jours par ce médicament.

Quelques jours après l'accident produit sur mes yeux par le *lycopode* (voyez cet article) , je m'aperçus de l'existence d'un petit *chalazion* à la racine de ma paupière droite : il était logé sous la voûte orbitaire , et ne me causait d'autre incommodité que de la gêne pour élever la paupière. Je mis en usage , pendant un an , tous les antipsoriques recommandés dans cette espèce de maladie , sans le moindre succès. Pendant ce temps , tous mes amis de l'ancienne école , qui me rencontraient , me proposaient l'incision de ce kiste , qui (disaient-ils) ne guérirait pas autrement. Enfin je songeai à *pulsatilla* , dont je pris 30/000 le matin , tous les jours , et je mis *pulsat.* 18/000000 dans une cuillerée d'eau , et quelques gouttes d'esprit-de-vin , pour en mouiller souvent la tumeur. Trois jours après , la tumeur , qui s'était avancée successivement

vers le bord de la paupière, était percée, et huit jours plus tard, elle était entièrement guérie.

Mme. N., âgée de 40 ans, brune, d'un caractère très-doux, nourrice, portait, depuis quatre à cinq ans, un petit kiste sur la paupière supérieure de l'œil gauche, de la grosseur d'un gros pois; beaucoup de moyens avaient été employés inutilement : il ne lui restait que la ressource de l'opération, qu'on lui offrait, et qu'elle redoutait beaucoup; elle me fut adressée dans le mois de septembre 1836. Eclairé par l'expérience précitée faite sur moi-même, cette Dame étant très-bien portante du reste, et à la fin de sa seconde année de nourriture, j'employai le même moyen, et de la même manière : le résultat fut aussi heureux, seulement la suppuration et l'ouverture du kiste n'eurent lieu qu'au bout de quinze jours. La malade ne fut incommodée du médicament que par un peu de pesanteur de tête : le nourrisson ne s'en ressentit nullement.

Mlle. ^{ooo}, anglaise, 22 ans, blonde, excessivement délicate et sensible, soit au physique, soit au moral, fut, pendant le traitement d'une maladie chronique, atteinte d'une légère tumeur enkistée au bord de la paupière droite; son œil, irrité par la présence de ce corps, était devenu rouge et incapable de supporter la lumière. La malade étant sous l'action d'un médicament qui avait déjà amélioré sensiblement l'affection très-grave et très-dangereuse pour laquelle elle avait réclamé mes soins, je me contentai, pour ne pas déranger cette action, d'administrer localement

le spécifique dans une solution , comme dans les cas précédents.

Deux jours après , la tumeur était moins grosse , l'œil moins rouge ; et quinze jours après , la tumeur était entièrement résoute sans suppuration.

M. N. , 50 ans , brun , habituellement triste , était , depuis un an , soumis à un traitement antipsorique pour une affection catarrhale qui était près de sa guérison ; pendant ce terme , il se développa à la base de la paupière gauche , sous l'arcade sourcillaire , une tumeur enkistée , du volume d'un petit pois ; elle ne causait pas d'autre incommodité que sa difformité et de ne permettre de relever la paupière qu'à demi.

On fit des lotions fréquentes de *pulsat.* , 18 g^{ss}] dans une cuillerée à bouche d'eau , et une à café d'eau-de-vie. Après huit jours de ce traitement , une nuit l'œil se trouva collé et humide , avec un fort picottement , et le lendemain matin , il ne restait de la tumeur qu'un très-petit noyau de la grosseur d'une tête d'épingle , qu'on sentait au toucher. Il paraît que la tumeur s'était vidée dans la nuit. Ce résidu du kiste s'est résout en quelques jours par la continuation du même moyen.

Ces observations démontrent , comme nous l'avons dit , une notable spécificité de la *pulsatille* dans les tumeurs enkistées des paupières. L'application locale des médicaments homœopathiques a rencontré de l'opposition parmi quelques homœopathistes ; et l'illustre fondateur de l'homœopathie a semblé consi-

dérer cette application comme contraire aux vrais principes de l'homœopathie. Si ces principes étaient en opposition absolue avec des faits aussi incontestables que ceux-ci, ce serait une preuve de leur imperfection ; car outre les exemples rapportés par le faussaire Fickel et plusieurs homœopathistes très-consciencieux, les exemples et les conseils eux-mêmes de l'illustre maître, relativement à l'emploi de l'*arnica* dans les lésions physiques, ne sont-ils pas des preuves palpables de l'action des applications locales des médicaments homœopathiques et de leur utilité dans les circonstances appropriées ? Mais ces médications ne sont pas du tout contraires à la doctrine homœopathique ; seulement le médicament, au lieu d'être appliqué sur les nerfs des papilles de la langue, ou de la muqueuse des narines, est appliqué sur les nerfs du système dermoïde, ou des organes malades, et rien ne l'empêche d'exciter la réaction curative de l'organisme (selon la théorie de HAHNE-MANN), comme lorsqu'il est appliqué sur les muqueuses digestives ou respiratoires.

Notre ami, le docteur vicomte de BÖNNEVAL, m'écrit qu'il a trouvé de très-grands avantages, dans les rhumatismes, de faire frictionner, avec la solution du médicament homœopathique convenable, les parties douloureuses ; et je crois avoir appris que notre illustre maître, bien loin de repousser encore entièrement ce mode de médicament, l'avait employé quelque fois aussi avec succès : tant il est vrai que l'accusation de stationnaire, portée contre ce grand

homme par quelques envieux zoïles, est entièrement dénuée de fondement.

Depuis que cet article a été écrit, a paru le troisième volume de la seconde édition des *Maladies chroniques*, de HAHNEMANN, où lui-même, dans l'avant-propos, conseille de frictionner la peau avec une solution du médicament chez les individus d'une constitution très-irritable, et dont les voies digestives ne peuvent pas en supporter l'action : on frictionne une partie, dont les téguments soient sains, avec une cuillerée à café de la solution, tous les jours, ou tous les deux jours, selon la sensibilité de l'individu, quelquefois en alternant avec la dose à l'intérieur. HAHNEMANN assure avoir obtenu de très-bons résultats par ce procédé dans des cas où toutes les autres méthodes d'administrer les médicaments avaient été sans succès.

Lorsqu'on doit faire plusieurs frictions, il recommande de changer de membre ou de place à chaque friction.

L'efficacité de *pulsatilla*, dans le gonflement du testicule, est presque aussi spécifique que sur les kistes des paupières et l'orgelet. Deux vieillards, dont le testicule avait été enflé par suite de fatigue, l'un pour avoir passé une nuit en diligence, l'autre pour être resté trop long-temps debout, ont été guéris en deux ou trois jours par *pulsatilla*, x/000 dans un verre d'eau à prendre par cuillerées. Plusieurs testicules vénériens ont également été guéris très-promp-tement par ce moyen : les douleurs ont été d'abord

calmées, et ensuite la tumeur s'est résoutue beaucoup plus promptement que par tous les moyens de l'ancienne médecine (1).

SPIGELIA.

M. X., bijoutier, souffrait depuis nombre d'années d'une douleur au cœur, comme quelque chose qui le serrait, et l'obligeait de s'arrêter en marchant; le pouls était d'ailleurs régulier, ainsi que les autres fonctions. Après avoir pris *spigelia* x/oo tous les trois jours, trois fois consécutives, il fut atteint d'une sensibilité excessive de la peau de tout le corps, il ne pouvait pas même s'appuyer sur le dos d'un fauteuil; brisé-

(1) Ces curieuses observations démontrent surabondamment combien est faux et dénué de fondement le reproche adressé par les allopathes à la *Matière médicale pure*, de contenir une foule de symptômes qui, pour s'être offerts une fois ou deux tout au plus pendant l'expérimentation, n'ont pas mérité le droit d'être enregistrés comme résultat pathogénétique de la substance expérimentée, vu qu'il est très-possible qu'ils ne se soient montrés qu'accidentellement et sans connexion avec le remède. Ces symptômes rares sont, au contraire, ceux qui méritent la plus grande attention; c'est dans leur catégorie qu'on doit chercher la caractéristique des remèdes, et non dans les symptômes généraux, qui ont, entre les divers médicaments, tant de ressemblance, qu'en vérité on pourrait croire et dire qu'ils ne sont le résultat que de l'ingestion d'une substance à laquelle les nerfs de l'individu ne sont pas accoutumés; tels sont *vertige*, *mal de tête*, *malaise*, etc.

Voyez, au contraire; l'*orgeolet*, comme effet présumé de

ment général, fièvre assez forte, et des secousses très-sensibles dans le poulx et le cœur (1).

SPONGIA.

Le petit X., âgé de 2 ans 1/2, atteint du croup, prit *aconitum* qui diminua la fièvre, la toux et l'étouffement; je lui fis ensuite prendre *spongia* 30 g^{ss} dans un verre d'eau par cuillerées à café toutes les demi-heures. Après la troisième cuillerée il s'endormit pendant une heure et demie; et à son réveil, entièrement remis des symptômes du croup, il fut saisi de

pulsatilla, ne se trouve indiqué qu'une fois dans la *Mat. méd. pure*, et cela dans un paragraphe assez long, 414, consacré à l'inflammation de l'œil; et voilà que ce petit indice, presque inaperçu, suffit à M. CROSERIO pour établir, par des faits répétés, l'action promptement curative de *pulsatilla* contre l'orgeolet, soit aigu, soit chronique; action qui avait été très-passagèrement conseillée par HARTMANN (*Ther. ac. Krankh.*, 509). Malgré ces précédents, j'ose dire que les cas ci-détaillés par M. CROSERIO sont une véritable importation dans la thérapie homœopathique.

Ce que j'ai dit plus haut s'applique de la même manière à l'orchite; elle n'est indiquée, comme effet de la *pulsatille* que par deux mots, 541; mais ces deux mots ont suffi à MSCHK pour appliquer ce remède avec succès dans ce cas (*Annal.* 1, 214), et à M. CROSERIO pour guérir avec lui deux orchites. (*Réd.*)

(1) SPIGELIA. 452 et 453. Grande sensibilité de tout le corps au toucher.

453. Douleurs dans tous les membres, surtout en marchant.

456. Malaise par tout le corps, pesanteur et lassitude dans les membres (*Mat. méd. pure.*) (*Réd.*)

pleurs qu'on ne pouvait calmer pendant plusieurs heures ; cet enfant avait toujours été gai , et ne pleurerait jamais dans aucune circonstance. Ce symptôme noté dans la symptomatologie de *l'éponge brûlée* de HAHNEMANN était très-tranché sur cet enfant.

SULPHUR.

M. N., âgé de 55 ans, brun, tempérament nerveux sanguin, atteint de vertiges, après avoir pris trois doses consécutives de *sulphur* x/000, à trois jours d'intervalle chacune, fut atteint l'après-midi de coliques violentes, comme des tranchées dans le ventre, avec suppression complète d'urine, envies très-fréquentes d'uriner; *pulsatilla* 30/0 et *nux* 30/0, alternées toutes les demi-heures, firent disparaître complètement dans la nuit ces accidents [le malade n'avait jamais eu de rétention d'urine (1)].

La personne qui a été affectée d'une manière si marquée par le *lycopode* (voyez cet article ci-dessus) ayant pris *sulphur* 30/0 dans quinze cuillerées d'eau, une chaque jour, dès la seconde cuillerée fut atteinte d'un battement continuél comme un frémissement très-incommodé dans la paupière droite ; ce

(1) La *suppression complète d'urine* est un symptôme nouveau, non encore signalé, dont on doit étudier la marche ou le retour dans d'autres cas ; il n'en est pas de même des *envies d'uriner*, qui sont un symptôme pathogénétique fréquent et consigné dans les *Mal. chron.* (Réd.)

phénomène persista tant que dura l'usage de ce médicament, et se dissipa spontanément après. M. n'avait jamais éprouvé de sensation semblable (2).

Vomissement chronique (présumé dépendre d'un squirrhe du pilore).

La femme^{***}, âgée de 45 ans, brune, cheveux et yeux noirs, de caractère habituellement gai, occupée des travaux de la campagne, était atteinte depuis deux ans de vomissements, et depuis deux mois elle ne quittait plus le lit; réduite à l'état de marasme elle vomissait tous les aliments, et depuis quelque temps même toutes les boissons; elle vomissait quelquefois des matières noires comme de la poix délayée, des glaires, ou de la bile verte. Constipation opiniâtre. Elle a eu la gale. Tels sont les renseignements que je pus obtenir de son fils. Tous les médecins allopathes qu'elle avait consultés l'avaient déclarée dans un état désespéré. *Sulphur* 30/000 dans quinze cuillerées d'eau et une d'eau-de-vie, une cuillerée tous les soirs; dès le lendemain elle pouvait supporter le bouillon, avant une semaine elle mangeait très-bien de la soupe, et avant la fin de la dose tous les aliments passaient à merveille; une seconde dose prise sans interruption de la même manière que la première procura une guérison si prompte et si solide, qu'un mois après le

(1) *Soufre*. 412. Secousse brûlante dans la paupière droite.
Mal. chron. (Réd.)

commencement du traitement cette femme travaillait aux moissons, à l'étonnement de tout le village.

Cette cure est certainement un des miracles les plus palpables digne d'être ajouté aux cures nombreuses opérées par le *soufre* seul.

CROSERIO.

NOTE DU RÉDACTEUR.

Il est impossible, en lisant ces observations pathogénétiques, de ne pas les accompagner de réflexions sérieuses sur la nature des agents qui amènent d'aussi graves résultats. Il est impossible de ne pas déplorer que le génie de HAHNEMANN se soit voilé, lorsque le grand homme a représenté les médicaments dont se compose son arsenal sous les dénominations purement arithmétiques de *millionième*, *billionième*, *décillionième*, et n'ait pas aperçu du premier coup-d'œil que nécessairement le *millionième* d'une quantité quelconque d'une chose ne pouvait produire, *en tout cas*, que le millionième d'action de la première quantité; que puisque avec une dose infinitésimale on obtenait un effet plus grand, ou un effet différent qu'avec une dose pondérable, il fallait bien qu'on opérât alors avec quelque autre chose qu'avec la substance primitive; ce génie aurait dû lui faire sentir et

surtout *dire* que *SA Matière médicale* qualifiée de *pure* n'avait qu'un rapport de dénomination avec la Matière médicale de Desbois de Rochefort et d'Alibert; mais qu'en réalité *ses* remèdes étaient quelque chose de nouveau, d'inconnu, que lui-même avait trouvé, découvert dans les drogues brutes, et qui résultait de telles et telles préparations dont il est l'inventeur.

Eût-il agi de cette manière, eût-il adopté ce style, cette lexicographie, ou toute autre qui aurait donné une idée neuve de ses moyens thérapeutiques, le MAÎTRE aurait fait échapper sa doctrine et sa personne au ridicule profond et durable que ces misérables et mensongers mots de *billionième*, *décillionième* ont fait verser sur l'HOMŒOPATHIE.

Présentée comme une thérapeutique neuve, toute cette doctrine aurait éveillé l'attention sérieuse non-seulement des médecins, mais aussi des savants; en continuant de se cacher derrière *les drogues*, elle a excité, chez la plupart de ceux qui l'ont entendu nommer, le rire et le haussement des épaules.

Et voilà le déplorable résultat d'une fausse dénomination; voilà la tyrannie des mots qui a empêché qu'on ne remontât jusqu'à la chose et qu'on n'en sondât la profondeur. Moi-même, j'ai refusé pendant plus de dix ans de rechercher ce qu'était l'HOMŒOPATHIE, qui administrait des *billionièmes*, je trouvais au-dessous de moi de m'occuper d'une absurdité; je n'aurais pas consenti à ouvrir, à entendre même une conversation sur un sujet *a priori* si ridicule.

Si, de prime abord, HAHNEMANN eût compris que le traitement qu'il faisait subir aux matières naturelles ou premières en changeait la condition de manière à leur mériter un changement de nom, il leur aurait imposé ce nom; et sa pharmacopée, sa *Matière médicale*, auraient été choses neuves. La science en progressant a montré quelle aurait pu (et peut-être dû) être la terminologie HAHNEMANNIENNE; c'est l'ISOPATHIE qui en a fourni le modèle; et de même qu'on dit *varioline*, *vaccinine*, *psorine*, *anthracine*, ou aurait pu dire *aconitine*, *belladonine*, *ignatine*, etc. En effet, on conviendra sans doute avec moi qu'une goutte de *suc d'aconit*, qu'on a successivement mélangé, agité, secoué, dans trente fois cent gouttes d'alcool, n'est plus de l'*aconit*; c'est, si vous le voulez, de l'*alcool aconité* ou *aconitisé*, mais ce n'est plus, je le répète, de l'*aconit*.

Indépendamment du changement probable, tout au moins possible, que l'alcool apporte dans la nature et les qualités de la substance qu'on lui ajoute, changement dont aucun procédé chimique ou galvanique ne pourra jamais rendre compte, remarquez que HAHNEMANN lui-même a donné le plus éclatant démenti à ses expressions arithmétiques de *billionième* et de *décillionième*, lorsqu'il a qualifié ces préparations du titre contradictoire de *dynamisations*, titre qui, au besoin, emporterait le sens de *seconde*, *troisième*, *quatrième puissances*, sens diamétralement opposé à celui des expressions arithmétiques. Et, en effet, si vous comparez les effets pathogénéti-

ques ou curatifs obtenus des remèdes hahnemaniens, avec les effets qu'aurait produit une dose égale en poids du remède brut, vous ne pourrez vous dispenser de croire que par la préparation que vous lui avez fait subir, chacun d'eux sera parvenu à une certaine *puissance* d'activité, si tant est qu'on doive mesurer celle-ci géométriquement.

J'ai signalé plus haut les savants comme étant restés indifférents (et plus qu'indifférents) au mouvement scientifique dont la découverte de HAHNEMANN est le point de départ; le fait est certain, notoire; on ne nommerait pas, je crois, quatre savants du premier ordre qui aient consenti à laisser entrer l'*homœopathie* dans le cercle de leurs études ou de leurs travaux; ils sont, à mes yeux, très-excusable; avec les termes dont elle se sert, cette doctrine est un véritable paralogisme, elle choque en face la raison, elle implique contradiction; faire plus d'effet avec moins de moyen ne saurait entrer dans aucun cerveau sain; mais produire *plus* d'effet avec *d'autres* moyens, cela n'a rien d'absurde, rien d'inconséquent; or, c'est réellement bien ce que l'*homœopathie* fait, mais non ce qu'on a dit qu'elle fait; on lui a fait tenir un langage en apparence insensé; et les gens sensés n'ont voulu ni de ce langage, ni de la chose qu'il exprime.

Entre les doigts d'une femme adroite et habile, vous voyez une fine aiguille à broder au moyen de laquelle sont produits les ouvrages les plus délicats, les plus précieux; vous aviserez-vous de dire que

cette aiguille n'est qu'un décillionième d'un quintal de fonte?

Le globule imprégné d'alcool calcarisé, avec lequel vous produisez une éruption de boutons ou tout autre symptôme, sera-t-il à vos yeux, plutôt que l'aiguille, un décillionième d'une dose de pierre calcaire (*calcareo carbonica*), ou d'écaille d'huitre (qui, par parenthèse n'est pas de la *chaux carbonatée*, mais bien de la *chaux phosphatée*)? Ne sera-t-il pas quelque chose d'autre que la pierre du Jura? car je vous défie bien de produire des boutons avec la pierre du Jura. Que si vous me répondez que par la trituration de la pierre du Jura vous ne faites que la briser, la réduire en mollécules invisibles et impalpables sans changer sa nature, et que, en amenuisant ainsi la matière, vous permettez à la *propriété* d'en sortir, de se montrer au dehors, de se communiquer même aux corps avec lesquels vous la mettez en contact (le sucre de lait, l'alcool), je vous répliquerai 1° qu'il n'est pas *certain* que les choses se passent ainsi, quoique je sois assez enclin à adopter cette explication; 2° qu'il n'est pas impossible que la trituration, la friction prolongée produise sur la matière un effet que vous appellerez électrique, galvanique, magnétique, en quelque façon pareil à ce que le frottement produit sur certaines masses métalliques; 3° qu'il se peut que cette modification en amène une très-sensible dans l'activité pénétrante de la substance employée comme remède; 4° qu'un corps auquel vous aurez ajouté une activité électrique

ou magnétique ne saurait être considéré comme identiquement le même qu'avant cette opération ; en d'autres termes , qu'une molécule électrisée de *calcareæ* ne saurait recevoir la dénomination d'un *millionième* de *chaux carbonatée*.

A la vérité , vous pourrez objecter que j'exploite là une simple hypothèse, qu'il n'est pas constant qu'il y ait électrisation de la matière triturée, et que si cette opération n'a pas lieu , tout ce que je dis à son sujet s'évanouit. Je consens. Toutefois j'affirme , et ceci ne reçoit pas même l'apparence du doute , qu'en maintes circonstances , en triturant du sucre de lait avec une matière quelconque , j'ai excité dans mon mortier un mouvement électrique , visible à l'œil nu le moins exercé ; la poudre blanche voltigeait avec rapidité , s'attirait , se repoussait , formait , soit sur le pilon , soit sur la surface du mortier , des aggrégations passagères qui revêtaient des formes que n'offre pas la poudre non triturée. Ces effets , je n'ai pas pu les produire à volonté : il est probable que la constitution atmosphérique du moment y contribuait pour quelque chose ou pour beaucoup ; néanmoins je les ai vus se produire souvent.

Ici je vous entends dire : Mais c'est le *sucre de lait* que vous électrisiez ainsi , puisqu'il formait à beaucoup près la plus grande masse soumise à votre pilon ; or , ce n'est pas du *sucre de lait* que nous avons à nous occuper , mais bien du remède qui y est mélangé.

D'accord. De votre côté , vous êtes forcé de convenir que cette électrisation présumée porte en même



temps et sur le sucre de lait et sur la *chaux* (si c'est de la *chaux* qui est triturée) ; qu'en conséquence il est possible que l'action de cette substance soit modifiée par cette opération. Or, je le répète, de la *chaux* électrisée ne saurait n'être qu'un *décillionième de chaux* carbonatée : elle est quelque chose d'autre, ou quelque chose de plus.

Que si vous me déniez et cette électrisation et les effets pathogénétiques qu'elle est capable de produire, je veux bien consentir à m'en départir, et à ne considérer la matière que comme brisée, au point de permettre à la propriété de faire essor et de devenir communicable ; alors encore je dis que cette matière, devenue plus active, plus pénétrante, plus efficace, n'est pas identiquement la même que quand elle n'offrait ni cette activité, ni cette pénétration, ni cette efficacité : elle n'est pas un décillionième de ce qu'elle était, elle est autre chose qu'elle n'était.

Je prie qu'on ne perde pas de vue que c'est aux mots, et aux mots seuls, que je fais ici la guerre. Retranchez de votre vocabulaire les mots *millionième*, *billionième*, etc., vous ne réparerez pas le mal qu'ils ont fait ; vous ne regagnerez pas le temps perdu ; vous viendrez trop tard pour capter la confiance des penseurs qui vous l'ont refusée jusqu'à ce jour ; mais vous ne heurterez plus les lecteurs à venir : vous laisserez place à l'attention des gens qui raisonnent, et quoique vous ne vous chargiez point de fournir la *véritable* explication du mode d'action des remèdes homœopathiquement appliqués, vous

laissez au moins le champ libre à la pensée de gens qui chercheront à s'en rendre compte, ce qu'il leur était impossible de faire lorsqu'il fallait qu'ils commençassent par se dire : *Les homœopathes avec le moins font le plus.*

Ch.-G. PESCHIER.

PROMENADE D'UN ALLOPATHE A COTÉ DE L'HOMŒOPATHIE (1).

C'est ainsi que nous croyons devoir intituler, pour notre compte, la brochure piquante et pleine d'inté-

(1) Ce morceau, qui nous a été envoyé par un savant confrère, plein de haute estime pour les talents du Dr M., aurait dû paraître il y a plusieurs mois; l'interruption qu'a subi la publication de la *Bibl. hom.*, puis notre tournée en Allemagne et en Belgique, ont été la cause de ce long retard. Si les lignes spirituellement badines qu'on va lire manquent d'à-propos de constance quant à l'opuscule qui y a donné lieu, elles n'en manqueront ni aujourd'hui, ni demain, au vis-à-vis des personnes qui ne savent que chercher à répandre à flots du ridicule sur une doctrine qu'elles ne se donnent point la peine d'étudier, bien qu'elle soit honorée des suffrages d'hommes respectables par leur savoir autant que par le nombre de leurs années.

Voici le passage de la brochure de M. M. qui a donné occasion à ce badinage. L'auteur décrit une séance de la Société médicale du canton de Vaud, Suisse :

« Vint ensuite M. P., naguères allopathe distingué de Genève, et

rêt qui vient de paraître sous le titre de *Promenade chirurgicale à Lausanne*.

C'est la chirurgie qui attire surtout M. M. à Lausanne, et c'est à elle qu'il y consacre des études prolongées, véritables et sérieuses. Il y yisite l'illustre M. Mayor, le suit au lit des malades et recueille de ce maître habile des renseignements précieux : à M. Mayor donc tous les honneurs du voyage et du

maintenant éloquent adepte de Hahnemann, rédacteur en chef de la *Bibliothèque homœopathique*, qui nous fit sa profession de foi avec *aisance et facilité*. D'après une lettre qui lui était venue d'Asie, il nous apprit que l'homœopathie guérissait en ce moment les pestiférés, ce qui ne m'étonna pas davantage que les inflammations aiguës de la poitrine, avortées en quelques heures avec quelques globules d'*aconit*. Pauvre doctrine ! te voilà donc séquestrée à Genève comme un carliste ; en Suisse comme un jésuite ; tu te sauves jusqu'au fond de l'Orient avec nos Saint-Simoniens.... Respect à toutes ces grandes infortunes !.... Pourtant, j'avais bien envie de demander à notre ex-confrère genevois pourquoi (si son caractère me faisait une obligation de le croire sur parole) l'homœopathie exercée en petit comité guérissait tout, jusqu'à la peste, et pourquoi soumise à des épreuves publiques, provoquées et acceptées, jamais ? pourquoi, pourquoi ? etc. ; je fus donc obligé d'ajourner ma conversion jusqu'à ce que nous nous rencontrions à une autre séance » (pages 19, 20).

(*Promenade chirurgicale à Lausanne*, par le
D^r Munaret ; Paris, Deville-Cavellin, 1837.)

Puisque M. M. n'a pas pu satisfaire son envie de m'adresser des questions pendant la séance, je l'engage à le faire maintenant dans une correspondance scientifique, à laquelle je donnerai dans ce journal même la publicité, et que j'accompagnerai de mes réponses. (*Réd.*)

séjour. Quant à l'homœopathie, M. M. ne la rencontre que par hasard, elle partage avec l'abeille qui voltige sur l'églantier, et la fleur qui s'épanouit au bord des champs, le mérite d'être pour lui l'objet d'une distraction fugitive; à nous donc tous les honneurs de l'oiseuse et nonchalante promenade, à nous la part la plus suave et la plus douce de la brochure.

C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas là la seule obligation que nous ayons à l'auteur. En effet, tandis que chaque jour et dès la naissance de l'homœopathie on met ses funérailles au lendemain, n'est-elle pas heureuse d'être fortuitement rencontrée par un allopathe assez désœuvré, dans ce moment, pour l'entrevoir, et assez candide pour déposer qu'il lui trouve encore un souffle de vie? Oui, M. M. a vu de ses yeux un homœopathe, naguère, dit-il, allopathe distingué de Genève; il l'a vu siéger dans une société médicale pleine de lumières, y parler d'homœopathie, et y être écouté! Certes, et la société dont il s'agit et le témoin qui nous en parle ont pour nous des égards auxquels ne nous ont habitués ni le silencieux dédain de nos grands hommes, ni les comérages de Berlin et de l'Académie.

Mais voici plus que des égards : l'homœopathe fait connaître à l'assemblée quelques essais de l'homœopathie tentés non sans succès contre la peste; et M. M. nous déclare ici qu'il ne doute pas plus de ces succès contre la peste que contre la pneumonie aiguë. Or, il est bien manifeste que ces paroles, sous un petit air de malice, offrent un sens des plus avantageux pour

nous. L'auteur est trop instruit, en effet, pour que l'intensité, ou, si l'on veut, le volume des symptômes augmente à ses yeux la difficulté de la guérison, quand c'est par un spécifique approprié qu'on la sollicite. Il a certainement arrêté plus d'une fois une fièvre pernicieuse des plus menaçantes avec quelques grains de *sulfate de chinine*, et mieux peut-être que telle intermittente dont les symptômes constituaient à peine une indisposition légère. Placer donc au même rang, pour notre thérapeutique, la peste et la pneumonie, c'est répondre pour nous à tant d'allopathes qui, dédaignant de constater les guérisons homœopathiques de maladies bénignes, comme ne prouvant pas assez, dédaignent encore plus d'entendre parler de guérisons homœopathiques des maladies les plus graves, comme prouvant beaucoup trop. Meilleur physiologiste et meilleur logicien, l'auteur a parfaitement compris nos principes, et certes, c'est un grand honneur qu'il nous a fait.

Nous le trouvons moins obligeant, toutefois, quand il parle d'expériences publiques tentées, selon lui, sans aucun résultat pour les homœopathes. Ont-elles été bien tentées? l'ont-elles été sans résultat? C'est vraisemblablement ce qu'il a ouï dire dans quelque autre promenade; mais rien ne laisse croire qu'il se soit assuré du fait par le sévère examen de documents authentiques et irréprochables, la lettre de MABIT à HAHNE-MANN, par exemple, et celle de Léon SIMON au ministre. Mais ne soyons pas trop exigeants. S'il ne les a pas lus, il avait sans doute mieux à faire, et si, côte à

côte avec un homœopathe, il ne lui adresse aucune question sur ce point, il a eu du moins bonne envie de le faire, à ce qu'il nous dit; et quand on se promène, est-on obligé de donner suite à toutes ses envies?

Dans tous les cas, son faible pour l'homœopathie va vous sembler incontestable quand vous aurez vu comme il s'attendrit sur elle. *Pauvre homœopathie! grande infortune*, s'écrie-t-il, *te voilà donc séquestrée à Genève, en Suisse, au fond de l'Orient!* Destinée bien déplorable, en effet, pour une science au berceau, que d'être ainsi déjà séquestrée dans une des contrées les plus éclairées de l'Europe, et dans une des régions lointaines où les lumières ont le plus de peine à s'introduire! *Pauvre homœopathie!* si vite séquestrée à Londres et à Paris, à Naples et à Rome, à Vienne et à Berlin, à Stuttgart et à Carlsruhe, à Munich, à Pétersbourg et à Philadelphie! Et comment encore ne pas reconnaître, à la rapide extension de cette chaîne non interrompue de désastres, que tu es condamnée, comme le genre humain, à te développer dans l'exil, à te séquestrer dans tous les coins habitables de ce désert du monde! *Quis talia fando!*... Aussi, quand M. M. ne peut citer, sans gémir, trois de nos malheurs, soyons certains que c'est pour ne pas fondre en larmes qu'il s'abstient de mentionner tous les autres.

Qui ne croirait, d'après un tel élan de sensibilité, que M. M. ne va nous venir en aide, au moins par quelques mots d'une fraternité consolante! il n'en fait

rien pourtant, le traître ! vous y fussiez-vous attendu ? et c'est en jetant de l'eau bénite sur nos cercueils que le bourreau nous répudie en ne voyant qu'un *ex-confrère* dans l'homœopathe genevois.

Confrère bienveillant du docteur A. de l'Académie, guérissant tous les typhus par des purgatifs, du docteur B., déclarant qu'on ne peut les guérir que par la saignée, du docteur C., prouvant, à force de revers, que le seul moyen de les guérir est de ne point s'en mêler, du docteur D., du docteur E., etc., disant de bien plus belles choses encore ; confrère de tout le monde, excepté de nous seuls, quelle cruauté ! et comment l'expliquer, après de si décevantes prémisses ?

N'ayant point assez d'orgueil pour attribuer à la modestie de l'auteur l'intervalle qu'il veut mettre ainsi entre lui et nous, nous soupçonnons ici tout simplement un artifice oratoire pour déguiser ses vraies sympathies aux regards ombrageux de l'allopathie qui l'observe. Qui sait d'ailleurs si, avec tout l'air de nous abandonner pour le moment, il ne se réserve pas *in petto* de nous rejoindre bientôt dans la *médecine quelconque*, appelée à se nationaliser à Lausanne par la ferveur scientifique du pays et par le zèle du Conseil de santé, comme l'écrivain nous l'assure.

En attendant cet heureux jour, nous n'entendons point souscrire à la sentence formulée contre nous, et nous persistons à voir en M. M^{ooo} un confrère honorable, éclairé, riche d'avenir, et ni plus ni moins confrère que lorsqu'il sera devenu homœopathe,

c'est-à-dire, lorsqu'il aura bien voulu appliquer sa vigoureuse intelligence et son beau talent à la haute question qui a déjà eu l'honneur d'amuser ses loisirs.

Z.

CORRESPONDANCE.

(Extrait des lettres du Dr DUPLAT.)

Marseille, 20 août.

Je vous avais déjà dit que les maladies des yeux sont très-fréquentes à Marseille; aussi les succès que la médecine homœopathique obtient tous les jours dans ces affections réputées incurables par la médecine ordinaire, fixent l'attention de la population de cette ville, et mettent sous mes regards une grande variété de cas de ce genre.

Première observation. Marie Bousigue, âgée de 27 ans, demeurant rue Ferrary à la plaine, ayeugle depuis une année. L'œil droit a été perdu pour toujours à la suite d'un hypopion; l'œil gauche est affecté fréquemment d'ophtalmie (scrophuleuse) avec taie et trouble de la cornée, compliquée d'amaurose depuis une année; la fille B. me fut amenée par sa mère, le 2 janvier 1837; après l'avoir bien examinée, je me refusai à l'entreprendre. Aussitôt la mère me supplia de lui donner quelque remède pour éteindre la rougeur vive du globe de l'œil. Du 2 janvier au

30, je lui fis prendre quatre doses *sulphur* 30^e, 24^e, 12^e, 2^e dilution ; après ces doses réitérées, la malade accusa un peu d'amélioration. Le 13 février, elle eut une toux fréquente suivie de vomissements des aliments. Je choisis contre la maladie de l'œil et cette complication grave *tart. ém.*, trois glob., pris en une dose. Ce médicament produisit merveille ; la toux, les vomissements cédèrent, et l'*amaurose* diminua sensiblement, puisque la fille B. aperçut les objets qui l'entouraient ; je laissai agir ce remède quelque temps ; l'amélioration augmentait à un tel point que la malade, au commencement d'avril, pouvait venir seule et à pied de chez elle, distante d'un grand quart de lieue de ma demeure.

Du 21 au 22 avril, la vue s'affaiblit de nouveau ; la malade accuse une gaze qui lui couvre la vue. Je lui rends *sulphur* 24^e, pris comme les premiers globules dissous dans dix cuillerées à bouche d'eau, une matin et soir ; ce mode de prendre les remèdes dans les maladies chroniques offre des avantages incontestables ; aussi HAHNEMANN ne fait-il plus autrement ; huit jours après, la vue a été améliorée et cette gaze a diminué.

Le 2 mai, j'ai donné *china* 2 glob., pour enlever un sentiment de gravier dans les paupières qui causait une vive douleur ; puis le 22 du même mois l'œil est devenu plus clair, elle aperçoit les objets les plus déliés, les heures à une montre et va seule dans les rues.

2^e observation. Pierre D., âgé de 11 ans, atteint

d'ophtalmie scrophuleuse depuis six mois, maladie pour laquelle les médecins avaient épuisé toutes les ressources de l'ancienne médecine sans obtenir aucun résultat. Cet enfant s'est présenté chez moi accompagné de sa mère, au commencement de janvier 1837; il a eu la gale, et les yeux sont dans l'état suivant : perte de la vue, ophtalmie douloureuse, le soir surtout; taies sur les cornées.

Trois doses *sulphur* prises dans le mois, ont rendu la vue à cet enfant; la dernière dose, trois globules, 24^e dilution, avait produit de la douleur dans les yeux, surtout pendant la nuit; *nux*, 1 glob., l'a arrêtée promptement; l'amélioration a toujours été en augmentant et s'est parfaitement soutenue. Aux mois de mai et juin j'ai revu ce malade qui était dans un état satisfaisant.

Je pourrais citer un grand nombre d'ophtalmies scrophuleuses plus ou moins graves qui toutes ont été assez promptement amendées par *sulphur* répété, *nux*, *china*, *belladonna* et surtout *hepar sulph.* lorsqu'il s'y joignait grande photophobie.

3^e observation. Le sieur Mury, âgé de 35 ans, atteint depuis environ deux mois de vertige, surtout en se baissant; pesanteur de la tête, accompagnée d'engourdissement et de lourdeur dans tout le côté droit du corps; chancellement en marchant; la jambe lui paraît courte et engourdie; crampes dans les membres du côté malade. Consulté le 7 juin 1837, je lui donnai *aconitum* 30^e + glob., suivi de *bell.* 2 gl. qui a été pris 24 h. après. Ces deux remèdes, si bien

appropriés aux symptômes de la tête, ont suffi pour la débarrasser tout-à-fait ; le reste des symptômes ont été enlevés par *sulphur*, *nux* et *crocus sativ.* A la fin de juillet, ce malade s'est trouvé assez bien pour reprendre sa profession de cordier. Les saignées générales et locales avaient été employées vainement pendant deux mois.

4^e observation. Mme. B., âgée de 45 ans, demeurant rue de l'Aumône, n° 25, tempérament bilieux, caractère vif, au mois de novembre 1835, fit une chute grave sur l'angle d'une pierre à laver du linge ; le coup porta sur la région hépatique, ce qui déterminait de fortes douleurs dans le foie, puis un ictère ; oppression surtout après avoir mangé. La malade reçut des soins de son médecin qui n'eurent aucun succès ; lassée de souffrir et de voir son état toujours le même, elle me fit appeler le 14 novembre 1836 ; voici la position dans laquelle je la trouvai : ictère général, douleur dans tout le côté droit s'irradiant vers l'estomac, avec envie de vomir ; vomissements de matières bilieuses ; poids sur l'estomac après avoir mangé, et oppression ; douleur tensive et brûlante dans la région du foie ; constipation ; cette maladie a cédé en trois mois à *aconitum*, *bryon.*, *nux*, souvent répétés ; *sulphur*, *hydrargir.*, *chamomilla*, *arnica* plusieurs doses ; les remèdes qui ont amené promptement une amélioration, sont *bryonia* et *nux vom.* donnés alternativement à des intervalles éloignés ; fin février la guérison a été obtenue et ne s'est pas démentie.

Marseille, le 29 septembre.

Vous n'avez pas manqué de savoir que nous avons eu le choléra ; mais je n'étais plus seul comme dans les précédentes épidémies, et l'homœopathie a pu s'appliquer sur une plus grande échelle ; ainsi entre nous *cinq*, nous avons traité un grand nombre de cholérines, trois cents au moins, que nous avons empêché de passer au choléra. L'action de *veratr. alb.* a été supérieure à celle d'*ac. phos.*, qui ne se soutenait pas aussi long-temps que la première. Il reste bien démontré pour nous tous, que *veratr. alb.* est le meilleur, le plus prompt remède à opposer à l'épidémie caractérisée par *froid, vomissements, diarrhée, coliques; cupr.*, dans la diarrhée aqueuse accompagnée de crampes ; *ars.*, dans la diarrhée fréquente et involontaire, avec poulx petit ou fili-forme et froid. L'*esprit de camphre* n'a pas généralement répondu à notre attente, et, comme dans les autres invasions, il a très-peu ou point d'effet sur la maladie qui a régné dans le midi. Tous mes confrères sont unanimes sur ce point de thérapeutique. Nous avons tous obtenu des succès, bien connus des médecins ; mais ces derniers les nient par amour-propre. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que la médecine homœopathique fait des progrès parmi les médecins et le peuple. L'un de mes honorables collègues vous enverra prochainement un compte-rendu de nos travaux sur ce sujet. Nous attendrons la fin de l'épidé-

mie, car il y a encore deux, quatre décès par jour; nous craignons une recrudescence par le voisinage de la ville de Toulon, où le fléau vient d'éclater avec beaucoup d'intensité; on dit que les cas sont presque tous promptement mortels. Je ne doute pas que le docteur Taxil, médecin en chef des hôpitaux civils, ne traite ses malades que par l'homœopathie, ainsi que le docteur Daniel.

Il faut que vous sachiez que *cinq médecins*, autres que ceux que déjà vous connaissez, commencent à étudier avec passion la médecine homœopathique.... Ainsi l'homœopathie gagne tous les jours : nous voilà *seize homœopathes dans le Midi*.

Le docteur Sollier, ainsi que moi, avons employé avec bonheur *ac. hydrocyan.*, une à deux doses, avant *carb. veg.* dans les choléras avec asphyxie. Dans le compte-rendu, nous détaillerons les faits. J'avais d'abord écrit au docteur Dessaix pour me plaindre de ce que *carb. veg.* ne produisait pas l'effet désiré, même donné à haute dose; alors dans d'autres circonstances semblables, je l'ai fait précéder d'*acid. hydrocyan.*, deux globules de demi en demi-heure, une à deux doses; puis je donnais *carb. veg.*, deux à quatre globules; alors le pouls se relevait, la chaleur reparaissait, et la réaction s'établissait, puis la diarrhée: *verat.* ou *ars.* en faisait justice, et la guérison s'obtenait.

J'ai traité et guéri, en présence de nombreux témoins, tous Suisses, une personne du sexe: c'était un cas de cholera fort remarquable; elle demeurait

chez M. R..., pasteur protestant, dont la femme, de Genève, ayant aussi pris le choléra, a été sollicitée de se laisser traiter par la méthode homœopathique; elle s'y est obstinément refusée, et s'est confiée à l'allopathie, sous les soins de laquelle elle a expiré, aux grands regrets de ses alentours, convaincus que par l'autre méthode elle aurait guéri.

Le *veratrum* m'a rendu de bons services pour moi-même.

LETTRE A UNE DAME SUR LA NÉCESSITÉ DE LA MÉDECINE.

Saint-Etienne (Loire), 10 août 1857.

Oui, Madame, j'accepte avec admiration toutes les pensées que vous m'avez communiquées sur l'harmonie qui règne parmi les mondes qui nous entourent, et je me désole avec vous sur l'inconstance de cette loi pour tout ce qui touche à notre pauvre espèce humaine. Mais loin de voir en cela une malédiction du Créateur, j'en attribuerai la cause première à la conduite des hommes, à leur ignorance pour tout ce qui les touche de près, et à une espèce d'aveuglement pour une science à laquelle ils ont confié sans examen le droit de veiller à leur propre santé.

Oui, tout en ne parlant ici que de l'harmonie vi-

tale de notre corps, de laquelle dépend toujours celle de notre esprit, on ne pourra me soutenir qu'à aucune époque de la marche des peuples, on se soit jamais occupé de la médecine comme on l'a fait de l'industrie, de la mécanique et même de la gastronomie.

On l'a abandonnée à l'étude, aux caprices de quelques hommes, tandis qu'elle devait entrer dans les pensées et les travaux de tous.

Un homme, quel qu'il soit, n'achète jamais un habit, des souliers, un chapeau, sans d'abord les avoir fait faire à sa mesure, à son goût, et sans les essayer encore, lors même qu'il sait que toutes les conditions qu'il avait si minutieusement prescrites, ont été remplies suivant ses désirs.... Et ce même homme prend une médecine, se fait saigner, ou va aux eaux de Vichy.... sans rien connaître de tout cela.... Il agit en aveugle, s'abandonnant à la science de son médecin.... Dieu veuille qu'elle lui profite toujours !....

Et pourtant ne s'agit-il pas dans ce cas de tout autre chose que de ces ornements futiles dont nous avons fait une nécessité? ne semble-t-il pas que pour toutes les choses simples, fugitives, nous soyons doués d'un tact, d'une minutieuse prudence, que nous n'accordons plus aux soins de notre santé, bercés par cette trompeuse quiétude qu'un autre est là tout près qui songe, travaille et agit pour nous.... Que de malheurs cependant sont nés et naissent tous les jours de cette tranquille et coupable indifférence !

On ne niera pas les angoisses et les tortures d'une mère placée au chevet de sa fille mourante, conjurant toutes les divinités pour le salut de son enfant, appelant à son secours toutes les sommités médicales, et obligée de rester muette, étrangère au milieu des scientifiques discussions, sans pouvoir, elle d'une intelligence rare, d'une instruction solide, d'un esprit observateur, donner un conseil, dire un seul mot, communiquer la moindre pensée pour sauver son enfant.... Rien, elle ne peut rien.... Le langage scientifique avec lequel on a enrichi la science l'a toujours éloignée de la médecine, et l'a privée du droit départi à tous...., celui de veiller à sa propre conservation.

Ce n'est pas vous, Madame, qui oublierez jamais l'anxiété poignante et la position si amèrement douloureuse de la comtesse de B^{***} de Condrieux, qui perdit, il y a six mois, son fils unique Ernest, son seul espoir, toute sa consolation, la précieuse image de son époux, enlevé lui aussi, quoique jeune encore, par une mort trop prompte. Vous savez que cette vertueuse dame, à la tête d'une fortune immense, offrait la moitié de ses richesses au médecin qui sauverait son fils. Les docteurs de Paris et de toutes les capitales de l'Europe ont été consultés. Le crachement de sang continuait toujours, en dépit des fréquentes saignées qu'on prodiguait au malade, et malgré tant de soins, tant de prières, la pauvre mère ne put sauver son fils.

Vous connaissez aujourd'hui tout le désespoir de

la comtesse ; vous avez compris toute l'amertume de sa douleur, depuis que j'ai pu lui apprendre qu'il y avait dans son jardin peut-être, mais certainement sur la montagne qui abrite son château, une plante, l'*arnica*, avec laquelle elle aurait infailliblement sauvé son fils, si la médecine n'avait pas été pour elle une énigme.

Une histoire pareille à celle-là vient de se renouveler à Saint-Etienne, mais avec un résultat tout opposé.

Une veuve, qui ne vivait aussi que pour son fils, sa seule fortune et toute son ambition, le voyait, depuis six mois, atteint d'une toux, suivie d'un crachement de sang abondant. Le malade, âgé de 18 ans, languissait dans une diète sévère. Tous les médecins avaient été consultés : on avait aussi conseillé les saignées, mais le malade ne voulut jamais y consentir ; accusé alors de refuser les secours de l'art, il était abandonné aux propres forces de la nature, qui n'auraient pu le sortir seules du danger qui le menaçait. Cette pauvre mère apprit mon arrivée à Saint-Etienne, et machinalement vint me consulter, comme elle avait fait pour tous les autres confrères. Je ranimai son courage ; je fis espérer une guérison ; je prescrivis un régime nourrissant, et donnai de l'*arnica*. Quinze jours à peine suffirent pour sauver ce jeune homme, qu'on avait condamné à une mort certaine. Je ne dirai rien des bénédictions que cette pauvre femme appela sur moi, ni des remerciements et des preuves de reconnaissance qu'elle me témoigna.

Il est de ces joies du cœur que l'expression ne peut jamais rendre, et qu'il faut laisser dans les secrets heureux de l'ame.

Eh bien ! comme le comte Ernest B^{***}, ce malheureux jeune homme aurait succombé infailliblement aux douleurs de sa maladie.... Un peu de terre aurait séparé son corps de ce monde ; l'oubli serait venu , et la médecine aurait continué ses merveilles !

Et qui sera la cause de cette calamité ? Moi je dis que c'est à l'ignorance de la médecine , où sont tous les hommes qui n'en ont pas fait une étude spéciale , qu'il faut attribuer ce défaut d'harmonie que nous remarquons parmi nous , et cette effrayante mortalité dont vous vous plaignez avec tant de raison. Il est malheureusement trop vrai , comme vous le dites , que de tous les animaux , c'est l'homme qui vit le moins , malgré son intelligence , dont il est si fier , et sa brillante organisation.

La médecine , considérée comme veillant à la conservation de la santé et comme travaillant à la rétablir , n'est donc plus le partage seulement de quelques-uns ; il est probable qu'avec la marche progressive de l'humanité , cette science deviendra une branche essentielle de l'instruction , et que plus tard on étudiera la médecine et le droit comme on apprend aujourd'hui la géographie et l'escrime , les mathématiques et la danse.

Tous les hommes ne seront pas médecins , quoique cela pût être encore sans nuire à personne ; mais tous auront une notion précise de la chose ,

assez pour assister à un traitement et en comprendre toute la logique, assez pour savoir discerner tout le danger ou l'heureux effet d'une saignée ou d'un émétique, d'une diète blanche ou d'un régime nourrissant. Avec notre civilisation actuelle, nos mœurs, nos habitudes, la médecine est pour nous *une nécessité*. Tout le monde sait que notre corps a besoin d'une harmonie constante, graduée et équilibrée avec le milieu qui nous entoure.

La santé est sans contredit le premier bien de l'homme sur la terre : sans elle, le riche languit au milieu de ses fêtes ; l'ouvrier dépérit au sein de la misère ; sans elle, il n'y a plus de joie, plus d'amour ; l'amitié de ses douces paroles console à peine l'âme qui souffre ; non, rien ne peut remplacer cette brillante harmonie, cette riante végétation qu'on appelle la vie, et qui donne la santé.

Mais n'y a-t-il pas une loi sage, naturelle, qui préside à la conservation comme au rétablissement de la santé ? La médecine est-elle donc nécessaire à notre existence ?

Si l'on réfléchit un instant sur notre organisation, sur les causes qui en troublent les fonctions et amènent des désordres, des maladies ; et d'un autre côté, si on mesure les forces de notre corps pour résister au choc et réparer l'équilibre troublé, on comprendra bientôt qu'il lui faut un aide pour remettre les choses dans leur premier état ; mais on verra surtout que cet aide, appelé *médecine*, doit se conformer aux besoins de l'organisation complète de chaque in-

dividu , et que la médecine devra présenter deux caractères bien tranchés , comme il est vrai que la composition de l'homme présente deux natures différentes.

Ainsi l'homme qui a été jeté sur la terre , non pas pour y subir la loi du temps , mais pour y remplir une destinée , a été doué d'une vie pleine d'harmonie et de force , mais d'une double nature : l'une spirituelle par l'ame , l'autre matérielle par le corps. Intimement unies , ces deux natures vivent de la même vie , se prêtent une mutuelle assistance , et s'anéantissent l'une par l'autre. C'est de l'accord parfait de ces deux manières d'être entre elles que découle la vie avec ses joies et ses pleurs , avec ses jours de nuage et de beau ciel. L'ame et le corps , voilà la vie , voilà les deux puissances dont l'union intime constitue pour nous la joie ou la douleur , suivant que les impressions senties sont gaies ou tristes. L'ame , pas mieux que le corps , ne peut vivre et sentir seule ; mais c'est de la fusion de ces deux entités que dépend l'harmonie dont le type est la santé et le bonheur.

Long-temps les philosophes , en dépit des lois immuables de la nature , ont voulu séparer l'homme moral de l'homme physique , sacrifier l'un au profit de l'autre. L'organisation humaine a fait elle-même justice de ces vaines théories , en prouvant l'étroite sympathie qui lie le corps à l'ame. Mais , outre leur vie commune , on ne peut méconnaître à ces deux puissances une vie propre qui ne dépend ni de l'une

ni de l'autre , mais qui est d'une vérité incontestable. Ainsi :

Sublime émanation d'un souffle divin , l'ame , avec ses sensations affectueuses ou répulsives , douces ou tristes , constitue bien en effet une vie distincte , qui a ses ris et ses larmes , sa santé et ses maladies ; une vie toute sensitive et de contemplation qui a sa physiologie , son hygiène et son médecin ; à elle malade ce n'est pas un langage scientifique qu'il faudra parler , ni de sucs de plantes dont on devra la saturer ; mais à elle il faudra souvent la douce voix d'une pure philosophie , d'une sainte amitié , ou bien encore les consolantes pensées de la religion.

Mais à notre vie matérielle , à celle qui dépend de notre organisation et du jeu plus ou moins régulier des rouages de la machine , à celle-là les douces quiétudes du cœur , les heures calmes de la solitude ne pourront jamais rendre l'harmonie perdue , à elle il faudra une autre physiologie , une autre médecine et d'autres remèdes.

Que ce soit l'ame ou le corps qui souffre , ne faut-il pas , comme vous le voyez , une médecine ? Cette science ne paraît-elle pas être une condition de notre existence ?

Ce n'est pas en effet que la nature n'assiste elle-même à tous les désordres , et ne puisse souvent suffire pour les détruire ; mais c'est qu'il semblerait presque démontré que Dieu a voulu imposer à l'homme la tâche de veiller lui-même à son entretien , et de concourir par toutes les ressources de son intelligence

à maintenir dans une complète et constante harmonie l'œuvre de la création.

Et cependant comment s'expliquer alors le peu de succès qu'ont eu les divers systèmes qui se sont succédés en médecine ?... L'erreur y a presque toujours tenu la place de la vérité.

Le premier homme qui a souffert a été médecin ; le premier il a compris ce que c'était qu'une douleur ; il en a senti les phases variées et suivi les périodes successives ; il devait trouver près de lui le remède à son mal ; mais entraîné par un instinct malheureux, il a cherché toujours bien loin de lui ce qui était bien près, et sans aucun succès. Ainsi les siècles ont passé et les hommes avec eux, en nous laissant dans une profonde ignorance pour tout ce qui touchait à la pratique de la médecine. Les médecins les plus célèbres, ceux même dont les noms depuis les temps les plus reculés sont venus jusqu'à nous, ne nous ont rien appris de précis, de certain sur les remèdes qui guérissent ou qui ne guérissent pas ; partout dans leurs écrits comme dans les actes de ceux qui aujourd'hui se disent leurs disciples, règne la preuve de l'infidélité de leur art..... Un seul homme dans les siècles passés a compris et rempli avec bonheur la tâche qui lui avait été révélée, celle d'observer, de décrire la marche des maladies.

HIPPOCRATE, en effet, consacra sa vie à examiner, à décrire, à préciser le caractère, la forme et les diverses crises de nos maladies ; et tout cela sans presque donner un seul remède ; il se confiait aux efforts

de la nature. Cette conduite du père de la médecine semble nous apprendre qu'il lui avait été donné, à lui le premier, de fonder l'étude de la médecine sur la connaissance exacte des maladies, et qu'il devait être réservé à un autre homme de chercher et de recueillir les remèdes à leur opposer.

On s'étonnera sans doute que 3000 ans aient passé jour par jour, heure par heure, avant que ce second génie soit apparu; et pourtant bien des hommes de mérite, bien de grands maîtres ont traversé cette terre de douleurs; tous ont laissé d'immenses travaux, de précieuses découvertes, mais aucun d'eux n'a réalisé le rêve de la science, la *découverte des remèdes à donner dans les maladies.*

Dira-t-on qu'il était dans la destinée des choses d'ici-bas que la découverte ne se fît pas avant cette époque? Ce serait vraiment blasphémer et accuser Dieu, quand la faute dépend tout entière de notre aveuglement.

Ainsi, jusqu'à la fin du 18^e siècle, la médecine n'était encore qu'un art conjectural. Elle avait besoin d'une réforme, d'une découverte qui lui donnât une valeur mathématique. Ce beau rêve de tous les savants, et de tous les hommes animés pour l'humanité d'un zèle religieux, fut en effet réalisé par un homme doué d'un génie observateur, d'une volonté ferme et d'un courage vraiment héroïque.

L'histoire de la médecine toucha dès-lors à une espèce de perfection.

On avait achevé le travail immense qui embrasse

la connaissance des maladies ; plusieurs générations de savants avaient mis la main à cette œuvre gigantesque.

HAHNEMANN est venu , lui seul , assumer sur sa tête la tâche non moins grande et difficile de réformer la matière médicale, c'est-à-dire la connaissance intime, réelle , et l'application des remèdes aux maladies, travail inconnu jusqu'à lui , et d'où découlait l'erreur qui avait toujours dominé tous les systèmes.

Ainsi donc ; aujourd'hui plus d'excuses , plus de vaines discussions , le problème est enfin résolu. La science médicale possède à présent outre la connaissance exacte des maladies , la méthode heureuse de lui opposer avec succès des remèdes d'une efficacité certaine. L'expérience a démontré à leur auteur , comme à tous ceux qui suivent ses leçons , toute la valeur de la découverte. Le langage de la médecine réformée est simple , intelligible à tous ; désormais plus d'énigmes , plus de vains mots , plus d'expressions bizarres ; la langue du médecin est celle de nos enfants , de nos pères , de nous-mêmes , la lumière a remplacé enfin les ténèbres.

Ne soyons donc plus désolés de la fragilité de notre constitution , de l'instabilité de son harmonie et de la *nécessité de la médecine* ; mais réjouissons-nous des moyens que nous possédons enfin de remédier à nos douleurs. Nous vivrons une longue vie , relative à nos habitudes , à nos sensations , nous vivrons comme l'arbre qui donne ses fruits , use sa belle végétation , et ne s'éteint que parce qu'il doit finir , et qu'une

•

voix intérieure nous dit que.... *ce qui a reçu vie doit la perdre.*

Oubliez donc vos inquiétudes , madame , ne tremblez pas pour des jours qui vous sont chers , pour la santé de vos enfants ; n'ayez plus de douleurs aussi amères , plus de fausses joies , abandonnez-vous à la Providence divine , qui a mis partout *le bien à côté du mal*, et confiez-vous au médecin qui , ministre dévoué de la nature et homme choisi de Dieu , vous prouvera par ses soins assidus , presque toujours si heureusement suivis d'un *succès rapide, sûr et agréable* , que si la *médecine est une nécessité* , elle n'est plus une erreur.

Votre dévoué et heureux docteur ,
E. PERRUSSEL.

ANNONCES.

A popular view of Homœopathy, etc. by the Rev. Thomas R. EVEREST, Rector of Wickwar, avec cette épigraphe :

Pigmæi gigantum humeris impositi plus
quam homines vident. BURTON.

Et celle-ci :

Vous ignorez le principe qui joue le premier rôle dans vos œuvres et auquel vous devez bien des succès ; il est dans vos mains , il ne tient qu'à vous de le saisir ; avec lui vous ferez beaucoup mieux ce que vous faites bien ; vous ferez toujours bien ce que vous êtes souvent exposés à faire mal ; enfin vous ferez encore souvent le bien , là où maintenant il vous semble impossible de rien faire.
LAVOISIER.

Nous avons annoncé cet ouvrage (*Bibl. hom.* VII, p. 385), et nous avons promis d'y revenir ; nous tenons notre promesse.

Cette seconde édition d'un opuscule dû à la conviction d'un savant, a pris la forme et la consistance d'un volume in-8° de 25 et 151 pages. Depuis la première édition, la marche des esprits en Angleterre avait suivi sa direction naturelle; ils s'étaient ouverts à la connaissance des principes de la saine doctrine médicale, saisis qu'ils étaient par la nouvelle des faciles et belles guérisons opérées par elle; ils avaient demandé : qu'est-ce? qu'y a-t-il? quelle est cette nouveauté, cette inconnue, dont le nom ne nous avait pas encore frappés? et le Recteur EVEREST s'est chargé de leur répondre; telle est l'origine de cette seconde édition, bien différente de la première.

Notons d'abord qu'elle est dédiée au D^r Harris Dunsford; honneur insigne à nos yeux; ce docteur est un des plus jeunes de l'Angleterre; et déjà par l'application de ses connaissances acquises, et par ses heureux succès, il a mérité non-seulement l'attention de plusieurs très-grands personnages qui lui ont confié leur santé délabrée, mais encore la célébrité que lui vaudra la dédicace du premier livre qui aura été écrit en anglais sur l'homœopathie. L'amitié toute particulière que nous portons au D^r DUNSFORD, qui s'est fait ce qu'il est dans nos contrées lémanniennes, nous engage à le féliciter de tout notre cœur de ce qu'il est ainsi mis en juste évidence par l'une des premières personnes marquantes auxquelles l'homœopathie aura été salutaire dans le Royaume-Uni.

Dans cette édition, le Recteur EVEREST s'est moins occupé que dans la première de l'*historique* de l'homœopathie; mais il en a par contre plus profondément scruté et mis en lumière les principes; il l'a fait, nous l'affirmons, avec la plus grande lucidité; les gens du monde n'éprouveront aucune peine à le comprendre, lors même qu'ils n'adopteraient ou ne voudraient pas adopter ses idées; les savants, les gens de l'art auront besoin de préparer leurs arguments les plus serrés, non pour le vaincre, mais seulement pour le combattre.

En Angleterre, l'ouvrage du Recteur EVEREST peut produire une grande impression et faire réfléchir bien du monde; il est le premier et presque le seul.

Pour des lecteurs français, un extrait étendu serait superflu ; la littérature homœopathique a fait en France, depuis que nous avons fondé la *Bibliothèque homœopathique* (ceci soit pris comme date seulement), trop de progrès pour que l'ouvrage que nous avons sous les yeux ne parût pas contenir des choses connues et écrites ailleurs, sous une autre forme, il est vrai. Notre rôle se réduit donc à célébrer, selon son juste mérite, le travail du Recteur EVEREST, qui a lu et compulsé tous les ouvrages d'homœopathie écrits en français et en italien, et plusieurs écrits en allemand, dans le seul but de faire connaître à ses compatriotes une vérité qu'ils ignorent, et dont ils pourront à l'avenir tirer le plus grand bénéfice.

Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthümliche Natur und homöopathische Heilung. — Des maladies chroniques, de leur nature et de leur traitement homœopathique ; par le D^r S. HAHNEMANN. Seconde édition considérablement améliorée et augmentée. — T. I-III. — Dresde et Düsseldorf.

Dans le prochain cahier, nous rendrons un compte très-détaillé de ce qui distingue cette édition de la première.

Clinique homœopathique à l'usage des médecins et des gens du monde ; par LOUIS MALAISE, docteur en médecine et en obstétrique, etc. etc.

Nous rendrons compte de ce précieux et intéressant ouvrage

Repertorium für die homöopathische Praxis, von D^r RUOFF. — Stuttgart 1837.

Nous rendrons compte de cet ouvrage.

TABLE.

3

	Pages.
Préface.	I
Observations sur les actions primitive et curative de quel- ques médicaments, par le D ^r CROSERIO.	1
Des dénominations, par le D ^r PESCHIER.	44
Promenade d'un allopathe à côté de l'homœopathie. . . .	51
Correspondance du D ^r DUPLAT.	57
Lettre à une dame sur la nécessité de la médecine, par le D ^r PERRUSSEL.	63
ANNONCES. — <i>A popular view of homœopathy</i> , by the Rev. Th. EVEREST.	74

On trouve constamment chez le Docteur PESCHIER des boîtes et étuis de poche, des portefeuilles avec 40, 72, 80, 108 et 160 petits flacons remplis de globules homœopathiques préparés et arrangés par lui-même.

La *nouvelle série* de la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE paraîtra tous les mois par cahiers de 5 feuilles. Prix de l'abonnement, frais de port non compris, 20 fr. payables d'avance.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME PREMIER.

N^o 2. — Novembre.

PARIS,
BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1837.

LIBRAIRES

CHEZ LESQUELS ON PEUT S'ABONNER.

4

BAYONNE. Gosse, Bonzom, Lemathe.

BESANÇON. Bintot, veuve Déis.

BORDEAUX. Ch. Lawalle, Teycheney.

BREST. Lefournier, Desperiars.

BRUXELLES. Tircher.

CAEN. Manoury.

CLERMONT - FERRAND. Thibaud-Landriot.

DIJON. Lagier, Tussa.

GRENOBLE. Bailly.

GAND. H. Dujardin.

LE MANS. Pesche, Belon.

LILLE. Malo, Wanackere.

LYON. Babéuf, Bohaire, Mairé, Baron.

MARSEILLE. Chaix, Mossi, Camoin.

METZ. Devilly, Juge.

MONTPELLIER. Gabon, Sevallé.

NANCY. Senef, Vidart et Julien, Vincenot.

NANTES. Buroleau, Forest.

NIORT. Robin.

PERPIGNAN. Alzine, Lasserre.

ROUEN. Edet, Frère, Le Grand.

STRASBOURG. Février, Levrault.

TOULON. Bellue, Laurent.

TOULOUSE. Dagalier, Senac.

TOURS. Mame, Moisy.

TROYES. Laloy.

VALENCIENNES. Lemaitre.

AMSTERDAM. G. Dufour et C^e.

BERLIN. Hirschwald.

DUBLIN. Hodges et Smith.

DRESDE. Arnold.

EDIMBOURG. Th. Clark.

HEIDELBERG. Grooss.

LAUSANNE. Roullier.

LEIPSIG. Bossange père, Michelsen, L. Voss, Fr. Fleischer, Arnold, Schumann.

LISBONNE. Rolland et Semiono.

LIÈGE. Desoer.

MILAN. L. Dumolard et fils.

MOSCOU. V^e Gautier et fils.

MONS. Leroux.

NEW-YORK. Ch. de Behr.

PÉTERSBOURG. Bellezard et C^e, W. Graeffe.

PHILADELPHIE. Ch. de Behr.

ROME. Merle.

TURIN. J. Bocca, L. et F. Pic.

WILNA. Th. Glucksberg.

Et chez tous les directeurs de Poste.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATIONS, PAR LE D^r BENOIT BIGINELLI,
DE TRINO EN PIÉMONT.

(Envoyées à la Société homœopathique lémanique.)

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Première observation. Michel Castelli, de Trino, âgé de 30 ans, cordonnier, d'une faible constitution, pâle et maigre, chevelure blonde. Le 24 août 1836, il lui survint une fièvre tierce, dont les accès eurent lieu, à des heures variées, par frisson, chaleur et sueur abondante : chaque accès durait dix heures. Malgré de fortes doses de quinquina, la fièvre continua ; sa marche n'ayant été suspendue que trois jours par le spécifique, le malade accusait une grande faiblesse, du dégoût et des sueurs nocturnes prolongées.

L'ayant visité le 27 octobre pour la première fois, je relevai les symptômes suivants : A neuf heures et demie du matin, grande soif avant le froid ; de temps

en temps frissons, bâillements, pandiculations, puis froid violent, avec claquement des dents, nausées, vomissement pendant le froid, sensation de brisement universel, douleurs élançantes et vagues aux jambes, douleur pressive à l'estomac, selles dures, avec grouillements du ventre et pression au rectum; au froid succède une grande chaleur générale, avec rougeur du visage, soif, légère céphalalgie, respiration accélérée; enfin sueur abondante et acide pendant la nuit; le pouls est fréquent, petit et faible; caractère chagrin et craintif. *Ipecac.* 4/3 en deux doses.

Le 28 octobre, jour de l'apirexie, le paroxysme fébrile revint à la même heure, et avec les mêmes symptômes, mais dura moins de temps: trois heures de sueur après midi. *Arnica*, 3/6.

Le 29, bon repos et sommeil toute la nuit; vers le matin, sueur, urine chargée en jaune, pustules blanches au voile du palais et aux lèvres, bon appétit, et guérison parfaite (1).

(1) Le praticien a très-judicieusement tenu compte des symptômes propres à l'*arnica* :

595. Fièvre le matin....

598. Fièvre; en bâillant de froid, grande soif, qui fait boire beaucoup; ensuite, soif aussi pendant la chaleur, mais qui fait boire peu.

592. Sensation de froid par tout le corps.

593. Froid dans le dos et les cuisses.

596. Endolorissement très-désagréable du périoste de tous les os du corps, comme dans un accès de fièvre intermittente.

597. Fièvre et frisson par tout le corps; chaleur dans la tête,

Fièvre quotidienne intermittente.

2^e Obs. Rose Zorgno, fille d'un tisserand de cette ville, âgée de 13 ans, forte et bien constituée, mais ayant un teint pâle, éprouve, dès le 1^{er} septembre 1836, des accès de fièvre, qui reviennent chaque jour, et qui durent depuis près de deux mois, malgré *ipecacuanha* à hautes doses, saignées et *quina*, ordonnés par un docteur allopathe.

Les symptômes recueillis le 29 octobre 1836, à six heures du soir, sont : frisson ; froid aux pieds, se propageant peu à peu par tout le corps, sans soif, de la durée d'une demi-heure ; pendant le froid, douleurs universelles de brisement ; ensuite chaleur générale pendant toute la nuit, sans soif, accompagnée de *douleur pressive au front*, plus marquée à gauche ; sensation *de brûlure et de cuisson* dans la bouche, descendant jusqu'à l'estomac ; langue blanche ; gonflement d'estomac, avec ardeur acide (expression de la malade) ; sensibilité douloureuse de l'épigastre par la pression de la main ; selles irrégulières, difficiles, tantôt molles, tantôt dures ; urines fréquentes et aqueuses ; brisement des extrémités inférieures ;

rougeur et chaleur au visage, avec froid aux mains, et sensation de brisure dans les hanches, le dos et le côté antérieur des bras.

202. Poids au creux de l'estomac.

203. Violente pression au-dessus du creux de l'estomac.

208. Pression comme avec la main au creux de l'estomac.

632. Mauvaise humeur.

653. *Facilité à s'effrayer.* (Mat. méd. pure.) (Réd.)

appétit, mais après avoir mangé; *amertume de la bouche*; pouls petit et fréquent; tempérament phlegmatique; humeur chagrine. *Arnic.* 3/5 (1).

Cessation de la fièvre jusqu'au 11 novembre; la malade se plaignait cependant d'une douleur sourde au côté gauche de la tête, qui l'empêchait de dormir la nuit, soit par faute de régime, soit par l'exposition inconsiderée aux influences atmosphériques; il revint ce jour-là un paroxysme fébrile, caractérisé par soif vive, bâillements, pandiculations, froid, céphalalgie frontale et temporale; langue blanche au milieu, rouge aux bords; sécheresse de la bouche; tension de l'épigastre et des hypocondres; ensuite chaleur universelle, avec douleur battante aux tempes; point de sueur, point d'appétit; passage de la fièvre à l'état de fièvre continue. *Aconit.* 6/24 ramène tout à l'état normal, si ce n'est un dernier accès qui consiste dans une voracité ou faim continuelle et in-

(1) Même remarque que pour la première observation; l'auteur a su chercher le tableau des symptômes de son malade et le trouver dans *arnica*. En effet, outre les symptômes déjà cités :

23. Douleur pressive au front.

24. Céphalalgie pressive au front.

26. *Céphalalgie pressive au-dessus des yeux.*

27. D'abord céphalalgie pressive au front...

28. *Douleur pressive au front.*

29. Pression dans le côté droit du front.

31. Douleur pressive stupéfiante au front...

154. *Sensation de mordication sur la langue.*

155. Sensation d'écorchure à la langue. (*Mat. méd. pure*).

(*Réd.*)

satiable avant , pendant et après la fièvre. *Phosphor.*
3/30 guérit radicalement la malade.

Fièvre tierce.

3^e *Obs.* Un pêcheur, nommé Jean Garetta, âgé de 55 ans, de Trino, est bien conformé, quoique petit; il a le teint blanc-rose; il est prompt et chagrin. Le 9 novembre 1836, il revenait pendant la nuit chez lui, chargé de ses outils, au travers de longues prairies froides et humides; lorsqu'il fut atteint de malaise, avec faiblesse des jambes, tellement qu'il craignit de ne pas pouvoir arriver. Enfin, couché dans un lit bien chaud, aux bâillements, pandiculations, froid avec tremblement, succéda bientôt une chaleur universelle, avec céphalalgie lancinante, et peu de soif. Vers le matin, sueur copieuse, avec tiraillements douloureux aux extrémités inférieures: un semblable accès avait déjà eu lieu le 7 novembre. Visité le 10 au matin, le malade, qui avait la bouche amère et la langue blanche, était apirétique. *Nux v.* 2/30 n'a plus permis le retour de la fièvre (1).

Fièvre tierce.

4^e *Obs.* Mathieu Palazzo, paysan, âgé de 24 ans, a toujours été bien portant jusqu'au 13 novembre 1836, où il éprouva un premier accès fébrile. Appelé le 15, je constatai les symptômes suivants:

(1) Des exemples de fièvre intermittente guérie par *nux* ont déjà été cités dans la *Bibl. hom.* première série, T. II *et aliàs.*

A neuf heures du matin, *bâillements*, *pandiculations*, frisson, *froid avec tremblement* et *peu de soif*, qui dure environ trois heures; sensation de brisement universel à tous les os pendant le froid; ensuite chaleur brûlante, qui est bientôt accompagnée d'une sueur générale, sans soif. Pendant la chaleur, forte céphalalgie frontale; la face devient pâle-jaunâtre; langue blanche, sans appétit; pustules à la lèvre inférieure; gonflement et ardeur des gencives; après quelques accès de toux, douleur pressive au sternum, de dedans en dehors, ainsi qu'au bas-ventre; selles rares, sèches: ordinairement constipation; urine aqueuse; pouls serré, fréquent. Guérison radicale par une seule dose de *nux v.* 3/4 (1).

Fièvre tierce.

5^e Obs. Madelaine Sarra, jeune fille de 16 ans, fortement constituée, brune, avec de grands yeux noirs, paysanne, est entrée à l'hôpital de cette ville, pour une fièvre tierce, au mois de septembre 1836; pendant deux mois environ qu'elle est restée là, elle

(1) Je ne cesserai d'exprimer le regret de ce que les collecteurs d'observations ne désignent point nominativement le *symptôme* spécial, ou le *groupe* de symptômes, qui les ont déterminés à employer telle substance plutôt que telle autre; ce serait à la fois *instruire* bien réellement le lecteur, et lui éviter de longues recherches s'il veut se rendre compte du succès obtenu. Des observations rédigées dans cet ordre unique: *symptômes* de la maladie, *remède*, *succès*, sont beaucoup trop exposées 1^o au

n'a pris que quelques décoctions de tamarinds, amères et autres, qu'elle ne connaît pas. Trois jours après qu'elle était sortie de l'hôpital, guérie en apparence, elle m'a fait demander, sa fièvre étant revenue avec les symptômes suivants : forte céphalalgie, pressive, battante, avec douleurs d'écrasement à toute la tête insupportables, commençant six heures avant l'accès; à 7 heures du soir, bâillements, pandiculations, froid très-court, sans soif; pendant le froid, constriction spasmodique au larynx, avec difficulté pour l'inspiration et secousses sonores, violentes comme de hoquets; crampes à la jambe droite; après le froid, dormant jusqu'au matin, sans jamais se réveiller; mais bientôt se développe chaleur brûlante universelle, avec sécheresse de la peau, toujours sans soif; bien peu de sueur; elle m'assure que la céphalalgie s'accompagne toujours du sommeil; la langue est blanche, avec sécheresse de la bouche; borborigmes au ventre; constipation; le caractère de cette fille est vif, mais timide, craintif. — *Metall. alb.* 3/30. La fièvre n'est plus revenue; mais la malade se plaint de gonflement et de dureté au ventre : elle n'a pas encore ses règles. — *Conium* 2/30, sans résultat. Cette

soupçon d'avoir été choisies parmi un grand nombre d'autres qui n'ont pas été aussi satisfaisantes; 2° au reproche, mérité ou non, de n'être que des narrés de guérisons purement accidentelles quant aux indications suivies. Le soin seul apporté par le praticien observateur de faire bien cadrer les symptômes du malade avec ceux du remède peut lui valoir le renom de bon homœopathe, et peut faire avancer l'art chez ses confrères. (*Réd.*)

malade est pauvre, et, ne pouvant conserver le régime, mange beaucoup de potage (choux blancs) avec du pain de maïs. Retour de la fièvre, avec symptômes gastriques seulement. *Antimon. crud.* 2/30 : guérison durable en trois jours, mais sans apparition des règles.

Fièvre quarte.

6^e Obs. Barbe Olivero, âgée de 40 ans, paysanne, de Trino, mère de trois enfants, de teint brun-jaunâtre, avec grands yeux noirs, est atteinte, depuis neuf mois, de fièvre quarte. Tous les secours prodigués pendant trois mois consécutifs à l'hôpital de cette ville n'ont pu arrêter le cours de cette fièvre, compliquée avec la psore syphilitique, que son mari, militaire, lui a communiquée. Cette malade réclame mon secours, le 20 août 1836. Les symptômes que j'observe sont les suivants :

La fièvre, sans symptômes précurseurs, commence tantôt de jour, tantôt de nuit, avec grand froid, tremblement et claquement des dents, qui dure trois heures, avec peu de soif; douleurs lancinantes aux os, particulièrement dans la nuit; forte chaleur générale, accompagnée toujours de céphalalgie, pendant cinq heures, sans soif; sueur abondante et fétide; des croûtes écailleuses de la grandeur d'un sou à un écu, épaisses, de couleur jaune-clair, dont suinte une humeur, rouge à l'entour, très-pruriantes, discrètes, couvrent les jambes, les cuisses, la poitrine, le dos et les bras. Le tourment pruriteux sur tout son

corps est continu, inexprimable : elle ne peut ni manger ni reposer ; bouche mauvaise , avec langue blanche ; faiblesse générale ; pouls mou , tardif , faible pendant les jours apirétiques. La répétition de *metall. alb.* 2/30 en huit jours a guéri la fièvre quarte , et les croûtes sont tombées promptement sans prurit (1).

CHOLÉRA ASIATIQUE.

Première observation. Marie Palazzo , âgée de 60 ans , veuve , robuste constitution , grasse , teint brun , avec yeux gris , mère de trois enfants , caractère tranquille , est saisie , à cinq heures du matin , le 29 octobre 1836 , de petites douleurs au ventre , avec une diarrhée aqueuse jaunâtre ; elle revient bientôt de l'église avec des grouillements , qui se répètent de temps en temps , et des coliques , suivies de déjections de la même nature. Ce n'est qu'à six heures du soir qu'elle demande assistance. D'après les symptômes diagnostiques , je donne d'abord *acid. phosphor.* 3/30 , et autant à minuit.

(1) Indépendamment du type quarte auquel *ars.* paraît être plus particulièrement adaptable , il est probable que c'est par la présence des taches croûteuses que l'auteur a été conduit à se servir de cette substance. Peut-être ne faut-il pas perdre cette occasion de faire remarquer la justesse de l'étiologie de HAHNE-MANN qui ne voit dans la fièvre intermittente qu'une *psore développée* ; les guérisons immédiates au moyen de *carbo vegetabilis* , de *natrum muriaticum* ou de *sulfur* fourniraient des preuves en faveur de cette opinion. (Réd.)

Le 30 au matin, tableau des symptômes : Tête embarrassée, lourde ; face pâle-jaune ; cercle noir autour des yeux languissants ; affaissement des traits ; bout du nez noir ; langue blanche ; bouche sans goût ; soif d'eau fraîche ; nausées, vomissements d'eau claire ; froid aux extrémités et à la pointe du nez ; borborigmes au ventre ; coliques, avec déjections aqueuses, blanches comme du lait ; crampes aux mollets et aux pieds, inquiétudes ; pouls petit, faible. *Ipec.* 3/3 : deux autres doses pareilles, une par heure.

Le soir, il n'y a point d'amélioration. Le choléra sévit avec plus de violence : face hippocratique ; yeux enfoncés dans les orbites ; visage ridé, crispé ; pâleur cadavéreuse, entremêlée de bleu ; aphonie complète ; froid glacial universel ; suppression totale d'urine ; raideur aux extrémités ; défaillances, etc. etc. A cette dernière période d'agonie, le pouls est imperceptible : je place sur la langue froide *veratr. alb.* 4/12 ; quatre autres doses, une chaque demi-heure, avec un peu d'eau ; chaque cinq minutes, une gorgée d'eau frappée de glace, et réchauffer, pendant la nuit, la malade de la meilleure manière possible.

Ce puissant modificateur homœopathique a déterminé, pendant la nuit, une forte réaction, laquelle amène presque à la disparition totale les symptômes menaçants la vie ; et une irritation gastro-céphalique remplace le meurtrier choléra.

Le 31 au matin, tête lourde ; visage rouge, épanoui ; grande soif ; défaillances. Ayant surchargé son

estomac par des boissons , la malade est obligée de titiller la gorge avec un doigt pour vomir ; l'urine ne coule pas encore ; peau sèche ; chaleur universelle ; yeux vifs ; pouls petit , faible , fréquent ; *veratr. alb.* 2/12.

Le soir , grand sommeil ; diminution de la soif : mêmes symptômes que dessus. *Emuls. comm.* peu à la fois.

Le 1^{er} novembre , grand assoupissement pendant la nuit , avec peu de soif ; vomissements d'eau aigrette , suivis de défaillances au matin ; visage toujours animé ; chaleur à la bouche , avec sécheresse des lèvres ; nausées sans vomissements ; céphalalgie stupéfiante ; douleur transversale sourde à l'estomac et aux reins , que la plus petite pression rend insupportable ; langue rouge aux bords ; constipation et manque d'urine ; pouls fréquent , plus élevé. *Ipecac.* 2/8 , et deux autres doses de deux en deux heures.

Le soir , diminution de quelques symptômes : bouillon , eau sucrée.

Le 2 , après avoir tranquillement dormi toute la nuit , ce matin , la malade me dit qu'à présent elle n'a plus la crainte de mourir. Tous les symptômes de la tête ont disparu ; l'urine coule abondamment : il n'y a plus qu'une légère sensation douloureuse à l'estomac , avec quelques selles molles jaunâtres , pendant la journée ; pouls normal , mais faible. Appétit : potage au gras , boisson ordinaire.

Le 3 , repos tranquille toute la nuit. De bon matin , la malade demande la soupe , et de suite on

lui donne un grand verre de vin rouge généreux, ce qui a causé quelque dérangement; mais *nux v.* 2/24 a régularisé le tout. Guérison parfaite.

(*Note du Rédacteur.* Les allopathes qui ont fait de l'homœopathie sans s'en douter ou sans le vouloir, aussi bien que les homœopathes de bonne foi qui ont cherché à combattre le vomissement cholérique par l'*ipecacuanha*, ont éprouvé le même insuccès que le docteur B., et ces derniers ont toujours dû le faire suivre de *ver.*, ainsi qu'on peut le lire, avec détails, dans le T. I^{er} de la *Bibl. hom.*

Maintenant que des milliers de cas ont démontré l'utilité, j'ai presque dit la spécificité du *veratrum* contre le choléra, il semble inutile et superflu de recourir à une autre substance pour combattre les symptômes dont il offre la série d'une manière si frappante, en particulier le vomissement qu'il excite avec tant d'énergie. L'*ipecacuanha* ne devrait être employé qu'à défaut du *veratrum*; mais alors il serait nécessaire de le répéter assez souvent, pour qu'il agît sur le ventre aussi bien que sur l'estomac.)

2^e *Obs.* Une fille de 13 ans, Rose Montavolo, maigre, faible constitution, teint pâle-terreux, avec de grands yeux noirs, souffrait depuis deux mois d'affection gastrique; elle commençait pourtant à sortir de sa chambre par ordre du médecin allopathe. Tout-à-coup, à minuit, le 20 novembre, elle est assaillie par l'épidémie cholérique, et les symptômes déploient toute leur intensité. A huit heures du matin, le 21, je remarque les symptômes suivants:

Figure pâle, avec affaissement des traits, joues et bout du nez froids et cyanosés; yeux enfoncés dans leur orbite, avec un cercle noirâtre; grande soif; langue blanche; vomissements et diarrhée très-fréquente, blanche comme de l'eau de riz avec quelques glaires; gargouillements au ventre; voix basse, enrouée, qu'on ne peut pas entendre; anxiété, inquiétude; elle se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; tranchées souvent répétées qui arrachent des hauts cris; ischurie; tous les doigts des extrémités sont froids, de couleur bleu-obscur, sans tiraillements ni crampes; pouls petit, faible, à peine sensible; froid presque universel; le choléra est sur le point de passer à la troisième période.

Je débute par *ipecacuanh.* 2/3 et trois autres doses, une à chaque demi-heure. Eau glacée, frictions, etc. — Point d'amélioration à onze heures; je donne sans hésitation *phosphor. acid.* 4/30 pour deux heures. Retard des vomissements et des selles depuis deux heures, mais voyant les symptômes encore saillants et redoutables, je crois utile de donner *veratrum alb.* 2/12 six doses, avec l'eau distillée, une chaque demi-heure, eau glacée, amélioration vers le soir; disparition de toute part de la couleur bleue; les yeux sont à leur niveau naturel, ainsi que le visage: par contre, le pouls est imperceptible, et tous les autres symptômes persévèrent. Je me fie sur l'action prolongée du spécifique; mais à minuit, on frappe à coups redoublés à ma porte, me priant d'aller visiter la malade, qui paraît rendre les derniers soupirs; je m'y porte en

toute hâte, et en effet, il y a froid glacial universel, perte de connaissance, après des évanouissements répétés, yeux à demi ouverts, immobilité du corps, avec rigidité, sans pouls. Je doutais beaucoup de pouvoir encore maîtriser ces accidents fâcheux, l'action vitale paraissant presque éteinte; cependant j'y réussis, en mettant dans la bouche *veratr.* 3/12, que je répétais sous peu de temps. En attendant, je préparai, avec *sacchar. lact., carb. veg.* 2/30, pour faire prendre à la malade, une après mon départ, si elle vivait encore.

Le 22, au matin, la réaction s'était établie après la prise du dernier remède, et la chaleur universelle manifestée, avec peau brûlante et cent pulsations par minute. Elle parle; quelques déjections floconneuses, avec bien peu de soif; amélioration sensible pendant la journée. *Veratr. alb.* 2/12.

Le 23, repos favorable: une selle de la même nature pendant la nuit. De bon matin, après la déjection, la malade est de suite surprise d'un fort hoquet, que termine la prise d'une cuillerée d'eau, avec *veratr.* On trouve dans le pot de chambre un lombric rouge. A dix heures environ du matin, elle se plaint d'un frisson général, avec soif; peu à peu, froid à toutes les extrémités et au bout du nez; face pâle; dilatation des pupilles; tête embarrassée, demi-stupide; envie de vomir; déjections aqueuses encore blanches, toujours avec des vers; fourmillement et grattement aux bras et aux cuisses; point d'urine; continuation de la soif; pouls petit, faible,

fréquent. La chaleur survient depuis trois heures, sans sueur : il y a rémission au soir. *Cina.* 3/3. Pendant la nuit du 24, elle eut encore deux selles et vomissements avec des lombrics. A la même heure que la veille, même frisson, froid, avec fièvre. On reconnut une intermittente quotidienne vermineuse. *Chin.* 6/24, qu'elle prend au moment de la diminution de la chaleur, en deux fois.

Le 25, après avoir reposé tranquillement toute la nuit, elle se trouve évidemment soulagée le matin : le pouls est plus élevé, normal. A l'exception de la faiblesse et du peu d'appétit, tous les symptômes ont cessé. (Soupe au gras).

Le 28, sans cause manifeste, s'éveille une petite fièvre, avec pouls fréquent, dur ; ardeur aux yeux ; une salivation amère dégoûte la malade ; de plus, sensation douloureuse au foie à la plus petite pression ; le ventre est tendu ; urine goutte à goutte ; point d'appétit. *Bryon.* 3/24 a fait disparaître toute cette affection. Guérison radicale.

(*Note du Rédacteur.* Il est impossible de méconnaître dans cette observation la nécessité de répéter fréquemment les doses du remède, même le plus homœopathique, dans le choléra ; il ne faut pas perdre de vue que le propre de cette maladie est d'anéantir l'action vitale, par-là même la réaction à tout médicament. Cela étant, si l'on est parvenu, au moyen de ceux-ci, à réveiller la vie pour quelques minutes, on doit s'attendre à ce qu'elles seront suivies d'un nouvel affaissement, si le réveil n'est pas itéra-

tivement excité au moyen d'une nouvelle dose médicamenteuse. Or, la surexcitation homœopathique offre peu ou point d'inconvénients, tandis que l'affaissement cholérique conduit évidemment à la mort ; il n'y a donc pas à hésiter entre l'usage répété, l'abus même du remède, et le résultat destructeur de l'interruption ou de la cessation de son action.)

3^e *Obs.* Thérèse Pino, de Trino, ne fut pas moins heureuse par la prompte guérison de la maladie épidémique. Cette paysanne, âgée de 29 ans, robuste, bien portante, teint blanc, yeux gris, cheveux blonds, mère de quatre enfants, est tourmentée, depuis long-temps, par des chagrins de famille. Ce fut le 29 novembre 1836 qu'elle me consulta, et que je constatai qu'elle était saisie depuis deux jours de douleurs au ventre, précédées de hémorrhagies, de flatuosités, avec diarrhée aqueuse de couleur verte, qui aujourd'hui s'est changée en couleur jaune ; les douleurs sont piquantes, déchirantes, particulièrement à l'entour du nombril ; appétit nul ; bouche froide, avec goût amer ; langue d'un rouge foncé, surtout aux bords. La plus petite pression cause une douleur sourde, insupportable, soit à l'estomac, soit au bas-ventre, plus aiguë au flanc droit ; mouvement continu, avec respiration anxieuse ; douleurs transversales aux reins, quoique l'urine soit naturelle, abondante ; brisement aux cuisses ; bien peu de sommeil, avec effroi ; pouls petit, faible, fréquent ; caractère prompt, enclin au chagrin. *Acid. phosphor.* 2/30.

Elle est si tourmentée tout l'après-midi par une ardeur violente au ventre et par des tranchées insupportables, qu'elle désire la mort : au reste, mêmes symptômes. *Metall. alb.* 2/30, avec un peu d'eau distillée ; mais maladroitement, après en avoir pris quelques cuillerées, on verse le restant. Le soir, après en avoir eu l'avis, je donne, en répétition, *Ipecac.* 3/3.

Le 30 au matin, le choléra marche à grands pas : jusqu'à midi, il n'y a que des tranchées horribles, avec diarrhée aqueuse, puis vomissements à chaque instant, et selles blanches, floconeuses ; changement de figure ; le teint devient terreux ; yeux cernés ; lèvres crispées, arides ; froid aux mains, aux pieds, au nez, tous azurés ; soif insatiable d'eau fraîche ; agitation ; anxiété ; flexions du corps, indéfinies à cause des violentes douleurs au ventre ; ischurie, aphonie, tiraillements, crampes aux extrémités inférieures ; pouls très-petit, extrêmement faible. *Veratr. alb.* 4/12, et quatre autres doses, une chaque demi-heure. L'effet fut aussi prompt qu'inespéré.

Le 1^{er} décembre, à quatre heures du matin, après avoir avalé toutes les doses du spécifique et l'eau frappée de glace, tous les symptômes sont dissipés, et la réaction figure dans le tableau suivant : Visage rouge ; yeux vifs, luisants ; chaleur universelle ; douleur pressive à la région frontale et temporale ; sécheresse de la bouche et des lèvres, avec soif ; légère ardeur à la gorge ; sensation douloureuse, pressive comme d'un poids sur la poitrine ; anxiété ; pendant l'inspiration,

douleur gravative à l'estomac , qui ne supporte pas le plus petit attouchement ; renvois incomplets ; douleurs pressives aux fausses côtes ; sensations de faiblesse au bas-ventre ; renouvellement des crampes , tantôt à un pied , tantôt à une main ; pouls fréquent , large.

Il aurait convenu de chercher un autre modificateur qui représentât exactement les symptômes ci-dessus ; mais le renouvellement des crampes m'a fait choisir *cupr. ac.* 2/30.

Quoique les crampes aient cessé , l'irritation gastro-céphalique se manifeste par lourdeur de tête , vertiges , douleurs battantes aux tempes , rougeur et sécheresse de la langue , avec soif , chaleur brûlante universelle , aussi bien que les symptômes de l'estomac et du ventre. *Belladon.* 3/30 a promptement triomphé : de sorte que la malade , au deuxième , troisième , quatrième et cinquième jours apirétiques , mange avec bon appétit , et sort. Guérison complète. Surprise de tous ses parents.

(*Note du Rédacteur.* Cette observation vient en preuve réelle à ce que je disais plus haut. Cinq doses *veratrum* ont été données successivement à demi-heure de distance , et la réaction s'est opérée visiblement ; les symptômes gastriques ont cessé ; les symptômes nerveux seuls se sont montrés , et ont exigé un remède approprié ; puis ceux de l'irritation des muqueuses et de la peau , qu'a anéantis le médicament qui leur est propre. Remarquez qu'une fois la réaction vitale opérée d'une manière permanente ,

une seule dose des autres remèdes a été suffisante.)

Cholérine.

4^e Obs. Jean Sasso, âgé de 60 ans, vacher de M. N..., demeurant en cette ville, se présente à moi. Son maître m'instruit que depuis deux jours il est travaillé par une diarrhée aqueuse, jaune, épuisante, de manière qu'il ne peut plus rester debout. En effet, sa figure est sale, affaissée, ridée; teint terreux; malaise continu; envie de vomir; langue blanche; bouche pâteuse; grande soif; de temps en temps tranchées, gargouillements et selles de la même nature que dessus; froid aux extrémités; pouls petit, fréquent; tête lourde, comme d'ivresse. Je lui place sur la langue *ipecac.* 3/3, eau glacée, peu à la fois, et je l'envoie tout de suite au lit.

L'avortement de la maladie a été si prompt, que le lendemain, 8 novembre 1836, il vint chez moi pour me remercier, car ces petits bonbons l'ont guéri.

Plusieurs autres maladies de la même nature ont été promptement guéries.

Ainsi, Jerrone, âgé de 55 ans, jardinier de profession, ivrogne, après deux jours de vomissements, tranchées et selles aqueuses, avec soif inextinguible, etc.; *chamomil.* et *ipecacuanh.* l'ont de suite rétabli en santé.

De même, le jeune J. Dando, maçon, lequel, craintif à l'excès sur son sort, voyant plusieurs parties de son corps cyanosées et froides, avec des vomis-

sements et diarrhée aqueuse, blanche, quelques crampes, etc., se crut perdu ; mais *camphor.*, *ipécac.* et eau glacée l'ont, en peu de jours, guéri parfaitement.

J. Serra, paysan, est pareillement saisi, pendant qu'il se rendait pour travailler à la campagne, par vomissements, selles aqueuses, blanches, affaiblissantes ; vives inquiétudes, crampes et tranchées. Par le prompt usage de *chamomil.*, *camphor.* et *ipécac.*, tous ses symptômes cessèrent, et la guérison n'a pas tardé.

De même, le petit enfant Montavolo, nommé Sciatello, a été guéri par la répétition d'*ipécac.* et autres, etc. etc. etc.

(La suite au numéro prochain.)

**DIE CHRONISCHEN KRANKHEITEN, IHRE EIGENTHÜMLICHE
NATUR, etc.**

LES MALADIES CHRONIQUES, LEUR NATURE ET LEUR TRAITEMENT
HOMŒOPATHIQUE, par le D^r Samuel HAHNEMANN ; deuxième
édition, corrigée et considérablement augmentée. Tomes 1-3.
Dresde et Dusseldorf.

(Extrait par le D^r CROZIERO.)

C'est d'un heureux augure pour le succès de cette seconde série de la *Bibliothèque homœopathique*, que l'annonce que nous avons l'occasion de faire à nos lecteurs de la seconde édition des *Maladies chroni-*

ques, de cet ouvrage qui a coûté tant de fatigues et de méditations à son auteur. Depuis deux ans cette édition était terminée, et ses deux premiers volumes étaient parus; mais des circonstances dépendantes du libraire-éditeur en avaient suspendu la publication; heureusement l'auteur nous apprend dans une note du troisième volume que cet obstacle est levé, et que les autres volumes se suivront sans interruption.

Nous allons parcourir rapidement les changements apportés à cette édition, et les faire connaître à nos lecteurs qui possèdent la première édition. Ce serait peut-être ici l'occasion d'examiner la théorie tant débattue de la psore, qui fait la base de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, mais il serait difficile d'ajouter quelque chose à l'érudition immense et aux raisonnements employés dans cet ouvrage; c'est à l'expérience à les confirmer.

La partie théorique et didactique a reçu les changements que l'expérience de l'auteur et son prodigieux talent d'observation lui ont suggérés dans sa pratique, depuis la publication de la première édition.

Page 3. Dans une note, l'auteur explique la guérison apparente des maladies psoriques par des médicaments non antipsoriques, c'est-à-dire, qui réduisent la psore à l'état latent, ce qui arrive sur les jeunes sujets, etc.

Page 8. Dans une note il cite le Dr Atuenrieth comme ayant rapporté à la gale répercutée la cause des maladies chroniques.

Page 20. Au paragraphe dans lequel il relève l'ha-

bitude de traiter extérieurement la gale , par les médecins de l'ancienne école , il ajoute la note énergique suivante : « J'écrivais ceci il y a six ans , et cependant les médecins continuent encore même aujourd'hui cette manière vicieuse de traiter ces maladies ; ils ne sont pas devenus d'un point sur ce sujet important , ou plus sages , ou plus humains. »

Page 112—142 de la traduction française, après le paragraphe où il donne la préparation du mercure , il ajoute : « Autrefois je me servais de la sixième atténuation ; je suis monté successivement à la 8^{me} à la 12 , 18 , 24 , et enfin à la 30^{me} que j'ai trouvée avantageuse par son action plus prompte , plus pénétrante , et cependant plus douce ; dans les cas où il est nécessaire de donner une seconde dose (comme il arrive assez souvent), on peut alors passer à des atténuations plus basses.

Page 116—146, au § dans lequel il décrit la *syphilis larvée*, la *pseudo-syphilis* , il ajoute en note : « Après un tel traitement, il y a plus qu'une maladie double ; les préparations mercurielles irritantes , à grosses doses souvent répétées , ont aussi ajouté leur maladie médicamenteuse , ce qui augmente la faiblesse du malade et doit le réduire à l'état le plus déplorable. Dans ce cas le *sulphure de chaux* doit être préféré comme antipsorique à la préparation du soufre pur. »

Page 131—167. Il omet avec raison les trois ou quatre pages de la première édition , relatives aux conseils particuliers sur la préparation et l'emploi du soufre , du *charbon animal* et *végétal*, sans doute

parce que ses conseils se trouvent dans d'autres parties de l'ouvrage.

Page 135—178. A l'occasion du café, après avoir dit qu'il faut le supprimer, il ajoute : « la plupart des malades le laissent de suite sans incommodité remarquable (excepté quelques-uns seulement pendant quelques jours) ; il y a six ans j'avais pensé que chez les personnes âgées qui ne voulaient pas s'en priver, on pouvait le permettre en moindre quantité ; mais, je m'en suis convaincu depuis ce temps, aucune habitude, si longue qu'elle soit, ne peut le rendre innocent, et comme le médecin ne doit permettre aux malades que ce qui leur convient le mieux, il doit rester inébranlable dans la défense de cette boisson débilitante, nuisible comme objet diététique dans le traitement des maladies chroniques ; ce à quoi les malades des hautes et basses classes, presque tous sans exception, se soumettent toujours avec facilité, au grand avantage de leur santé, lorsqu'ils ont la confiance nécessaire dans le médecin qui leur fait les représentations convenables. Le froment ou le seigle torréfié, préparé comme le café, ont beaucoup d'analogie dans l'odeur et le goût avec cette substance, et la remplacent avec avantage dans plusieurs pays. La même chose doit être dite de l'usage du thé chinois, qui affecte et affaiblit les nerfs d'une manière si profonde et si irrémédiable. Même le plus faible possible il doit être défendu aussi bien aux jeunes sujets qu'aux plus âgés qui y étaient habitués dans leur enfance ; dans le traitement des maladies chroniques ils doivent le

remplacer par une boisson chaude non médicaméteuse. Ils se soumettent aussi très-volontiers, d'après mon expérience constante, aux préceptes des médecins qui savent captiver leur confiance.» A l'égard du vin il dit qu'on ne doit jamais permettre du vin pur aux malades, et il ajoute même dans une note que les personnes en santé ne doivent point faire usage de vin pur, excepté rarement et en petite quantité dans les solennités et les réunions d'amis, et il cherche surtout à prémunir les jeunes gens contre les excès du vin, qui sont suivis de tant de maux.

Page 136—180. HAHNNEMANN explique en ces termes la défense qu'il a faite des spiritueux. : « Comme d'après une loi imprescriptible de la nature, la force vitale réagit toujours dans le sens contraire de l'action des puissances physiques et médicamenteuses sur l'organisme, il est facile de comprendre, ce que démontre l'observation, que les boissons spiritueuses produisant de suite après leur ingestion une augmentation de force et de chaleur irritante, dans leur action consécutive elles doivent avoir un effet tout opposé par le moyen de la réaction de la force vitale, d'où il suit inévitablement de la faiblesse, et une diminution de chaleur vitale après leur usage, état qui ne saurait être assez éloigné par le vrai médecin qui veut guérir une maladie chronique. — L'allopathe seul, qui ne veut pas voir dans l'expérience les effets nuisibles de ses palliatifs, peut donner à ses malades chroniques le mauvais conseil de faire un usage journalier de vin pur généreux pour les corroborer, ce

qu'un véritable hómœopathe ne fera jamais (*sed ex ungue leonem*).

Page 187. HAHN. indique les aliments à éviter ; quoiqu'il y ait peu de changements avec ce qu'il a publié dans d'autres ouvrages , cependant , comme son immense expérience rend tout ce qui sort de sa plume précieux pour les vrais amis de l'hómœopathie , nous allons transcrire tout cet article :

« Parmi les substances diététiques généralement nuisibles , on doit compter le vinaigre et le suc de citron qui produisent des sensations pénibles aux malades qui sont atteints de faiblesses nerveuses et d'affections au bas-ventre ; ils diminuent aussi l'action de plusieurs médicaments , et l'augmentent chez d'autres. Par le même motif on ne doit permettre à ces malades les fruits acides (les cerises aigres , les groseilles non mûres) qu'en très-petite quantité , et les fruits sucrés en quantité modérée ; les pruneaux cuits ne doivent point être considérés comme palliatifs dans les constipations ; les malades qui en sont atteints , et ceux qui ont de la faiblesse dans les organes digestifs ne doivent pas manger de la viande de jeunes veaux. Ceux qui sont atteints de faiblesse des organes génitaux doivent être sobres dans l'usage des jeunes poulets et des œufs , et éviter les aromates excitants , tels que la vanille , les truffes , parce que ces palliatifs empêcheraient leur guérison. Les dames dont les règles ne sont pas assez abondantes doivent se garder par le même motif du safran et de la cannelle , et les personnes dont l'estomac est faible , paresseux , doivent

se priver de cannelle, de cloux de gérofle, d'ammum, de poivre, de gingembre, des amers qui nuiraient aussi à leur guérison homœopathique, comme palliatifs; on doit défendre les substances flatulentes de toute espèce dans les maladies de l'abdomen et dans les constipations. La viande de bœuf, le bon pain de froment ou de seigle, le lait de vache, et une quantité modérée de beurre frais paraissent former la nourriture la plus naturelle et la moins nuisible à l'homme, par conséquent aussi dans les maladies chroniques, et seulement assaisonnés avec un peu de sel de cuisine. Après la viande de bœuf vient celle de mouton, le gibier, la grosse volaille et les pigeons; la viande et la graisse d'oie et de canard ne doit pas être moins défendue que celle de porc. Des viandes salées ou fumées on ne doit faire qu'un usage rare et modéré. On doit s'abstenir des herbes crues et hâchées sur la soupe, ainsi que des herbes aromatiques et du vieux fromage. Quant aux poissons de bonne qualité, il faut veiller avec soin à leur préparation, et les manger cuits à l'eau, en quantité modérée, et sans sauces épicées. Les poissons salés ou fumés doivent être évités [excepté les sardines et les harengs, en petite quantité. (1) »].

(1) J'avoue qu'il m'est très-difficile de comprendre le motif de cette préférence, qui ne saurait reposer que sur des expériences positives et répétées dont HAHNEMANN ne parle nulle part. Les *sardines* et les *harengs* sont presque les seuls poissons *salés* et *fumés* dont on fasse usage à l'intérieur des terres; la proscription des poissons ainsi préparés est donc illusoire, si on en excepte

» La modération en tout, même dans les choses permises, est un devoir capital pour les malades chroniques.

» L'usage du tabac doit aussi être considéré sous le rapport diététique; il est permis de fumer dans

précisément ceux qui sont usités sur le plus grand nombre de tables.

En général, HAHNEMANN aurait rendu un vrai service à la diététique médicale s'il avait donné quelque part un narré détaillé des expériences qui l'ont conduit à une si grande sévérité. Si elle n'est que le résultat d'une idée préconçue, d'un système mentalement coordonné, on ne doit s'attendre à la voir mise en pratique que par les médecins qui ont dans le MATTRE une confiance entière et aveugle.

Mais une pareille confiance ne court pas les rues; le siècle actuel veut des faits et des preuves et ne croit personne sur parole, surtout en fait de simple opinion. Certes je suis personnellement très-enclin à croire HAHNEMANN dans toutes ses assertions; mais une fois que je prends la plume pour répandre sa doctrine dans toutes ses conséquences, je ne puis pas me flatter de faire passer mes convictions dans l'esprit de mes lecteurs, si je ne les étaie de preuves expérimentales qui me manquent tout-à-fait. Bien plus, il n'est pas rare que des malades qui ont très-bien guéri sous l'influence de remèdes dont ils ont distinctement senti l'action, viennent ensuite avouer à leur médecin qu'ils n'ont rien changé à leur régime ordinaire; ce qui tendrait à établir que la sévérité de la diète n'est pas de rigueur dans tous les cas.

Toutefois, je dois ajouter que HAHNEMANN fournit corporellement la preuve de la bonté de ses prescriptions diététiques; lui-même les suit à la lettre; et il est impossible de voir, d'imaginer même un homme de son âge qui offre l'aspect d'une santé plus robuste que la sienne. (Héd.)

quelques cas chroniques, lorsque les malades y étaient habitués et qu'ils ne crachent pas leur salive, mais toujours dans certaines limites, qui doivent être plus resserrées dans les lésions des facultés intellectuelles de la digestion, du sommeil ou de la défécation. Lorsque les selles ont habituellement lieu seulement après avoir fumé, on doit défendre ce palliatif, pour être en état de régulariser cette fonction d'une manière durable par les antipsoriques. »

» L'usage du tabac à priser mérite encore plus d'attention, lorsqu'il est employé comme palliatif contre le coriza chronique, l'obstruction du nez ou l'inflammation chronique des paupières; il est dans ce cas un puissant obstacle à la guérison, et, comme tel, il ne doit pas être toléré; on doit le faire diminuer successivement, et s'en priver bientôt entièrement, surtout à cause des mélanges âcres, qui nuisent, par leur contact sur les nerfs des narines, comme un médicament étranger: ce qui arrive bien moins avec le tabac à fumer, sa force ayant été affaiblie par le feu. »

Page 142-184. HAHN. développe avec plus d'étendue les mauvais effets des médications allopathiques chez les malades chroniques riches: « L'expérience démontre (dit-il) tous les jours que plus un allopathe a été zélé et actif auprès d'un malade par l'application de sa science fausse et nuisible (souvent avec peine, attention et persévérance) dans une maladie chronique, plus le malade est ruiné de forces et de vie, etc. »

Page 145. Aux causes qui entravent la guérison des maladies chroniques, il en ajoute une dans la note suivante : « On doit encore citer un empêchement, non très-rare, mais presque toujours resté inaperçu, à la guérison des maladies chroniques : c'est la compression *des désirs vénériens* chez les adultes des deux sexes, par le célibat, par des causes qu'il n'est pas au pouvoir du médecin de détruire, ou lorsque chez des gens mariés la cohabitation a été expressément défendue par le médecin ignorant, en raison d'une grande disproportion dans les forces et le tempérament. Dans ces cas, le médecin intelligent, ayant égard aux penchants naturels donnés par le Créateur, lèvera cette défense, et rendra souvent guérissables des états hystériques, hypocondriaques et même de mélancolie et de folie. »

Page 146. HAHN. donne ainsi une définition indirecte des médicaments antipsoriques : « Ceux qui, par l'expérimentation de leurs vertus pures sur l'homme en santé, offrent la plupart des symptômes qui ont été observés comme indiquant le plus clairement la psore latente ou développée. »

Page 149-152. Sur les dangers des grosses doses, il dit : « *On ne saurait les donner trop petites*, lorsqu'on peut préserver le malade de toutes les impressions et de toutes les circonstances qui pourraient déranger l'action d'un médicament bien choisi. »

Page 150. « La seconde faute capitale dans le traitement homœopathique des maladies chroniques, commise par les homœopathes commençants (un

grand nombre malheureusement demeurent toute leur vie des *commençants*), est le *mauvais choix des médicaments*, le plus souvent par *inexactitude*, légèreté, crainte de se donner de la peine. »

« Il faut que l'homœopathe agisse avec la plus grande précision dans ce sujet, le plus important du monde, le rétablissement de la santé dérangée de l'homme. Lorsqu'il veut procéder d'une manière digne de sa gloire, il doit d'abord examiner l'ensemble de l'état du malade, les causes qui ont produit et entretiennent sa maladie, sa manière de vivre, l'état de son moral, de son esprit et de son corps, en un mot tous les symptômes (d'après les indications de l'*Organon*), et ensuite s'appliquer à trouver un médicament qui réponde, par ses symptômes, à toutes ces circonstances, ou du moins aux plus importantes, et aux plus particulières, dans le *Traité des maladies chroniques* ou la *Matière médicale pure*, etc., et non pas se contenter pour cela des *Répertoires*. Ces ouvrages ne sont destinés qu'à donner quelques légers indices sur le choix de tel ou tel médicament ; mais ils ne peuvent pas nous dispenser de la recherche dans les sources originales. Celui qui ne prend pas cette peine, dans les cas graves et compliqués de maladies, avec toute la patience et l'attention possible dans la recherche du médicament, mais qui, se contentant des indications vagues des *Répertoires*, expédie avec promptitude un malade après l'autre, ne mérite pas le nom de vrai homœopathe, mais plutôt d'un brouillon, obligé de donner à chaque instant un

nouveau médicament, jusqu'à ce que le malade perde patience, et, comme il est aisé de le concevoir, devienne plus souffrant, et abandonne ce médecin, qui a aggravé sa maladie (*diesem seinem Krankheit Verderber*), faute qui est attribuée à la science, lorsque c'est celle de son ignorant ministre. »

« Ce honteux penchant à s'éviter de la peine (dans la plus consciencieuse des affaires humaines) détermine souvent aussi ces homœopathes supposés à choisir et donner des médicaments uniquement d'après leur indication (*ab usu in morbis*), comme ils sont indiqués dans les avant-propos de quelques médicaments, procédé complètement erroné, et sentant tout-à-fait l'allopathie. Ces indices d'effets curatifs ne sont la plupart du temps relatifs qu'à un symptôme particulier, que ces médicaments, choisis d'après leurs vertus pures, ont guéri; mais ils ne peuvent déterminer par cette seule indication (souvent problématique) le choix d'un médicament curatif ayant une analogie exacte de symptômes avec la maladie. Et il y a, hélas! des auteurs qui conseillent cette vie empirique et fausse! »

Page 132-194. A l'occasion de la nécessité de laisser épuiser l'action du médicament, il dit dans une note : « Dans un cas où la *sépia* s'était montrée antipsorique homœopathique pour un mal de tête venant par accès, et où la maladie avait diminué en force, tandis que les intervalles de chaque accès étaient devenus beaucoup plus longs; lorsqu'ils parurent vouloir revenir, j'en donnai une seconde dose,

laquelle éloigna l'accès pendant cent jours (donc elle opéra pendant tout ce temps), jusqu'à ce qu'enfin quelques légers indices du mal se manifestèrent de nouveau, ce qui nécessita une nouvelle dose, après laquelle, depuis sept ans, il ne s'est plus montré le moindre accès, le malade ayant d'ailleurs conservé une santé parfaite. »

Page 155-199. Relativement au renouvellement des doses de médicament, HAHN. dit : « La règle principale, dans le traitement des maladies chroniques, et même toujours, est : *un médicament homœopathique étant convenablement choisi et adapté au cas de la maladie, on doit le laisser agir, sans le déranger, aussi long-temps qu'il avance visiblement la guérison, et que l'amélioration augmente sensiblement.* Ce précepte proscriit toute nouvelle ordonnance, et toute interruption par un nouveau médicament, *et même la répétition immédiate du même moyen.* Il ne peut rien arriver de plus désirable au médecin que de voir marcher l'amélioration de la maladie et approcher sa guérison. Les cas ne sont pas très-rares dans lesquels l'homœopathe expérimenté et soigneux voit une seule dose d'un médicament parfaitement homœopathique, même dans des maladies chroniques très-graves, produire une domination du mal pendant des semaines, et même des mois, sans interruption, jusqu'à la guérison parfaite : ce qui n'aurait pas pu être obtenu d'une manière plus avantageuse avec plusieurs doses ou par différents médicaments. Pour représenter la possibi-

lité de ce résultat d'une manière intelligible, on peut se servir de la supposition, non invraisemblable, que le médicament antipsorique parfaitement choisi, qui a agi pendant si long-temps, et qui a enfin produit la guérison de la maladie, aura agi comme une infection de la maladie médicinale chronique la plus analogue possible à la maladie naturelle, etc.» (Suit ensuite l'explication comme dans l'*Organon*, § 45 et 33).

Lorsqu'un médicament produit des effets malfaisants, que l'humeur du malade s'altère davantage, même légèrement, on ne doit pas le répéter immédiatement, non plus que lorsqu'il produit une amélioration subite. « Il y a cependant des cas d'exception à cette règle, que tout commençant ne doit pas présumer pouvoir reconnaître (1). »

« En outre, l'usage de beaucoup de médecins, qu'ils ont même conseillé dans des feuilles publiques, de donner plusieurs doses de médicament à un malade, avec l'ordre de les prendre à des intervalles déterminés, sans songer si ces répétitions pouvaient convenir, me paraît l'empirisme le plus idiot et indigne d'un médecin homœopathiste, lequel ne doit jamais donner une nouvelle dose de médicament, sans s'être

(1) Cette tendance à la répétition immédiate des doses du même médicament est devenue très-répandue dans ces derniers temps, parce que les jeunes homœopathes ont trouvé plus commode de répéter sans réflexion les médicaments qui avaient été trouvés homœopathiques dans le commencement de la maladie, et qui avaient produit quelque bien, et même de les répéter très-souvent pour guérir plus vite.

assuré d'avance de son opportunité. La seule exception convenable de la répétition immédiate a lieu lorsque la dose d'un médicament bien choisi a amené un commencement d'amélioration, mais qu'il a cessé trop tôt d'agir; sa puissance s'est ainsi épuisée trop vite, et ne peut plus faire avancer la guérison: ce qui arrive rarement dans les maladies chroniques, mais souvent dans les maladies aiguës et dans l'état aigu des maladies chroniques; seulement, alors que l'homœopathe expérimenté reconnaît *que les symptômes propres de la maladie, après quatorze, dix ou sept jours, ou moins encore, cessent de diminuer sensiblement, l'amélioration s'arrête sans que l'humeur s'altère, et sans que des symptômes nouveaux se développent, et que le médicament est encore homœopathique*, c'est seulement dans ce cas, dis-je, que la répétition peut et doit même être ordonnée dans la dose la plus petite, mais avec plus de sûreté dans une autre dynamisation (1) modification par laquelle la force vitale se laisse plus facilement atteindre par le médicament pour pouvoir produire tout ce qu'on pouvait attendre de lui dans cette maladie. »

(1) Lorsque, par exemple, on les a donnés dans la 50^e dynamisation, on donne ensuite la 18^e; et lorsqu'il est nécessaire de les répéter plus long-temps, on peut donner la 24^e, la 12^e ou la 6^e, etc., lorsque la maladie chronique aurait pris un caractère aigu. La dose d'un médicament peut aussi avoir été dérangée ou détruite subitement par une faute grave dans le régime; dans ce cas, il serait peut-être utile de répéter une nouvelle dose du médicament mais sous les conditions précitées.

« Dans les cas où le médecin est sûr du spécifique qu'il doit administrer, il peut faire dissoudre la première dose dans environ 4 onces d'eau, en agitant bien le liquide, et en faire prendre un tiers de suite et les deux autres tiers les deux jours suivants, mais avec la précaution d'agiter chaque fois le remède pour augmenter dans chaque fraction consécutive la dynamisation, et en conséquence la changer. De cette manière le médicament semble pénétrer plus profondément l'organisme, et accélérer la guérison chez les personnes fortes et peu impressionnables. »

« Pour apporter un exemple : La gale récente appartient à ces maladies dans lesquelles les répétitions des doses sont permises d'autant plus fréquemment que l'on a l'occasion de la traiter plus près de l'instant de l'infection, parce qu'alors elle approche encore de la nature des maladies aiguës ; ainsi l'intervalle des répétitions des doses du médicament approprié doit être d'autant plus long que la maladie est demeurée plus long-temps sur la peau, cependant, comme je viens de le dire, de manière que la répétition se fasse seulement lorsque l'action de la dose précédente est en grande partie épuisée (après 6, 8, 10 jours), et que la dose ne soit pas seulement aussi petite que la précédente, mais encore dans une puissance différente. Pendant ce temps, selon les changements des symptômes, il peut souvent être utile de donner dans l'intervalle des doses de *soufre* pur, parfois une petite dose de *foie de soufre* aussi dans des atténuations différentes (lorsqu'on doit en donner plusieurs doses),

et souvent, selon les circonstances, une dose de *noix vomique* x/o, ou de *mercure* x/o, comme moyen intermédiaire (1). »

« Si j'en excepte le *soufre*, le *foie de soufre*, et dans quelques cas la *sepia*, les médicaments homœopathiques ne peuvent être que rarement répétés sans intermédiaire ; cette répétition est peu nécessaire dans le traitement des maladies chroniques, parce que nous avons une quantité suffisante de moyens antipsoriques dans lesquels nous pouvons facilement choisir un médicament correspondant à l'état où celui qui vient d'opérer avec avantage aura laissé la maladie, et de cette manière accélérer beaucoup plus la guérison que par la répétition d'un médicament qui ne convient plus. Dans les maladies très-anciennes et empirées par les médications allopathiques, il est presque toujours nécessaire de donner de temps en temps pendant le traitement une petite dose de *soufre*, ou de *foie de soufre*. (suivant l'état des symptômes et lorsque les malades ont été accablés par de fortes doses allopathiques de *soufre* ou de bains sulfureux, on doit commencer par une dose de *mercure* x/o). »

« Lorsque dans les maladies chroniques il est nécessaire de donner différents médicaments (ce qui est ordinaire), leur changement fréquent est un signe que le médecin n'en a choisi aucun bien homœopa-

(1) Il est bien entendu que le galeux, pendant ce traitement, doit s'abstenir de tout moyen extérieur, même de ceux qui paraissent innocents, tels que les lotions avec le savon noir, etc.

thiquement, et qu'il n'a pas même reconnu les symptômes de la maladie qui doivent le diriger dans le choix d'un médicament. Cette faute arrive ordinairement dans les cas graves et pressants des maladies chroniques, mais surtout dans les maladies aiguës par une trop grande précipitation ; particulièrement lorsque le malade est une personne chère. Je ne puis pas assez prémunir les médecins contre cette faute. »

« Dans ce cas, les malades tombent naturellement dans un tel état de surexcitation, qu'aucun médicament, comme l'on dit, ne réussit plus, aucun n'agit (1) ; l'excitabilité est altérée ; les doses consécutives les plus petites de médicaments sont subitement consommées et détruites en quelques instants. Dans ces cas il n'y a plus de ressource dans aucun médicament, mais seulement dans quelques passes magnétiques calmantes (que l'on répétera selon le besoin), depuis le vertex (sur lequel on impose d'abord la paume des deux mains pendant à peu près une minute) ; en descendant lentement le long du corps (le col, les épaules, les mains, les genoux, les jambes, les pieds et les orteils). »

« Il n'y a pas de meilleur moyen d'adoucir et de diminuer une dose homœopathique que par l'aspiration d'un très-petit globule de sucre mouillé avec une dilution très-élevée du médicament, enfermé dans un

(1) Que dans un traitement fait avec soin, une dose de médicament dynamisé n'ait produit aucun effet, je le tiens pour impossible, et je ne l'ai jamais observé.

petit flacon convenable dont le gouleau est appliqué à une narine du malade, qui l'aspire pendant quelques instants. On peut par ce moyen communiquer au malade toutes les puissances des médicaments, et à tous les degrés, en faisant respirer plus ou moins fortement le malade; et moyennant la large surface des cavités nasales, l'action des médicaments est aussi par ce moyen plus pénétrante et plus prompte que lorsqu'on introduit des petites doses matérielles par la bouche et l'œsophage. Les médicaments ainsi préparés peuvent se conserver des années, si on les préserve du soleil, de l'humidité et de la chaleur. L'aspiration des médicaments est d'un grand secours dans les *accidents* qui viennent entraver un traitement antipsorique, par son action subite; ces accidents sont promptement détruits par les moyens convenables; on peut ainsi continuer la cure sans perdre trop de temps; et lorsque l'accident a été détruit de cette manière, le médicament antipsorique, pris antérieurement, peut encore continuer son action pendant quelque temps. Dans ce cas, le médicament à flairer ne doit pas être plus fort que ce qu'il est nécessaire pour détruire l'accident, ni pour continuer son action au-delà de la guérison. »

Page 160-212. Dans une note, H... compare le vice psorique aux polypes qui repullulent et se reforment de nouveau quand on ne les détruit pas entièrement, et qu'on en laisse exister une partie.

Page 171-214. Dans une note, Hahn. recommande, lorsqu'on veut avoir un effet plus fort, de

faire dissoudre la petite dose dans une quantité d'eau, et la faire prendre en trois ou quatre jours consécutifs.

Page 177-216. Dans une note relative aux précautions qu'exige le traitement des femmes grosses, il dit : « Quelques femmes, toujours malades, ne jouissent d'une bonne santé que pendant leur grossesse : c'est alors, pendant ce terme, qu'il est le plus favorable de combattre la psore ; on se dirigera dans le choix des médicaments d'après les symptômes commémoratifs. »

Page 162-200. Note. « Certains puristes craignent que le sucre de lait ait des vertus médicinales, soit dans son état naturel, soit développé par la trituration prolongée : cette crainte est tout-à-fait sans fondement, comme je m'en suis assuré par des recherches exactes. Le sucre de lait peut être pris comme aliment, à une quantité modérée, sans que la personne éprouve le moindre changement dans ses sensations, même quand il a été fortement trituré. Pour se convaincre de l'erreur de certains hypocondriaques, que le sucre de lait, ou même quelques parcelles de silice, détachées du mortier de porcelaine par la trituration, pussent altérer, par leurs vertus médicinales, la pureté des médicaments triturés, j'ai fait triturer 100 grains de sucre de lait, très-fortement, dans un mortier de porcelaine neuf, avec un pilon de la même nature, pendant trois heures, et j'ai essayé cette préparation sur des sujets extrêmement sensibles, sans que j'en aie observé l'effet le plus minime, comme s'ils avaient pris du sucre de lait tout-à-fait à l'état naturel. »

Page 164-203. En indiquant les remèdes convenables aux accidents qui peuvent troubler un traitement homœopathique, il conseille l'application d'une atténuation d'*arsenic*, délayée dans de l'eau, sur la brûlure. »

Page 165-207. A la fin de la note, il ajoute : « Le *quina* ne convient que dans les fièvres intermittentes des marais, qu'on ne guérit cependant bien que par le *soufre*. Dans le commencement du traitement d'une fièvre intermittente *épidémique*, le médecin donnera, avec le plus grand avantage, *chaque fois* une petite dose de *soufre*, ou, dans les cas appropriés, le *foie de soufre*, un très-petit globule, ou bien par l'aspiration, et il en attendra l'effet pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'amélioration produite par ce médicament s'arrête ; alors il donnera le médicament qui aura paru le plus homœopathique à l'*épidémie* actuelle (mais toujours après la fin de l'accès). *Puisque chez tous les malades atteints de fièvre intermittente épidémique, il y a un développement de la psore, le soufre ou le foie de soufre* seront toujours donnés avec avantage au commencement du traitement, et aideront beaucoup au complet rétablissement des malades. »

Page 174-218. Sur la saignée, Hahnemann dit : « Le médecin homœopathe, qui possède son art (et Dieu merci il y a un assez grand nombre de ces maîtres en homœopathie), ne fait *jamais tirer une goutte de sang* à son malade ; il n'a jamais besoin d'un semblable débilitant, qui constitue une vérita-

ble négation dans l'art. Les demi-homœopathes, qui ne connaissent la science que superficiellement, ont seuls besoin de cette *contradictio in objecto*, débilitier en voulant guérir (1). »

Page 175-219. Pour combattre la constipation, il dit que *lycopode* est le médicament le plus puissant après le *soufre*.

Page 176-202. Il dit : « Dans la première édition de ce traité sur les maladies chroniques, j'avais conseillé de très-petites étincelles électriques, simultanément avec l'emploi des médicaments homœopathiques convenables dans le traitement des paralysies anciennes ; j'en ai du regret, et je rétracte ce conseil, car l'expérience m'a appris que l'on ne suivait pas cette recommandation, mais qu'on administrait toujours des étincelles plus fortes au grand détriment

(1) Cette erreur est pardonnable chez les commençants et les étudiants ; mais lorsqu'on se donne pour maître, déclarer ouvertement dans des feuilles publiques et dans des petits livres que l'usage simultané des saignées et des sangsues avec les médicaments homœopathiques est indispensable et que même il est parfaitement d'accord avec les principes de l'homœopathie, c'est plus que ridicule ; il faut plaindre leur stupidité et leur aveuglement et plus encore leurs pauvres malades. Est-ce la paresse ou l'arrogante prédilection pour leur vieille (quoique funeste) charlatanerie allopathique ; ou bien ce qu'il arrive souvent, le défaut d'humanité qui les empêche de s'élever à la hauteur d'un vrai homœopathe, par l'étude profonde de la vraie et bienfaisante homœopathie, et la recherche sans doute difficile d'un salutaire et bon moyen homœopathique spécifique à chaque cas particulier ?

des malades. En conséquence, je le défends, parce que nous pourrions par-là être taxés d'employer des moyens anantiopathiques; on peut employer un auxiliaire *homœopathique* sur les parties paralysées, en les plongeant dans de l'eau froide [10° de Réaumur] (1), d'une source ou d'une fontaine, pendant une ou deux minutes, ou par un bain de boue à la même température, de une à cinq minutes, une ou deux fois par jour, selon les circonstances, en administrant en même temps le médicament homœopathique approprié, un mouvement suffisant au grand air et une diète convenable. »

Page 177-223. Des médicaments.

Hahnemann explique la nécessité d'user d'un nombre plus considérable de médicaments, pour combattre la *psore*, que les deux autres virus chroniques; savoir: l'aspect divers que les différents organismes par lesquels elle a traversé, depuis les milliers d'années de son existence, et les circonstances variées d'âge, de genre de vie, de constitutions, et d'impressions extérieures, qui ont appartenu aux différents individus infectés, de manière à lui faire prendre différents aspects, qui, comme autant de branches différentes du même arbre, se rapportent au même tronc, telles que le *rachitisme*, la courbure, le gonflement et la

(1) L'eau de cette température ou à une température plus basse a la propriété de diminuer la sensibilité et la mobilité de la peau pendant quelques instants par son action primitive sur la force vitale, et ainsi de fournir un auxiliaire homœopathique local.

carie des os, le goître, la plique, la teigne, l'épilepsie, l'hydropisie, la goutte, le rhumatisme, la scrophule, etc.; par conséquent, il n'est pas étonnant qu'un nombre de médicaments proportionné à celui de ces maladies si variées, soit nécessaire pour les combattre avec succès.

Sur le moyen de distinguer les antipsoriques des non-antipsoriques, il répète ce que nous avons déjà rapporté plus haut, et il ajoute: « Les autres médicaments, dont les vertus pures ont été expérimentées, sans en excepter le *mercure*, ne doivent pas être exclus du traitement des maladies psoriques. »

Page 188. Hahn. termine par l'avis suivant: « Les volumes suivants, qui exposent les vertus primitives des substances antipsoriques, ne contiennent aucun médicament *isopathique*: les vertus n'en sont pas expérimentées depuis assez long-temps (même la *psorine*), pour pouvoir en faire un usage *homœopathique* assuré; je dis *homœopathique*, parce qu'ils ne demeurent pas identiques, même quand on les donne au malade dont on les a tirés, car ils ne peuvent lui être utiles que s'ils sont modifiés par la dynamisation, puisque si on les administrait à leur état naturel, ils resteraient sans effet, le malade étant déjà continuellement sous leur influence. Le développement de force, produit par la dynamisation, agit sur ces substances comme sur l'or en feuille, qui acquiert une activité très-prononcée sur l'animal; ainsi le virus de la gale dynamisé (*psorine*) n'est plus la matière même naturelle de la gale, mais un *similli-*

mum ; car entre *idem* et *simillimum* , il n'y a pas de milieu pour l'homme qui réfléchit ; ou , en d'autres termes , entre le *idem* et le *simile* , il ne peut y avoir que le *simillimum* ; isopathique et *æquale* sont des expressions impropres : pour être justes , elles devraient signifier *simillimum* , parce que ce ne sont pas des *idem*. »

Dans les cahiers suivants , nous donnerons les changements importants que Hahnemann a faits dans l'exposition des symptômes des médicaments antipsoriques.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Extraites de la *Clinique homœopathique* du D^r MALAISE.

Apoplexie avec paralysie.

M. Jeune homme , imprimeur-éditeur , âgé de 36 ans , tombe d'une attaque d'apoplexie , le 20 novembre 1836 , occupé à prendre son dîné. Appelé près du malade , je le trouve atteint d'une paralysie de tout le côté gauche. Lorsqu'on soulève le bras ou la jambe , il les laisse tomber comme une masse inerte. La face est rouge , les yeux sont brillants et pleins de larmes. Il n'a point entièrement perdu connaissance , mais il ne peut articuler aucune parole. La langue sort obliquement de la bouche. Le pouls est fort et plein. Je prescris une goutte *belladonna* 30^e.

Le soir, je revois le malade ; la paralysie est entièrement dissipée ; la parole est revenue, mais les sons articulés en bégayant ; le pouls est fréquent et d'une grande souplesse.

Je fais réitérer la même prescription.

Le lendemain, lorsque j'allai voir le malade, je le trouvai occupé à mettre son manteau pour se rendre à la promenade. Il me dit qu'il se portait bien.

Note. L'allopathie n'eut pas hésité à saigner ce malade, soit au premier moment, soit plus tard, et eut certainement prolongé ou empiré son infirmité. Contre l'évidence de la bonté de ce traitement, elle n'a d'autre refuge que le proverbe : *une fois n'est pas coutume* ; « et puis vous n'avez eu affaire qu'à une affection nerveuse simulant l'apoplexie, qui se serait guérie d'elle-même ; » refrain des jaloux de nos succès. — Quant à la coutume, elle s'établit assez bien ; voyez l'*obs.* du Dr BAUDIS et celle de M. CHUIT citées par la *Bibl. hom.* ; celle du Dr BIGEL, *Examen* II, 96 ; celle du Dr BETHMANN, *Arch. für die hom. Heil.* VIII, 68 ; toutes traduites et insérées dans la *Clinique homœopathique*. (Réd.)

Affection cérébrale.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1834, je fus appelé, vers les huit heures du soir, par M. le docteur Brixhe, alité pour une affection cérébrale qui avait débuté le même jour, à trois heures du matin. Mon honorable confrère se sentait la tête tellement affaiblie par les souffrances, qu'il lui était impossible

de réfléchir aux moyens qui pourraient amener sa guérison.

Arrivé près du malade, j'observai les symptômes suivants : sensation d'une grande chaleur à l'intérieur de la tête; le front est brûlant, ce qui est sensible au toucher; céphalalgie sus-orbitaire sourde et parfois pulsative; cette douleur se fait principalement sentir à la région des bosses frontales, pour s'étendre de là jusqu'aux yeux, qui supportent avec peine la clarté de la lumière; l'action de parler est pénible et résonne douloureusement dans la tête; le bruit augmente les douleurs.

La mémoire est si fugitive que le malade éprouve de la peine à coordonner ses idées. Face pâle et décomposée; nausées fréquentes; absence de selles depuis trente-six heures; urines chaudes et troubles; ralentissement du pouls, qui marque seulement 54 pulsations par minute, au lieu de 75 qu'il présente habituellement. Le malade a des inquiétudes sur la nature de sa maladie et pense être atteint d'une inflammation du cerveau. Une goutte de *digitale* 30^e amène la guérison en moins de dix minutes : le malade s'endort à l'instant même; cinq quarts d'heure après il se réveille, pressé par la faim, et prend avec appétit un riz au lait et deux bourrées.

Note. J'ai eu le plaisir de voir et connaître récemment le Dr BRIXHE, qui a pu non-seulement me confirmer le fait curieux qu'on vient de lire, mais qui m'a mis à même de juger de la puissance de conviction que cette guérison avait produit sur son esprit;

le Dr BRIXHE en est devenu tout-à-fait homœopathe.

Cette *observation* me paraît très-remarquable, et parle haut soit en faveur de la judiciaire et du tact médical de M. MALAISE, soit en faveur de ce que je disais ailleurs, que, pour le choix des remèdes, il faut moins s'attacher à l'ensemble de symptômes généraux, qu'à un seul, bien distinct, si étrange et si peu en rapport avec les autres qu'il paraisse.

Ainsi, dans le cas actuel, M. MALAISE ne s'est pas arrêté à « la chaleur interne de la tête et du front, à la photophobie, à l'augmentation des douleur par le bruit, » symptômes qui semblaient requérir *acon.* ou *bell.*, surtout en y joignant le signe des urines; — toute son attention s'est concentrée sur le ralentissement notable du pouls, qui concordait mal avec l'état de la tête; dès lors il a choisi le remède qui a pour caractère principal le *ralentissement du pouls...* et la guérison a été soudaine. Le fait d'avoir été opérée sur un médecin est d'autant plus notable et intéressant, que celui-ci a pu analyser toutes ses sensations, et en bien apprécier la marche. (*Réd.*)

Céphalalgie nerveuse.

M. le professeur Fourdrin éprouve subitement, dans l'après-midi du 30 septembre 1836, de grandes douleurs compressives au globe de l'œil et à la partie inférieure du front, immédiatement au-dessus de l'arcade sourcilière. Ces douleurs sont accompagnées de nausées et d'efforts pour vomir; le malade est obligé de s'aliter; pouls faible et petit; il éprouve une

grande agitation , et est obligé , malgré lui , de mouvoir constamment la tête de l'une sur l'autre épaule ; les yeux sont fatigués comme après avoir regardé long-temps un objet brillant. Des études trop prolongées sont la cause probable de cette attaque de céphalalgie.

Je prescris trois globules *nux vomica* 30^e.

Le lendemain , il n'éprouvait plus la moindre souffrance.

Le 2 janvier de la même année , il fut encore atteint d'une affection à peu près semblable. A la suite de grandes fatigues , il ressentit des alternatives de chaud et de froid ; en même temps , douleur sourde et très-vive à la tempe gauche ; pesanteur des paupières ; douleur gravative à la région des sourcils ; nausée et vomissement de substances limpidés et muqueuses.

Le même remède , donné au début de la maladie , le guérit dans l'espace de dix heures.

M. Fourdrin est devenu grand partisan de l'homœopathie , pour avoir été guéri , en 1833 , d'une gastrite chronique dont il souffrait depuis cinq années.

(NOTE. *Nux* est le spécifique de la céphalalgie frontale sourcilière , non-seulement lorsque , comme dans le cas actuel , elle est le résultat d'une grande contention d'esprit , mais aussi lorsqu'elle est un des symptômes du coriza. — Cette spécialité locale fournit un argument solide à la thérapeutique symptomatique , par opposition à la médecine rationnelle.

Il est vrai que celle-ci est plus séduisante pour le médecin, qui a le mérite d'arranger la maladie à sa guise, et d'en faire ou une entité, ou un individu pris dans une classe ou une famille entière. Mais est-ce le degré de science taxologique du médecin qui importe au malade, ou bien la certitude de ses moyens curatifs? Nous penchons pour cette dernière. (*Réd.*)

Céphalalgie nerveuse.

Marie Pirlot, allaitant un enfant de cinq mois, souffre de maux de tête depuis trois semaines.

La partie antérieure du front est le siège de vives douleurs, avec battements, qui occasionnent des souffrances dans les dents et les yeux; en même temps, bourdonnements d'oreilles, constipation, nausées et parfois vomissement. Le 4 août 1834, je prescris deux doses *sepia*. Ce médicament est suivi d'une forte exaspération des douleurs qui se fixent au côté droit du front en forme de migraine.

Le 4, la malade se trouve bien, à l'exception de quelques légers battements dans la tête. Je prescris de nouveau *sepia*, qui fait disparaître toute trace de douleur.

Le 10, la malade se plaignant que la constipation la tourmente beaucoup, je lui fais prendre quelques globules *nux*: et ce moyen suffit pour rétablir la régularité des selles.

Aliénation mentale.

Un ouvrier tourneur avait eu des chagrins domestiques ; sa tête en avait été dérangée : il tomba malade. L'esprit frappé à l'occasion de sa maladie, il alla consulter plusieurs médecins, qui le firent saigner, lui ordonnèrent des émétiques, des purgatifs et différentes sortes de tisanes : ces divers moyens n'améliorèrent point son état.

Etant venu me consulter, le 4 juin 1833, je trouvai les symptômes suivants : Son air exprime l'égarement et l'épouvante ; il manifeste des craintes sérieuses sur l'issue de sa maladie ; il déraisonne beaucoup sur ses affaires intérieures ; il éprouve un ennui profond, et ne veut plus s'occuper de son métier, quoique ce soit sa seule ressource et celle de sa famille ; les yeux sont troubles ; la sclérotique est infiltrée de sang, sans douleurs ; la tête est souffrante ; il éprouve une sensation semblable à celle d'un étau qui lui comprimerait la tête ; cette douleur occasionne l'obscurcissement de la vue ; la langue est couverte d'un enduit jaunâtre ; la soif est vive ; il y a perte d'appétit ; les selles sont dures et difficiles ; il éprouve une douleur compressive au sternum ; le pouls est faible, petit, fréquent ; il a perdu le sommeil, et est agité la nuit par des idées sombres.

Après avoir soumis cet homme pendant deux jours au régime adopté par l'homœopathie, je lui prescrivis pour le soir une petite dose *nux*.

La nuit suivante, il éprouva de violents accès de

toux, des nausées et des gargouillements dans le ventre. Ces symptômes furent suivis d'une selle naturelle, et le lendemain, il se trouvait dans un état de calme d'esprit et de bien-être du corps, tel qu'il n'avait pas été depuis long-temps. Quelques jours de repos et d'un bon régime suffirent pour faire retrouver à cet homme la santé et le goût du travail.

(*Note.* Encore cette observation fait honneur à M. MALAISE ; rarement *nux* est le remède choisi pour combattre l'*aliénation mentale*, si l'on ne considère que le dérangement des idées ; mais ici le praticien paraît avoir tenu soigneusement compte de la propension morbide de l'esprit du patient, dont il a trouvé le parallèle dans les symptômes suivants de *nux* :

1256, 57, 59, 41, 42, 43, 44. Grande anxiété.

1258. Il croit insupportables les douleurs qu'il éprouve.

1253. Il supporte impatiemment même les maux les plus légers.

1250. Méticuleux, timide, facile à effrayer.

1279, 80. Taciturnité, comme si tout lui déplaisait.

1282. Ennui : le temps lui semble d'une longueur insupportable.

1283. Nul goût pour aucune espèce de travail.

1284. Paresse pour toutes les affaires et toutes les entreprises.

1285. Aversion complète pour le travail.

136. Ecchymose indolente dans le blanc de l'œil.

137. Rougeur indolente dans l'angle externe de l'œil gauche.

138. Du sang exsude des yeux.

40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48. Céphalalgie pressive.

52. *Céphalalgie coarctante.*

59. Céphalalgie ; le cerveau est comme comprimé.

- 443. Obscurcissement de la vue.
- 444. Obscurcissement total de la vue.
- 221. Langue blanche.
- 4166. Fièvre avec chaleur, soif d'eau, puis de bière.
- 4170. Le matin, chaleur extraordinaire, avec soif d'eau.
- 4172. Chaleur fébrile ;... le sujet boit beaucoup.
- 4178. Soif violente.
- 4224. Grande soif de bière.
- 500. Selle dure, moulée.
- 501. Resserrement du ventre.
- 502. Constipation et afflux de sang vers la tête.
- 503. Constipation comme si les intestins étaient serrés.
- 504. Constipation comme par inaction des intestins.
- 715. Pression de la poitrine, comme par un poids.
- 717. Douleur à la région du sternum.
- 4074. Elle ne peut dormir la nuit, et quand elle s'assoupit un peu, elle a des rêves affreux, qui la réveillent.
- 4087. Sommeil inquiet et plein de soucis.

Je ne connais aucun tableau symptomatique qui ait aussi bien répondu à l'état du malade ; je le présente ici comme un modèle au travail habituel de tout homœopathe vis-à-vis de son patient, s'il veut être couronné du beau succès dont a été suivi le choix judicieux de M. Malaise. *Réd.*)

RÉPONSE, PAR LE DOCTEUR CROSERIO.

Le rédacteur principal de ce journal, dans une note à l'observation de la guérison d'un gonflement volumineux de la rate, par l'*agnus castus*, insérée

dans le cahier précédent, demande où j'ai pris les symptômes qui m'ont déterminé à l'administration de ce médicament dans ce cas. Pour répondre à cette question, que je crois toute dans l'intérêt de l'art, il est indispensable de donner la traduction de la symptomatologie de ce puissant médicament, tel que l'a publiée le docteur STAPF dans le premier volume de ses *Additions à la matière médicale pure*, où il a réuni les symptômes observés par le docteur HELBIG, et ceux qu'il avait déjà publiés lui-même dans le dixième volume de ses estimables *Archives*.

L'*agnus castus* est un médicament qui a guéri les gonflements de la rate (1); JARR, dans sa deuxième édition, le note comme spécifique (et l'on voit par mon observation que c'était avec raison). Je ne pouvais pas donner le *quina*, qui était probablement la cause du désordre que nous avions sous les yeux. Parmi les médicaments qui offraient le tableau le plus complet de l'ensemble des symptômes, était l'*arsenic*; mais il n'avait pas le symptôme de la rate, que je considérais dans ce cas comme caractéristique; d'ailleurs les symptômes 3-173 et 48 me parurent aussi être caractéristiques; les symptômes 160-161 et 55 achevèrent ma détermination pour ce médicament, que je donnais, je l'avoue aussi, un peu par essai, l'*agnus castus* étant une substance très-peu connue. Je serais heureux si ses effets remarquables pouvaient déterminer quelque confrère à étendre les expériences sur un médicament aussi puissant.

(1) Signalé par DIOSCORIDE et par LEMERY (*Héraclides*, I, 44).

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

GUÉRISONS SUR DES CHEVAUX.

(*Zooiasis*, т. II, p. 20.)

Un cheval de 6 ans était tout couvert de tumeurs (à vers), et avait été long-temps et inutilement traité par le mercure, le soufre et l'antimoine, appliqués suivant la méthode allopathique ; il fut confié à l'homœopathie, le 18 mai, dans l'état suivant :

Appétit et vivacité encore existants ; yeux ternes ; à l'angle interne, sérosité lacrymale visqueuse ; pâleur des places privées de poils ; petits engorgements ganglionnaires sous les ganaches ; écoulement nasal ténu et jaunâtre ; toutes les parties du corps parsemées de tumeurs et d'ulcères jaunâtres, rougeâtres, de mauvaise apparence, d'où s'écoule le plus souvent un ichor ténu, fétide, qui s'attache aux poils.

Le 19, l'animal reçut six gouttes *arsenicum* v, et fut chaque jour ensuite nettoyé avec de l'eau pure. Au bout de six jours seulement, les ganglions des ganaches étaient amollis, et l'ichor des ulcères était changé en véritable pus.

Le 30, il reçut 8 gouttes *rhus* vi, parce que l'amélioration paraissait avoir fait un temps d'arrêt ; mais au bout de cinq jours ce remède n'avait produit aucun effet. On revint, le 6 juin, à la même dose *arsen.*,

qui changea remarquablement l'état du cheval de jour en jour, en sorte que le 15 juin tous les ulcères avaient disparu, que les ganglions étaient résout, et qu'on ne reconnaissait que de place en place quelques boutons sous-cutanés, qui cédèrent à deux ou trois doses *hep. sulf.*

Dans le pays de l'auteur, vétérinaire praticien, les coliques sont fréquentes chez les chevaux, parce qu'ils sont fatigués par la force du fourrage aussi bien que par le travail; aussi les inflammations de l'estomac et des intestins y apparaissent-elles souvent. La teinture mère de *stramonium*, à la dose de 3 ou 4 gouttes dans une chopine d'eau, a rendu alors les plus grands services; lorsque l'anxiété allait croissant, il était souvent nécessaire de répéter promptement les doses; mais le but a toujours été atteint, quelque grave que se présentât la maladie, en sorte qu'en trois années l'auteur n'a pas rencontré trois cas où il fût obligé de recourir à d'autres remèdes.

Contre la fièvre nerveuse épizootique qui a déjà maintes fois régné en Sibérie, se propageant avec une extraordinaire rapidité et une grande violence, et offrant le plus souvent une complication évidemment inflammatoire, les antiphlogistiques tant réputés par les allopathes ont servi à mettre les chevaux pour très-long-temps hors de service, ou à leur laisser les extrémités fortement oedémateuses.

En 1830, où régnait cette fièvre catarrhale inflammatoire, avec complication gastrico-nerveuse, l'auteur résolut d'abandonner une pratique qui lui avait

procuré tant de déception et de recourir à un traitement homœopathique pur.

Les chevaux atteints de cette fièvre avaient une toux sèche, la respiration difficile, la pituitaire enflammée, avec écoulement nasal séreux, perte d'appétit et tristesse. A ces malades, l'auteur donnait au début 5 *gouttes aconit* VI; puis, 10 heures après, 10 *gouttes capsic.* II. Au bout de deux jours, lorsque la maladie s'était fort amendée, il donnait, suivant les symptômes du moment, *sulfur*, *spongia* ou *dulcamara*; ordinairement la guérison s'ensuivait au sixième ou septième jour. Dans le cas de complication gastrique, où la langue offrait un enduit sale, visqueux, tenace, avec gonflement du bas-ventre, constipation opiniâtre, excréments mal digérés, lorsque l'animal refusait le fourrage et manifestait une grande soif; — il donnait d'abord 5 *gouttes nux* VI, qu'il répétait deux ou trois fois en deux jours; ensuite une seule dose *antim. crud* suffisait pour la guérison.

Chez quelques malades, survenait un étourdissement vertigineux, dans lequel l'animal se tenait comme endormi et sans connaissance, la tête très-basse ou appuyée contre quelque solide, sans répondre à l'appel ou même y prêter attention; et il ne pouvait sortir qu'avec peine de la position qu'il avait prise par hasard, et du demi-sommeil dans lequel il était tombé. A ces malades on donnait 18 à 20 gouttes *bellad.* II, répétées deux ou trois fois; si l'assoupissement ne cessait point, l'auteur donnait 8 à 10 *gouttes stram.* II; la guérison ne se faisait pas attendre plus de six à dix jours.

Les animaux qui offraient le plus de danger étaient ceux qui piétinaient fréquemment, avaient un petit poulx dur, avec battement violent des flancs, les naseaux très-ouverts, en particulier s'ils toussaient avec douleur et regardaient autour d'eux avec anxiété, s'ils rejetaient du nez une matière abondante, jaunâtre, épaisse, si les battements du cœur étaient inégaux et si la chaleur de la peau suivait cette inégalité. A ceux-là on donnait d'abord *acon.*, puis, suivant l'état actuel, *veratr.*, *cuprum* ou *camphora*; il s'agissait, dans ces cas, de rétablir les fonctions de la peau, aussi bien que l'activité des intestins; et l'on en venait à bout avec les moyens ci-dessus, suivant leur indication.

La complication gastrique et la faiblesse intestinale qui en résultait mettait les propriétaires dans le cas de ne présenter à leurs animaux que du fourrage très-facile à digérer et un peu de boisson de gruau, pour revenir peu à peu à la nourriture accoutumée.

L'auteur n'a pas eu moins de bonheur dans le traitement de l'affection chancreuse. En 1830, où cette épizootie régna en Silésie, il traita homœopathiquement tous les chevaux qui lui furent confiés, et à sa très-grande satisfaction. Sans distinction de sexe, il donna, à des intervalles raisonnés, des doses répétées de *merc. sol.* II gr^{tt} 10, en ayant soin de faire nettoyer les parties sexuelles avec de l'eau froide, et de faire tresser et fixer à une sangle les crins de la queue pour éviter l'irritation produite par le frottement. Sous ce traitement, il se forma, au troisième et quatrième

jours, des croûtes sur les ulcères, sous lesquelles ceux-ci guérissent, en sorte qu'au bout de quinze ou dix-huit jours les chevaux étaient complètement revenus à l'état sain. Quelques juments furent mises très-tard en traitement, et offraient une grande désorganisation des parties malades, avec commencement d'affection paralytique du sacrum; l'auteur en sauva plusieurs pour lesquels il employa *merc.*, *arsen.* et *thuya*.

Ce traitement a été incomparablement plus heureux que celui que l'auteur avait employé en 1826, où malgré les sétons, les fonticules et le fer chaud, sur douze têtes il en perdit neuf, dont quatre furent abattues et cinq déclarées hors de service, vu leur état de consommation et de paralysie.

En 1830, de dix-huit il n'en perdit que quatre, qui avaient été négligés par les propriétaires et mis trop tard en traitement. Quant aux guéris, ils étaient parfaitement sains et ne pouvaient être mis en comparaison avec ceux qui avaient subi le traitement allopathique.

Le rhumatisme, la fourbure, l'enclouure des chevaux ont été traités avec succès avec une seule dose *veratr.*, ou, suivant les circonstances, *staphisagr.*; mais il faut soutenir le remède par des promenades sur un terrain mou, l'animal étant bien couvert, pour entretenir la transpiration cutanée. *Veratr.* convient particulièrement dans le cas de refroidissement, lorsqu'une forte chaleur a été excitée jusqu'à la sueur par un mouvement rapide qui a été subitement arrêté,

surtout lorsque les animaux étaient fortement fatigués et harassés. *Staph.*, au contraire, trouve son emploi dans les cas où la chaleur du corps est hautement augmentée, où la pituitaire est rouge, la conjonctive injectée, l'haleine chaude, le pouls plein, la respiration difficile, l'appétit diminué, où les sécrétions sont interrompues, où les bêtes sont atteintes de tremblement et portent avec peine l'un ou l'autre pied vers quelque partie du corps. L'auteur, dans ces cas, a fréquemment donné d'abord une dose *acon.*; mais si l'animal malade ne lui a été amené qu'après le premier temps de la maladie, lorsque deux ou trois jours étaient déjà écoulés, qu'il y avait inflammation locale au pied, que la fièvre était violente et se manifestait par l'élévation de la chaleur corporelle, la rapidité du pouls, la précipitation de la respiration avec rétraction des flancs, refus complet de la nourriture, *acon.* était loin de suffire. A la vérité, il était néanmoins administré dès le commencement; la violence du mal n'était-elle pas diminuée par ce remède, l'auteur en donnait encore une dose. Mais aussitôt que la vitesse du pouls et la précipitation de la respiration avaient un peu cédé, il administrait *tart. emet.* qui ordinairement apaisait la respiration; si les pieds restaient chauds et douloureux, il les faisait entourer de linges trempés dans de l'eau chaude où il avait versé quelques gouttes de *teinture d'arnica*, et donnait en même temps une ou deux doses de *rhus*; en cas pareils, *merc. sol.* lui avait aussi rendu de très-bons services. Lorsque l'animal mis tardivement en traitement of-

frait à l'intérieur de la corne des désorganisations purulentes, avec raideur des membres, il n'y avait qu'une issue fâcheuse à attendre; toutefois, il a amené sur ces pauvres bêtes une notable amélioration au moyen d'*arsenic.*, *arnica* et *petroleum*.

Le 4 décembre 1837, un paysan l'appela pour son cheval qui, bien portant la veille, était, la nuit dernière, tombé dans l'écurie, sans qu'aucun effort eut pu le remettre sur ses pieds. L'auteur s'y transporta et trouva que cet animal, âgé de 4 ans, avait été tiré de la petite écurie, sur un traîneau, et placé dans la grange où il pouvait plus aisément être soigné; voici quel était son état :

Le cheval était étendu sur le côté gauche, incapable de soulever sa tête de dessus le sol; tout le côté droit était paralysé, en sorte que l'oreille pendait et ne se mouvait plus; la pupille de l'œil droit immobile, plus dilatée que celle de l'œil gauche; le pouls plus lent que dans l'état naturel; une moitié du corps était froide; l'autre avait une chaleur modérée, et la peau y était sèche; le cheval ne pouvait ni boire ni manger.

Il reçut, à 9 h. du matin, une dose *nux*; le soir, n'y ayant pas de changement, il reçut à 7 h. *rhus*; le lendemain, à 4 p. m., aucun changement essentiel; il reçut alors *ellebor. nig.* II dix gouttes. Au bout de quelques heures l'animal essaya de lever la tête; sur quelques points du côté gauche de son corps, il se manifesta de la sueur, et cinq heures après il fienta. L'auteur le fit frotter légèrement avec un bouchon de paille, ce qui fit revenir la chaleur sur le côté para-

lysé; l'animal regarda le fourrage, mais ne put le prendre dans sa bouche, parce qu'elle ne s'ouvrait point encore.

Le 6, la chaleur s'était répandue assez également sur tout le corps; mais aucun autre changement ne se faisait apercevoir; on répéta *ellebor.*, qui amena une amélioration notable, manifestée par une transpiration générale et toutes les sécrétions; l'œil pouvait de nouveau se mouvoir, et l'animal chercha à se lever, ce qu'il ne lui permit pas de faire la cuisse du côté malade.

Le 7, l'amélioration avait fait peu de progrès; l'animal pouvait un peu mieux boire et digérer.

Le 8, il reçut encore une dose *ellebor.*, sans un succès bien marqué.

Le 11, on lui donna *petrol.*, qui amena une grande abondance d'urine; le cheval se dressa sur ses pieds pour la première fois, mais il ne put point marcher; sa démarche chancelante le fit tomber tout d'abord.

Il alla de mieux en mieux jusqu'au 14, au point de pouvoir faire des promenades de plusieurs heures.

Le 18, il ne se fortifiait pas; on lui donna une dose *rhus*, parce qu'il se manifestait quelques petites enflures. Mais ces gonflements cessèrent aussi; les cuisses perdirent de leur raideur, en sorte que, le 18, on put lui faire faire un léger travail. L'animal est resté en bon état de santé et de gaité, et l'on ne saurait apercevoir en lui aucune trace de sa précédente maladie.

MÉLANGES.

L'anathème qu'a lancé jadis sur l'homœopathie l'Académie royale de médecine, n'empêche pas cette doctrine de faire d'honorables progrès.

Nous savons de science certaine que la haute aristocratie anglaise y met son entière confiance, et se réjouit des succès dont elle est le témoin et le sujet.

D'autre part, notre ami, le savant et zélé Dr QUIN a fêté, à Londres, l'anniversaire du doctorat de Hahnemann, le 10 août, par une réunion solennelle des homœopathes, médecins et laïques, présents à Londres, au nombre de quinze, et qu'il a fondé, ce jour, la *Société Hahnemanienne anglaise*, qui ne manquera pas de compter bientôt un nombre de membres considérable, lorsque les personnes qui ont ressenti les bienfaits de la doctrine du MAITRE sauront qu'il y a quelque utilité à ce que les amis de la science se proclament hautement, et se fassent inscrire sur le tableau de cette *Société*, dans le but d'en favoriser les travaux par leur fortune ou leur crédit.

La puissance curative de l'homœopathie exerce, à Londres, son influence jusque sur le corps médical. Voici une anecdote que nous tenons de voie sûre. — Mme. Besson, femme du vice-amiral que Méhémet-Ali pleure en ce moment même, avait et a probablement encore la plus grande confiance dans cette méthode, dont elle s'était personnellement bien trouvée. Sa fille unique étant tombée malade, elle voulut recourir aux médecins dont elle connaissait le mérite; mais elle était entourée de personnes qui ne partageaient point sa prédilection, et qui faisaient tous leurs efforts pour la détourner de se confier uniquement à un homœo-

pathe: Lassée par leurs instances réitérées qu'ils appuyaient sur l'état grave de l'enfant, et sur la responsabilité que sa mort pourrait faire encourir à la mère, Mme. Besson consentit à laisser approcher du lit de la malade un habile allopathe qui donnerait seulement son avis; elle se réserva de le suivre, s'il lui semblait bon, ou s'il était approuvé par le médecin homœopathe.

M. Clarke fut appelé; après une très-longue conversation préalable, dont nous ne connaissons pas le sujet, il entra dans la chambre de la malade, où il trouva le Dr BELLUOMINI, habile homœopathe, comme chacun sait. A sa vue il se tourna vers Mme. Besson, et lui manifesta sa surprise de ce qu'on le faisait demander pour une malade qui était en si bonnes mains; sur quoi, il s'approcha de la porte pour sortir; Mme. Besson eut beau le prier de jeter au moins les yeux sur son enfant, il n'en voulut rien faire et persista à se retirer. On peut juger de l'étonnement, de la stupéfaction de Mme. Besson; M. Clarke n'avait point parlé comme un homme fâché, mais comme un homme convaincu; elle demanda à M. BELLUOMINI l'explication de ce qui venait de se passer. — Madame, lui répondit celui-ci, lorsqu'il y a quelqu'un de malade dans la famille de M. Clarke, c'est moi qu'il fait demander pour le guérir.

Dans notre précédent cahier, nous avons inséré une portion de lettre du Dr Duplat, qui donne une idée du développement que l'homœopathie a pris dans le département des Bouches-du-Rhône. Aujourd'hui, nous avons la satisfaction d'apprendre que dans celui de Vaucluse, grâce aux directions de M. Des Guidi, douze ou quinze médecins et amateurs ont reconnu la vérité du principe *similia similibus*, et le mettent en pratique. Nous ne savons encore les noms que de six d'entr'eux, auxquels nous laissons le soin de le faire connaître au public par leurs écrits ou leur correspondance.

Ce ne sont pas seulement les médecins renommés par leur savoir, leur grande pratique, ou leurs titres académiques, qui se croient en état de juger l'homœopathie connue ou non-connue; ce sont encore les étudiants, balbutiant à peine les aphorismes d'Hippocrate, et ne sachant pas même quels sont les titres scientifiques de Hahnemann. En voici la preuve tirée d'un Journal quotidien.

« On a beaucoup parlé de la thèse soutenue par M. Correa à l'Université catholique de Louvain, et dans laquelle cet étudiant a tranché, de son autorité privée, la grande question de l'homœopathie. *Tout système médical, fondé sur des doses infinitésimales, est une absurdité; par conséquent, l'homœopathie est un véritable charlatanisme.* Ce sont à peu près les termes de ce jugement pédarchique. Parlez-vous d'après vous ou d'après les journaux? lui demanda son examinateur, l'honorable et savant professeur Baud. — Mais, Monsieur.... — Répondez, est-ce par suite de vos expériences que vous formulez ce jugement; ou bien si vous répétez seulement ce que vous avez lu dans quelques feuilles périodiques? — Je parle d'après les journaux. — Je vous en félicite, monsieur; car s'il en était autrement, cela ferait grand tort à votre judiciaire, et il n'est pas un de vos examinateurs qui ne trouve fort hasardé, de la part d'un écolier, de venir trancher ainsi une question qui divise le monde médical en deux parties qui comptent également dans leurs rangs des gens instruits, probes et d'une réputation intacte. »

(*Courrier Belge*, n° 226.)

PATHOGÉNÉSIE SYMPTOMATIQUE.

VITEX *Agnus Castus*.

L'agnus castus, déjà employé dès la plus haute antiquité pour calmer l'orgasme vénérien, était surtout employé dans ce but dans les couvents, ce qui l'a fait surnommer par Sérapion *poivre des moines*.

PLINE, XXXI, fait mention de ses vertus anti-phrodisiaques, et d'après ces indications, les femmes d'Athènes en faisaient usage pendant les fêtes thesmophoriennes, parce qu'elles étaient obligées de vivre séparées de leurs maris; elles répandaient les feuilles de l'*agnus castus* dans leurs couches.

En effet, les symptômes de cette plante qui se rapportent aux fonctions génitales (61 à 64), démontrent qu'elle a la propriété, dans *ses effets primitifs*, de *diminuer l'orgasme vénérien*, ce qui fournit un instrument très-précieux dans quelques cas d'impuissance, comme le Dr STAPF l'a observé.

ZWINGER et HELBIG rapportent avoir guéri plusieurs gonorrhées consécutives avec absence d'érections et de désirs vénériens.

DIOSCORIDES cite ses vertus dans le *gonflement de la rate*, l'*hydropisie* et le *squirrhe des testicules*; il assure qu'il possède des vertus emménagogues, et celle d'augmenter la sécrétion du lait chez les nour-

rices. Cette plante a été aussi trouvée utile dans les *flueurs blanches*.

Pour préparer ce médicament, on se sert des baies fraîches, dont on exprime le suc qu'on mêle avec partie égale d'esprit-de-vin pour les conserver pour l'usage. Comme il est difficile d'avoir ces baies fraîches, on pourra se servir de sèches, mais on devra exiger qu'elles aient encore une apparence assez fraîche, avec une odeur et un goût fort; on les préparera d'après la méthode ordinaire. On s'est servi de la sixième atténuation, mais on peut aussi se servir de la trentième.

Les symptômes rapportés dans la matière médicale de STAPF, et expérimentés par les docteurs HAHNEMANN, FRANTZ, GROSS, HERMANN, SEIDEL, STAPF et HELBIG, sont les suivants :

Vertiges; il lui semble que tout tourne (à quelques jours).

Embarras de la tête comme un tiraillement dans toute la tête.

Il est très-triste et il répète souvent qu'il va mourir.

Tête confuse au-dessus des yeux.

8. Distraction excessive, absence, perte de mémoire; par exemple il ne savait pas, en jouant aux cartes (ce qu'il faisait avant très-bien), quelle carte il devait donner, ni ce qu'on jouait, ni ce qu'il devait faire.

Embarras de la tête.

Pesanteur de la tête, avec pesanteur dans la nuque; il lui semble que la tête va tomber en avant.

Céphalalgie contractive aux tempes (après 12 h.).

En lisant il est pris d'un mal de tête contractif.

10. Il a de la peine à lire, il est obligé de lire deux fois le même passage et ne peut lire que des choses très-faciles à comprendre; il ne peut pas fixer son attention.

Elancements dans la tempe gauche.

Elancements tensifs dans le front (après 1/4 h.).

Elancements compressifs dans la bosse frontale gauche.

Elancements compressifs dans les tempes et le front, profondément dans le cerveau, plus forts dans le mouvement (après 24 h.).

15. Il a des élancements et des points dans les tempes surtout au-dessus de l'œil droit et à d'autres places dans le cerveau, plus forts dans le mouvement (après 1 h.).

Elancements compressifs dans la tempe droite extérieurement et dans le cerveau, plus forts dans le mouvement.

Douleur à l'œil vers la tempe, augmentée par le toucher, comme s'il avait reçu un coup.

Elancements compressifs dans l'os pariétal, plus forts par le mouvement et le toucher.

Pression sur l'os pariétal gauche.

20. Douleur plutôt de picotement que d'élancement, sur le côté droit de la tête, extérieurement comme sur l'os et allant de derrière en avant, se terminant à la suture frontale. Elle venait surtout dans la soirée et même dans le sommeil, pendant plusieurs jours.

Prurit picotant dans différentes parties du cuir chevelu.

D'abord piqures, ensuite prurit picotant au cuir chevelu, qui se dissipe en grattant.

Légers frissons au cuir chevelu avec tension; il se sent cependant chaud dans cette partie.

Prurit picotant en différentes parties du visage, qui commence d'abord de chaque côté avec une longue piqure.

25. Prurit démangeant au bas du front et aux sourcils.

Prurit démangeant à la paupière supérieure.

Pupilles très-dilatées toute la journée.

Les larmes lui viennent aux yeux, ils sont comme remplis d'eau, dans l'appartement.

Les yeux brûlent, le jour, en lisant.

30. Piqures mordicantes dans le globe de l'œil droit, qui se dissipent en frottant l'œil.

Prurit mordicant sous l'œil.

Déchirement paralytique dans la pommette droite.

Tintement d'oreille plutôt comme un bruissement.

Chaleur remarquable dans l'oreille externe gauche, de suite après la prise.

33. Il a l'oreille embarrassée, il n'entend pas bien.

Fourmillement sur la joue droite qui l'excite à gratter,

Prurit mordicant aux deux joues qui oblige à gratter.

Anomalie de l'odorat; il sent tantôt le musc, tantôt le hareng, et il n'a aucune de ces substances près de lui (après 4 jour).

Douleur compressive, forte comme par une pierre sur le dos du nez, sur l'os nasal droit et entre le sourcil droit et la racine du nez, qui se dissipe en comprimant cette partie (après 30 h.).

40. Prurit picotant à la pointe du nez.

Prurit démangeant au côté droit du visage près du menton.

Elancements compressifs à la branche droite de la mâchoire inférieure.

Les dents font mal lorsque les boissons ou les aliments chauds les touchent.

Déchirements profonds dans la branche droite de la mâchoire inférieure au-dessous des alvéoles.

Prurit démangeant à la fossette du cou.

Goût dans la bouche comme après une irritation galvanique, comme cuivré (après 6 h.).

Répugnance contre toute boisson.

Absence de soif (après 6 h.).

Plus grande soif (après 30 h.).

50. La bouche est très-sèche, la salive si collante et gluante qu'elle s'allonge en filamens; le voile du palais et la luette sont d'un rouge ardent; il sent un grattement dans le cou, et il est obligé de tousser; le mucus qui s'en détache paraît très-gluant, comme s'il était attaché dans le cou.

L'appétit est bon et la faim plutôt augmentée.

La faim et l'appétit sont augmentés.

Estomac embarrassé; les aliments lui paraissent bons cependant, mais ils lui plaisent peu.

Sensation de nausées dans tout l'estomac.

55. Renvois.

(L'air des renvois et les vents sentent comme l'urine vieillée dans les habillements.)

Le manger ne lui réussit pas; il se trouve moins bien, et mal à son aise comme s'il n'avait pas suffisamment mangé.

Hoquets fréquents avec humeur chagrine et disposition à la colère.

Etant debout, d'abord nausées dans le creux de l'estomac, et ensuite dans le bas-ventre sensation de malaise, comme si toutes les entrailles allaient tomber (après 4 h.).

60. Pincements dans le creux de l'estomac en étant assis courbé (après 5 j.).

Compressions et tranchées passagères dans le haut du ventre.

Borborigmes sonores dans le ventre pendant le sommeil.

Tranchées fugitives dans le bas-ventre immédiatement au-dessus de l'os des fesses.

Pressions fortes dans la région (du foie) correspondant aux dernières vraies et aux premières fausses côtes du côté droit, plus fortes par le toucher.

Selles molles pendant quelques jours consécutifs.

Sa selle est plus molle et plus facile que d'ordinaire, avec une douleur obtuse dans le bas-ventre.

Plusieurs selles diarrhéiques.

Sans que les excréments eussent une fermeté remarquable, ils étaient cependant difficiles à expulser, malgré tous les efforts, et semblaient plutôt vouloir rentrer.

Constipation, selle dure (après 72 h.).

70. En pressant pour aller à la garde-robe, il sort de l'humeur prostatique de l'urètre.

Piqûre, avec démangeaison dans l'aîne, qui excite à gratter.

Piqûres d'aiguilles fines dans l'apophyse antérieure supérieure de l'os iliaque gauche (après 4 1/2 h.).

Piqûres aiguës, profondes, excessives à l'anus, au coccyx.

Piqûres profondes, intermittentes, qui tantôt cessent, tantôt.

reviennent, à gauche près du sacrum et du coecix (après 3 h.).

75. Frémissement dans les muscles de l'anus.

Prurit démangeant au périnée.

Une place dans les chairs près de l'anus fait mal comme un abcès, en marchant, mais non en étant assis.

Il est obligé d'uriner souvent et beaucoup à la fois pendant la durée de l'action; urine un peu plus colorée.

L'urine sécrétée plus abondamment semble sortir en plus fort jet.

80. Après avoir uriné, sensation désagréable dans les parties profondes de l'urètre.

Erections faibles, sans que l'orgasme vénérien soit excité (après 5-6 h.).

Désirs vénériens diminués; cependant après le coït, sensation de légèreté dans le corps (pendant 2 h.).

Beaucoup d'érections, dans lesquelles la verge se gonfle plus que d'ordinaire avec une sensation voluptueuse, pendant 4, 5, 6 soirées (effet consécutif?).

85. Flaccidité si grande de la verge que même les images voluptueuses ne déterminent aucune érection.

Affaiblissement des forces génitales jusque-là très-vigoureuses, chez un homme sain (effet primitif?); le membre viril est petit et flasque (après quelques heures).

Tiraillements le long des cordons spermatiques.

Pendant la nuit les testicules sont froids au toucher, sans chaleur interne.

Sensation de râclément dans les testicules.

90. La très-forte érection habituelle du matin avec désir du coït n'a pas lieu; les parties sont sans excitation, flasques, et il n'est nullement disposé au coït (après 16 h.).

Erection douloureuse le matin (après 14 h.).

Pour ne pas avoir des enfants, un mari prit pendant trois mois, le matin et le soir, deux grains d'*agnus castus*, par lesquels il fut tellement affaibli qu'il éprouva non-seulement un

empêchement à l'érection, mais encore il perdit entièrement le sperme, selon ses désirs, et ne fit jamais d'enfants.

Manque de désirs, vénériens pendant deux jours; le troisième jour l'érection et les désirs revinrent.

Désirs vénériens très-augmentés, érections continuelles, (effet curatif?) après trois jours.

98. Une espèce d'écoulement jaune à l'urètre.

En badinant (légèrement) avec des femmes, il s'écoule un peu de mucosités par l'urètre.

Prurit dans toutes les parties génitales, qu'il est obligé de gratter.

Il a une évacuation de sperme sans éjaculation; le sperme a peu d'odeur et est en petite quantité.

Prurit démangeant dans la peau de la verge.

100. Erections fortes extraordinaires sans cause et sans pensées amoureuses; l'érection était unie à une espèce de rage voluptueuse sans dispositions à l'évacuation du sperme; il serre les dents de volupté, pendant une demi-heure, le matin en se levant (effet curatif)? (après 20 h.).

Beaucoup d'érections.

Il produit chez quelques personnes de forts désirs vénériens.

Pression à l'apophyse xiphoïde immédiatement au-dessus du creux de l'estomac.

105. Beaucoup d'éternuements avec sécheresse dans le nez.

Sa voix est comme si elle passait dans l'étope, sans ton particulier.

Il s'attache quelque chose comme du mucus gluant dans le cou qu'il ne peut pas expulser.

Toux, le soir dans le lit, avant de s'endormir.

Pression sur le sternum, surtout en respirant profondément.

Douleur obscure dans l'intérieur de la poitrine.

110. Pression forte au-dessus de la papille droite, plus forte dans l'expiration et au toucher.

Prurit avec démangeaisons à la nuque et à différentes *autres places*.

Points obtus déchirants dans le haut de l'épaule gauche.

Elancement compressif dans l'articulation de l'épaule gauche : douleur comme une luxation, plus forte dans le mouvement et l'inspiration (après 3 h.).

Pression forte dans le creux de l'aisselle droite, plus forte au toucher (après 1/2 h.).

115. Prurit démangeant en arrière du creux de l'aisselle.

Forte pression à l'avant-bras en haut et extérieurement, plus forte au toucher (après 3/4 d'heure).

Pointes aiguës d'aiguilles immédiatement au-dessus de l'articulation du coude, à la face externe du bras gauche.

Pression à l'articulation du coude droit, plus forte dans le mouvement (après 15 h.).

Secousses dans le coude droit qui se dissipent par le mouvement du bras.

120. Point obtus au côté externe du cubitus droit, quelques pouces au-dessus de l'articulation de la main (après 1 1/2 h.).

Douleur de paralysie dans l'articulation de la main gauche appréciable seulement en tournant la main.

Tiraillement de secousses comme de paralysie dans l'os du métacarpe de l'indicateur gauche plus violent au toucher.

Elancement aigu à la dernière articulation du doigt indicateur.

125. Une articulation du doigt se gonfle, avec des douleurs rhumatismales goutteuses.

Bruissements dans l'indicateur droit.

Piqûres dans les doigts de la main droite, le soir (après 5 jours).

Pression dans les muscles du pouce gauche.

Piqûres obtuses dans la première phalange du pouce gauche.

130. Douleur piquante, déchirante dans l'articulation de la hanche droite, qui s'étend parfois au-dessus et au-dessous de cette partie, plus forte dans chaque mouvement et plus supportable dans le repos ; et alors c'est plutôt un élancement com-

pressif avec lassitude et fatigue qui l'oblige à s'asseoir; une espèce de douleur de luxation (après 56 h.).

Piqûres aiguës d'aiguilles au côté externe de la cuisse à sa partie supérieure.

Douleur de crampes dans la cuisse gauche à sa partie externe et supérieure près de la hanche, seulement en marchant.

Elancements fugaces dans le jarret droit, étant debout.

Douleur tiraillante et piquante dans l'articulation des deux genoux, qui s'étend à la cuisse et à la jambe, avec lassitude, plus forte dans le mouvement; dans le repos, tiraillement compressif comme une douleur de luxation.

Pointe aiguë au côté externe du péronée gauche, un peu au-dessus du pied, qui se dissipe par la compression.

Tiraillement comme de paralysie, avec secousses dans les muscles de la jambe gauche, qui s'étend du genou jusqu'au pied, sans rapport à la marche ni au toucher (après 6 h.).

Prurit démangeant qui excite à gratter sur la face antérieure du mollet gauche, une main au-dessous du genou.

140. Prurit démangeant à la face antérieure du tibia.

Douleur compressive au tibia droit en étant debout.

Elancement aigu intermittent à la place où le mollet et le tibia se joignent, antérieurement aux malléoles.

Point à une place extérieurement du pied droit en étant debout.

Pesanteur au pied droit, comme si un grand poids était attaché à la région des malléoles qui le tirât en bas dans toutes les positions.

143. Piqûres d'aiguilles dans le gros orteil gauche.

Elancements violents au gros orteil gauche, de manière qu'ils secouent tout le membre.

Déchirements dans le pied gauche et dans les dernières phalanges des orteils, plus forts en marchant.

Points obtus et intermittents sous la plante du pied à la région du talon, sans rapport au toucher ni à la marche (après 1 1/2 heure).

Déchirements dans les jambes pendant une 1/2 h.

150. Les pieds heurtent la terre facilement en marchant sur le pavé (après 3 j., le matin).

Déchirement avec piqûres fines à la plante des deux pieds.

Piqûres avec prurit à différentes parties du corps qui obligent à gratter.

Prurit autour de l'ulcère, le soir.

Le prurit démangeant est diminué par le grattement, mais il revient bientôt à son état primitif.

155. Quelque chose court sous la peau des mains, et une démangeaison au ventre, particulièrement en arrière vers le dos, comme par des puces.

Il s'effraie parfois en dormant, comme si on lui faisait peur, et il se réveille.

La bière l'endort et l'enivre.

Il entreprend la tête et donne sommeil.

Sommeil très-agité; il retourne les couvertures, il les fait tomber et rêve continuellement sans s'en apercevoir.

160. Rêves angoissés dont il ne se souvient pas.

Rêves voluptueux.

Frissons sans soif et ensuite chaleur.

Pouls peu sensible et lent, il ne donne que 60 pulsations.

Comme brisée dans tous les membres.

165. *Tremblement continuel de tout le corps par un frisson intérieur pendant lequel le corps est chaud au toucher.*

Légers frissons dans tout le corps, sans soif, pendant lesquels les mains seules sont froides au toucher.

Frissons et horripilations, et après un quart d'heure, chaleur qui alterne plusieurs fois, sans soif (après 50 h.).

Fréquentes alternatives de froid et de chaleur, sans soif, et les mains seules sont froides au toucher.

Chaleur du visage pendant une heure et sécheresse de la bouche, soif seulement à la fin de la chaleur.

170. Sueur à la main gauche, particulièrement aux côtés internes des doigts avant la chaleur, au grand air.

Chaleur à tout le corps mais avec les genoux froids, le soir au lit, comme un feu qui parcourt les membres.

Grande faiblesse comme dans une angoisse violente, avec la sensation comme s'il allait avoir la diarrhée.

Humeur mélancolique et hypocondriaque toute la journée; il lui semble qu'il n'y ait rien autre chose que lui; il est toujours mécontent avec lui-même, incapable d'aucune occupation; il est tout-à-fait insensible pour les choses étrangères, et tombe facilement pendant qu'il travaille dans un état d'absence d'idées.

Humeur comme s'il ne se tenait pour rien, et il désire plutôt d'être mort pour se libérer de ce sentiment pénible; pendant ce temps il n'a aucun courage pour rien; lorsqu'il est hors de cet état il est très-exalté et voudrait déclamer, etc.

475. *Il est très-disposé à la tristesse, il répète souvent qu'il va bientôt mourir.*

DIE CHRONISCHEN KRANKHEITEN, etc.

Les maladies chroniques, leur nature propre et leur traitement homœopathique, par le Dr Samuel HAHNEMANN; 2^e édition, 11^e volume. Analysé par le docteur CROSERIO.

Ce volume contient *agaricus muscarius, alumina, ammonium carbonicum, ammonium muriaticum, anacardium, antimonium, aurum, baryta, borax, calcarea*. Trois seulement de ces substances faisaient partie des *antipsoriques*, dans la première édition; d'autres se trouvent dans la *Matière médicale pure*, traduite par J. *Agaricus, alumina, ammonium muriatum, anacardium, antimonium*, et *borax*, n'ont été donnés que par extraits raccourcis, insuffisants pour faire connaître toutes leurs propriétés; nous allons donner la traduction de ces substances; quant à celles qui se trouvent déjà traduites en français, soit dans la *Matière médicale pure*, soit dans la 1^{re} édition des *Maladies chroniques*, nous n'indiquerons que les changements apportés dans la seconde.

AGARICUS Muscarius.

Ce médicament se prépare à la manière des antipsoriques. APELT l'a trouvé utile dans les douleurs des

os de la mâchoire supérieure, et des dents, et ceux des extrémités inférieures (comme dans la moelle), ainsi que dans les éruptions en forme de grains de millet très-épais, et avec prurit, et dans la faiblesse après le coït.

WHISLLING guérit avec ce médicament des convulsions et des tremblements, et J.-C. BERNHARD, quelques espèces d'épilepsies.

Le Dr WOOST a vu la vertu des grosses doses durer sept à huit semaines.

Le *camphre* est son principal antidote, même dans les maladies chroniques produites par ce médicament.

Humeur, abattement.

Perte de courage.

Pressentiments inquiets, comme s'il devait éprouver quelque chose de pénible.

Instabilité et agitation du corps et de l'esprit (après une demi-heure).

5. Humeur inquiète et chagrine; il reste toujours occupé avec lui-même de sa position actuelle et à venir.

Il n'est pas disposé à parler, sans toutefois être de mauvaise humeur.

Il s'efforce de parler et ne répond qu'en peu de mots, étant d'ailleurs d'une humeur gaie.

Il est comme s'il ne pouvait pas trouver les mots.

Répugnance pour parler, avec mauvaise humeur, chagrin, et répugnance pour le travail.

10. Humeur chagrine.

Mauvaise humeur et irritabilité.

Triste et indifférent; lui qui s'inquiétait de tout, est actuellement tout-à-fait apathique.

ANNEXE

Le 15 Mars 1944, Monsieur le Ministre de l'Intérieur,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé de vous adresser par votre lettre du 10 courant.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

Le 15 Mars 1944.

Le Ministre de l'Intérieur.

Le 15 Mars 1944.

Le 15 Mars 1944.

Le 15 Mars 1944.

Stupidité et hébétéude (effets consécutifs dans la vieillesse).

Idees confuses, étourderie.

Eblouissement.

40. Ivresse agréable.

Ivresse.

Chancellement et chute (après 2 jours).

Chancellement en marchant au grand air (après une heure).

Il chancelle comme d'ivresse, en marchant au grand air il va de travers, ça et là.

45. Vertiges.

Vertiges et hébêtement le matin (après 3 h.).

Vertiges le matin, comme après un excès de vin (après une demi-heure).

Vertiges qui viennent surtout le matin, durent 4-8 minutes et ensuite reviennent plusieurs fois dans la journée à de petits intervalles.

La lumière du soleil produit le matin un vertige subit à faire tomber.

50. Accès de vertige avec démarche chancelante et vue confuse des objets environnants, même de très-près; ces vertiges viennent et se dissipent de cinq en cinq minutes, et l'on ne peut les dissiper complètement qu'en s'appliquant à d'autres idées.

Vertiges en réfléchissant, en marchant au grand air (après 8 j.).

Accès de vertiges, au grand air, qui se dissipent dans l'appartement (pendant plusieurs jours).

Vertiges dans l'appartement, en tournant.

Vertige qui se dissipe pour long-temps lorsqu'on tourne avec vitesse la tête.

55. Mal de tête, le matin dans le lit.

Mal de tête de différentes espèces dans les os de la moitié de l'occiput, en étant assis.

Mal de tête sourd dans la tempe droite.

Mal de tête sourd surtout au front, qui l'oblige à remuer ça et là la tête continuellement; ses yeux se ferment comme pour dormir.

Mal de tête obtus et étourdissant, avec soif, et chaleur surtout au visage (de suite).

60. Mal de tête obtus et compressif, qui se dissipe après une forte selle ; en même temps chaleur passagère.

Mal de tête par intervalles avant de se coucher.

Pression dans les sinus frontaux.

Douleur compressive violente au front, avec vertiges, étant assis.

Pression du front en bas jusqu'à la moitié supérieure du globe de l'œil (après une et demi-heure).

63. Pression violente à la tempe droite ou à l'os temporal.

Pression dans la partie supérieure de l'os temporal gauche immédiatement au-dessus du pavillon de l'oreille, jusque profondément dans le cerveau, augmentée par la compression ou en touchant les cheveux, et avec un entier découragement.

Pression douloureuse à l'apophyse zigomatique de l'os temporal gauche.

Pression à la nuque.

Douleur pressive violente particulièrement à l'occiput après le dîner (le 9^e j.).

70. Pression avec des points au front au-dessus des yeux.

Pression tiraillante douloureuse du côté gauche ou droit du front étant assis (après une demi-heure).

Mal de tête tiraillant le matin au réveil avec pression dans le globe de l'œil.

Mal de tête tiraillant dans le front.

Tiraillement des deux côtés de l'os frontal jusqu'à la racine du nez.

75. Tiraillement très-sensible à travers les tempes, le front ou le globe de l'œil.

Tiraillements en toutes directions dans la tête, comme si les sens allaient se perdre.

Douleur tiraillante à l'occiput l'après-midi.

Mal de tête tiraillant à la nuque, le matin, dans le lit, comme par une mauvaise position, augmentée en s'étendant, en s'étirant et en retenant la respiration.

+

W. H. R. 1000

W. H. R. 1000

W. H. R. 1000

TABLE.

	Pages.
Observations pratiques, par le D ^r BIGINELLI.	77
Les <i>Maladies chroniques</i> , par HAHNEMANN; extrait par le D ^r CROSERIO.	96
Observations pratiques, par le D ^r MALAISE.	120
Réponse du D ^r CROSERIO.	128
Médecine vétérinaire.	130
Mélanges.	138
PATHOGÉNÉSIE. — <i>Agnus castus</i> .	
—	<i>Agaricus</i> .

On trouve constamment chez le Docteur PESCHIER des boîtes et étuis de poche, des portefeuilles avec 40, 72, 80, 108 et 160 petits flacons remplis de globules homœopathiques préparés et arrangés par lui-même.

La *nouvelle série* de la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE paraît tous les mois par cahiers de 5 feuilles. Prix de l'abonnement, frais de port non compris, 20 fr. payables d'avance.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

EFFETS
TOXIQUES ET PATHOGÉNÉTIQUES
DES MÉDICAMENS,

SUR

L'ÉCONOMIE ANIMALE DANS L'ÉTAT DE SANTÉ,

RECUEILLIS ET MIS EN TABLEAU SYNOPTIQUES,

PAR

LE DOCTEUR **BEAUVAIS** (DE ST.-GRATIEN)

*Verum vitura astra sua non simul
tradit; aliud hoc astra, aliud que
propter nos amittit, accipit.*

SENeca.

1^{re} livraison.

PARIS,
J.-E. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13 bis;
A LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

1838.

DIAGNOSTIC.

dans certaines gastrites chroniques, dans la migraine, comme dans les cas d'abcès du foie, de l'estomac, etc. Dans quelques cas, la matière des vomissements est muqueuse. D'autres fois elle est presque nulle alors les efforts qu'ils nécessitent se répètent sans cesse ; cas de la plupart des maladies de l'encéphale, comme de tête, les commotions du cerveau, les phlegmasies ou cérébrales, les tubercules du cerveau, les méningites, etc. Les excréments alvins subissent aussi des variations de quantité, de couleur et autres, dont l'appréciation permet le diagnostic des maladies. Elles sont dures, enveloppées dans les irritations gastro-intestinales, applanies, rubescentes, acquies du gros intestin ; liquides, muqueuses, saignantes dans la dysenterie ; grisâtres, purulentes dans les intestinales ; elles sont décolorées dans la duodénite biliaire, dans tous les cas où l'excrétion biliaire est altérée, elles sont noires dans le mélasena. Enfin l'on doit évaluer si les excréments alvins ne recèlent pas des ascarides ou même des calculs.

La urine doit être observée sous le double rapport de sa quantité. En général, la quantité de l'urine est inverse de celle de la sueur ; elle est aussi d'autant plus abondante que la maladie est plus aiguë, plus inflammatoire. Une autre circonstance, la rareté de l'urine suppose le transsudat qui la sécrète, sur d'autres organes devenus un foyer morbide. Si elle survient à la suite d'un exanthème, de la scarlatine principalement, elle peut amener une hématurie ou d'une pleurésie ou d'une péritonite, elle peut entraîner un épanchement dans le thorax ou dans l'abdomen. L'urine peut contenir du sang, des cristaux, des graviers, des vers, etc., et caractériser une néphrite, une ulcération de la vessie ou une affection des voies urinaires. Certaines substances impriment une couleur accidentelle, qu'il ne faut pas toujours attribuer qu'elles peuvent acquies dans le cas de hématurie, ainsi elles deviennent plus ou moins rouges par l'addition de la betterave, de la racine de fraise, etc. ; elles deviennent noires par l'usage de la casse et des marabouts. La

INTRODUCTION.

Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour apprécier l'importance d'une bonne Matière médicale. Si quelques homœopathes s'imaginent en posséder une déjà ; si, en parcourant le Manuel de M. Jahr, ils pensent y trouver tout ce qu'on a pu faire de mieux sur ce sujet, leur illusion tient à ce que, ne pouvant vérifier les sources, ils sont obligés de croire l'auteur sur parole.

Nous sommes loin de déprécier le travail de M. Jahr, et nous avons même prouvé combien nous y attachons d'importance, en participant à la première traduction qui l'a reproduit en France. Mais nous pensons qu'on peut faire mieux, comme nous serons certainement aussi dépassés par ceux qui viendront après nous.

Il est du devoir de quiconque écrit sur une science tout empirique, telle que la matière médicale, de se montrer exact et consciencieux. Ce n'est point assez de donner un livre où l'histoire de chaque médicament commence par *vertige*, et finit par *mauvaise humeur*. On doit encore au public, ami de la vérité, de lui in-

diquer exactement les sources auxquelles on a puisé. Sans doute, l'ouvrage porte ainsi le cachet d'une compilation; mais une matière médicale ne saurait être autre chose, puisqu'elle rassemble des expériences éparses et en fait un corps. L'amateur des romans doit s'adresser à la brillante imagination de Hugo ou de Balzac, et non à la triste réalité d'une science qui est l'enfant de la douleur.

Sur quels fondemens doit-on asseoir une matière médicale spécifique? et sont-ils assez solides pour supporter un si lourd édifice? car celui qui bâtit sur le sable ne doit s'en prendre qu'à lui-même si un instant suffit pour renverser l'œuvre de plusieurs années.

Ces fondemens sont les symptômes produits par les médicaments essayés sur les sujets bien portans, qu'on trouve dans la Matière médicale de Hahnemann; dans son *Traité des maladies chroniques*, dans les quinze volumes des *Archives homœopathiques de Leipzig*, dans la Matière médicale de Hartlaub et Trinks, dans l'*Héraclide de Helbig*; dans le *Journal des essais pathogénétiques*, dans la *Correspondance pratique*, dans l'*Hygiène de Griesselehn*, et dans la *Bibliothèque de Genève*.

Aux résultats consignés dans ces ouvrages, il faut joindre les faits pratiques épars dans une foule de publications, et d'où l'on peut tirer une matière médicale *ex usu in morbis*. Pour mettre chacun en mesure de reconnaître combien est fragile la base sur laquelle reposent toutes nos indications actuelles *ex usu in morbis*, telles qu'elles sont consignées dans le *Manuel de M. Jahn*, nous avons entrepris la rude tâche de rechercher toutes les observations, bonnes et mauvaises, et de les réunir dans la *Clinique homœopathique*.

En donnant tout, de manière qu'il soit possible au lecteur d'apprécier la valeur des faits, nous voulons échapper à la critique chicanière de ceux qui s'obstinent à voiler les fautes commises en homœopathie, et qui, si nous avons choisi, auraient eu d'autant plus beau jeu pour faire suspecter nos intentions, qu'il est dans la nature humaine de dédaigner ce qu'on possède et de n'attacher de prix qu'à ce qu'on n'a pas. Tout nous porte à espérer que la publication de la Clinique sera bientôt terminée, et nous aimons à croire qu'il se trouvera en France des médecins assez bienveillans pour nous aider de leurs conseils et de leur coopération pour séparer l'ivraie du bon grain. Alors seulement il sera temps de songer à une véritable matière médicale *ex usu in morbis*.

Si nous examinons la Matière médicale de Hahnemann et les fragmens dispersés dans d'autres écrits, nous voyons les symptômes fournis par des expérimentations sur l'homme bien portant, entremêlés avec d'autres symptômes qui ont été empruntés à d'anciens allopathes. En suivant cette marche, Hahnemann voulait donner plus de poids à ses propres observations. Il rassembla donc ou fit réunir un assez grand nombre de citations. Malheureusement beaucoup de ces citations sont fausses, d'autres sont dénaturées, et quelques unes enfin, quand on approfondit la chose, établissent le contraire précisément de ce qu'on avait voulu en déduire. De plus, des symptômes d'empoisonnement par de grandes doses sont fréquemment mêlés avec des effets curatifs dus à ces mêmes doses, de sorte qu'il y a une multitude de cas dans lesquels on ne sait à quoi s'en tenir. Il est donc nécessaire, pour

avoir une véritable matière médicale pure, d'écarter tous ces symptômes étrangers.

Rechercher quels effets salutaires un médicament employé seul et à haute dose a produits sur les malades, tel est le but d'une troisième partie de la Matière médicale, dont nous ne nous occuperons qu'après avoir terminé les deux autres. Déjà nous avons préparé une grande masse de matériaux; nous poursuivons assiduellement nos recherches, et, si les circonstances le permettent, nous en soumettrons les résultats au public médical.

Notre but actuel est de présenter le tableau des symptômes qui ont été observés sur l'homme bien portant, soit par les hasards de la toxication, soit par des expériences faites exprès et conduites avec prudence. Ici encore, nous le disons à regret, si l'on a fait beaucoup, on aurait pu faire beaucoup mieux. Nous profiterons cependant avec reconnaissance des trésors que nous ont ouverts Hahnemann et ses disciples, et nous ferons de notre mieux pour en tirer tout le parti possible.

Nous n'avons pas pu faire connaître partout les traits individuels des sujets sur lesquels ont été recueillis les symptômes, les circonstances au milieu desquelles on a procédé, les doses employées par les expérimentateurs, et l'ordre que les phénomènes ont suivi dans leur manifestation; car ces détails si importants ne sont point toujours indiqués; mais chaque fois que nous les avons rencontrés, nous avons eu soin de les rapporter avec la plus scrupuleuse exactitude. Nous n'avons rien négligé surtout pour assigner à chaque personne mise en expérience les symptômes qui lui appartiennent, afin de parvenir à déterminer quelle a

été la manière diverse d'agir d'une substance sur des individus différens, quels effets elle a produits sur tous et quelle influence elle a constamment exercée sur tel ou tel organe.

Reconnaître le caractère propre ou spécifique de chaque médicament, démêler quel organe, il affecte d'une manière plus particulière, rechercher si plusieurs substances agissent sur un même organe, et faire ressortir les différences essentielles qui existent entre elles sous le rapport de la manière dont elles impressionnent l'économie vivante; tel est le résultat principal que nous avons cherché à atteindre. Pour y arriver, nous avons adopté un classement physiologique que maintes expériences nous ont montré être celui qui conduisait le plus directement à notre but.

Nous avons encore un mot à dire de l'ordre suivant lequel les médicamens ont été disposés. L'ordre thérapeutique serait sans doute le plus scientifique et le plus commode; mais il a l'inconvénient que, si l'on voulait le suivre à la rigueur, on serait obligé de reproduire le même médicament dans plusieurs endroits, puisque certaines substances exercent des actions tout-à-fait différentes. Nous avons donc fait choix de l'ordre physiographique. On pourrait lui reprocher de ne pas appartenir proprement à la matière médicale et d'être emprunté d'une autre science; mais ce reproche devait d'autant moins nous arrêter, qu'il serait applicable aussi à tout autre mode de classement. Celui que nous avons adopté a l'avantage d'éviter les répétitions.

Nous supposons que tous ceux qui s'occupent d'homœopathie possèdent les traductions de la Matière mé-

dicale de Hahnemann, de son *Traité des maladies chroniques*; aussi avons-nous cru devoir y renvoyer constamment le lecteur. Quant aux observations qui ont été faites depuis, nous les avons ajoutées, et de cette manière les homœopathes français pourront juger de tout ce qui a été fait dans le domaine purement pratique de l'homœopathie.

Nous prions nos confrères de vouloir bien nous aider de leurs conseils, nous éclairer de leurs judicieuses critiques. La tâche que nous avons entreprise est lourde, et elle a besoin d'encouragement pour être menée à bien. Quelque jugement qu'on en porte, on ne pourra du moins nous contester le courage d'avoir abordé les points les plus difficiles de l'homœopathie.

Le 4^{re} août 1837.

EFFETS

PATHOGÉNÉTIQUES ET TOXIQUES

DES MÉDICAMENS

SUR L'HOMME EN ÉTAT DE SANTÉ.



RÈGNE VÉGÉTAL.

TABEAU

De tous les médicamens tirés du règne végétal qui ont été soumis à l'expérimentation pure jusqu'à ce jour.

ACOTYLÉDONIE.

Champignons.

Agaricus muscarius.

Lycoperdacees.

Lycoperdon Bovista.

Mousses.

Lycopodium clavatum.

MONOHYPGYNIE.

Aroïdées.

Arum maculatum.

Arum Seguinum.

MONOPÉRYGYNIE.

Asparaginées.

Paris quadrifolia.

Smilax salsaparilla.

Colchidacées.

Colchicum autumnale.

Veratrum album.

Veratrum sabadilla.

Liliacées.

Scilla maritima.

MONOPÉRYGYNIE.

Iridées.

Crocus sativa.

EPISTAMINIE.

Aristolochiées.

Asarum europæum.

PÉRISTAMINIE.

Thymélées.

Daphne mezereum.

Laurinées.

Laurus camphora.

Polygonées.

Rheum palmatum.

HYPOCOROLLIE.

Primulacées.

Cyclamea europæum.

Verbénacées.

Vitex agnus castus.

Labiées.

Teucrium marum.

Lamium album.

Personnées.

Gratiola off.
 Digitalis purpurea.
 Verbascum tapsus.
 Euphrasia off.

Solanées.

Atropa Belladonna.
 Hyoscyamus niger.
 Datura stramonium.
 Capsicum annuum.
 Nicotiana tabacum.
 Solanum dulcamara.
 Solanum mammosum.

Gentianées.

Menianthes trifoliata.
 Spigelia anthelmia.

Poeynées.

Cephaelis ipecacuanha.
 Ignatia amara.
 Strychnos nux vomica.
 Nerium oleander.

PÉRYCOROLLIE.

Rhodoracées.

Ledum palustre.
 Rhododendron chrysanthum.

EPICOROLLIE-SYMANTHÉRIE.

Chicoracées.

Leontodon taraxacum.
 Lactuca virosa.

Cynaracéphales.

Viola odorata.
 Viola tricolor.

Corymbifères.

Arnica montana.

Matricaria chamomilla.

Achillæa millefolium.

Cina.

EPICOROLLIE CORYSANTHÉRIE.

Valérianées.

Valeriana off.

Rubiacées.

Coffæa arabica.

China reg.

Caprifoliacées.

Sambucus nigra.

EPIPÉTALIE.

Araliacées.

Panax quinquefolium.

Ombellifères.

Aethusa cynapium.

Asa foetida.

Conium maculatum.

Cicuta virosa.

Phellandrium aquaticum.

HYPOPÉTALIE.

Renonculacées.

Aconitum napellus.

Ranunculus bulbosus.

Ranunculus acer.

Anemone pulsatilla.

Clematis erecta.

Helleborus niger.

Delphinium staphysagria.

Papavéracées.

Chelidonium majus.

Papaver somniferum.

Capparidées.

Drosera rotundifolia.

Hypericées.

Hypericum perforatum.

Ménispermées.

Menisperm. cocculus.

Berberidées.

Berberis vulg.

Polygalées.

Ratanhia.

Polygala senega.

Rutacées.

Angustura.

Guajacum officin.

Ruta graveolens.

PÉRIPÉTALIE.

Rosacées.

Prunus laurocerasus.

Prunus spinosa.

Légumineuses.

Indigofera tinctoria.

Baryosma tongo.

Térébinthacées.

Pistacia terebinthus.

Rhus toxicodendron.

Anacardium orientale.

DICLINIE.

Euphorbiacées.

Croton tiglium.

Croton cascarilla.

Euphorbia officinarum.

Cucurbitacées.

Bryonia alba.

Cucumis colooyntis.

Myristicées.

Nux moschata.

Urticées.

Cannabis sativa.

Conifères.

Juniperus sabina.

Thuja occidentalis.

Taxus baccata.



I^{re} CLASSE. — ACOTYLÉDONIE.

AGARICUS MUSCARIUS.

AMANITA MUSCARIA (FAUSSE ORANGE).

Agaricus pseudo aurantiacus. Bulliard, vol. 2, p. 673.

Fungorum perniciosorum genus 42 n° 4. Clusius, hist. 2, p. 280.

Fungus bulbosus e volva erumpens. Micheli, nova plantarum genera. 488, tab. 78.

Melmscarum venenosum. Steerboek, Theatrum fungorum, tab. 49, fig. A.

Agaricus muscarius. Schaeffer, Fung. icones, tab. 27.

Agaricus muscarius. Bergeret, tom. 1, p. 1.

Agaricus muscarius. Bolton, Fung, tom. 1, tab. 27.

Agaricus muscarius. Linnaeus, sp. plant., p. 1640.

§ 1. Caractères.

Son chapeau atteint quatorze à dix-huit centimètres (5-7 pouces); il est d'abord convexe, et ensuite presque horizontal; sa couleur, rouge écarlate, est plus foncée au centre; il est un peu rayé sur le bord, et presque toujours tacheté de tubercules ou verrues blanches qui sont les débris du volva; le pédicule, long de huit à douze centimètres, est blanc, plein, cylindrique, excepté à sa base, où il est épais; les feuillets sont blancs, inégaux, recouverts dans leur jeunesse d'une membrane qui se rabat sur le pédicule et forme son collier. Le volva est incomplet, c'est-à-dire qu'il ne le recouvre pas entièrement à sa naissance et forme quelques écailles le long du pédicule.

§ 2. *Propriétés chimiques.*

D'après Schrader (1), ce champignon contient une substance teignant en rouge, qui se dissout dans l'eau et qui paraît en conserver les propriétés vénéneuses.

M. Letellier (2), y a découvert une substance particulière qu'il appelle *Amanitine*. Cette matière, dont l'alcalinité est encore incertaine, est combinée avec le fungate de potasse.

§ 3. *Manière de le préparer.*

On coupe en morceaux, après les avoir nettoyés aussi proprement que possible, le chapeau et le pédicule; puis on en exprime le suc. Des parties égales de ce suc fraîchement exprimé et d'esprit de vin à 35° donnent une teinture employée dans la thérapie homœopathique.

§ 4. *Essais sur les animaux.*

A. (3) On fit prendre à un chien de moyenne taille trois de ces champignons mêlés avec de la pâtée. Trois heures après, l'animal, qui n'avait point été incommodé, éprouva des tremblements et de la faiblesse dans les extrémités. Cet état dura environ quatre heures, pendant lesquelles il se plaignit parfois; enfin il tomba dans la stupeur; la respiration était lente et profonde, et il poussait de temps en temps des cris plaintifs; tantôt il se roulait par terre, tantôt il se tournait comme autour de lui et avec des frissonnements subits qui ressemblaient à des secousses électriques. Cet état dura huit à neuf heures sans que l'animal eût la moindre évacuation. On lui fit avaler du vinaigre, qui, loin de diminuer les symptômes, les aggrava. Onze ou douze heures après

(1) *Bulletin d'Herpès*, tom. IX, cah. 4, p. 33.

(2) *Journal de chim. méd.*, tom. III, p. 44.

(3) Paulet, *Traité sur les Champignons*, 1793, tom. II, p. 362.

L'apparition des premiers accidens, on lui donna trois grains de tartrate de potasse antimonie dans deux cuillerées d'eau; ce qui ne le fit point évacuer. Au bout de deux heures, on lui administra un peu d'huile d'olives, et il vomit, cinq heures après, une partie des champignons; il vomit de nouveau des morceaux de champignons mêlés de mucus blanchâtre, et il fut complètement guéri en peu de jours, au moyen d'une certaine quantité de lait.

B. (1) Schlegel a vu cent chèvres qui avait mangé de cette espèce de champignon, tomber à terre et être prises de flatuosités. Quatre moururent, les autres furent sauvées au moyen de saignées et de clystères; mais elles perdirent leur lait pour tout l'automne.

C. (2) Hertwich donna à une brebis de deux ans une décoction de deux onces de fausse oronge dans huit onces d'eau. Elle n'avait rien mangé depuis douze heures. Au bout de cinq minutes, elle devint un peu plus vive et se mit à faire des cabrioles. Quelque temps après, il sembla qu'elle allait vomir. Au bout de vingt-neuf minutes, elle se coucha tranquillement. Elle mangea ensuite.

D. (3) Il donna à un barbet de quatre ans une décoction semblable. Cinq minutes après, se manifestèrent des envies de vomir. Au bout de huit minutes, il vomit effectivement une mucosité visqueuse et la décoction. Le poulx était petit, spasmodique, fréquent. Au bout de treize minutes, il fit plusieurs fois d'inutiles efforts pour vomir. Au bout de vingt-trois minutes, il urina pour la première fois; au bout de vingt-neuf minutes, pour la seconde, et au bout de trente-cinq minutes, pour la troisième fois. L'urine était foncée. Le poulx était normal une heure après. Il mangea au bout de deux heures.

(1) Journal de Hufeland. 1822, p. 30.

(2) Neue Bresslauer schminlung. 1829, tom. I, p. 393.

(3) Ibid.

E. (1) Deux mopses prirent l'un deux onces, l'autre quatre onces d'eau distillée sur de la fausse oronge. Ils furent un peu malades et un peu tristes pendant un quart d'heure ; mais ils avaient déjà recouvré leur vivacité une demi heure-après.

F. (2) Des pillules composées d'une once de fausse oronge fraîche et de deux gros de racine de guimauve furent données en une seule fois à un chien de trois ans, de taille moyenne. Au bout d'une demi-heure, il eut des envies de vomir. Le poulx et la respiration devinrent plus forts ; il était triste, inquiet. Trois heures après, un violent effort lui fit rendre par le vomissement un peu de mucosité. Six heures après, il se portait fort bien.

G. (3) Le suc de sept onces et deux drachmes de fausse oronge fraîche exprimé dans deux onces d'eau fut donné à jeun à un basset de cinq ans. Au bout de dix minutes, il devint abattu, triste, et bava. Deux heures après, il eut des envies de vomir, et vomit, au milieu de beaucoup d'efforts, une mucosité d'un vert jaunâtre. Le poulx était plus fort, petit, mou, et régulier ; la respiration plus forte. Il se portait bien au bout de six heures et demie.

§ 5. *Effets toxiques observés sur l'homme.*

A. (4) Lœsel raconte que six Lithuaniens moururent d'avoir mangé de ce champignon.

B. (5) En 1774 une blanchisseuse de la rue de l'Arbre-Sec nommée Mad. Besançon, ayant cueilli au mois d'octobre plusieurs de ces champignons au bois de Romainville, les fit cuire dans

(1) *Neue Bresslauer sammlung*. 1829, tom. I, p. 398.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Flor. pruss.*, etc. Regiomont., 1703, p. 88.

(5) Paulet, *l. c.*, p. 354.

l'huile avec l'assaisonnement auquel elle ajouta un peu d'ail , et les mangea avec deux de ses filles et un étranger, vers les cinq heures après midi. Environ une heure après , elle fut prise d'un malaise général , d'envies de vomir, de défaillances fréquentes, et d'un sentiment d'astiction ou de resserrement à la gorge. Une de ses filles n'éprouva ces accidens que vers minuit ; l'autre rendit en vomissant les champignons qu'elle avait pris. Leur état était sans fièvre d'abord ; ils n'eurent ni coliques d'entrailles, ni douleurs vives. Ils prirent tous de l'émetique ou de l'eau chaude , qui leur fit rendre les champignons et ils se rétablirent tous ; mais la mère, qui était âgée de soixante ans, eut de la fièvre le lendemain , laquelle se soutint pendant plusieurs jours.

C. (1) En 1768, M. Sabarot de la Vernière, étant en Vivarais, fit un repas de ce même champignon apprêté avec l'assaisonnement ordinaire , auquel il fit ajouter un peu de vinaigre , dans la vue de le corriger. Mais peu de temps après l'avoir pris , il éprouva un malaise général et un abattement de forces considérable ; le poulx était si faible qu'à peine les pulsations étaient sensibles. Il finit par rendre le champignon en vomissant et se rétablit.

D. (2) En 1751 feu madame la princesse de Conti, lors d'un voyage de la Cour à Fontainebleau en automne, ayant aperçu dans la forêt plusieurs de ces champignons, les fit cueillir, les prenant pour des oronges ; et obligea son cuisinier de les servir à dîner, malgré tout ce qu'on put lui dire. Elle avait à sa table entre autres personnes , monsieur l'évêque de Langres, et en mangea plus que tout le monde. Deux heures après le dîner, elle éprouva des envies de vomir accompagnées de défaillance et d'anxiété , resta quelques temps sans connaissance , et dans un état de stupeur et d'anéantissement qui fit craindre pour sa vie. Vingt-sept grains de tartre émétique donnés dans la journée n'avaient en-

(1) Paulet, *l. c.*, p. 351.

(2) Paulet, *l. c.*, p. 350.]

core produit aucun effet, lorsque du suc de raifort, et surtout un lavement préparé avec une forte décoction de tabac procurèrent une évacuation complète par haut et par bas, qui lui fit rendre les champignons tels qu'elle les avait pris. Elle rendit le sang par les selles, et on craignit un moment un état inflammatoire dans les entrailles, à raison de l'irritation excessive que les remèdes avaient produite. Elle fut très-long-temps à se remettre, et le lait contribua beaucoup à son rétablissement. Je tiens ces particularités d'elle-même.

E. (1) Plusieurs soldats français mangèrent, à deux lieues de Pólosck en Russie, des champignons que l'on croit être des fausses oronges; quatre d'entre eux fortement constitués, se crurent à l'abri des accidens, parce que la plupart de leurs camarades étaient déjà en proie à des accidens plus ou moins graves: ils refusèrent constamment de prendre de l'émétique. Le soir, les symptômes suivans se manifestèrent: anxiété, suffocation, soif ardente, tranchées excessivement intenses, pouls petit et irrégulier, sueurs, froid général, altération de la physionomie, teint violacé du bout et des ailes du nez, ainsi que des lèvres; tremblement général, météorisme de l'abdomen, déjections de matières fécales très-fétides. Ces accidens augmentèrent d'intensité; on les porta à l'hôpital. Le froid et la couleur livide des extrémités, un délire mortel et les douleurs les plus vives les accompagnèrent jusqu'au dernier moment: l'un succomba quelques heures après son entrée à l'hôpital; les trois autres eurent le même sort et périrent dans la nuit.

Ouverture des cadavres. Le premier présenta les phénomènes suivans: évacuation de matières écumeuses, noirâtres, verdâtres; abdomen météorisé; l'estomac et les intestins étaient distendus par des gaz très-fétides, leur surface interne offrait des marques d'inflammation et des points gangréneux: dans

(1) Vadrot, *Diss.*, 1814, p. 26.

plusieurs endroits, la membrane muqueuse de l'intestin grêle était détruite; l'estomac contenait un peu de liquide noirâtre. Le deuxième était à peu près dans le même état, à cette différence près, que l'intérieur de l'estomac offrait une sorte de congestion inflammatoire près l'orifice pylorique: le foie était prodigieusement gonflé, la vésicule du fiel remplie d'une bile épaisse et foncée en couleur. Le troisième et le quatrième présentaient les mêmes altérations que le premier, mais bien plus marquées; on apercevait de larges taches gangréneuses tant dans l'estomac que dans les intestins, où la putréfaction paraissait déjà fort avancée.

§ 6. *Expérimentation pure sur l'homme bien portant.*

HAHNEMANN (1).

1. Vertige.
2. Etourdissement, assourdissement.
3. Céphalalgie, déchiremens du cerveau.
4. Battemens au vertex, avec désespoir approchant de la fureur.
5. Déchiremens saccadés dans la tête, se terminant derrière l'oreille droite, où ils sont le plus sensibles.
6. Accès de céphalalgie pressifs, avant de se coucher.
7. Bruissemens dans l'oreille.
8. Douleur brûlante dans le nez et les yeux (produite par l'olfaction).
9. Déchiremens à la gorge et aux lèvres (produits par l'olfaction).
10. Une sensation désagréable lui monte presque dans la bouche.
11. (Pyrose).
12. Pression dans le creux de l'estomac s'étendant presque dans le sternum.

[(1) *Archives homœop.*, de *Leipsick*, t. IX, cah. I, pag. 173, 1830.

- 13. La salive lui coule de la bouche.
- 14. Sensation de torsion dans le bas-ventre.
- 15. Agitation dans le bas-ventre, presque comme s'il avait besoin d'aller à la selle.
- 16. Diarrhée.
- 17. Tiraillemens dans les testicules, avec malaise, pesant et somnolence; le soir.
- 18. Après la sieste, envie indomptable d'évacuer le sperme et après l'excrétion, tension pressive au dessous des côtes sans indice de flatuosités.
- 19. Pesanteur dans tout le corps, surtout dans les mollets.
- 20. Chaleur à la face et dans toute la partie supérieure du corps, par fréquens accès de 5 à 10 minutes.

M. FRÉDÉRIC HAHNEMANN (4).

- 21. Hébètement et vertige le matin (3 heures après).
- 22. Pesanteur dans les deux tempes, jusqu'au milieu des oreilles, comme si un lourd poids était suspendu des deux côtés, plus forte dans la journée que le matin, et plus forte au toucher.
- 23. Une mouche noire se meut devant l'œil [gauche à la distance d'une demi-aune; en clignant les yeux, elle voltige çà et là.
- 24. Rougeur du blanc de l'œil.
- 25. *Pression dans les yeux.*
- 26. Sensation dans les yeux comme si on devait constamment les essuyer.
- 27. Il croit sentir le matin par la bouche et a un goût puant dans la bouche.
- 28. Eructations ayant le goût des alimens, le matin.
- 29. Gargouillemens sonores dans le ventre (1/2 heure après).
- 30. *Émission abondante de flatuosités.*

(4) *Archives homœopat. de Leipsick*, t. IX, cah. I; p. 473. 1830.]

31. Diarrhée muqueuse avec beaucoup de vents.
32. Evacuation par les selles de mucosité avec vents.
33. Menstrues plus copieuses.
34. Douleur pincante dans le côté gauche de la poitrine, s'étendant jusqu'au nombril.
35. Prostration générale des forces.
36. Abattement et pesanteur dans les membres.

M. GROSS (4).

37. Pression violente dans le temporal gauche.
38. Douleur dans le pariétal comme si on y enfonçait un clou.
39. Tiraillemens dans la tête dans toutes les directions, avec la sensation qu'il allait s'évanouir (2 heures après).
40. Tiraillemens dans l'os frontal, des deux côtés jusqu'à la racine du nez.
41. Déchiremens dans la région temporale droite.
42. *Déchiremens pressifs dans toute la partie gauche du cerveau, surtout dans l'orbite et l'os zygomatique, avec sensation de vide dans la tête (8 heures après).*
43. Pression douloureuse à l'apophyse zygomatique du temporal.
44. *Les angles internes des yeux cuisent, comme s'ils allaient s'enflammer, et causent des douleurs qui augmentent au toucher.*
45. *En fermant fortement les yeux, cuissons dans les angles internes.*
46. *Sécrétion continuëlle, même le jour, d'une sérosité visqueuse aux angles internes des yeux; elle est d'abord blanche, puis jaune et (plus forte le matin que le soir).*
47. Elancemens pénétrants dans le côté gauche de la racine du nez.
48. *Le matin, de suite en se levant, il mouche de la mucosité sanguinolente, puis violent saignement de nez (33 heures après).*

(4) *Ibid.*

49. Pression douloureuse au côté droit du menton (10 minutes après).

50. Picotemens pénétrants dans un petit endroit précisément au dessous de la lèvre inférieure, du côté gauche.

51. Aussitôt après le repas, langue blanchâtre, couverte à la pointe de petits aphthes d'un jaune sale qui causent une sensation comme si l'épiderme allait se lever (4 heures après).

52. Déchirement violent dans la mâchoire inférieure à la région de la dernière molaire.

53. Dans le côté gauche où les côtes cessent, élancement en aspirant, dans quelque position du corps que ce soit.

54. Quand il penchait la poitrine en avant, dans le côté gauche, précisément où les côtes cessent, à chaque inspiration, petit élancement douloureux, en étant assis (12 heures après).

55. En aspirant, élancemens sourds dans le foie.

56. Picotemens pénétrants comme d'une aiguille, dans la région du foie.

57. Elancemens sourds dans la partie latérale de la région de l'os iliaque gauche antérieure supérieure.

58. Elancemens sourds à l'épine supérieure et antérieure de l'ition droit.

59. Démangeaisons au coccyx du côté gauche.

60. Prurit qui invite à gratter à la tubérosité sciatique.

61. Oppression dans la région du cœur, comme si la cavité thoracique s'était rétrécie.

62. Pression douloureuse au milieu du sternum, s'aggravant par l'aspiration (2 heures et demie après).

63. Sensation mêlée de fourmillement et de cuissons, surtout sur le sternum, n'augmentant ni ne diminuant au toucher (1 heure après).

64. Elancemens au dessous du mamelon droit (au bout de 44 heures).

65. Elancemens au dessous du mamelon gauche (au bout de 30 heures).

66. *Sensation désagréable dans la partie inférieure de la poitrine, surtout dans la région du creux de l'estomac; il y éprouvait des douleurs comme si les viscères de la poitrine étaient serrés les uns contre les autres; douleurs plus violentes après son repas (28 heures après).*

67. *Violente pression subite entre le cou et les épaules (10 heures après).*

68. *La colonne vertébrale lui fait mal, quand il se penche, comme si elle était trop faible pour supporter le poids du corps (1 heure après).*

69. *Sans s'appuyer, il lui est difficile de s'asseoir, parce que les muscles du dos paraissent trop faibles.*

70. *Douleur dans les lombes, comme de faiblesse, augmentant quand il se tient debout ou marche (12 heures après).*

71. *Picotement pénétrant à l'extrémité supérieure et antérieure de l'omoplate.*

72. *Après avoir écrit, le bras paralysé.*

73. *Brûlure au dessus du coude gauche.*

74. *Sur le côté antérieur de l'avant-bras gauche, près de l'articulation du métacarpe, sensation cuisante, comme s'il s'était brûlé.*

75. *Déchirement dans la chair entre le pouce et l'index de la main gauche.*

76. *Déchirement très-fort dans le doigt du milieu de la main droite (23 heures après).*

77. *Déchirements dans les articulations inférieures des doigts de la main gauche, au point où ils se joignent au métacarpe, n'augmentant ni ne diminuant par le mouvement (1 heure après).*

78. *Tressaillement déchirant dans les doigts de la main droite, à l'exception des trois premiers.*

79. *Démangeaisons au milieu de la partie antérieure de la cuisse gauche.*

80. *Au milieu de la partie antérieure de la cuisse droite, douleur (de paralysie) surtout en marchant; il lui semblait que sa*

jambe fût trop lourde et qu'on y eût attaché un poids (8 heures après).

81. *Au côté externe de la cuisse, au dessus du genou, douleur pressive comme si l'on y enfonçait une cheville (24 heures après).*

82. Picotement comme d'une quantité de petites aiguilles, au dessus du jarret gauche (36 heures après).

83. *Debout, ses pieds sont trop faibles, en sorte que son corps vacille sans cesse.*

84. Au milieu du côté interne de la jambe droite et vers le tibia, des picotemens.

85. *Au haut du tibia, au dessous du genou, sensation douloureuse, comme de pression et de cuisson tout à la fois.*

86. *Au dessous du genou gauche, tout à côté du tibia, vers la surface interne supérieure, ainsi qu'à l'extrémité du péroné, sensation comme si quelqu'un y avait posé une main ouverte, chaude.*

87. Au dessous de la cheville du pied gauche, démangeaison.

88. Légers picotemens sur le coude-pied droit.

89. Démangeaison sur le coude-pied droit.

90. Dans les trois derniers doigts du pied droit, élancemens sourds douloureux (20 heures après).

91. Petits picotemens comme d'une aiguille dans différentes parties du corps (1/2 heure après).

92. Déchiremens dans différens tubes osseux; surtout aux extrémités.

93. Sensation mêlée de petits picotemens et de brûlure dans différentes parties du corps, n'augmentant ni ne diminuant par le toucher (1 heure après).

94. Sensibilité douloureuse du corps, si l'on touche même légèrement quelque partie du corps, elle fait mal long-temps encore.

95. Faiblesse et sensibilité douloureuse dans tous les membres; s'il est debout, les talons lui font mal, comme s'ils étaient

brûlés; s'il s'assied, le derrière lui cause des douleurs, comme s'il avait été trop long-temps assis (1/2 heure après).

96. Frissonnement dans tout le corps (10 minutes après).

97. Horripilation lui parcourant tout le corps du haut en bas.

98. Indisposition pour le travail.

M. LANGHAMME R(1).

99. Tournoiement vertigineux dans la tête comme produit par des boissons spiritueuses; en marchant au grand air, il chancelle.

100. Pression et tiraillement douloureux partant du côté gauche du foie et s'étendant vers le droit; assis (1 heure après).

101. Douleur tiraillante, sécatrice dans le front, étant debout, qui devient céphalalgie pressive, assourdisante; assis (1/2 heure après).

102. Accès de déchiremens tiraillans dans le front (33 heures après).

103. Démangeaisons sur tout le cuir chevelu, excitant à se gratter.

104. Douleur resserrante dans la région temporale gauche.

105. Pupilles dilatées (3/4 d'heure après).

106. Pupilles rétrécies (25 heures après).

107. Démangeaison pruriant dans l'œil gauche, qui force à le frotter.

108. Douleur resserrante au dessous du sourcil droit, qui rend pénible d'ouvrir les yeux (5 heures après).

109. Chassie dans les angles des yeux (6 heures après).

110. Tintement dans l'oreille droite en marchant au grand air (4 heures 1/2 après).

111. Prurit chatouillant dans la narine gauche, qui force à se gratter (29 heures après).

(1) *Archives homœopat. de Leipzig*, t. IX, cah. I, p. 173. 1830.

112. *Prurit chatouillant dans l'oreille droite, qui force à la gratter* (14 heures après).

113. *Langue chargée d'un enduit blanc* (6 heures après).

114. *Vers le soir; accroissement de l'appétit; il croit ne pouvoir se rassasier, et dévore les alimens* (8 heures après).

115. *Renvois fréquens acides, comme s'il avait l'estomac gâté* (42 heure après).

116. *Fréquens renvois acides qui alternent avec le hoquet, en fumant sa pipe comme à l'ordinaire* (5 heures après).

117. *Hoquets fréquens* (26 heures après).

118. *Emission abondante de flatuosités.*

119. *Excrétion de matières abondantes en forme de bouillie* (12, 23, 26, 38 heures après).

120. *(En marchant à l'air libre) douleur de foulure à l'aîne gauche* (4 heures 1/2 après).

121. *Envie d'uriner, avec excrétion très-peu abondante* (3/4 d'heure après).

122. *Prurit demangeant à l'anus (en marchant et debout), qui force à gratter* (3/4 d'heure après).

123. *Besoin fréquent d'uriner avec émission d'urine abondante, la verge restant toute flasque* (3/4 d'heure après).

124. *Prurit chatouillant au scrotum, forçant à gratter* (assis) (12 heures après).

125. *Pollutions nocturnes, sans rêves lascifs.*

126. *Prurit chatouillant sur le bord du prépuce, obligeant de le frotter* (5 heures après).

127. *Fréquens éternuemens sans coryza* (au bout de 12 et de 22 heures).

128. *Douleur de foulure dans les muscles de la nuque comme produite par le coucher sur le dos* (32 heures après).

129. *Prurit chatouillant à l'extrémité du coude gauche, excitant à gratter* (5 heures après).

130. Prurit chatouillant à la région carpienne droite ; forçant à gratter (1/4 d'heure après).

131. Prurit chatouillant sur la surface interne de l'index droit qui oblige à gratter ; comme produit par des engelures (5 heures 1/2 après).

132. (En écrivant) douleur resserrente dans la partie charnue du pouce droit (au bout de 1 et de 8 heures).

133. (Debout ou en marchant) douleur resserrente dans la partie charnue du pouce gauche, cessant quand il s'asseyait (6 heures après).

134. Fort tremblement des mains, comme produit par la vieillesse, quand il se remue ou qu'il tient quelque chose (1 heure 1/2 après).

135. Prurit chatouillant dans la paume de la main droite, à la partie charnue du doigt du milieu et de l'index, forçant à gratter (7 heures après).

136. Prurit chatouillant dans la partie charnue du pouce droit, forçant à gratter (au bout de 8 heures).

137. En posant la cuisse droite sur la gauche, douleur titillante, déchirante, dans les muscles de la cuisse droite, cessant quand il l'étendait (1 heure après).

138. Au côté interne des muscles des mollets, pressions comme résultant d'une meurtrissure, assis, diminuant debout ou au toucher, mais reparaissant plus violentes en s'asseyant de nouveau (2 heures après).

139. Blâmes violents, forts, dans le côté externe des mollets (2 heures après).

140. Pression déchirante à la cheville interne du pied gauche (assis) (35 heures après).

141. (Assis) douleur comme lancinante à la cheville externe du pied gauche (5 heures après).

142. Douleur d'écorchure dans un cor au second doigt du pied gauche, comme si le soulier était trop étroit (3 heures après).

143. Douleur d'écorchure au petit doigt du pied droit, comme

produite par la pression d'un soulier trop étroit (6 heures 1/2 après).

144. Prurit chatouillant aux doigts du pied, excitant à gratter comme dans les engelures (11 heures 1/2 après).

145. (Debout) élancement pénétrant dans les doigts du pied gauche (1/4 d'heure après).

146. Douleur resserrante çà et là dans les muscles de tout le corps, tantôt dans les membres supérieurs, tantôt dans les inférieurs (assis).

147. Fréquens bâillemens, comme s'il n'avait pas dormi (7 heures 1/2 après).

148. Chaleur vive, en partie agréable, en partie désagréable.

149. Violent besoin d'uriner, la nuit, avec excrétion d'urine copieuse (19 heures après).

150. Fréquens réveils la nuit, comme s'il avait assez dormi.

151. *Accès de violens frissons; il tremblait de tout son corps, ses mains tremblaient en écrivant, avec chaleur de la face naturelle, mains froides, sans soif, non suivis de chaleur* (au bout de 1 heure 1/4 et de 26 heures).

152. Le soir, violent accès de chaleur; les joues brûlantes; avec les mains froides, pendant une heure, avec soif qui dura plus long-temps encore, non suivi de sueur (au bout de 12 heures).

153. Silencieux, tranquille, sociable, actif et joyeux d'avoir rempli ses devoirs (37 heures après).

154. Humeur inquiète, triste et n'étant occupé que de lui et de sa situation présente ou à venir.

155. Triste, chagrin, pas de plaisir à travailler ou à parler.

M. APÉLT (1).

156. Vertige, comme après l'ivresse, le matin (1/4 d'heure après).

(1) *Archives*, t. X, cah. II, pag. 467. 4834.

157. Vertige dans la chambre en se tournant.

158. Vertige , surtout le matin , durant ordinairement de une à huit minutes , cessant ensuite pour revenir bientôt après , plusieurs fois dans un jour.

159. Tournoiement en marchant en plein air (1 heure après).

160. Vertige cessant quand on tourne rapidement et longtemps la tête.

161. Vertige , en réfléchissant pendant la promenade en plein air (8 jours après).

162. Accès de vertige avec démarche chancelante , pendant lesquels il ne voit pas bien les objets , même en les approchant de ses yeux , cessant quelque temps après (au bout de 5 minutes) , et revenant bientôt. Il ne peut les faire disparaître qu'en portant sa pensée sur d'autres choses.

163. En marchant le matin en plein air , fréquens bâillemens coup sur coup , si forts qu'il en a des vertiges (bientôt après la prise).

164. Tête entreprise.

165. Pression dans la partie supérieure de l'os temporal gauche , précisément au dessus de la conque de l'oreille , paraissant pénétrer profondément dans le cerveau , augmentée par la pression ou le toucher des cheveux , et ôtant tout courage.

166. Douleur sourde dans la tempe droite.

167. Douleur térébrante au fond du cerveau , au vertex.

168. Déchirement dans le côté gauche de l'occiput , cessant bientôt , mais revenant bientôt aussi.

169. Douleur tirillante dans l'occiput (après midi).

170. Assis , douleurs de différentes espèces dans le côté gauche du crâne et dans toutes les parties du corps.

171. Assis , douleur térébrante dans toute la tête , dans les cuisses , dans les tibias et les tarse ; en même temps somnolence et abattement de tout le corps.

172. Douleur sourde dans la tête , violente surtout dans le front , l'empêchant de tenir la tête tranquille , l'obligeant à la

remuer sans cesse, et lui tirant les yeux, comme pour dormir.

173. Mal de tête, le matin, au lit.

174. Douleur fouillante dans la tête, ne durant que quelques minutes, mais se répétant souvent pendant la journée.

175. Violente douleur pressive dans le front avec vertige, assis.

176. Léger déchirement dans le front, précisément au dessus de la racine du nez.

177. Pression dans les sinus frontaux.

178. Douleur tiraillante dans le front, cessant bientôt.

179. Douleur sourde dans le front (à midi).

180. Sensation de froid, comme de glace, sur le côté droit du cuir chevelu de l'os frontal, près de sa suture avec le pariétal. La place était chaude au toucher.

181. Après des démangeaisons et des grattemens, froid glacial subit dans la région de la suture coronale de la tête, revenant par accès fréquens, mais de peu de durée, et s'avancant toujours un peu plus jusqu'à ce qu'il ait enfin envahi la partie du front non couverte de cheveux (après-midi).

182. Violentes douleurs fouillantes dans la bosse frontale gauche (3 heures après).

183. Tressaillement dans la peau du front, au dessus de l'œil droit.

184. Pression lancinante dans le front, au dessus des yeux.

185. Prurit sur le cuir chevelu.

186. Boutons sur le cuir chevelu.

187. Prurit sur la peau du front.

188. Prurit, obligeant à gratter, et boutons au front.

189. Prurit derrière les oreilles.

190. Prurit et boutons à la partie postérieure de la conque de l'oreille gauche.

191. Frémissemens, comme d'une artère, dans la joue droite (8 jours après).

192. Battemens rapides d'une artère, pendant une minute,

dans la joue gauche et élancemens fugitifs depuis l'œil gauche jusque dans la mâchoire supérieure, pendant le battement de l'artère.

193. Quand l'œil droit est fermé, tache longue d'un huitième de pouce, d'un brun foncé, voltigeant devant l'œil gauche, ordinairement dans une position oblique vers l'angle interne, assez près de l'œil.

194. Eblouissemens en marchant en plein air (1 heure après).

195. Il ne reconnaît pas distinctement les objets et doit les approcher de ses yeux pour les bien voir (1 heure après).

196. Tout lui semble couvert d'un léger nuage et par conséquent un peu obscur.

197. Il lui semble voir les objets à travers une eau trouble, ce qui l'oblige à de grands efforts pour bien reconnaître les objets.

198. Vue trouble, tout lui semble obscurci par une eau trouble.

199. Tous les objets lui semblent couverts d'un nuage.

200. Tout ce qu'il voit lui semble couvert d'une toile d'araignée.

201. Vue trouble ; en lisant, il doit rapprocher de plus en plus le livre de ses yeux pour distinguer les lettres, puis l'éloigner un instant après, parce qu'autrement sa vue s'obscurcit à l'instant de nouveau.

202. Vue très-peu distincte.

203. Vue trouble et couverte.

204. Yeux paraissant très-ternes, parce que les objets pâlis-
sent dès qu'il les fixe quelques minutes seulement.

205. Par un ciel obscur, une mouche brune s'agite devant son œil gauche, vers l'angle interne, mais non devant le droit.

206. Horreur de la lumière.

207. Pression dans les yeux ; propension à les fermer, sans sommeil (après le dîner).

208. Sécheresse des yeux.

209. En lisant, fréquens tressaillemens et pressions dans le globe de l'œil gauche.

210. Petits tressaillemens se succédant très-rapidement dans les globes des deux yeux à la fois.

211. Fréquens tressaillemens dans le globe de l'œil gauche , après quoi l'œil devient humide de larmes.

212. Tressaillemens dans le globe de l'œil droit.

213. *A toute heure de la journée , par un temps seroin ou trouble , même quand l'œil est en repos , tressaillemens et pressions dans le globe de l'œil gauche* (les tressaillemens sont plus fréquens dans le globe de l'œil gauche et toujours accompagnés de pression), forçant à le frotter, mais cessant bientôt.

214. Frémissemens dans les paupières.

215. Frémissemens de la paupière inférieure droite.

216. Démangeaisons et frémissemens de la paupière inférieure gauche, obligeant à la frotter.

217. Pendant le frémissement de la paupière inférieure droite, près de l'angle externe, et le rapide battement d'une artère sur le dos du nez à gauche, la peau du nez du côté gauche tressail-
lait fortement.

218. Frémissemens de la paupière supérieure droite, près de l'angle interne.

219. Frémissemens de la paupière inférieure gauche.

220. Rarement le frémissement se manifeste dans toute la paupière, le plus souvent il ne l'éprouve que dans une petite place, et il s'étend davantage vers un des angles.

221. Les paupières sont collées comme par des fils muqueux ; symptôme qui cesse aussitôt qu'on les lave, mais pour reparaitre bientôt.

222. Les paupières de l'œil gauche sont un peu enflées vers l'angle interne, ce qui les rétrécit un peu.

223. Pendant plusieurs jours, la fissure de l'œil gauche est moins grande durant quelques minutes seulement, mais souvent

ce symptôme est fréquemment accompagné de frémissemens des paupières et de tressaillemens.

224. L'œil moins fendu pendant plusieurs jours, sans qu'on remarque cependant d'enflure des paupières.

225. Démangeaisons dans les sourcils.

226. Chute des sourcils.

227. L'angle interne de l'œil gauche contracté et rétréci.

228. Pression dans les angles de l'œil gauche comme s'il y avait quelque corps étranger.

229. La caroncule lacrymale de l'œil gauche plus grosse pendant plusieurs jours.

230. Démangeaisons dans le conduit auditif externe de l'oreille droite.

231. Déchiremens dans le conduit auditif externe de l'oreille droite, produits et augmentés par l'entrée de l'air froid, s'étendant jusque dans la mâchoire supérieure et durant plusieurs jours.

232. Sensation dans les oreilles, comme s'il en sortait du cérumen, quoique ce ne fût pas le cas.

233. Prurit dans les deux oreilles.

234. Prurit plus fréquent dans l'oreille gauche que dans la droite, obligeant à la gratter avec le doigt.

235. Prurit aux lobules des oreilles.

236. Violent prurit à la conque de l'oreille, obligeant à la gratter; elle devient alors rouge, écorchée; mais les démangeaisons ne cessent pas.

237. Battemens rapides de l'artère dans le côté gauche de la racine du nez, avec frémissemens de la peau du nez du même côté et de la partie inférieure de la paupière droite.

238. Douleur pressive, passant rapidement, à la partie supérieure du dos du nez.

239. Prurit au côté externe du nez.

240. Violent prurit des ailes du nez, forçant à gratter.

241. Fourmillemens dans la narine droite et dans l'œil droit ; comme excitant à éternuer.

242. Ecorchure et inflammation de la paroi interne du nez.

243. Sécheresse du nez.

244. Sécheresse continuelle du nez, d'où il ne coulait qu'une ou deux fois par jour, deux ou trois gouttes d'eau claire.

245. Quelques gouttes d'eau claire coulent du nez sans qu'il le sente quelquefois.

246. En se baissant, écoulement d'eau claire par le nez.

247. Souvent dans le nez, sensation comme s'il y avait beaucoup de mucosité. En se mouchant à plusieurs reprises, il n'en fait sortir qu'un peu de mucus blanc tout sec.

248. Grande sensibilité des parois antérieures du nez.

249. Aussitôt après avoir un peu prisé, écoulement abondant d'une mucosité visqueuse par le nez.

250. Odorat exalté.

251. Démangeaisons dans les favoris.

252. Démangeaisons au visage.

253. Déchîremens dans le côté droit de la mâchoire supérieure, commençant dans l'oreille droite et s'étendant ensuite plus loin ; l'irruption de l'air froid les excitait et les exacerbat.

254. Déchîremens dans les dents de la mâchoire inférieure, augmentés par le froid.

255. Douleurs rongeanes dans les molaires de la mâchoire supérieure, puis prurit dans l'oreille gauche, et aussitôt après, nouvelles douleurs dans les dents (après midi).

256. Battemens déchirans dans les molaires du côté gauche de la mâchoire supérieure (après midi).

257. Maux de dents par accès dans le côté gauche de la mâchoire supérieure.

258. Les gencives du côté droit de la mâchoire supérieure grosses et douloureuses.

259. Les gencives enflées à la partie postérieure.

260. Les gencives saignantes et douloureuses (le soir).

261. Mauvaise haleine.
262. Haleine mordicante, comme après avoir mangé du raffort sauvage; cependant il n'en sentait pas lui-même l'odeur.
263. Langue muqueuse.
264. Langue très-pâle, couverte d'un léger enduit de mucus blanc.
265. Ecorchure de la langue.
266. Eructations acides.
267. Eructations avec le goût des alimens.
268. Défaut d'appétit.
269. Pas d'appétit pour manger, mais pour boire.
270. Grande faim, sans appétit (le matin du second jour).
271. Il est pris le soir tout à coup d'un faim semblable à la *hunger*, avec sueur sur tout le corps, grand abattement et tremblement des membres.
272. Plusieurs jours de suite, accès de faim subite pendant lesquels il dévore les alimens.
273. Faim, mais pas d'appétit.
274. Inappétence pour le grain.
275. Resserrement dans le gosier et pression d'estomac, après avoir mangé.
276. Hoquets (après midi).
277. Hoquets, aussitôt après la prise du médicament.
278. Malaise et trachées.
279. Douleur, comme pressive, sur le côté droit, dans la région du bord supérieur de l'estomac, debout et en marchant (2 heures après).
280. Forts gargonillemens dans le ventre (le second jour).
281. Pincemens dans le bas-ventre.
282. Pression et plénitude dans le bas-ventre, après avoir mangé modérément des mets légers.
283. Pesanteur pressive dans l'estomac.
284. Gargonillemens dans les intestins, tout au fond.
285. Tournoiement douloureux dans le bas-ventre.

286. Ballonnement du bas-ventre.
287. Pression dans l'estomac avec envie d'aller à la selle.
288. Tranchées sans selle.
289. Mal de ventre, après une selle, comme si l'on avait pris du poison tout au matin (le 7^e et le 9^e jour).
290. Emission du ventre sentant l'ail.
291. Fréquentes émissions de vents infects.
292. Gargouillemens produits par les vents dans le ventre.
293. Emissions de vents avec les mêmes sensations que dans la diarrhée.
294. Pincemens au dessous du nombril, pendant une heure.
295. Pincemens au dessous du nombril, avec gonflement du bas-ventre.
296. Violens pincemens dans le bas-ventre, avec selle diarrhéique.
297. Frisson après avoir soupé.
298. Selle diarrhéique avec émission de beaucoup de vents (6 heures après).
299. Selle diarrhéique, avec violens pincemens dans le ventre, tout un matin (le 2^e jour).
300. Gargouillemens dans le ventre après la selle.
301. Seconde selle diarrhéique avec émission de beaucoup de vents (après midi).
302. Bruit fort, sans douleur, dans le bas-ventre, comme d'un tonnerre lointain, comme s'il devait avoir encore plusieurs selles (le soir).
303. Selle, d'abord solide, puis en bouillie; la suivante, qui arrive peu après, est diarrhéique.
304. Selle molle, en bouillie.
305. La nuit, après de violentes tranchées, selle marronnée, puis violentes épreintes et besoin d'aller à la selle, sans résultat. Vers le matin, deux fois encore, de violentes tranchées et des épreintes avec selle aqueuse (le 3^e jour).
306. Après des tranchées, selle marronnée, puis diarrhéique,

307. Selle d'excrémens très-durs.

308. Pendant toute la journée, sensation dans les intestins comme si une selle allait avoir lieu. Evacuation très-copieuse le matin et le soir.

309. Après une constipation de plusieurs jours, selle solide (1 heure après).

310. Selle de deux jours l'un, dure (5^e jour).

311. Selle très-dure (le 2^e jour).

312. Selle quotidienne en bouillie.

313. Selle marronnée avec violentes tranchées. Un quart d'heure après, nouvelles tranchées et selle aqueuse avec fermentation dans le bas-ventre et avec nausées.

314. Fréquentes excréctions d'urine.

315. Excréments d'urine rares.

316. Il urine rarement, la quantité d'urine excrétée n'est pas augmentée.

317. Excrétion d'urine peu copieuse et rare.

318. L'urine sortait lentement et en jet faible, quelquefois goutte à goutte. Il devait souvent favoriser par la pression l'émission de l'urine.

319. Rétention d'urine.

320. L'urine ne coule pas en jet, mais s'arrête parfois quelques instans et coule de nouveau.

321. *Urine claire, jaune citron.*

322. Démangeaisons dans le poil des parties génitales.

323. Prurit chatouillant dans les parties génitales de la femme.

324. Erections.

325. Deux érections en une nuit.

326. Excitation du penchant sexuel.

327. Grande disposition au coït, avec verge faible.

328. Pendant la copulation, émission insuffisante de sperme, suivie d'affaiblissement physique.

329. Violent désir de coït avec verge flasque.

330. Violent désir de coït, sans jouissance cependant pendant la copulation.

331. Pendant l'acte de copulation, abondante éjaculation de sperme, suivie d'un long sommeil.

332. Ejaculation de sperme tardive pendant la copulation.

333. Après chaque copulation, sueur nocturne très-abondante.

334. Grand abattement après le coït.

335. Après le coït, il fut tellement abattu, que pendant deux nuits il sua beaucoup au milieu de demangeaisons cuisantes de la peau. La sueur se déclarait d'abord aux parties supérieures de la poitrine et aux aisselles, et quelque temps après, elle s'étendait au bas-ventre et enfin aux bras.

336. La sueur nocturne qui suit chaque copulation et le relâchement du corps durent plusieurs jours.

337. Eternuement sans coryza.

338. Fréquens et violens éternuemens, le matin au lit.

339. Fréquens éternuemens aussitôt après la prise.

340. Coryza fluant.

341. Sécheresse du nez avec sensation de coryza.

342. Ecoulement goutte à goutte d'une eau claire par le nez, sans avoir de coryza; il tombe quelquefois du nez plusieurs gouttes d'eau claire.

343. En se mouchant, sortie abondante de mucus consistant (5 jours après).

344. Besoin de tousser.

345. Chatouillemens fréquens dans le larynx produisant un toussotement brief.

346. Après les repas, toux sèche, assis, qui trouble la sieste.

347. Fréquens accès de toux après les repas, sans expectoration.

348. Expectoration de mucosité en petits globules, après quelques efforts pour la détacher (le premier jour).

349. Expectoration de petits flocons de mucus, sans toux (le troisième jour).

350. Sans beaucoup tousser, il lui vient dans la bouche de la mucosité en forme de petits globules.

351. Expectoration de petits morceaux ronds, solides, de mucosité avec peu de toux (le second jour).

352. Haleine courte.

353. Oppression de la poitrine.

354. Haleine très-courte et oppression de la poitrine en marchant lentement.

355. En marchant, il doit s'arrêter souvent pour reprendre haleine.

356. Serrement de poitrine qui l'oblige à respirer souvent et profondément.

357. Oppression de la poitrine telle qu'elle cesse promptement s'il respire lentement et profondément.

358. Il a de la peine à marcher parce qu'il doit respirer souvent et profondément.

359. Poitrine très-oppresée.

360. Anxiété dans la poitrine.

361. Respiration pénible (8 jours après).

362. Tension dans la partie inférieure de la poitrine, en se relevant et en étant assis, lui coupant la respiration.

363. Prurit sur la poitrine, se changeant en cuisson.

364. Prurit cuisant sur la poitrine et dans le dos.

365. Forte sueur sur la poitrine, la nuit, après le coït.

366. Elancemens dans la région du poulmon, passagers.

367. Violentes démangeaisons des mamelons.

368. Prurit cuisant et boutons au mamelon gauche.

369. Tressaillemens se succédant rapidement dans la partie postérieure de la poitrine, qu'ils traversent, puis dans l'épigastre et enfin dans le bas-ventre. Ces tressaillemens arrivèrent plusieurs fois de suite et étaient violens surtout dans le côté droit. En même temps, sensation comme si tout le corps tremblait, sans qu'il en fût rien, debout; le soir.

370. Prurit chatouillant dans le dos.

371. Violens tressaillemens douloureux dans les reins, en voulant lever la jambe, en étant assis.

372. Douleur comme déchirante, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche des vertèbres des lombes, en marchant.

373. Sentiment de paralysie, précisément au dessus du bord de l'ilion, l'empêchant de marcher pendant quelques minutes quand il se levait de dessus son siège.

374. Violente douleur dans les reins, en se levant de dessus son siège, l'empêchant de redresser le corps et de mouvoir les jambes.

375. En se levant de dessus son siège et en redressant le corps, raideur dans le dos et violente douleur dans les lombes gauches, ne lui permettant de remuer le corps qu'au bout de quelque temps, tandis que, assis, il peut le mouvoir dans toutes les directions sans ressentir la moindre douleur.

376. Violent déchirement et sensation de froid dans la fesse gauche, très-violent, assis, diminuant, debout ou en marchant, pendant huit jours.

377. Déchiremens tiraillans dans la fesse gauche le réveillant la nuit.

378. Déchiremens dans le bras gauche.

379. Déchiremens dans l'os du coude gauche, en repos.

380. Vives douleurs rhumatismales de la partie antérieure de l'extrémité inférieure du bras gauche jusque dans le pouce, en repos (après midi).

381. Les bras comme brisés.

382. Lassitude douloureuse des bras.

383. Douleurs tiraillantes, tantôt dans le bras droit, tantôt dans l'articulation du genou gauche, tantôt dans l'articulation du genou droit, tantôt dans la cuisse gauche (à midi).

384. Les bras douloureux au toucher.

385. Douleur sourde, mais très-sensible, dans les avant-bras.

386. Déchiremens dans l'avant-bras droit.

387. Les bras sans force.

388. Il doit souvent , à cause des douleurs , faire prendre à ses bras une autre position.

389. Prurit dans les bras.

390. Nodosités cuisantes , pruriteuses , de la grosseur d'une tête d'épingle pendant plusieurs jours.

391. Boutons gros comme des grains de millet , cuisans , pruriteux sur les bras.

392. Sur le dos de la main gauche , trois boutons enflammés de la grosseur d'un grain de millet , pendant quatre jours.

393. Douleurs tiraillantes dans le métacarpe de la main gauche.

394. Douleur sourde dans l'os du métacarpe répondant au doigt du milieu de la main gauche.

495. Déchiremens dans le carpe de la main gauche.

496. Tirailemens dans l'index de la main droite.

497. Violens déchiremens à l'extrémité de l'os crural gauche , troublant le sommeil.

498. Déchiremens depuis l'articulation de la cuisse gauche jusque dans le genou , causant une sensation d'engourdissement dans toute la jambe.

499. Déchiremens , avec sensation de froid au côté postérieur de la cuisse gauche.

400. Déchiremens précisément au dessus du petit trochanter de la jambe droite.

401. Déchiremens dans la cuisse droite , en marchant.

402. Douleur semblable à un déchirement , dans la cuisse droite , assis.

403. Douleur très-violente d'une espèce particulière dans les jambes aussitôt qu'on met une jambe sur l'autre.

404. Les cuisses douloureuses comme après une longue route à pied.

405. Lassitude douloureuse des cuisses. Pesanteur dans les jambes.

406. Tiraillement douloureux depuis le genou droit jusque dans les doigts du pied , assis.

407. Tressaillement à la partie interne du genou droit.

408. Tiraillement dans le genou gauche.

409. Tiraillement dans les articulations des genoux à la fois.

410. Déchirement dans l'articulation du genou droit, assis.

411. Violent déchirement dans l'articulation du genou droit, debout et assis.

412. Déchirement continu, térébrant dans le genou droit, assis.

413. Douleur de foulure au côté interne de l'articulation du genou gauche, en marchant.

414. Le genou gauche douloureux au côté externe, en marchant, comme foulé.

415. La douleur dans les genoux et les tibias augmente quand on est assis, diminue quand on marche et disparaît.

416. Les articulations des genoux douloureuses tout au matin, après s'être levé, assis.

417. Tiraillement dans la jambe droite.

418. Déchiremens tiraillans dans le tibia droit.

419. Déchiremens à l'extrémité inférieure du tibia.

420. Déchiremens dans le tibia gauche.

421. Les jambes douloureuses, comme brisées.

422. Douleur dans les jambes, comme après une fièvre nerveuse, par suite de l'affaiblissement.

423. Violentes démangeaisons cuisantes dans la jambe gauche, forçant à gratter, mais ne cessant pas par le grattement, et une quantité de nodosités de la grosseur d'un grain de millet, blanches, à la même place; avec desquamation furfuracée. Ils durèrent près d'une heure, et avec eux disparurent les démangeaisons.

424. La douleur dans les tibias est continu, assis, et se perd, en marchant.

425. Debout, exacerbation de la douleur dans les jambes, de sorte qu'il doit ou marcher ou s'asseoir. Elle se fait sentir une minute au plus après qu'il s'est mis debout.

426. Elancemens dans la surface inférieure des talons, assis.

427. Violens élanemens dans le métatarse et les doigts du pied, partant des chevilles, en repos.

428. Serrement dans la plante des pieds, la nuit.

429. Douleurs dans les plantes des pieds, comme des déchiremens, en marchant.

430. Elanemens dans la surface inférieure du premier et du second os du métacarpe, ne se perdant que très-lentement.

431. Déchiremens tiraillans sur le côté inférieur du gros orteil droit, assis.

432. Déchiremens dans la plante du pied droit, assis.

433. Tiraillemens dans les doigts du pied gauche.

434. Tressaillemens sensibles dans le gros orteil du pied gauche.

435. Douleur fouillante dans les doigts du pied droit.

436. Le déchirement dans les jambes est continuel, assis, et se perd par le mouvement.

437. Les douleurs, presque de toute espèce, dans les extrémités inférieures se font sentir presque toujours quand on est assis ou debout, rarement quand on marche, elles diminuent et se perdent par le mouvement.

438. Malaise par tout le corps; il est comme malade.

439. Grande sensibilité à l'air frais.

440. En marchant le plus lentement possible, il se trouve le mieux.

441. Démangeaisons par tout le corps.

442. Tremblement des mains.

443. Tremblement anxieux avec abattement.

444. Les tubes des os des extrémités supérieures et inférieures, ainsi que toutes les articulations, sont, après le mouvement, comme bariés et les muscles sont douloureux au toucher.

445. Lassitude douloureuse dans les bras et les jambes.

446. Grande lassitude des jambes; il ne sait où les mettre.

447. Engourdissement des jambes, aussitôt qu'il les place l'une sur l'autre.

- 448. Grande lassitude aussitôt qu'il marche un peu vite.
- 449. La lassitude et la pesanteur de ses jambes l'empêchent presque de les soulever.
- 450. Il ne sait quelle position prendre au lit, tant il est las.
- 451. Grande prostration des forces.
- 452. Après une petite promenade, le lendemain ses bras et ses jambes sont comme brisés.
- 453. Grande propension au frisson.
- 454. Beaucoup de frissons le soir.
- 455. Grand froid intérieur.
- 456. Aussitôt qu'il s'expose au grand air, ou s'il se découvre un peu la nuit, il a froid.
- 457. Le moindre contact avec l'air frais lui donne la chair de poule.
- 458. Il a froid, avec les mains, les pieds et le visage chauds.
- 459. Frisson lui courant dans le dos.
- 460. Aussitôt qu'il appuie son dos contre la chaise, il lui semble qu'on lui verse de l'eau froide le long du dos.
- 461. Frisson s'il soulève un peu sa couverture.
- 462. Froid au lit, toute la nuit, aussitôt qu'il ne se couvre pas tout-à-fait.
- 463. Transpiration au moindre effort.
- 464. Transpiration en marchant.
- 465. En montant une petite élévation, aussitôt forte transpiration avec sentiment d'évanouissement.
- 466. Forte sueur nocturne après le coït.
- 467. Somnolence, le jour.
- 468. Le matin, lassitude.
- 469. Fréquens bâillemens.
- 470. Le matin, somnolence très-grande, sans pouvoir dormir.
- 471. Fréquens bâillemens, il peut à peine se retenir de se coucher le matin.
- 472. Il peut à peine s'empêcher de dormir après dîner.

473. Il est las , il a sommeil dans la journée , mais une foule d'idées l'empêchent de dormir.

474. En lisant , il ne pouvait s'empêcher de dormir , le matin.

475. Lassitude et somnolence , toute la journée.

476. Après dîner , le sommeil lui appesantit les yeux ; mais les douleurs des jambes l'empêchent de dormir.

477. Malgré la somnolence qu'il éprouvait à midi , il ne pouvait dormir à cause de l'agitation dans les jambes.

478. Après avoir fait une sieste de deux heures , il ne pouvait se réveiller.

479. Sommeil très-bon , la nuit ; mais pas de plaisir à se lever le matin.

480. Sommeil interrompu par des rêves inquiétans , la nuit.

481. Lorsqu'il se couchait tout assoupi le soir , il ne pouvait s'endormir à cause du malaise qu'il éprouvait dans tout le corps et de la lassitude qu'il ressentait dans les jambes. S'il s'endormait , un rêve le réveillait bientôt.

482. Quoiqu'il eût bien dormi la nuit , il ne se sentait pas restauré le matin et se levait sans plaisir.

483. Il devait se faire violence pour se lever le matin.

484. Fréquens réveils par des rêves pénibles ,

485. Il se réveille souvent la nuit , est bien éveillé , et se rendort cependant quelque temps après.

486. Rêves désagréables le réveillant souvent la nuit.

487. Sommeil agité avec sueur.

488. Chaleur continuelle la nuit , puis sueur.

489. Le soir , long frisson , allant jusqu'à le faire trembler.

490. Frisson dans le dos , comme si on l'inondait d'eau froide , à midi.

491. Frisson fébrile , toute la nuit.

492. Frisson avec bâillemens.

493. Frisson dans le dos , le faisant trembler.

494. Tous les soirs , frisson fébrile , sans soif et sans chaleur ensuite.

495. Chaleur plus forte toute la nuit.
496. Chaleur la nuit ; mais dès qu'elle se retourne ou remue sa couverture, elle a froid.
497. Pouls lent, tombant de 90 à 57 pulsations (2 heures après).
498. Le pouls fort devient petit, faible, à peine sensible.
499. Pouls très-faible, inégal, interrompu.
500. Pouls tellement inégal que l'on ne peut souvent en saisir les pulsations, à cause de leur faiblesse.
501. Pouls interrompu quelquefois à la 30^e ou à la 40^e pulsation.
502. Pouls interrompu à la 10^e pulsation.
503. Pouls très-petit, on dirait avoir entre les doigts un petit fil, il s'arrête avec pulsations indéterminées.
504. Pouls très-lent, faible.
505. Après avoir bu du café, le pouls se releva, s'interrompt moins, et monta de 50 à 60 pulsations.
506. Pouls moins interrompu le matin.
507. Pouls ondoyant, mais très-faible et très-lent, à peine sensible, interrompu souvent.
508. Pas de plaisir au travail.
509. Sans être de mauvaise humeur, il n'aime pas à parler.
510. Humeur gaie, et cependant pas d'envie de parler.
511. Moral abattu.
512. Il n'est pas disposé à parler (9 jours après).
513. Découragement.
514. Il se force à parler, mais ne répond que quelques paroles ; du reste, humeur gaie.
515. Il semble qu'il ne puisse trouver les mots pour parler.
516. Elle s'inquiétait beaucoup surtout auparavant ; mais alors elle est d'une indifférence complète.
517. Long pressentiment de quelque chose de désagréable.
518. Humeur très-chagrine et irritable.

M. Sch. (1).

519. Accès de vertiges en plein air, se perdant dans la chambre (pendant plusieurs jours).

520. Pesanteur continuelle de la tête (5 heures après).

521. Pesanteur et embarras de la tête, comme s'il avait fait quelque débauche la veille (le matin pendant 6 jours).

522. Douleur brûlante, pressive au dessus de l'œil droit, avec larmolement (1/2 heure après).

523. Douleur lancinante, tiraillante dans la joue droite (2 heures après).

524. Léger saignement de nez.

M. SEIDL (2).

525. Mauvaise humeur et indifférence.

526. Indifférence, taciturnité, répugnance pour toute espèce d'occupation.

527. Horreur du travail intellectuel; s'il s'occupe de tête; congestions à la tête, battemens dans les vaisseaux; chaleur à la face, pensées troublées.

528. Tête lourde et entreprise (2 heures après).

529. Pression dans l'occiput (le premier jour).

530. Violente céphalalgie pressive, surtout dans l'occiput, après avoir dîné (le 9^e jour).

531. Tiraillemens très-douloureux à travers les tempes, le front et le globe de l'œil (le 9^e jour).

532. Le matin, en s'éveillant, tiraillemens douloureux dans la tête et pression dans les globes des yeux.

533. Douleur déchirante, tiraillante dans les tégumens de la tête (peau et os), exacerbé par la pression, surtout à une plaie de la grosseur d'un franc au vertex, qui fait mal comme si elle suppurait en dedans, la nuit (le 13^e jour).

534. Pression et tiraillement dans les globes des yeux, sur-

(1) Matière médicale pure de Hartlaub et Trinks, tom. III, p. 167.

(2) *Ibid.*

tout dans le gauche, s'étendant jusque dans le front (le 4^e jour).

535. Tiraillement très-douloureux dans les globes des yeux. (le 3^e ou le 4^e jour).

536. Teinte jaune des yeux (le 3^e jour).

537. Tiraillemens spasmodiques dans le menton et dans la mâchoire inférieure (2 heures après).

538. Joues brûlantes (2 heures après).

539. Rougeur de la face, sans chaleur remarquable.

540. Lèvres bleuâtres (le 1^{er} et le 2^e jour).

541. Petit abcès douloureux à côté du frein de la langue (le 9^e jour).

542. Goût glaiseux dans la bouche et le fond de la langue chargé d'un enduit jaune (du 7^e au 10^e jour).

543. Goût amer (le 12^e jour).

544. Odeur fétide par la bouche (du 8^e au 10^e jour).

545. Fort appétit, approchant souvent de la boulimie (du 4^e au 8^e jour).

546. Pas de soif.

547. Malaise (bientôt après la prise).

548. Pression dans le creux de l'estomac (le 1^{er} et le 9^e jour).

549. Après avoir dîné, pression dans le creux de l'estomac, avec tiraillemens et pressions très-pénibles dans les globes des yeux, pas de goût pour le travail, paresse (le 10^e jour).

550. Après avoir déjeuné, pression dans le creux de l'estomac, se changeant après midi en douleur fouillante dans tout l'épigastre, et se perdant le soir seulement par une émission de vents (le 16^e jour).

551. Depuis le creux de l'estomac jusqu'à la clavicule gauche, douleur tensive en respirant profondément, vers le soir (le 9^e jour).

552. Dans l'intérieur du creux de l'estomac, tiraillement spasmodique remontant dans la poitrine, vers le soir (le 9^e jour).

553. Sous les fausses côtes gauches, battemens douloureux

s'étendant souvent jusque dans la région de la troisième et de la quatrième côte, et durant plusieurs heures, après midi (le 8^e jour).

554. La nuit, violente douleur pressive dans la région rénale gauche, troublant le sommeil (le 12^e jour).

555. Tranchées et pincemens dans l'épigastre (le soir du 9^e jour).

556. Constipation pendant deux jours.

557. Selle dure, de couleur foncée (le 3^e jour).

558. Les selles deviennent en bouillie (le 6^e jour).

559. Pendant et après la selle, mordications à l'anus (le 3^e et le 4^e jour).

560. Démangeaisons à l'anus pendant l'émission de vents, fourmillement à l'anus, comme produit par des vers (le 4^e jour).

561. Urine rougeâtre, peu copieuse (le 1^{er} et le 2^e jour).

562. Erections continuelles (la 1^{re} nuit).

563. Pollutions (la 1^{re} nuit).

564. Oppression de la poitrine avec forte pulsation des vaisseaux (le 1^{er} jusqu'au 2^e jour).

565. Dans l'intérieur de la poitrine, douleur de foulure, s'aggravant surtout par une respiration profonde, vers le soir (le 9^e jour).

566. Douleur cuisante dans le côté gauche de la poitrine (le 3^e jour).

567. Battement et douleur d'écorchure à une petite place du côté droit de la poitrine, la nuit (le 14^e jour).

568. Le jour, à quelques petites places de la poitrine, plutôt à l'extérieur, battement et douleur d'écorchure.

569. Raideur de la nuque (2 heures après).

570. Après midi, d'abord douleur dans le dos, puis dans l'intérieur de la poitrine, ainsi que dans l'œsophage, douleur spasmodique, pressive, tirillante, durant plusieurs heures (du 5^e au 7^e jour).

571. Douleur pressive, térébrante dans le milieu du dos (le 2^e jour).

572. Tout le dos comme brisé et luxé, avec propension à se pendiquer (le 3^e et le 4^e jour).

573. Douleur de brisure dans la région des lombes, surtout couché et assis.

574. Tressaillemens dans les muscles de la région des lombes droits (le soir du 9^e jour).

575. Horrible douleur dans les reins, assis et couché, soulagée par le mouvement du 1^{er} au 3^e jour.

576. Dans la région sacrée du côté gauche, douleur de luxation considérable (du 6^e au 8^e jour).

577. Douleur rhumatismale tiraillante dans l'articulation de l'omoplate droite avec faiblesse de tout le bras (le 15^e jour).

578. Grand abattement et marche chancelante (bientôt après la prise).

579. Sensation de tremblement de tout le corps (le 1^{er} jour).

580. Fréquens réveils anxieux, la nuit.

581. Sommeil agité, de la 1^{re} à la 3^e nuit.

M. WOOST. (1).

582. Mauvaise humeur.

583. Sérénité, insouciance.

584. La vive lumière du soleil occasionne un vertige momentané jusqu'à tomber à la renverse, le matin.

585. Pression descendante du front sur la partie supérieure du globe de l'œil (1/2 heure après).

586. Mal de tête sourd, pressif, qui se perd après une selle copieuse; pendant cette douleur, chaleur fugace.

587. Douleur tiraillante dans l'occiput, le matin au lit, comme si j'avais pris une mauvaise position, exacerbée par des pendulations avec respiration oppressée; mais diminuant ensuite de manière à ne plus être qu'une sensation sourde de pression.

588. Violens déchiremens lancinans dans la tête, descendant depuis le vertex jusqu'à l'oreille gauche (6 heures après).

(1) Matière médicale pure de Hartlaub et Trinks, tom. III, p. 167.

589. Elancemens déchirans dans l'occiput d'un côté à l'autre, le matin (le 2^e jour).

590. Pression dans le globe de l'œil gauche (10 heures après).

591. Il croit voir double.

592. Vue trouble et somnolence.

593. Elancemens dans la joue gauche remontant de la mâchoire inférieure (1 heure après).

594. Elancemens dans l'apophyse mastoïde gauche.

595. Chaleurs passagères dans les joues.

596. Tiraillemens douloureux dans les incisives de la mâchoire inférieure.

597. Douleur sourde dans les incisives de la mâchoire inférieure.

598. Il lui vient quelquefois, surtout quand il relève la tête, une salive liquide dans le larynx, d'où de violens vomissemens.

599. Nausées aussitôt après avoir mangé, cessant peu à peu par des éructations.

600. Pression à l'orifice de l'estomac.

601. Tranchées spasmodiques, en forme de coliques, vers la colonne vertébrale, immédiatement au dessous du diaphragme, semblables à de violentes crampes d'estomac, assis; passant rapidement (1/2 heures après).

602. Légère douleur fugitive, pressive, revenant périodiquement de seconde en seconde, sur le côté gauche des dernières côtes vraies, sur un espace de la grosseur d'un franc; arrivant d'abord dans le mouvement et continuant dans le repos. La place correspondante du côté droit causait une douleur sourde comme par suite d'un ancien coup d'arme à feu (2 heures après.)

603. Pression sourde dans la rate, le soir au lit, couché sur le côté gauche, diminuant en se retournant sur le côté droit.

604. Pression douloureuse dans la région lombaire (2 heures après.)

605. Plénitude pénible dans tout le ventre l'empêchant de s'asseoir et de respirer à l'aise.

606. Légères tranchées dans la région du nombril (2 heures après).

607. Tranchées dans l'hypogastre, comme si la diarrhée allait se déclarer, le soir.

608. Faibles tranchées et tournoiemens dans les intestins avec ballonnement du bas-ventre, soulagés par des éructations à vide et des émissions de vents, mais seulement pour un instant, car le ballonnement est pénible et persiste (1 heure après).

609. Elancemens du côté droit de l'épine dorsale, dans la région du rein droit (1/2 heure après).

610. Douleur dans la région inguinale.

611. Tiraillemens spasmodiques dans l'aîne gauche, en urinant (3 jours après).

612. Démangeaisons et fourmillemens à l'anus.

613. Un élancement dans l'urètre comme si l'on venait d'y enfoncer un acier brûlant (3 heures après).

614. Sensation dans l'urètre comme s'il n'avait pas fini d'uriner.

615. Sensation dans l'urètre comme si une goutte d'eau froide le traversait, ce qui n'était pas cependant le cas.

616. Prurit passager, voluptueux dans le pénis.

617. Tiraillemens spasmodiques dans le cordon spermatique gauche et le testicule.

618. Coryza, après midi.

619. Coryza subit avec éternuement.

620. Légère oppression de la poitrine, dans la région du diaphragme, accompagnée d'un tiraillement légèrement douloureux (1/2 heure après).

621. Douleur lancinante dans le milieu de la poitrine.

622. Battemens de cœur douloureux, debout.

623. Secousse spasmodique, douloureuse dans le côté gauche du dos.

624. Après une nuit paisible, pendant deux matinées de suite, mais surtout le second jour, en étant couché dans le lit ou assis,

les muscles du dos et de la nuque sont comme brisés, et en se penchant en avant, comme trop courts, pendant plusieurs heures.

625. Brisure des muscles du dos.

626. Douleurs dans le dos, comme si on était resté long-temps courbé.

627. Douleur comme de brisure dans les reins, surtout debout.

628. Fourmillement et cuisson dans l'index de la main droite, comme s'il allait s'y former un panaris; ce ne fut cependant pas le cas. Après que cette cuisson a duré quelques jours, le doigt est souvent comme mort et il reste très-sensible au froid, sensibilité qui continuait encore au bout de sept semaines (14 heures après).

629. Sciatique pendant vingt-quatre heures, sans douleur, assis; mais douloureuse en marchant.

630. Pression douloureuse dans la jambe gauche.

631. Paralysie douloureuse dans la jambe gauche, surtout dans le jarret.

632. Tiraillement continu de paralysie dans la jambe gauche descendant jusqu'au genou, comme dans la fascia lata, tant pendant le mouvement que pendant le repos, après midi.

633. Tiraillement rhumatismal dans le côté externe des deux cuisses, comme dans la fascia lata; en marchant, après avoir mangé.

634. Ploïement subit du genou gauche en marchant, après midi (le 2^e jour).

635. Léger tiraillement douloureux sur le côté postérieur de la jambe gauche, partant du mollet, disparaissant en marchant, après midi.

636. Pesanteur et lassitude dans les pieds.

637. Démangeaison très-pénible au cuir chevelu, surtout le matin en s'éveillant, diminuant en se grattant la tête avec un peigne serré.

638. Démangeaison excessivement pénible au bas-ventre avec

Chair de poule pendant presque toute la nuit, et ne se perdant que le matin par une transpiration.

639. Violente démangeaison de la peau des deux jambes, commençant surtout le soir en se déshabillant, occasionnant un besoin irrésistible de se gratter, devenant alors cuisante; peau sèche et aride, état qui se perd au bout de cinq semaines seulement, par la desquamation de l'épiderme et laisse la peau molle et naturelle.

640. Bouton mordicant au dessus du genou gauche, qui, quand on le gratte, brûle comme du feu.

641. Somnolence invincible, forçant à se coucher (2 heures après).

642. Sommeil léger plein de rêves, qui changent constamment.

643. Sommeil agité interrompu par de fréquents réveils.

644. A peine endormi, une toux spasmodique durant six minutes le réveille; titillation pénible dans la trachée-artère descendant jusque dans la fossette du cou.

645. Sensation de froid dans toute la jambe gauche le réveillant la nuit, le premier jour.

646. Frisson lui parcourant la jambe gauche jusqu'au pied.

647. Frissonnement presque continu; il ne peut se réchauffer, surtout le matin en chambre.

648. Le soir, en se couchant, frisson durant dix minutes.

649. Pouls petit, donnant 80 pulsations par minute, le matin.

M. Ng. (1).

650. Mal de tête comme pesanteur dans le front (le 5^e jour).

651. Fréquents tressaillements, sans douleur, dans la tempe droite, près de l'œil (le 7^e jour).

652. Les yeux cuisent, avec sensation de constriction (le soir du 3^e jour).

653. Larmes dans l'œil droit après midi le premier jour; plus abondantes encore le second.

654. Sécheresse et brûlure des lèvres, cessant bientôt (le 1^{er} jour).

655. La lèvre supérieure est couverte de croûtes cuisantes (le 4^e jour).

656. Gencives doulangueuses et salivées d'un goût pénétrant (les 10 premiers jours).

657. Les incisives lui paraissent trop longues et sont très-sensibles, le soir (le 3^e jour).

658. Tout l'intérieur de la bouche, surtout le palais, lui fait mal comme s'il était écorché (le 5^e jour).

659. Le palais est sensible et comme écorché, comme si on en avait enlevé la peau, mais cette sensation passe bientôt (le 4^{er} jour).

660. Afflux d'eau dans la bouche, avec douleurs dans le ventre (le 2^e jour).

661. Soif après midi (le 2^e jour).

662. Rétraction douloureuse de l'estomac et du ventre; pendant la diarrhée, tranchées dans le ventre, comme après un purgatif, avec besoin d'aller à la selle, selle liquide bientôt après et cessation des accidens (le 2^e jour).

663. Cinq évacuations de matières fécales liquides, jaunâtres, précédées de placements dans le ventre et d'émission de vents inodores.

664. Sécrétion fréquente d'urine, quoiqu'il eût peu bu (le 4^e jour).

665. Fréquens éternuemens, toujours deux fois de suite (le 1^{er} jour).

666. Coryza avec obstruction du nez, surtout en se baissant (le 7^e jour).

667. Déchiremens entre les épaules, fréquens (le 4^e jour).

668. Violent élançement piquant entre les deux épaules (le 2^e jour).

669. Frémissemens de la surface supérieure de l'avant-bras droit jusque dans les parties charnues de la main.

670. La main gauche engourdie à onze heures de la nuit et à trois heures du matin, jusqu'au milieu de l'avant-bras (le 5^e jour).

671. Déchiremens dans la surface externe du mollet droit, assis (le 1^{er} jour).

672. Tressaillemens dans la partie charnue du gros orteil gauche (le 1^{er} jour).

673. Déchiremens dans la partie charnue du gros orteil gauche, fréquens (le 2^e jour).

674. La nuit, fréquens réveils (le 5^e jour).

§ 7. Dose avec laquelle on a expérimenté et succession des symptômes.

La dose du médicament employé dans l'expérimentation, non plus que l'ordre chronologique des symptômes, n'est indiquée ni par Hahnemann ni par les autres expérimentateurs, à l'exception de M. Apelt, qui fit prendre d'abord six, huit gouttes de la teinture décrite § 3, et plus tard la douzième et la trentième dilution. Cependant il ne nous dit ni à quels intervalles ni combien de temps il en a continué l'administration. L'ordre dans lequel les symptômes ont paru n'est donné par aucun d'eux d'une manière satisfaisante, et le peu d'indications qu'ils nous fournissent sur l'époque où se manifestèrent quelques accidens isolés, ne nous permettent pas d'en déduire toute la succession des symptômes.

§ 8. Effets primitifs et secondaires.

Il n'est certes pas nécessaire de rappeler quel rôle important jouent dans la théorie homœopathique les effets primitifs et les effets secondaires des médicamens. On aurait donc pu s'attendre, en toute justice, à voir indiqué dans une matière médicale quels sont les effets primitifs et les effets secondaires, pourquoi sou-

vent tel symptôme, qui se manifeste, sept, neuf et seize jours après, est déclaré primitif, tandis que tel autre symptôme, qui ne paraît que deux, douze, vingt-quatre heures après, est considéré comme secondaire. Ni Hahnemann ni aucun autre observateur homœopathe ne nous ont donné la manière de distinguer les effets primitifs des effets secondaires, en sorte que nous sommes forcés de présenter entremêlés, à l'instar de nos prédécesseurs.

§ 9. *Individualité des personnes.*

Il serait évidemment de la plus grande importance de connaître l'individualité des personnes soumises à l'expérimentation. Aucun des auteurs auxquels nous sommes redevables des symptômes de l'agaric, ne nous apprend s'il a fait l'essai sur lui-même ou sur d'autres; aucun d'eux ne nous décrit non plus ni sa propre habitude organique ni celle des autres individus. Il nous était donc impossible de déterminer la différence des effets d'un médicament d'après la différence de l'individualité, d'indiquer les phénomènes qui se sont manifestés chez *tous*, et ceux qui ne se sont montrés que chez *quelques uns*. Pour combler autant que possible cette lacune, nous avons, sur la proposition faite par M. Peschier (1), indiqué par un chiffre le nombre des *observateurs* qui ont noté tel ou tel symptôme, ainsi qu'on le verra dans le tableau.

(1) Bibliothèque homœop., tom. V, pag. 82.

LYCOPERDON BOVISTA.

GREPITUS LUPI (VERRE DE LOUP DES BOUVIERS.)

Lycoperdon bovista. Linné, Spec. plant., 1653.

Lycoperdon seccatum. Haller, Hist. stirp. helv., n° 2172.

Lycoperdon maximum. Schaeffer, Fung. bot., tom. III, p. 304.

§ 10. Caractères.

Champignon arrondi, charnu, d'abord blanc, devient d'un jaune verdâtre, puis d'un gris tirant sur le brun; plein dans son intérieur d'une matière âcre, laquelle s'échappe en poussière noirâtre à la maturité, en crevant avec une sorte de bruit les parois qui la contiennent; commun dans toute l'Europe au mois d'août et de septembre.

§ 11. Préparation.

On prend un grain de la fine poussière contenue dans le champignon mûr et on la triture de la manière qu'indique Hahnemann dans son Traité des maladies chroniques (1).

M. Petrez, pharmacien à Paris, a préparé aussi avec le champignon entier, avant que la poussière s'en échappât, une teinture qui est préférée par plusieurs praticiens à la préparation sèche.

§ 12. Expérimentation purg.

M. HARTLAUB (2).

1. Inquiétude, anxiété, chaleur désagréable et pesanteur dans le bas-ventre, alternant avec une sensation de froid par tout le corps.

2. Grande tristesse (3 heures après), puis humeur variable et

(1) Traitement homœopathique des maladies chroniques, trad. de M. Jourdan, tom. I, pag. 227.

(2) Matière médicale de Hartlaub et Trinks, tom. III, p. 167.

au bout de sept heures, violent découragement allant jusqu'à la mélancolie.

3. Mauvaise humeur, tête entreprise, tristesse et en outre humeur très-capricieuse et irritable (pendant 14 jours).

4. Grande indifférence pour tous les objets extérieurs (9 jours après).

5. Grande distraction, en sorte que, malgré tous les efforts, il lui est impossible de savoir ce qu'on lui dit ou ce qu'on lui a demandé (13 jours après).

6. Il est très-distract, se trompe facilement, oublie des syllabes entières et écrit beaucoup de mots tout de travers (5 jours après).

7. Embarras et pesanteur dans l'occiput, avec propension des paupières à se fermer, et sensation comme si les yeux étaient tirés en arrière, surtout à une vive lumière, le soir, en même temps, anxiété et agitation dans le corps.

8. La tête très-embarrassée et entreprise, avec tiraillemens dans toute la tête, surtout le matin.

9. Etourdissement dans la tête, le matin.

10. Fréquens vertiges pendant lesquels il lui semblait qu'il allait perdre connaissance.

11. Le matin, en se levant de dessus sa chaise, une espèce de vertige avec étourdissement, au point de manquer de tomber (le 2^e jour).

12. Céphalalgie sourde, comme une pression au dessus de l'œil droit vers la région temporale.

13. Céphalalgie avec pesanteur de la tête, le rendant chagrin et incapable de réfléchir long-temps; la douleur augmente, quand il est couché, et est plus violente lorsqu'il s'éveille après la sieste. Il s'y joint une espèce de pulsation dans la tête. Son siège principal est dans le front au dessus du nez qui est en même temps un peu obstrué (au bout de 15 jours).

14. En s'éveillant à trois heures du matin, maux de tête très-violens lui faisant sentir chaque battement du pouls et menaçant

de fendre la tête. Il se déclare une sueur surtout à la tête, et la douleur cesse peu à peu (le 17^e jour).

15. Léger tiraillement continuuel dans tout le haut de la tête.

16. Douleur déchirante dans le front s'étendant de là au côté gauche de l'occiput et revenant par devant. Elle s'établit dans la tempe gauche et dure plusieurs jours (10 jours après).

17. Déchiremens pressifs dans la partie frontale, surtout au dessus de la cavité des yeux et répondant à la racine du nez (le 6^e et le 7^e jour).

18. Déchirement dans toute la tête, avec pesanteur et bri-sure de la tête, presque continuellement.

19. Sensation dans l'œil droit comme s'il y avait quelque chose, avec larmes dans cet œil (le 4^{er} jour).

20. Pression dans les yeux, comme s'il y avait quelque chose; l'œil gauche rouge (le 8^e jour).

21. Les angles des yeux rouges (32 jours après).

22. Le matin, il ne peut pas bien ouvrir les yeux (le 6^e jour).

23. Le matin, yeux larmoyans.

24. Le matin en se levant, comme un voile devant les yeux (le 4^e jour).

25. Tiraillement dans l'oreille (le 3^e jour).

26. Elancemens dans l'oreille droite.

27. Violent prurit dans l'oreille et ouïe un peu dure.

28. Un ulcère dans l'oreille droite avec douleur dans cette oreille en avalant.

29. Disparition d'un écoulement copieux, purulent, infect, par l'oreille, lequel durait depuis plusieurs années.

30. Croûtes dans les narines.

31. Le matin, après s'être levé, face très-pâle, pendant plusieurs jours (15 jours après).

32. Enflure des glandes du cou.

33. Douleurs dans les incisives supérieures; elles sont douloureuses au toucher et ne permettent pas de mâcher. Bientôt

après, la lèvre supérieure commence à enfler, et les maux de dents s'apaisent un peu, mais l'enflure augmente tellement que la lèvre s'avance beaucoup au dessus de la lèvre inférieure; le nez enfle aussi. Lorsque l'enflure de la lèvre a diminué un peu, la joue gauche commence à enfler. Toutes les parties enflées étaient douloureuses au toucher (15 jours après).

34. Maux de dents sourds. Il n'en avait pas eu depuis plusieurs années. Ils furent suivis d'une forte enflure pâle, longue durée, de la lèvre supérieure. Toutes les nuits, en outre, vers le matin, sueur, forte surtout à la tête (3 semaines après).

35. Le soir, au lit, maux de dents que la chaleur seule fait cesser (au bout de 15 jours).

36. En marchant en plein air, les maux de dents cessent.

37. Douleurs sourdes tiraillantes dans les dents creuses (12 heures après).

38. Tiraillemens douloureux dans les dents (le 5^e jour).

39. Elancemens dans les dents surtout la nuit, l'empêchant de dormir, avec léger saignement des gencives. La douleur s'apaise quand il se tire du sang des dents avec la langue.

40. Les elancemens dans les dents s'étendent jusqu'à dans les yeux.

41. Maux de dents comme si l'on frottait sur le nerf mis à nu.

42. Dents souvent couvertes de mucosité.

43. Toutes les fois qu'il presse ses gencives, il lui vient du sang dans la bouche, et les gencives lui font mal.

44. Même sans qu'il les presse, un sang clair lui coule de la bouche (provenant des gencives).

45. Le matin, en s'éveillant, il a les dents, les gencives et les lèvres couvertes de sang caillé.

46. De temps en temps, le soir, légers claquemens des dents comme quand on a froid (au bout de 15 jours).

47. Douleurs tranchantes dans la langue, se répétant pendant plusieurs jours.

48. Le matin, langue chargée, jaune (7 jours après).
49. Douleur lancinante dans le palais, passant de là dans le menton, durant quelques minutes (le 1^{er} jour).
50. Ardeur et chaleur dans la bouche, sans soif.
51. *Afflux d'une grande quantité de salive dans la bouche.*
52. Goût infect dans la bouche, avec beaucoup de mucosité.
53. Odéur infecte par la bouche (le 6^e jour).
54. Tous les matins, grattemens et mucosité dans le cou.
55. Fréquens maux de gorge.
56. L'enfant perd l'appétit, a des chaleurs par tout le corps, la face vultueuse et d'un rouge foncé, se couche, et vomit de la mucosité et les alimens; la nuit suivante, transpiration terrible, surtout à la tête et deux saignemens du nez en dormant (27 jours après).
57. Grande faim, continuellement; il ne peut se rassasier et a bientôt faim de nouveau.
58. Après avoir mangé, maux de ventre terribles dans la région du nombril, comme si on lui découpait le ventre à coups de couteau, pendant quelques minutes (le 3^e jour).
59. (Chaque fois, aussitôt après le dîner, maux de ventre avec un peu de froid.)
60. Pendant et après le dîner, lassitude extraordinaire (le 4^e jour).
61. Après avoir dîné, grande lassitude le forçant à dormir (15 jours après).
62. Le soir, après le repas, lassitude extrême (les premiers jours).
63. Après le dîner, grande somnolence (le 5^e jour).
64. *Adipsie.*
65. Il a une soif naturelle, après n'avoir presque jamais éprouvé le besoin de boire.
66. Soif inextinguible (3 heures après).
67. Malaise.

68. Plénitude et anxiété dans les régions précordiales (1 heure après).

69. Après-midi, espèce de coliques dans les intestins et besoin d'aller à la selle.

70. Douleur spasmodique dans le bas-ventre, surtout en aspirant et en rentrant le ventre (15 jours après).

71. Tranchées terribles au point qu'il doit se tenir tout à fait courbé et qu'il lui est impossible d'être debout, avec urine d'un rouge forcé et beaucoup de soif (24 heures après).

72. Le matin, tranchées dans le bas-ventre, se perdant après avoir mangé.

73. Bas-ventre ballonné, avec douleurs dans cette partie (8 jours après).

74. Le soir, au lit, douleurs très-violentes dans le bas-ventre, comme si tout s'y était desséché (le 8^e jour).

75. Emission de vents puans, surtout le matin et le soir (les premiers jours).

76. Irregularité dans les selles; les évacuations n'ont pas lieu en temps convenable et sont trop solides.

77. Les effets secondaires paraissent rendre les selles molles.

78. Émissions fugaces à travers le périnée vers l'anus et les parties génitales.

79. (Fréquentes sécrétions d'urine avec besoin soudain.)

80. Après-midi, excrétion d'urine plus abondante.

81. En urinant, douleur dans l'urètre comme si l'urine passait sur une peau écorchée (15 jours après).

82. Bouton rouge, dur, douloureux sur la peau de la verge, qui vient à suppuration (15 jours après).

83. Deux nuits de suite, pollutions, une fois avec des rêves voluptueux (chez un individu qui n'avait jamais rien éprouvé de pareil).

84. Sensation continue de coryza dans le nez avec enflure de cette partie (le 15^e jour).

85. Coryza fœnant, avec tête entreprise.

86. La nuit, le nez est obstrué ; il ne peut respirer par le nez (8 jours après).

87. Coryza sec.

88. Le mucus nasal qui coulait en abondance et qui était visqueux et jaune, devient blanc et sort toujours en grande quantité (16 jours après).

89. Tous les matins, enrrouement.

90. Grattemens dans le cou avec excitation à tousser (le 1^{er} jour).

91. Raideur dans la nuque, le matin en se levant (le 4^e jour).

92. Une douleur de reins de plusieurs années, avec raideur en se baissant, disparaît (au bout de 17 jours).

93. Le bras gauche est comme paralysé et luxé; ce n'est qu'avec peine qu'il peut le mettre au-dessus de sa tête. La douleur augmente tellement dans la journée qu'il peut à peine finalement remuer le bras. Cette douleur avait beaucoup diminué après la transpiration du matin (15 jours après).

94. Tiraillemens spasmodiques dans les tendons de l'articulation de la main gauche.

95. Douleurs de luxation et d'ulcération dans l'articulation de la main gauche, précisément au milieu, à une petite place, sensible seulement au toucher ou en levant et en baissant la main.

96. Sensation d'engourdissement dans l'articulation de la main gauche.

97. Elancemens fugaces dans la cuisse et la jambe gauches, ainsi que dans la poitrine.

98. Crampes dans la jambe gauche.

99. Fort engourdissement de la jambe droite, dans quelque position que ce soit, durant 1/4 d'heure, après midi (le 4^{er} jour).

100. Douleur lancinante dans le genou gauche, surtout en se levant de dessus son siège.

101. Froideur et douleur dans le genou gauche, s'il veut l'étendre après l'avoir laissé quelque temps ployé.

102. Vers le matin, au lit, crampes dans les mollets si violentes qu'il en souffre encore le soir, comme si la jambe était trop courte (15 jours après).

103. Anxiété générale, abattement physique, éructations, malaises, ballonnement gazeux du bas-ventre, émission de vents, fréquens bâillemens et pandiculations, avec envie irrésistible de dormir; (2 heures après).

104. Après-midi, en s'asseyant, accès subit, comme de syncope, précisément comme si les objets se retournaient sens dessus dessous; (le 3^e jour).

105. Tout le corps comme brisé, surtout les articulations des bras et les muscles du ventre, au mouvement et au toucher (15 jours après).

106. Il se sent très-fatigué.

107. Après une promenade, grand abattement (le 6^e et le 7^e jour).

108. Prurit extraordinaire dans le bras droit, pendant plusieurs jours (9 jours après).

109. Chaque soir, violent prurit dans les bras, et après s'être lavé, mordication et brûlures (3 semaines après).

110. Tous les jours, accès répétés de prurit et de mordication dans les bras, surtout le soir, mais aussi le matin après s'être lavé.

111. *Prurit si violent dans tout le cuir chevelu jusqu'à la nuque, surtout quand il a chaud, qu'il s'égratigne le front; il ne cesse pas par le grattement.*

112. Violent prurit au coccyx: il se gratte à s'écorcher et il s'y forme une croûte qui dure quelques jours (le 1^{er} jour).

113. Chair de poule avec fortes démangeaisons.

114. Le soir, prurit par tout le corps avec éruption de dartres (10 jours après).

115. Prurit et boutons sur la tête (3 semaines après).
116. Les mains sont couvertes de petits boutons secs, rougeâtres, qui disparaissent peu à peu au bout de quelques jours.
117. Démangeaisons à différentes parties du corps, avec boutons rouges.
118. Petites places écorchées sur le cuir chevelu, pruriteuses.
119. Il vient à une verrue déjà existante un point rouge qui se remplit de pus, et la verrue disparaît (21 jours après).
120. Douleur excessivement violente dans un cor, pendant long-temps (18 jours après).
121. Sommeil profond, paisible la première nuit; en se reveillant plus tard qu'à l'ordinaire, grande lassitude, surtout dans les jambes.
122. Rêvasseries dont il ne peut se souvenir; (4 jours après).
123. Rêves pénibles et réveil à chaque instant, la nuit.
124. Froid toute la journée, avec les mains froides.
125. Tous les matins de 6 à 9 heures environ, froid; tout son corps était froid extérieurement; pincement dans le ventre, sans chaleur ensuite et sans soif.
126. Le soir, en se couchant, dans une chambre chauffée, frisson qui le fait trembler pendant quelques instans (15 jours après).
127. Mains et pieds constamment froids.
128. Fièvre intermittente pendant huit jours; chaque soir de 7 à 10 heures fort frisson commençant par un frissonnement dans le dos, avec soif les premiers jours, sans chaleur ou sueur ensuite, et chaque fois violentes douleurs tiraillantes dans le ventre (4 jours après).
129. Sensation paralysante et pruriteuse dans l'avant-bras; (le 1^{er} jour).
130. Forte sueur entre les épaules, en marchant lentement par un temps froid (le 1^{er} jour).
131. L'odeur d'ognon, phénomène morbide qui existait déjà chez le sujet, dans les aisselles, augmente beaucoup (le 3^e jour).

M. S. (1).

132. Elle ne trouve pas de repos.
133. Humeur mélancolique, toute la journée.
134. En société, elle était gaie, mais seule elle était triste, abattue et indifférente.
135. Tristesse et abattement, et vers le soir, grande faiblesse.
136. Tristesse, mauvaise humeur, et indifférence pour la vie.
137. Grande sensibilité, un rien l'offensait.
138. Humeur très-irritable, elle se fâchait de la moindre chose.
139. Mémoire affaiblie.
140. Elle ne se rappelait qu'avec peine des choses qu'elle avait faites quelques heures auparavant.
141. Il regardait souvent dix minutes devant lui, sans penser.
142. Grande maladresse, tout lui tombait des mains.
143. Humeur très-gaie, la vie se présentait à elle sous de brillantes couleurs le matin, mais mauvaise humeur et morosité la soir.
144. Tantôt elle aimait la vie, tantôt elle la haïssait.
145. Grande franchise; elle parlait de ses défauts contre sa coutume.
146. Loquacité.
147. Beaucoup de courage et de force, il aurait pu se battre avec les premiers venus.
148. Tête un peu embarrassée et lourde.
149. Tête très-embarrassée, il ne pouvait bien penser; pesanteur et pression dans le front.
150. Quelquefois comme assoupie.
151. Un peu de vin le rendit comme ivre.
152. Fréquens vertiges de peu de durée.
153. Vertiges durant quelques minutes.
154. Vertiges à tomber en avant, vers le soir.
155. Vertiges qui le tirent en arrière.

(1) Matière médicale de Hartlaub et Trinks, tom. III, p. 4.

156. Vertiges, toute la chambre tournait avec lui.
157. Le matin, en se levant, vertiges au point que tout tourne autour d'elle et qu'elle n'ose se hasarder à se lever.
158. Céphalalgie sourde dans l'occiput, avec tension dans les tempes.
159. Céphalalgie sourde avec abattement.
160. Céphalalgie étourdissante, surtout dans le front.
161. Céphalalgie dans tout le vertex, avec chaleur dans les yeux.
162. En s'éveillant, céphalalgie, comme après avoir trop dormi.
163. Le matin, céphalalgie pressive sourde.
164. Pression dans le front.
165. Pression dans les côtés de la tête.
166. Pression sourde dans le côté gauche de la tête.
167. Douleur dans l'occiput comme si on y avait enfoncé un coin.
168. Serrement au-dessus du nez avec sensation de pesanteur et de pression, comme si la peau était trop courte.
169. Céphalalgie resserrante, partant des deux tempes.
170. Pesanteur dans les tempes.
171. Elancemens, puis pression dans le front.
172. Elancemens et secousses dans la tempe gauche.
173. Chute des cheveux.
174. Elancemens pressifs dans la cavité de l'œil droit.
175. Ardeur dans les yeux, et chaleur des joues si grande qu'il lui semble qu'elles vont se fendre.
176. L'œil gauche enflammé.
177. L'œil gauche collé le matin.
178. Yeux ternes, sans feu et sans éclat.
179. Illusion optique : elle craint qu'une personne assise près d'elle ne lui enfonce ses ciseaux dans les yeux, quoiqu'elle soit éloignée de deux pas et occupée à couper du papier; malgré tout ce qu'on peut lui dire, il lui semble que les ciseaux sont tout près de son œil.

180. Elancemens dans les oreilles.
181. Prurit dans les oreilles et les yeux.
182. (Fréquemment dans les oreilles, surtout dans la droite, un bruit semblable à celui de la pluie.)
183. Elle n'entendait pas bien, comprenait souvent mal et répondait maintes fois de travers.
184. La peau du nez rouge et écorchée au point de contact avec la lèvre supérieure.
185. Elancemens au dessus de l'œil gauche, comme produit par un instrument pointu.
186. Douleurs térébrantes et fouillantes dans les os zygomatiques.
187. Bouillonnemens et chaleurs lui montant au visage.
188. Changement frappant du teint, tantôt très-rouge, tantôt pâle.
189. Enflure des glandes du cou avec douleurs tensives et tiraillantes pendant six jours.
190. Légers picotemens comme produits par des aiguilles ou une esquille dans la lèvre inférieure.
191. Douleur fouillante et térébrante dans une dent creuse avec douleur tiraillante dans le côté droit de la tête et elancemens dans les oreilles; le froid les augmentait beaucoup.
192. Douleur fouillante dans une dent creuse le matin et le soir.
193. Les gencives se flétrissent, les dents deviennent plus longues.
194. Gencives enflées, douloureuses.
195. Sur le bord de la langue du côté droit, un petit ulcère profond, causant des douleurs d'écorchure au toucher.
196. Bégaiement.
197. En lisant, il bégaié quelquefois; il ne pouvait prononcer vite un grand nombre de mots.
198. (Enflure dans l'intérieur de la joue gauche. Elle disparaît et il se forme extérieurement sur la joue de petits boutons

brûlans pleins d'une sérosité jaune, qui crevèrent le lendemain et séchèrent.

199. Grande sécheresse dans la bouche, comme s'il y avait du sable, avec soif.

200. Vers le soir, la bouche se dessèche; le soir, il est toujours rassasié et n'a pas d'appétit.

201. Goût amer dans la bouche.

202. Goût de sang dans la bouche.

203. Grande sécheresse dans la gorge, le matin en s'éveillant, en sorte que la langue est presque comme du bois.

204. Grattement et brûlure dans la gorge, comme s'il avait mangé quelque chose d'empyreumatique.

205. *Brûlure dans la gorge.*

206. Le soir, maux de gorge; quand il avale sa salive, douleur comme si quelque chose était enfoncé dans la gorge. Par contre, il avalait bien les alimens.

207. Eructations d'air.

208. Eructations ayant le goût de ce dont il avait déjeuné, pendant toute la matinée.

209. Pas d'appétit, elle doit se forcer de manger.

210. Appétit, mais sans faim proprement dite.

211. (Après-midi, faim, contre son ordinaire.)

212. Vers le soir, faim.

213. Elle a du plaisir à manger; cependant elle éprouve ordinairement ensuite une pression dans l'estomac, comme si elle l'avait surchargé.

214. Après les repas, somnolence, contre son ordinaire.

215. Soif, surtout le soir.

216. Beaucoup de soif, le soir, comme s'il avait mangé beaucoup d'alimens salés.

217. Soif pour l'eau froide.

218. Grande envie de boire de l'eau rougie.

219. Malaise et froid le matin.

220. Le matin, violent malaise et horripilation au point de

ne pouvoir se réchauffer ; ensuite vertige laissant des maux de tête.

221. Malaise et battemens de cœur, plus cruels dans le mouvement, avec frissonnemens.

222. Le matin, grande mollesse dans l'estomac avec envies de vomir ; cependant il ne vomit que de l'eau, avec malaise ; ce symptôme cessa après le déjeuner.

223. Mollesse dans l'estomac, comme quand on a été longtemps sans manger.

224. Tous les matins, en se levant, il lui semblait avoir l'estomac gâté, avec goût dépravé dans la bouche ; mais au bout de quelque temps, cela cessait et il avait de l'appétit ; pendant 15 jours de suite.

225. Pression cruelle partant du creux de l'estomac en montant dans la poitrine, après avoir mangé, moins pénible en marchant, plus forte en étant assis ; en même temps, douleur déchirante et tiraillante dans le côté gauche de la tête.

226. Serrement de cœur avec tension dans les tempes et pression sur le sternum.

227. Douleur dans la région rénale.

228. La nuit et le matin, coliques avec diarrhée.

229. Le matin, en s'éveillant, pincement dans le ventre comme s'il devait aller à la selle.

230. Espèce de coliques avec tremblement et claquement des dents, de froid, surtout après une évacuation ; la douleur est très-violente, surtout de suite en s'éveillant ; en outre, le côté gauche du ventre est gonflé, avec besoin d'aller à la selle. En marchant ou en appuyant les mains sur le ventre, la douleur était moindre ; elle était plus forte en repos. Au bout d'une heure seulement, évacuation d'excrémens durs d'abord, puis liquides, avec diminution instantanée des douleurs.

231. Tension et élancemens dans l'épigastre.

232. Picotemens autour du nombril (1 heure après).

233. Douleurs lancinantes autour du nombril.

234. En se baissant, élancemens dans le ventre.

235. Picotemens dans le ventre, comme produits par des aiguilles.

236. Douleurs lancinantes dans la région lombaire, augmentant en tournant le corps.

237. Elancemens dans le ventre, avec sensation désagréable.

238. Douleur d'exulcération et déchiremens dans le bas ventre avec diarrhée et grand abattement ; le dernier jour de la menstruation.

239. Dans l'hypogastre, du côté gauche au côté droit, douleur comme si le ventre était exulcéré.

240. Gargouillemens et borborygmes très-forts dans le ventre, avec constipation.

241. Violens gargouillemens et borborygmes très-forts dans le ventre comme si la diarrhée allait se déclarer ; mais seulement au bout de plusieurs heures, une selle diarrhéique.

242. Emission de beaucoup de vents.

243. Emission de beaucoup de vents, au lit, après s'être couché.

244. Constipation pendant 3 jours.

245. Selle pénible au milieu de grands efforts.

246. Selle seulement tous les deux ou trois jours, un peu solide.

247. Une selle molle, bientôt après l'évacuation ordinaire.

248. Selle plus molle et plus régulière qu'auparavant.

249. Selle plus copieuse qu'à l'ordinaire.

250. Violent besoin d'aller à la selle, trois ou quatre fois par jour, et cependant il lui faut faire des efforts pour expulser, au milieu de flatuosités dans le ventre, des matières dures d'abord, puis liquides.

251. Matin et soir forte diarrhée.

252. Le matin, diarrhée avec douleur, après quoi le ventre était comme exulcéré.

253. Le soir, dévoïement avec coliques.

254. La nuit, dévoiement avec déchiremens dans le bas-ventre avec tenesme dans le rectum.

255. En allant en voiture, fort prurit à l'anüs, comme produit par des ascarides.

256. Fréquens besoin d'uriner, mais sécrétion peu copieuse.

257. Fréquens besoins d'uriner, avec sécrétion copieuse.

258. Fréquens besoins d'uriner, elle devait se lever même la nuit pour lâcher l'eau; sécrétion d'urine abondante.

259. En urinant, cuissons dans l'urètre.

260. Picotemens dans l'urètre.

261. Prurit dans l'urètre, sans uriner.

262. Cuissons dans l'urètre, sans uriner.

263. Cuissons dans les parties génitales.

264. Sensation voluptueuse dans les parties génitales.

265. L'orifice de l'urètre enflammé et collé par de la sérosité.

266. Après le coït, tête très-entreprise et vertigineuse; il ne peut s'endormir de long-temps.

267. (Règles en avance de quatre jours et plus copieuses qu'à l'ordinaire, suivies de quelques fleurs blanches.)

268. Règles en avance de huit jours.

269. Quelques fleurs blanches, pendant plus de huit jours.

270. Ecoulement abondant de fleurs blanches d'une couleur vert-jaune et si corrosives qu'elles rongent presque les parties génitales et les cuisses.

271. Elle doit se moucher souvent, il ne sort que de l'eau peu épaisse.

272. Coryza fluent.

273. Nez très-obstrué, ce qui la gêne en parlant.

274. Forte obstruction du nez; ce n'est qu'avec peine qu'il peut respirer par le nez; pression dans les tempes.

275. Saignement du nez, le matin.

276. Violens grattemens dans la gorge qui est comme écor-

chée, descendant dans la poitrine; mucosité visqueuse dans la poitrine en telle quantité qu'elle se croit sur le point d'étouffer; ce n'est qu'avec peine qu'elle détache les glaires qui ont un goût salé.

277. Dans la gorge, chatouillemens excitant à tousser.

278. (Fréquens chatouillemens dans la gorge, excitant à tousser; la mucosité qu'elle expectore est toute visqueuse et ne sort qu'avec de grands efforts.)

279. Grattemens et cuissions dans le cou, excitant une toux sèche.

280. Respiration oppressée.

281. Oppression et chaleur dans la poitrine; cette dernière monte à la tête.

282. Oppression de la poitrine; il doit soupirer souvent pour avoir de l'air; il ne peut en outre rien souffrir sur sa poitrine, et la ceinture de sa culotte, quoique large, lui paraît trop étroite.

283. Resserrement au dessous du sternum.

284. Pesanteur sur la poitrine comme d'un poids, elle ne peut respirer que difficilement.

285. Haleine courte à chaque effort des mains.

286. Pression spasmodique au dessous du sternum, comme s'il s'était surchargé l'estomac, pendant six jours.

287. Pression au dessous du sternum et dans l'estomac.

288. Elancemens dans la poitrine d'avant en arrière, augmentés par l'aspiration profonde, en dinant.

289. Elancemens dans le côté gauche de la poitrine.

290. Elancemens, comme avec une alène, au dessus du sein gauche, s'étendant quelquefois à travers le dos.

291. Brûlure sur le sternum et battemens de cœur visibles, surtout dans le creux de l'estomac.

292. Pulsations visibles au dessus du sein droit, près de la clavicule.

293. Battemens de cœur.

294. Battemens de cœur avec vertiges et mal de tête.

295. Battemens de cœur avec tremblement de tout le corps et agitation.

296. Battemens de cœur avec congestions à la tête, chaleur et soif, et prurit dans l'œil droit.

297. Dans la nuque, tension, et à la pression, douleur comme produite par un coup.

298. Elle ne peut remuer librement le bras droit; elle n'a aucune force dans l'articulation de l'épaule.

299. Le bras droit enflé et causant des douleurs d'écorchure au toucher; en outre, pression dans les épaules.

300. Forte tension dans les articulations des épaules, comme si elles étaient trop courtes, en rejetant le bras en arrière.

301. Dans l'articulation de l'épaule droite, sensation comme si elle était fatiguée à la suite de grands efforts; le bras n'a aucune force et elle y éprouve des douleurs si elle veut saisir quelque objet.

302. Douleur très-forte, térébrante, lancinante, au dessous du coude, au bord du radius, s'étendant jusqu'aux doigts qui en devinrent comme paralysés, pendant deux minutes.

303. Au côté interne de l'avant-bras, près du pouce, douleur très-forte, comme si les tendons étaient déchirés; à l'autre bras, la même sensation, mais du côté externe dans la direction de l'index.

304. Pendant trois jours de suite, quand elle veut prendre quelque chose, élancemens dans le poignet droit, devenant plus cruels surtout quand elle rapproche le pouce de l'index. Après avoir cessé dans la main droite, ils se manifestent dans la gauche, mais moins long-temps.

305. La main est raide, elle ne peut pas bien l'ouvrir ou la fermer, en outre sensation de faiblesse dans les doigts.

306. La main gauche est lourde, elle ne peut pas bien la remuer.

307. La main droite est très-lourde, et en même temps dans

la région où l'on sent le pouls, douleur cruelle, comme de meurtrissure, ne supportant aucun toucher.

308. Manque de force dans les mains.

309. Tremblement dans les mains avec battemens de cœur et anxiété.

310. Elancemens dans l'articulation de l'index de la main droite, en travaillant.

311. La peau des doigts reçoit une impression extrêmement forte des instrumens (en travaillant par exemple, avec des ciseaux, un couteau).

312. Au dessus du jarret, sensation comme si elle s'y était donné un coup.

313. Tiraillemens et déchiremens dans le pied droit.

314. Dans le pied qu'elle s'était démis dans son enfance, douleur déchirante, tiraillante, de fracture, comme si l'articulation allait se déboîter; le pied était enflé au point de l'empêcher presque de mettre son soulier.

315. Brûlure dans la plante du pied gauche.

316. Pesant pieds

317. Elancemens dans les gros orteils jusque dans l'articulation du pied, le soir.

318. Grand abattement, toute la journée.

319. Lassitude dans les bras, surtout dans les articulations des épaules.

320. Manque de force dans le bras gauche.

321. Elle a de la peine à soulever le bras droit; c'était comme si elle manquait de force dans l'épaule.

322. Elle n'a aucune force dans les mains, surtout dans la droite, et la faiblesse lui fait lâcher les objets les plus légers.

323. Grande lassitude dans les mains et les pieds, toute la journée.

324. Sensation de lassitude dans les jarrets.

325. Prurit sur la tête, à la mâchoire inférieure, à gauche jusque derrière l'oreille, au côté gauche du cou, au ventre,

au bras droit, au bord interne du pied droit, au talon, par tout le corps, surtout aux mains et à la tête.

326. Prurit sur la tête, comme si elle était pleine de poux, surtout le matin.

327. Pincemens comme de puces aux hanches et au ventre.

328. Petits boutons rouges et violent prurit sur le cuir chevelu.

329. Bouton pruriteux, suppurant, sur le front.

330. Bouton douloureux à la tempe.

331. *Éruption au coin de la bouche.*

332. Boutons suppurans à l'angle gauche de la bouche en menton et au front.

333. Boutons pruriteux au cou.

334. Sur la poitrine, la main gauche et le pied gauche, exanthème de petits boutons gros comme une lentille, rouges, durs, causant des démangeaisons et des cuissons; ils disparurent au bout de quelques jours. Le grattement rendait les démangeaisons plus cruelles.

335. Bouton pruriteux sur le genou.

336. Bouton sur le tibia, avec une sensation de brûlure.

337. Exanthème sur les pieds: il vient de petits boutons rouges, semblables au pourpre, qui causent des douleurs brûlantes et des démangeaisons; les pieds en sont couverts jusqu'au milieu des mollets, pendant deux jours. Le grattement ne produisait rien.

338. Boutons sur tout le corps avec prurit très-fort.

339. Boutons blancs sur la main droite, avec une aréole rouge, et causant de fortes démangeaisons; ils disparurent au bout d'une demi-heure.

340. Sur les coudes-pied, la racine des doigts, petits boutons rouges, causant des douleurs d'écorchure.

341. Sur la jambe droite, une petite tumeur rougeâtre, dure au toucher, comme un furoncle.

342. (Les doigts deviennent exulcérés les uns après les autres,

comme un panaris ; dès que l'un guérit , l'autre est attaqué) (10 semaines après.)

343. (Il vient un panaris à la suite d'une piqûre d'épingle.)

344. Douleur dans des cors.

345. Elancemens dans les cors.

346. Beaucoup de bâillemens , le soir.

347. *Le soir , de bonne heure , grande somnolence.*

348. En s'éveillant la nuit , d'un profond sommeil , il ne savait où il était.

349. Sommeil bon , mais beaucoup de rêves sur des choses dont on avait parlé.

350. Sommeil plein de rêves.

351. Peu de sommeil.

352. Sommeil agité avec beaucoup de jactations dans le lit.

353. Sommeil fréquemment interrompu par les grattemens dans la gorge ; elle dut cracher beaucoup de glaires.

354. Rêves relatifs à des événemens passés ou à des choses à venir.

355. Frissonnement avec soif , avec tension et élancemens dans le cou au point de l'empêcher de le tourner avec facilité ; en même temps élancemens dans la poitrine.

356. Frissonnemens avec face brûlante.

357. La nuit , pieds si froids , qu'il était impossible de les réchauffer.

358. En soupant , horripilation et froid.

359. Souvent chaleur fugace.

360. Chaleur , anxiété et agitation , toute la journée.

361. Souvent chaleur et oppression de poitrine au point de l'obliger à se déshabiller ; ce qui la soulageait.

362. Beaucoup de chaleur et de soif , toute la journée.

363. Bouillonnemens du sang avec soif.

364. Tous les matins , pendant huit jours de suite , de 5 à 9 heures , sueur surtout sur la poitrine.

M. Ng.

365. Grande anxiété et en même temps tristesse; elle n'a de goût pour aucune espèce de travail.

366. Elle reste long-temps pensive les yeux fixés sur un point.

367. Humeur triste, mélancolique et morose, pendant la violente céphalalgie, après midi.

368. Le matin en se levant, mauvaise humeur pendant une heure (le 5^e jour).

369. Mauvaise humeur, tristesse, anxiété et embarras de la tête.

370. Tout lui déplaît, après le dîner.

371. La tête, en se baissant, très-entreprise et douloureuse, principalement dans la tempe gauche.

372. Le soir, alourdissement et pesanteur dans la tête, et douleur comme de brisure.

373. En se redressant, vertiges et étourdissement, et comme un tournoiement dans la tête (le 1^{er} jour).

374. Debout, accès subit de vertiges et d'alourdissement de la tête; elle perdit en un instant connaissance. Avant et après, céphalalgie pressive, le matin.

375. Debout, vertiges et sensation de pesanteur dans la tête, puis une secousse subite lui rejeta la tête en arrière.

376. Fréquens accès de céphalalgie sourde.

377. Douleur pressive et sensation de pesanteur sur une petite place du côté gauche du front, tout au fond et pressant sur l'œil, pendant quatre minutes. La douleur revint bientôt une fois plus violente encore; comme un nuage devant l'œil gauche pendant ce temps. Ce nuage disparut à force de frotter, en marchant, le matin.

378. Pression sur le vertex.

379. Pression insupportable et battements dans la tempe droite

(1) Matière médicale de Hartlaub et Trinks, tom. III, p. 4.

avec grande tristesse. La douleur descend ensuite vers le cou où elle cesse, le matin.

380. En rentrant dans la chambre, violente céphalalgie pressive des deux côtés avec quelques battemens, le soir.

381. Douleur pressive dans l'occiput s'étendant par dessus le vertex jusque dans le front, avant midi.

382. Après avoir marché en plein air, violente céphalalgie pressive avec sensation de pesanteur, surtout à l'occiput, le matin. Cette douleur cessa la nuit, mais elle revint le lendemain matin dès qu'elle alla au grand air et disparut ensuite dans la chambre (le 5^e et le 6^e jour).

383. Violente pression aux deux côtés de l'occiput d'où la douleur s'étend jusque dans le front; dans l'occiput, sensation comme si tout allait en sortir, l'après-midi jusqu'au soir (le 5^e jour).

384. Pesanteur pressive, douloureuse dans le côté droit de la tête.

385. Sensation de contraction et comme d'hébètement dans la tête, passant après le déjeuner (le 4^e jour).

386. Comme une constriction douloureuse avec élancemens au dessus de l'œil gauche, de même que si la bosse frontale gauche était fortement comprimée. La douleur commence à la racine du nez, passe derrière la bosse frontale gauche, en même temps l'œil gauche pleure. La place au dessus de l'œil était ensuite sensible à la pression. Quand la douleur cessa, chaleur partout le corps avec sensation comme si la transpiration allait s'établir, en dinant (le 5^e jour).

387. En entrant dans la chambre, après avoir marché au grand air, douleur constrictive aux deux côtés de la tête (le 8^e jour).

388. Douleur comme si le cerveau était comprimé des deux côtés, après midi (le 4^e jour).

389. Le cerveau est comme comprimé avec une sensation de pesanteur, le matin, passant au grand air (le 8^e jour).

leur remarquable. Pressentiments dans la peau
de froid. Éreintements — des papillotes; de
la peau du nez, du côté gauche. Battements
rapides d'une artère dans la joue gauche; dans
le côté gauche de la racine du nez. Érance-
ments — dans la joue gauche; — tiraillements dans
la joue droite; — fugitifs depuis l'est. gauche
jusque dans la mâchoire supérieure. Traillail-
lements; — ébranlements dans le menton. Érico-
lions pédiculaires dans un petit creux au
dessous de la lèvre inférieure du côté gauche.
Abolition de la physionomie. Torsion viola-
cée du bout des ailes du nez, des lèvres.
Pression douloureuse — au côté droit du
menton à l'apophyse zygomatique du tempo-
ral. Voyez l'eau de la tête; os et muscles de
la tête; lèvres.)

SOMMEIL.

SOMMEIL. — trouble par différentes affections
douloureuses (3); — agité (2); — non répa-
rateur; — très-bon; — long après l'acte de
copulation; — léger, plein de rêves. Insomnie.
Névroses — inquiétans, — non suivis.
DIGESTION,

Appétit. Bonhuité (3). Faible subite. Man-
que d'appétit. Inappétence pour le pain.
Boit. Pas de soit (2). Exile de besson (2).
Soif ardente.

Lèvres — blanches; — couvertes de croûtes
cunéiformes et brûlantes. Pictoriels
pénitents au dessous de la lèvre inférieure du
côté gauche. Déchirement.
Gencives — douloureuses (2); — saignantes;
— enlées à la partie postérieure.
Dents. Sensibilité dans les incisives, parais-

MEVES — inquiétiens, — non suivis.

DIGESTION,

Appétit. Bonheur (3). Faim subite. Min- que d'appétit. Inappétence pour le pain.

Boir. Pas de soif (2). Envie de boisson (2).

Soif ardente.

Labres — blanches; — couvertes de croûtes guénérables; — sèches et brûlantes. Picotements pénibles au dessous de la lèvre inférieure du côté gauche. Déchirement.

Gencives — dououreuses (2); — saignantes; — enflées à la partie postérieure.

Dents. Sensibilité dans les incisives, parais-

SOMMEIL.
 (la tête, levée.)
Sommeil—trouble par différentes affections
 adouloiveuses (3); — agité (2); — non répa-
 rateur; — très-bon; — long après l'acte de
 copulation; — léger, plein de rêves, insomnie.
 Somnolence (5) — extrême. Réveils fré-
 quents (4).

leur remarquable. Pressaillément dans la peau du front. Émissionsement — des papillères, de la peau du nez, du côté gauche: barthémus rapides d'une arête dans la joue gauche; dans le côté gauche de la racine du nez. France-mens — dans la joue gauche; — clémément dans la joue droite; — fugitifs depuis l'œil gauche jusqu'en dans la mâchoire supérieure. Arrille-mens; — spasmodiques dans le menton. Écico-léments pénétrants dans un petit endroit au-dessous de la lèvre inférieure du côté gauche. Adhésion de la physionomie. Ténue violacée du bout des ailes du nez, des lèvres. Pression dalmatense — au côté droit du menton; à l'apophysis zygomatique du temporel. Voyez. Peau de la tête; os et muscles de

du bord de l'ilion. Elancemens — s la partie latérale de la région de gauche, antérieur, supérieur; — douloureux au dessus de l'extrémité et antérieure de l'ilion droit.

Douleur — de foulure. Tiraillemens les.

Prurit démangeant. Mordications. Sons et fourmillement (2).

En. Envie d'aller à la selle. Epreintes. Constipation (2). Selles quod de deux jours l'un. (Voyez *Mases.*)

RESPIRATION.

En général. Serrement. Anxiété.

— dans la partie inférieure. Op-

— dans la région du cœur comme l'un rétrécissement dans la cavité

Tressaillemens se succédant rapidement la partie postérieure de la poitraversent. Elancemens (3) — au

mamelons; — dans la région du passagers; — dans le milieu de la

(3) — douloureuse au milieu du - avec spasmes et tiraillemens; — mens. Douleur — pincante dans le

de la poitrine; — cuisante; — léillante dans la région du dia-

de foulure.

sion — pénible (2); — très-courte; pée. *Suffocation.*

Chatouillemens fréquens.

. Titillation pénible.

sèche, par accès fréquens, sans on; — spasmodique. Besoin de

— Fréquens (2); — alternant avec acides.

ms. — Fréquens (2); — comme s'il dormi.

mens. — fréquens (4) — avec ou

tes; — aux mains, aux pieds et au visage avec sensation de froid; — passagère dans les joues: — fugace avec mal de tête; — vive, en partie agréable, en partie désagréable; — sur le côté droit du cuir chevelu de l'os frontal, près de sa suture avec le pariétal, avec sensation de froid.

Fièvre. Accès de violens frissons avec tremblement dans tout le corps, chaleur de la face naturelle, mains froides, sans soif, non suivi de chaleur. Violent accès de chaleur; les joues brûlantes, avec mains froides, pendant une heure, et soif qui dura plus longtemps encore, non suivi de sueur.

SÉCRÉTION ET EXCRÉTION.

Sueur (2) — au moindre effort; — nocturne, très-abondante après le coït; — sur tout le corps, se déclarant d'abord aux parties supérieures de la poitrine et aux aisselles, et quelque temps après s'étendant au bas-ventre, et enfin aux bras.

Larmes. Larmolement abondant (2).

Chassie (3). Sécrétion continuelle d'une sérosité visqueuse, d'abord blanche, puis jaune, aux angles internes des yeux. Espèce de fils muqueux, collant les paupières.

Salive. — liquide; — fluante; — d'un goût pénétrant. Afflux d'eau.

Crachats. Expectoration de mucosité en petits globules, après quelques efforts; — sans toux.

Mucus nasal. Sécheresse continuelle du nez, d'où il ne coule qu'une ou deux fois par jour deux ou trois gouttes d'eau claire. Ecoulement goutte à goutte d'une eau claire, sans qu'il le sente quelquefois. Sensation de mucosité, en ne mouchant qu'un peu de mucus blanc, tout sec. Mucosité (2) — abondante, visqueuse; — consistante; — sanguinolente. Coryza (3) — fluent; — subit; — avec obstruction du nez.

Matières fécales. Selles — en forme de bouillie (3); — abondantes (3); — liquides (3);

— dans les vaisseaux.
Brûlure dans les os et muscles du tronc,
 dans les os et muscles des membres en général;
 — de la peau des extrémités supérieures du nez; — de la peau
 articulaire; — dans les os et muscles
 sure de l'œil gauche.

Curson dans les angles internes des yeux
— dans les extrémités supérieures; — dans
extrémités inférieures.

Dechirements dans la tete enriere, sacre, dans la région occipitale; — très-dés; violens et louchans; — légers dans la région occipitale; — très-gon frontale; — dans la région occipitale; dans la région temporaire; — très-dans les globes des yeux; — dans

violens dans la région verticale; violente la tête; — dans les extrémités supérieures; dans les extrémités inférieures; la région pariétale; saccadée; violente la tête; — dans les extrémités supérieures; dans les extrémités inférieures;

la peau de la tête; — dans différents turs
le conduit auditif de l'oreille droite; —
pressis; — dans la région temporaire; —
doux; continuel de paralysie; —
dans le menton. — douleur
dentis; — spasmodiques dans

[illegible]

— dans les extrémités inférieures; violer; — spasmodiques.

Douleurs simples dans le corps entier; — violentes dans la région frontale; — spasmodiques fréquentes, sans doute influencées dans la région frontale; — aiguës dans les os et muscles du tronc; — intermittentes temporaires; — fréquents dans les articulations.

malisinales dans les os et muscles des extes yeux; — dans les os et muscles supérieures; — très-violentes dans les inférieures; — dans la peau succédant rapidement dans l'extrémités inférieures.

Douleurs fouillantes dans la tête entières dans le ventre; — violentes dans la région frontale; — dans les exten lombaire; — rapides dans les inférieures; — dans l'épigastre.

Douleur ressentir dans la région temporelle; — au dessus du sourcil droit; — dans des membres en général.

[illegible]

RIUS.

de la conque de l'oreille; — cuisant outons au mamelon; — démangeant au; chatouillant à l'extrémité du coude; ion de brûlure au dessus du coude; sur antérieur de l'avant-bras, près de l'ar-ion du métacarpe. Nodosités cuisantes, euses sur le dos de la main. Prurit dé-ant au milieu de la partie antérieure de se. Picotemens au dessus du jarret. Prur-lent, démangeant, cuisant dans la jambe. tion de chaleur au dessous du genou, vers face interne supérieure, ainsi qu'à l'ex-té du péroné. Boutons mordicans au des- genou; — avec desquamation furfu-dans la jambe. Prurit démangeant au des- le la cheville du pied. Elancemens dans choire inférieure, s'étendant dans la joue; l'apophyse mastoïde. Secousse spasmo-, douloureuse dans le dos. Douleur de on dans la région sacrale. Douleur, com- faiblesse, dans les lombes. Déchirement le bras; dans l'os du coude. Vives dou-rhumatismales dans la partie antérieure trémité inférieure du bras jusque dans le é. Douleur — sourde dans l'os du métacarpe lante dans le métacarpe de la main; — rante dans la partie charnue du pouce; chirante dans la chair, entre le pouce et ex. Déchirement violent, tiraillant, avec tion de froid, dans la fesse. Faiblesse du u. Douleur — déchirante dans l'articula- de la cuisse jusque dans le genou; au côté rieur de la cuisse, avec sensation de ; — tiraillante dans le genou. Déchire-

mens violens dans l'os crural. Paralygie dou- loureuse de la jambe, surtout dans le jarret. Douleur — tiraillante sur le côté postérieur de la jambe; — de pression dans la jambe; de foulure au côté interne de l'articulation du genou; — comme lancinante à la cheville ex- terne du pied; — de pression déchirante à la cheville interne. Tressaillement dans le gros orteil. Douleur tiraillante, lancinante, dans les doigts du pied; — déchirante dans la partie charnue du gros orteil, par accès fréquens. Frémissemens de la peau du nez. Battemens rapides d'une artère dans la joue; dans la racine du nez. Elancemens — dans la joue; — fu- gitif depuis l'œil jusque dans la mâchoire su- périeure. Picotemens pénétrants dans un petit endroit, au dessous de la lèvre inférieure. — Maux par accès dans la mâchoire supérieure. Douleurs martelantes, déchirantes dans les molaires de la mâchoire supérieure. Douleur tensive, en respirant profondément, depuis le creux de l'estomac jusqu'à la clavicule gauche. Elancemens dans l'hypochondre. Pression — légère, fugitive, revenant de seconde en se- conde, sur le côté des dernières côtes vraies; — avec tiraillemens douloureux, partant du côté gauche du foie et s'étendant vers le droit. Battemens douloureux sous les fausses côtes. Elancemens sourds dans la partie latérale de la région de l'os iliaque, antérieur, supérieur. Douleur pinçante dans la poitrine. Engourdis- sement de la main. Sensation de froid au côté postérieur de la cuisse; dans toute la jambe jusqu'au pied.

ENSATIONS.

icotemens légers dans différentes parties orps; — pénétrants dans la peau du tronc; mens. — fréquens (4) — avec ou

Sécheresse des yeux; — du nez; — de la peau en général; — des lèvres.

Matières fécales. Selles — en forme de bouillie (3); — abondantes (3); — liquides (3);

tingstique (p. 251); *l'acide titanique*, lorsqu'on chauffe la liqueur à laquelle on a ajouté de l'acide chlorhydrique, reste également insoluble dans le dernier. Il est facile de reconnaître au charbon de titanique et l'acide tungstique mis en liberté de cette manière. L'acide tungstique peut encore être précipité de l'acide titanique et de l'acide tantanique par l'addition de l'acide sulfurique, et de l'acide chlorhydrique, et de l'acide chlorhydrique mélangé avec les dissolutions des sels solubles dans l'eau, décompose, dans le cas, avec dégagement de gaz sulfureux, le sulfure de fer, qui reste ensuite dissout, tandis que le sulfure métallique insoluble dans l'eau, peut examiner ultérieurement.

Cependant si l'addition de l'acide hydrochlorique à la dissolution aqueuse de l'acide nitrique ne détermine aucun de ces phénomènes, on verse de la dissolution de sulfure de fer dans la liqueur rendue acide, ou bien on y ajoute un courant de sulfure hydrique. De cette manière les oxides signales p. 425, savoir l'oxide de bismuth, l'oxide de plomb, l'oxide de cadmium, l'oxide de cuivre, l'oxide d'argent, l'oxide de mercure, l'oxide d'antimoine, l'oxide de stannum et l'oxide antimonique; et plusieurs autres, tels que l'oxide rhodique, l'oxide osmique, l'acide osmique, l'oxide de sélénium, l'oxide palladique, l'acide antimonique, les oxides du molybdène, l'acide tellurique, l'acide arsenique, l'acide sélénique, sont précipités à l'aide de l'acide sélénique.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Cet ouvrage paraîtra par cahiers de 5 feuilles in-8.,
accompagnées de tableaux grand in-4., une livraison
par mois.

Prix de chaque livraison : 2 fr. 50 c.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE,

ou

RECUEIL

DE TOUTES LES OBSERVATIONS PRATIQUES

PUBLIÉES JUSQU'À CE JOUR ,

PAR

LE DOCTEUR **BEAUVAIS** (DE ST.-GRATIEN),

3 vol. grand in-8. Prix 45 fr.

L'ouvrage entier formera 7 volumes, et sera terminé au mois
de mars 1838.

IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain-lès-Près, n. 9.

Préceptes Hygiéniques

ET

RÉGIME A SUIVRE.

Pendant le Traitement

HOMÉOPATHIQUE

DES MALADIES AIGUES ET CHRONIQUES,

avec une

Instruction pour les Malades

SUR LA MANIÈRE

DE CONSULTER LEUR MÉDECIN, ÉLOIGNÉ ET DE CORRESPONDRE AVEC LUI,

PAR

T. RAPOU, DE LYON,

DOCTEUR-MÉDECIN,

Membre titulaire ou correspondant des Sociétés médicales, homéopathiques, des
Sciences naturelles, littéraires ou académiques de Lyon, Bordeaux,
Marseille, Toulouse, Metz, Montpellier, Paris, Stras-
bourg, Nancy, Mâcon, Gallicane, Leipzig,
Wurtzbourg, Berlin, Helvétique,
Nouvelle-Orléans, etc., etc.



PARIS,

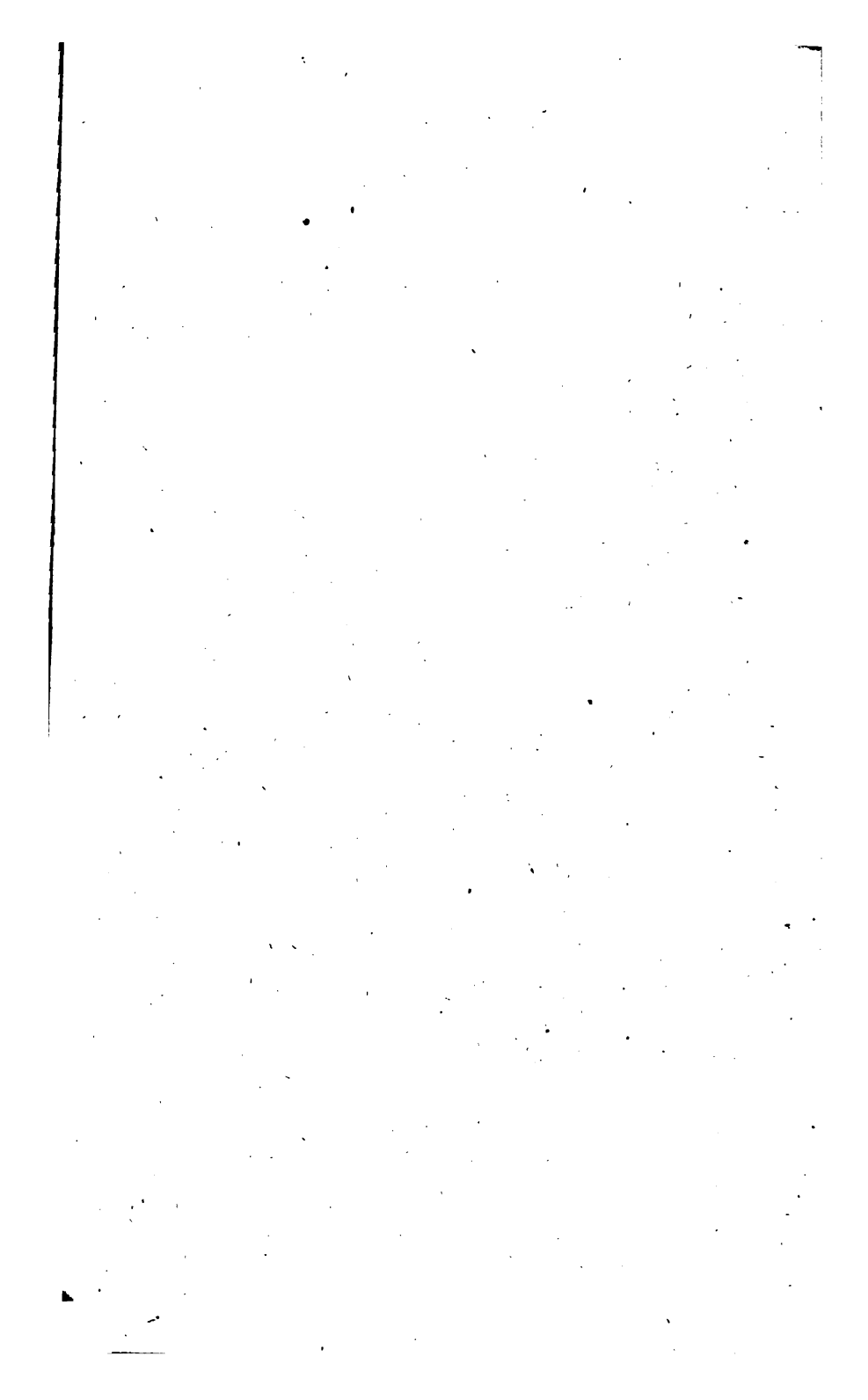
BAILLÈRE, LIBRAIRE, RUE ET VIS-A-VIS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N. 15.

LYON,

BABEUF, MAIRE ET LAURENT, LIBRAIRES.

GENÈVE,

ABRAHAM, CHERBULIEZ, LIBRAIRES.



PRECEPTES
HYGIÉNIQUES ET RÉGIME
A SUIVRE PENDANT LE
TRAITEMENT HOMÉOPATHIQUE
DES
MALADIES AIGÜES ET CHRONIQUES.



UTILITÉ DU RÉGIME.
PRINCIPES SUR LESQUELS IL EST FONDÉ.

En faisant strictement observer les lois de l'hygiène pendant le traitement des maladies, l'homéopathie évite une foule d'obstacles, rend la guérison plus facile, plus prompte et plus sûre. Ce n'est pas le régime, quelque sévère et bien observé qu'il soit, qui guérit; mais il est essentiel, indispensable même pour parvenir à ce but : il éloigne les influences pernicieuses, ainsi que ce qui peut modifier, altérer ou annuler l'effet des remèdes.

Les forces seules de l'organisme sain peuvent parfois résister à quelque écart de régime, ou réparer de légers dérangements; mais toute impression, toute influence extérieure, la plus légère déviation des règles de l'hygiène, agissent bien plus vivement et nuisent bien davantage au corps malade, parce

qu'il est alors beaucoup plus susceptible, et qu'il ne peut leur opposer une réaction suffisante. Aussi une foule de maladies ne reconnaissent pour cause qu'un défaut de régime, et un grand nombre ne peuvent guérir que parce qu'on n'observe pas toutes les précautions nécessaires pendant leur traitement. Le médecin homéopathe met beaucoup plus de soin dans ses prescriptions diététiques, non seulement par cette raison, mais encore à cause de l'extrême exiguité de la dose des remèdes qu'il emploie, dont l'effet pourrait être troublé par la moindre influence.

La diète que l'homéopathie prescrit est fondée sur les lois immuables de l'organisation, elle a un double objet : d'abord, la conservation du jeu de l'organisme, et, en second lieu, l'éloignement strict de ce qui pourrait nuire à l'action du remède. C'est sous ces deux points de vue que je considérerai les objets qui influent le plus énergiquement et le plus ordinairement sur le corps. Je m'occuperai d'une manière spéciale des substances alimentaires et j'indiquerai ceux des préceptes hygiéniques qui ont un rapport direct avec l'action des remèdes.

Il est, je crois, utile de fixer d'abord les idées sur ce que l'on doit entendre par *remède* et par *aliment* avec plus de précision qu'on ne l'a fait encore jusqu'à ce jour.

DES REMÈDES, DES ALIMENTS ET DES SUBSTANCES INTERMÉDIAIRES.

Les remèdes sont des productions de la nature, pourvues de principes actifs dont les effets sur le corps, parfaitement connus des médecins homéopathes, sont, à peu d'exceptions près, toujours les mêmes, et qui ont la faculté de produire dans l'or-

ganisme des phénomènes plus ou moins remarquables, c'est-à-dire, de changer dans l'homme sain l'état de santé en celui de maladie, et dans l'homme malade, l'état de maladie en celui de santé.

Les aliments, au contraire, sont des substances plus ou moins homogènes qui, ne contenant que des principes nutritifs, ne sont pas susceptibles de désaccorder l'organisme, ou qui ne peuvent ni rappeler la santé, ni produire la maladie.

Comme la nature ne passe que par des transitions douces d'un produit à un autre, il y a une foule de substances entre les aliments et les remèdes qui ne sont précisément ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire, dans lesquelles l'aliment n'est point pur, mais uni à un principe actif, à une sorte de force médicale et dont on doit rigoureusement s'abstenir pendant le traitement des maladies tant aiguës que chroniques : telles sont le persil, le radis, le raifort, le poireau, l'ognon, l'ail, le cerfeuil, etc. Ces substances, et autres semblables ; occasionnent le plus souvent, surtout si l'on en mange beaucoup, diverses incommodités, comme renvois, maux de cœur, maux d'estomac, gonflement du ventre, flatuosités, ardeur d'urine, ténesmes, hémorrhoides, irritations nerveuses, etc.

Ces espèces de comestibles, qui contiennent quelques principes médicamenteux dont on peut cependant quelquefois profiter pour la guérison de certaines maladies, forment la transition entre les aliments proprement dits et ces substances nombreuses que fournissent les trois règnes de la nature, contenant peu ou point de sucs nourriciers, mais qui possèdent des vertus médicales plus ou moins actives et qu'on appelle *remèdes*.

Parmi les remèdes homéopathiques figurent, outre une partie des substances que l'ancienne mé-

decine emploie dans le but de guérir, celles que le luxe a introduites pour irriter le palais et exciter l'appétit, comme la plupart des épices, le poivre, le gingembre, les clous de girofle, la noix muscade, la cannelle, le café, le thé, etc. Dans l'usage abusif qu'on en fait maintenant, ce n'est que par une longue habitude que ces choses perdent, mais seulement en partie, leur influence sur l'organisme, qui, le plus souvent, en éprouve des dérangements plus ou moins sensibles.

RAISONS QUI JUSTIFIENT LA SÉVÉRITÉ DU RÉGIME.

Si les effets des remèdes employés, même à des doses élevées, comme on le fait par les procédés allopathiques, où une plus grande liberté dans le régime est permise, sont altérés, troublés, diminués ou tout-à-fait détruits, comme on le voit souvent, par l'usage toléré de ces substances actives, les remèdes spécifiques homéopathiques, à raison encore de l'extrême petitesse des doses auxquelles on les administre, exigent impérieusement l'éloignement de tout ce qui peut avoir la moindre action sur l'organisme et une plus stricte observance des règles de l'hygiène; ce n'est qu'en remplissant très exactement cette condition que le médecin peut compter sur le succès de ses traitements.

La détermination précise du régime dépend de l'espèce de maladie, quelquefois de sa cause, du tempérament, des habitudes du malade, et de l'action propre du remède à employer.

LE MALADE NE DOIT ABSOLUMENT RIEN FAIRE QUE CE QUE PRESCRIT LE MÉDECIN.

Souvent les malades prennent, suivant leur ca-

price, d'après le conseil des gardes ou de leur entourage, outre les remèdes ordonnés par le médecin, diverses boissons, ou emploient d'autres moyens qu'ils appellent simples, et auxquels conséquemment ils n'attachent pas une bien grande importance. Ils en usent néanmoins dans l'intention de calmer quelques symptômes fatigants, d'obvier à quelques légères incommodités ou pour un but qu'on suppose, avec plus ou moins de raison, ne pouvoir être atteint par les autres remèdes. Mais il n'en est point ainsi en homéopathie, où le remède, bien choisi, répond toujours, sinon à la totalité, du moins à la grande majorité des symptômes. Il est donc absolument nécessaire que le malade ne fasse littéralement que ce que le médecin prescrit; aussi se gardera-t-on soigneusement de prendre quelque infusion que ce puisse être, de sentir la moindre odeur, de faire aucune lotion ou application quelconque, non seulement parce que l'expérience prouve que ces moyens ne peuvent procurer aucun soulagement durable, mais surtout parce qu'ils changeraient ou détruiraient l'effet du remède; et le médecin et le malade seraient trompés dans leur attente.

Ces infractions au régime, même involontaires, sont plus fréquentes chez les personnes d'une certaine classe, par l'usage généralement répandu des cosmétiques, des eaux de senteur, des poudres dentifrices, des parfums de tout genre, des huiles éthérées essentielles, etc., contenant des principes médicamenteux très actifs dont l'odeur, quelquefois nuisible aux personnes en santé, ne peut manquer d'aggraver certaines maladies, et de troubler l'action de tous les remèdes homéopathiques.

On se gardera également de prendre des bains de siège, bains de pieds, lavements; de faire des

frictions, des onctions, aucune application quelconque; d'employer un moyen extérieur quel qu'il puisse être, sans l'avis du médecin.

ALIMENTS ET BOISSONS DÉFENDUS.

Il faut surtout faire un choix convenable des aliments, puisqu'il y en a beaucoup qui, contenant peu de sucs nourriciers ou possédant quelques vertus médicales, ne peuvent convenir aux malades, tels que, par exemple, parmi les viandes : la chair des animaux trop jeunes ou trop gras, le veau, l'agneau, le cochon, l'oie, le canard, la venaison trop faite, plusieurs espèces de poissons, les écrevisses, les huîtres, les anchois, le thon, le hareng, et en général toute espèce de poisson sec ou mariné, et de viande rance ou salée.

Parmi les légumes, tels sont ceux que j'ai désignés plus haut (page 3) ainsi que l'asperge, le céleri, le chou cabus, les fèves et autres légumes secs.

Toute herbe d'une odeur forte et aromatique ou d'un goût trop acide : le cresson, l'oseille, la chicorée amère, le pourpier, les feuilles de laurier, de laurèle, le thym, le romarin, etc.

Certaines semences et autres substances indigènes ou exotiques dont on se sert pour assaisonner les aliments, comme le cumin, le fenouil, l'anis, la moutarde, le piment, le poivre, le gingembre, le clou de girofle, la noix muscade, les feuilles et fleurs d'oranger, le safran, la vanille, l'angélique, etc.

On s'interdira également l'usage des truffes noires, des champignons, des olives, des capres, des cornichons, de toute espèce de fromages vieux, de la conserve de genièvre, de la mélasse, du miel, etc.

Tous les fruits acerbes , trop acides ou qui ne sont pas parvenus à une parfaite maturité , ne peuvent être que nuisibles ; aussi s'abstiendra-t-on des griottes rouges , des merises , des coings , des groseilles , et généralement de tout fruit non greffé et de mauvaise qualité.

Il faut aussi soigneusement éviter l'usage de toutes les boissons échauffantes , qui ont nécessairement sur la santé et l'effet des remèdes une influence fâcheuse , telles que l'eau-de-vie , le bichof , le punch , les vins chauds et les liqueurs de toute espèce , le café , le thé de Chine et de Suisse , toute infusion de menthe , de sureau , de camomille , de mélisse , de valériane , de fleurs béchiques , pectorales , vulnéraires , toute décoction , tisanes , eaux minérales ou médicinales quelconques , et , dans la plupart des cas , s'abstenir du vinaigre et autres acides , tant minéraux que végétaux , non seulement très nuisibles dans certaines maladies , mais qui sont encore les antidotes de beaucoup de remèdes.

ALIMENTS ET BOISSONS PERMIS.

Malgré toutes ces restrictions , il reste encore aux malades un grand nombre d'aliments et de boissons à choisir. Parmi les substances animales on doit compter le bœuf , le mouton , le poulet , le coq-d'Inde , le pigeon , et autres volailles de basse-cour , les grenouilles , le gibier , tous les poissons d'eau douce , excepté l'anguille , et quelques poissons de mer , les œufs à la coque , mais non durs , ni cuits sur le plat ; le beurre , les fromages doux et toute espèce de laitage.

Les aliments végétaux , bien plus nombreux , per-

mettent aux malades un choix encore plus varié : parmi les légumes , les plus convenables sont : l'épinard , les pois verts , les haricots verts , les choux-fleurs , les choux frisés , les choux-raves , les raves , la poirée , la chicorée blanche , les carottes , les navets doux , la betterave , la pomme-de-terre , les légumes en gousse , surtout frais , les grains de toute espèce , tels que le riz , le millet , les gruaux d'orge , d'avoine , de godelle , les farines de maïs , de froment , de seigle , les pâtes de Gènes , la semoule , la panure , les diverses féculs , celle de pomme-de-terre , l'amidon , le sagou , le salep , le tapioca , etc. , les fruits , qui toujours doivent être bien mûrs et de bonne qualité ; les prunes , cerises douces , pommes , poires fondantes , nèfles , raisins , framboises , fraises , melon , pastèque , pêches , brugnons , figues , amandes , noix et noisettes , surtout fraîches ; tous ces fruits cuits ou confits , mais non préparés avec des aromates ni aucune épice. Les fruits crus ne se prendront jamais à jeûn , ni dans l'intervalle des repas.

Les malades peuvent à leur choix manger du pain noir ou du blanc , pourvu qu'il soit pur , de bonne qualité , fait au moins de la veille , bien fermenté et bien cuit ; pour beaucoup de personnes , le pain de seigle ou contenant du seigle est en général préférable au pain de froment , si toutefois elles le digèrent facilement , qu'elles ne soient point affectées de maladie aiguë , et qu'elles n'aient point de répugnance pour le pain bis , comme cela arrive quelquefois.

Les biscuits , les gâteaux , peuvent être permis , ainsi que la pâtisserie , lorsqu'elle n'est point trop grasse et qu'elle ne contient aucune substance de haut goût.

Le sucre n'a point d'effet désavantageux ; le ma-

lade peut en prendre, mais en quantité modérée.

Parmi les boissons, la plus convenable, dans toute espèce de maladie, est l'eau de source courante, fraîche et limpide; après l'eau c'est le lait coupé qui offre le plus d'avantages.

Il y a une foule d'autres boissons préparées par l'art dont le malade peut faire usage, pour étancher sa soif, ou pour se nourrir en même temps, telles que la bière blanche ou petite bière, les bouillons de viande, les décoctions de gruaux d'avoine, d'orge, de riz ou de froment, de salep, d'amidon, de fruits secs, tels que pommes, poires, prunes, figues, raisins, l'eau panée, le lait d'amande ou orgeat, en prenant bien garde qu'il n'y ait point d'amandes amères; le cacao un peu grillé et moulu bien fin, cuit dans de l'eau ou du lait, etc.

Les personnes habituées au vin pourront continuer à en faire usage aux repas seulement, mais en moins grande quantité que de coutume, et étendu de beaucoup d'eau. Les vins devront toujours être de bonne qualité et des moins capiteux.

PRÉPARATION DES ALIMENTS ET BOISSONS.

La préparation des aliments demande aussi un soin particulier. La viande ne doit être ni trop faite ni trop cuite, parce qu'alors, dans le premier cas, elle devient nuisible, et qu'elle perd dans le second sa qualité nutritive et se digère moins bien. Mais les légumes secs surtout doivent être bien cuits et préalablement lavés ou macérés dans l'eau fraîche de source ou de rivière. Les plantes crues, comme la laitue, la chicorée blanche, la mâche et autres espèces de salades douces ne peuvent être permises que lorsque la digestion en est facile, encore doi-

vent - elles être toujours assaisonnées avec très peu de vinaigre , sans poivre , ail ou herbes fortes. Il faut soigneusement recommander que les mets soient très peu apprêtés; qu'ils ne contiennent aucune substance de haut goût et qu'ils soient, autant que possible, préparés dans des vases de terre; car les métaux, tels que l'argent, le cuivre et le fer, peuvent donner aux aliments quelques principes toujours nuisibles et souvent dangereux, surtout s'ils y restent longtemps après leur préparation; aussi, dans le cas où il ne serait pas possible de se servir d'autres instruments, faut-il qu'on n'y laisse pas séjourner les mets, et qu'on les entretienne dans la plus grande propreté possible. Les mêmes précautions doivent être observées pour les boissons, soit à l'égard des substances dont on les compose, qui doivent toujours être simples, sans aromates, sans acides ni aucune substance active quelconque, soit pour les vases dans lesquels on les prépare.

RÈGLES GÉNÉRALES RELATIVES A L'USAGE DES ALIMENTS, DES BOISSONS ET A L'EMPLOI DES REMÈDES.

Il sera bon que les repas du malade soient, autant que possible, composés en même temps d'aliments animaux et végétaux, excepté dans les maladies aiguës où l'on doit s'en tenir aux féculs, ainsi que dans certains états de maladies caractérisées par une sorte de répugnance ou une aversion décidée pour la viande. Une sage modération est toujours nécessaire, car si l'excès est nuisible dans l'état de santé, il l'est à plus forte raison dans l'état de maladie.

Les convalescents, surtout de maladies fébriles, feront bien, pour éviter les rechutes, de manger

peu à la fois et plus souvent; du reste, les personnes raisonnables suivront en cela leur besoin. Il ne faut cependant pas satisfaire ces appétits déréglés, ou sorte de faim canine, car il en résulterait certainement des accidents plus ou moins graves.

Quant à la consistance et au temps des repas, il est de règle que l'on fasse, de sept à neuf heures, un déjeuner modéré, et du dîné, d'une heure à trois, le repas principal. Le soir, il ne faut pas manger beaucoup, ni trop près du moment de se coucher; mais en général, une heure ou deux auparavant.

Dans les maladies aiguës où quelques aliments peuvent être permis, le malade boira, en mangeant, de l'eau panée ou sucrée, la décoction de quelques graminées, du bouillon pur ou coupé, du sirop de framboises sans aromates, ou suivant les indications, quelque autre boisson que le médecin aura jugé convenable. Dans les affections chroniques, de la bière blanche, de la bière ordinaire de bonne qualité coupée avec la moitié d'eau, et même du vin étendu au moins des quatre cinquièmes d'eau, excepté toutefois les deux ou trois premiers jours qui suivront l'administration de certains remèdes; mais dans celles de ces maladies, où l'abstinence est rarement indispensable, les malades devront néanmoins observer strictement le régime, et s'interdire l'usage de toute substance que le médecin aurait cru devoir tolérer, le jour où ils prendront le remède dont la durée d'action est toujours longue.

La diète que l'homéopathie prescrit est fondée sur la connaissance des lois immuables de la constitution humaine et de leurs rapports avec les influences étrangères. Elle a pour objet l'éloignement strict de tout ce qui peut nuire à son

action normale. Elle exige donc la connaissance de tout ce qui peut avoir sur l'organisme quelque influence morale ou physique, et notamment des substances médicamenteuses et alimentaires.

On s'abstiendra de prendre le remède le jour où l'on se sera livré à des travaux manuels trop pénibles, ou à de trop fortes contentions d'esprit, et, en général, toutes les fois que le système nerveux aura été vivement affecté par des causes, soit physiques, soit morales. Si l'on prévoit devoir se trouver dans de telles conditions, on fera très bien d'ajourner le remède.

Quelques remèdes se donnent le soir ; alors, deux heures après, il est bon de donner au malade un bouillon de viande bien dégraissé et cuit sans légume. Dans certaines maladies aiguës, on administre le remède, lorsque le besoin l'exige, à quelque époque de la journée que ce soit. Dans tous les cas, chaque dose doit être prise en une fois, sèche et sans être délayée. Il faut autant que possible avoir l'estomac vide d'aliment et de boisson, et ne boire, au plus tôt, qu'une heure après avoir pris le remède. Ce n'est qu'au moins deux heures après qu'on pourra prendre quelque aliment.

TOLÉRANCE QUELQUEFOIS NÉCESSAIRE.

Il est des cas où le médecin homéopathe peut permettre au malade un régime moins sévère, comme celui dans lequel le long usage d'une substance en aurait fait un impérieux besoin. Alors on pourrait toutefois, avec quelque restriction, la tolérer ; car l'organisme s'habitue insensiblement à l'action de certains aliments ou boissons qui finissent par n'avoir plus sur lui la moindre influence fâcheuse, et

dont la privation n'est pas toujours sans inconvénients , surtout chez les personnes âgées.

Dans les maladies chroniques , le régime doit être beaucoup moins restreint que dans les maladies aiguës , qui , dans leur courte durée , exigent toujours une diète plus sévère et une plus grande abstinence ; d'ailleurs , les remèdes antipsoriques , que réclament les premières , sont bien moins aisément dérangés dans leur action que ceux qui conviennent aux secondes.

Ce que je dis ici relativement à une plus grande tolérance dans le régime pendant le traitement de certaines maladies , et chez certaines personnes , se rapporte surtout au vin , café , thé , et différentes substances semblables qui sont d'un usage fréquent , et que nos habitudes sociales ont généralement répandues ; mais quant aux infusions , tisanes , de quelque espèce qu'elles soient , et autres choses de même nature , elles doivent toujours être sévèrement défendues.

DE L'USAGE DU TABAC.

L'usage du tabac à fumer et en poudre peut être toléré chez les personnes qui y sont habituées depuis longtemps ; mais seulement dans le traitement des maladies chroniques , pourvu toutefois que l'on s'en abstienne pendant une heure ou davantage après avoir pris le remède , afin de lui donner le temps d'agir. Mais dans les affections aiguës , cette jouissance doit être absolument interdite , ce qui , dans ce cas , n'est le plus souvent pas , pour le malade , un grand sacrifice. L'abstinence absolue du tabac en poudre est nécessaire dans les maladies du nez et de l'arrière-gorge , car non seulement cette

substance , continuellement en contact avec ces parties , doit certainement entretenir ou augmenter la maladie dont elles sont le siège , mais encore parce qu'elle peut très aisément troubler l'effet des remèdes dont l'action se dirige sur ce point. Il en est de même au sujet de la fumée du tabac , et notamment des cigares , surtout dans les affections des yeux et de la bouche.

DE L'AIR ET DES EAUX.

L'air atmosphérique est incontestablement pour l'homme le premier des besoins ; aussi aura-t-on le soin de renouveler très souvent l'air de l'appartement où couche le malade , et de l'entretenir aussi pur que possible. Il est surtout nécessaire que les fenêtres de la chambre où il couche soient fréquemment ouvertes , en évitant avec soin les courants. Toutes les fois que cela sera possible , on fera promener ou asseoir le malade à l'air libre , sec et pur ; cela est surtout nécessaire aux personnes affectées de maladies chroniques , et à celles d'un état sédentaire , parce que l'air de l'appartement , quelque soin qu'on y mette , n'est jamais exempt d'exhalaisons nuisibles , et que le séjour prolongé dans cette atmosphère non renouvelée occasionne souvent des maladies ou les entretient.

A l'égard de la température de l'air , le malade peut la régler , d'après sa propre sensation , aussi longtemps que dure un véritable état de maladie. Certains maux exigent qu'on se tienne au frais ; d'autres , plus chaudement. L'air frais est surtout utile chez les jeunes gens dans les affections inflammatoires , les maladies aiguës , éruptives ou exanthématiques , en évitant toutefois que le malade se refroi-

disse ; mais une température plus élevée convient aux personnes âgées , et dans les maladies avec diminution des forces , faiblesse plus ou moins grande.

Lorsqu'on se tient habituellement trop couvert ou trop chaud , on acquiert une sensibilité maldive de la peau , et les moindres impressions atmosphériques produisent de fréquentes incommodités et souvent de graves maladies. Aussi les personnes chez lesquelles cette disposition n'est point le résultat ou l'effet d'une maladie actuelle, doivent-elles tâcher de perdre cette funeste habitude en s'exposant petit à petit et avec ménagement à l'action de l'air libre.

L'eau est la boisson la plus naturelle. Comme l'air et les aliments, elle exerce, par ses qualités bonnes ou mauvaises, une puissante influence sur la constitution et le tempérament de l'homme. L'état de santé, une longue habitude, permettent souvent de supporter, sans de graves inconvénients, l'usage de certaines eaux; mais dans l'état de maladie, la moindre substance contenue en dissolution dans ce liquide, peut, non seulement produire sur l'organisme, devenu plus impressionnable, de fâcheux effets, mais encore modifier, altérer, ou annuler l'action des remèdes. Il est donc urgent de procurer au malade de l'eau qui réunisse, autant que possible, les caractères suivants :

1^o D'être claire et limpide, de ne contenir aucun corps ni substance qui en trouble la transparence ;

2^o D'être légère, sans couleur ni odeur, d'une saveur vive et fraîche ;

3^o De bouillir aisément sans se troubler ni déposer des corps étrangers ;

4° De cuire rapidement les légumes, les herbes et la viande ;

5° De s'échauffer, de se refroidir et de se geler aisément ;

6° De bien dissoudre le savon et de blanchir le linge ;

7° De ne point altérer les dents, de ne point fatiguer l'estomac, ni resserrer ou dévier le ventre ;

8° De dégager beaucoup de bulles d'air, étant vivement agitée dans une bouteille ;

9° De se charger facilement de la saveur et de l'odeur des végétaux qu'on y fait infuser, etc., etc.

L'eau doit, en grande partie, ses qualités, dans l'usage diététique, au renouvellement d'une certaine quantité d'air atmosphérique qu'elle contient ; aussi les eaux des grandes rivières et des sources courantes sur un terrain pierreux et sablonneux, sont-elles celles qui réunissent en plus grand nombre les conditions indiquées. Après celles-ci viennent les eaux de pluie, de fonte de neige, de citerne, etc.

Lorsqu'on ne pourra se procurer que des eaux d'une qualité inférieure, il sera bon, pour les rendre potables, de les purifier, d'en extraire les substances étrangères au moyen du filtre et de les saturer d'air atmosphérique, en les agitant fortement dans un vase découvert ou dans une caraffe à moitié pleine.

Il est des maladies nées sous l'influence de certains climats, de certaines dispositions géologiques ou atmosphériques, de la nature des eaux, etc., et que l'on ne peut guérir promptement et sûrement qu'en faisant changer de pays au malade. Dans les cas où cela serait absolument impossible, le médecin indiquerait, suivant les circonstances, les précautions à prendre, les moyens à employer pour annuler ou affaiblir, autant que possible, l'effet de ces causemorbides.

DE LA LUMIÈRE.

La lumière du soleil est , comme l'air , absolument nécessaire pour entretenir les forces , non seulement de l'œil , mais encore de tout le corps , et il n'en faut jamais priver le malade que dans le cas où le cerveau souffre particulièrement et dans quelques maladies des yeux.

DE L'EXERCICE.

L'exercice est indispensable au maintien , au rétablissement de la santé , à l'entretien et à l'accroissement des forces musculaires ; aussi ne doit-il point être négligé dans les cas où l'état du malade le permet , comme , à peu près , dans toutes les affections chroniques et les convalescences des maladies aiguës. On aura donc le soin de faire faire au malade , tous les jours au moins, une heure de promenade en plein air ou dans la chambre , si autrement cela n'est pas possible. L'exercice le plus avantageux pour le corps est la marche , et ce n'est que lorsque cette espèce de mouvement est rendu impossible par une trop grande faiblesse , des douleurs trop vives dans les membres , ou autres causes , qu'il faut , s'il n'y a pas d'empêchements , ou monter à cheval , ou aller en voiture. Dans tous les cas, on évitera les lieux bas et humides, ceux où règnent des odeurs pénétrantes bonnes ou mauvaises , la rosée et le serein.

Un exercice bien avantageux encore est l'occupation mécanique modérée, à laquelle le malade peut se livrer si ses forces et son état le lui permettent, surtout si sa vocation l'attache à des travaux intellectuels.

Les heures du jour les plus favorables pour faire de l'exercice sont , dans la matinée , depuis huit jusqu'à onze , et dans l'après-dînée, de trois à six ; cela dépend toutefois des changements de la température , de la saison et de l'état de l'atmosphère. Il n'est pas convenable que les malades se livrent à des mouvements trop actifs , comme la course, ou tout exercice gymnastique , ou qu'ils se promènent immédiatement après le dîné ; il vaut mieux qu'ils se reposent pendant une heure , ou qu'ils dorment pendant cet espace de temps, surtout s'ils y étaient accoutumés lorsqu'ils se portaient bien.

DU SOMMEIL ET DE LA VEILLE.

Le sommeil est le moyen le plus propre à accroître les forces du corps et de l'esprit, diminuées ou perdues pendant la veille. Le malade doit bien plus soigneusement encore que celui qui jouit d'une bonne santé , observer dans le sommeil et la veille la plus grande régularité. La nuit est destinée au repos et le jour à l'action et au mouvement. Mais ce sont surtout les heures immédiatement avant et après minuit pendant lesquelles le sommeil est le plus réellement réparateur et , par cette raison , le malade doit se coucher au plus tard à neuf ou dix heures du soir. Dans le milieu du jour , ou aussitôt après le repas, une heure de sommeil auquel le besoin invite, peut, comme je l'ai déjà dit, être très utile. Mais quelque nécessaire que le sommeil puisse être pour réparer les forces, il ne faut cependant pas dormir trop longtemps ; car le sommeil prolongé produit une sorte de relâchement et certains malaises, qui , à la longue, peuvent avoir de fâcheuses suites. Un sommeil de sept à huit heures au plus est suffisant pour un adulte qui doit, autant

que possible , se lever au plus tard à six heures du matin. Les enfants seulement ont besoin d'un sommeil un peu plus prolongé , et d'autant plus qu'ils sont plus jeunes.

Certains cas de maladie font exception à ces règles générales. Par exemple , quand le malade éprouve de l'insomnie pendant la nuit , il faut bien qu'il dorme pendant le jour chaque fois qu'il en sent le besoin. De même ceux qui ont éprouvé de grandes pertes de forces doivent dormir plus longtemps et plus souvent. Il arrive cependant quelquefois que cette faiblesse n'est qu'une sorte de mollesse physique , et ce désir de dormir , qu'un besoin factice qui est le résultat d'un défaut d'influence suffisante de l'esprit sur le corps. Dans de semblables cas , il est nécessaire de surmonter autant que possible ce besoin par des occupations mécaniques ou morales , par la société , les distractions de tout genre , et de ne point se livrer au sommeil plus longtemps que ne le prescrit la nature.

DES OCCUPATIONS INTELLECTUELLES.

Les travaux de l'esprit méritent aussi chez les malades des égards particuliers. Les personnes atteintes de maladies chroniques feront bien de se livrer pendant plusieurs heures par jour à quelques occupations intellectuelles , si toutefois leur profession ne les attache pas simplement à des travaux mécaniques. Ils doivent cependant éviter les contentions d'esprit trop prolongées , et tout ce qui pourrait exiger de la part des facultés de l'intelligence de trop grands efforts , ou de trop profondes réflexions , à moins qu'ils en aient l'habitude. Le mieux sera de choisir le genre de travail pour lequel ils ont le plus d'inclination , de ne pas s'ar-

rêter trop longtemps au même objet ou de passer alternativement à plusieurs. Dans les affections aiguës les malades sont rarement portés aux occupations morales ; si par hasard ils veulent s'y livrer, ils doivent choisir des sujets agréables et faciles.

Pour les malades, quels qu'ils soient, les heures du jour, seulement, peuvent être consacrées au travail ou à l'étude.

Dans les maladies chroniques, où un penchant à l'inactivité du corps et de l'esprit prédomine, si d'ailleurs les forces de l'intelligence ne sont point affaiblies, et que ce penchant soit plutôt le résultat d'une mauvaise habitude que d'une cause morbide, il faut, autant que possible, tâcher d'accoutumer peu à peu le malade aux occupations intellectuelles, surtout à celles qui réjouissent et distraient, ou à des travaux physiques amusants, parce qu'il supportera mieux le traitement, et que la guérison sera plus sûre. Mais il faudra, toutefois, se garder de se livrer à toute occupation sérieuse ou fatigante pendant une heure au moins, après avoir pris le remède ; autrement on s'exposerait à en troubler les effets. Il en est de même des passions violentes, comme la colère, le chagrin, etc., qui peuvent avoir les mêmes résultats.

DES AFFECTIONS MORALES.

Les passions de l'ame ont, en tout temps, et surtout pendant l'état pathologique, une influence décidée, ou bienfaisante, ou nuisible.

Les passions qui exaltent, ainsi que celles qui abattent l'esprit, comme la colère, le dépit, le chagrin, les peines morales, l'effroi, la peur, le souci, l'amour-propre mortifié, l'ambition non satisfaite, etc., agissent très préjudicialement sur

le corps et doivent être soigneusement évitées. Ainsi les malades qui , par tempérament ou par la nature de leur maladie , sont très irritables , ou disposés à l'emportement , à la colère ou au chagrin , etc.. se garderont-ils, autant qu'il sera en eux, de s'y abandonner et devront éviter toutes les occasions qui pourraient les provoquer.

Les passions douces , les mouvements expansifs et tendres , les affections de l'ame , les sensations de joie et de plaisir ont , au contraire , une influence favorable ; mais encore faut-il qu'ils soient modérés, car ils peuvent être préjudiciables , s'ils passent certaines bornes :

Il est des penchants auxquels ne doivent point se livrer les personnes affectées de maladies aiguës , celles dont le corps est très affaibli , ainsi que celles dont les souffrances consistent dans un état pathologique de certains organes , ou dont la maladie est occasionnée par quelque excès.

DE LA PROPRETÉ DU CORPS ET DES BAINS.

La propreté du corps nécessaire pour la conservation de la santé est d'une bien plus grande importance dans l'état maladif où elle est souvent une des conditions indispensables de la guérison et de l'action des remèdes. Il faut fréquemment changer de linge et laver souvent dans l'eau , sans aucune addition , les parties exposées à l'air , comme le visage , le cou et les mains. Dans le cas de maladies aiguës , surtout éruptives , on doit quelquefois s'en abstenir. Toujours faut-il avoir la précaution de ne s'exposer à aucun refroidissement , ce que l'on évitera en se servant de l'eau tiède pour se laver et en essuyant de suite les parties mouillées avec du

linge chaud. Les personnes affectées de maladies chroniques n'ont pas besoin d'aussi grandes précautions : elles peuvent se laver avec de l'eau tiède , et même froide , suivant la saison.

Dans le régime homéopathique, il n'y a que les BAINS d'eau de rivière (et dans lesquels il ne faut rien ajouter) que l'on puisse permettre , et leur nécessité ou inconvénient doit toujours être jugé par le médecin.

DES COSMÉTIQUES ET DES ODEURS.

Pour tout cosmétique, on ne pourra se servir que de l'eau pure ou de quelque décoction mucilagineuse , du beurre de cacao, de l'huile d'olive, d'amende douce, ou du cérat sans aucun parfum. L'usage des essences , du musc , de l'éther , du vinaigre , des sels volatils, des huiles , pommades ou savons parfumés, des eaux spiritueuses aromatiques, du succin, de l'encens , des vapeurs odoriférantes , de la plupart des fleurs et généralement de tout ce qui a une odeur forte et pénétrante sera , dans tous les cas possible , sévèrement interdit.

On se nettoiera les dents avec le pain brûlé réduit en poudre fine , et l'on ne rincera la bouche qu'avec de l'eau pure.

DE L'HABITATION.

L'habitation du malade doit être située dans un lieu salubre et, s'il est possible , élevé ; exposée à l'orient ou au midi, éloignée des usines, des égoûts, de toute émanation nuisible ; où l'air puisse fréquemment se renouveler , dans laquelle le soleil

ait un accès facile , et où l'on puisse se garantir , suivant la saison , et d'un froid rigoureux, et d'une trop forte chaleur.

Les habitations des campagnes , des quais et des rues spacieuses des villes offrent la plupart de ces avantages ; mais les quartiers populeux , les rues étroites , les étages inférieurs , les logements bas , sont loin d'avoir les conditions hygiéniques convenables. On y suppléera , autant que possible , par un redoublement d'attention et de soin , dans les cas très nombreux où le malade ne peut changer de demeure.

L'appartement du malade , quel qu'il soit , ou du moins la chambre qu'il habite , doit être entretenue dans la plus grande propreté et aérée souvent, même dans l'hiver , mais pendant le jour seulement. On en éloignera toute substance odorante , toute espèce de fleur ou parfum quelconque. Il faut , autant qu'on le pourra , ne pas renfermer les lits dans les alcoves étroites , et ne faire rester auprès du malade que le nombre de personnes strictement nécessaires à son service.

DÉPLACEMENTS ET VOYAGES.

Il est des maladies chroniques qui , par leur nature , s'opposent à tout déplacement ; mais dans le plus grand nombre , le malade peut changer de lieux , de pays même sans inconvénient , pourvu qu'il ne soit pas forcé d'enfreindre ou d'interrompre son régime et que ces déplacements ne soient point trop souvent répétés.

Dans les circonstances exceptionnelles où un malade est forcé de faire un voyage de long cours , l'on doit continuer et même entreprendre le traitement d'une maladie qui permet d'ailleurs le déplace-

ment, dût-on n'en obtenir d'autre résultat que d'en arrêter les progrès ou d'en ralentir la marche. Alors le malade s'astreindra, pour toute nourriture, à l'usage des viandes bouillies et rôties, des farineux, des grains, des œufs frais cuits à la coque, du laitage, et autres aliments sains et sans apprêts qu'il pourra se procurer par tout.

Il suivra d'ailleurs, autant que sa position pourra le lui permettre, les conseils et les prescriptions de son médecin.

Mais pour obtenir des moyens de l'art tous les avantages qu'on peut en attendre, il faut autant que possible que le malade ait une habitation fixe, afin de mieux observer les précautions hygiéniques et diététiques indispensables pendant son traitement.

Je ne me suis attaché ici qu'à indiquer les règles générales de conduite à observer, dans le régime, pendant le traitement des maladies par la méthode homéopathique. Le médecin chargé du traitement peut seul déterminer ou préciser l'application de ces règles hygiéniques susceptibles d'une foule de modifications suivant l'âge, le tempérament, les circonstances individuelles, le genre de vie du malade, et surtout, suivant l'espèce de maladie dont il est atteint.



INSTRUCTION

POUR LES MALADES

SUR LA MANIÈRE DE DONNER A LEUR MÉDECIN ÉLOIGNÉ
UNE CONNAISSANCE EXACTE DE LEUR ÉTAT
ET DE CORRESPONDRE AVEC LUI.



Le médecin ne peut traiter, avec quelque espoir de succès, un malade éloigné qu'autant qu'on lui aura transmis sur le personnel du malade, sur ses maladies antérieures et sur l'affection dont il est actuellement atteint, ainsi que sur les causes qui l'ont produite, sur chacun des symptômes qu'elle présente et sur l'ensemble des phénomènes qui la constituent, les renseignements les plus exacts.

Le malade fera connaître son tempérament en indiquant ses caractères physiques extérieurs, sa constitution, son âge, sa profession, son genre de vie, ses habitudes, ses dispositions morales, ses infirmités naturelles ou acquises, les maladies les plus notables qu'il a éprouvées depuis sa naissance jusqu'au moment où il réclame les secours de l'art, et, si cela est possible, les principaux moyens qui leur ont été opposés. Il mentionnera

notamment les affections de l'enfance telles que : rache, teigne sèche ou humide, dartres, gale, croûtes dans le nez, éruption quelconque, ophtalmie, flux d'oreille, engorgement glandulaire ou articulaire, carie, nécrose, rachitisme, déviation de l'épine, dépôts froids, carreau, obstruction des viscères du bas-ventre, ulcères, verrues, engelures, etc. Il est essentiel aussi de désigner les infirmités, les affections pathologiques et les prédispositions héréditaires dans la famille.

On indiquera si quelques troubles se sont manifestés à la puberté, quels ils ont été et les changements qu'ils ont produits sur l'organisme; les maladies ou les indispositions notables qui ont eu lieu depuis.

Si c'est une femme, elle dira l'époque de son mariage, le nombre de ses couches, ce qu'elles ont, ainsi que les grossesses, présenté de plus remarquable; si elle a nourri ou non; si la cessation des fonctions périodiques a eu lieu et quels en ont été les résultats, etc.

Tout malade fera connaître les principales circonstances physiques ou morales qui auraient pu détériorer sa constitution; les causes présumées, prédisposantes ou occasionelles, de sa maladie actuelle, la marche qu'elle a suivie, le développement successif de ses phénomènes. Il tracera enfin le tableau le plus exact, le plus fidèle, le plus ressemblant que possible, de sa position présente en rapportant, d'après l'ordre suivant, chacun des symptômes qu'il éprouve.

1° Symptômes du cerveau, du crâne ou de la

tête proprement dite tant au dedans qu'à l'extérieur;

2° — des yeux et de la vue, des oreilles et de l'ouïe, du nez et de l'odorat, des lèvres, des mâchoires et de la face en général;

3° — de l'intérieur de la bouche, des gencives, des dents, de la salive, de la langue et du goût, de la faim et de la soif, du gosier et du cou;

4° — de la région épigastrique, de l'estomac et de la digestion.

5° — du bas-ventre et des organes qu'il renferme, de la digestion intestinale, de l'anus et des selles.

6° — des urines et du système urinaire, des organes génitaux et de leurs fonctions, de la menstruation;

7° — de la poitrine, des poumons et de la respiration, du cœur et de la circulation;

8° — du tronc et des membres, des systèmes osseux, fibreux et musculaires;

9° — du système cutané et de la transpiration;

10° Symptômes généraux, ceux qui affectent à la fois ou successivement le corps et les symptômes relatifs au sommeil.

11° Symptômes fébriles : frisson, chaleur, sueur, etc.

12° Symptômes tirés de la lésion des facultés morales, intellectuelles, de l'humeur, des dispositions de l'esprit et de l'âme, des sympathies ou antipathies.

Il est rare qu'une affection chronique, même d'un organe isolé, ne provoque pas, au moins sym-

pathiquement, des phénomènes morbides pouvant se rapporter à plusieurs séries de symptômes. Le malade les décrira donc avec toute l'exactitude possible en les notant sous le chiffre des séries auxquelles ils appartiennent et sans mentionner les autres.

Il est néanmoins des maladies qui ne se manifestent que par un très petit nombre de symptômes, un seul quelquefois : ce sont celles dont le diagnostic est le plus difficile. Le malade doit alors insister sur toutes les circonstances commémoratives, sur les affections de l'enfance, les dispositions héréditaires, sur les principaux remèdes dont il aura fait usage, afin que le médecin puisse reconnaître si la maladie est locale, si elle est occasionnée ou entretenue par une sorte d'infection générale, un miasme latent, ou si elle n'est que le produit de quelque traitement antérieur mal dirigé ou trop longtemps continué.

Mais la plupart des maladies chroniques anciennes, celles qui frappent à la fois plusieurs organes, celles qui naissent sous l'influence d'un principe morbide inné ou acquis, celles enfin qui sont le résultat de l'emploi inconsidéré et abusif des moyens de la médecine ancienne, et que l'on peut à bon droit nommer *produits allopathiques*, ou maladies médicinales, ne tardent point à troubler plus ou moins toutes les fonctions de la vie, et chaque région de l'économie est le siège de phénomènes plus ou moins nombreux, plus ou moins remarquables. Il sera nécessaire dans ce cas de noter ces divers groupes de symptômes par ordre de succession, pour que le médecin puisse plus facilement distinguer les sym-

ptômes essentiels des sympathiques, les primitifs des secondaires et reconnaître ainsi les symptômes *générateurs*, c'est-à-dire ceux qui sont la manifestation directe, l'expression propre de la maladie et contre lesquels on doit spécialement diriger les moyens de traitement.

Quelque soit le nombre des phénomènes dont l'ensemble constitue l'état morbide, qu'ils soient la conséquence immédiate de la maladie ou ses reflets plus ou moins éloignés, il est toujours très essentiel d'indiquer les caractères propres à chacun d'eux, leur physionomie particulière, les modifications qu'ils éprouvent des circonstances ordinaires de la vie, des époques de la journée, des variations atmosphériques, des saisons de l'année, etc.

Ainsi l'on dira si la douleur est sourde ou aiguë, lancinante, martelante, pongitive, térébrante ou semblable à l'effet que produirait une vrille enfoncée dans les chairs; si elle est modifiée par la pression ou le toucher de la partie malade. Si un symptôme *mobile*, la douleur, ou sensation nerveuse quelconque, l'ensemble des malaises, etc., sont provoqués, augmentés ou diminués par le mouvement ou le repos; par la position, couché, assis ou debout, la chaleur ou le froid, le matin ou le soir, le jour ou la nuit, le sommeil ou la veille, le silence ou le bruit, le boire ou le manger, dans l'appartement ou à l'air extérieur, par la promenade à pied ou en voiture, l'exercice de la parole, le chant, l'agitation, les travaux du corps ou de l'esprit, les sensations morales vives, les temps humides ou secs, etc.

L'on indiquera également les modifications que pourront éprouver , par ces diverses causes , les fonctions organiques et les symptômes *matériels* qui en sont les résultats. Ainsi l'on mentionnera la couleur , l'odeur , la consistance , la durée , la quantité approximative d'un écoulement , d'une sécrétion quelconque , de la salive , de la transpiration , etc. A ces caractères, on ajoutera la fréquence ou la rareté pour les crachats , les vomissements , les selles et les urines , et si leur émission ou évacuation est plus ou moins difficile.

On notera exactement tout ce qui pourra éclairer le médecin sur la nature de certains symptômes *persistants*, tels que : toute espèce d'éruptions cutanées chroniques , fistules , ulcères , gerçures , excroissances quelconques, verrues, engorgements, tumeurs *extérieures* ou profondes , etc.

Les symptômes *moraux* et *intellectuels* doivent être rapportés avec beaucoup d'ordre et de soin. Il est rare , dans certain cas du moins , que le malade lui-même, puisse fidèlement tracer cette partie du tableau. Dans les maladies mentales cette tâche difficile doit être confiée à une personne intelligente, ou mieux encore à un homme de l'art.

Après que les renseignements commémoratifs et l'exposé de l'état actuel de la maladie seront terminés, le malade rappellera brièvement les symptômes mentionnés qui le fatiguent le plus.

Il est utile aussi que le médecin sache si le malade est né dans le lieu qu'il habite , quelles sont les maladies qui y règnent le plus habituellement et s'il en est d'épidémiques. Dans certains cas , quel-

ques renseignements sur la nature du climat, les principales dispositions géologiques du pays et les qualités des eaux, seraient indispensables.

Il est dans tous les cas toujours plus avantageux que le médecin prenne lui-même les premiers renseignements dont il a besoin sur la maladie à traiter. Le simple aspect du malade, les traits de son visage, sa démarche, ses réponses aux questions qu'on lui fait, certaines dispositions physiques ou morales que l'on ne peut expliquer, en apprennent souvent bien plus au médecin expérimenté que tout ce qu'on pourrait lui dire. Il en est de même pour le toucher et l'auscultation que ne peuvent pratiquer les personnes étrangères à l'art et qui, dans certaines affections organiques profondes, sont les principaux, quelquefois les seuls moyens d'investigation propres à donner une idée juste des caractères et de la nature de la maladie. Ainsi l'on ne s'en tiendra aux seuls renseignements par écrit, que lorsqu'il sera tout à fait impossible d'établir des rapports plus immédiats entre le médecin et le malade.

Pour la suite du traitement, le malade tiendra le médecin au courant de son état par des bulletins successifs qu'il lui adressera à certaines époques déterminées par ce dernier, à moins que quelque accident, l'apparition fortuite d'un symptôme important, une circonstance grave quelconque ne les nécessitent plus tôt. Le malade rendra succinctement compte de ce qu'il aura éprouvé de plus remarquable pendant la durée d'action du remède et tracera à grands traits le tableau de son état présent, en suivant, dans l'exposé des symptômes,

l'ordre indiqué plus haut ; il mentionnera les changements qui se seront opérés dans sa situation, c'est-à-dire, les symptômes qui auront cessé, les modifications que d'autres auront éprouvées et les nouveaux malaises qu'il pourrait ressentir. Il s'exprimera clairement, le plus courtement que possible, sans entrer dans aucun détail superflu ou étranger à sa maladie, et sans rien omettre d'essentiel.

Mais l'on ne peut traiter ainsi par correspondance que les maladies chroniques, qui ne sont pas susceptibles de variations, de changements fréquents dans leurs manifestations extérieures, c'est-à-dire, dans les symptômes qu'elles présentent. Quant aux maladies aiguës, à quelques exceptions près, cela est tout à fait impossible. Leur marche est trop rapide et le temps qui s'écoulerait entre le départ du bulletin et la réception des remèdes, changerait le plus souvent l'indication de ces derniers ; il est donc absolument nécessaire dans ces cas que le médecin puisse voir et examiner lui-même le malade, afin de juger de l'opportunité actuelle des médicaments qu'il emploie ; d'en éloigner, rapprocher ou alterner les doses et veiller à ce que les moyens hygiéniques soient conformes aux vrais principes de la doctrine homéopathique et en harmonie avec l'état du malade.

Ansichten
über die
specifische Curmethode
oder
Homöopathie

und
ihre Verhältniß zu anderen Heilarten,

gestützt auf die
Ergebnisse einer mehrjährigen Praxis,

mit
einem Anhange

vieler als Belege dienender Krankengeschichten

von

W. D i e z,

Doktor der Medicin und Chirurgie in Göttingen a. d. N.



Stuttgart,
Verlag von Ebner und Seubert.
1839.

„Non excogitandum, sed spectandum, quod natura faciat.“ „Opinionum commenta delet dies, naturae judicia confirmat.“

(Baco.)

„Experientia in rebus medicis debet animari ratiociniis, sine quibus nihil est, nisi res mortua et velut rudis indigestaque moles.“

(Linné.)

„Non possum in universum satis inculcare, simplicissimam medendi methodum compositae et generosiori plerumque esse praeferendam, feliciusque illos aegros e morbo evadere, qui naturae opus non turba-verint medicamentorum farragine aut multiplici operationem adhibitione.“

(Bursarius.)

V o r w o r t.

Es ist eine auffallende Thatsache, daß die Mehrzahl der Aerzte, welchen man doch nicht Gleichgültigkeit gegen andere neue Erscheinungen im Gebiete der Medicin zum Vorwurfe machen kann, eine Heilmethode näher kennen zu lernen und sich durch eigene Prüfung von ihrem Werthe oder Unwerthe zu überzeugen verschmähen, welche durch ihr vieljähriges Bestehen, durch ihre allmälige Verbreitung und durch die beifälligen Urtheile von Seiten unparteiischer, geachteter und dem flüchtigen Enthusiasmus der Jugend längst erwachsener, ärztlicher Autoritäten als sehr beachtungswerth und wesentlich verschieden von manchen anderen, mit Begeisterung aufgenommenen und eben so schnell wieder verlassenen medicinischen Systemen beurkundet hat. Ich gebe zwar gerne zu, daß in dem von Hahnemann aufgestellten Systeme und in der Form, in der er es veröffentlichte, Manches enthalten ist, was wissenschaftliche Aerzte von einem tieferen Eindringen in dasselbe abzuschrecken geeignet war. Ungeachtet aber im Laufe der letzten Jahre von homöopathischen Aerzten selbst das homöopathische Heilprincip der dasselbe entstellenden Thaten entkleidet worden ist, sucht doch immer noch ein Theil der Aerzte, den gegenwärtigen Stand der Dinge nicht kennend oder ignorirend, mit einem großen Aufwande von Gelehrsamkeit jene

bereits verlassenen Hahnemann'schen Grundsätze zu bekämpfen, und zieht fortwährend, anstatt die Erfahrungen über die Brauchbarkeit jenes Princip's genau und vorurtheil'sfrei practisch zu prüfen, gegen eine für die Sache selbst gleichgültige Theorie zu Felde, während andere, im Vertrauen auf die Aussprüche von jenen, sich nicht die Mühe nehmen, durch eigene Untersuchungen zu einem selbstständigen Urtheile in einer Sache zu gelangen, über welche sie doch abzusprechen sich nicht scheuen. —

Man sollte glauben, der wissenschaftliche Eifer der Aerzte würde durch die Wichtigkeit der Streitfrage, um deren Lösung es sich handelt, und die, möge die endliche Entscheidung ausfallen, wie sie wolle, schon wegen ihrer historischen Bedeutung und des Einflusses, den sie, wäre es auch nur als Ferment, auf die Entwicklung der Heilkunde ausüben muß und unlängbar schon ausgeübt hat, ein hohes Interesse darbietet, zur thätigen Mitwirkung in einer die Wissenschaft und das Menschenwohl gleich nahe berührenden Angelegenheit auf das Lebhafteste angeregt werden. — Es handelt sich ja nicht um die Begründung eines neuen, die früheren Heilmaximen entbehrlich machenden Systems, sondern um Constatirung oder Entkräftung von Erfahrungen und Thatfachen. Diese können, wenn sie die Probe bestehen, angenommen und zum Besten der Wissenschaft verwendet werden, ohne daß man zugleich alle Folgerungen, welche Andere aus denselben ableiteten, anerkennt und Parteigänger eines Systems wird. —

Sehr wahr sagt in dieser Hinsicht Rupp (Denkwürdigkeiten in der ärztlichen Praxis, 2r Bd. S. 217): „Die vielseitige Natur bleibt es auch im kranken Zustande, und bietet nicht bloß einen, sondern mehrere Wege dar, um den gesunden Zustand wieder herzustellen. Bald dient dazu das (homöopathische) Verfahren mit specifischen Arzneien, in ganz kleinen, kleinen, mittleren oder großen Gaben; bald die antipathische, bald die ableitende (allopathische) Behandlung, bald eine gleichzeitige Mithülfe der einen oder der andern Methode. Es kommt alles dabei auf die Umstände an. Der Arzt, welcher am bewandertsten, erfahrensten, am meisten Künstler ist, von den verschiedenen Wegen für den vorliegenden Fall den angemessensten, sichersten, kürzesten — neben der größten Einfachheit und ohne seinem Handeln selbst Hindernisse entgegenzusetzen — verständig einzuschlagen, wird der geschickteste seyn. Er zeigt sich vielseitig und doch einfach.“

Aber leider wurde durch absprechendes Verwerfen alles früher Bestandenen von der einen, und durch hartenädriges Festhalten an diesem und Verkennen von allem in der neuen Lehre enthaltenen Guten von der anderen Seite das, was ein würdiger Gegenstand für den Forschungsgeist der Aerzte gewesen wäre, in eine Parteisache verwandelt. —

In der Ueberzeugung, daß es im Interesse der Wissenschaft und Menschheit in hohem Grade wünschenswerth ist, daß sich eine größere Anzahl wissenschaftlicher und denkender Aerzte, als es bisher der Fall war,

, ernstlich und mit der zur Constatirung medicinischer Erfahrungen erforderlichen Beharrlichkeit der Prüfung des homöopathischen Heilverfahrens unterziehen und sich die Vervollkommnung desselben zur Aufgabe machen möchten, suchte ich durch ungeschminkte und alle Polemik ausschließende Darstellung der Ergebnisse meiner, in einem Zeitraume von vier Jahren am Krankenbette gemachten, Beobachtungen über die Vorzüge und Mängel dieser Heilmethode und durch Nachweisung des Einflangs derselben mit allgemein als wahr anerkannten Erfahrungen, sowie durch näheres Bezeichnen der Veränderungen, welche die Hahnemann'schen Lehrsätze im Laufe der Jahre erlitten haben und Hervorheben dessen, was sich als thätssächlich und wesentlich in der Homöopathie zum Unterschiede vor willkürlichen und unwesentlichen Bestimmungen und unstatthaften oder doch nicht genügend begründeten Folgerungen erwiesen hat, etwas dazu beizutragen, die unter den Aerzten noch herrschenden Vorurtheile gegen dieselbe bis zu dem Grade von Unparteilichkeit herabzustimmen, bei welchem ruhige Untersuchung und Besprechung der Thatsachen möglich ist. Wäre mir dieses auch nur theilweise gelungen, so könnte ich die Abfassung und Veröffentlichung vorliegender Schrift für kein überflüssiges Unternehmen halten.

Ehningen im December 1838.

Der Verfasser.

I n h a l t.

Erster Abschnitt. Die allgemeinen Bedingungen der Krankheitsheilung (S. 1—12.)

Seitenzahl

Zweiter Abschnitt. Die Heilmethoden. (S. 13—84.)

- 1) Darstellung derselben nach ihren Principien 13—16
- 2) Resultat meiner Beobachtungen über den praktischen Werth der homöopathischen Heilmethode in einzelnen Krankheitsformen 16—43
- 3) Absolute und relative Gegenanzeigen und Hindernisse für die Anwendung der homöopathischen Methode 43—49
- 4) Die Vorzüge der homöopathischen vor den anderen Heilmethoden in praktischer Hinsicht 49—52
- 5) Beleuchtung der gegen die Rationalität der Homöopathie erhobenen Einwürfe 52—60
- 6) Beleuchtung einiger weiteren Sätze, Behauptungen und Vorschriften Hahnemanns und eines Theils seiner Anhänger 60—72
 - a) Die Heilmethoden der älteren Medicin behalten ihren Werth neben der homöopathischen 60
 - b) Hahnemanns Geringschätzung der Naturheilskraft —
 - c) Unentbehrlichkeit der Krankheitsnamen 61
 - d) Hahnemanns Theorie des Heilungs-
Vorgangs auf homöopathischem Wege —
 - e) Die Psora-Theorie 61—64
 - f) Die homöopathischen Arzneigaben und Hahnemanns Bestimmungen darüber 64—65
 - g) Die homöopathische Verschlimmerung 65—68
 - h) Die Potenzir-Theorie 68—69
 - i) Die Wiederholung und Wirkungsdauer der homöopathischen Arzneimittel 69—70
 - k) Die Lehre von den Zwischenmitteln und der Verwandtschaftsfolge homöopathischer Arzneimittel 70
 - l) Antidote und antidorische Wirkung homöopathischer Arzneimittel 70—71
 - m) Die homöopathische Arzneimittel-Vereinigung 71
 - n) Die Isopathie 71—72

7) Die Einfachheit der ärztlichen Verordnung; Arzneigemische und Verbindung mehrerer Heil- methoden	72—75
8) Die homöopathische Krankenblatt	75—79
9) Das Selbstdispensiren der homöopath. Ärzte	79—84
Dritter Abschnitt. Erfahrungs-Belege für den Werth des homöopathischen Heilverfahrens (S. 85—191.)	
1) Entzündungs-Krankheiten	85—108
a) Hirnentzündung	85—87
b) Augenentzündung	87—91
c) Halsentzündung	91—94
d) Häutige Bräune	94—59
e) Lungenfell- und Lungenentzündung	95—100
f) Entzündung der weiblichen Brustdrüse	100—101
g) Bauchfellentzündung	102—104
h) Folgen von Quetschungen	104—106
i) Rothlauf	106—108
2) Zellgewebs-Verhärtung am Halse	109—114
3) Wassersucht nach Scharlachfieber	115—116
4) Catarrh, Husten, Blutspeien, Lungen- schwind- und überfliegender Athem	116—123
5) Rheumatismus und Gicht	123—131
6) Acutes und chronisches Erbrechen, Diarrhö und Brechrühr	131—138
7) Die Ruhr	138—140
8) Nervenfieber	140—143
9) Scropheln und chronische Hautausschläge	143—151
10) Hämorrhoiden	151—153
11) Syphilitische Krankheiten	153—155
12) Fehlgeburt, Gebärmutterblutfluß und Anomalieen der Menstruation	156—167
13) Bleichsucht	167—169
14) Krankhafte Zustände Schwangerer u. Gebärender	169—176
15) Schwindel und Schlagfluß	176—179
16) Neuralgien	179—189
a) Hemikranie	179—181
b) Neuralgie der Brust	181—183
c) Cardialgie	183—187
d) Kolik	187—189
17) Convulsivische Krankheiten	189—191
a) Epilepsie	189
b) Spasme	189—191

Erster Abschnitt.

Die allgemeinen Bedingungen der Krankheitsheilung.

Der Organismus, dessen sämmtliche Verrichtungen auf die Erhaltung und Fortpflanzung seiner selbst berechnet sind, entwickelt sich bis auf einen gewissen Grad selbstständig nach eigenen, ihm innewohnenden Gesetzen. Er unterliegt aber zugleich als ein Theil der Körperwelt fremden Einwirkungen und bedarf derselben nothwendig zu seinem Bestehen und seiner Entwicklung. Seine Selbstständigkeit ist beschränkt durch seine Abhängigkeit von relativ oder absolut äußeren Agentien und seine Bestimmbarkeit durch diese. Dadurch ist die Möglichkeit und unter gewissen Umständen die Nothwendigkeit seines Erkrankens gegeben. Krankheit kann, da sie nur organischen Körpern als solchen zukommt, und sich durch, der Lebenskraft eigenthümlich und ausschließlich angehörige, wenn gleich vom gesunden Zustande abweichende, Erscheinungen kund gibt, auch mit den Ursachen, durch welche sie hervorgerufen wurde, auf keinerlei Weise identificirt werden kann; nicht als etwas außerhalb der Lebenshätigkeit Befindliches gedacht werden, sie muß vielmehr für eine Modification des Lebens selbst, und zwar, weil jede Krankheitschädlichkeit vermöge der ihr eigenthümlichen Qualität und der, jedem einzelnen Organe zukommenden, besonderen, von den übrigen Organen verschiedenen Natur und Verrichtung, immer nur eine locale Primärwirkung auf den Organismus äußern kann, als einseitige, qualitativ und quantitativ von dem normalen Zustande abweichende, mit gleichzeitiger Form- und Mischungsveränderung verbundene Thätigkeit eines Organs oder Systems angesehen werden, gegen welche der übrige Organismus oder andere Theile des Systems zum Zwecke der Ausgleichung der

Dies, Sympathie.

Disharmonie reagiren. Da mithin die Krankheit ursprünglich immer local, und durch dieselbe das Leben unmittelbar nicht in seiner Totalität ergriffen, und dessen relative Selbstständigkeit und Selbsterhaltungstendenz nicht aufgehoben ist, so muß ein Zurückführen des kranken Zustandes zum Normal durch die Lebenskraft allein, oder, weil der Organismus auch seine Bestimmbarkeit durch äußere Agentien nicht verloren hat, unter Beihülfe gewisser, jenem veränderten Zustande angemessener, Einwirkungen von außen möglich seyn. — Alles, was überhaupt eine Beziehung zum Leben hat, kann unter gewissen Umständen eben sowohl krank machend, als heilend wirken; auch findet zwischen Giften, Arzneimitteln und Nahrungsmitteln, sofern sie als Heilmittel benützt werden, nur ein relativer Unterschied statt. Je bedeutender die Abweichungen vom Normalzustande des Organismus sind, und je weniger derselbe aus eigenen Kräften dieselben auszugleichen im Stande ist, um so weniger genügt zur Erreichung des Heilzweckes das Modificiren der allgemeinen Lebensbedingungen (diätetische Vorschriften), und um so mehr bedarf es der Einwirkung solcher Dinge, welche dem Organismus gegenüber sich mehr heterogen verhalten, in stärkern Conflict mit demselben treten und vom Normal abweichende Lebenserscheinungen in ihm hervorzurufen im Stande sind (Gifte und Arzneimittel). Die Einwirkungen der auf das Leben Einfluß äussernden Dinge lassen sich auf zwei Hauptarten zurückführen: sie erfolgen entweder nach den auch für leblose Körper gültigen physikalischen (chemischen oder mechanischen) Gesetzen, oder sie sind verschieden von diesen, und lassen sich nur von den Gesetzen des Lebens ableiten (vitale, dynamische Wirkungen im engeren Sinne). Diese verschiedenen Arten von Wirkungen sind häufig mit einander verbunden, doch so, daß verschiedenen Agentien, oder auch demselben Agens, je nach der Form, in der es einwirkt, die eine oder andere Wirkungsweise vorzugsweise zukommt. Die eigentlichen Arzneiwirkungen, deren sich der Arzt zur Heilung von Krankheiten bedient, sind vorherrschend dynamischer Natur. — Da, wie oben bemerkt wurde, die Wirkung jeder, auf

den Organismus einwirkenden Potenz sich ursprünglich auf ein bestimmtes Gewebe, Organ oder System bezieht, so läßt sich der Begriff des Specifischen, wenn mit diesem Ausdrucke die eigenthümliche, weder durch mechanische noch chemische Gesetze erklärbare, und unabhängig von der Einverleibungsstelle sich aussprechende Beziehung eines Agens zu einer bestimmten Seite des Organismus bezeichnet wird, nicht nur auf solche Stoffe, welche vorzugsweise ein einzelnes Organ afficiren, wie opium, belladonna (Gehirn), nux vomica (Rückenmark und Gangliensystem), digitalis (Herz), mercurialia (Speichelbrüsen), emetica und laxantia (Magen- und Darmkanal) u. s. w., sondern auch auf die übrigen, dynamisch wirkenden Arzneimittel und Gifte, wie überhaupt auf alle dynamischen Einflüsse anwenden. Uebrigens muß zwischen specifischen Potenzen überhaupt und specifischen Heilmitteln wohl unterschieden werden. Was die Homöopathie unter den letzteren versteht, und wodurch sich diese von den specificis der alten Schule unterscheiden, wird weiter unten gezeigt werden.

Die Grundblage und erste Bedingung der ärztlichen Wirksamkeit ist nach dem Obigen die im gesunden Zustande als Selbsterhaltungstrieb, im kranken als Naturheilkraft sich aussprechende, selbstständige, aber zugleich durch äußere Einflüsse bestimmbare Lebensthätigkeit. — Um beurtheilen zu können, ob und wie weit die sich selbst überlassene Lebenskraft die, durch die Krankheit gesetzte, Disharmonie im Organismus auszugleichen im Stande ist, und im Verneinungsfalle, welche künstliche Vorkehrungen erforderlich sind, um die Naturthätigkeit in ihrer Heiltenenz am wirksamsten zu unterstützen, ist auf der einen Seite die Kenntniß der Krankheit, ihrer Natur und ihrem Grade nach (Diagnostik), und der Wege, welche die Natur zur Erreichung des Heilzwecks einschlägt (Physiatrik), auf der andern die Kenntniß der Beziehungen, welche zwischen äußeren Potenzen und bestimmten Seiten des Organismus statt finden, und des Verhaltens des letzteren im kranken Zustande gegen die Einwirkung jener (Pharmacodynamik), nothwendig.

Unter Natur, nächster Ursache oder Wesen der Krankheit kann in practischer Beziehung nicht die, den wahrnehmbaren Krankheitserscheinungen zu Grunde liegende Veränderung in dem Lebensproceß, d. h. der eigentliche letzte Grund der Krankheit verstanden werden, weil dieser bis jetzt eben so wenig erforscht oder erforschbar ist, als der letzte Grund des Lebens selbst, und jeder Versuch, denselben zum Heilobjecte zu machen, auf den schlüpfrigen Boden einer, an sich nicht verwerflichen, aber bei ihrer practischen Anwendung, da, wo es sich um das höchste irdische Gut des Menschen handelt, wegen möglicher und sogar wahrscheinlicher Täuschung, sehr gefährlichen Speculation führt. Mit jenen Ausdrücken kann man nur die erkennbare Reihe von Erscheinungen am lebenden und todtten Organismus bezeichnen wollen, welche sich als nothwendige Aeußerungen des veränderten Lebensprocesses manifestiren, und welche als die unterscheidenden und charakteristischen Merkmale eines bestimmten Krankheitsprocesses angesehen werden müssen.

Die Symptome stellen sich theils als Veränderungen der Thätigkeit, theils als Modificationen des Stoffes dar. Beide Reihen von Krankheitserscheinungen müssen als einander gegenseitig bedingend und nothwendig zugleich bestehend gedacht werden, weil keine Kraftäußerung ohne entsprechende Stoffveränderung, und namentlich keine Lebensäußerung ohne Veränderung eines Theils der organischen Materie denkbar ist. Ungeachtet aber beide an sich von gleichem Werthe sind, so muß sich der Arzt doch hauptsächlich an die ersteren, nämlich die dynamischen Erscheinungen halten, weil die feinsten materiellen Abweichungen vom Normal weder am Lebenden, noch am Todten erkennbar sind.

Zur Ausmittlung der Natur der Krankheit im angegebenen Sinne ist vor Allem eine vollständige und genaue Auffassung der am Lebenden sich darstellenden Krankheitserscheinungen erforderlich. Da diese aber, je nachdem sie von primär oder secundär erkrankten, oder von den gegen die Krankheit reagirenden Organen oder Systemen ausgehen, einen sehr verschiedenen und beziehungsweise entgegengesetzten Werth haben, so müssen sie nach ihrem natürlichen Zusammenhange,

Ihrer Aufeinanderfolge und physiologischen Bedeutung gewürdigt, und die primären, auf den Heerd der Krankheit sich beziehenden, von den secundären, die allgemeinen von den individuellen, und die eigentlichen Krankheits-Symptome von den reactionären Erscheinungen getrennt werden. Dasselbe Verfahren ist bei der Beurtheilung der im Leichname sich darstellenden Abnormitäten zu beobachten.

Da die von der Qualität der krankmachenden Ursachen abhängige Modification der Natur der Krankheit sich nicht immer klar und auf leicht erkennbare Weise in den Symptomen ausdrückt, so ist in manchen Fällen die Kenntniß und Berücksichtigung der äußern und innern Krankheitsursachen ein unentbehrliches Hülfsmittel zur vollständigen Erkenntniß der Krankheit.

Zuweilen kann sich auch der Arzt genöthigt sehen, auf bloße Vermuthungen über die Natur der Krankheit hin, oder durch einzelne oder sämmtliche Symptome geleitet, Arzneimittel anzuwenden, und aus der Wirkung derselben (*ex juvantibus et nocentibus*) auf den Charakter der Krankheit zu schließen.

Es genügt jedoch behufs des Heilzweckes nicht, die Krankheit als Gattung und Art erkannt zu haben; sie muß vielmehr, weil individuelle Verhältnisse und zufällige Nebenumstände häufig von entscheidendem Einflusse auf den Gang derselben sind, als Individuum aufgefaßt und behandelt werden. Hieraus ergibt sich der Werth und die Wichtigkeit der secundären Symptome. Es erscheint aus diesem Grunde eben so verwerflich, nur das Generelle und Gemeinschaftliche mit Vernachlässigung des Besonderen und Einzelnen im Auge zu behalten, und hierauf allgemeine Indicationen für die Behandlung zu gründen, als, nach Sahnemann's Lehre, ausschließlich die nackte, zusammenhangslose Gesamtheit der Symptome des einzelnen Krankheitsfalles zur Richtschnur des Handelns zu nehmen. Beides ist einseitig und unpraktisch, letzteres zugleich unwissenschaftlich.

Ueber die Vorgänge, welche die Lebenskraft einleitet, um die Krankheiten durch eigene Thätigkeit zu beseitigen, sind besonders in der neuesten Zeit genaue, und in das Einzelne eingehende Nachforschungen

von F. Jahn, Werber und Schrön gegeben worden. Die Entwicklung des Ganges und der Ergebnisse ihrer Forschungen würde mich aber zu weit vom speciellen Zwecke vorliegender Schrift abführen; ich begnüge mich daher in Betreff des näheren hieher Gehörigen auf ihre Schriften zu verweisen.

Wenn die Erkenntniß der Krankheit in allgemeiner und besonderer Beziehung, und der Wege, welche die Natur zu ihrer Beseitigung selbstthätig einschlägt, wesentliche Erfordernisse für den Arzt, als Heilkünstler, sind, so besteht die dritte nicht minder wichtige Aufgabe für ihn in der Erkenntniß der Arzneikräfte, welche ihm als Werkzeuge dienen sollen, die Natur in ihren Heilbestrebungen zu unterstützen und zu leiten. Diese Kenntniß muß eben so beschaffen seyn, wie die Kenntniß der Krankheit; sie muß nicht nur die constanten und allgemeinen Wirkungen, welche ein Arzneimittel in einer bestimmten Sphäre des Organismus hervorbringt, sondern auch die besonderen Modificationen umfassen, welche individuelle Umstände, Alter, Geschlecht, Constitution, Temperament, physischer Zustand, Lebensweise, Tages- und Jahreszeiten, Temperatur- und Witterungsverhältnisse in jenen veranlassen. Dabei ist ebenso, wie bei der Beurtheilung der Krankheit, zwischen primären und secundären Symptomen des Arzneimittels, sowie zwischen diesen (der eigentlichen Arzneiwirkung, Erstwirkung) und den Reactions-Symptomen von Seiten des Organismus (Nachwirkung) wohl zu unterscheiden.

Um zu dieser Kenntniß zu gelangen, gibt es mehrere Wege. Der geradeste und sicherste ist der, dieselben durch Versuche an gesunden Organismen zu erforschen. Vor der Begründung des homöopathischen Heilprinzips durch Hahnemann wurden, mit wenigen Ausnahmen, solche Versuche nur mit heftigwirkenden Substanzen (Giften), und größtentheils an Thieren angestellt. Aber, abgesehen davon, daß eine Menge wirksamer Arzneimittel von diesen Untersuchungen ausgeschlossen blieb, weil man, wie es scheint, nicht daran dachte, daß dieselben, obgleich sie schon längst und vielfältig in Krankheiten in Anwendung gebracht wurden, auch bei Gesunden Wirkungen äußern

würden, oder, weil man die Erforschung dieser Wirkungen für zu unwichtig hielt, konnten die Resultate dieser Experimente, bei der Verschiedenheit zwischen dem menschlichen und thierischen Organismus und der beschränkten Mittheilungsfähigkeit von diesem, nur einen relativen Werth haben. Hahnemann hat das große Verdienst, zuerst die Nothwendigkeit der Prüfung sämmtlicher Arzneikörper am gesunden Organismus nachgewiesen und durch viele, von ihm angestellte Versuche den Schatz unseres pharmacodynamischen Wissens bereichert zu haben, obgleich nicht zu läugnen ist, daß er und Mehrere seiner Anhänger auch hier, wie bei der Diagnostik der Krankheit, zu oberflächlich zu Werke giengen, und den organischen Zusammenhang unter den durch die Arzneimittel hervorgerufenen Symptomen und überhaupt die oben bezeichneten Requisite zu wenig berücksichtigten. Nach welchen Principien, und mit welchen Cauteleu übrigens die Versuche an Gesunden anzustellen, und die Ergebnisse derselben aufzufassen sind, ergibt sich theils aus dem Gesagten, theils wurde dieser Gegenstand von mehreren Aerzten, namentlich neuerdings von Schrön in seinem Buche über Natur-Heilprocesse und Heilmethoden §. 178 ff. so erschöpfend beleuchtet, daß ich mich hier des Specielleren darüber enthalten, und nur noch dem, gegen den Nutzen und die Nothwendigkeit solcher Versuche vorgebrachten Einwurfe begegnen zu müssen glaube, es handle sich für den Arzt, als solchen, weniger darum, zu wissen, wie die Arzneimittel bei Gesunden, als vielmehr, wie sie bei Kranken wirken. Hätte man nicht durch Zufall oder Instinkt den Nutzen gewisser Substanzen in gewissen Krankheiten kennen gelernt, und dadurch einen, wenn auch unsicheren, Anhaltspunkt für die Anwendung von Arzneimitteln in Krankheiten gewonnen, so wäre man von selbst und nothgedrungen zur Prüfung der Arzneimittel an Gesunden geführt worden, weil Versuche mit denselben an Kranken, ohne einige vorläufige Kenntniß ihrer Wirkungen, all zu unsicher und gefährlich gewesen wären. Wenn nun auf der einen Seite, wie im Folgenden näher gezeigt werden wird, die auf zufällige Erfahrungen über die Heilkräftigkeit eines Mittels gestützten

Beobachtungen an Kranken keine erschöpfende Kenntniß der Arzneikräfte gewähren konnten, auf der anderen eine solche die Bedingung eines möglichst erfolgreichen ärztlichen Wirkens ist, so muß, da kein anderer Weg, zu derselben zu gelangen, bekannt ist, der Nutzen und die Unentbehrlichkeit der Arzneimittel-Prüfungen an Gesunden anerkannt werden, wenn anders die größtmögliche Vervollkommenung der ärztlichen Kunst erzielt werden soll. Es ist überhaupt eine den Gesetzen der Denkkraft entsprechende und für jede wissenschaftliche Untersuchung gültige Regel, von den relativ einfachsten und am leichtesten zu erforschenden Verhältnissen zu den verwickelteren und schwierigeren überzugehen, zuerst über die am wenigsten trüglischen Seiten eines Gegenstandes Licht zu verbreiten, und nachher erst denselben nach seinen übrigen, eher zu Täuschungen Veranlassung gebenden Beziehungen zu ergründen. Wie demnach natur- und vernunftgemäß die Physiologie der Pathologie vorangehen muß, so auch die Kenntniß der Arzneiwirkungen im normalen (relativ einfachen) der Erforschung derselben im abnormen (relativ complicirten) Zustande.

Ein weiteres Mittel, unser Wissen in dieser Beziehung zu erweitern, bieten absichtliche, oder zufällige Vergiftungen dar. Diese ergänzen gewissermaßen das so eben angegebene Verfahren, weil die Prüfung giftiger Substanzen durch die Rücksicht auf die Gesundheit und das Leben der Versuchs-Personen eine nothwendige Beschränkung erleidet.

Was endlich die Beobachtungen an Kranken betrifft, die Hauptquelle, aus welcher früher die Kenntniß der Arzneiwirkungen geschöpft wurde, so konnten dieselben aus mehreren Gründen keine reinen und umfassenden Ergebnisse liefern. Einmal wurden die Mittel selten unvermischt, sondern meistens mehrere zugleich in Anwendung gebracht, wobei entweder die Eigenthümlichkeit der einzelnen, in der Mischung enthaltenen Stoffe völlig verloren gieng, so daß die eingetretenen Wirkungen dem *compositum*, als solchem, zuzuschreiben waren, oder, wenn auch das einzelne Mittel die ihm eigenthümlichen Wirkungen hervorbrachte, die Ausmittlung des, jedem zukommenden Antheils an der Wirkung sehr schwierig oder unmöglich seyn mußte.

Mit eben so großen Schwierigkeiten mußte häufig auch die Unterscheidung der Krankheits- und der ihr entsprechenden Reactions-Symptome von denen des Arzneimittels verbunden seyn, mochte dieses unvermischt, oder in Verbindung mit anderen angewendet werden, und zwar um so mehr, je weniger heftig und auffallend das Mittel wirkte, und je weniger genau gekannt der natürliche Verlauf der Krankheit, und je complicirter sie war. Diese Schwierigkeit mußte durch den Umstand noch bedeutend vermehrt werden, daß bei einem, vom Normal abweichenden Zustande des Organismus die Wirkungen des Arzneimittels gleichfalls Modificationen erleiden, indem sie in dem Verhältnisse, als die Erregbarkeit der Theile, zu welchen sie eine Beziehung haben, erhöht oder vermindert ist, stärker oder schwächer, als im gesunden Zustande hervortreten, nach gewissen Richtungen selbst ganz unentwickelt bleiben, oder sich nur durch Steigerung oder Beschränkung der Krankheitserscheinungen äußern müssen. Wenn auch nicht in Abrede gezogen werden kann, daß es den Bemühungen der Aerzte, in einer langen Reihe von Jahren, durch wiederholte Anwendung desselben Mittels in verschiedenen Zusammensetzungen und verschiedenen Krankheitszuständen, gelungen ist, über die Wirkungen vieler Arzneimittel und Arzneimischungen, besonders in Beziehung auf ihre hervorstechenden Eigenthümlichkeiten Aufschluß zu geben, und anerkannt werden muß, daß die Homöopathie manigfachen Nutzen aus diesen Beobachtungen gezogen und durch dieselben einen Anhaltspunkt zu weiteren Untersuchungen gewonnen hat, so lehrt doch die Erfahrung, daß die charakteristischen Unterscheidungsmerkmale einzelner Medicamente und, selbst bei den genauer gekannten Mitteln, manche, besonders die feineren, spezifischen Beziehungen unerforscht, und mehrere, sehr wirksame Arzneikörper ganz unbeachtet und unbenützt geblieben sind, eine Behauptung, für welche die homöopathischen Arzneimittellehren und die zahlreichen, auf homöopathischem Wege bewerkstelligten Krankheitsheilungen hinreichende Belege liefern. Die Arzneiprüfungen an Gesunden sind somit als das naturgemäße und sicherste Mittel zu betrachten, um theils neue

Arzneimittel kennen und gebrauchen zu lernen, theils den Inhalt der älteren *materia medica* zu prüfen, zu läutern und zu vervollständigen, während die Erfahrungen am Krankenbette die letzte Probe für die Richtigkeit der, durch jene erhaltenen Resultate abgeben. — Die früher vernachlässigte Bearbeitung dieses Feldes der Wissenschaft und die davon herrührende, mangelhafte Kenntniß der Arzneiwirkungen, besonders in ihren specifischen Richtungen, hatte zur Folge 1) daß bei der Classification der Arzneimittel häufig dynamisch verwandte getrennt, und verschieden oder selbst entgegengesetzt wirkende zusammengestellt wurden, wobei ich nur an die zwar chemisch verwandten, aber in Beziehung auf ihre specifischen Wirkungen unter sich so verschiedenen *tonica*, *excitantia*, Säuren, Salze u. s. w. erinnere; 2) daß die Phantasie bei der Beurtheilung therapeutischer Erfolge, in Ermanglung des, durch die Arzneiprüfungen an Gesunden gewonnenen Prüffleins der angeblichen Erfahrungen, einen zu großen Spielraum erhielt, und Vermuthetes, Fingirtes und Halbwahres nicht selten als Constatirtes und Thatsächliches in die *materia medica* aufgenommen wurde; 3) daß, weil man den Wirkungskreis des einzelnen Mittels zu klein und beschränkt annahm, fast in allen Fällen Arzneigemische und die gleichzeitige Anwendung mehrerer Heilmethoden zur Erfüllung einer bestimmten Indication als nothwendig erachtet wurden; 4) daß nur die auffallenden, beim Gebrauche großer und öfters wiederholter Gaben eintretenden Erstwirkungen der Arzneimittel nach allgemeinen Indicationen (um zu schwächen oder zu stärken, zu reizen oder zu beruhigen, Ausleerungen zu bewirken oder zu hemmen u. s. w.) bei der Behandlung von Krankheiten benützt, die specifischen Kräfte derselben aber, und daher auch die speciellen und individuellen Eigenthümlichkeiten des concreten Krankheitsfalles, wenn sie auch noch so genau erforscht und erkannt waren, nicht gehörig berücksichtigt werden konnten.

Kennt man die Wirkungen eines Arzneimittels im gesunden Zustande genau und vollständig, so fragt es sich, wie sich dieselben im kranken Zustande verhalten, und wie sie behufs des Heilzwecks

benutzt werden können? Hierüber kann wiederum nur die Erfahrung und der Versuch Aufschluß geben, wobei folgende Punkte in Betracht kommen: 1) Welche Veränderungen erleiden die Wirkungen des Arzneimittels auf der einen und die Krankheits- und Reactions-Erscheinungen auf der andern Seite, wenn jene zu dem erkrankten Organe oder Systeme in direkter Beziehung stehen, und zwar a) wenn sie in demselben einen der Krankheit analogen, oder b) einen von ihr verschiednen, oder c) einen ihr entgegengesetzten Proceß hervorrufen? 2) Welche Veränderungen erleiden sie, wenn sie zu einer andern, als der primär erkrankten Seite des Organismus Beziehungen haben, und zwar a) wenn sie secundär erkrankte, oder gegen die Krankheit reagirende, antagonistisch oder sympathisch mit dem ursprünglich leidenden Theile verwandte, oder b) mit demselben in keiner nähern, als der allgemeinen organischen Verbindung stehende Organe auf eine α) den Krankheits-Erscheinungen entsprechende, oder β) von ihnen abweichende, oder γ) denselben entgegengesetzte Art afficiren.

Diese Fragen, so weit deren Beantwortung bei den unvollständigen Resultaten, welche die Beobachtungen hinsichtlich der angeführten Verhältnisse bis jetzt ergeben haben, möglich ist, finden ihre natürliche Erledigung bei der Betrachtung der einzelnen, auf jene Erfahrungen sich stützenden Heilmethoden, welche den Gegenstand des nächsten Abschnitts ausmacht. —

Die Wichtigkeit und Unentbehrlichkeit tüchtiger Kenntnisse sowohl in den propädeutischen Wissenschaften (Chemie, Geognosie, Botanik, Zoologie, vergleichende Anatomie, Physik, Mathematik, Logik, Psychologie und Philosophie), als in den theoretischen Fächern der Medicin (Naturgeschichte des Menschen, Anatomie, Physiologie, Pathologie, Semiotik, Nosologie und Geschichte der Medicin) für den Arzt, gleich viel, welcher Schule er angehöre, ergibt sich aus dem bisher Gesagten von selbst. Ohne diese Hülfsmittel kann er den Anforderungen, welche die Wissenschaft und Kunst an ihn macht, nur in beschränktem Maße Genüge leisten, er wird, um mich der

Worte eines der Wissenschaft zu früh entriffenen academischen Lehrers zu bedienen, bei aller im Einzelnen erlangten Fertigkeit nur ein Fabrikarbeiter seyn, der in der großen Maschine des Organismus und der Welt nur einen kleinen Theil, ein einzelnes, kleines Rad kennt und zu behandeln versteht, immer wird er in seiner Wissenschaft ein Plebejer und unter der Vormundschaft des gelehrten Adels bleiben, dem oft wenig an der Emancipation solcher Seloten liegt, ein routinier für sein ganzes Leben, bei dem mit der Gemeinheit in der Wissenschaft selten einiger Adel der Gesinnung gepaart ist. —



Zweiter Abschnitt.

Die Heilmethoden.

1) Darstellung derselben nach ihren Principien.

Unterwirft man das gewöhnliche, im Gegensatze zu der Homöopathie fälschlicher Weise so genannte allopathische * Heilverfahren einer umsichtigen Prüfung, so findet man, daß dasselbe, wenn man von rein chemischen und mechanischen Eingriffen, von welchen die letzteren fast ausschließlich der Chirurgie und Geburtshülfe anheim fallen, und welche bei jeder, auf dynamische Wirkungsweise der Arzneimittel gegründeten Curart, unbeschadet ihres Principis, statt haben können, absteht, aus drei Heilmethoden zusammengesetzt ist, von denen im concreten Krankheitsfalle meistens mehrere und nicht selten alle zugleich in Anwendung gebracht werden, nämlich der antipathischen, allopathischen und specifischen Methode. **

Die antipathische, deren Grundsatz „*contraria contrariis curentur*“ ist, beruht auf der Erfahrung, daß das durch die Krankheit

* Wenn ich mich demungeachtet in dieser Schrift des Wortes: allopathisch hie und da in dem angeführten Sinne bediente, so geschah es der Kürze halber. Was durch dasselbe bezeichnet werden soll, ergibt sich jedesmal aus dem Zusammenhange von selbst.

** Die Thatfachen, welche der Verfasser des Aufsatzes: Die dynamischen Heilmethoden (s. Hygea Bd. VIII., Hft. 6.) zur Begründung eines weiteren, von ihm unter dem Namen: excitirende oder perturbirende Heilmethode aufgeführten Curwegs zusammengestellt hat, dürften größten Theils dem nach allgemeinen Indicationen angewendeten antipathischen, zum Theile aber auch dem allopathischen Heilprincip anheimfallen.

gestörte Gleichgewicht zwischen den Functionen des Organismus vermittelst solcher Arzneimittel wieder hergestellt werden kann, welche durch ihre Ersthwirkung beim Gesunden das betreffende Organ oder System in einen der Krankheit entgegengesetzten Zustand zu versetzen im Stande sind. Sie gründet sich auf das allgemeine Naturgesetz, daß sich Gegensätze aufheben. Der Antipathiker bedarf im Allgemeinen zur Erreichung des Heilzwecks starker und oft wiederholter Arzneigaben, weil er der kranken Richtung im Organismus direct und gewaltsam entgegen zu treten hat. Seine Methode ist, weil er sich solcher Arzneimittel bedient, welche unmittelbar auf das erkrankte Organ einwirken, eine directe.

Die allo- oder heteropathische (ableitende, revulsorische) Heilmethode gründet sich auf die nach den Gesetzen des consensus und antagonismus, oder nach Zehn durch die speciell-sympathische Reaction des Organismus erfolgenden Vorgänge, welche die Natur häufig zur Beseitigung einer Krankheit einleitet. Sie ist somit, wie die antipathische, eine naturgemäße, aber, sofern sie mit ihren Mitteln nicht das erkrankte Organ, sondern andere, durch Lage, Function oder Structur mit diesem in Verwandtschaft oder polarem Gegensatz stehende Organe in Anspruch nimmt, ein indirecter Heilweg. Sie erfordert, weil durch sie der natürliche Zug der Lebenshätigkeit von der ursprünglich kranken Seite des Organismus nach einer mehr oder weniger gesunden künstlich abgeleitet werden soll, zur Realisirung des Heilzwecks gleichfalls eine starke und anhaltende Einwirkung der Arzneimittel.

Die specifische Methode endlich, wie sie von den Aerzten der alten Schule gehandhabt wurde, beruht auf reiner Empirie, auf der Beobachtung nämlich, daß gewisse Arzneimittel sich gegen gewisse Krankheitsformen, z. B. Quecksilber gegen syphilis, Schwefel gegen Krätze, china gegen Wechselfieber u. s. w. hülfreich bewiesen, ohne daß ihre Wirkungsweise den gangbaren Ansichten gemäß erklärt werden konnte. Aus diesem Grunde geriethen auch die specifica bei der Mehrzahl der Aerzte in Mißcredit, welche, da sie dieselben in vielen

Fällen nicht entbehren konnten, ihre Wirkung einer herrschenden Theorie, so gut es eben gehen wollte, anzupassen suchten. Abgesehen von den mit den angeführten specifischen Mitteln ausgeführten Curen obiger Krankheiten, kommen, wie dieß aus den Ergebnissen der an gefunden Organismen angestellten Arzneimittel-Prüfungen klar hervorgeht, manche anders bedeuteete Krankheitsheilungen, wenigstens zum Theile, auf Rechnung des specifischen Heilprinzips zu stehen. Hahnemann gebührt der Ruhm, durch Aufstellung des der homöopathischen, Heilmethode zu Grund liegenden Ähnlichkeits-Prinzips (*similia similibus curentur*) den Weg gezeigt zu haben, auf welchem, zum Unterschiede von der generellen, den Einzelfall hauptsächlich nur in quantitativer Hinsicht berücksichtigenden Anwendungsweise specifischer Mittel von Seiten der ältern Schule, für jeden concreten Krankheitsfall das specifische Heilmittel gefunden werden kann. Diese Methode beruht auf der Erfahrung, daß die Lebenskraft in ihren Heilbestrebungen auf sehr wirksame Weise durch Arzneimittel unterstützt werden kann, welche auf das erkrankte Organ oder System direct und auf eine der Krankheit qualitativ entsprechende, aber nicht völlig gleiche Art (was nur mittelst desselben Agens geschehen könnte, das die Krankheit hervorrief) einwirkt, und zwar, wie dieß von Hahnemann, Rau u. A. angedeutet und von Schrön (s. dessen oben angeführte Schrift 2. Theil, S. 164 ff.) vollständiger entwickelt worden ist, kraft des im Organismus waltenden Gesetzes der Nach- oder Gegenwirkung. Sie bedarf, um der Krankheit, als quantitativer Größe, mit Erfolg entgegenzutreten, einer kleineren Gabe des entsprechenden Mittels, als die beiden andern Methoden, weil sie die Tendenz der Lebenskraft, die Krankheit durch eine ihr und zugleich der ihr verwandten Erwirkung des angewendeten Mittels entgegengesetzte Nachwirkung zu neutralisiren, direct unterstützt und begünstigt.

Obgleich streng genommen alle drei Heilmethoden, sofern sie sich sämmtlich, wenn auch nicht ausschließlich, dynamisch, oder im weiteren Sinne des Wortes specifisch wirkender (s. S. 3.) Potenzen bedienen,

specifische genannt werden könnten, so verdient diesen Namen doch vor den andern die homöopathische Heilmethode, weil ihre Mittel zu einem bestimmten Organe oder Systeme und zugleich zu der Natur des einzelnen Krankheitsfalles in einem specifisch verwandten, nicht, wie bei der antipathischen Methode, in einem specifisch entgegengesetzten Verhältnisse stehen müssen, während die allopathische Methode nur mittelbar und indirect auf die ursprünglich erkrankten Organe und Systeme einwirkt. — Durch den Namen Homöopathie wird passend das bei der Wahl des specifischen Heilmittels leitende Princip der Aehnlichkeit angedeutet; es darf ihm jedoch keine tiefere, die Erklärung des Heilvorganges selbst nach einer bestimmten Theorie in sich schließende Bedeutung beigelegt werden, weil das durch Erfahrung Bewährte des Wechsels der Theorien überhoben bleiben muß.

2) Resultate meiner Beobachtungen über den praktischen Werth der homöopathischen Heilmethode in einzelnen Krankheitsformen.

Wer sich von den in der homöopathischen Lehre enthaltenen Wahrheiten und ihrem hohen praktischen Werthe überzeugen will, der braucht dieselbe, nachdem er sich mit ihren Grundsätzen und den Wirkungen der Arzneimittel auf Gesunde vertraut gemacht hat, nur einer unbefangenen und mit ernstlichem Streben nach Wahrheit unternommenen Prüfung am Krankenbette zu unterwerfen. Er wird bald durch unerwartete Erfolge sein früheres Urtheil über diese Methode zu ändern sich bewogen finden, und, wenn er auch nicht alle Verheißungen Hahnemanns in Erfüllung gehen sieht, doch so viel Gutes und so viele noch unentwickelte, aber eine reichliche Ausbeute für die Wissenschaft versprechende Keime in ihr entdecken, daß er für die auf das Studium derselben verwendete Zeit und Mühe in vollem Maße sich für entschädigt erachten wird.

Aus einer, mehrere Jahre lang fortgesetzten, ziemlich ausgedehnten, jedoch nicht ausschließlichen Anwendung derselben in Krankheiten ergaben sich mir in Betreff ihrer Anwendbarkeit und Wirksamkeit in einzelnen Krankheitsformen folgende Resultate:

In entzündlichen Krankheiten leistete sie mir im Allgemeinen vorzügliche Dienste. Dieselben durchliefen in den meisten Fällen ihre Stadien in kürzerer Zeit, und die Kranken erholten sich nach gehobener Krankheit auffallend schneller, als ich nach früheren Erfahrungen und bei Berücksichtigung der Intensität der Krankheit von der gewöhnlichen Behandlung hätte erwarten können. Der Grund der besonderen Wirksamkeit der homöopathischen Methode in dieser Krankheits-Classe scheint mir hauptsächlich darauf zu beruhen, daß ihr ein überaus kräftiges, allgemeines antiphlogisticum (aconit.) und außerdem specifische, den Entzündungen der einzelnen, besonders der wichtigeren Organe und ihren Complicationen entsprechende Heilmittel, deren Wahl weniger schwierig ist, als bei manchen anderen Krankheiten, zu Gebote stehen. Deshalb ist auch der homöopathische Arzt der schwächenden Mittel der alten Schule, namentlich ihres allgemeinsten und wichtigsten entzündungswidrigen Mittels, der Blutentziehungen, weit seltener und in beschränkterem Maaße, als der Allo- und Antipathiker bedürftig. Wenn ich mich bei diesen Krankheitsformen im Allgemeinen eines günstigeren Erfolges von der homöopathischen Heilmethode rühme, als von dem gebräuchlichen Verfahren, so glaube ich, in Betracht ihrer, mit keiner besonderen Schwierigkeit verbundenen und in den im dritten Abschnitte gegebenen Krankengeschichten, wie mir scheint, genügend motivirten Diagnose und der generellen, jedem Arzte bekannten Behandlungs-Normen der alten Schule, der Entgegnung überhoben zu seyn, daß ich dieselben nicht richtig erkannt habe, oder meine frühere Behandlung derselben falsch und deshalb nicht so erfolgreich gewesen sey, als sie hätte seyn können.

Die unverkennbaren Vorboten des hydrocephalus acutus traten in mehreren Fällen innerhalb weniger Tage dem Gebrauche homöopathischer Mittel, und obgleich ein, zur Zeit der hier epidemisch herrschenden Masern, in Folge des unregelmäßigen und ungenügenden Erscheinens des Exanthems, an der hitzigen Gehirnhöhlenwasserucht erkranktes Kind bei homöopathischer Behandlung ein Opfer der, schon nach wenigen Tagen erfolgten Transsudation wurde, so beweist doch

der Krankheitsfall 1., dem ich noch einige andere hätte anreihen können, wo ein schon weit vorgeschrittener Entzündungszustand des Gehirns und seiner Häute mit drohender Auschwüfung nicht zu verkennen war, augenscheinlich die Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel auch in dieser gefährlichen und heimtückischen Krankheit, welche in ihren schlimmeren, besonders metastatischen Formen, nach dem Zeugnisse der besten allopathischen Aerzte, häufig allen ärztlichen Bemühungen Hohn spricht.

Die homöopathische Behandlung der Augenentzündungen ist gegenwärtig noch häufig schwierig und unsicher, weil die pathognomonischen Unterscheidungszeichen ihrer verschiedenen Arten bei den vielen hier concurrirenden Mitteln nicht gehörig berücksichtigt worden sind. Wenn daher gewisse charakteristische Erscheinungen, oder die ursächlichen Verhältnisse, oder Nebenumstände die Wahl des Mittels nicht erleichterten, so zog ich die gewöhnliche, besonders die ableitende Methode vor, während ich im entgegengesetzten Falle nicht selten einen schnellen Erfolg von homöopathischen Mitteln beobachtete. Die weiter unten beschriebenen Fälle von catarrhalischer, arthritischer, serophulöser, psorischer und traumatischer Ophthalmie, welche bei unveränderter Diät und nach mehrwöchentlicher, zum Theile mehrmonatlicher Dauer und, nachdem bei mehreren derselben eine längere allopathische Behandlung ohne Erfolg vorangegangen war, innerhalb weniger Tage beim Gebrauche homöopathischer Mittel beseitigt, oder doch auffallend gebessert wurden, sind Belege für obige Behauptung.

Gegen Anginen catarrhalischer, rheumatischer und exsypelaeöser Natur leisteten mir die homöopathischen Mittel öfters vortreffliche Dienste. Blutegel, Gurgelwasser und die übrigen gebräuchlichen Mittel wurden durch dieselben mehr, als zur Genüge, ersetzt. Wenn auch zugegeben werden muß, daß die im dritten Abschnitte beschriebenen Krankheitsfälle bei zweckmäßigem Verhalten durch die Naturthätigkeit allein hätten geheilt werden können, so beweisen sie doch, daß hiezu, der gebräuchliche Apparat von innerlichen und äußerlichen Mitteln nicht erforderlich war, und die Verhütung des

Uebergangs in Suppuration glaube ich mit um so größerem Rechte dem Einflusse der angewendeten Arzneimittel zuschreiben zu dürfen, als bekanntermaßen derartige Entzündungen, wenn sie einmal diesen Ausgang genommen haben, bei ihrer Wiederkehr gewöhnlich wieder auf diese Weise zu verlaufen pflegen, was auch bei dem hohen Grade von Ausbildung, zu welchem die Krankheit in beiden Fällen geblieben war, mit der größten Wahrscheinlichkeit erwartet werden mußte. Unzweideutig spricht sich die Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel im Krankheitsfalle 11. aus, der, nachdem er einer mehrjährigen allopathischen Cur getrozt hatte, durch das passende specifische Mittel nach einigen Tagen bei derselben Diät radical beseitigt wurde, bei welcher vorher mehrere andere homöopathische Mittel erfolglos gebraucht worden waren.

Die häutige Bräune (Group) ist eine hier ziemlich seltene Krankheit; es stehen mir daher auch nur wenige Beobachtungen über den Nutzen des homöopathischen Heilverfahrens in derselben zu Gebot. Von vier im Laufe der letzten drei Jahre von mir behandelten wahren Groupfällen endigten zwei, der eine einen vollsaftigen, $1\frac{1}{2}$ Jahre alten Knaben betreffend, am dritten, der andere, ein scrophulöses $3\frac{1}{2}$ Jahre altes Mädchen betreffend, am vierten Tage tödtlich. Beim ersteren, der nach zweitägiger Dauer und im zweiten Stadium, bei häufig sich wiederholenden Erstickungsanfällen, anhaltender, ängstlicher, keuchender und sägender Respiration, rauhem Husten und livider Gesichtsfarbe in meine Behandlung kam, wurde das homöopathische Verfahren (zuerst einige Dosen aconit. dil. 3, hierauf hepar sulphur. calcar. trit. 3 und spongia dil. 6 im Wechsel, alle drei Stunden) von mir eingeschlagen. Den zweiten, zu welchem ich bei noch stattfindenden deutlichen Remissionen gerufen wurde, behandelte ich zuerst nach der gewöhnlichen Methode (Blutegel, calomel in starken, oft wiederholten Gaben, cuprum sulphuric. bis zu mehrmaligem Erbrechen, unguent. mercurial.), machte aber, als der Zustand sich fortwährend verschlimmerte, am letzten Tage der Krankheit noch einen vergeblichen Versuch mit homöopathischen

Mitteln (spong. und phosph.). Die zwei anderen Fälle, (B. 12 und 13) verliefen bei homöopathischer Behandlung günstig. Wenn auch diese wenigen Beobachtungen nicht zu dem Schlusse berechtigen, daß die Homöopathie bei der in Frage stehenden, verderblichen Krankheit mehr zu leisten vermöge, als das gewöhnliche Verfahren, so beweisen sie doch die Möglichkeit einer Heilung derselben auf homöopathischem Wege, eine Thatsache, welche bei einer Krankheit von so trauriger Prognose wenigstens zu weiteren Versuchen auffordern sollte. Zu bedauern ist übrigens, daß die Indicationen für die, in die Wahl fallenden, homöopathischen Mittel noch nicht genau genug erhoben sind, um mit Bestimmtheit sagen zu können, unter welchen Umständen spong., unter welchen hepar sulph. calc., unter welchen phosph. im Groux anzuwenden sey, und man daher, um möglichst sicher zu gehen, genöthigt ist, dieselben im Wechsel zu reichen.

Besonders erfolgreich zeigte sich mir, wie Anderen, das homöopathische Verfahren bei Entzündungen der Lungen und des Lungenfells.

Von einer großen Anzahl hieher gehöriger, homöopathisch von mir behandelter, Fälle leichterer und schwererer Art, endigte keiner tödtlich, ohne daß dabei weder örtliche, noch allgemeine Blutentziehungen, oder andere antipathische oder allopathische Mittel in Anwendung gebracht wurden. Die Diät war die gewöhnliche antiphlogistische, wie sie in acuten Krankheiten meist der Instinkt des Kranken selbst verlangt und auch bei dem gewöhnlichen Verfahren beobachtet wird. Das schnelle und unmittelbar nach geschehener Anwendung des homöopathischen Arzneimittels erfolgte Verschwinden der mehr oberflächlichen Lungenfell-Affectionen (Beob. 14 — 16), und die im Verhältniß zu ihrer Intensität in kurzer Zeit bewerkstelligte, vollständige Heilung der anderen, das Lungengewebe selbst betreffenden Krankheitszustände (B. 17 — 19), läßt an der Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel nicht zweifeln. Wenigstens

würde gewiß jeder, auch noch so sehr der Expectation huldigende Arzt in den vier letzteren Fällen ein kräftiges Einschreiten für dringende Pflicht gehalten, und das hierauf eingetretene, günstige Endresultat nicht allein auf Rechnung der Naturthätigkeit geschrieben haben.

Einzelne, nach überstandenen Lungenentzündungen zurückgebliebene, krankhafte Zufälle beseitigte ich einigemal, nachdem das gewöhnliche Verfahren erfolglos angewendet worden war, in verhältnißmäßig kurzer Zeit durch homöopathische Arzneimittel. Der Fall 20 gehört hieher.

Entzündungen, Verhärtungen und Eiterungen der weiblichen mamma wurden mehrmals mit sehr gutem Erfolge von mir homöopathisch behandelt. Als Belege hiefür dienen die Beobachtungen 21 und 22. Die im ersteren Falle erzielte Zertheilung der Brustdrüsen-Verhärtung, während alle Symptome nahe bevorstehende Absceßbildung befürchten ließen, welche vorher unter ähnlichen Umständen in der anderen mamma bei der gewöhnlichen Behandlung wirklich eingetreten war, sowie das bei unveränderter Diät auf die ersten homöopathischen Arzneigaben erfolgte Nachlassen der Schmerzen, und die hierauf zu Stande gekommene radicale Heilung im letzteren Falle, nachdem das Uebel beinahe ein halbes Jahr bestanden, und sich bei der gewöhnlichen Behandlung von Tag zu Tag verschlimmert hatte, sprechen unzweideutig für den Nutzen des homöopathischen Heilverfahrens. In einigen anderen, weniger weit vorgeschrittenen Krankheitsfällen der Art wendete ich chamom. und calc. carb. gleichfalls mit gutem Erfolge an.

Gegen Wundseyn und Schunden an den Brustwarzen Säugender leistete mir der äußerliche, täglich 3 — 4 mal wiederholte Gebrauch der tinct. arnic., mit der Hälfte Wasser verdünnt, oder ein schwaches infus. rad. arnic. in mehreren Fällen gute Dienste. Das schmerzhaftes Uebel verlor sich gewöhnlich innerhalb 6 — 8 Tagen, nachdem es vorher längere Zeit mit Pomaden, Quittenschleim und spirituösen Mitteln vergebens bekämpft worden war.

Um zu starker oder zu lange anhaltender Milchsecretion bei Wöchnerinnen Einhalt zu thun, was bei der wandernden, ein längeres Säugen der Kinder nicht gestattenden Lebensweise der hiesigen, größtentheils Landhandel treibenden, Einwohnerschaft häufig geschehen muß, fand ich öfters bellad., bryon. oder rhus. dil. 1—6, so wie gegen die nachtheiligen Folgen der zu schnellen Unterdrückung der Milchabsonderung und davon herrührenden metastatischen Erscheinungen pulsat. dil. 1—6 und calcar. carb. dil. 4—8 in, nach den Umständen, mehr oder weniger oft wiederholten Gaben, sehr wirksam.

Entzündliche Zufälle des Unterleibs bei Wöchnerinnen wichen mehrmals überraschend schnell dem Gebrauche homöopathischer Mittel. Beispiele hievon geben die Krankengeschichten 23, 24 und 25. Die Genesung erfolgte hier bei, zum Theile weit vorgeschrittener Krankheit und gefährdrohenden Zufällen innerhalb weniger Tage bei unveränderter Lebensweise, und man müßte, wollte man diesen Erfolg der Naturthätigkeit allein zuschreiben, wenigstens zugestehen, daß man diese bisher viel zu gering angeschlagen, und unnützer Weise den Kranken mit übel-schmeckenden Arzneien, künstlicher Erregung von Speichelfluß, Blutentziehungen und schmerzhaften Hautreizen geplagt habe.

Die Folgen von Quetschungen wichen öfters dem Gebrauche homöopathischer Mittel in auffallend kürzerer Zeit, als ich, früheren Erfahrungen zufolge, bei der gewöhnlichen Behandlung zu erwarten berechtigt gewesen wäre (s. B. 26, 27 u. 28), und in mehreren Fällen erfolgte die Heilung innerhalb einiger Tage, nachdem eine vorausgegangene mehrwöchentliche allopathische Cur wenig oder nichts gebessert hatte (s. B. 29 u. 30).

In Beziehung auf die Cur des acuten und chronischen Hautrothlaufs kann ich nur Gutes von der homöopathischen Heilmethode rühmen. Die Fälle 31—34, welchen ich noch mehrere andere hätte beifügen können, bestätigen dies. Bei Beobachtung 32 trat die günstige Entscheidung am vierten Tage der Krankheit unter

Umständen ein, welche einen tödtlichen Ausgang, oder doch einen weit langwierigeren Verlauf befürchten ließen, und in den Fällen 33 u. 34 wurde in verhältnißmäßig kurzer Zeit durch homöopathische Arzneimittel zu Stande gebracht, was früher durch viele, nach den Regeln der alten Schule verordnete, Arzneien nicht erzielt worden war. Daß die dabei beobachtete Diät das allein Wirksame war, muß so lange in Abrede gezogen werden, als nicht die Möglichkeit einer dauerhaften Heilung ähnlicher Krankheitszustände mittelst bloßer homöopathischer Diät factisch nachgewiesen worden ist.

In der ersten Hälfte des Jahres 1837 boten sich mir vier Fälle von der eigenthümlichen, zuerst von Leibesmedicus Dr. v. Ludwig und später von einigen anderen Ärzten beschriebenen Zellgewebs-Krankheit am Halse zur Behandlung dar. So sehr es mich überraschte, von dieser, früher nie von mir beobachteten, Krankheit nun auf einmal in einem Zeitraume von einigen Monaten mehrere Exemplare vor mir zu sehen, so wenig konnte ich, bei der genauen Uebereinstimmung von diesen mit dem von jenen Ärzten aufgestellten Krankheitsbilde, hinsichtlich der Diagnose im Zweifel sehn; weit mehr war ich es in Beziehung auf die zu wählende Heilmethode, weil auf der einen Seite die gewöhnliche Behandlung, bei dem hohen Grade von Ausbildung, zu welcher die Krankheit in den ersten, von mir beobachteten, Fällen gebiehn war, nach den hierüber bekannt gewordenen Erfahrungen, keinen sicheren Erfolg mehr versprach, auf der anderen für die homöopathische, außer den von Dr. Kammerer veröffentlichten Heilungen analoger, aber, wie mir scheint, gerade in Betreff der pathognomonischen Erscheinungen nicht durchgängig als identisch mit der in Frage stehenden Krankheit nachgewiesener pathologischer Zustände, kein Anhaltspunkt gegeben war. Unter diesen Umständen schlug ich ein gemischtes Verfahren ein, indem ich neben Hautreizen, welche, meines Erachtens, bei den gelungenen allopathischen Curen dieser Krankheit die wichtigste Rolle spielten, innerlich die bryon., welche mir homöopathisch für den Krankheitsproceß am besten zu passen schien, in Anwendung brachte,

und ich hatte, wie aus der, im dritten Abschnitte gegebenen, Beschreibung der von mir behandelten Fälle erhellt, keine Ursache, dieses Verfahren zu bereuen. Zwar liefern diese Beobachtungen, in Beziehung auf die Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel, keine ganz reinen Resultate; doch wüßte billiger Weise den letzteren wenigstens der gleiche Antheil an dem günstigen Erfolge zuerkannt werden, den die Aerzte der älteren Schule, welche diese Krankheit auch mit Hautreizen und zugleich mit verschiedenen innerlichen Mitteln glücklich behandelten, für diese in Anspruch nehmen, wenn auch nicht die kürzere Dauer der Krankheit bei dem homöopathischen Verfahren und der durchgängig günstige Verlauf derselben in vier zum Theile weit vorgeschrittenen Fällen zu Gunsten dieser Methode spräche. Die Beobachtung anderer Aerzte, daß örtliche erweichende Mittel positiv schaden, wird durch den Fall 37 vollkommen bestätigt. Ohne Zweifel ist die größere Hartnäckigkeit und längere Dauer desselben der vorausgegangenen Anwendung solcher Mittel zuzuschreiben. Der Umstand, daß in den Monaten Februar und März 1837, der erysipelatöse Krankheitscharakter in dem, hier epidemisch herrschenden Scharlachfieber, seinen Höhepunkt erreichte, und rothlaufartige Krankheitsformen mit großer Neigung, nervös zu werden, neben mehreren Fällen von ausgebildeten gastrisch-nervösen Fiebern, gleichzeitig mit der besprochenen Krankheit hier vorkamen, spricht, abgesehen von den Krankheitserscheinungen, sehr für die Annahme, daß derselben ein analoger Proceß zu Grunde liege, und, sollte sich die gegen rothlaufartige und gastrisch-nervöse Fieberzustände als heilkräftig erprobte Bryon. auch bei dieser Krankheitsform als specifisches Heilmittel bewähren, so wäre dieses ein weiteres jener Ansicht günstiges Moment.

Zu Anfang Decembers 1836 trat das Scharlachfieber im hiesigen Orte auf und gewann im Laufe der zwei folgenden Monate eine, jedoch nicht sehr ausgedehnte, epidemische Verbreitung. Der Charakter der Epidemie war in ihrer ersten Periode synochal, in der mittleren eretisch und gutartig, gegen das Ende, in der

ersten Hälfte des Monats März 1837, wo gleichzeitig mehrere gastrisch-nervöse Fieber vorkamen, mehr oder weniger zum Torpiden und Nervösen sich hinneigend.

In den meisten Fällen war es *scarlatina miliaris*, seltener *laevigata*. Diese Verschiedenheit in der Form des Ausschlags begründete jedoch keinen wesentlichen Unterschied in dem Verlaufe und der Behandlung der Krankheit. Beide Formen kamen öfters zu gleicher Zeit bei mehreren Kindern in einer Familie vor, häufig war der Ausschlag an den Extremitäten frieselartig, am Bauche und auf dem Rücken glatt, und die pathognomischen Symptome des Scharlachfiebers waren bei beiden Formen auf gleiche Weise zugegen. Es scheint mir daher auch keine wesentliche Differenz zwischen beiden stattzufinden. Von etlichen und vierzig scharlachkranken Kindern behandelte ich ungefähr zwei Drittheile nach der homöopathischen, die übrigen nach der gewöhnlichen Methode. Von jenen starben vier von diesen sechs, theils auf der Höhe der Krankheit an *encephalitis*, theils unter nervösen Erscheinungen, größtentheils aber an Nachkrankheiten, insbesondere an *hydrops universalis*. Viele Kinder genasen ohne ärztliche Hülfe, welche gewöhnlich erst nach dem Eintritte gefährlicher Zufälle, oder gegen die Nachkrankheiten in Anspruch genommen wurde. Obgleich es sich schwer bestimmen läßt, ob der milde Verlauf einer Krankheit, welche in vielen Fällen ohne Zuthun der Kunst günstig endigt, auf Rechnung der ärztlichen Behandlung oder ihres gutartigen Charakters geschrieben werden muß, so läßt sich doch aus der Zusammenstellung der Erfolge zweier verschiedenen Heilmethoden, welche beide unter gleichen, und zwar gewöhnlich unter solchen Umständen in Anwendung gebracht wurden, wo von der Naturhülfe wenig oder nichts mehr zu hoffen war, mit ziemlicher Sicherheit auf den größeren Nutzen der einen oder anderen Methode schließen. Sowohl die angeführten Resultate, als die Beobachtung, daß bei der homöopathischen Behandlung Nachkrankheiten seltener vorkamen, als bei der gewöhnlichen, und die Thatsache, daß mehrmals nach, längere Zeit fortgesetztem, erfolglosem

allopathischem Verfahren auf die Anwendung homöopathischer Arzneimittel Besserung und Genesung eintrat, sprechen zu Gunsten der homöopathischen Methode. Besonders wirksam bewies sich mir diese in Bekämpfung der allgemeinen Fieberaufregung und entzündlicher Zufälle, und in dieser Beziehung muß ich ihr im Allgemeinen den Vorzug vor den antiphlogistischen Mitteln der älteren Schule einräumen. Uebrigens kann ich nicht unbemerkt lassen, daß ich, um den gewünschten Erfolg zu erzielen, die specifischen Mittel (acon., bellad., merc., bryon., helleb. nig. u. a.) in um so stärkeren und häufiger wiederholten Gaben anwendete, je intensiver der Krankheitsproceß war. Am häufigsten machte ich von der ersten bis dritten, seltener von der dritten bis sechsten Verdünnung in ein- und mehrstündigen, auch ein- und mehrtägigen Intervallen, zu einem oder mehreren Tropfen p. d., Gebrauch. Oefters verschrieb ich auch die Mittel aus der Apotheke, extr. acon., merc. solub. Hahem., extr. hellebor. nigr. zu gr. β—j, tinct. bellad. gutt. j u. s. w. mit einer beliebigen Menge Zuckers oder mit destillirtem Wassers und syr. simpl. oder alth. auf 24 Stunden oder mehrere Tage. — Die Diät war bei der homöopathischen und allopathischen Behandlung dieselbe, und wurde nach den bekannten allgemeinen Grundsätzen regulirt.

Einige, von mir angestellte, Versuche über die Präservativkraft der bellad. beim Scharlachfieber konnten, weil sie sich auf eine zu geringe Anzahl von Individuen beschränkten, obgleich diese von der Krankheit verschont blieben, zu keinem entscheidenden Resultate führen.

Von mehreren, nach längerer vergeblicher allopathischer Behandlung, durch homöopathische Mittel geheilten Krankheitsfällen schien mir der unten beschriebene wegen der, unmittelbar auf den Gebrauch des specifischen Mittels eingetretenen, günstigen Veränderung im Verlaufe der Krankheit besonders geeignet, den Nutzen der homöopathischen Methode darzuthun. Zwar könnte es zweifelhaft erscheinen, ob diese Heilung nicht für eine allopathische angesehen werden müsse, weil die bryon. in den Arzneimittellehren der älteren

Medlein als drasticum aufgeführt, und unter Anderem auch gegen Wassersucht empfohlen wird; aber die Kleinheit der Gabe, in welcher sie nicht als drasticum wirken konnte, vindicirt jene unbestreitbar dem homöopathischen Heilprincip.

Bei weitem ausgebreiteter, aber mit gutartigem Charakter, herrschte hier eine Masern-Epidemie von der Mitte Augusts bis zu Anfang Novembers 1837. In den meisten Fällen bedurfte es des Einschreitens der Kunst nicht; wo dieses aber nöthig war, bewies sich mir bei lebhaftem, der synocha sich näherndem Fieber und unregelmäßigem Ausbruche des Exanthems acon., und gegen die Augen-Entzündung und den oft hartnäckigen Husten pulsat. sehr hilfreich. Außer diesen zwei Mitteln brachte ich wegen drohender Hirnaffecton mehrmals bellad. mit gutem Erfolge in Anwendung. In einigen Fällen, in denen sich, gewöhnlich im Eruptions-Stadium, ein entzündliches Leiden des larynx durch synochales Fieber, firen Schmerz in jenem, Heiserkeit der Stimme und beständigen Reiz zum Husten mit einem an Croup lebhaft erinnernden Tone ausdrückte, brachten acon. und hepar sulph. calc. schnelle Hülfe, in anderen, namentlich bei drei Kindern derselben Familie, erreichte ich mit starken und oft wiederholten calomel-Gaben gleichfalls meinen Zweck, aber mit der unangenehmen Folge einer starken Diarrhö und in einem Falle von Salivation. Ob sich jene Zufälle bei zweckmäßigem diätetischem Verhalten nach vollständiger Entwicklung des Exanthems auf der Haut ohne ärztlichen Eingriff verloren haben würden, lasse ich dahingestellt seyn. Jedenfalls forderte ihre Intensität zu positivem Handeln auf. Von den wenigen Kindern, welche ein Opfer der Krankheit wurden, starb eines nach schnellem Verschwinden des Ausschlags unter den Erscheinungen der Magenertweichung, ein anderes an hydrocephalus acutus, die übrigen an lenteschrendem Fieber mit Stropheln-Entwicklung im Bauche. Weder das homöopathische, noch das allopathische Verfahren hatte in diesen Fällen einen bemerkbaren Einfluß auf den Gang der Krankheit.

In der ersten Hälfte des Monats März 1837, zur Zeit des

Erlösens der Scharlachfieber-Epidemie, erschien die Grippe und gewann, wie überall, eine außerordentliche Verbreitung. Sie war im Allgemeinen von gutartigem Charakter, und nur kleinen Kindern und älteren, mit chronischem Husten behafteten, Personen und Athleten gefährlich. Ofters gesellten sich zu ihr leichte pleuritische Affectionen und Symptome eines gastricismus, zu wirklicher Entzündung steigerte sie sich selten. Die meisten Kranken begehrien keine ärztliche Hülfe und genasen bei zweckmäßiger Diät im Durchschnitte eben so schnell, als die ärztlich (homöopathisch oder allopathisch) Behandelten. Wenn das Fieber der synocha sich näherte, bei pleuritischen und pneumonischen Zufällen leistete mir acon. und bryon., bei hartnäckigem, trockenem oder feuchtem Husten bellad., nux vom., pulsat., stannum und andere Mittel mehrmals augenscheinlich gute Dienste.

In den Sommermonaten 1836, wo der Keuchhusten hier, wie anderwärts, ungewöhnlich verbreitet herrschte, hatte ich vielfache Gelegenheit, mich von der Wirksamkeit der homöopathischen Heilmethode gegen diese Krankheit zu überzeugen. Sehr häufig ließ derselbe, nachdem er schon in das zweite Stadium übergegangen war, beim Gebrauche von homöopathischen Mitteln innerhalb 8—21 Tagen ganz nach, oder löste sich in einen einfachen, catarrhalischen Husten auf. Uebrigens war drosera durchaus nicht immer das helfende Mittel; öfters mußten Complicationen durch andere Mittel vorher beseitigt werden, ehe sich jene wirksam bewies, in anderen Fällen leistete sie keine, dagegen bellad., hyosc., pulsat., cina, dulcam. oder ein anderes, sämmtliche in der ersten bis dritten Verdünnung gereicht, schnelle Hülfe. Mehrmals gelang es mir durch alle angewendeten Mittel nicht, den Verlauf der Krankheit abzukürzen, sondern nur gefährliche Richtungen derselben zu verhüten. Von allen kranken Kindern, welche ich bis an das Ende der Krankheit homöopathisch behandeln konnte, starb keines. Häufig aber, wenn nicht nach einigen Wochen Besserung eintrat, gestatteten die Eltern eine längere Fortsetzung der Cur nicht, oder nahmen nebenher zu verschiedenen

Hausmitteln, Theen u. dgl. ihre Zuflucht, oder verlangten allopathische Arzneien.

Die Wahl des richtigen homöopathischen Arzneimittels bei der Behandlung von acutem und chronischem Catarrh ist nicht selten mit großen Schwierigkeiten verbunden, welche ihren Grund in der großen Anzahl von Mitteln haben, die den, in homöopathischen Arzneimittellehren enthaltenen, Symptomenverzeichnissen zufolge bei Gesunden catarrhalische Zufälle hervorzubringen im Stande sind. Zudem ist es schwer, bei einer Krankheit, welche gewöhnlich ohne Zuthun der Kunst nach einigen Tagen sich kritisch entscheidet, mit einiger Sicherheit zu bestimmen, ob der etwa stattgehabte, ungewöhnlich gelinde und rasche Verlauf den gebrauchten Arzneimitteln, oder diätetischen Einflüssen, oder der Gutartigkeit der Krankheit zugeschrieben werden muß. In den meisten Fällen von Catarrh konnte nicht mit Bestimmtheit eine Einwirkung des Mittels auf die Dauer der Krankheit nachgewiesen werden; doch schien durch acon. das begleitende Fieber häufig gemäßigt, und durch andere Mittel die Lösung des Hustens befördert zu werden. Auch gelang es mir mehrmals, durch homöopathische Mittel periodischen, nach längeren Zwischenzeiten eintretenden Husten bei seiner jedesmaligen Wiederkehr in kurzer Zeit zu heben, und eingewurzelten chronischen Husten, zum Theile mit Erscheinungen von drohender, oder bereits entwickelter Lungenstichdauerhaft zu heilen, oder den tödlichen Ausgang auf längere Zeit hinauszuschieben. Die Fälle 40 bis 47 sind Belege hierfür.

Berücksichtigt man die heimtückische Natur und lange Dauer der Krankheit bei B. 42 bis 47, die Fruchtlosigkeit der, bei der Mehrzahl derselben vorhergegangenen, allopathischen Behandlung bei Beobachtung derselben Diät, wie bei der späteren homöopathischen, den Umstand, daß der Husten im Falle 40 u. 41 bei allopathischer, und im Falle 41 auch bei fehlerhafter homöopathischer Behandlung mehrere Wochen lang anhielt, dagegen bei der gleichen Diät auf die Anwendung des passenden homöopathischen Mittels, so oft es

später wiederkehrte, nach einigen Tagen vorüberging, so wird man zugeben müssen, daß obige Resultate weder durch veränderte Lebensweise, noch durch den Glauben des Kranken, noch durch die Naturheilskraft allein, noch überhaupt durch einen andern Umstand, als durch die angewendeten Arzneimittel, haben zu Stande kommen können.

In einem Falle gelang mir die Heilung einer, seit mehreren Jahren bestandenen, eben so lästigen, als nicht selten schwer zu beseitigenden Beschwerde, nämlich eines übeln Geruchs des A t h e m s, auf homöopathischem Wege (s. B. 102—111). In einigen andern Fällen der Art blieben homöopathische, wie früher allopathische Mittel erfolglos.

Rheumatische und arthritische Beschwerden behandelte ich öfters mit dem besten Erfolge nach der homöopathischen Methode.

Besonders wirksam bewies sie sich mir bei rheumatismus acutus. Die Mittel bewirkten in den meisten Fällen, wenn die Krankheit auch noch so intensiv austrat, einen milderen und weit rascheren Verlauf derselben, als es bei der gewöhnlichen Behandlung der Fall zu seyn pflegt. Die Krankengeschichten 49 und 50 enthalten einige Beispiele hievon. Blutentziehungen und Hautreize waren, obgleich sie der Anhänger der älteren Schule häufig für dringend indicirt gehalten haben würde, immer entbehrlich.

Rheumatische Gesichts-, Ohren- und Zahnschmerzen mit oder ohne Backengeschwulst, sowie rheumatische Affektionen anderer Theile wichen öfters binnen weniger Stunden einer einzigen Gabe des specifischen Mittels, nachdem sie vorher Tage und Wochen lang allen gebräuchlichen Mitteln hartnäckig widerstanden hatten (s. B. 51 bis 57). Auch chronische Rheumatismen und beginnende Sicht bekämpfte ich nicht selten mit Glück durch homöopathische Mittel (s. B. 58 bis 60). Doch ließen mich diese bei ähnlichen, zum Theile weniger eingewurzelten Zuständen mehrmals und hauptsächlich alsdann im Stiche, wenn weder durch die Aetiologie, noch durch die Symptome auf bestimmte Weise ein Arzneimittel als das specifische

bezeichnet wurde. Namentlich blieben dieselben bei, auf einen einzelnen cariösen Zahn beschränkten, Schmerzen öfters erfolglos. Daß übrigens die im dritten Abschnitte angeführten Heilungen weder das Werk des Zufalls, noch der Diät, noch der Einbildungskraft waren, wird durch das constante Eintreten der Heilwirkung auf den Gebrauch desselben Arzneimittels bei der Wiederkehr derselben Zufälle (s. B. 51 bis 53), durch die Thatsache, daß sich die günstige Wendung der Krankheit theils bei unveränderter Diät, theils so schnell und unmittelbar nach genommenem Arzneimittel zeigte, daß der Einfluß der zuvor genossenen, nicht homöopathischen Kost auf den Organismus noch nicht erloschen seyn konnte, endlich durch die Intensität, lange Dauer, den hartnäckigen Charakter, und die vorangegangene fruchtlose allopathische Behandlung der betreffenden Krankheiten, auf das Bestimmteste erwiesen.

Selten versagte mir die homöopathische Heilmethode bei der Behandlung acuter Durchfälle rheumatischer, catarrhalischer, gastrischer, und biliöser Natur den erwarteten Dienst. Von vielen hieher gehörigen, glücklich behandelten Fällen, sind weiter unten einige erwähnt. Obgleich diese leichterer und nicht gefährlicher Art waren und wahrscheinlich früher oder später bei zweckmäßigem Verhalten durch die Naturthätigkeit beseitigt worden wären, so gab sich doch die Wirksamkeit der angewendeten Mittel durch den schnellen Erfolg, welcher nach mehrtägiger oder mehrwöchentlicher Dauer der Krankheit, und zum Theile nach vergeblicher allopathischer Behandlung unmittelbar auf den Gebrauch derselben eintrat, auf unverkennbare Weise kund.

Als die Ruhr im Sommer und Herbst 1834 auch hier und in der Umgegend epidemisch herrschte, war ich mit dem homöopathischen Heilverfahren noch zu wenig befreundet, um dieselbe auf einem anderen, als dem gewöhnlichen Wege, zu bekämpfen. Dagegen behandelte ich in den Jahren 1836 und 1837 mehrere sporadische Ruhrfälle mit sehr glücklichem Erfolge nach homöopathischen Grundsätzen. Einige derselben sind im dritten Abschnitte beschrieben. Die

Abnahme des Stuhlwangs an Häufigkeit und Stärke nach wenigen Gaben des homöopathischen Mittels, und die rasche Beseitigung der ganzen Krankheit nach mehrtägiger Dauer in den Fällen 77 bis 79, sowie die unmittelbar nach der Anwendung des specifischen Heilmittels erfolgte Besserung und Genesung, in dem, auf eine, dem Leben Gefahr drohende Höhe, gestiegenen Falle 80, setzen die Wirksamkeit der angewendeten Arzneimittel außer Zweifel.

Nicht minder glücklich war ich in der Behandlung chronischer Durchfälle und langwierigen Erbrechens. Die Fälle 66 bis 70, wo theils nach längerem erfolglosem allopathischem Verfahren, theils bei unveränderter Diät durch das specifische Mittel in kurzer Zeit radicale Herstellung bewerkstelligt wurde, bestätigen das Gefagte.

Von der homöopathischen Behandlung der sporadischen Brechruhr kleiner Kinder beobachtete ich mehrmals unter Umständen, welche das Schlimmste erwarten ließen, und zum Theile bei unzweideutigen Zeichen von drohender Magenverwölkung, noch ein erfreuliches Resultat, was die unten angeführten Krankheitsfälle, deren Zahl ich um ein Beträchtliches hätte vermehren können, beweisen. Gewöhnlich hörte, wenn eines der angezeigt scheinenden Mittel günstig wirkte, bald nach der ersten oder zweiten Gabe das Erbrechen auf, worauf dann meistens beim Fortgebrauche desselben auch die übrigen Krankheitserscheinungen sich verloren, zuweilen aber zur Beseitigung dieser noch ein anderes Mittel erforderlich war. Zwar sind die Indicationen für die Anwendung der, bei dieser Krankheitsform vorzugsweise in Betracht kommenden Arzneimittel (ipecac., veratr., secal. corn., arsen., phosph.) bis jetzt noch nicht so genau festgestellt, daß ein Mißgriff in der Mittelwahl sich immer vermeiden ließe; mehrmals, wo veratr. allen Umständen nach indicirt zu seyn schien, leistete es nichts; dagegen secal. corn. alles, und umgekehrt; glücklicher Weise aber werden die, bei einer so schnell verlaufenden Krankheit an sich keineswegs gering anzuschlagenden, Nachtheile eines solchen Zeitverlustes dadurch

größtentheils wieder aufgewogen, daß sich die Wirkung des passenden Mittels meist schon nach den ersten Gaben äußert, und dasselbe auch bei weit vorgeschrittener Krankheit noch die gewünschte Hilfe leistet. Das jedesmalige Aufhören des Erbrechens unmittelbar nach der ersten Gabe des spezifischen Mittels und die günstige Entscheidung der Krankheit, nachdem sie eine Höhe erreicht hatte, wo sie erfahrungsgemäß durch die, sich selbst überlassene, Naturthätigkeit nicht oder selten mehr bezwungen wird, ohne daß dabei diätetische oder psychische Einflüsse mitwirken konnten, spricht augenscheinlich für den positiven Nutzen der homöopathischen Arzneimittel.

Bei den sogenannten Zahnburchfällen der Kinder mit sauerriechenden, grünen, geronnenen, gehackten Eiern ähnlichen, sehr häufigen, aber kleinen Abgängen und anhaltendem Schreien und großer Unruhe, so wie bei den von scrophulösem Proceß abhängigen unregelmäßigen Darmausleerungen derselben fand ich die homöopathischen Mittel (chamom., mercur., puls., calcar. earb. u. a.) oft hilfreich (s. B. 83, 84, 85 u. 87).

Die Schwämmchen oder den Soor (aphthae) und die Mundfäule (stomatocae) habe ich öfters mit Glück durch die homöopathische Methode bekämpft. Die ersteren, welche als weißer, käs- oder kahmartiger Ausschlag die Zunge, den Gaumen und Rachen stellenweise überziehen, sind hier und in der Umgegend eine so häufige Krankheit der Kinder in den ersten Wochen ihres Lebens, daß das Volk dieselben, wie die Gelbsucht der Neugeborenen, für einen notwendigen Entwicklungsproceß zu halten geneigt ist. Die Krankheit geht gewöhnlich bei zweckmäßigem diätetischem Verhalten, oder bei vorsichtigem Gebrauche des borax, welcher das spezifische Mittel gegen dieselbe ist, gefahrlos vorüber. Eine schlimmere Bedeutung haben sie, wenn sie sich unter derselben Form zu Durchfällen und Brechruhren jüngerer und älterer Kinder gesellen. Ihre Behandlung fällt alsdann mit der der Hauptkrankheit zusammen. Die Fälle 76 und 87 beweisen, daß auch hier

die homöopathische Methode mit entschiedenem Nutzen angewendet werden kann.

Die Mundfäule, eine von den Aphthen wesentlich verschiedene Krankheit, welche ich nur einige Male bei älteren, 2—6jährigen Kindern beobachtete, charakterisirt sich durch einzeln stehende Geschwüre am Zahnfleisch, an der Zunge und inneren Fläche der Wangen, Auflockerung und leichtes Bluten des Zahnfleischs, Lockerwerden der Zähne, starken Speichelfluß mit üblem Geruche aus dem Munde, Schlingbeschwerden, weißen Zungenbeleg und andere gastrische Symptome und Fieberbewegungen. Mercur. (trit. 2 u. 3) zeigte sich mir in solchen Fällen immer hilfreich.

Gastrische (Sabural-, Schleim- und Gallen-) Fieber mit oder ohne nervösen Anstrich behandelte ich häufig nach homöopathischen Grundsätzen. Die leichteren Fälle, mit hervorstechenden gastrischen und bilösen Symptomen, welche nach den herrschenden Ansichten Brech- und Abführmittel indirect haben würden, gingen auf den Gebrauch des passenden specifischen Mittels (*nux vom.*, *pulsat.*, *chamom.*, *ipecac.*, *antimon. crud.*, *bryon.*, *rhus u. a.*) häufig rasch vorüber, und die bedeutenderen, welche mit Erscheinungen ausstraten, die einen Uebergang in ein nervöses Stadium befürchten ließen, verliefen nicht selten ohne dieses innerhalb einiger Tage. Mehrere Fälle der Art, in welchen sich ein *status nervosus* ausbildete, und andere, welche sich von Anfang an als typhöse Fieber aussprachen, entschieden sich nach 7, 11, 14 oder 18 Tagen bei homöopathischer Behandlung kritisch. Der Verlauf der weiteren angeführten Krankheitsfälle zeigt, was die homöopathischen Arzneimittel bei solchen Krankheitsformen unter bedenklichen Umständen zu leisten im Stande sind, und daß durch dieselben die evacuirende und excitirende Methode wenigstens bis auf einen gewissen Grad entbehrlich gemacht wird.

Wechselfieber gehört hier und in der nächsten Umgebung zu den Seltenheiten; es fehlt mir daher an eigenen Beobachtungen über den Nutzen der Homöopathie in dieser Krankheitsform.

Was dem heilsamen Einflusse homöopathischer Arzneimittel auf
 scrophulöse und rachitische Uebel überzeugte ich mich viel-
 fach. Sowohl beginnende, als vollkommen ausgebildete atrophia
 infantum, tades mesenterica und rachitis, sowohl mehrere
 langwierige, in scrophulösem Boden wurzelnde oder durch Metastasen
 scrophulöser Exantheme bedingte Affectionen (Diorrhöen, Amblyo-
 pigen, Coxalgien und andere Gelenksleiden) heilte ich durch die-
 selben radical. Um unnöthige Wiederholungen zu vermeiden, be-
 genügte ich mich mit der speciellen Erwähnung der im dritten Abschnitte
 beschriebenen Krankheitszustände. Daß mir auch Fälle von einge-
 wurzelter und veralteter scrophulöser Gacherie vorkamen, wo homöo-
 pathische Mittel, wie antipathische und allopathische, nur palliative
 Hülfe leisteten, braucht kaum bemerkt zu werden. Besonders hart-
 nädig zeigten sich mir solche Drüsenleiden, welche bei ungestörter
 Gesundheit scheinbar isolirt und local auftraten. Hierher gehören
 namentlich große Drüsengeschwülste am Halse eines 18-jährigen, von
 Gesundheit strogenden Mädchens und mehrere Fälle von einzelnen
 geschwollenen Drüsen unter dem Kinn und von chronischer Ge-
 schwulst der Thyroide bei jugendlichen Individuen beiderlei Ge-
 schlechts, die außerdem nichts Krankhaftes an sich hatten. Daß
 man übrigens nicht berechtigt ist, das günstige Resultat in den an-
 geführten Fällen einem andern Umstande, als der Einwirkung der
 homöopathischen Arzneimittel zuzuschreiben, geht aus Folgendem
 hervor: wenn gleich die Cur bis zur gänzlichen Wiederherstellung
 mehrmals einige Wochen und selbst Monate lang fortgesetzt werden
 mußte, so trat doch sogleich auf die ersten Gaben des passenden
 Mittels Besserung ein. Diese konnte nicht eine Folge der veränderten
 Lebensweise sein, weil da, wo früher antipathische und allo-
 pathische Mittel gebraucht worden waren, und zum Theil auch, wo
 dieß nicht der Fall war, die Diät schon vorher entsprechend regulirt
 war, und ist den übrigen Fällen entweder die Besserung sich früher
 und auffallender ausdrückte, als es sich bei einer eben so langsam
 als hartnädig ihren Lauf verfolgenden Krankheitsgattung unter bloß

diätetischen Einflüssen hätte erwarten lassen, oder bei richtiger Wahl des Mittels trotz genauer Beobachtung der diätetischen Vorschriften so lange keine, oder eine andere, als die erwartete Wirkung erfolgte, als dasselbe mit einem anderen, dem Zustande angemessenen Arzneimittel vertauscht wurde. Daß der Erfolg nicht durch den Glauben und die Einbildungskraft der Kranken herbeigeführt werden konnte, wird bei einer Krankheit, bei welcher das Nervensystem eine sehr untergeordnete Rolle spielt, und bei größtentheils unmündigen Kranken ohne weitere Erörterung zugegeben werden. Ich mache noch auf das Verschwinden der Aphthen nach acid. sulphur. (B. 87), der reißenden Kopfschmerzen nach bryon. (B. 89), das Erscheinen eines Kopfausschlags nach calcar. (B. 86), von Furunkeln nach sulphur. und lycopod. (B. 87 u. 89), von einer vertriebenen Flechte nach sulphur (B. 89), eines Durchfalls nach sulphur (B. 90) aufmerksam, Phänomene, welche vollkommen mit den durch Versuche an Gesunden ausgemittelten Wirkungen dieser Mittel übereinstimmen.

Crusta lactea, favus und achores behandelte ich mehrmals mit gutem Erfolge nach der homöopathischen Methode. Der Ausschlag verlor sich nach mehrwöchentlicher, oder mehrmonatlicher Dauer gewöhnlich innerhalb einiger (4—6) Wochen bei, alle 2—4 Tage, wiederholtem Gebrauche von lycopod. (dil. 6), oder sulph. (dil. 1—3), oder sarsapar. (M. 1—3), oder calcar. (dil. 6), oder psor. n. (dil. 6) ohne Anwendung örtlicher Mittel. Ein Fall ist im dritten Abschnitte beschrieben. Die Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel gab sich hier durch die in viel kürzerer Zeit, als früher bei der gewöhnlichen Behandlung, erfolgte Heilung der Krankheit, so wie durch die nach jeder der vier Gaben lycopod. eingetretene Diarrhö deutlich zu erkennen.

Von herpetischen Ausschlagsformen kamen zu wenige Fälle in meine Behandlung, als daß ich aus eigener Erfahrung über den Nutzen der Homöopathie bei denselben ein Urtheil abgeben könnte. — Ein sehr eingewurzelter Fall von der Gattung psoriasis

wurde durch eine mehrmonatliche homöopathische Cur bedeutend und mehr gebessert, als früher durch den lange fortgesetzten und alljährlich wiederholten, innerlichen und äußerlichen Gebrauch eines Schwefelwassers und anderer Mittel.

Zur wirksamen Behandlung der Krätze sind nach den Beobachtungen vieler homöopathischer Aerzte die kleinen homöopathischen Arzneigaben unzureichend. Ich stellte daher auch keine Versuche mit denselben an. Das zweckmäßigste und unschädlichste Verfahren gegen dieselbe scheint mir die Anwendung der Schmierseife, oder, wo dem regelmäßigen Gebrauche von dieser Hindernisse im Wege stehen, der Gebrauch von sehr warmen Bädern neben täglich ein- bis zweimal wiederholten Gaben von sulphur (zu 1—2 gr.) zu seyn.

Das Wundseyn der Haut (intertrigo) beseitigte ich mehrmals, sowohl bei Kindern als Erwachsenen, ohne anderweitige nachtheilige Folgen durch innerlich angewendete homöopathische Mittel (sulph., lycop. und graphit.). Ein eingewurzelter durch graph. geheilter Fall ist unten beschrieben.

Der radicalen Heilung der Hämorrhoidal-Krankheit stehen in der Regel durch keine Heilmethode bestegbare Hindernisse im Wege. Wenn es sich aber darum handelte, lästige oder schmerzhaftige Symptome oder Folgeübel derselben zu mildern oder zu heben, so leisteten mir die homöopathischen Mittel nicht selten vortreffliche Dienste. So insbesondere bei, von unentwickelten Hämorrhoiden abhängigen Schwindelanfällen, Neuralgien (s. B. 134, 141 und 150) und bei entzündeten und eingeklemmten Hämorrhoidal-Knoten. Die Fälle 95 bis 97, wo nach mehrtägiger Dauer des Uebels und erfolgloser Anwendung antipathischer und allopathischer Mittel schon auf eine oder einige Gaben des specifischen Mittels ein Nachlaß der Schmerzen und sofort Zertheilung der Geschwulst und Entzündung erfolgte, bestätigen das Gesagte.

Mehrere nach homöopathischen Regeln von mir glücklich behandelte Krankheitsfälle syphilitischer Natur beweisen, daß zur Heilung auch dieser ganz im vegetativen Systeme wurzelnden

Krankheiten, wenn auch nicht in homöopathischem Sinne kleine, doch bei weitem kleinere Gaben des entsprechenden Mittels genügen, als die ältere Schule vorschreibt. Die Beobachtungen, nach welchen wahre syphilitische Geschwüre ohne Anwendung von Medicamenten geheilt worden sind, beweisen nichts gegen die Wirksamkeit der kleinen Gaben von mercur. und thuja in den im dritten Abschnitte beschriebenen Fällen, weil dort immer eine Entziehungs- und Hungercur angeordnet, hier aber die Diät theils gar nicht, theils nur in Beziehung auf einzelne, nicht eigentlich als Nahrungsmittel zu betrachtende Dinge (Kaffee und geistige Getränke) modificirt wurde. Ob im Falle 98 durch das Quecksilber die Veranlassung zum Erscheinen des Condyloms am After nach fünfmonatlichem, einfachem Tripper-Ausflusse und dadurch ein Wink zu der Anwendung der thuja gegeben wurde, lasse ich dahingestellt seyn. Uebrigens spricht dieser Uebergang des Trippers in Condylom und die im Falle 99 erfolgte Ansteckung mit Condylomen von einem ursprünglich mit Schanker Behafteten, so wie die durch Quecksilber erfolgte Heilung dieser Condylome sehr für die Ansicht derer, welche die drei Formen syphilis, syccosis und Gonorrhö für Ausstrahlungen eines und desselben Krankheitsprocesses, und somit dem Wesen nach für identisch halten.

Gegen Blutflüsse, namentlich Gebärmutterblutflüsse bewies sich mir die homöopathische Methode häufig sehr hülfreich. Nach Geburten entstandene Metrorrhagieen waren gewöhnlich schon vor meiner Ankunft mit Wein, Chamillenthee, Jtmmtinctur, Hoffmannschen Tropfen und anderen Mitteln in starken Gaben bekämpft worden; die homöopathische Behandlung derselben konnte daher, obgleich sie neben den erforderlichen mechanischen und manuellen Hülfsleistungen unverkennbar vortheilhaft wirkte, keine reinen Resultate gewähren. Auch hielt ich es unter solchen Umständen für gerathen, die specifischen Mittel in, nach homöopathischen Begriffen, großen und rasch aufeinander folgenden Gaben (pulv. hb. sabinae, secal. corn., rad. iperac. zu $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$ oder $\frac{1}{2}$ gr., tinct. croc. zu 1 gutt. u. s. w.) aus der Apotheke zu verordnen. Wie glücklich ich aber

in der Behandlung chronischer Mutterblutflüsse und solcher, welche sich als Vorläufer eines abortus kund gaben, mit dem ausschließlichen Gebrauche homöopathischer Mittel war, zeigen die Krankengeschichten 102 bis 111. Die bei 102, 103 u. 104 vorausgegangenen Fehlgeburten, zu deren Verhinderung antipathische und allopathische Mittel umsonst gebraucht worden waren, die Verhütung derselben unter Umständen, unter denen sie früher unaufhaltsam vor sich gegangen waren, die lange Dauer des Blutflusses bei 105 bis 111, und der kurz nach der Anwendung des specifischen Mittels eingetretene Nachlaß desselben, bei Beobachtung des gleichen diätetischen Verhaltens, bei welchem vorher andere ärztliche Eingriffe fruchtlos geblieben waren, stellen die Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel in ein helles Licht.

Unregelmäßigkeiten der Menstruation, zu starkes oder schwaches Fließen oder Ausbleiben derselben und besonders die häufig für sich bei sonstigem Wohlbefinden bestehenden, oft außerordentlich heftigen Schmerzen im Unterleibe vor, bei und während derselben bekämpfte ich öfters mit Glück durch homöopathische Mittel, mehrmals aber waren alle meine Bemühungen, die letzteren zu heben, vergeblich, und einigemal traten Recidive oder Metastasen ein (s. B. 113 und 114). Die Fälle 112 bis 115 schienen mir wegen ihrer langen Dauer und Intensität, der vorausgegangenen, erfolglosen Heilversuche und des augenscheinlich in Folge der angewendeten Mittel eingetretenen Veränderungen des Krankheitszustandes eine nähere Erwähnung zu verdienen.

Bei bleichsüchtigen Zuständen gewährte mir die homöopathische Heilmethode im Allgemeinen keine ganz befriedigenden Resultate. Freilich waren die von mir homöopathisch behandelten Fälle größtentheils sehr eingewurzelt und Jahre lang vorher auf die gebräuchliche Art behandelt worden. Gewöhnlich gelang es mir erst nach mehreren Monaten, eine mehr oder minder bedeutende Erleichterung der beschwerlichsten Zufälle, und nur in einigen weniger veralteten Fällen, wo vorher keine anderen Arzneimittel, namentlich

nicht Eisen im Uebermaasse gebraucht worden waren, innerhalb 3—6 Wochen radicale Herstellung zu bewirken (s. B. 116 bis 118). Die Mittel, welche sich mir am wohlthätigsten erwiesen, waren pulsat., coccul., sulphur, calcar., phosphor. und sepia. Sehr häufig ist Eisen das specifische Heilmittel. Ich beobachtete von ihm besonders als ferrum alcoholic. täglich zu $\frac{1}{2}$ —1 gr. in mehreren Fällen dauerhafte Hilfe, in anderen analogen dagegen leistete es nichts. Auch hier, wie überall, ist sorgfältiges Individualisiren nothwendig; nur ist zu bedauern, daß es bis jetzt noch an sicheren Indicationen für die einzelnen, in die Wahl fallenden Mittel gebricht. Demungeachtet ist der mit der Homöopathie vertraute Arzt immer noch besser daran, als der Arzt der alten Schule, der gegen die verschiedenen Schattirungen dieser Krankheit nur ein Hauptmittel, das Eisen kennt, durch dessen zu lange und in steigenden Gaben fortgesetzten Gebrauch, besonders da, wo es nicht angezeigt ist, so gut, als durch Quecksilbermißbrauch bei syphilis, einfache und leichte Fälle in verwickelte und fast unheilbare umgewandelt werden können.

Sehr wirksam bewies sich mir das homöopathische Verfahren gegen das Erbrechen und andere lästige oder schmerzhaftes Zufälle Schwangerer. Da diese weder zu den lebensgefährlichen, noch zu den, mit bedeutenden materiellen Veränderungen verbundenen Krankheiten gehören, und, größtentheils einer veränderten Nerventhätigkeit ihre Entstehung verdanken, so könnte man sich leicht versucht fühlen, die im dritten Abschnitte angeführten Heilungen dem Einflusse einer veränderten Diät oder der Einbildungskraft der Kranken zuzuschreiben. Es ist aber bekannt, wie hartnäckig gerade diese oft sehr beschwerliche Affectionen dem gebräuchlichen Heilverfahren widerstehen, und wie häufig der Arzt die daran Leidenden auf eine spätere Periode oder das Ende der Schwangerschaft vertrösten muß. Zudem wurde bei mehreren der obigen Fälle die Diät gar nicht abgeändert (s. B. 119, 120, 124, 125), bei anderen trat mehrere Tage lang bei dem Gebrauche eines unpassenden

homöopathischen Mittels, der homöopathischen Diät ungeachtet, keine Besserung ein, und das Uebel kehrte später bei gewohnter Lebensweise nicht wieder. Auch erwarteten die Kranken nichts Besonderes von den ihnen gereichten Medicamenten. Die Heilung erfolgte nach mehrwöchentlicher oder mehrmonatlicher Dauer der Zufälle, unmittelbar nach der Anwendung des specifischen Mittels, in verschiedenen Perioden der Schwangerschaft, und meistens zu einer Zeit, wo ein freiwilliges Aufhören derselben nicht gewöhnlich ist, und von den Kranken, welche in ihren früheren Schwangerschaften bis zu der Mitte oder dem Ende derselben daran zu leiden gehabt hatten, nicht erwartet werden konnte. Diese Beobachtungen zeigen zugleich, daß manche Schwangerschaftsbeschwerden, welche man von mechanischen Ursachen abzuleiten gewohnt ist, z. B. die Unregelmäßigkeiten in der Urin- und Stuhlentleerung, hauptsächlich dynamischen Ursprungs und durch dynamisch wirkende Mittel entfernbare sind.

Krampfhafte Unterleibs- Schmerzen Gebärender, unregelmäßige, zu schmerzhaften, zu schwachen oder gänzlich fehlenden Wehen regulirten sich gewöhnlich schnell auf die Anwendung des passenden homöopathischen Mittels. Die Wirkung erfolgte in den weiter unten angeführten und ähnlichen Fällen nach mehrstündiger Dauer der fehlerhaften oder mangelnden Geburtsthätigkeit, in so kurzer Zeit nach gereichtem Arzneimittel, daß dieselbe ungezwungener Weise nur diesem zugeschrieben werden kann.

Von der Wirksamkeit der arnica-Wurzel gegen schmerzhaften und zu lange dauernde Nachwehen überzeugte ich mich in vielen Fällen. Ich wendete sie theils in homöopathischen Verdünnungen (1—6), theils in schwachem, wässrigem Aufgusse aus der Apotheke an, und wiederholte die Gaben alle halbe bis eine Stunde. Häufig ließen die Schmerzen schon nach der ersten Gabe, und in mehreren Fällen einige Stunden nach der Geburt nach, wo sie nach früheren Entbindungen einige Tage angehalten hatten. Mehrmals fand ich auch pulsat. und chamom. hilfreich. Die Art der

Schmerzen und verschiedene Nebenumstände, besonders die Beschaffenheit der Lochien in quantitativer und qualitativer Hinsicht gaben für das zu wählende Mittel den Ausschlag.

Gegen Schwindel und in einem Falle gegen die unverkennbaren Vorboten der Apoplexie wendete ich die homöopathische Heilmethode mit entschiedenem Nutzen an. Die lange Dauer des Uebels und der schnelle Erfolg bei nicht oder unbedeutend veränderter Diät in den Fällen 133 bis 138 setzen die Wirksamkeit der Mittel außer Zweifel.

Neuralgien verschiedener Organe, namentlich Hemikranie, Cardialgie und Koliken beseitigte ich nicht selten durch homöopathische Arzneimittel, nachdem sie vorher allen anderen Curversuchen hartnäckig getrogt hatten. Die mehrmonatliche oder mehrjährige Dauer der Krankheit, ihre Intensität, und auf der einen Seite die verhältnißmäßig schnelle Genesung nach der Anwendung spezifischer Heilmittel bei unveränderter Lebensweise, auf der anderen das Sichgleichbleiben des Krankheitszustandes beim Gebrauche eines unrichtig gewählten Mittels, trotz der Beobachtung homöopathischer Diät und bei der früheren antipathischen und allopathischen Behandlung, sowie das Ausbleiben derselben nach der Rückkehr zur gewohnten früheren Lebensweise bezeichnen die weiter unten angeführten Heilungen als Kunstheilungen, durch die homöopathischen Arzneimittel zu Stande gebracht.

Außer dem im dritten Abschnitte beschriebenen, über $\frac{3}{4}$ Jahre bestandenen und durch eine einzige Arzneigabe radical geheilten Fall von Epilepsie bekam ich im Herbst 1837 einen zweiten, vierjährigen, bereits mit allen möglichen Mitteln vergeblich bekämpften Fall in meine Behandlung. Nachdem im vergangenen Halbjahre wöchentlich, und zwar zum letztenmale vor drei Tagen, am 19. August, ein Anfall eingetreten war, blieb der nächste beim Gebrauche von *ignatia* (dil. 3, alle 2 — 3 Tage eine Gabe) bis zum 11. October, also 7 Wochen lang, aus. Die Fortsetzung der Cur entsprach aber dem guten Anfange

nicht. Die Anfälle kehrten häufiger wieder, und weder ignat. (dil. 1 u. 2) in öfters wiederholten Gaben gereicht, noch mehrere andere homöopathische Mittel hatten fernerhin einen bemerkbaren Einfluß auf die Krankheit.

Hysterische Zustände fand ich wegen mancher äußerer, der Wirksamkeit homöopathischer Mittel hinderlicher Verhältnisse häufig zur homöopathischen Behandlung nicht geeignet. / Waren diese aber nicht vorhanden, oder zu entfernen, so zeigte sich mir die letztere mehrmals, wie im Falle 154, schnell und augenscheinlich hilfreich.

3) Absolute und relative Gegenanzeigen und Hindernisse für die Anwendung der homöopathischen Methode.

Nach den angeführten Ergebnissen meiner homöopathischen Praxis, welche mit den Zeugnissen vieler unbefangener und glaubwürdiger Beobachter im Wesentlichen übereinstimmen, muß es als ausgemachte Thatsache angesehen werden, daß nach den Grundsätzen der Homöopathie Krankheiten, deren Heilung bei sich selbst überlassener Naturthätigkeit nicht zu Stande kommen würde, radical und in eben so kurzer oder kürzerer Zeit geheilt werden können, als nach irgend einer anderen Heilmethode, und daß in manchen Fällen durch homöopathische Mittel Heilungen erzielt wurden, in welchen vorher das gewöhnliche Verfahren von anerkannt guten Ärzten erfolglos angewendet worden war. Auf der anderen Seite weist auch die antipathische und allopathische Heilmethode und das gewöhnliche combinirte Verfahren zahlreiche und schöne Heilerfolge auf, und bisweilen wurde durch sie der Heilzweck erreicht, nachdem homöopathische Mittel den Erwartungen des Arztes nicht entsprochen hatten. Es möchte aber bis jetzt noch sehr schwierig, wo nicht unmöglich seyn, die Grenzen des Wirkungskreises der einzelnen Heilmethoden richtig und genau abzumessen, weil auf der einen Seite das gebräuchliche, aus allen drei Methoden zusammengesetzte Verfahren keine sichere Ausmittelung des einer jeden zukommenden Antheils am Heilerfolge zuläßt, und besonders die antipathische hinsichtlich ihres praktischen

Nutzen erst dann richtig geschätzt werden kann, wenn man dieselbe ihrem Princip gemäß mit einfachen Mitteln und nach speciellen, nicht, wie es bisher fast immer geschah, nach allgemeinen Indicationen zu handhaben im Stande ist; auf der anderen die homöopathische in der kurzen Zeit ihres Bestehens noch nicht bis zu dem Grade von Ausbildung gelangt ist, daß ihre seitherigen Leistungen als Maßstab für das, was sie überhaupt zu leisten vermag, gelten könnten. Doch hat schon Hahnemann einige krankhafte Zustände, (Ohnmacht, Scheintod, Vergiftungen durch concentrirte Säuren, Metallpräparate, narcotische Substanzen u. s. w.) namhaft gemacht, bei welchen die allopathische oder antipathische Methode unentbehrlich ist, und Rau, Schön und Andere haben gezeigt, daß dieß von allen denjenigen Zuständen gilt, wo die Reaktionskraft des Organismus in hohem Grade darniederliegt, oder in ihren Ausßerungen gehemmt ist, wie z. B. bisweilen in böartigen Nervenfiebern, bei Ansammlungen von Stoffen in einem Organe oder einer Höhle des Körpers, welche durch ihre Qualität oder Masse die freie Entwicklung der Naturthätigkeit hindern, z. B. bei bedeutenden Ueberladungen des Magens mit Speisen, beim Vorhandenseyn schädlicher oder schwer oder gar nicht assimilirbarer Substanzen in demselben, einem Uebermaße von Schleim, Galle oder Würmern im Darmkanal, Citeransammlungen, größeren Extravasaten von Lymphe und Blut und dergleichen.

Unter den relativen, theils aus der Unvollkommenheit der Homöopathie auf ihrer gegenwärtigen Entwicklungsstufe, theils aus äußeren Verhältnissen resultirenden Gegenanzeigen und Hindernissen für ihre Anwendung nimmt die Schwierigkeit der Mittelwahl die erste Stelle ein. Bisweilen trifft es sich, daß zwischen dem zu behandelnden Krankheitsfalle und den charakteristischen Eigenschaften eines Arzneimittels eine so auffallende Uebereinstimmung, sowohl hinsichtlich der Anamnese und Aetiologie, als der Symptome stattfindet, daß der der Arzneiwirkungen kundige Arzt keinen Augenblick über die Wahl des Mittels zweifelhaft seyn kann.

In solchen Fällen, mögen sie von kürzerer oder längerer Dauer, leichter oder schwerer Art seyn, kann man in der Regel darauf rechnen, eine überaus rasche Ausgleichung des zwischen den Lebens-
 Factoren stattfindenden Kampfes erfolgen zu sehen, welche lebhaft an die Indifferenzirung zweier in polarem Gegensatz zu einander befindlicher Kräfte erinnert. Hier feiert die Homöopathie ihren Triumph, und Jeder, der Erfahrungen dieser Art gemacht hat, wird die Ansicht für begründet halten, daß die Schuld des Mißlingens homöopathischer Curen nicht dem homöopathischen Princip als solchem, sondern den bis jetzt noch unvollkommenen Mitteln, dasselbe überall in volle Wirksamkeit treten zu lassen, oder anderen, die Heilung der Krankheit durch dynamische Mittel erschwenden oder unmöglich machenden Verhältnissen beizumessen ist. — In anderen Fällen leitet eine einzelne pathognomonische Erscheinung oder ein auf den ersten Blick unwichtig scheinender Nebenumstand, z. B. die Zeit der Remission und Exacerbation, eine Veränderung im Gemüthszustand, der Einfluß der Ruhe und Bewegung, geistiger und körperlicher Thätigkeit, des Schlafens und Wachens, des Essens und Trinkens, der Kälte und Wärme, der Lage und Stellung des Körpers, der äußeren Berührung u. s. w. auf die Krankheit, oder ein ätiologisches Moment und besonders auch der gerade herrschende Krankheits-Charakter auf das dem Falle specifisch entsprechende Heilmittel. Wenn aber weder die Anamnese und Aetnologie, noch die Symptomie der Krankheit die Affinität eines Arzneimittels zu dieser erkennen, oder doch nicht nur zwischen wenigen Mitteln die Wahl frei lassen, so wird die Behandlung mit homöopathischen Mitteln schwankend und unsicher, und der gewissenhafte Arzt wird alsdann, besonders bei gefährlichen Krankheiten, lieber einen anderen Heilweg einschlagen, als daß er sich entschließt, viele Mittel der Reihe nach durchzuprobiren, bis er zuletzt zufällig das rechte trifft. Es kann sich auch ereignen, daß die Krankheit nach dem Gebrauche antipathischer oder allopathischer Mittel sich so gestaltet, daß nun die Wahl des specifischen Heilmittels leicht ist, und dieses führt

dann oft noch schnell zum erwünschten Ziele. Uebrigens versteht es sich von selbst, daß die größere oder geringere Schwierigkeit der Mittelwahl zu einem großen Theile von dem Grade des ärztlichen Wissens und Scharfblicks abhängt, und daß der kenntnißreiche und geübte Praktiker seltener in die angegebene Alternative sich versect sehen wird, als der oberflächlich gebildete und unerfahrene. Soweit aber diese Unsicherheit in dem Mangel an einer eigentlichen Charakteristik der Arzneimittel, und in der Ueberladung der Symptomenverzeichnisse mit zufälligen oder völlig unwesentlichen, den meisten Arzneimitteln, wie fast allen Erkrankungsformen zukommenden Erscheinungen begründet ist, wird sich dieselbe, wie sich mit Bestimmtheit erwarten läßt, nachdem sich gewichtige Stimmen über die erspriesslichste Art, die Arzneiprüfungen anzustellen und die Resultate derselben aufzufassen, haben vernehmen lassen, und die wissenschaftlichere Gestaltung der homöopathischen Arzneimittellehre der Gegenstand eifriger Bestrebungen unter den homöopathischen Ärzten geworden ist, von Tag zu Tag mehr vermindern.

Wenn ein homöopathisch vollkommen passend scheinendes Mittel, in gehörig starker Gabe gereicht, keine Wirkung äußert, ohne daß man die Ursache davon zu ergründen im Stande ist, ein Fall, der übrigens selten eintritt, so wird man besonders bei dringenden Zufällen besser daran thun, eine andere Heilmethode zu wählen, falls diese einen sichreren, wenn auch auf Umwegen zu erzielenden, Erfolg verspricht, als durch längeres Hin- und Herprobiren verschiedener, der Krankheit unvollkommen entsprechender und deshalb unzuverlässiger Mittel die kostbare Zeit zu verlieren.

Gegen manche leichtere Erkrankungsformen, z. B. verschiedene Erkältungsbeschwerden, rheumatische Affectionen u. dgl., welche häufig wegen kleiner Symptomenzahl schwierig homöopathisch zu behandeln sind, und zur Entfernung noch fortwirkender Krankheitsursachen, z. B. bei Indigestionen, Anhäufung von Galle, hartnäckiger Stuhlverstopfung, von Ansammlung harter Excremente, Nierensteinen u. s. w. stehen erprobte und schnelle Abhülfe gewährende antipathische und

allopathische Mittel, z. B. ein Blasenpflaster, Erregung eines Schweißes durch einige Tassen eines diaphoretischen Thees, ein Brech- oder Laxirmittel zu Gebote, und es wäre eine dem Kranken nachtheilige und verwerfliche Consequenz von Seiten des Arztes, wenn er, um der Homöopathie nicht untreu zu werden, unter allen Umständen, und auch dann, wenn er wegen mehrerer bei der Wahl concurrirender homöopathischer Mittel auf keinen sicheren Erfolg rechnen könnte, es verschmähen würde, von jenen Mitteln Gebrauch zu machen. Wie schnell übrigens durch das richtig gewählte homöopathische Mittel gastrische und rheumatische Beschwerden beseitigt werden können, zeigen die Beob. 64, 65, 79, 152, und 48 bis 60, welchen sich viele ähnliche von anderen Ärzten anreihen.

Ein weiteres Hinderniß für die Anwendung des homöopathischen Verfahrens liegt in den Vorurtheilen mancher Kranken gegen diese Heilmethode, welche von allopathischen Ärzten und Apothekern soviel möglich unterhalten und genährt werden *; bald wurde sie als Giftmischierei, bald als Nichtsthum verschrien. Das Letztere besonders findet bei Leuten, welchen es an der gehörigen Einsicht in die Sache fehlt, und welche an die großen und oft wiederholten Gaben stark riechender und schmeckender allopathischer Arzneigemische gewöhnt und geneigt sind, den Nutzen einer Arznei hauptsächlich nach ihren physischen Eigenschaften, ihrer Quantität, und nach auffallenden und palpablen Wirkungen (Eintreten von Schweiß, Erbrechen, Durchfall u. s. w.) zu bemessen, leicht Glauben,

* Ich selbst habe die Erfahrung gemacht, daß ein Apotheker, nicht zufrieden damit, daß ich manche Arzneimittel, anstatt sie selbst abzugeben, in einfacher Form und mäßiger Gabe aus der Apotheke verordnete, beim Ueberbringen des Rezepts und beim Abholen der Arznei dem Kranken sagen ließ, die Arznei könne nichts helfen; sie sey zu schwach, bestehe nur aus Zuckerwasser, der Kranke müsse sterben, wenn man nicht kräftigere Mittel gebrauche u. dgl. mehr, und dieß so lange fortsetzte, bis er von der gerichtlichen Behörde wegen solcher unbefugter Äußerungen und des Mißkennens seiner Stellung eine Zurechtweisung erhalten hatte.

zumal, wenn die Kleinen, seltenen und beinahe geruch- und geschmacklosen homöopathischen Arzneigaben nicht sogleich eine in die Augen fallende Besserung des Krankheitszustandes zur Folge haben.

Unter solchen Umständen weigert sich entweder der Kranke, trotz der Erklärung des Arztes, daß die homöopathische Behandlung größere Vortheile verspreche, als eine andere, entschieden und beharrlich, sich derselben überhaupt, oder fernerhin zu unterziehen, und dann erscheint jener gerechtfertigt, wenn er ein anderes Verfahren einschlägt, durch das der Heilzweck gleichfalls, wenn auch weniger schnell und sicher, als durch das von ihm ursprünglich beabsichtigte erreicht werden kann; hier behält der Satz „*volenti non fit injuria*“ seine volle Gültigkeit; — oder er läßt sich, mehr, um bei dem Arzte, von dem er annimmt, daß er es gut mit ihm meine, daß er aber in zu großer Vorliebe für die Homöopathie befangen sey, nicht anzustoßen, als aus wirklicher Ueberzeugung von der Richtigkeit seiner Ansicht, bewegen, sich homöopathisch behandeln zu lassen, gebraucht aber hinter dem Rücken desselben verschiedene Haus- und Nebennittel, wie Chamillen-, Baldrian-, Pfefferminz-, Hollunder- u. a. Thee, stärkende Magentropfen, Lebenselixire, drastische Pillen u. dgl., wodurch der Erfolg der homöopathischen Cur theilweise oder ganz veretelt wird.

In manchen Familien haben sich die zuletzt genannten Mittel so sehr eingebürgert, daß sie alles vernünftigen Einredens und der offenbarsten Beweise ihres nachtheiligen Einflusses ungeachtet, immer wieder zuerst hervorgesucht und angewendet werden. Für solche paßt die gewöhnliche Behandlung besser, als die homöopathische, weil sich jene mit besagten Mitteln eher verträgt, als diese, und weil bei den häufigen, mannigfachen und starken arzneilichen Eingriffen von jener die Kranken sich nicht so leicht zu der eigenmächtigen Anwendung anderer Dinge versucht fühlen, und die Uebertretung eines Verbots in dieser Hinsicht, falls ein solches für nöthig erachtet wird, weniger zu befürchten ist, als bei den Kleinen und seltener wiederholten homöopathischen Arzneigaben.

Ob und wie weit Angewöhnungen anderer Art, die Gewohnheit des Rauchens und Schnupfens, eine unzumuthbare Lebensweise, von der der Kranke nicht abzubringen ist, eigentliche Laster, die äußeren Verhältnisse der betreffenden Individuen, gewisse Gewerbe, bei welchen arzneiliche oder der Gesundheit schädliche Einflüsse nicht vermieden werden können, das höhere, für äußere Reize weniger empfängliche Lebensalter, vorangegangener Arzneigebrauch und ähnliche Umstände geeignet sind, die homöopathische Heilmethode in ihrer Wirksamkeit zu beeinträchtigen, und ob dieselben nur Modificationen in der Größe und Wiederholung der Arzneigaben, oder die Benützung einer anderen Methode nothwendig machen, muß, sofern es nicht aus dem weiter unten über Krankendiät Gesagten erhellt, dem Ermessen des einzelnen Arztes überlassen bleiben.

4) Die Vorzüge der homöopathischen vor den anderen Heilmethoden in praktischer Hinsicht.

Wenn auch gegenwärtig noch der Anwendung der homöopathischen Heilmethode in manchen Fällen Hindernisse im Wege stehen, so berechtigt doch die große Anzahl verschiedener, thatsächlich durch dieselbe mit Glück bekämpfter Krankheitsprocesse zu dem Schlusse, daß sie, an sich betrachtet, bei allen der ärztlichen Behandlung mit dynamisch wirkenden Mitteln überhaupt zugänglichen Krankheiten, mit Ausnahme der oben bezeichneten und ihnen analogen Zustände mit Erfolg anwendbar sey, und es müßte derselben, wenn man ihr auch, den Erfahrungen vieler vorurtheilsfreier Aerzte zuwider, in Betreff der Sicherheit und Schnelligkeit der Heilung bei den am häufigsten vorkommenden Krankheiten keinen größeren, sondern nur den gleichen Werth, wie den anderen Methoden, beilegen wollte, aus folgenden Rücksichten der Vorzug vor diesen eingeräumt werden:

1) Durch die Parakren, bei dem antipathischen, allopathischen und gewöhnlichen gemischten Verfahren gebräuchlichen, und, wie oben gezeigt wurde, für die zwei ersteren Methoden nothwendigen Arzneigaben wird bei an sich richtiger Behandlung manche

Dies. Homöopathie.

unerwünschte, die Genesung verzögernde Nebenwirkung hervorgerufen, und leicht Veranlassung zu Arzneikrankheiten gegeben. Man denke nur an die für unentbehrlich erachteten *corrigentia* und *adjuvantia* der alten Schule, an die durch den längeren Gebrauch von Salzen und Säuren zerrütteten Verdauungskräfte mancher *Reconvalescenten*, an das *Mercurialfleckthum* u. s. w.

2) Bei einer unrichtigen Behandlung — und welcher Arzt hätte sich nicht schon eines Irrthums in dieser Beziehung schuldig gemacht? — muß die in starker Gabe gereichte Arznei mit ihrer vollen Wirkung störend in den natürlichen Gang der Krankheit eingreifen, und in weit höherem Grade den Heilbestrebungen der Natur hindernd in den Weg treten, als dies bei den kleinen Gaben eines unpassend gewählten homöopathischen Arzneimittels denkbar ist.

3) Unter die stärksten Waffen der alten Medicin bei einer großen Anzahl von Krankheiten gehören die schwächenden Mittel, namentlich Blutentziehungen, Entziehungs- und Hungerkuren, Brech- und Laxirmittel, Salze, Säuren, das Quecksilber. Es unterliegt keinem Zweifel, daß der Kranke, an welchem diese auf Verminderung der Kräfte berechnete Proceuren vorgenommen worden sind, nach gehobener Krankheit einer längeren Zeit zur Wiederherstellung seines normalen Kräftezustandes bedarf, als der ohne dieselben Genesene. Es verdient somit eine Methode, welche unbeschadet des Heilzwecks jene die *Reconvalescenz* verlängernde Mittel theilweise oder ganz entbehrlich macht, einer anderen, bei welcher dieses nicht der Fall ist, vorgezogen zu werden.

4) Das Princip der Homöopathie gestattet und verlangt, daß jeder Krankheitsfall individuell aufgefaßt, und bei der Wahl des Mittels neben den allgemeinen Verhältnissen die besonderen, von den Symptomen nicht allein die das *genus* und die *species* der Krankheit charakterisirenden, sondern auch die individuellen und persönlichen beachtet werden, während die alte Schule mehr ein generelles und auf allgemeine Indikationen gegründetes Verfahren vorschreibt. Gewiß ist es aber als Vorzug einer Heilmethode zu

betrachten, wenn sie die erforderlichen Mittel zu einer möglichst vollständigen Berücksichtigung der Eigenthümlichkeiten jedes Einzelfalles an die Hand gibt.

5) In Fällen, wo die Erkenntniß der Natur einer Krankheit schwierig oder unmöglich ist, hat der homöopathische Arzt, welcher sich ohne Rücksicht auf theoretische Ansichten an den vorliegenden, die Gesamtheit der Krankheitserscheinungen umfassenden Thatbestand hält, mehr Wahrscheinlichkeit für sich, daß durch seine Behandlung die Krankheit ihrem Wesen nach bekämpft werde, als der Anhänger der älteren Medicin, welcher sich in einem solchen Falle von einem oder einigen Symptomen, oder einer unsicheren Hypothese leiten lassen muß.

6) Die homöopathische Methode empfiehlt sich vor anderen Heilwegen durch die größere Einfachheit der ärztlichen Verordnung, bei welcher eine genauere Beurtheilung der Wirkung des angewendeten Mittels möglich ist, und reinere Erfahrungen in pharmacodynamischer Hinsicht gewonnen werden können. Dem Kranken, welcher nach 5 oder 8 Tagen beim Gebrauche von zwei oder drei Mitteln (s. Beob. 17 bis 19) vollständig genes, waren nach den Regeln der alten Schule am ersten Tage der Krankheit 12—16 Unzen Blut durch eine Venesection entzogen, ebensovielen Blutegel applicirt und 2—3 Drachmen nitrum, oder, nach einer anderen Theorie, 6—12 gr. tart. emet. in einem Absus von rad. alth., am zweiten Tage eine Wiederholung der allgemeinen und brillanten Blutentziehung und der gestrigen Mixture nebst Quecksilberfalbe zum Einreiben, oder bei etwa vorhandenen Zeichen von gastricismus ein Salixaric, an den folgenden Tagen noch einmal Blutegel, einige Calniabergneien mit extr. hyosc. oder aq. lauroceras. und Blasenpflaster auf die Brust, alldann vielleicht Calomelpulver mit sulph. aur. ant., * später Decocte von rad. seneg. oder

* Diese sehr beliebte Verbindung ist chemisch unzulässig, weil bei ihrem Zusammentreffen mit Wasser eine Zersetzung in Schwefelquecksilber und Chlorantimon erfolgt.

inulae mit extract. squill., sulph. aur. ant., flor. benz., gumm. ammoniac. u. s. w. und zuletzt zur Beschleunigung der Reconvalescenz etwa ein Abfuß von rad. polyg. amar. oder lichen. island. verordnet worden. Wie sehr contrastiren diese mannigfachen und stürmischen Angriffe gegen den kranken Organismus mit dem Paar einfachen Arzneimitteln der homöopathischen Methode!

7) Der Forderung, jucunde zu kuren, wird durch die seltenen, beinahe geruch- und geschmacklosen homöopathischen Arznelgaben besser entsprochen, als durch die oft sehr übel schmeckenden, alle Stunden oder zwei Stunden zu nehmenden Arzneigemische der älteren Schule, der schmerzhaften revulsorischen Mittel, vom Senfteig bis zum Haarseil und Glühseifen, nicht zu gedenken. Bei manchen edeln Kranken, hauptsächlich bei Kindern, welchen die Arznei oft nur mit Zwang beizubringen ist, der bei der leichten Erregbarkeit des kindlichen Organismus nicht für ganz unschädlich gehalten werden dürfte, ist dieser Umstand besonders beachtens- und schätzenswerth.

8) Endlich ist noch der größeren Wohlfeilheit der homöopathischen Arzneimittel und der bedeutenden Geldersparniß, welche für den Staat und einzelne Gemeinden, denen die Unterhaltung öffentlicher Heilanstalten und die Bestreitung der durch Menschen- und Thierseuchen veranlaßten Kosten obliegt, aus der Anwendung der homöopathischen Methode erwachsen würde, zu Gunsten von dieser Erwähnung zu thun.

5) Beleuchtung der gegen die Nationalität der Homöopathie erhobenen Einwürfe.

Die Gegner der Homöopathie haben ihr den Vorwurf gemacht, sie sey nicht wissenschaftlich und rationell, sie gehe vielmehr rein empirisch und symptomatisch zu Werke. Um auszumitteln, ob und wie weit derselbe gegründet ist, ist es nöthig, zu untersuchen, welcher Sinn mit jenen Ausdrücken, wenn es sich von einer Erfahrungswissenschaft handelt, zu verbinden ist, und wie sich in dieser

Beziehung die anderen Methoden und das gewöhnliche Heilverfahren verhalten.

Es ist eine allgemeine Forderung der Vernunft, von den Erscheinungen in der Sinnenwelt den innern Grund, das Besondere in seinem Zusammenhange mit dem Allgemeinen, das Mannigfaltige als Einheit, das Zufälligscheinende als Nothwendiges zu erkennen. Jede Wissenschaft stellt sich als solche die Aufgabe, in dem ihr angewiesenen Kreise jene Forderung zu realisiren. Dieses Streben nach Einheit und Zusammenhang hat aber in der Beschränktheit menschlicher Erkenntniß überhaupt seine Gränze, und muß bei Erfahrungswissenschaften, wenn der Wahrheit kein Eintrag geschehen soll, gleichen Schritt mit den vorhandenen *factis* halten. So wenig dabei der durch diese für die Abstraction gegebene Anhaltspunkt bei Seite gesetzt werden darf, so wenig soll ein neuer Zuwachs zu dem vorhandenen Material unbeachtet bleiben. Wenden wir diese allgemeinen Sätze auf die Medicin an, so ergibt sich als Forderung für diese, daß sie, wenn sie auf den Namen einer Wissenschaft Anspruch machen will, nicht ein bloßes Congregat von Beobachtungen und Thatfachen ohne inneren Zusammenhang, sondern ein harmonisches Ganzes darstelle, in welchem alle Theile in nothwendiger Beziehung zu einander stehen und die einzelnen Erfahrungen auf allgemeine Gesetze zurückgeführt sind, und daß sie sich als Kunst von reiner Empirie dadurch unterscheide, daß man bei ihrer Ausübung der Gründe seines Handelns sich bewußt ist, und nach Principien verfährt, welche mit den Gesetzen des Lebens im Einklange stehen. Ein solches Handeln verdient den Namen eines rationellen. Auf der anderen Seite muß die Erfahrung, als die Quelle alles ärztlichen Wissens, jeder Forschung auf dem Gebiete der Heilkunde zu Grunde gelegt werden, wenn man sich nicht auf die Irrpfade einer einseitigen und schrankenlosen Speculation verlieren will. Die Geschichte der Medicin lehrt unwidersprechlich, daß dieselbe in um so tieferen Verfall gerieth, je mehr jener Boden

verlassen, und ihr eine vorherrschend speculative Richtung gegeben wurde.

Da der letzte Grund des Lebens für uns nicht erkennbar ist, und sich die Lebensactionen und ihre möglichen Abweichungen vom Normal weder philosophisch construiren, noch an der Hand der Erfahrung aneinander und auf ein höchstes Princip zurückführen lassen, so kann die Medicin, deren Object der Organismus oder das zur Erscheinung gekommene Leben ist, nicht auf das eigentliche Lebensprincip, sondern nur auf die empirisch erforschbaren und erforschten Gesetze des Lebens basirt werden; sie kann daher auch kein abgeschlossenes und vollendetes System bilden, sondern muß, wie jede Erfahrungswissenschaft, den Charakter des Fortschritts und der Entwicklung an sich tragen. Neue Thatsachen, welche als wahr constatirt sind, dürfen, wenn sie sich gleich den bisher als richtig anerkannten und für die früheren Erfahrungen gültig gewesenen Gesetzen entziehen, nicht von der Aufnahme in die Wissenschaft ausgeschlossen bleiben, sondern sind nur so lange als empirische, und als solche möglicherweise sehr schätzenswerthe und nützliche Entdeckungen zu betrachten, bis für sie ein besonderes oder ein höheres, ihnen und den früheren Erfahrungen gemeinschaftliches Gesetz gefunden ist!

Ein solches empirisches Wissen bildeten die vereinzelt Wahrnehmungen von heilkräftiger Wirkung specifischer Mittel, ehe Hahnemann durch Beobachtung und Versuch dem Princip auf die Spur kam, auf welches jene Thatsachen und die zahlreichen, seither durch homöopathische Mittel bewerkstelligten Krankheitsheilungen zurückgeführt werden können. So wenig es aber der Physiologie und Pathologie gelungen ist, zu einer ungetrübten Einsicht in das Spiel der Lebensthätigkeiten im gesunden und kranken Zustande zu gelangen, so unvollkommen ist bis jetzt noch unsere Erkenntniß der die Krankheitsheilung überhaupt bedingenden Vorgänge im Innern des Organismus. Wollte man es daher der homöopathischen Methode zum Vorwurfe machen, daß sie nach ihrem Princip zu Stande

Kommenden Heilungen von Krankheiten nicht vollständig erklärt werden können, so müßte man, um nicht ungerecht zu seyn, dasselbe auch den anderen Heilmethoden vorwerfen. Alle drei stützen sich auf allgemeine Erfahrungsgesetze; diese darauf, daß über das Normal gesteigerte, oder unter dasselbe gesunkene Thätigkeit durch im entgegengesetzten Sinne wirkende Mittel regulirt werden kann, so wie auf die Gesetze des consensus und antagonismus, jene, wie dieß Nau, Schrön u. A. gezeigt haben, auf das Gesetz der organischen Nachwirkung; aber keine derselben hat hinsichtlich der Erkenntniß der letzten Gründe der Heilung vor den zwei anderen etwas voraus.

Wenn jener Vorwurf in der angegebenen Beziehung als ungegründet erscheint, so möchte man doch nicht im Stande seyn, die von Hahnemann aufgestellten diagnostischen Grundsätze und Heilindicationen gegen denselben zu vertheidigen. Auch wurde er wohl hauptsächlich durch die im Organon enthaltene Bestimmung, daß die Gesamtheit der Symptome für den Heilkünstler das hauptsächlichste, ja Einzige seyn müsse, was er in jedem Krankheitsfalle zu erkennen und durch seine Kunst hinwegzunehmen habe, hervorgerufen. Indem sich Hahnemann die großen Nachteile vergegenwärtigte, welche für die practische Medicin aus einer einseitigen und zu weit getriebenen Speculation und darauf gegründetem Handeln hervorgehen müssen, ließ er sich verleiten, dem anderen Extreme, nämlich einer oberflächlichen Empirie das Wort zu reden; anstatt vor einer übertriebenen Theorie- und Hypothesensucht zu warnen, und auf sorgfältige Beobachtung und Berücksichtigung aller Krankheitserscheinungen und möglichstes Individualisiren, zugleich aber auch auf wissenschaftliche Beurtheilung der Symptome und Unterscheidung des Allgemeinen vom Besonderen zu bringen, verwarf er das Letztere ganz und wollte immer den nackten Symptomencomplex als solchen aufgefaßt und als ausschließliches Heilobject betrachtet wissen, ohne zu bedenken, daß man bei einem solchen Verfahren gleichfalls, wenn auch in geringerem Grade, als bei dem mit Recht von ihm getadelten Handeln nach willkürlichen und unhaltbaren Hypothesen,

manchen Täuschungen ausgesetzt ist. Diese Ansicht Hahnemanns, welche alle empirische Schulen mit ihm theilen, hat aber mit dem Wesen und Princip der Homöopathie nichts gemein, und die Mehrzahl der homöopathischen Aerzte hat dieselbe verworfen.

Es wurde im ersten Abschnitte gezeigt, wie die Diagnose der Krankheit beschaffen seyn müsse, gleichviel, ob man sich zur Heilung derselben der antipathischen, allopathischen oder homöopathischen Methode bediene, und an jeden Arzt wird mit Recht die Anforderung gemacht, daß er die Krankheiten, wo möglich, vollkommen und radical heile (*indicatio morbis. essentialis*). Da dieses nur dadurch geschehen kann, daß das innere, den Krankheitserscheinungen zu Grunde liegende Mißverhältniß im Organismus gehoben wird, so muß die Erkenntniß und Berücksichtigung der charakteristischen Merkmale, durch welche sich jenes ausdrückt, d. h. der Natur und des Wesens der Krankheit in dem oben angegebenen Sinne, als die Bedingung jeder radicalen und rationellen, d. h. mit deutlichem Bewußtseyn von den Gründen des Handelns zu bewerkstelligenden Cur angesehen werden. Es ist leicht einzusehen, daß dem homöopathischen ebensoviel, als jedem anderen Arzte, der gründlich und rationell heilen will, daran liegen müsse, die Natur der Krankheit, so weit es bei dem gegenwärtigen Stande der Wissenschaft möglich ist, zu erkennen, und daß er kein dem Arzte überhaupt dargebotenes Mittel, zu dieser Erkenntniß zu gelangen, unbenutzt lassen dürfe, weil das homöopathische Mittel, wenn es der Krankheit nicht ihrem Wesen nach entspricht, entweder gar keine Wirkung äußern, oder nur einzelne Symptome, keineswegs aber die Krankheit in ihrer Totalität beseitigen kann. Daher mußte auch jener homöopathisirende Late bei der Behandlung nächstlicher Schmerzen in den Schädelknochen von allen seinen nach Symptomenähnlichkeit dem Anscheine nach ganz richtig gewählten Mitteln im Stiche gelassen werden, weil er die syphilitische Natur des Uebels zu erkennen nicht im Stande war; daher wird der Arzt, welcher nur die Symptome berücksichtigt, leicht in den Fall kommen, einen Krampfzustand mit einem

entzündlichen zu verwechseln, und vergebens mit aconit. gegen denselben zu Felde ziehen, und derjenige, welcher den Unterschied zwischen den Symptomen sowohl der Krankheit, als der Arzneimitteln und ihre verschiedene Bedeutung nicht kennt oder nicht beachtet, es einem glücklichen Zufalle zu verdanken haben, wenn er nicht nach untergeordneten und zufälligen Zeichen ein falsches, in gar keiner Beziehung zu der Krankheit stehendes, folglich unwirksames Mittel wählt. Daß es außer Hahnemann unter den homöopathischen Ärzten einzelne gegeben hat und noch gibt, welche in mechanischem Vergleichen der in Tabellenform, ohne Rücksicht auf ihre Bedeutung und ihren organischen Zusammenhang niedergeschriebenen Krankheitserscheinungen mit den Arzneimittelsymptomen-Verzeichnissen, einen Ersatz für alle wissenschaftliche Bildung gefunden zu haben glaubten, fällt der homöopathischen Heilmethode eben so wenig zur Last, als es der alten Schule zum Vorwurfe gereichen kann, wenn einer ihrer Anhänger einzelne Symptome, statt der Krankheit selbst, zum Gegenstande der Behandlung macht, ohne daß die Umstände es nicht anders erlauben.

Anders verhält es sich aber, wenn es an den zur Begründung der Natur einer Krankheit erforderlichen Bedingungen fehlt, oder die Krankheit aus inneren oder äußeren Gründen überhaupt nicht heilbar ist, oder ein einzelnes Symptom dem Leben Gefahr droht, oder in hohem Grade beschwerlich ist. Hier muß der Arzt, mag er sich einer Methode bedienen, welcher er will, eine symptomatische oder palliative Behandlung einschlagen, — und die Beob. 3, 65, 71 u. ff., 81, 87, 89 u. m. a. beweisen, wie sehr die homöopathische Methode geeignet ist, diesen Indicationen Genüge zu leisten, — wenn er es in dem zuerst angeführten Falle nicht vorzieht, sein Verfahren auf eine gewagte und vielleicht oder wahrscheinlich falsche Hypothese zu stützen. Das Letztere stünde auch dem nach homöopathischen Principien handelnden Arzte frei, und dieser hätte noch den Vortheil, daß bei einer unrichtigen Ansicht von der Natur der Krankheit seine kleinen Arzneigaben wenigstens nicht so leicht positiv

schaden könnten, als die großen antipathischen und allopathischen. Daß aber ein solches Verfahren weit leichter und häufiger zu Fehlgriffen Veranlassung geben muß, als die von Hahnemann angerathene und bis jetzt nur bei Anwendung der homöopathischen Methode mögliche Berücksichtigung sämmtlicher Krankheitserscheinungen, wenn sie mit wissenschaftlichem Geiste geschieht, liegt in der Natur der Sache.

Wie die Kenntniß der (disponirenden und Gelegenheits-) Ursachen zur Erforschung der Natur der Krankheit häufig unentbehrlich ist (s. Seite 5), so ist die Entfernung derselben, wenn sie noch fortwirken, oder ihre besondere Beachtung bei dem Curplane, sofern durch sie der Character der Krankheit bestimmt oder modificirt wurde, für jeden Arzt eines der ersten Erfordernisse zu einer radicalen Heilung. Dieß haben die homöopathischen Aerzte überall formell und factisch anerkannt, indem sie sich, abgesehen von den mechanisch oder chemisch entfernbaren Krankheitschädlichkeiten, vorzugsweise durch die Rücksicht auf die ursächlichen Momente bei der Wahl ihrer Mittel leiten lassen.

Nicht mit Unrecht hat man das Verfahren, das bei der Auffassung der Ergebnisse der an Gesunden angestellten Arzneiprüfungen, und bei der Darstellung derselben in den homöopathischen Arzneimittellehren befolgt wurde, getadelt und unwissenschaftlich genannt, weil dabei zu wenig auf den Zusammenhang und die physiologische Bedeutung der Erscheinungen geachtet, das Zufällige und Unwesentliche in eine Reihe mit dem Constanten und Wesentlichen gestellt, und dadurch dem Streben nach einer Charakteristik der Arzneimittel entgegengearbeitet wurde. Bedenkt man aber, wie Vieles für Hahnemann und seine Anhänger zu thun war, um auf dem neuen, von ihm betretenen Wege das zur Anwendung des homöopathischen Heilprinzips erforderliche Material zu gewinnen, die zahlreichen und schönen Resultate, zu welchen diese Prüfungen schon jetzt geführt haben, und den kurzen Zeitraum, in welchem dieses Alles zu Stande gebracht wurde, so wird man dem Fleiße, der Beobachtungs- und

und dem Scharffsinn Hahnemanns seine Anerkennung und Bewunderung nicht versagen können, und die an seinen Leistungen im Gebiete der Pharmacodynamik haftenden Mängel wohl zu erklären und zu entschuldigen wissen. Sie sind übrigens den meisten homöopathischen Aerzten nicht entgangen, und diese bieten Allem auf, denselben abzuhelpen und sie bei künftigen Arzneiprüfungen zu verhüten. Auch sind die letzteren, wie im ersten Abschnitte gezeigt wurde, von allgemeinem Werthe, und ihre Resultate gehören nicht ausschließlich der homöopathischen Methode, sondern der ganzen Medicin an. Wenn daher auch die Art, wie sie bisher vorgenommen und ausgebeutet wurden, in mancher Hinsicht tadelnswerth erscheint, so kann dieses doch der Homöopathie und ihrem Princip nichts von ihrem Werthe benehmen.

Aus dem bisher Gesagten ergibt sich, da die antipathische und allopathische Methode keine genaueren Aufschlüsse über den inneren Hergang bei der auf einem dieser Wege zu Stande gekommenen Krankheitsheilung gibt, als die homöopathische, da ferner die Diagnose der Krankheit, unabhängig von den später zu befolgenden Heilmitteln, von jedem Arzte nach den gleichen Grundsätzen festzustellen ist, und das homöopathische Heilprincip in demselben Maße, wie die Principien der alten Schule, eine Berücksichtigung der Ursachen und der Natur der Krankheit bei der Behandlung zuläßt und verlangt, da endlich die bisher angestellten Arzneiprüfungen an Gesunden für sich und abgesehen von dem Princip der Homöopathie zu beurtheilen sind, — daß der Vorwurf der Oberflächlichkeit und Unwissenschaftlichkeit nicht die homöopathische Heilmethode, sondern nur die Ansichten und die Verfahrensweisen einzelner ihrer Anhänger treffen kann, wie dies auch bei den anderen Heilmethoden der Fall ist. Hieraus folgt zugleich, daß, da an den nach homöopathischen Grundsätzen handelnden Arzt hinsichtlich der Diagnose, der Kenntniß der Arzneiwirkungen und der Naturheilprocesse, sowie hinsichtlich der Erfüllung der *indicatio essentialis* und *causalis* bei der Behandlung die gleichen Anforderungen

zu machen sind, wie an den Arzt der älteren Schule, derselbe in den sämtlichen Vor- und Hülfswissenschaften der Medicin ebenso erfahren seyn muß, als dieser.

6) Beleuchtung einiger weiteren Sätze, Behauptungen und Vorschriften Hahnemanns und eines Theils seiner Anhänger.

Mehrere Sätze Hahnemanns wurden, obgleich sie in keinem nothwendigen Zusammenhange mit dem homöopathischen Heilprincip stehen, und daher, was irrig und unhaltbar an ihnen ist, nicht diesem zur Last fallen kann, von seinen Gegnern doch vorzugsweise zu Angriffen auf dasselbe benützt. Ich begnüge mich jedoch, dieselben den von der Mehrzahl der homöopathischen Aerzte getheilten Ansichten und meiner eigenen Erfahrung gemäß kurz zu würdigen, weil sie von Anderen bereits ausführlich besprochen worden sind. Dabei übergehe ich mit Stillschweigen seine ungerechten, alles Maß überschreitenden Invectiven gegen die ältere Medicin und Alles, was vor ihm die größten Geister gedacht und gewirkt hatten, den Ton der Infallibilität, mit welchem er seine Heilgrundsätze für alle Fälle, mit Ausnahme einiger weniger pathologischer Zustände, als ausschließliche und einzige Normen des ärztlichen Handelns geltend zu machen suchte, seine übertriebenen Verheißungen von der neuen Lehre und mehrere andere Einseitigkeiten, Uebertreibungen und Widersprüche, über welche sich die Gegner, wie die meisten Anhänger seiner Methode auf gleiche Weise mißbilligend ausgesprochen haben.

Der Nutzen des antipathischen, allopathischen und des gewöhnlichen, gemischten Verfahrens ist durch zu viele Thatfachen außer Zweifel gesetzt, als daß derselbe abgeläugnet, und die Homöopathie als ein die ganze Therapie umfassendes und alle übrigen Heilwege entbehrlich machendes System betrachtet werden könnte.

Daß die Heilkraft der Natur, über welche sich Hahnemann in geringschätzenden Worten vernahmen läßt, als die Grundlage aller ärztlichen Thätigkeit, nach welchen Grundsätzen man auch

verfahren, anzusehen ist, wurde oben bemerkt, und bedarf, da alle übrigen homöopathischen Aerzte darin einverstanden sind, daß auch die homöopathischen Mittel, nur dadurch hilfreich seyn können, daß durch dieselben die Lebenskraft in ihrer Heiltendeuz unterstützt wird, keiner weiteren Erörterung.

Wenn Hahnemann alle Krankheitsnamen verwarf, weil sich oberflächliche Empiriker verletten lassen könnten, die Krankheiten ohne Rücksicht auf specielle und individuelle Verhältnisse nur nach ihren allgemeinsten Charakteren und den ihnen im Systeme beigelegten Namen zu behandeln, so beachte er nicht, daß zur kurzen Bezeichnung des einer Reihe von Krankheitsfällen Gemeinshaftlichen und zur schnellen Verständigung hierüber, bestimmte Namen unentbehrlich sind, und daß wegen des möglichen Mißbrauchs einer an sich guten Sache deren Gebrauch nicht aufgehoben werden darf. Auch handelte er selbst und seine Anhänger nicht diesen Grundsätzen gemäß.

Die Unhaltbarkeit der von ihm aufgestellten Theorie über den durch homöopathische Mittel eingeleiteten Heilungsvorgang, auf welche er übrigens selbst keinen großen Werth legte (s. Organon der Heilkunde, 5. Auflage §. 28), und seiner damit in Verbindung stehenden Annahme, daß den Arzneimitteln eine absolute, den Krankheitschädlichkeiten nur eine untergeordnete und bedingte Wirksamkeit zukomme, haben allopathische und homöopathische Aerzte auf das Bündigste nachgewiesen. Sie wurde durch andere naturgemäße Erklärungsweisen verdrängt, welche sich jedoch gleichfalls als irrig erweisen könnten, ohne daß dadurch das auf Erfahrung gegründete Heilprincip an Wahrheit oder Brauchbarkeit verlieren würde.

Die Behauptung Hahnemanns, daß sämtliche chronische Krankheiten von psora, syphilis und sycosis, und zwar $\frac{2}{3}$ von der ersten und $\frac{1}{3}$ von den zwei letzten abstamme, wird von den meisten homöopathischen Aerzten mit Recht als unerweisliche Hypothese angesehen. Des Widerspruches

nicht zu gedenken, in welchen sich Hahnemann durch diese Theorie mit seinem Lehrsatze, der Symptomen-Complex solle die einzige Indication bilden, mit den Lobsprüchen, welche er früher den nicht antipsorischen Mitteln auch bei der Behandlung chronischer Krankheiten ertheilte, und dem von ihm über alle Hypothesen in der Medicin ausgesprochenen Verdammungsurtheile setzte, ließ er es an allen Beweisen für seine Behauptung fehlen, während die tägliche Erfahrung das Irrige und Grundlose derselben augenscheinlich darthut, indem sie zeigt, daß es eine Menge von schädlichen Einflüssen gibt, welche weit häufiger und allgemeiner, als jene Contagien zu der Entstehung von acuten und chronischen Krankheiten Veranlassung geben. Was dieser Annahme und der darauf gegründeten Einteilung der homöopathischen Arzneimittel in antipsorica und nicht-antipsorica Wahres zu Grunde liegt, reducirt sich auf die längst bekannte Erfahrung, daß unvorsichtiges Vertreiben der Kräfte und anderer chronischer Exantheme manche gefährliche und schwer heilbare Folgeübel und schlimme Complicationen der aus anderen Ursachen entstandenen Krankheiten verursachen kann, und auf die Thatsache, daß die sogenannten antipsorica sehr kräftige und eingreifende Heilpotenzen sind, welche sich besonders, jedoch keineswegs ausschließlich, bei langwierigen, im vegetativen Systeme wurzelnden Krankheiten wirksam zeigen. Daß aber auch durch andere, nicht antipsorische Mittel chronische Krankheiten geheilt werden können, und daß dieselben bei der Behandlung von diesen nicht nur die untergeordnete Rolle von Neben- und Zwischensmitteln spielen, haben zahlreiche Beobachtungen bewiesen. Immer muß das Ähnlichkeitsprincip bei der Mittelwahl leiten, gleichviel, ob dasselbe die Anwendung eines sogenannten antipsorischen, oder eines anderen Mittels verlange, und obige Benennung und Classification der homöopathischen Arzneimittel erscheint somit als unpassend und unstatthaft. Daß es sehr zweifelhaft ist, ob syphilis und sycoosis wesentlich verschiedene Krankheitsformen sind, warde Seite 38. bemerkt.

Was die Aerzte wohl am meisten mißtrauisch gegen die neue Lehre

machte, war die ihnen unglaublich scheinende, von den Anhängern derselben behauptete Wirksamkeit ungewöhnlich kleiner Arzneigaben. In der Voraussetzung, daß man an diese aus Gründen a priori durchaus nicht glauben könne, schrieb man die bekannt gemachten günstigen Resultate homöopathischer Curen allein der Naturheilkraft zu, indem man annahm, daß diese bei der homöopathischen Behandlung durch mehrere Momente in ihrer Thätigkeit besonders unterstützt werde. Zu diesen rechnete man die homöopathische Diät, den bei den Kranken erweiterten Glauben an die Wunder der neuen Heilmethode, und da, wo vorher längere Zeit Arzneimittel in der gewöhnlichen Gabe und Zusammensetzung gebraucht worden waren, die Entfernung aller, das Wirken der Naturheilkraft störenden arzneilichen Einwirkungen. Bei der Beurtheilung der im Verlaufe homöopathisch von mir behandelter Krankheitsfälle eingetretenen Erscheinungen berücksichtigte ich jene Verhältnisse, so wie jeden anderen, möglicher Weise auf den Gang der Krankheit influirenden Umstand auf das Sorgfältigste. Allein schon in der ersten Zeit meiner homöopathischen Praxis, wo ich die Mittel größtentheils in den höheren Verdünnungen (12—30) und selteneren Gaben anwendete, und fast ausschließlich chronische oder nicht bedeutende acute Krankheiten homöopathisch behandelte, beobachtete ich in mehreren Fällen Veränderungen im Verlaufe und in den Symptomen der Krankheit, welche bei der unachtigsten Beachtung aller Verhältnisse nur auf Rechnung der Arzneimittel geschrieben werden konnten, und, als ich später auch bedeutendere acute Krankheiten homöopathisch zu behandeln wagte, ließen mich die unzweideutigen Erfolge an der Wirksamkeit der kleinen Gaben nicht mehr zweifeln. Unter den im dritten Abschnitte beschriebenen Krankheitsfällen finden sich viele, deren günstiger Ausgang ungezwungener Weise auf keinen der angeführten Umstände, sondern nur auf das, in kleiner Gabe gereichte Arzneimittel zurückgeführt werden kann. Und läßt es sich auch als wahrscheinlich denken, daß ein gewissenhafter, in vieljähriger Praxis ergrauter, von wissenschaftlichem und kritischem Geiste befeelter

Arzt, wie. Man, ohne hinreichende Gründe die neue Methode adop-
 tiren, hierauf Jahre lang fast ausschließlich und bei den bedeutend-
 sten Krankheiten nach ihren Principien verfahren, und während dieser
 ganzen Zeit in ununterbrochener Selbsttäuschung über den Nutzen
 derselben befangen seyn werde? Läßt sich dieses von den meisten
 übrigen Anhängern dieser Methode mit einiger Wahrscheinlichkeit
 annehmen? Sollten wissenschaftlich gebildete Aerzte, wie M. Mü-
 ler, Trinks, Rummel, Grisebach, Schrön, Werber,
 Kopp u. A. nicht im Stande gewesen seyn, Naturheilungen von
 Kunstheilungen zu unterscheiden? Oder sollten sie, die als rechtliche
 und achtbare Männer bekannt sind, die Welt absichtlich getäuscht,
 und durch Empfehlung und Verbreitung eines ganz wirkungslosen
 Heilverfahrens zu unzähligen Tödtungen durch vergebene Kunst-
 hülfen Veranlassung gegeben haben und noch geben? Es ist freilich
 ein großer Abstand zwischen den ungeheuren Gaben, welche die
 Schule des *contrastimulus* vorschreibt, und den atomistischen der
 Homöopathie. Wer hätte aber geglaubt, daß man einen Kranken
 täglich 2—3 Drachmen *tart. emet.* oder *extr. bellad.*, eben so-
 viele Unzen *nitr.* oder *extr. aconit.*, mehrere Drachmen *pulv. hb.*
digit., *rad. bellad.* oder *nuc. vom.* u. s. w. nehmen lassen
 dürfe, ohne sich geradezu der Gefahr des Vergiftens auszusetzen, ehe
 Rasori und seine Schüler diese Gaben zu den gewöhnlichen und
 alltäglichen in ihrer Praxis machten. Diese und ähnliche That-
 sachen (z. B. die starken *Opium-* und *Belladonnagaben* bei
tetanus und *rabies canina*) zeigen auf das Deutlichste, wie
 weit die Grängen auseinander liegen, zwischen welchen die
 Reizempfänglichkeit des Organismus auf und nieder steigt, je
 nach der Art der Stimmung, in welcher dieser oder einzelne
 seiner Organe sich befinden, und den Beziehungen, in welchen
 die einwirkenden Reize zu denselben stehen. Wenn es aber als ein
 durch zahlreiche, von vorurtheilsfreien Ärzten angestellte Beobach-
 tungen constatirtes Factum anzusehen ist, daß die Arzneimittel, dem
 homöopathischen Princip gemäß angewendet, in einer Gabe sich

wirksam zeigen, welche man früher für absolut unwirksam hielt, und welche es auch, wenn man nach anderen Principien verfährt, aus den oben bezeichneten Gründen wirklich seyn muß; so folgt hieraus noch keineswegs, daß, wie Hahnemann behauptete, die Gaben nicht zu klein seyn können, um sich noch wirksam zu zeigen; oder daß das Absetzenlassen an einem, mit der dreißigsten Verdünnung besuchten Streufüßelchen die passendste Gabengröße und zweckmäßigste Anwendungsweise für die homöopathischen Mittel sey.

Man nimmt hiöweilen nach der Anwendung eines, für den concreten Krankheitsfall specifisch passenden, Mittels eine kurz dauernde Exacerbation der Krankheitserscheinungen wahr, welche gewöhnlich den Uebergang zur Abnahme der Krankheit und Reconvalescenz bildet und mit einer *petitio critica* die größte Aehnlichkeit und ohne Zweifel die gleiche Bedeutung hat. Um nun diese sogenannte *homöopathische Werksimmerung*, welche Hahnemann für die Wirkung zu großer Arzneigaben hielt, zu verhüten, wendete er die Arzneimittel, welche er anfänglich in den allgemein gebräuchlichen Gaben gereicht hatte, in immer kleineren Quantitäten an, bis er in dem angeführten Verdünnungsgrade das Normalmaaß für die homöopathische Dosologie gefunden zu haben glaubte. * Wenn jedoch auch die Möglichkeit einer Wirkung bei dieser außerordentlichen Gabenfeinheit nicht geläugnet werden kann, weil die Zeugnisse mehrerer glaubwürdiger Aerzte dafür sprechen, und weil es schwer ist, die Gränze festzusetzen, über welche hinaus ein bestimmter Reiz bei hochgesteigter Empfänglichkeit des Organismus für denselben keine Einwirkung mehr zu äußern im Stande ist, so muß doch

* Einige seiner Anhänger trieben, wie es scheint, dem Wunderbaren zu Liebe, das Verkleinerungs- oder, nach ihrer Meinung das Potenzirungssystem sogar bis zur 1500sten Verdünnung. Wenn aber nicht selten schon die 30ste Verdünnung des specifischen Mittels ohne Wirkung bleibt, was läßt sich alsdann von der 1500sten erwarten? Hier ist gewiß die äußerste, denkbare Gränze der Wirkungsfähigkeit auch für homöopathische Mittel überschritten.

obige Vorschrift Hahnemanns aus folgenden Gründen unsstatthaft und verwerflich erscheinen: 1) weil die homöopathische Verschlimmerung als solche, und sofern sie die durch das Arzneimittel angeregte Reactionsthätigkeit des Organismus und die Tendenz desselben zur Genesung anzeigt, eher wünschenswerth, als zu fürchten ist. Sie fällt in die Kategorie der *molimina critica*, welche Hippocrates bei günstiger Entschcheidung der Krankheit durch die sich selbst überlassene Naturheilskraft am reiußen beobachtet hat. 2) Sie ist eine im Ganzen ziemlich seltene Erscheinung, und die Erfahrung lehrt, daß sie nach sehr kleinen Arzneigaben eben so häufig und stark eintritt, als nach mäßig großen, dem concreten Falle angemessenen. In den Krankheitsfällen Nro. 52 und 141 machte sie sich auf den Gebrauch der 24. Verdünnung nicht minder deutlich bemerkbar, als bei Beobachtung 122 auf den der siebenten. Mit den Erfolgen der von mir nach homöopathischen Indicationen in ziemlich starken Gaben aus der Apotheke verordneten Arzneimittel (z. B. pulv. nuc. vom. gr. $\frac{1}{8}$ — β , tinct. ballad. gutt. $\frac{1}{8}$ — j , morc. solub. Hahnem. gr. $\frac{4}{8}$ — $\frac{1}{4}$ p. d. u. f. w.), sowie der in neuerer Zeit fast ausschließlich von mir benützten niedersten homöopathischen Verdünnungen (1—4 bei milder wirkenden, 4—8 bei heftiger und eingreifender wirkenden Mitteln), von welchen ich einen oder mehrere Tropfen p. d. nehmen lasse, oder einer Mischung von einigen Tropfen unverdünnter Tinktur mit mehreren Unzen Wassers, Löffelweise zu gebrauchen, habe ich alle Ursache, zufrieden zu seyn, und die homöopathische Verschlimmerung beobachtete ich dabei nicht häufiger, als früher bei der Anwendung der höheren Verdünnungen. 3) Oefters zeigen sich stärkere Gaben eines Mittels wirksam, nachdem Kleinere, unmittelbar vor jenen gereicht, erfolglos geblieben waren. Beispiele hiervon geben die Fälle 112 u. 129. Mehrere andere Aerzte haben die gleiche Erfahrung gemacht. Einige Beobachtungen der entgegengesetzten Art bedürfen, da sie wenige an der Zahl und zu einem großen Theile von Nichtärzten gemacht worden sind, eine weitere Bestätigung. 4) Da sich in der Krankheit

nicht bloß eine qualitative, sondern zugleich eine quantitative Veränderung des Lebens ausdrückt (s. S. 1.), so muß ihr auch das homöopathische Mittel nicht nur in qualitativer, sondern auch in quantitativer Beziehung entsprechen, und es kann somit bei der Menschlichkeit der Intensität der Krankheiten kein Normalmaß für die Gabengröße geben. Außerdem begründet die verschiedene Natur der Krankheiten, sowie die Individualität des Erkrankten sehr verschiedene Receptivitätsgrade von Seiten des Organismus, nach welchen die Gabe des homöopathischen Mittels bemessen werden muß; auch findet zwischen den Arzneimitteln selbst, je nachdem sie dem Organismus mehr oder weniger heterogen sind, ein großer, wohl zu berücksichtigender Unterschied in der Stärke ihrer Wirkungen statt. Hieraus folgt, daß dem homöopathischen Arzte, obgleich er im Allgemeinen die Arzneimittel in kleineren Mengen p. d. reichen muß, als der Arzt der älteren Schule, doch zwischen allen überhaupt zulässigen Arzneigaben die Wahl frei stehen muß, weil ausnahmsweise Fälle vorkommen können, in welchen er zur Hervorrufung der zur Heilung erforderlichen Reaction beinahe oder eben so starke Gaben bedarf, wie sie der Antipathiker und Allopathiker in der Regel anwendet (s. hierüber Denkwürdigkeiten u. s. w. von Dr. J. H. Rupp 2. B. S. 175 u. f.), und daß es der Beurtheilung jedes Einzelnen überlassen werden muß, welche Gabe er unter den gerade obwaltenden Umständen für die zweckdienlichste hält. Daß übrigens im concreten Krankheitsfalle hinsichtlich der Dosis eines homöopathischen Mittels des günstigen Erfolges unabsehbar ein ziemlich großer Spielraum gestattet ist, dafür gehen die Beob. 40, 41, 52, 114, 128, 142, 154 sprechende Belege. Wie selten würde auch bei der Mangelhaftigkeit und Unsicherheit unseres Wissens in Betreff des Grades der Receptivität des kranken Individuums und der Wirksamkeit der verschiedenen Arzneiverbünnungen eine Heilung durch specifische Mittel erzielt werden, wenn in jedem Falle eine bestimmte Gabe des Mittels die Bedingung des Heilerfolges wäre! Deshalb, und weil nicht selten die höheren Verbünnungen

sich unwirksam zeigen, wo 'niederere' günstig wirken, ohne lästige oder nachtheilige Nebenwirkungen zu erregen, halte ich es für rathsam, sich im Allgemeinen mehr an diese zu halten, und von jenen, wie auf der anderen Seite von unverdünnten Tinkturen und allopathischen Dosen, nur in einzelnen, dieselben bestimmt indicirenden Fällen Gebrauch zu machen.

Um die unbegreiflich scheinende Wirksamkeit kleiner homöopathischer Arzneigaben und hoher Verdünnungen von solchen Mitteln, welche in ihrem rohen Zustande sich dem Organismus gegenüber indifferent verhalten, zu erklären, nahm Hahnemann seine Zuflucht zu der Hypothese, die Arzneimittel werden durch längeres Reiben und Schütteln potenzirt, ihre Kräfte theils entwickelt, theils gesteigert, so sie werden dadurch zu ganz neuen Heilmitteln umgeschaffen. Die Widersprüche, in welchen diese Theorie Hahnemanns mit seinen eigenen Aussprüchen und den angeführten Motiven, welche ihn bei der Verkleinerung und Verdünnung der Arzneimittel leiteten, sowie mit allen bekannten Naturgesetzen und den alltäglichsten Erfahrungen steht, konnten dem Blicke allopathischer und homöopathischer Aerzte nicht entgehen, und die letzteren sind hierüber jetzt ziemlich allgemein der Ansicht, daß die Wirkungsfähigkeit der kleinen Arzneigaben in der großen, früher nicht gehörig gewürdigten und nach ihrem ganzen Umfange nicht gekannten Receptivität des Organismus für die, seinem jetzwilligen Zustande homogenen Reize eine genügende Erklärung finde, daß die Kräfte der Arzneimittel durch Zerreibung und Vermischung derselben mit unarzneilichen Stoffen nicht erhöht, sondern vermindert werden, daß zwar solche Substanzen, welche wegen ihres Aggregationszustandes für den Organismus nicht assimilirbar und deshalb indifferent sind, z. B. regulinische Metalle und im Wasser und Magensaft unauflösliche Erdbarten, erst dann sich wirksam zeigen, wenn sie mechanisch so fein zerkleinert und verfeinert worden sind, daß sie der Assimilationskraft zugänglich werden, daß aber durch jede fernere Vermischung derselben mit

marzneilichen Dingen ihre Wirksamkeit vermindert werde, und daß es somit keine Potenzirungen der Arzneimittel in dem angegebenen Sinne, sondern nur Zertheilungen und Verbünnungen derselben gebe. Hiernach sind die übrigen, durch die Potenzirtheorie hervorgerufenen und mit ihr genau zusammenhängenden Ansichten und Lehren Hahnemanns und einiger seiner Anhänger, z. B. daß zu Arzneimittelprüfungen an Gesunden die 30ste Verbünnung in Streukügelchen-Form die passendste sey; daß die Wirkung eines in starker Gabe und nicht oder weniger verbünntem Zustande angewendeten Arzneimittels durch eine oder mehrere Gaben einer höheren Verbünnung aufgehoben werde; die ins Kleinliche gehenden Vorschriften in Betreff der Stärke und Zahl der Schüttelschläge bei der Bereitung der Arzneiverbünnungen, des bei allen Verreibungen zu beobachtenden gleichen Zeitmaasses u. s. w. zu beurtheilen und zu modificiren. —

Die von Hahnemann früher aufgestellte Regel, daß die Arzneimittel mit wenigen Ausnahmen nicht wiederholt werden dürfen, wurde von ihm selbst später dahin abgeändert, daß man die Gabe eines Arzneimittels so lange, ohne eine zweite zu reichen, fortwirken lassen müsse, als die dadurch bewirkte Besserung Fortschritte mache. Aber auch diese Bestimmung erlitt, durch die Erfahrungen ausgezeichneter homöopathischer Aerzte eine Beschränkung. Wie über die Größe der Gabe, so lassen sich auch über die Wiederholung derselben keine allgemein gültigen Vorschriften geben. Auch hiebei hat man sich nach individuellen Verhältnissen, der Natur der Krankheit, ihrer Intensität, ihrem mehr oder weniger raschen Verlaufe zu richten. Durch diese Umstände muß die Wirkungsdauer, welche die Arzneimittel bei den Prüfungen an Gesunden zeigen, in hohem Grade modificirt werden, und die letztere kann daher nicht als alleiniger Maaßstab für die häufigere oder seltener Wiederholung der Mittel in Krankheiten dienen. Die Annahme einer so langen Wirkungsdauer der Arzneimittel in Krankheiten, wie sie von Hahnemann statuiert wurde, war in Verbindung mit der außerordentlichen Kleinheit der Gaben ganz

geeignet, die homöopathische Heilmethode zu einem rein expectativen Verfahren zu machen. Es ist ein allgemein angenommener, auf physiologische Gesetze sich stütgender Grundsatz, daß, je acuter und heftiger die Krankheit ist, um so rascher die Gaben aufeinander folgen müssen und umgekehrt (in den acutesten Krankheiten, z. B. der orientalischen Cholera, nach einigen Minuten, in chronischen nach einem oder mehreren Tagen). Bei deutlich sich aussprechender Besserung wollen Einige, nach Hahnemanns Vorgang, daß man zuwarte, bis in derselben ein Stillstand eintritt. Dieses Verfahren scheint mir aber, besonders bei acuten Krankheiten, gefährlich zu seyn und keine genügende Sicherheit zur Verhütung von Rückschritten in der Besserung zu gewähren. Ich wiederhole seit längerer Zeit von dem Zeitpunkte an, wo die günstige Wendung der Krankheit begonnen hat, sowohl bei acuten, als chronischen Krankheiten das Mittel, das sich hilfreich bewiesen hatte, in immer längeren Zwischenzeiten, entweder in den früheren, oder in etwas kleineren Gaben, bis zur vollständigen Genesung, oder bis die Besserung stille steht, oder eine im Krankheitszustande eingetretene Veränderung die Anwendung eines anderen Mittels nothwendig macht, und habe bis jetzt hievon in keinerlei Hinsicht nachtheilige Folgen wahrgenommen.

Die Lehre von den Zwischenmitteln und der Verwandtschaftsfolge homöopathischer Arzneimittel wurde von Hahnemann selbst modificirt, und von Anderen, als im Widerspruch mit dem homöopathischen Principe stehend, das bei der Wahl des Mittels die Berücksichtigung des jedesmal vorliegenden Krankheitszustandes, ohne Rücksicht auf eine bestimmte Reihenfolge der Arzneimittel verlangt, und, als in der Erfahrung nicht begründet, nachgewiesen.

Ebenso wurde der Begriff von Antiboten und antibotarischer Wirkung homöopathischer Arzneimittel auf die allgemeinen Grundsätze der homöopathischen Heilmethode zurückgeführt und gezeigt, daß man denselben keinen anderen Sinn unterlegen dürfe,

als den, daß das homöopathische Heilgesetz, was sich eigentlich von selbst versteht, auch gegen die Folgen krankmachender arzneilicher Einflüsse, wie gegen jede andere Krankheitschädlichkeit und deren Wirkungen, Anwendung finde, daß es aber dem Wesen der Homöopathie widerspreche, wenn man, wie es theilweise geschehen ist, nicht das dem vorhandenen pathologischen Zustande angemessenste Mittel, sondern ein solches in Gebrauch ziehe, das als ein Antidotum gegen ein anderes von dem Kranken eingenommenes Mittel vorher schon bekannt war; das letztere kann, wenn es unpassender Weise oder im Ueßermaaße angewendet worden war, nur als ein die Krankheit mitconstituirendes ursächliches Moment auf die Behandlung Einfluß haben.

Zur Vervollkommnung der homöopathischen Arzneimittelerzeugung sind in neuerer Zeit von Sachkundigen beachtenswerthe Vorschläge gemacht worden, welche theils die möglichst vollständige Gewinnung aller wirksamen Bestandtheile aus den frischen und trockenen Pflanzen, theils die Bewahrung der Arzneimittel vor Verderbniß, theils die Verbesserung der bisher gebräuchlich gewesenen mechanischen und chemischen Technicismen und die Einführung der zweckmäßigsten Methoden zur Darstellung möglichst gleicher Präparate zum Zwecke haben. Die Realisirung derselben bleibt einer neuen homöopathischen Pharmacopö, durch welche einem sich immer fühlbarer machenden Bedürfnisse abgeholfen werden wird, vorbehalten. Dabei möchte es von Wichtigkeit seyn, worauf auch Nau aufmerksam machte, darauf zu sehen, daß die Präparate mit denen, welche zu den Arzneiprüfungen verwendet worden waren, auch wenn in diesen der die Wirkungsweise des Mittels hauptsächlich bedingende Stoff in Verbindung mit einem oder mehreren Nebenbestandtheilen enthalten war, genau übereinstimmen, weil außerdem die auf die Prüfungsergebnisse gegründeten Erwartungen bestimmter Heilerfolge wenigstens theilweise unerfüllt bleiben müßten. Die Erfahrungen, auf welche sich die unter dem Namen Isopathie aufgestellten Heilmaximen stützen, fallen theils unter

das Princip der Homöopathie, theils sind sie zu wenig constatirt, als daß sie das beweisen könnten, was sie beweisen sollen. Es müssen daher erst weitere, mit Umsicht angestellte Beobachtungen darüber entscheiden, ob und wie weit die aus vereinzeltten Erscheinungen abgeleiteten, offenbar zu weit gehenden Folgerungen hinsichtlich der Zulässigkeit und praktischen Brauchbarkeit des isopathischen Heilprinzips Gültigkeit haben, ehe über die Sache ein bestimmtes Urtheil abgegeben werden kann. Es wäre jedoch des Nutzens genug, wenn durch fortgesetzte Untersuchungen auf diesem Gebiete, zwar kein neues Heilprincip, aber doch, wozu gegründete Aussicht vorhanden ist, neue kräftige Heilstoffe zu homöopathischem Gebrauche gewonnen würden. Die Isopathie ist in der Gestalt, wie sie ihr von ihren Verteidigern gegeben wurde, etwas von der Homöopathie wesentlich Verschiedenes; daher können die Extravaganzen, zu welchen sie geführt hat, und welchen die wohlverdiente Rüge zu Theil geworden ist, nicht dieser zur Last gelegt werden.

7) Die Einfachheit der ärztlichen Verordnung; Arzneigemische und Verbindung mehrerer Heilmethoden.

Mit Recht huldigen die homöopathischen Aerzte dem von Hahnemann aufgestellten Grundsatz, zu gleicher Zeit immer nur ein Mittel, gleichviel, ob dieses ein einfacher Stoff, oder ein compositum ist, wenn es nur als solches an Gesunden vorher geprüft wurde, nach homöopathischen Principien in Anwendung zu bringen.

Zwar ist die Annahme nur bedingungsweise wahr, daß durch Vermischung von zwei oder mehreren Mitteln immer ein neuer Körper eigenthümlicher Art entstehe, in welchen die dynamischen Eigenschaften der einzelnen Ingredienzien sich nicht mehr nachweisen lassen. Nicht selten macht sich unter den Wirkungen eines Arzneigemischs die Eigenthümlichkeit jedes einzelnen Mittels deutlich bemerklich. Die Aerzte der älteren Schule machten diese Beobachtung täglich; dies beweisen auch die Fälle, wo bei dem gewöhnlichen

gemischten Verfahren die Heilung durch ein zufälliger Weise mit-
 verordnetes specifisches Mittel zu Stande kam, sowie die Thatsache,
 daß die homöopathischen Mittel sich nicht selten unmittelbar nach
 dem Gebrauche starker allopathischer Arznei wirksam zeigen, und
 daß man zwei homöopathische Mittel mit Nutzen abwechselungsweise
 und in kurzen Zwischenzeiten nacheinander reichen kann. Auch ist
 nicht zu läugnen, daß die Verbindung mehrerer specifischen Mittel
 in manchen Fällen Vortheile verspricht; ich selbst habe mehrmals
 zwei specifische Mittel, freilich in nach homöopathischen Begriffen
 starker Gabe, z. B. bei Irritationszuständen des Gehirns bei Kindern
 mit mehr oder weniger starkem Fieber und angreifendem consensuellem
 Erbrechen extr. aconit. und pulv. rad. ipecac., aus der Apo-
 theke mit erwünschtem Erfolge zusammen verordnet. Dieß gilt jedoch
 hauptsächlich nur von solchen Arzneistoffen, welche eine verschiedene
 Wirkungssphäre haben. Je näher dagegen ein Mittel in seinen
 dynamischen Beziehungen zum Organismus mit einem anderen ver-
 wandt ist, um so mehr ist aus Gründen a priori und a poste-
 riori zu befürchten, daß sie sich wechselseitig in ihren Wirkungen
 stören, beschränken oder neutralisiren werden. Wenn dieses aber auch
 nicht der Fall ist, so wird doch immer durch die Anwendung von
 Arzneimischungen die Beurtheilung der Wirkung und des eingetrete-
 nen Erfolges erschwert, und somit eine wichtige Quelle unserer
 Arzneimittelerkenntniß (ab usu in morbis) geflissentlich getrübt.
 Je genauer und vollständiger der Arzt die Natur der concreten Krank-
 heit und die Wirkungen der Arzneimittel kennt, um so weniger wird
 er sich versucht fühlen, mehrere homöopathische Mittel zugleich an-
 zuwenden, weil ein auch noch so vielgestaltiger pathologischer Zu-
 stand in den meisten Fällen sein Analogon in der ausgebreiteten
 Wirkungssphäre eines Arzneimittels findet, und nur ein Mittel dem
 Krankheitsprocesse seinem Wesen nach specifisch entsprechen kann. Das
 Vermischen von höchstens zwei nach homöopathischen Grundsätzen
 gewählten Mitteln könnte bei dem gegenwärtigen Stande unseres
 Wissens nur dann als einigermaßen gerechtfertigt erscheinen, wenn

die Krankheits Symptome so verwickelt wären, daß es nicht gelänge, sie auf ihre gemeinschaftliche Quelle zurückzuführen, oder, wenn ein einzelnes gefährliches oder lästiges Symptom, neben der Bekämpfung der Krankheit als Ganzes, eine besondere Berücksichtigung verlangte; oder endlich, wenn von sämmtlichen, genauer gekannten Arzneimitteln, keines der Krankheit in ihrer Totalität entspräche. Aber auch in diesen Fällen wäre wohl zu erwägen, ob der Heilzweck nicht eben so sicher und mit größerem Gewinne für die Wissenschaft durch Nach-, als durch Miteinandergehen der passend scheinenden Mittel (in dem angeführten Falle acon. nach einer oder einigen Gaben ipecac.) erreicht werden könnte.

Die besseren Aerzte der alten Schule haben gleichfalls, besonders in der neueren Zeit, auf größere Einfachheit im Verordnen gedrungen, und auch ihnen gelten Receptformeln, welche aus 10, 12 und noch mehr Arzneistoffen zusammengesetzt sind, nicht mehr als Beweise von großer ärztlicher Kunst und Gelehrsamkeit. Sie können aber Arzneigemische nicht in dem Grade, wie die homöopathische heilenden Aerzte entbehren, weil die Curregeln der alten Medizin nun einmal von Erfahrungen, welche durch den Gebrauch zusammengesetzter Arzneien in Krankheiten gewonnen wurden, abstrahirt worden sind, und weil, wenn es sich um die Erfüllung allgemeiner Indicationen handelt, der beabsichtigte Erfolg, z. B. Kräfteverminderung, durch ein einzelnes Mittel nicht so sicher und schnell, als durch mehrere im gleichen Sinne wirkende Eingriffe, z. B. Entziehung der Nahrung, Blutlassen, Brech- und Laxirmittel, Salze u. s. w. erzielt wird. Fast immer, wenn sie sich einfacher Mittel bedienen, z. B. mere. bei syphilis, jod. bei Drüsengeschwülsten, sulphur, bei Krätze, china bei Wechselfieber u. s. w. fallen ihre Verordnungen dem specifischen Heilprincip anheim. Erst, wenn man gelernt hat, die Krankheiten auch auf antipathischem Wege nach speciellen Indicationen zu bekämpfen, werden einfache Arzneimitteln an die Stelle von Arzneigemischen treten können.

Was über die Verbindung mehrerer homöopathischer Mittel gesagt worden ist, gilt der Hauptsache nach auch von der gleichzeitigen Anwendung der homöopathischen und einer anderen Heilmethode. Solche Combinationen möchten für jetzt nur versuchsweise und in beschränkter Ausdehnung zulässig seyn, wenn das Resultat für die Wissenschaft fruchtbringend seyn soll. Verschiedene Hautreize, rothmachende und blasenziehende Mittel, kaltes Wasser, als kühlendes und Congestionen abhaltendes Mittel, Klystire von lauem und kaltem Wasser, in einigen Fällen auch allgemeine und örtliche Blutentziehungen, wurden von mehreren Aerzten neben der homöopathischen Behandlung mit Vortheil, oder doch ohne auffallende Störung der homöopathischen Arzneiwirkung in Anwendung gebracht.

Ob und wie weit in späterer Zeit, wenn unser physiologisches und pharmacodynamisches Wissen eine höhere Stufe der Entwicklung erreicht hat, und umfassendere Resultate über den Wirkungskreis der einzelnen Methoden gewonnen sind, als dies jetzt der Fall ist, die Regel der Einfachheit der Arzneivorordnung Beschränkungen erleiden wird, und Verbindungen mehrerer Mittel und Methoden zum Heile des Kranken und ohne Nachtheil für die Wissenschaft in Anwendung kommen können, muß die Zukunft lehren.

8) Die homöopathische Krankendiät.

Von jeher haben die besseren Aerzte ein großes Gewicht auf ein zweckmäßiges diätetisches Verhalten in Krankheiten gelegt, und dieses entweder für allein hinreichend zur Wiederherstellung der Gesundheit, oder doch für ein wesentliches Unterstützungsmittel der Cur gehalten. Daher trifft der Vorwurf, den Hahnemann der alten Schule macht, daß sie die Diät zu sehr vernachlässige, nur einzelne ihrer Anhänger, und ist in der Allgemeinheit, in der er ihn ausgesprochen hat, ungegründet. Seine Diätvorschriften weichen aber von denen der älteren Medicin ab, und zwar hauptsächlich darin,

daß diese vorzugsweise die Quantität und den Grad der Verdaulichkeit der Nahrungsmittel berücksichtigt, während Hahnemann mehr das qualitative Verhältniß zwischen diesen und den verordneten Arzneimitteln hervorhob, und daher für alle Krankheitsformen als Norm aufstellte, daß alles Arzneiliche, d. h. Alles, was nicht bloß zur Erhaltung des Normalgrades der Erregbarkeit des Organismus und zum Gelfaße seiner verbrauchten Stoffe und Kräfte dient, z. B. Kaffee, Thee, Liqueure, Bunsch und andere geistige Getränke, Gewürze, gewürzhafte Kräuter, Saamen, Wurzeln u. s. w. aus der Lebensordnung des Kranken zu verbannen sey, um jede mögliche Störung der Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel zu verhüten, dabei aber besonders in acuten Krankheiten die Befriedigung des Instincts der Kranken gestattete und anrieth. Die Ergänzungen und Modificationen, welche diese Bestimmungen Hahnemanns nach allgemeinen therapeutischen Grundsätzen und nach den Erfahrungen und Ansichten denkender homöopathischer Aerzte erleiden müssen, möchten in Folgendem bestehen.

Mehrere Aerzte haben die Erfahrung gemacht, daß das specifisch passende Mittel auch dann sich hülfreich zeigte, wenn Kaffee, Gewürze und andere von Hahnemann verbotene Dinge beim Gebrauche desselben genossen wurden, oder, nachdem kurz vorher andere Arzneimittel in großen Gaben gebraucht worden waren, deren Wirkung noch nicht erloschen seyn konnte. Unter den im dritten Abschnitte beschriebenen Krankheitsfällen sind viele, in denen die homöopathischen Arzneimittel bei unveränderter Lebensweise eine augenscheinlich günstige Wirkung äuferten, und mehrere (Beob. 68, 96, 107, 129, 132, 147, 152, 154), wo dieses bald nach dem Gebrauche von Chamillen- und Baldrianthee und allopathischer Mixturen der Fall war. Auch ist es gar nicht möglich, der Forderung Hahnemanns, daß von dem Kranken alle arzneilichen Dinge gemieden werden sollen, vollkommen zu genügen, weil in den meisten Speisen und Getränken, selbst in jedem Quellwasser, solche Stoffe enthalten sind, und zwar in einer die homöopathische Arzneigabe

überwiegenden Menge. Es kann sich also weniger um eine ganz genaue Befolgung der Hahnemann'schen diätetischen Lehren, als vielmehr darum handeln, daß solche Einflüsse von dem Kranken möglichst entfernt gehalten werden, welche in die Wirkungskphäre des anzuwendenden Arzneimittels eingreifen und deshalb eine Vertheilung des zu erwartenden Erfolges als möglich und wahrscheinlich befürchten lassen. Je mehr wir in der Kenntniß der Arzneimittelwirkungen überhaupt, und der Beziehungen, in welchen die Wirkungen der einzelnen Arzneimittel und der als Genusmittel benützten arzneilichen Stoffe zu einander stehen, vorwärts schreiten, um so eher werden wir im Stande seyn, im Gegensatz zu den stereotypen Diätvorschriften Hahnemanns zu bestimmen, was in jedem konkreten Krankheitsfalle, als dem Heilplan hinderlich, zu verbieten ist, und in der übrigen Lebensordnung die der Rücksicht auf das *jucundum* der Cur entsprechenden Vergünstigungen eintreten lassen können.

Wenn nun einerseits zugegeben werden muß, daß man früher zu ängstlich und scrupulös in der Befolgung jener Vorschriften war, und eine größere Nachgiebigkeit in dieser Beziehung ohne Nachtheile für den Kranken befürchten zu dürfen, nach Umständen gestattet seyn muß, besonders, wenn man sich stärkerer, durch geringfügige Einflüsse nicht so leicht neutralisirbarer Arzneigaben bedient, so wird man doch andererseits, wenn über die Zulässigkeit eines Genusmittels Zweifel obwalten, es lieber untersagen, als durch zu große Indulgenz die Sicherheit des Curerfolgs auf das Spiel setzen. Uebrigens verlieren manche vegetabilische Jugenüsse, Suppenkräuter u. s. w.; welche in ihrem rohen Zustande arzneilich wirken, diese Eigenschaft mehr oder weniger durch die künstliche Zubereitung, und, je mehr dieß der Fall ist, um so weniger brauchen sie verboten zu werden.

Was durch längeren, täglichen Gebrauch zur zweiten Natur geworden ist, darf, besonders bei älteren Personen, wenn die Angewöhnung nicht in offenbarem Contraste mit den indicirten Arzneimitteln steht, nicht oder grobe, die Krankheit bedingende und unterhaltende Excesse in

sich schließt, nicht untersagt, und auch im letzteren Falle nicht auf einmal, sondern nur allmählig beseitigt werden.

Wie weit dem Instinkte des Kranken nachzugeben ist, muß der Beurtheilung des einzelnen Arztes überlassen bleiben, der dabei die Natur der Krankheit, die Qualität und Quantität des verlangten Stoffes, ob derselbe absolut schädlich, oder nur wegen der indicirten Arzneimittel unzulässig ist, ob das Verlangen des Kranken mehr oder weniger dringend und anhaltend ist, ob die mit der Befriedigung desselben verbundene Beeinträchtigung der Wirksamkeit der Medicamente höher anzuschlagen ist, als die nachtheiligen Folgen, welche die Nichtigewährung möglicher Weise haben könnte, zu erwägen, und in Berechnung zu bringen hat. Im Allgemeinen entsprechen dem Heilzwecke in acuten Krankheiten eine weniger nährnde, leicht verdauliche und sparsame Kost, mehr Flüssiges, als Festes, kühlende, wässrige Getränke; in chronischen und in der Periode der Convalescenz auf den Ersatz der verlorengegangenen Kräfte und Stoffe berechnete, daher mehr nahrhafte, aber leicht assimilirbare und nicht im Uebermaasse genossene Speisen. Damit stimmt auch in den meisten Fällen der Instinkt des Kranken überein; — wie man aber dem heftigen Verlangen des an einem Entzündungsfieber Darunterliegenden nach Wein, oder scrophulöser, mit Würmern behafteter Kinder nach Mehl- und Milchspeisen nicht willfahren wird, so wird man auch dem Fieberkranken, wenn er Dinge begehrt, welche sich mit dem anzuwendenden Mittel nicht vertragen, z. B. saure Getränke beim Gebrauche des acon., dieselben versagen können und müssen.

Außer dem Essen und Trinken ist auch die ganze übrige Lebensweise, Ruhe und Thätigkeit, geistige und körperliche Beschäftigung, die Einwirkung der Imponderabilien, so weit es möglich ist, der Natur der Krankheit und dem Curplan entsprechend anzuordnen und zu modificiren.

Die unter Aerzten und Laien ziemlich verbreitete Meinung, die homöopathische Diät sey eine Hungercur, konnte nur aus völliger Unkenntniß der homöopathischen Diätetik entspringen; denn eine

solche wird ja nicht einmal in den Fällen, wo sie nach den Lehren der alten Schule geboten ist, wie bei der Behandlung der syphilis, von den homöopathischen Aerzten in Anwendung gebracht (s. weiter unten).

9) Das Selbstdispensiren der homöopathischen Aerzte.

Die Frage, ob das Recht des Selbstdispensirens der homöopathischen Arzneimittel, das die homöopathischen Aerzte als Bedingung der erfolgreichen Anwendung ihrer Methode für sich in Anspruch nehmen, mit den bestehenden Gesetzen im Einklange stehe oder nicht, wurde von mehreren Rechtsgelehrten bejahend entschieden, und die meisten deutschen und anderen Regierungen haben dasselbe den Aerzten im Allgemeinen oder einzelnen derselben mit mehr oder weniger Einschränkung zugestanden. Obgleich dieses Recht sowohl dem Publikum, als dem Arzte wichtige Vortheile gewährt, — jenem in pecuniärer Hinsicht wegen der unantgeltlichen Abgabe der homöopathischen Arzneimittel, welche zwar nicht dem Apotheker, wohl aber dem Arzte zur Pflicht gemacht werden kann, und in Beziehung auf das schnellere Erhalten der Arznei, was für Kranke, in deren Wohnorte sich keine Apotheke befindet, oft von großem Werthe ist; diesem hinsichtlich der Zuverlässigkeit der von ihm selbst zubereiteten Arzneimittel, — so erscheint es doch aus mehreren Gründen für den Arzt selbst als wünschenswerth, daß die Zubereitung und Abgabe der homöopathischen Arzneimittel den Apothekern überlassen werden könnte. Einmal ist dieselbe mit einem Zeitverluste verbunden, der, wenn er auch mit dem zur Beforgung der gewöhnlichen pharmaceutischen Geschäfte erforderlichen Zeitaufwande nicht verglichen werden kann, doch für den durch die Praxis und die täglich mehr sich anhäufende Literatur seines Faches in Anspruch genommenen Arzt nicht gering anzuschlagen ist, sodann fehlt es manchen praktischen Aerzten an den zur Verfertigung chemischer Präparate nöthigen Kenntnissen, oder doch an Übung und Geschick zu solchen Arbeiten. Sodann kann der Schein des

Besonderen und Ungewöhnlichen, welchen die homöopathische Heilart in den Augen des Volks erhält, wenn der Arzt die Mittel selbst abgibt, diesem nicht verwünscht seyn, weil das oberflächlich urtheilende Publikum dadurch leicht veranlaßt wird, die homöopathischen Curen in eine Kategorie mit sympathetischen und ähnlichen Wundercuren zu stellen, und entweder zu den homöopathischen Mitteln, oder zu den aus der Apotheke verordneten Arzneien das Vertrauen verliert. Es ist ferner an sich klar, daß die Entscheidung darüber, welcher Heilmethode im Allgemeinen und im Einzelnen der Vorzug gebühre, nur Sachverständigen zustehen kann; der Kranke soll in die Gewissenhaftigkeit und Kenntnisse des Arztes, den er gewählt hat, das Vertrauen setzen, daß er ihn auf die seinem Zustande angemessenste Weise behandeln werde, und muß es ihm überlassen, welche Methode als die geeignetste zu diesem Zwecke er in Anwendung zu bringen für gut findet; er braucht mithin nicht zu wissen, ob er antipathisch, allopathisch oder homöopathisch behandelt wird, wenn ihm nur die Persönlichkeit seines Arztes dafür bürgt, daß er zweckmäßig behandelt wird. Dieß wäre auch, abgesehen von den dem freien Handeln des Arztes hemmend in den Weg tretenden Vorurtheilen der Kranken gegen die eine oder die andere Heilmethode; schon darum zu wünschen, damit das Curesultat nicht durch den Einfluß der Einbildungskraft getrübt, oder, wie es von Gegnern der homöopathischen Methode geschah, diesem fälschlicher Weise zugeschrieben werden könnte. Außer den ange deuteten Uebelsänden könnte der Hie und da laut gewordenen Besorgniß, daß die homöopathischen Ärzte die Dispensirfreiheit zu verbrecherischen Zwecken benutzen, oder unter der Form homöopathischer Arzneien stark wirkende allopathische Mittel anwenden könnten, sowie dem Unfuge der Laienpraxis sicherer begegnet werden, wenn die homöopathischen Arzneimitteln ausschließlich von den Apothekern bereitet und dispensirt würden.

Dagegen erheben sich jedoch Hindernisse, von welchen die Möglichkeit einer erfolgreichen Anwendung der homöopathischen

Seilmethode abhängt, und deren Beseitigung erst von der Zukunft zu erwarten ist. Aus den auf die gewöhnliche Weise eingerichteten Apotheken können die Mittel nach homöopathischen Grundsätzen nur dann mit einiger Aussicht auf Erfolg verordnet werden, wenn dieselben in stärkerer Gabe indicirt erscheinen, weil eine Störung und Beeinträchtigung der Wirkung kleiner Arzneigaben und homöopathischer Verdünnungen durch die mit starken Gerüchen geschwängerte Atmosphäre in der Apotheke, und die auch zur Bereitung allopathischer Arzneien benützten Geräthschaften, beinahe unausbleiblich wäre. Hierzu kommt, daß mehrere sehr energische, durch die homöopathischen Aerzte vielfach in Anwendung kommende Mittel in den gewöhnlichen Apotheken ganz fehlen, andere wegen seltenen Gebrauchs ihre Wirksamkeit ganz oder theilweise verloren haben und wieder andere von den nach den Vorschriften homöopathischer Aerzte dargestellten Präparaten in Qualität und Stärke abweichen. Wollte man die homöopathischen Arzneimittel durch die Apotheker zubereiten und dispensiren lassen, so wäre es unumgänglich nöthig, daß zur Verrichtung, Aufbewahrung und Abgabe derselben ein eigenes, von der gewöhnlichen Officin möglichst entfernt gelegenes Local mit ausschließlich hierzu bestimmten Geräthschaften eingerichtet, und ein beidigter, sachverständiger Mann mit der Besorgung sämmtlicher dahin einschlagender Geschäfte beauftragt würde. Von Selten des Staats müßte eine besondere Taxe für homöopathische Arzneimittel festgesetzt werden, bei welcher weniger der Realwerth von diesen, als die auf die Bereitung und Abgabe derselben zu verwendende Zeit und Mühe in Anschlag zu bringen wäre. Dabei gingen aber die Vortheile des Selbstdispensirens homöopathischer Aerzte für das Publikum verloren, weil der von seinem Gewerbe sich nährenden Apotheker für den ihm aus der Anschaffung, Bereitung und Abgabe homöopathischer Arzneimittel erwachsenden Aufwand an Geld, Zeit und Mühe mit Recht Entschädigung ansprechen könnte, und, da sich die Errichtung homöopathischer Apotheken auf die Wohnsitze der im

Verhältnisse zur Gesamtzahl der Aerzte bis jetzt noch kleinen Anzahl homöopathischer Aerzte beschränken müßte, alle in größerer Entfernung von diesen wohnenden Kranken in die unangenehme Lage versetzt wären, ihre Medicamente aus der Ferne kommen lassen zu müssen. Zudem zeigten sich nach den Erfahrungen der neueren und neuesten Zeit nur wenige Apotheker zur Erfüllung obiger Bedingungen geneigt, und mehrere öffentlich bekannt gewordene Facta beweisen, daß, falls sie sich nothgebrungen dazu verständen, der Dienstfeid nicht immer eine genügende Garantie für die pünktliche Ausführung der ärztlichen Verordnung gewähren würde. Viele von ihnen haben eine entschiedene Abneigung gegen die neue Heilmethode offen an den Tag gelegt, welche theils in dem kleineren pecuniären Nutzen, den ihnen die homöopathische Praxis, der gewöhnlichen gegenüber, verspricht, theils darin ihren Grund hat, daß sie an das Abgeben massiver Arzneidosen gewöhnt und die Verschiedenheit der Heilprincipien nicht kennend oder ignorirend, sich nicht von dem Wahne losreißen können, daß die kleinen homöopathischen Arzneigaben unter allen Umständen nutz- und wirkungslos seyen. Läßt es sich aber erwarten, daß ein Apotheker, der bei jeder Gelegenheit in verächtlichem Tone das Verdammungsurtheil über die homöopathische Methode ausspricht, und ihrem Aufkommen durch alle ihm zu Gebot stehende Mittel entgegenarbeitet, der nicht nur den homöopathisch heilenden Arzt, sondern jeden Kranken, welcher sich der Behandlung desselben unterwirft, als persönlichen Feind von sich ansieht, die nöthige Sorgfalt auf die Bereitung der homöopathischen Arzneimitteln, Reinigung der Geschirre, Vermeidung von Gerüchen u. verwenden werde? Ist nicht vielmehr anzunehmen, daß er es damit nicht so genau nehmen und es für gleichgültig halten werde, ob eine höhere oder niederere Verdünnung, ob lauterer Wasser oder leerer Zucker statt des verordneten Präparats verabreicht werde, wobei er sich nicht einmal vor Entdeckung zu fürchten hätte, weil der arzneiliche Gehalt der häufig gebrauchten homöopathischen Verdünnungen sich weder durch chemische, noch durch physische Eigenschaften

zu erkennen gibt, und daher in dieser Beziehung keine Controlle, wie bei allopathischen Arzneien möglich ist? *

Bewägt man alle für und gegen das unentgeltliche Selbstdispensiren homöopathischer Aerzte vorgebrachten Gründe, so wird man zu der Ansicht gelangen, daß ihnen dieses Recht für jetzt und so lange, als die Homöopathie keinen allgemeineren Anhang unter den Aerzten gefunden hat, und die Vorurtheile gegen dieselbe bei einem Theile des Publikums und der Apotheker nicht verschwunden sind, eingeräumt werden muß, wenn man nicht die Kranken der angegebenen, gewiß nicht unwichtigen Vortheile berauben, und den Erfolg des homöopathischen Heilverfahrens überhaupt illusorisch machen will. Dabei bleibt es dem einzelnen Arzte unbenommen, einem Apotheker, der sein Vertrauen besitzt, und sich zur Einrichtung einer homöopathischen Apotheke mit Beobachtung der erforderlichen Cautelen bereit erklärt, das Dispensiren der homöopathischen Arzneimittel zu überlassen, und sich das Recht hiezu nur für besondere Fälle, z. B. bei von dem Wohnorte des Apothekers entfernt wohnenden Kranken, oder, wenn Gefahr im Verzuge ist, mit der Verpflichtung vorzubehalten, auch für diese Fälle die Arzneimittel aus der Apotheke zu beziehen. Jedem Arzte müßte aus den angeführten Gründen eine solche Uebereinkunft erwünscht seyn.

- * Ich bin weit entfernt, mit diesen Bemerkungen eine Beschuldigung auf alle, oder auch nur die Mehrzahl der Apotheker oder ihren Stand werfen zu wollen. Ich kenne vielmehr selbst mehrere, welche, ihrer Stellung eingedenk, die Entscheidung über den Werth oder Unwerth neuer Heilmittel und Heilmethoden dem hier allein competenten forum der Aerzte anheim stellen, und welchen die Zubereitung und Abgabe homöopathischer Arzneimittel ohne Bedenklichkeit anvertraut werden könnte. Wehe aber dem Arzte und seinen Kranken, welche einem gegen die Homöopathie feindselig gesinnten und alle zur Unterdrückung derselben dienlich scheinenden Mittel für erlaubt haltenden Apotheker, wovon Beispiele vorliegen, in die Hände fallen.

Der Rücksicht auf Gleichstellung sämmtlicher, nach homöopathischen Principien handelnder Aerzte hinsichtlich der Dispensir-Verhältnisse und der vom Staate darüber zu führenden Aufsicht würde, unbeschadet der gedeihlichen Ausübung der Homöopathie und des aus dem Selbstdispensiren der Aerzte für die Kranken hervorgehenden Gewinns, die Errichtung von homöopathischen Central-Apotheken, aus welchen die Aerzte ihre Medicamente zu nehmen hätten, wie sie von der russischen Regierung eingeführt worden sind, am besten entsprechen.



Dritter Abschnitt.

Erfahrungsbelege für den Werth des homöopathischen Heilverfahrens.

1) Entzündungskrankheiten.

1. *Encephalitis cum symptomatibus hydrocephalicis.* Das 2½ Jahre alte Töchterchen des Tuchhändlers L., früher gesund, gut genährt, lebhaften Temperaments und frühreifen Geistes, erkrankte in der Mitte Octobers 1837 an den gewöhnlichen, dem Ausbruche der Masern vorangehenden catarrhaliſchen Zufällen. Wegen zögernder und unregelmäßiger Eruption des Ausschlags und lebhafter Fieberbewegungen erhielt dasselbe am 20. Oct., dem dritten Tage der Krankheit, bei kühlem und reizlosem Verhalten, alle zwei Stunden einen Kaffeelöffel einer Auflösung von ½ Gr. extr. aconit in ℥j aqu. dest. und ℥ß syr. simpl.; am 21. bei gemäßigtem Fieber extr. pulsat. in derselben Quantität und Zusammensetzung, und am Abende dieses Tages wegen anhaltender Stuhlverstopfung und mehrerer, auf eine Complication mit Würmern hindeutender, Symptoms calomel zu einigen Granen in einem schleimigen Saft. Die Nacht vom 21. bis 22. war jedoch sehr unruhig; von der letzten Medicin konnten dem Kinde nur etnige Kaffeelöffel voll, worauf einmal durchfälliger Stuhl erfolgte, beigebracht werden. Dasselbe war in hohem Grade verstimmt, mürrisch und eigensinnig, sein Schlaf von öfterem Zusammenfahren und

daß diese vorzugsweise die Quantität und den Grad der Verdaulichkeit der Nahrungsmittel berücksichtigt, während Hahnemann mehr das qualitative Verhältniß zwischen diesen und den verordneten Arzneimitteln hervorhob, und daher für alle Krankheitsformen als Norm aufstellte, daß alles Arzneiliche, d. h. Alles, was nicht bloß zur Erhaltung des Normalgrades der Erregbarkeit des Organismus und zum Erfasse seiner verbrauchten Stoffe und Kräfte dient, z. B. Kaffee, Thee, Liqueure, Bunsch und andere geistige Getränke, Gewürze, gewürzhafte Kräuter, Saamen, Wurzeln u. s. w. aus der Lebensordnung des Kranken zu verbannen sey, um jede mögliche Störung der Wirksamkeit der homöopathischen Arzneimittel zu verhüten, dabei aber besonders in acuten Krankheiten die Befriedigung des Instincts der Kranken gestattete und anrieth. Die Ergänzungen und Modificationen, welche diese Bestimmungen Hahnemanns nach allgemeinen therapeutischen Grundsätzen und nach den Erfahrungen und Ansichten denkender homöopathischer Ärzte erleiden müssen, möchten in Folgendem bestehen.

Mehrere Ärzte haben die Erfahrung gemacht, daß das specifisch passende Mittel auch dann sich hülfreich zeigte, wenn Kaffee, Gewürze und andere von Hahnemann verbotene Dinge beim Gebrauche desselben genossen wurden, oder, nachdem kurz vorher andere Arzneimittel in großen Gaben gebraucht worden waren, deren Wirkung noch nicht erloschen seyn konnte. Unter den im dritten Abschnitte beschriebenen Krankheitsfällen sind viele, in denen die homöopathischen Arzneimittel bei unveränderter Lebensweise eine augenscheinlich günstige Wirkung äußerten, und mehrere (Beob. 68, 96, 107, 129, 132, 147, 152, 154), wo dieses bald nach dem Gebrauche von Chamillen- und Baldrianthee und allopathischer Mixturen der Fall war. Auch ist es gar nicht möglich, der Forderung Hahnemanns, daß von dem Kranken alle arzneilichen Dinge gemieden werden sollen, vollkommen zu genügen, weil in den meisten Speisen und Getränken, selbst in jedem Quellwasser, solche Stoffe enthalten sind, und zwar in einer die homöopathische Arzneigabe

überwiegenden Menge. Es kann sich also weniger um eine ganz genaue Befolgung der Hahnemann'schen diätetischen Lehren, als vielmehr darum handeln, daß solche Einflüsse von dem Kranken möglichst entfernt gehalten werden, welche in die Wirkungsphäre des anzuwendenden Arzneimittels eingreifen und deshalb eine Vertheilung des zu erwartenden Erfolges als möglich und wahrscheinlich befürchten lassen. Je mehr wir in der Kenntniß der Arzneimittelwirkungen überhaupt, und der Beziehungen, in welchen die Wirkungen der einzelnen Arzneimittel und der als Genussmittel benützten arzneilichen Stoffe zu einander stehen, vorwärts schreiten, um so eher werden wir im Stande seyn, im Gegensatz zu den stereotypen Diätvorschriften Hahnemanns zu bestimmen, was in jedem konkreten Krankheitsfalle, als dem Heilplan hinderlich, zu verbieten ist, und in der übrigen Lebensordnung die der Rücksicht auf das *jucundum* der Cur entsprechenden Vergünstigungen eintreten lassen können.

Wenn nun einerseits zugegeben werden muß, daß man früher zu ängstlich und scrupulös in der Befolgung jener Vorschriften war, und eine größere Nachgiebigkeit in dieser Beziehung ohne Nachtheile für den Kranken befürchten zu dürfen, nach Umständen gestattet seyn muß, besonders, wenn man sich stärkerer, durch gerüthfällige Einflüsse nicht so leicht neutralisirbarer Arzneigaben bedient, so wird man doch andererseits, wenn über die Zulässigkeit eines Genussmittels Zweifel obwalten, es lieber untersagen, als durch zu große Indulgenz die Sicherheit des Curergebnisses auf das Spiel setzen. Uebrigens verlieren manche vegetabilische Jugenmüße, Suppenkräuter u. s. w., welche in ihrem rohen Zustande arzneilich wirken, diese Eigenschaft mehr oder weniger durch die künstliche Zubereitung, und, je mehr dieß der Fall ist, um so weniger brauchen sie verboten zu werden.

Was durch längeren, täglichen Gebrauch zur zweiten Natur geworden ist, darf, besonders bei älteren Personen, wenn die Angewöhnung nicht in offenbarem Contraste mit den indicirten Arzneimitteln steht, nicht oder grobe, die Krankheit bedingende und unterhaltende Excesse in

sich schließt, nicht unterläßt, und auch im letzteren Falle nicht auf einmal, sondern nur allmählig beseitigt werden.

Wie weit dem Instinkte des Kranken nachzugeben ist, muß der Beurtheilung des einzelnen Arztes überlassen bleiben, der dabei die Natur der Krankheit, die Qualität und Quantität des verlangten Stoffes, ob derselbe absolut schädlich, oder nur wegen der indicirten Arzneimittel unzulässig ist, ob das Verlangen des Kranken mehr oder weniger dringend und anhaltend ist, ob die mit der Befriedigung desselben verbundene Beeinträchtigung der Wirksamkeit der Medicamente höher anzuschlagen ist, als die nachtheiligen Folgen, welche die Nichtigewährung möglicher Weise haben könnte, zu erwägen, und in Berechnung zu bringen hat. Im Allgemeinen entsprechen dem Heilzwecke in acuten Krankheiten eine weniger nährnde, leicht verdauliche und sparsame Kost, mehr Flüssiges, als Festes, kühlende, wässrige Getränke; in chronischen und in der Periode der Reconvalenz auf den Ersatz der verlorengegangenen Kräfte und Stoffe berechnete, daher mehr nahrhafte, aber leicht assimilirbare und nicht im Uebermaasse genossene Speisen. Damit stimmt auch in den meisten Fällen der Instinkt des Kranken überein; — wie man aber beim heftigen Verlangen des an einem Entzündungsfieber Darmlieberliegenden nach Wein, oder scrophulöser, mit Würmern behafteter Kinder nach Mehl- und Milchspeisen nicht willfahren wird, so wird man auch dem Fieberkranken, wenn er Dinge begehrt, welche sich mit dem anzuwendenden Mittel nicht vertragen, z. B. saure Getränke beim Gebrauche des acon., dieselben versagen können und müssen.

Außer dem Essen und Trinken ist auch die ganze übrige Lebensweise, Ruhe und Thätigkeit, geistige und körperliche Beschäftigung, die Einwirkung der Imponderabilien, so weit es möglich ist, der Natur der Krankheit und dem Curplan entsprechend anzuordnen und zu modificiren.

Die unter Aerzten und Laien ziemlich verbreitete Meinung, die homöopathische Diät sey eine Hungercur, konnte nur aus völliger Unkenntniß der homöopathischen Diätetik entspringen; denn eine

solche wird ja nicht einmal in den Fällen, wo sie nach den Lehren der alten Schule geboten ist, wie bei der Behandlung der syphilis, von den homöopathischen Aerzten in Anwendung gebracht (s. weiter unten).

9) Das Selbstdispensiren der homöopathischen Aerzte.

Die Frage, ob das Recht des Selbstdispensirens der homöopathischen Arzneimittel, das die homöopathischen Aerzte als Bedingung der erfolgreichen Anwendung ihrer Methode für sich in Anspruch nehmen, mit den bestehenden Gesetzen im Einklange stehe oder nicht, wurde von mehreren Rechtsgelehrten beauftragt entschieden, und die meisten deutschen und anderen Regierungen haben dasselbe den Aerzten im Allgemeinen oder einzelnen derselben mit mehr oder weniger Einschränkung zugestanden. Obgleich dieses Recht sowohl dem Publikum, als dem Arzte wichtige Vortheile gewährt, — jenem in pecuniärer Hinsicht wegen der unentgeltlichen Abgabe der homöopathischen Arzneimittel, welche zwar nicht dem Apotheker, wohl aber dem Arzte zur Pflicht gemacht werden kann, und in Beziehung auf das schnellere Erhalten der Arznei, was für Kranke, in deren Wohnorte sich keine Apotheke befindet, oft von großem Werthe ist; diesem hinsichtlich der Zuverlässigkeit der von ihm selbst zubereiteten Arzneimittel, — so erscheint es doch aus mehreren Gründen für den Arzt selbst als wünschenswerth, daß die Zubereitung und Abgabe der homöopathischen Arzneimittel den Apothekern überlassen werden könnte. Einmal ist dieselbe mit einem Zeitverluste verbunden, der, wenn er auch mit dem zur Beforgung der gewöhnlichen pharmaceutischen Geschäfte erforderlichen Zeitaufwande nicht verglichen werden kann, doch für den durch die Praxis und die täglich mehr sich anhäufende Literatur seines Faches in Anspruch genommenen Arzt nicht gering anzuschlagen ist, sodann fehlt es manchen praktischen Aerzten an den zur Verfertigung chemischer Präparate nöthigen Kenntnissen, oder doch an Übung und Geschick zu solchen Arbeiten. Sodann kann der Schein des

Besonderen und Ungewöhnlichen, welchen die homöopathische Heilart in den Augen des Volks erhält, wenn der Arzt die Mittel selbst abgibt, diesem nicht verwünscht seyn, weil das oberflächlich urtheilende Publikum dadurch leicht veranlaßt wird, die homöopathischen Curen in eine Kategorie mit sympathetischen und ähnlichen Wundercuren zu stellen, und entweder zu den homöopathischen Mitteln, oder zu den aus der Apotheke verordneten Arzneien das Vertrauen verliert. Es ist ferner an sich klar, daß die Entscheidung darüber, welcher Heilmethode im Allgemeinen und im Einzelnen der Vorzug gebühre, nur Sachverständigen zustehen kann; der Kranke soll in die Gewissenhaftigkeit und Kenntnisse des Arztes, den er gewählt hat, das Vertrauen setzen, daß er ihn auf die seinem Zustande angemessenste Weise behandeln werde, und muß es ihm überlassen, welche Methode als die geeignetste zu diesem Zwecke er in Anwendung zu bringen für gut findet; er braucht mithin nicht zu wissen, ob er antipathisch, allopathisch oder homöopathisch behandelt wird, wenn ihm nur die Persönlichkeit seines Arztes dafür bürgt, daß er zweckmäßig behandelt wird. Dieß wäre auch, abgesehen von den dem freien Handeln des Arztes hemmend in den Weg tretenden Vorurtheilen der Kranken gegen die eine oder die andere Heilmethode, schon darum zu wünschen, damit das Cureresultat nicht durch den Einfluß der Einbildungskraft getrübt, oder, wie es von Gegnern der homöopathischen Methode geschah, diesem fälschlicher Weise zugeschrieben werden könnte. Außer den angegebenen Uebelsänden könnte der hie und da laut gewordenen Besorgniß, daß die homöopathischen Ärzte die Dispensirfreiheit zu verbrecherischen Zwecken benützen, oder unter der Form homöopathischer Arzneien stark wirkende allopathische Mittel anwenden könnten, sowie dem Unfuge der Laienpraxis sicherer begegnet werden, wenn die homöopathischen Arzneimitteln ausschließlich von den Apothekern bereitet und dispensirt würden.

Dagegen erheben sich jedoch Hindernisse, von welchen die Möglichkeit einer erfolgreichen Anwendung der homöopathischen

Heilmethode abhängt, und deren Beseitigung erst von der Zukunft zu erwarten ist. Aus den auf die gewöhnliche Weise eingerichteten Apotheken können die Mittel nach homöopathischen Grundsätzen nur dann mit einiger Aussicht auf Erfolg verordnet werden, wenn dieselben in stärkerer Gabe indicirt erscheinen, weil eine Störung und Beeinträchtigung der Wirkung kleiner Arzneigaben und homöopathischer Verdünnungen durch die mit starken Gerüchen geschwängerte Atmosphäre in der Apotheke, und die auch zur Bereitung allopathischer Arzneien benützten Geräthschaften, beinahe unausbleiblich wäre. Hierzu kommt, daß mehrere sehr energische, durch die homöopathischen Aerzte vielfach in Anwendung kommende Mittel in den gewöhnlichen Apotheken ganz fehlen, andere wegen seltenen Gebrauchs ihre Wirksamkeit ganz oder theilweise verloren haben und wieder andere von den nach den Vorschriften homöopathischer Aerzte dargestellten Präparaten in Qualität und Stärke abweichen. Wollte man die homöopathischen Arzneimittel durch die Apotheker zubereiten und dispensiren lassen, so wäre es unumgänglich nöthig, daß zur Verrichtung, Aufbewahrung und Abgabe derselben ein eigenes, von der gewöhnlichen Officin möglichst entfernt gelegenes Local mit ausschließlich hierzu bestimmten Geräthschaften eingerichtet, und ein beidigter, sachverständiger Mann mit der Besorgung sämtlicher dahin einschlagender Geschäfte beauftragt würde. Von Seiten des Staats müßte eine besondere Taxe für homöopathische Arzneimittel festgesetzt werden, bei welcher weniger der Realwerth von diesen, als die auf die Bereitung und Abgabe derselben zu verwendende Zeit und Mühe in Anschlag zu bringen wäre. Dabei gingen aber die Vortheile des Selbstdispensirens homöopathischer Aerzte für das Publikum verloren, weil der von seinem Gewerbe sich nährenden Apotheker für den ihm aus der Anschaffung, Bereitung und Abgabe homöopathischer Arzneimittel erwachsenden Aufwand an Geld, Zeit und Mühe mit Recht Entschädigung ansprechen könnte, und, da sich die Errichtung homöopathischer Apotheken auf die Wohnsitze der im

Verhältnisse zur Gesamtzahl der Aerzte bis jetzt noch kleinen Anzahl homöopathischer Aerzte beschränken müßte, alle in größerer Entfernung von diesen wohnenden Kranken in die unangenehme Lage versetzt wären, ihre Medicamente aus der Ferne kommen lassen zu müssen. Zudem zeigten sich nach den Erfahrungen der neueren und neuesten Zeit nur wenige Apotheker zur Erfüllung obiger Bedingungen geneigt, und mehrere öffentlich bekannt gewordene Facta beweisen, daß, falls sie sich nothgedrungen dazu verständen, der Dienstfeid nicht immer eine genügende Garantie für die pünktliche Ausführung der ärztlichen Verordnung gewähren würde. Viele von ihnen haben eine entschiedene Abneigung gegen die neue Heilmethode offen an den Tag gelegt, welche theils in dem kleineren pecuniären Nutzen, den ihnen die homöopathische Praxis, der gewöhnlichen gegenüber, verspricht, theils darin ihren Grund hat, daß sie an das Abgeben massiver Arzneibosen gewöhnt und die Verschiedenheit der Heilprincipien nicht kennend oder ignorirend, sich nicht von dem Wahne losreißen können, daß die kleinen homöopathischen Arzneigaben unter allen Umständen nutz- und wirkungslos seyen. Läßt es sich aber erwarten, daß ein Apotheker, der bei jeder Gelegenheit in verächtlichem Tone das Verdammungsurtheil über die homöopathische Methode ausspricht, und ihrem Aufkommen durch alle ihm zu Gebot stehende Mittel entgegenarbeitet, der nicht nur den homöopathisch heilenden Arzt, sondern jeden Kranken, welcher sich der Behandlung desselben unterwirft, als persönlichen Feind von sich ansieht, die nöthige Sorgfalt auf die Bereitung der homöopathischen Arzneimittel, Reinigung der Geschirre, Vermeidung von Gerüchen &c. verwenden werde? Ist nicht vielmehr anzunehmen, daß er es damit nicht so genau nehmen und es für gleichgültig halten werde, ob eine höhere oder niederere Verdünnung, ob lauterer Wasser oder leerer Zucker statt des verordneten Präparats verabreicht werde, wobei er sich nicht einmal vor Entdeckung zu fürchten hätte, weil der arzneiliche Gehalt der häufig gebrauchten homöopathischen Verdünnungen sich weder durch chemische, noch durch physische Eigenschaften

zu erkennen gibt, und daher in dieser Beziehung keine Controlle, wie bei allopathischen Arzneien möglich ist? *

Erwägt man alle für und gegen das unentgeltliche Selbstdispensiren homöopathischer Aerzte vorgebrachten Gründe, so wird man zu der Ansicht gelangen, daß ihnen dieses Recht für jetzt und so lange, als die Homöopathie keinen allgemeineren Anklang unter den Aerzten gefunden hat, und die Vorurtheile gegen dieselbe bei einem Theile des Publikums und der Apotheker nicht verschwunden sind, eingeräumt werden muß, wenn man nicht die Kranken der angegebenen, gewiß nicht unwichtigen Vortheile berauben, und den Erfolg des homöopathischen Verfahrens überhaupt illusorisch machen will. Dabei bleibt es dem einzelnen Arzte unbenommen, einem Apotheker, der sein Vertrauen besitzt, und sich zur Einrichtung einer homöopathischen Apotheke mit Beobachtung der erforderlichen Cautelen bereit erklärt, das Dispensiren der homöopathischen Arzneimittel zu überlassen, und sich das Recht hiezu nur für besondere Fälle, z. B. bei von dem Wohnorte des Apothekers entfernt wohnenden Kranken, oder, wenn Gefahr im Verzuge ist, mit der Verpflichtung vorzubehalten, auch für diese Fälle die Arzneimittel aus der Apotheke zu beziehen. Jedem Arzte müßte aus den angeführten Gründen eine solche Uebereinkunft erwünscht seyn.

- * Ich bin weit entfernt, mit diesen Bemerkungen eine Beschuldigung auf alle, oder auch nur die Mehrzahl der Apotheker oder ihren Stand werfen zu wollen. Ich kenne vielmehr selbst mehrere, welche, ihrer Stellung eingedenk, die Entscheidung über den Werth oder Unwerth neuer Heilmittel und Heilmethoden dem hier allein competenten forum der Aerzte anheim stellen, und welchen die Zubereitung und Abgabe homöopathischer Arzneimittel ohne Bedenklichkeit anvertraut werden könnte. Wehe aber dem Arzte und seinen Kranken, welche einem gegen die Homöopathie feindselig gesinnten und alle zur Unterdrückung derselben dienlich scheinenden Mittel für erlaubt haltenden Apotheker, wovon Beispiele vorliegen, in die Hände fallen.

Der Rücksicht auf Gleichstellung sämmtlicher, nach homöopathischen Principien handelnder Aerzte hinsichtlich der Dispensir-Verhältnisse und der vom Staate darüber zu führenden Aufsicht würde, unbeschadet der gedeihlichen Ausübung der Homöopathie und des aus dem Selbstdispensiren der Aerzte für die Kranken hervorgehenden Gewinns, die Errichtung von homöopathischen Central-Apotheken, aus welchen die Aerzte ihre Medicamente zu nehmen hätten, wie sie von der russischen Regierung eingeführt worden sind, am besten entsprechen.



Dritter Abschnitt.

Erfahrungsbelege für den Werth des homöopathischen Heilverfahrens.

1) Entzündungskrankheiten.

1. Encephalitis cum symptomatibus hydrocephalicis. Das 2½ Jahre alte Töchterchen des Tuchhändlers F., früher gesund, gut genährt, lebhaften Temperaments und frühreifen Geistes, erkrankte in der Mitte Octobers 1837 an den gewöhnlichen, dem Ausbruche der Masern vorangehenden catarrhaliſchen Zufällen. Wegen zögernder und unregelmäßiger Eruption des Ausschlags und lebhafter Fieberbewegungen erhielt dasselbe am 20. Oct., dem dritten Tage der Krankheit, bei kühlem und reizlosem Verhalten, alle zwei Stunden einen Kaffeelöffel einer Auflösung von ½ Gr. extr. uconit in 3j aqu. dest. und 3ß syr. simpl.; am 21. bei gemäßigtem Fieber extr. pulsat. in derselben Quantität und Zusammensetzung, und am Abende dieses Tages wegen anhaltender Stuhlverstopfung und mehrerer, auf eine Complication mit Würmern hindeutender, Symptoma calomel zu einigen Granen in einem schleimigen Saft. Die Nacht vom 21. bis 22. war jedoch sehr unruhig; von der letzten Medicin konnten dem Kinde nur einige Kaffeelöffel voll, worauf einmal durchfälliger Stuhl erfolgte, beigebracht werden. Dasselbe war in hohem Grade verstimmt, mürrisch und eigensinnig, sein Schlaf von öfterem Zusammenfahren und

Auffschreien unterbrochen; es beklagte sich über Schmerzen an der Stirne, der Kopf fühlte sich heiß an, hie und da stellten sich Delirien ein, die Augen zeigten Empfindlichkeit gegen das Licht, die conjunctiva war geröthet, der Pulsschlag frequent und gespannt, partielle Schweiß am Kopfe bei trockener, brennender Hitze des übrigen Körpers, mäßiger Durst, weißbelegte Zunge, Brechreiz besonders beim Aufrichten, der Ausschlag livid und wenig entwickelt. Ich ließ nun dem Kinde alle drei Stunden aconit. (dil. 2) reichen, und zwei Blutegel an den Hals setzen. Nachdem sich den Tag hindurch einige Verminderung der Irritations-Erscheinungen bemerkbar gemacht hatte, trat gegen Abend auffallende Verschlimmerung ein. Betäubung, Schlämmer mit halboffnen Augen und Zähneknirschen, durch öfteres Zusammensfahren und Wimmern unterbrochen, wechselte mit ungestümmen Bewegungen der Extremitäten, Hin- und Herwerfen des Körpers, Versuchen, das Bett zu verlassen und wilden Delirien. Dabei starker Blutandrang gegen den Kopf, häufiges Rückwärts-
 bahren und Greifen mit der Hand nach demselben, heftig pulstrende Carotiden, bald Blässe, bald umschriebene Röthe des Gesichts, Verdrehen der Augen, sehr frequenter und ungleicher Puls. Alle drei Stunden bellad. (dil. 2). Auf die zweite Gabe dieses Mittels war das Kind ruhiger geworden, und in einen, weniger durch krampfartige Zufälle unterbrochenen Schlaf gefallen, die Delirien waren weniger heftig, und wechselten mit $\frac{1}{4}$ — $\frac{1}{2}$ stündigen Perioden von deutlichem Bewußtseyn; die febrilen Erscheinungen waren auffallend gemäßigt. Fortgebrauch der bellad. 24. Okt. Nach einer gestern Abend eingetretenen mehrstündigen, jedoch nicht sehr starken Exacerbation der Fieber- und Cerebral-Symptome trat um Mitternacht allgemeiner Schweiß und ruhiger Schlaf ein, aus welchem das Kind ganz verändert und mit vollem Bewußtseyn erwachte. Es nahm seit zwei Tagen zum ersten Male etwas Milch zu sich; die Schmerzen im Kopfe, die Congestionen gegen denselben, die Delirien, die Lichtscheu, die allgemeine Unruhe hatten nachgelassen, der Puls war regelmäßiger und weniger frequent, die

allgemeine Hitze vermindert. Die Besserung schritt nun, bei täglich zweimal wiederholter Anwendung der hellad., unter vermehrter Haut-, Nieren- und Darm-Excretion rasch voran, und obgleich der Ausschlag nicht seltener zum Vorschein kam, so war doch nach einigen Tagen bei vollkommenem Wohlbefinden des Kindes an mehreren Stellen des Körpers, besonders am Halse, eine fleienförmige Abschuppung bemerkbar.

2. *Ophthalmia catarrhalis*. Die 15jährige Tochter des Fuhrmanns G. von R., schwächlich, mager, von scrophulösem Habitus und seit einem halben Jahre menstruiert, zog sich zu Anfang des Juni 1837 eine Entzündung beider Augen zu. Als ich nach zwölfstägigem Bestehen des Uebels gerufen wurde, fand ich folgende Symptome: die innere Fläche der Augenlider geröthet und geschwollen, in der conjunctiva bulbi viele gegen die cornea convergirende Gefäßbündel, unter diesen gleichmäßige intensive Rötze der sclerotica, auf der cornea beider Augen mehrere Phlyctänen, iris und Pupille normal. Dabei vermehrte Schleim- und Thränensecretion, starke Lichtscheue und stechende, gegen Abend und bis Mitternacht vermehrte Schmerzen in den Augen, an der Stirne und den Schläfen. Appetit, Stuhl und übrige Verrichtungen normal. In früheren Jahren hatte sie an Achoren, aber nie an Krätze gelitten. Die Menstruation stellte sich alle drei Wochen sehr sparsam ein. Blasenpflaster und Chamillensäckchen waren vergeblich gebraucht worden. Auf drei, vom 16.—19. Juni bei unveränderter Diät gereichte Gaben pulsat. (dil. 6) hörten die Schmerzen auf, und bei alle zwei Tage wiederholtem Gebrauche dieses Mittels verloren sich bis zu Anfang Juli alle krankhaften Erscheinungen.

3. *Ophthalmia arthritica*. G. B., Bauer von D., 63 Jahre alt, hatte in Folge einer heftigen Augenentzündung, die er sich bei ausgesprochener Hämorrhoidalanlage durch eine Erkältung und Durchnässung der Füße vor drei Wochen zugezogen hatte, das Sehvermögen auf einem Auge verloren. Die cornea war verbunfelt und perforirt, die iris vorgefallen und mit der inneren Fläche

der cornea verwachsen; die Entzündung des bulbus und lebhafte, stechende Schmerzen im Auge und in der Schläfengegend, durch Bewegung und Aufenthalt in freier Luft vermehrt, bestanden noch fort. Mehrere allopathische Mittel hatten nichts gefruchtet. Hauptsächlich wegen der Schmerzen beehrte er am 25. Juli 1837 Hülfe von mir. Er beklagte sich außerdem über Reissen in den Gliedern, hartnäckige Verstopfung, Kreuzschmerzen und Jücken im After. Seine Diät bedurfte, da er geistige Getränke in der letzten Zeit von selbst gemieden hatte, keiner Abänderung. Ich gab ihm sechs mit nux vom. (dil. 3) befeuchtete Pulver, täglich Abends vor Schlafengehen eines zu nehmen. Nach acht Tagen brachte er mir die Nachricht, daß die Schmerzen gleich auf das erste Pulver nachgelassen haben, und sein Stuhlgang nun auch geregelt sey. Wegen der noch vorhandenen Entzündung des Auges wollte er nichts weiter gebrauchen.

4. *Ophthalmia scrophulosa*. Das zweijährige Kind des Bäckers G. von R., von scrophulösem Habitus, war seit acht Wochen mit einer Entzündung des linken Auges mit starker Lichtscheu, zusammenfliehenden Augenlidern, scharfem Thränenflusse, Corrosionen und Bläschen im Gesichte und einem nässenden, schorfigen Ausschlage hinter einem Ohre behaftet. Eine zweckmäßige Diät, die Käsefalbe und ein Thee von hb. viol. tricolor. hatten nichts gebessert. Nach zwei, von fünf zu fünf Tagen — vom 13. bis 23. Febr. 1837 — gereichten Gaben calcar. (dil. 4.) trat sichtliche Besserung ein, und nach weiteren drei Gaben war die Ophthalmie sammt dem Ausschlage im Gesichte und hinter dem Ohre beseitigt.

5. *Photophobia scrophulosa*. Das vierjährige Töchterchen des Handelsmanns M., von scrophulösem Habitus, hatte seit vier Wochen die Augenlider, welche roth und geschwollen waren, nicht mehr geöffnet. Es wollte, um jedem Lichteinbruche zu entgehen, beständig auf dem Gesichte liegen, und wehrte sich unter heftigem Schreien mit beiden Händen gegen jeden Versuch, seinen Kopf

aufzuheben. Zwischen den geschlossenen Augenlidern floss eine scharfe Flüssigkeit aus, welche Ecoriationen auf den Wangen verursachte. Die Oberlippe geschwollen und mit Krusten bedeckt. Das Kind war vierzehn Tage lang mit krampf- und schmerzstillenden Salben und Augenwassern, Hautreizen und Abführmitteln ohne den geringsten Erfolg behandelt worden. Am 3. April 1836 Abends wurde ihm calcar. (dil. 6) gegeben, und schon am folgenden Tage öffnete es die Augen. Die noch vorhandene Lichtscheu und die unbedeutende Röthe der Augen verlor sich gänzlich nach vier weiteren, alle drei Tage wiederholten Gaben des Mittels.

6. *Photophobia scrophulosa*. Das zweijährige Kind des Handelsmanns B. litt im April 1837 seit vierzehn Tagen an kramphafter Verschließung der geschwollenen und gerötheten Augenlider. Die gewöhnlichen allopathischen Mittel hatten nach sechstägigem Gebrauche keine Veränderung hervorgebracht, während sich 16 Stunden nach genommener calcar. (dil. 4) die Augenlider öffneten, und die nicht entzündeten Augen nur noch eine geringe Empfindlichkeit gegen das Licht zeigten, welche sich am folgenden Tage ganz verlor.

7. *Ophthalmia metastatica*. Der 18 Jahre alte Sohn des Bauern N. von U., dürrtüg genährt, von mehr als mittlerer Größe und leucophlegmatischem Aussehen, wurde, nachdem ihm einige Monate zuvor zwei große, ohne Zweifel in Folge früher vertriebener Krätze entstandene Geschwüre am Gesäße schnell geheilt worden waren, im April 1837 von einer heftigen Entzündung des rechten Auges befallen, welche von einem Wundarzte allopathisch (antiphlogistisch und derivirend) behandelt nach einigen Wochen mit leucomatöser Entartung und Durchbohrung der cornea, Vorfall der iris und gänzlichem Verluste des Sehvermögens auf diesem Auge endigte. Einige Zeit später entwickelte sich im anderen Auge derselbe Krankheitsproceß, weshalb ich am 22. Mai 1837 zu Rathe gezogen wurde. — Ich fand das Auge in folgendem Zustande: gleichmäßige, durch feine Gefäßverzweigungen gebildete, helle Röthe

der sclerotica, einzelne varicose Gefäßbündel in der Conjunctiva bulbi, blauer Ring um die cornea und schwache Krümmung derselben, die Pupille verengert und unbeweglich. Zugleich scharfer Thränenfluß, Lichtscheue und heftige, reißende, Abends und Nachts exacerbirende Schmerzen in der Supraorbital- und Temporalgegend und im Auge selbst. Dabei leichte Fieberbewegungen, verminderter Appetit, erhöhter Durst, normaler Stuhlgang. — Blutegel, trockene Kleinsäckchen und Blasenpflaster waren ohne Erfolg applicirt worden. Der Kranke erhielt ohne Abänderung seiner ohnehin sehr einfachen Diät Anfangs täglich, später über den andern Tag spirit. sulphur. (gutt. j), worauf schon nach dem ersten Pulver die Schmerzen sich minderten, nach dem zweiten ganz ausblieben, und nach drei Wochen die Entzündung ohne Beeinträchtigung des Sehvermögens gehoben war.

8. Ophthalmia traumatica. Den Schusterlehrling K., 16 Jahre alt, traf zu Anfang Septembers 1837 die abgetrennte Spitze eines Stiftes mit solcher Vehemenz auf den linken bulbus, daß dadurch, trotz des von einem in dessen Aufenthaltsorte ansässigen Wundarzte eingeleiteten eingreifenden antiphlogistischen Verfahrens eine starke Entzündung der äußeren und inneren Gehülde des Auges, Krümmungen und staphygomatöse Entartung der Hornhaut, Verengerung der Pupille und Verbunkelung des Linsensystems veranlaßt wurde. Am 3. October 1837 zog er mich wegen fortbestehender Entzündung und besonders wegen anhaltender, stechender und bohrender, von Mitternacht bis Morgens sechs Uhr auf einen fast unerträglichen Grad steigender Schmerzen im Auge und an der Stirne zu Rath. Bei vorher schon regulirter Diät ließ ich das Auge zwei Tage lang mit einem schwachen, aus der Apotheke verschriebenen Arnica-Aufgusse fomentiren, und reichte, als hierauf keine Besserung eintrat, am 5. October rhus (dil. 1. gutt. 6 in alcool. vin. ʒiſs), täglich dreimal zwei Tropfen in einem Eßlöffel voll Wasser, mit so günstigem Erfolge, daß sich in der folgenden Nacht die Schmerzen nicht vermehrten und im Laufe des anderen Tages ganz und für

immer wichen. Die Entzündung zertheilte sich bei seltenerem Gebrauche des Mittels innerhalb einiger Wochen. An Wiederherstellung der Sehkraft konnte natürlicher Weise nicht gedacht werden. —

9. *Angina catarrhalis*. St., Schreiner, ein gesunder und kräftiger Metzger, wurde am 19. Dezember 1836 nach einer Erkältung durch Zugluft von einer Entzündung der Mandeln und des Gaumensegels befallen, welche bei dem Gebrauche von Hollunderthee und eines Gurgelwassers von Salbey am 21. Dezember Abends, wo ich zu Rath gezogen wurde, einen so hohen Grad erreicht hatte, daß das Schlucken flüssiger und fester Nahrung unmöglich war, und die Respiration fast allein durch die Nase geschah. Ich fand sämmtliche Theile in der Rachenhöhle geröthet und so stark geschwollen, daß nur vorübergehend eine kleine Oeffnung zum Durchgang der Luft sichtbar wurde. Zugleich Schleim-Anhäufung an den afficirten Theilen, häufiger Reiz zum Husten, weiß belegte Zunge, schleimiger Geschmack, starker Durst, Appetitlosigkeit, seit zwei Tagen kein Stuhlgang, ziemlich lebhaftes Fieber. — Ich verbot den Gebrauch des Thees und Gurgelwassers, und ließ neben Warmhalten des Halses von sechs zu sechs Stunden bellad. (dil. 4) nehmen. Am folgenden Morgen konnte der Kranke wieder eher durch den Mund athmen und mit Mühe etwas Zuckerwasser schlucken, das Fieber war gemäßig und die Röthe im Halse blässer. Fortgebrauch der bellad. Am 23. war die Respiration nicht mehr erschwert, der Reiz zum Husten gehoben, die Schlingbeschwerden, die Geschwulst und Röthe im Halse, das Fieber auffallend vermindert; reichliche Schleim- und Speichel-Absonderung. Auf zwei Gaben mercur. (dil. 4), am 23. und 24. Abends gereicht, verloren sich alle Beschwerden, so daß der Patient am 25. wieder seine Geschäfte besorgen konnte. —

10. *Angina erysipelatos*. U., Luchsherr von M., 36 Jahre alt, von hohem und kräftigem Körperbau, wurde häufig auf unbedeutende Anlässe von Entzündung und Geschwulst der Mandeln, des Gaumensegels und Zäpfchens heimgesucht, welche

Der Rücksicht auf Gleichstellung sämmtlicher, nach homöopathischen Principien handelnder Aerzte hinsichtlich der Dispensir-Verhältnisse und der vom Staate darüber zu führenden Aufsicht würde, unbeschadet der gedeihlichen Ausübung der Homöopathie und des aus dem Selbstdispensiren der Aerzte für die Kranken hervorgehenden Gewinns, die Errichtung von homöopathischen Central-Apotheken, aus welchen die Aerzte ihre Medicamente zu nehmen hätten, wie sie von der russischen Regierung eingeführt worden sind, am besten entsprechen.



Dritter Abschnitt.

Erfahrungsbelege für den Werth des homöopathischen Heilverfahrens.

1) Entzündungskrankheiten.

1. *Encephalitis cum symptomatibus hydrocephalicis.* Das 2½ Jahre alte Töchterchen des Tuchhändlers L., früher gesund, gut genährt, lebhaften Temperaments und fröhlichen Geistes, erkrankte in der Mitte Octobers 1837 an den gewöhnlichen, dem Ausbruche der Masern vorangehenden catarrhaliſchen Zufällen. Wegen zögernder und unregelmäßiger Eruption des Ausschlags und lebhafter Fieberbewegungen erhielt dasselbe am 20. Oct., dem dritten Tage der Krankheit, bei kühlem und reizlosem Verhalten, alle zwei Stunden einen Kaffeelöffel einer Auflösung von ½ Gr: extr. aconit in ℥ij aqu. dest. und ℥ß syr. simpl.; am 21. bei gemäßigtem Fieber extr. pulsat. in derselben Quantität und Zusammensetzung, und am Abende dieses Tages wegen anhaltender Stuhlverstopfung und mehrerer, auf eine Complication mit Würmern hindeutender Symptome calomel zu einigen Granen in einem schleimigen Saft. Die Nacht vom 21. bis 22. war jedoch sehr unruhig; von der letzten Medicin konnten dem Kinde nur etnige Kaffeelöffel voll, worauf einmal durchfälliger Stuhl erfolgte, beigebracht werden. Dasselbe war in hohem Grade verstimmt, mährisch und eigenſinnig, sein Schlaf von öfterem Zusammenfahren und

Zuftröhre abgesondertem Schleime, der in großer Quantität ausgehustet wurde; in der Nacht war wohlthätiger Schweiß und Schlaf eingetreten, das Fieber war auffallend gemäßigt. Der Knabe erhielt nun bei anhaltender Besserung täglich Morgens eine Gabe spongia, Abends hepar sulphur, bis zum 19ten Februar, wo noch einige Heiserkeit und Husten mit vielem Schleimauswurfe zugegen war. Auf eine am Abende dieses Tages gereichte Gabe phosphor. (dil. 12, glob. 6) verloren sich diese Zufälle innerhalb einiger Tage.

13. *Angina membranacea*. Ein zweiter vom 16. bis 20. Nov. 1836 von mir behandelter, weniger intensiver, aber durch die hellere und rauhe Stimme, den eigenthümlichen Hustenton, die Athmungsbeschwerden, den localen Schmerz im larynx, das begleitende Fieber und die Beschaffenheit des Auswurfes hinreichend als wahrer Croup charakterisirter Krankheitsfall betraf den vierjährigen lebhaften und vollsaftigen Knaben des Kanzleibeamten Sch. und nahm, da die ärztliche Hülfe frühzeitig nachgesucht wurde, bei dem gleichen Verfahren, wie im vorigen Falle, in kürzerer Zeit, aber unter denselben critischen Erscheinungen einen günstigen Ausgang. —

14. *Pleuritis muscularis*. Das schwächliche, scrophulöse und mit veralteter luxatio spontanea femoris behaftete, neunjährige Töchterchen des Kaufmanns M. L. wurde am 5. April 1836 nach einer Erkältung im Zugwind von stechenden Schmerzen an der linken Seite des thorax befallen, welche nur oberflächliches Athmen gestatteten, und durch äußern Druck vermehrt wurden. Zugleich kurzer, trockener Husten mit Erhöhung der Schmerzen, mäßiges Fieber, mehr Hitze, als Frost, Durst, Appetitlosigkeit, regelmäßige Deffnung. — Regimenwasser, Zucker- oder Brodzwasser, Rahm-, Wasser- oder Schleimsuppen. Therapie: alle 3 Stunden eine Gabe aconit. (dil. 9). — Nach dem zweiten Pulver trat Schlaf und Schweiß ein, und am folgenden Tage waren alle Zufälle beseitigt. —

15. *Pleuritis costalis*. Der sechsjährige, gesunde und lebhafte Knabe des Handelsmanns M. versiel am 19. Mai 1837, nachdem er sich durch Springen erhitzt hatte, Abends in ein starkes

Fieber, mit stechenden, durch Athem und Husten gesteigerten Schmerzen an der rechten Seite des thorax. Die Respiration kurz und schnell, trockener, angreifender Husten, Hitze und Trockenheit der Haut, Phantastren mit deutlichem Bewußtseyn und betäubtem Schlummern abwechselnd, Stirn-Kopfschmerz, Durst, Mangel an Schlaf, gelblichweiß belegte Zunge, seit zwei Tagen keine Oeffnung. — Regimen, wie im vorigen Falle. Therapie: aconit. dil. 2, gutt. 4 in aqu. destill. Zij. Alle zwei Stunden einen Kaffeelöffel voll. Am folgenden Tage das Fieber auffallend gemäßigt; es erfolgte ordentlicher Stuhlgang, die Haut war feucht, das Phantastren gehoben, beim Husten und tiefen Einathmen noch Stechen an der Seite. — Auf eine Gabe bryonia (dil. 7) verlor sich auch dieses im Laufe des Tages. —

16. Pleuritis costalis. Die 22jährige, robuste und gesunde Magd des Kaufmanns L. trank am 25. Juni 1835, am zweiten Tage ihrer Katamenien Morgens nüchtern ein Glas kalten Obstmoßes, worauf jene plötzlich stockten, und sich heftiges, durch die Respiration und den Husten vermehrtes Stechen an der linken Seite des thorax einstellte. Zugleich kurzes, beschleunigtes, ängstliches Athmen, trockener Husten, starkes Fieber, voller, frequenter Puls, brennende Hitze, klopfender und betäubender Kopfschmerz, rothes Gesicht, heftiger Durst, Mangel an Appetit, trockene, weißbelegte Zunge. — Regimen wie bei Nr. 14. und 15. — Therapie: alle zwei Stunden eine Gabe aconit. (dil. 12, glob. 4). — Am folgenden Tage sichtlich Besserung; in der letzten Nacht mehrstündiger Schlaf mit Schweiß, in der Frühe Abgang von etwas Menstrual-Blut. — Das Seitenstechen, die Athmungsbeschwerden und das Fieber unbedeutend. Sie beklagt sich hauptsächlich noch über Kopfschmerzen. — Morgens und Abends eine Gabe bryonia (dil. 12, glob. 4). Am nächsten Tage, dem dritten der Krankheit, nach erfolgtem Wiedereintritt der Regeln vollkommenes Wohlbefinden. —

17. Pleuropneumonia. Das fünfjährige, gesunde und

blühende Töchterchen des Bücher-Händlers R. wurde am Abende des 30. Juni 1837, bei hohem Barometerstand und Nordostwind, ohne bekannte Ursache von starkem Schüttelfrost und nachfolgender Hitze mit Stechen an der linken Seite der Brust, das durch Athmen und Husten vermehrt wurde, befallen. Die Respiration beengt, mühsam, beschleunigt und oberflächlich, das Kind klagt mit unterbrochener Sprache über schmerzhaftes Drücken in der Mitte der Brust, und kann nur auf dem Rücken und der linken Seite liegen. Auf dieser Seite des thorax, in ziemlich großer Ausdehnung, schwaches, kaum hörbares, an einzelnen Stellen knisterndes Respirations-Geräusch. In dieser Gegend zugleich dumpfer Ton bei der Percussion. Husten mit dünnem, blutstreifigem Schleim-Auswurf; frequenter und gespannter Puls, trockene, heiße Haut, Stirn-Kopfschmerz, rothes Gesicht, starker Durst, Appetitlosigkeit, Zunge trocken, weiß belegt, mit hochrothen Rändern; heute noch kein Stuhlgang; Urin sparsam, dunkelroth. — Regimen das angegebene. — Therapie: Alle zwei Stunden aconit. (dil. 7). — Am folgenden Morgen Remission der Fieber-Erscheinungen. Husten, Dyspnoë, Stechen und Drücken auf der Brust gleich. — Aconit. (dil. 3), alle zwei Stunden. — Nach einer gegen Abend erfolgten, nicht unbedeutenden Exacerbation des Fiebers traten Schweiß und Schlaf und damit Verminderung aller Zufälle ein. — Am folgenden Tage hatte das Seitenstechen und Blutspucken ganz nachgelassen, das Fieber war vermindert, die Haut feucht, der Athem weniger beengt, etwas Sediment im Urin und ordentliche Stuhlausleerung. Der Husten noch lästig, theils trocken, theils mit wenigem, weißem und schwierig abgehendem Schleimauswurf. — Alle sechs Stunden bryonia (dil. 7). Die Besserung machte nun rasche Fortschritte; das Fieber, die Athembeengung und der angreifende Husten verloren sich im Laufe des folgenden Tages unter wiederholten Krisen durch Haut und Nieren, die Sputa wurden geformt und leichtabgehend, so daß am vierten Juli, dem fünften Tage der Krankheit, das Kind als genesen zu betrachten war.

18. Pleuropneumonia. J. L., Seifenfieber, 33 Jahre alt, von guter Constitution und blühender Gesundheit, zog sich am 10. Mai 1836 Abends bei hohem Barometerstande, trockener Luft, Ostwind und kalten Nächten durch eine Erkältung eine Brust-Entzündung zu. Auf starken Frost folgte intensive, trockene Hitze und Stechen auf der linken Seite der Brust, vermehrt durch Athmen und Husten. Zugleich starke Dyspnoe und Oppression auf der Brust, theils einseitige, theils Abdominal-Respiration. Die Lage auf der rechten Seite wegen Vermehrung der Athmungsbeschwerden nicht möglich. Der Ton bei der Percussion auf dem ganzen linken Seite matt, auf der rechten nicht beeinträchtigt, sonor. Das Respirations-Geräusch links und oben kaum, in der Mitte und unten gar nicht vernehmbar, rechts wie im normalen Zustande. Kurzer Husten mit dunkelrothem Blutausswurfe; drückender Stirn-Kopfschmerz, voller, gespannter Puls, feurigrother Harn, heftiger Durst, dunkelrothe Zunge, Appetitlosigkeit. Ich wurde am folgenden Tage in der Frühe gerufen, und ließ den Kranken nach Anordnung einer reizlosen und kühlenden Diät alle zwei Stunden aconit. (dil. 7) nehmen. — Abends Exacerbation aller Krankheits-Erscheinungen; demungeachtet Fortgebrauch des Mittels. — 12. Mai. Unruhige Nacht, die Hitze und der Durst vermindert, der Husten, das Blutspucken, Seitenstechen und Dyspnoe gleich: alle drei Stunden bryonia (dil. 7). — 13. Mai. Gestern Abend unbedeutende Verschlimmerung; später einige Stunden lang Schlaf. Heute einige Besserung, die Haut und Zunge weniger trocken, letztere weißlich belegt, im trübem Harn eine Spur von Sediment, das Seitenstechen vermindert, der Puls weniger gespannt und frequent; der Husten dagegen noch quälend; mit braunrothem, schwer abgehendem Auswurfe, die Dyspnoe und die Erscheinungen bei der Percussion und Auscultation unverändert. — Fortgebrauch der bryonia. — 14. Mai. Gestern Abend keine Exacerbation. In der letzten Nacht mehrstündiger, ruhiger Schlaf und Schweiß, starker Bodensatz in dem sich auflärenden Urine; das Fieber, der Durst, das Seitenstechen und

die Dyspnoe gemäßig; der schwer sich lösende Auswurf weniger, zum Theil gar nicht mehr mit Blut vermischt; das Respirations-Geräusch auch in der Mitte der kranken Seite hörbar; knisterndes Rasseln. Der Kranke kann einige Zeit auf der rechten Seite liegen, doch zieht er die Rücken- und linke Seitenlage vor. Seit 3 Tagen kein Stuhlgang. Morgens und Abends nux vom. (dil. 12.) — Am 15. und 16. schritt die Besserung beim Fortgebrauche der nux vom. unter anhaltenden kritischen Ausscheidungen durch die Haut und Nieren ungestört voran; die sputa verloren alle Beimischung von Blut und stießen sich als gelblichweiße Massen ohne Mühe ab. — Am 17., dem achten Tage der Krankheit, waren die Athmungsbeschwerden, das Seitenstechen und Fieber gänzlich gehoben und die Percussion und Auscultation ließen die rechte Lunge als für die Luft vollkommen permeabel erkennen. Der Patient konnte jetzt den ganzen Tag ausser dem Bette zubringen. — Am 16., nach drei Gaben nux vom., war ein harter Stuhlgang erfolgt, dem eine, jedoch nicht übermäßige Diarrhö nachfolgte, welche am 20. durch eine Gabe dulcam. (dil. 6) beseitigt wurde. — Die Reconvalescenz erlitt hierauf keine weitere Störung. —

19. *Pleuropneumonia biliosa*. Die fünfzigjährige Wittve des Landmanns W. aus dem eine Stunde von hier entfernten Orte N., von hagerem Körperbau und gesundem Aussehen, seit fünf Jahren nicht mehr menstruirte, war, als ich am 24. Mai 1837 zu Rath gezogen wurde, seit zwei Tagen mit allen Zufällen einer heftigen Lungen-Entzündung behaftet. Auf der rechten Seite der Brust Stechen, durch Husten und Athmen verschlimmert; zugleich starke Beklemmung, kurze, ängstliche Respiration, tiefes Inspiriren unmöglich, angreifender Husten mit Schleimigen, von braunem Blute durchdrungenem Auswurfe. Bei der Auscultation theils knisterndes, theils Bronchial-Geräusch und Bronchophonie auf der rechten Seite des Thorax und mangelnde Resonanz bei der Percussion; diese Seite beim Athmen unthätig; Lage auf dem Rücken, oder der rechten Seite. Dabei brennendes, trockenes Gitz; denn calor

mordax sich nähernd, gespannter, sehr frequenter Puls, unruhiger, durch ängstliche Phantasiebilder gestörter Schlaf, vorübergehende Delirien, heftige, beständige Kopfschmerzen an der Stirne, unschreibbare Wangenröthe mit gellichem Schein an dem Nasenflügel, Mundwinkel und im Weißen des Auges, unlöslicher Durst, Appetitlosigkeit, gelblichbrauner Zungenbelag, bitterer Geschmack, Uebelkeiten, Neigung zum Erbrechen, täglich 4—6 Durchfall, Stühle, dunkelbrauner Urin. — Sie erhielt bei antiphlogistischer Diät alle zwei Stunden einen Kaffeeöffel von einer Mischung von 6 gutt. acon. (dil. 2) und aqu. destill. Zij. Am 26. wurde mir berichtet, daß es eher schlimmer, als besser mit ihr geworden sey; die Athmungsbeschwerden bestehen in erhöhtem Grade fort und sie phantastirte fast anhaltend, wollte das Bett verlassen u. dgl. — Ich schickte ihr sechs Pulver mit bryonia (dil. 2), alle drei Stunden eines zu nehmen. — Am folgenden Tage fand ich ihren Zustand um nichts gebessert, die Depression auf der Brust sehr stark, beständige Delirien, der Husten und Auswurf, das Fieber und die billösen Erscheinungen unverändert. — Statt der bryon. alle zwei Stunden rhus (dil. 3). — Nun erhielt ich, statt am 28., wie ich erwartet hatte, erst am 29. wieder Nachricht von der Kranken. Alles hatte sich unterdessen besser gestaltet. Es waren Schweiß, ein dicker Eiterseig im Urin und ruhiger Schlaf eingetreten, die Delirien hatten aufgehört, die Athmungsbeschwerden, das Stöhnen auf der Brust, das Fieber, die Kopfschmerzen hatten sich vermindert, der Husten war weniger quälend, und der leichter sich lösende Auswurf enthielt nur noch Streifen von Blut. Innerhalb einiger Tage erfolgte bei täglich einmal wiederholtem Gebrauche von rhus die vollständige Genesung der Patientin, so daß diese am 9. Juni den Weg von ihrem Wohnorte zu mir ohne große Mühe zu Fuß zurück legen konnte. —

20. Hamaple uritis. Die 25jährige, sensible und zart gebaute, zu hysterischen Krämpfen geneigte Frau des Wundbaders B. von N. litt seit neun Wochen in Folge einer allmählich mit

die Dyspnoe gemäßig; der schwer sich lösende Auswurf weniger, zum Theil gar nicht mehr mit Blut vermischt; das Respirations-Geräusch auch in der Mitte der kranken Seite hörbar; knisterndes Rasseln. Der Kranke kann einige Zeit auf der rechten Seite liegen, doch zieht er die Rücken- und linke Seitenlage vor. Seit 3 Tagen kein Stuhlgang. Morgens und Abends nux vom. (dil. 12.) — Am 15. und 16. Schritt die Besserung beim Fortgebrauche der nux vom. unter anhaltenden kritischen Ausscheidungen durch die Haut und Nieren ungestört voran; die sputa verloren alle Beimischung von Blut und stießen sich als gelblichweiße Massen ohne Mühe ab. — Am 17., dem achten Tage der Krankheit, waren die Athmungsbeschwerden, das Seitenstechen und Fieber gänzlich gehoben und die Percussion und Auscultation ließen die rechte Lunge als für die Luft vollkommen permeabel erkennen. Der Patient konnte jetzt den ganzen Tag außer dem Bette zubringen. — Am 16., nach drei Gaben nux vom., war ein harter Stuhlgang erfolgt, dem eine, jedoch nicht übermäßige Diarrhö nachfolgte, welche am 20. durch eine Gabe dulcam. (dil. 6) beseitigt wurde. — Die Reconvalescenz erlitt hierauf keine weitere Störung. —

19. *Pleuropneumonia biliosa*. Die fünfzigjährige Wittve des Landmanns W. aus dem eine Stunde von hier entfernten Orte N., von hagerem Körperbau und gesundem Aussehen, seit fünf Jahren nicht mehr menstruirte, war, als ich am 24. Mai 1837 zu Rath gezogen wurde, seit zwei Tagen mit allen Zufällen einer heftigen Lungen-Entzündung behaftet. Auf der rechten Seite der Brust Stechen, durch Husten und Athmen verschlimmert; zugleich starke Beklemmung, kurze, ängstliche Respiration, tiefes Inspiriren unmöglich, angreifender Husten mit schleimigen, von braunem Blute durchdrungenem Auswurfe. Bei der Auscultation theils knisterndes, theils Bronchial-Geräusch und Bronchophonie auf der rechten Seite des thorax und mangelnde Resonanz bei der Percussion; diese Seite beim Athmen unthätig; Lage auf dem Rücken, oder der rechten Seite. Dabei brennende, trockene Hitze, dem calor

mordax sich nähernd, gespannter, sehr frequenter Puls, unruhiger, durch ängstliche Phantasiebilder gestörter Schlaf, vorübergehende Delirien, Feste, heftigende Kopfschmerzen an der Stirne, unschreibbare Wangenröthe mit gelblichem Schein an dem Nasenflügel, Mundwinkel und im Weißen des Auges, unlöslicher Durst, Appetitlosigkeit, gelblichbrauner Zungenbelag, bitterer Geschmack, Uebelkeiten, Neigung zum Erbrechen, täglich 4—6 Durchfall-Stühle, dunkelbrauner Urin. — Sie erhielt bei antiphlogistischer Diät alle zwei Stunden einen Kaffeelöffel von einer Mischung von 6 gutt. acon. (dil. 2) und aqu. destill. Zij. Am 26. wurde mir berichtet, daß es eher schlimmer, als besser mit ihr geworden sey; die Athmungsbeschwerden bestehen in erhöhtem Grade fort und sie phantastirt fast anhaltend, wolle das Bett verlassen u. dgl. — Ich schickte ihr sechs Pulver mit bryonia (dil. 2), alle drei Stunden eines zu nehmen. — Am folgenden Tage fand ich ihren Zustand um nichts gebessert, die Depression auf der Brust sehr stark, beständige Delirien, der Husten und Auswurf, das Fieber und die billösen Erscheinungen unverändert. — Statt der bryon. alle zwei Stunden rhus (dil. 3). — Nun erhielt ich, statt am 28., wie ich erwartet hatte, erst am 29. wieder Nachricht von der Kranken. Alles hatte sich unterdessen besser gestaltet. Es waren Schweiß, ein dicker, Vordersatz im Urin und ruhiger Schlaf eingetreten, die Delirien hatten aufgehört, die Athmungsbeschwerden, das Stechen auf der Brust, das Fieber, die Kopfschmerzen hatten sich vermindert, der Husten war weniger quälend, und der leichter sich lösende Auswurf enthielt nur noch Streifen von Blut. Innerhalb einiger Tage erfolgte bei täglich einmal wiederholtem Gebrauche von rhus die vollständige Genesung der Patientin, so daß diese am 9. Juni den Weg von ihrem Wohnorte zu mir ohne große Mühe zu Fuß zurück legen konnte. —

20. Parapleuritis. Die 25jährige, sensiblen und zart gebaute, zu hysterischen Krämpfen geneigte Frau des Wundstuhlers F. von R. litt seit neun Wochen in Folge einer allmählich mit

vier Aderlässe, 54 Blutegeln und vielen Arzneien behandelten Brustentzündung an einem fixen stehenden Schmerz hinter dem manubrium sterni, der durch Aussetzen, schnelles Gehen und Bergsteigen vermehrt wurde. Dabei öfters Anfälle von Zusammenschnüren der Brust mit starkem Herzklopfen und Wangigleit, besonders nach körperlicher Anstrengung. Kein Husten, kein Fieber; Appetit, Stuhl und menses normal. Allopathische Arzneien, Hautreize, eine sechswochentliche Hungercur, der mehrwochentliche Gebrauch von Selterwasser mit Milch hatten nichts gefruchtet. — Da sie sich von selbst alles Reizenden enthielt, so durfte an ihrer Lebensweise nichts geändert werden. Sie erhielt vom 24. — 28. Mai 1836 täglich eine Gabe hyon. (dil. 12) und vom 28. Mai bis 1. Juni täglich eine Gabe arsen. (dil. 12) ohne Erfolg. — Dagegen verlor sich der Schmerz sammt den Anfällen von Brustbeengung und Herzklopfen nach drei Gaben nux vom. (dil. 12, vom 2. bis 6. Juni) vollkommen und auf die Dauer. —

21. Mastodynia inflammatoria: Die 30 Jahre alte, gutgebaute und vollsaftige Frau des Handelsmanns R. wurde vier Wochen nach ihrer Niederkunft, nachdem das Kind, welches sie drei Wochen lang gesäugt hatte, gestorben war, von einer Entzündung der linken Brustdrüse befallen, welche nach mehrwochentlicher Dauer beim Gebrauche eines reizenden Pflasters in Eiterung überging und eine haselnußgroße, übrigens schmerzlose Verhärtung zurückließ. Später entwickelte sich dasselbe Leiden in der rechten mamma, bezugnehmend auf oberen und vorderen Theil, als ich am 25. October 1836 gerufen wurde, seit acht Tagen gegen Berührung empfindlich, geschwollen und ungleichförmig hart anzufühlen war, und in deren Tiefe seit einigen Tagen klopfende Schmerzen und einzelne durchfahrende Stiche empfunden wurden. Die Frau hatte wieder das frühere Pflaster aufgelegt. Sie erhielt nach Entfernung von diesem und Anordnung wädrer Bedeckung der Brust über den anderen Ring phosph. (dil. 6), wodurch der offenbar drohende Uebergang

in Eiterung verhütet und die Entzündung und Verhärtung innerhalb zehn Tagen vollständig zur Beseitigung gebracht wurde. —

22. *Mastodynia apostematica.* Die 23 Jahre alte, früher gesunde, grackte und lebhaftes Frau des Rothgerbers B. kam vor fünf Monaten zum dritten Male glücklich in die Wochen. Nachdem sie bei vollkommenem Wohlbestinden das Kind 14 Tage lang gesäugt hatte, zog sie sich durch eine starke Erkältung eine phlegmonöse Entzündung der rechten mamma zu. An drei Stellen derselben bildeten sich in Zwischenzeiten von drei bis vier Wochen unter anhaltenden, lebhaften Schmerzen Abscesse, welche sich öffneten, und eine Masse Eiter entleerten. Die Brust war, als ich am 30. Mai 1836 zu der Frau gerufen wurde, um das Doppelte ihres normalen Umfanges vergrößert, durch Narben entstellt und hatte durch größere und kleinere Verhärtungen, welche ihr ganzes Gewebe einnahmen, und in welchen sie schmerzhaft Stiche empfand, ein höckeriges und unformliches Ansehen. Nur an einer Stelle, wo sich aufs Neue ein Abscess gebildet hatte, war sie weich und fluctuirend anzufühlen. Die Frau fieberte beständig, und war durch die Schmerzen, die Schlaflosigkeit und den Säfterverlust nach und nach sehr von Kräften gekommen. Die Milch hatte sich während der Dauer der Krankheit in beiden Brüsten verloren. Von dem Arzte, der sie bisher behandelt hatte, waren verschiedene Arzneien, Pflaster, Salben und erweichende Cataplasmen angewendet worden. In den letzten drei Wochen hatte sie jedoch außer den letzteren nichts Arzneiliches mehr gebraucht. Ich ließ dieselben bei Seite setzen, die Brust mit trockenem Flanell bedecken, und verordnete bei unveränderter Diät phosph. (dil. 8), anfänglich je den dritten, später je den vierten Tag eine Gabe. Schon nach zwei Pulvern hörten die langzintrenden Schmerzen in den Verhärtungen auf, und nachdem sich am 12. Juni die Eiteransammlung entleert hatte, verkleinerte sich die Brust ohne die geringsten Schmerzen von Tag zu Tag, und war am 12. Juli nach 13 Gaben des Mittels zu ihrer normalen Größe zurückgekehrt und völlig frei von Verhärtungen. —

23. *Peritonitis puerperalis*. Die sensible Frau des Handelsmanns N. versiel am 1. Februar 1837, dem achten Tage ihres Wochenbettes, nachdem sie schnell ein Glas kaltes Wasser getrunken hatte; in starke Hitze mit anhaltenden, schneidenden und zusammenziehenden Schmerzen im Unterleibe, Gespanntheit und Empfindlichkeit des Bauches gegen jede Berührung, häufigen, $\frac{1}{4}$ und $\frac{1}{2}$ stündlich wiederkehrenden, wässrigen Durchfallstühlen, drückenden und betäubenden Kopfschmerzen, frequentem und gespanntem Pulse, heftigem Durste, Appetitlosigkeit, trockener, weißbelegter Zunge, Brechreiz. Der sparsame Lochialfluß blieb ganz aus; dagegen wurde die Milchabsonderung durch öfteres Anlegen des Kindes an die Brust im Gange erhalten. Ohne die vorher beobachtete, zweckmäßige Diät zu verändern, wurde der Kranken alle drei Stunden acon. (dil. 4) mit so gutem Erfolge gegeben, daß am folgenden Tage, nachdem sich einige Schweisse und die Lochlien in stärkerem Maaße, als vorher, eingestellt hatten, das Fieber und die entzündlichen Erscheinungen, namentlich die Empfindlichkeit und Spannung des Bauches beseitigt waren und nur noch vor jedesmaliger Stuhlenileerung zusammenziehende, mehr krampfhaft. Bauchschmerzen eintraten. Auf zwei Gaben chamom. (dil. 4) verloren sich im Laufe des Tages auch diese sammt der Diarrhö, welche in regelmäßigen Stuhlgang überging. —

24. *Peritonitis puerperalis, miliaris*. Die Frau des Handelsmanns N., 28 Jahre alt, stark beleibt, von kräftiger Constitution und phlegmatischem Temperamente, war vor 14 Tagen zum vierten Male glücklich in die Wochen gekommen, und hatte sich bis jetzt bei stark entwickeltem Kindbettfriesel wohl befunden. Seit zwei Tagen fieng die Milchsecretion, welche, ohngeachtet sie das Kind nicht säugte; bis jetzt ziemlich reichlich gewesen war, an, sich zu vermindern; die Lochlien waren von Anfang an sparsam gewesen und hatten jetzt ganz aufgehört. Zugleich mehrmals täglich starker, mehrstündiger Schüttelfrost, mit nachfolgender Hitze und profusen Schweissen; der Puls hart und frequent, starker Durst, Appetitlosigkeit;

bitterer Geschmack, trockene, weißbelegte Zunge, öfterer Brechreiz, Stuhlverstopfung; Bauchschmerzen, besonders in der Nabelgegend, anfänglich krampfhaft, zusammenziehend, remittirend; in den letzten zwölf Stunden anhaltend, stechend und brennend; der Bauch gegen den leisesten Druck empfindlich und gespannt; drückender Stirn-Kopfschmerz und Eingenommenheit des Kopfes; gänzliche Schlaflosigkeit. Der ganze Körper, den Bauch ausgenommen, mit rothem Friesel bedeckt. Ohne die dem Krankheitszustande angemessene Diät zu verändern, erhielt die Kranke am 18. Januar 1837 alle vier Stunden acon. (dil. 3). Am folgenden Morgen fand ich sie um vieles gebessert; in der letzten Nacht zweistündiger Schlaf, die Schmerzen weniger lebhaft und wieder remittirend, der Bauch gegen Berührung weniger empfindlich, das Fieber gemäßig; die bisher nie feucht gewesene Oberfläche des Bauches von Schweiß triefend. Im Laufe des Tages zweimal weicher Stuhlgang. Beim Fortgebrauche von acon. (alle sechs Stunden) trat unter verstärkter Milchsecretion allmähliche Abnahme des Fiebers und der Schmerzen ein, so daß die Patientin am 21. Jan. das Bett wieder verlassen konnte, und außer dem Friesel, den sie von ihrem ersten Wochenbette an nie ganz verloren hatte, von allen krankhaften Beschwerden frei war. —

25. *Peritonitis puerperalis*. Die gut constitutionirte, sanguinische Frau des Gastgebers B. wurde in der Nacht vom 25. bis 26. Aug. 1825, sechs Tage nach ihrer Niederkunft, in Folge einer Erkältung der Füße von heftigen, stechenden und brennenden Schmerzen im Unterleibe befallen. Der Bauch gespannt, aufgetrieben und gegen die leiseste Berührung empfindlich, so daß sie den Druck der Bettdecke nicht ertrug. Ungleich brennende Hitze, von Frösteln unterbrochen, Puls schnell, frequent, zusammengezogen, die Haut trocken, rothes Gesicht, betäubende und klopfende Kopfschmerzen, starker Durst, Appetitlosigkeit, trockener Mund, weißbelegte Zunge mit hochrothen Rändern, Stuhlverstopfung, gänzliches Stocken des Lochialflusses und der von Anfang an sparsamen und zum Stillen des Kindes unzureichenden Milchsecretion. Ihre Nahrung bestand in Wasser- und Rahmsuppen und bedurfte

baher keiner Aenderung; zum Getränke erhielt sie nicht kaltes Zucker- und Gerstewasser und schwache Mandelmilch in kleinen Portionen. Der Bauch wurde mit Flanell bedeckt und alle zwei Stunden acon. (dil. 10) gereicht. Am 26. Abends, nachdem sechs Pulver genommen waren, zeigte sich deutliche Besserung; die Haut wurde feucht, der Puls weicher, der Bauch weniger empfindlich. Das Mittel wurde die Nacht hindurch in dreistündigen Intervallen fortgegeben. Am folgenden Morgen hatte sich alles auffallend besser gestaltet; die vorher anhaltenden Bauchschmerzen setzten eine halbe bis ganze Stunde aus und waren weniger lebhaft, der Bauch ertrug einen mäßigen Druck, war weich und weniger aufgetrieben; das Fieber und die Kopfschmerzen gemäßig; die Frau hatte die ganze Nacht hindurch geschwitzt und mehrmals einige Zeit lang ziemlich ruhig geschlafen, der reichlich gelassene Urin zeigte ein starkes Sediment; doch hatte sich weder der Lochialfluß, noch Stuhlgang eingestellt. Sie erhielt nun bellad. (dil. 12), worauf sich der Zustand bis zwei Uhr Nachmittags ziemlich gleich blieb, alsdann aber plötzlich ohne bekannte Ursache eine auffallende Verschlimmerung aller Zufälle, namentlich der Bauchschmerzen, eintrat, und die wiederholte Anwendung von acon. (dil. 6) nothwendig machte. Auf mehrere Gaben dieses Mittels erfolgte gegen Abend ein allmähliges Nachlassen der Symptome, und die Besserung schritt nun beim Fortgebrauche desselben (alle zwei Stunden eine Gabe) bei verstärkter Haut- und Nieren-Secretion und geringem Lochialabgange ohne weiteren Stillstand rasch voran, so daß am folgenden Morgen, dem dritten Tage der Krankheit, das Fieber gehoben und nur noch einige Empfindlichkeit des Unterleibes bei starkem Drucke vorhanden war. Abends trat auch, nachdem Vormittags nux vom. (dil. 9) gereicht worden war, eine reichliche, anfänglich harte, später breiförmige, sehr übelriechende Stuhlentleerung und damit völlige Genesung ein. —

26. *Contusio regionis epigastricae.* Die Frau des Bauers W., 34 Jahre alt, gesund und gutgenährt, erhielt am 14. März 1836, Abends 4 Uhr, von einem Pferde mit beiden Hinterfüßen

einen so heftigen Schlag auf die Oberbauchgegend, daß sie rücklings zu Boden fiel und einige Augenblicke besinnungslos war. Nach einer Viertelstunde wurde ich gerufen, und fand den Bauch gespannt und gegen Berührung sehr empfindlich, zugleich öftere Uebelkeiten, Neigung zum Erbrechen, Ohnmachtanwandlungen, der Puls beschleunigt, anhaltendes Winseln und Klagen über Schmerzen in der Gegend des Magens. Neben ruhigem Verhalten und Vermeidung erhitzen-der Dinge alle zwei Stunden *arnic. (dil. 2)*. Am folgenden Tage waren alle Schmerzen im Innern des Bauches und die übrigen Zufälle gehoben; nur einzelne von den Füßen getroffene Stellen der Bauchhaut waren gegen Druck noch etwas empfindlich. —

27. *Contusio cubiti.* H. St., ein unverheirathetes Frauenzimmer von 62 Jahren und schwächlicher Constitution, erlitt am 8. Januar 1835 durch einen Fall auf dem Glatteise eine starke Contusion des rechten Ellenbogens. In Folge hiervon bedeutende Geschwulst und Schmerzhaftigkeit der gequetschten Theile und Unfähigkeit, den Vorderarm zu bewegen. Neben Vermeidung erhitzen-der Speisen und Getränke alle zwei Stunden *arnic. (dil. 3)*. Am folgenden Tage auffallende Besserung und am dritten gänzliche Genesung. —

28. *Contusio coxae.* Herr L., ein gesunder und kräftiger Fünfziger, empfand seit vier Tagen nach einem am 27. Dec. 1835 erlittenen Falle auf dem Eise bei gewissen Bewegungen des Fußes, besonders beim Schreiten und Auftreten, lebhafteste Schmerzen im Hüftgelenke. Auf den innerlichen und äußerlichen Gebrauch der *arnica (dil. 1, gutt. 6, aqu. destill. ℥iij, alle drei Stunden einen Eßlöffel, und tinct. arnic. gutt. ij aqu. dest. ℥iv, Morgens und Abends einen Eßlöffel davon einzureiben,)* verloren sich die Schmerzen nach 36 Stunden. —

29. *Contusio coxae.* Der 41 Jahre alte, gesunde und gut constitutionirte Tuchhändler R. erlitt vor vier Wochen durch einen Fall von einem Wagen eine bedeutende Quetschung der linken Hüftgegend. Er konnte mehrere Tage lang den Fuß gar nicht

und nach blutwöchentlichen, von einem Wundarzte verordneter Anwendung der gebräuchlichen Mittel, (Umschläge von Salz- und Salmiakauflösung mit Essig, Einreiben flüchtiger Salben u. s. w.) nur im Zimmer und mit Hülfe eines Stocdes gebrauchen. Er empfand beim Aufheben desselben und Auftreten lebhaft Schmerzen im Hüftgelenke. In den letzten vierzehn Tagen war der Zustand sich völlig gleich geblieben. Als ich am 31. Januar 1836 zu Rathe gezogen wurde, ließ ich die bisher gebrauchten Mittel bei Setie setzen und täglich Morgens und Abends arnic. (dil. 2) nehmen. Am 3. Februar keine bemerkbare Besserung. Nun täglich Morgens und Abends rhus (dil. 3); hierauf nach drei Tagen gänzliches Verschwinden der Schmerzen.

30. *Affectio genu traumatica.* Die Frau des Rothgerbers W. von H., 22 Jahre alt, von zarter Constitution, zog sich zu Anfang Aprils 1836 durch einen Fall eine Luxation der Kniegelenke des rechten Fußes zu. Acht Wochen später, während welcher Zeit durch einen Wundarzt nach vollzogener Reposition die gebräuchlichen localen Mittel angewendet worden waren, empfand die Patientin immer noch eine Steifigkeit und bei Versuchen, zu gehen, Stiche im Gelenke; auch konnte der Fuß nicht vollkommen flektirt und extendirt werden. Auf den täglich wiederholten Gebrauch von rhus (dil. 4) verloren sich diese Beschwerden innerhalb acht Tagen vollkommen.

31. *Erysipelas antibrachii.* Die 17 Jahre alte, robuste, früher gesunde und regelmäßig menstruirte Dienstmagd der Wittve des Handelsmanns S. zog sich am 2. März 1836 durch eine Erkältung eine erysipelatöse, mit starkem Brennen verbundene Entzündung und Geschwulst des rechten Vorderarms und Handrückens zu. Auf der entzündeten Fläche mehrere erbsen- und höhengroße, wasserhelle Blasen, zugleich Reissen im ganzen Arme, Fieber, frequenter Puls, Stirn-Kopfschmerz, weißbelegte Zunge, Appetitlosigkeit, bitterer Geschmack, Durst, Stuhlverstopfung. Ich verbot den Kaffee, geistige Getränke und Gewürze, ließ die Geschwulst mit

trockenem Blanette bedecken und Abends rhus. (dil. 9.) nehmen. Am folgenden Morgen sichtlich Abnahme der Röthe und Geschwulst, die Blasen zusammengefallen, das Brennen und die Fiebersymptome vermindert. Abends eine zweite Gabe rhus. Hierauf rasch fortschreitende Besserung, so daß am 5. März, dem vierten Tage der Krankheit, außer den durch die vertrockneten Blasen gebildeten Krusten, welche nach einigen Tagen abfielen, alles Krankhafte beseitigt war.

32. Erysipelas faciei acutum. Die robuste und vollsaftige Frau des Landmanns S. von A., 24 Jahre alt, welche vor zwei Monaten zum ersten Male in die Wochen gekommen war, und ihr Kind noch säugte, wurde am 28. Okt. 1837 nach einer Durchnässung im Regen von der Gesichtsröthe befallen. Auf der Geschwulst, welche sich über die rechte Wange, die Nase und einen Theil der Stirne ausbreitete, hatten sich mehrere erbsen- und haselnußgroße, wasserhelle Blasen (*erysipelas bullosum*) gebildet. Die ödematös angeschwollenen Augenlider konnten kaum zur Hälfte geöffnet werden. Dabei starkes Brennen und Spannen in den afficirten Theilen und heftiges Fieber, sehr frequenter Puls, brennende Hitze, Stirnkopfschmerz, vorübergehende Delirien, heftiger Durst, Appetitlosigkeit, bitterer Geschmack, dicke, weißbelegte Zunge, Uebelkeit, Brechreiz und vergebliches Würgen, Stuhlverstopfung. Die Milchsecretion nicht gestört. Sie erhielt, als ich am 29. October Morgens gerufen wurde, bei antiphlogistischer, ihrem eigenen Verlangen entsprechender Diät, rhus (dil. 2), täglich drei Gaben. Am 31. wurde mir die Nachricht gebracht, daß sich die Geschwulst auch auf die andere Gesichtshälfte ausgebreitet und der ganze Krankheitszustand sich verschlimmert habe, daß namentlich die Delirien sehr heftig geworden seyen und fast ohne Unterbrechung fortbauern. Ich ließ ihr nun täglich viermal bellad. (dil. 2) reichen, worauf ich am 2. November wieder benachrichtigt wurde, daß schon nach den ersten zwei Pulvern von der letzten Sendung das Phantastiren ganz nachgelassen, und beim ferneren Gebrauche derselben mit dem Eintritte einer ergiebigen Stuhlausleerung und starker Schwelße die

febrilen und blühenden Anfälle, sowie die Geschwulst mit Abschuppung der sie bedeckenden Haut in größeren Stücken sich zusehends vermindert haben. Die Frau genas hierauf ohne weiteren Arzneigebrauch innerhalb weniger Tage.

33. *Erysipelas faciei periodicum*. Das zehnjährige Töchterchen des Kaufmanns W. von R. wurde bei übrigens vollkommenem Wohlbefinden seit einem Jahre, alle 4—6 Wochen von erysipelatischer Nasen- und Rippengeschwulst mit Blasenruption, brennenden Schmerzen und Verstopfung der Nase befallen, welche, nachdem sich ihre epidermis am fünften oder sechsten Tage abgelöst hatte, noch 10—14 Tage lang empfindlich und geschwollen blieb. Um die Wiederkehr des Uebels zu verhüten, erhielt das Mädchen einige Tage nach beendigttem Verlaufe des letzten Anfalles, bei homöopathischer Kost vom 6. — 21. April 1836 alle drei Tage sulphur (dil. 8) und hierauf, ungeachtet kein Rückfall eintrat, innerhalb sechzehn weiteren Tagen, vier Gaben graphit (dil. 12). Das Rothlauf ist unterdessen nicht wieder gekommen.

34. *Erysipelas faciei chronicum*. Die 34 Jahre alte, gutgebaute, aber etwas cachectisch aussehende Frau des Pfarrers B. litt seit ihrem letzten Wochenbette vor zwei Jahren beständig an Rothlauf, Geschwulst der Nase mit dem Gefühl von Hitze und Brennen und periodischen, fieberhaften Exacerbationen und Blasenbildung. Zugleich ein juckender Schuppenauschlag am Hinterhaupte, häufiges Ohrensausen und einseitiges Kopfschmerz. Stuhlgang und menses geregelt. Viele allopathische Mittel, Bäder u. s. w. waren ohne Erfolg angewendet worden. Auf acht, vom 10. — 31. October 1835 bei homöopathischer Diät verbrauchte Gaben rhus (dil. 6, glob. 6) war in Betreff des Rothlaufs einige Besserung eingetreten; die gänzliche Beseitigung desselben, sowie des Kopfschlags und der übrigen Beschwerden aber erfolgte erst nach zehn über den andern Tag genommenen Schwefelpulvern (dil. 12). Im Januar 1836 erfuhr ich, daß die Frau bis dahin gesund und von Recidiven ihres früheren Uebels verschont geblieben sey.

2) Zellgewebsverhärtung am Halse.

35. Erster Fall. Bei dem schwächlichen, aber früher gesund gewesenen, 36 Jahre alten Kuhhirten E. hatte sich vor sechs Tagen in der Gegend der Submaxillar-Drüse rechter Seite eine Geschwulst zu bilden angefangen, welche, als ich am 23. Januar 1837 Morgens gerufen wurde, die Größe eines in die Länge gezogenen Hühnerais erreicht hatte. Einige Tage lang vorher hatte er hie und da leichte Fieberstöße, einige Mattigkeit, vorübergehende Nebelkeiten und Schlingbeschwerden empfunden, welche aber so unbedeutend gewesen waren, daß er noch vor drei Tagen bei kalter Witterung und schon fühlbarer Geschwulst am Halse ausgegangen war und seine Geschäfte besorgt hatte. Seit zwei Tagen aber hütete er das Bett und suchte durch Trinken von Holländerthee und Schwitzen die Geschwulst zur Zerkleinerung zu bringen. Diese war, als ich sie zum erstenmale untersuchte, steinhart anzufühlen, unbeweglich und vollkommen umschrieben; sie ragte stark unter dem Unterkiefer hervor und reichte mit ihrer vorderen, schmalen Spitze bis unter das Kinn; auch gegen stärkeren Druck war sie kaum empfindlich. Die sie bedeckende Haut war verschleimbar und zeigte in keiner Beziehung eine krankhafte Veränderung. Der Kranke konnte den Mund nur einige Linien weit öffnen, so daß von der Zunge nur die Spitze gesehen werden konnte. Die Sprache war erschwert, verändert, dumpfer und rauher, als gewöhnlich; das Schlingvermögen seit gestern Abend gänzlich aufgehoben, er konnte trotz aller Anstrengungen nicht einmal flüssige Nahrung zu sich nehmen. Zugleich beschwerte er sich über das Gefühl einer die Zunge aufwärts drückenden Geschwulst in der Mundhöhle, sitzend am hinteren Theile der Zunge, welche er als das hauptsächlichste Hinderniß im Sprechen und Schlingen bezeichnete, die aber wegen der Unmöglichkeit, den Mund zu öffnen, nicht näher untersucht werden konnte. Die Fieberbewegungen hatten in den letzten Tagen

bedeutend zugenommen, sie exacerbirten gegen Abend, und in den zwei letzten Nächten hatte der Kranke sehr unruhig geschlafen, viel und ängstlich geträumt, war im Schlafe öfters zusammen- und aufgefahren, hatte irre geredet, und war besonders in der letzten Nacht mehrmals von plötzlicher Athembeugung befallen worden, wobei er ängstlich auffuhr und mehrere Secunden lang gewaltsame Anstrengungen machte, um die Respiration im Gange zu erhalten. Der Puls war sehr frequent und etwas gespannt, die Speichel- und Schleimabsonderung in der Mundhöhle vermehrt; starker Durst, die Haut trocken, seit zwei Tagen fehlender Stuhlgang. Ich verordnete bei unveränderter Diät, aus der Apotheke einen wässerigen Aufguß von rad. kryon. alb. (℥ j col. ℥vj mit syr. simpl.) und ließ davon täglich dreimal $\frac{1}{2}$ Eßlöffel voll nehmen; zugleich cauterisirte ich die die Geschwulst bedeckende Haut mit lap. infernal. im Umfange eines Vierundzwanzigkreuzerschüßes. Am folgenden Tage, dem sechsten der Krankheit, hatte sich der Zustand im Ganzen wenig verändert, doch schien eher Besserung, als Verschlimmerung eingetreten zu seyn. Die Nacht war ruhiger gewesen, die Athembeugung hatte sich seltener eingestellt und der Kranke hatte weniger Phantasiren; mit großer Anstrengung konnte er einen Löffel voll Suppenbrühe schlucken. An der geätzten Stelle hatte sich ein Schorf gebildet. — Am nächsten Tage war beim Fortgebrauche der Arznei sichtlich Besserung eingetreten; der Kranke hatte in der letzten Nacht mehrere Stunden lang ruhig geschlafen und stark geschwitzt, es war Stuhlgang erfolgt, das Phantasiren, das Auffahren und die Athembeugung war ausgeblieben; der Mund konnte weiter geöffnet werden, das Schlucken von Flüssigkeiten ging ohne große Mühe von statten, die Sprache war natürlicher, und die Geschwulst im Munde dem Gefühle des Kranken nach kleiner geworden. Er sagte, es habe ihn geschienen, als sey nach Mitternacht die Geschwulst hinten an der Zunge aufgebrochen, und habe eine Abtheilende Flüssigkeit, jedoch in geringer Menge, entleert. Jetzt konnte auch die Zunge und die Mund- und Nasenhöhle genauer untersucht werden. Die

erstere zeigte einen dicken, weißschleimigen Beleg, der bereits von den Rändern aus abzunehmen schien; am inneren Rande des Unterkiefers der leidenden Seite war ein harter, dunkelrother Wulst fühl- und sichtbar, der nahe an der Zungenwurzel die stärkste Hervorragung bildete; das Gaumensegel war schwach geröthet. Die äußere Geschwulst am Halse hatte sich in soferne vermindert, als sie sich nicht mehr so weit vorwärts gegen das Kinn erstreckte. Nach abgefallener Borke kam eine reine Geschwürfläche zum Vorschein. Das Fieber war auffallend vermindert, der Puls weniger beschleunigt und gespannt, der Durst und die Hitze sehr gemäßiget. Von jetzt an ging es täglich besser. Als kritische Erscheinungen stellten sich nächtliche Schweiß, Bodensatz im Urin, und starke Schleimausscheidung in der Mund- und Rachenhöhle ein. Der Kranke verließ, obgleich noch sehr schwach, am 28. Januar das Bett, und konnte jetzt auch wieder feste Speisen genießen. Die äußere und innere Geschwulst wurde von Tag zu Tag kleiner, so daß diese am 8. Febr. ganz verschwunden, und äußerlich nur noch eine haselnußgroße Härte fühlbar war, welche sich innerhalb einiger Tage auch vollends zertheilte.

36. Zweiter Fall. Das 9jährige Töchterchen des Kaufmanns B. wurde am 19. Febr. 1837 von reisenden, gegen Abend und im Bett sich verschlimmernden, mehrere Böhs des Oberkiefers, die Wangen, Schläfe und das Ohr der rechten Seite einnehmenden Schmerzen befallen. Am 21. wurde ich zu Rathe gezogen und verordnete pulsat. (dil. 7) ohne Erfolg, und am 23., nachdem sich eine weiche Backengeschwulst zu bilden angefangen hatte, chamom. (dil. 7). Die Schmerzen hörten bei zunehmender Geschwulst auf, dagegen stellten sich abendliche Fieberbewegungen mit drückenden Kopfschmerzen und weißbelegter Zunge ein, wozu sich später unruhiger Schlaf mit lebhaften Träumen, Aufstahren und vielem Sprechen, Schlingbeschwerden und Unfähigkeit, den Mund zu öffnen, gesellten. Bei näherer Untersuchung (am 1. März) fand ich neben der weichen Backengeschwulst eine gleichmäßige, aber holzartige Härte, welche

in der Gegend der Submarillar-Drüse am stärksten war, übrigens keine so starke Hervorragung bildete, wie im vorigen Falle, sich von hier aus längs des Untertieferrandes rückwärts bis an das Ohrkläppchen, vorwärts bis an das Kinn und über den Rand des Untertiefers hinweg einige Linien weit in das Gesicht herein erstreckte, die Hälfte des Bodens der Mundhöhle vom Kinn bis an den Kehlkopf einnahm, und die Mittellinie des Körpers nicht überschreitend ringsum scharf begrenzt aufhörte. Das Schlingen war bei dem Gefühle einer Geschwulst im Munde mehr erschwert, als das Sprechen, doch beides nicht in so hohem Grade, wie im vorigen Falle. Von einer Abkochung der rad. bryon. (Dß col. Jij) wurde der Patientin täglich zweimal ein Kaffeelöffel voll gereicht und zugleich ein thalergrößen Nasenpflaster auf die Geschwulst gelegt. In der Nacht zwischen dem 28. Febr. und 1. März häufiges Zusammenfahren, Gefühl brennender Hitze, Umherwerfen, mehrmaliges Erwachen und vorübergehendes Phantastren, hie und da auch Zahnschmerzen, der Mund konnte am 1. März nur wenige Linien weit geöffnet werden; die folgende Nacht dagegen war ruhiger, und von nun an schritt die Besserung bei vom äußeren Umfange aus abnehmender Geschwulst so rasch vorwärts, daß am 10. März nur noch in der Gegend der Submarillar-Drüse eine kleine Verhärtung von der Größe einer starken Bohne zu fühlen war. Nach Lage später trat, nachdem das Mädchen gegen mein ausdrückliches Verbot zum Fenster hinausgesehen hatte, ein Rückfall ein; es verbreitete sich innerhalb vierundzwanzig Stunden über die Hälfte des Bodens der Mundhöhle wieder die frühere Härte, zu der sich Mundsperrre und Schlingbeschwerden gesellten. Nach zweitägigem Gebrauche der bryon. öffnete sich die Geschwulst in der Gegend der Submarillar-Drüse und ergoß eine wässrige, höchst übelriechende Sauche, es ging jedoch nur ein kleiner Theil der Verhärtung in Verschmürung über, und der Ausfluß hörte schon nach wenigen Tagen wieder auf. Das Uebrige zertheilte sich beim Fortgebrauche des Mittels innerhalb vierzehn Tagen.

37. Dritter Fall. Der 12jährige Tochter des Seilers S., früher gesund und von guter Constitution, wurde wegen mehrtägiger Zahnschmerzen von einem Wundarzte ein cariöser Zahn ohne große Mühe ausgezogen. Am darauf folgenden Tage begann äußerlich unter dem Rande des Untertiefers linker Seite, der Zahnlücke entsprechend, eine steinharte Geschwulst sich zu bilden, welche innerhalb einiger Tage sich über den ganzen Boden der Mundhöhle, am Halse abwärts über den Kehlkopf und rückwärts gegen das Ohr ausbreitete und dem Mädchen das Ansehen eines starken sogenannten Doppellinns verlieh. Der Wundarzt, die Zufälle für unwichtig haltend, ließ erweichende Cataplasmen auflegen, und erst, als nach mehrtägiger Anwendung derselben die Geschwulst sich immer weiter, besonders an der vorderen Seite des Halses, ausdehnte, wodurch das Rückwärtsbiegen des Kopfes unmöglich wurde, und veränderte Sprache, beinahe gänzlich aufgehobenes Schlingvermögen, Unfähigkeit, den Mund zu öffnen, bei fortwährendem Speichelauslaufen, unruhiger Schlaf, Fieber mit starkem Durste und gänzlicher Appetitlosigkeit, Anfälle von ängstlicher Brustbeklemmung und häufiges Phantasiren mit Versuchen, das Bett zu verlassen, hinzutraten, wurde meine Hilfe am 26. März 1836, dem siebenten Tage der Krankheit, in Anspruch genommen. Der Zustand erlitt auf die Application eines Blasenpflasters, und bet täglich zweimal wiederholten Gaben bryon. (dil. 3) bis zum 29. keine Veränderung, an welchem Tage die Geschwulst in dem Munde aufbrach und einige Stunden lang eine beträchtliche Menge sehr übelriechender, mit verdorbenem Blute vermischter Sauche ergoß. Am 30. öffnete sie sich auch nach außen unterhalb des Kinnes an zwei Stellen mit Entleerung einer ähnlichen Flüssigkeit in geringster Quantität. Die in Folge des Verschluckens eines Theiles der Sauche eingetretenen Uebelkeiten mit Brechreiz wurden durch ein salziges Abführungsmittel, das mehrere diarrhöartige Stuhlgänge bewirkte, beseitigt. Die Geschwulst selbst mit den von ihr abhängigen Zufällen blieb sich, der theilweisen Verschwärung ungeachtet, bis zum 5. April gleich, wo nach fortgesetztem Gebrauch der bryon. (dil. 1)

und wiederholter Application eines Blasenpflasters als Zeichen der Besserung die erste ruhige Nacht eintrat. Doch auch jetzt machte die Rückbildung der Zellgewebs-Degeneration ziemlich langsame Fortschritte, so daß zu Ende Aprils, nachdem alle übrigen Krankheits-Erscheinungen längst gehoben waren, noch eine kleine verhärtete Stelle unter dem Kinn gefühlt werden konnte.

38. Der vierte, weniger weit vorgeschrittene Fall betraf den dreijährigen Knaben des Rothgerbers W. von R., der vor $1\frac{1}{2}$ Jahren an serophulösem Kopfschlage und geschwellenen Drüsen am Halse gelitten hatte, seitdem aber ganz gesund gewesen war. Er kam am 2. Juni 1837, dem dritten Tage der Krankheit, in meine Behandlung. Der rechte Backen war ziemlich stark und gleichmäßig geschwellen und weich anzufühlen; dagegen fand sich an der inneren Seite des rechten Unterkieferwinkels eine steinharte, umschriebene, gegen die Mitte des Bodens der Mundhöhle sich hinziehende, längliche und völlig schmerzlose Geschwulst von dem Umfange eines Thalers. Der Mund konnte kaum zur Hälfte geöffnet werden; die Zunge war weißlich belegt, das Schlucken und Sprechen nicht gehindert. Der Knabe brachte den ganzen Tag außerhalb des Bettes zu, hatte aber in den zwei letzten Nächten sehr unruhig geschlafen und öfters im Schlafe laut aufgeschrien. Einige Tage vor der Entstellung der Geschwulst hatte er über Schmerzen in einem hohlen Zahne der linken Seite geklagt. Er erhielt bei unveränderter Diät neben der Anwendung eines Blasenpflasters täglich Morgens und Abends hyon. (dil. 2), worauf der Schlaf in der folgenden Nacht noch unterbrochen und unruhig war, die Härte sich aber nicht weiter ausbreitete und vom 5. Juni an sich von den Rändern aus zu verkleinern begann. Wider Erwarten erweichte sich beim Fortgebrauche des Mittels der haselnußgroße Rest der Geschwulst, und zeigte am 10. Juni deutliche Fluctuation, zertheilte sich aber demungeachtet beim täglichen Gebrauche von mercur. (dil. 4), ohne aufzubrechen, so daß der Knabe am 15. Juni gänzlich hergestellt war.

3) Wassersucht nach Scharlachfieber.

39. Der $3\frac{1}{2}$ Jahre alte, kräftige und früher immer gesund gewesene Knabe des Zieglers M. wurde, nach überstandnem Scharlachfieber, von allgemeiner Haut- und Bauchwassersucht befallen. Die hydropische Anschwellung hatte vor vier Wochen in der Abschuppungs-Periode an den Füßen begonnen, und sich allmählig über die Geschlechtsheile, den Bauch, die Hände und Arme verbreitet. Die Füße hatten durch die Wasseransammlung einen ungeheuren Umfang, das halbdurchsichtige scrotum mit ausgeglätteten Falten die Größe eines Ehnereis erreicht, der Bauch war trommelartig aufgetrieben, gespannt und die Percussion ließ deutlich eine Flüssigkeit in demselben erkennen. Das Kind mußte wegen Athembeugung stets in einer halbstehenden Stellung verharren. Die Respiration war oberflächlich und beschleunigt, der thorax arbeitete dabei mühsam, und hie und da stellte sich ein kurzer, trockener Husten ein. Das Gesicht war besonders die unteren Augenlider waren ödematös geschwollen, die Lippen bläulich. Bei nicht ganz fehlendem Appetite und starkem Durste war die Deffnung regelmäßig, der Urinabgang dagegen sparsam und mit etnigem Brennen in der Harnröhre verbunden. Der Krankheitszustand hatte in den ersten Tagen einen entzündlichen, später einen trübden Charakter, und wurde demgemäß im Anfange antiphlogistisch-blutetisch und diaphoretisch, später mit angemessenen stärfenden und reizenden Mitteln behandelt. Da jedoch eine vierwöchentliche Cur ohne Erfolg blieb, verordnete ich bei steter Zunahme der Krankheits-Erscheinungen am 12. Januar 1837 aus der Apotheke einen Ausguß von rad. bryon. (ß col. Jij), täglich zweimal einen Kaffeelöffel zu nehmen, mit so augenscheinlich gutem Erfolge, daß schon nach zwei Tagen eine auffallende Abnahme der Geschwulst der Füße und dann auch des Bauches und der übrigen Körperteile, bei nicht verändertem Stuhlgange, aber häufiger und reichlicher

Entleerung eines wasserhellen Urins ersichtlich war, und der Kranke beim ausschließlichen Gebrauche dieser Arznei nach acht Tagen in die Reconvalescenz eintrat.

4) Catarrh, Husten, Blutspeien, Lungenschwindsucht und übelriechender Athem.

40. *Tussis spasmodica periodica*. An einem seit acht Jahren im Herbst und Frühjahr wiederkehrenden krampfhaften, trockenen, von Würgen und Erbrechen begleiteten, jedesmal 6—8 Wochen anhaltenden Husten behandelte ich die lebhaft und schwächliche Frau des Kanzleibeamten Sch. von N. im Herbst 1835, im Frühjahr 1836 und, nachdem er ein Jahr lang ausgeblieben war, im Frühjahr 1837. Anfänglich hatte ich mehrere homöopathische Mittel fruchtlos angewendet, bis durch eine (dil. 9) ein baldiges Aufhören desselben bewirkt wurde. Bei den späteren Anfällen gab ich dieses Mittel in der dritten und zweiten Verdünnung, und einige Gaben reichten jedesmal hin, den Husten nach 4—8 Tagen zu beseitigen.

41. *Tussis apasmodica periodica*. Frau N., 53 Jahre alt, eine hagere, sehr thätige und rüstige Frau hatte in früheren Jahren an Gichtbeschwerden und einer lymphatischen Schenkelgeschwulst gelitten, welche nach mehrjähriger Dauer durch den Gebrauch eines Bades gehoben wurde. In den letzten Jahren genoss sie, einen von Zeit zu Zeit wiederkehrenden Husten und vorübergehendes Gliederreißen abgerechnet, eine ziemlich gute Gesundheit. Der Husten, der sich in Zwischenräumen von 3—6 Monaten gewöhnlich nach einer Erkältung, oft auch ohne besondere Veranlassung, einstellte, ist gleich von Anfang an sehr heftig, krampfhaft, die Brust in hohem Grade angreifend, anfänglich trocken, später mit ziemlich starkem Schleimauswurfe verbunden, Würgen und Erbrechen erregend, von drückenden Schmerzen an der Stirne und in der Oberbauchgegend, meistens auch von gastrischen Symptomen,

weithgelegter Zunge, schleimigem, bitterem oder saurem Geschmack, saurem oder geschmacklosem Aufstoßen, Brechreiz, trægern Stuhlgange und rheumatischen Gelenkschmerzen, sowie von öfteren Fieberschauerh begleitet. Er wird durch einen Nügel im Halse erregt, ist stärker im Freien als im Zimmer, aber gleich stark bei Tag und Nacht, und nimmt theils durch seine Heftigkeit, theils dadurch, daß er keinen ruhigen Schlaf gestattet, die Kräfte der Frau in hohem Grade in Anspruch. Da er früher, trotz aller dagegen gebrauchten krampfwidrigen, auflösenden, antigastrischen, antiarthritischen und ableitenden Mittel, immer 6—8 Wochen lang anhielt, so bedurfte sie nach seinem Aufhören jedesmal noch einer längeren Zeit zu ihrer gänzlichen Erholung. — Im Juni 1835 behandelte ich sie an demselben, nachdem er sechs Tage lang bestanden und bereits einen hohen Grad erreicht hatte, zum erstenmale mit homöopathischen Mitteln, und ließ sie nach Anordnung einer homöopathischen Diät bryon. (dil. 24, glob. 6) am 22. Juni Abends vor Schlafenszeit nehmen. Am 23. war der Husten weniger krampfhaft, und kehrte seltener wieder, und am 24. war er sammt den Nebenbeschwerden gänzlich beseitigt. Der Erfolg war zu überraschend und mein Unglauben in Betreff der Wirksamkeit der homöopathischen Arzneigaben damals noch zu groß, als daß ich die schnelle Besehung nicht für ein zufälliges Ereigniß hätte halten sollen. Im December desselben Jahres kehrte der alte Husten wieder, und da ich mich nicht mehr erinnern konnte, welches Mittel bei dem letzten Anfälle in Anwendung gebracht worden war, ließ ich das Papier, auf dem ich die frühere Erkrankung aufgezeichnet hatte, nicht fand, wurde ich, noch nicht genügend mit den Wirkungen der homöopathischen Arzneimittel vertraut, dadurch, daß mehrere Neben-Symptome, welche mich früher auf die Wahl der bryon. hingewiesen hatten, diesmal fehlten oder weniger stark ausgeprägt waren, zu der Anwendung anderer Arzneimittel (nux., puls., ipecac., bellad., conium, drosera, sulphur u. d.) verleitet, welche keinen bemerkbaren Einfluß auf den Husten ausübten, der, wie früher bei allopathischer Behandlung, nach achtwöchentlicher Dauer unter

abwechselnder Besserung und Verschlimmerung von selbst aufhörte. Einige Zeit nachher kam mir die vermiste Krankengeschichte zufällig wieder in die Hände, und, als sich im September 1836 der Husten mit der gleichen Heftigkeit und im Besonderen denselben Erscheinungen, wie früher, wieder einstellte, beseitigten zwei Gaben bryon. (dil. 7), die eine am 4., die andere am 6. September Abends gerächt, den Husten nach sechstägiger Dauer vollkommen. Unterdeßsen kehrte er noch zweimal wieder, das erstemal zu Anfang Decembers 1836, das zweitemal zu Anfang Februars 1837, und wurde beide Male durch die bryon. (dil. 2) ohne vorangegangene Verschlimmerung gehoben.

44. *Catarrhus chronicus*. Die Tochter des Schusters B., 18 Jahre alt, dürrig, genährt, von schwächlichem Körperbau, und seit zwei Jahren menstruiert, litt an einem mehrjährigen, wenig belästigenden Husten mit mäßigem Schleimauswurf. Seit zehn Wochen war derselbe heftiger, der Auswurf sehr copios und der Athem, besonders bei Bewegung, heengt und keuchend geworden. Der Husten gleicht stark bei Tag und Nacht und mit Brechreiz verbunden, der Auswurf weiß, dünn, schleimig, ohne Beimischung von Blut; häufig Stechen an den Seiten des thorax, das durch Athmen und Husten vermehrt wurde. Sie fühlte sich sehr geschwächt und angegriffen, und konnte wegen der Kurzatmigkeit nicht schlafen und feine Geschäfte verrichten. Die Menstruation und der Stuhlgang regelmäßig. Früher war sie immer gesund gewesen. Ich verordnete ihr am 13. April 1836 stannum (dil. 6), alle drei Tage eine Gabe, und verbot ihr den Genuß des Kaffees; im Uebrigen war an der Diät nichts zu ändern. Das Mittel hatte einen so guten Erfolg, daß nach zwei Gaben Besserung eintrat und nach fünf Gaben alle Beschwerden, namentlich der Husten und die Kurzatmigkeit vollständig beseitigt waren. — Fünf Monate später, nachdem sie sich in der Zwischenzeit einer unge störten Gesundheit erfreut hatte, wurde sie von einem Catarrh befallen, der einen dem früheren, ähnlichen Schleimhusten mit Kurzatmigkeit zur Folge hatte. Nach

neuntägigem Gebrauche von *stannum* in der angegebenen Verbünnung und Gabe verschwand das Uebel, nachdem es vorher fünf Wochen lang bestanden hatte, bis auf die letzte Spur und kehrte bis jetzt nicht wieder.

43. *Catarrhus chronicus*. Der achtzehnjährigen Tochter des Kanzlisten B., brünett, schlank und von bleichem Aussehen, war vor fünf Jahren die Kräge vermittelt einer Salbe vertrieben worden. Zwei Jahre später stellten sich bleichsüchtige Zufälle ein, welche mehrere Monate anhielten und einen Husten zurückerließen, der mit coplösem, leicht sich lösendem, gelblichweißem Auswurfe und Kurzatmigkeit verbunden war, und durch seine mehrjährige Dauer eine schädliche Abnahme der Kräfte und Abmagerung der Kranken bewirkt hatte. Die Menstruation, welche in ihrem siebenzehnten Lebensjahre zum erstenmale erschienen war, trat später profus, aber unregelmäßig ein, in den Zwischenzeiten war milder und geruchloser fluor albus vorhanden. Zugleich Herzklopfen bei schnellem Gehen und Treppensteigen und periodische, einseitige Kopfschmerzen. Nach acht, vom 5. — 30. August 1836 bei homöopathischer Diät gereichten Gaben sulphur. (dil. 6) war der Husten, der Auswurf, die Kurzatmigkeit und das Herzklopfen gänzlich gehoben. Wegen der Kopfschmerzen und des fluor albus, der sich vermindert hatte, wollte die Patientin sich keiner längeren Behandlung unterziehen.

44. *Haemoptysis*. Die Tochter des Schmieds W., 23 Jahre alt, mit einer hohen Seite, übrigens von gutem Aussehen, groß und ziemlich gut genährt, litt seit $\frac{1}{4}$ Jahr an Blutspucken. Sie warf jeden Morgen halb nach dem Aufstehen unter kurzem Husteln einen Ruhr voll hellrothes, flüssiges Blut aus. Dabei anhaltendes Brennen an der linken Seite des thorax, Herzklopfen und Kurzatmigkeit beim raschen Gehen und baldige Ermüdung. Alle übrigen Verrichtungen, namentlich der Stuhlgang und die Menstruation normal. Zur Zeit der letzteren hörte das Blutspucken auf. Eine vor einigen Wochen vorgenommene Aderlässe und eine Auflösung von extract. aconit. Gr.ß und später

von extr. pulsat. Gr.ß in einigen Unzen destillirten Wassers Eßlöffelvollweise genommen, hatten nichts gefruchtet. Arsen. (dil. 18) am 9., und dieselbe Gabe am 10. Mai 1836 Abends gereicht, hob das Uebel, das bis jetzt nicht wiederkehrte.

45. Haemoptysis. Die Ehefrau des Schmieds B. von H., 37 Jahre alt, corpulent, von mittlerer Größe, seit mehreren Jahren verheirathet, aber kinderlos. Seit einem halben Jahre öfters des Tages wiederkehrender, kurzer Husten, mit blutstreifigem Auswurf, Stechen an der linken Seite und Brustbeengung. Die Menstruation sparsam, außerdem regelmäßig, Stuhlgang fest. Zugleich seit acht Tagen in Folge einer Erkältung Rothlaufgeschwulst auf dem Rücken der rechten Hand, mit Brennen und Stechen und einem flachen, aus einer Blase entstandenen Geschwüre von der Größe eines Sechsfreuzerstücks. Nach vier, innerhalb acht Tagen bei entsprechender Lebensweise verbrachten Gaben rhüs. (dil. 8) war das Blutspucken sammt dem Rothlaufe und Geschwüre vollkommen und auf die Dauer beseitigt.

46. *Thnsis phthisica*. Die zwanzigjährige Tochter des Handelsmanns H., von kräftigem Körperbau und gut genährt, erlitt bei ihrer ersten, am 3. Oktober 1836 stattgehabten Niederkunft einen starken, ihrem Leben Gefahr drohenden Blutverlust aus der Gebärmutter. Einige Tage nachher stellte sich bei schwachem Lochialflusse und sparsamer Milchsecretion ein anstreifender Husten mit Würgen und starkem, schwierig sich lösendem, öfters von Blute durchbrungenem, Schleimauswurfe ein, der ihr bei Tag und Nacht keine Ruhe gestattete. — Ich verordnete ihr nach allopathischen Indicationen Hautreize und Arzneien mit sal ammon., extr. hyosc., sulph. aur., ant. obo. Da aber nach vierzehn Tagen keine Besserung eintrat, so ließ ich, da der Husten auf einem durch den vorangegangenen Blutverlust bedingten Schwächezustande der Lungen zu beruhen schien, neben den auflösenden und beschlaffigenden Mitteln stärkende, namentlich einen Thee aus lichen island. gebrauchen, und dabei reizlose aber nährenden Nahrungsmittel, besonders Milch

und Fleischsuppen genossen. — Der Zustand verschlimmerte sich jedoch von Tag zu Tag, und nach weiteren vierzehn Tagen ließen die bei gleichmäßig fortwährendem Husten eingetretenen Nachtschweiß, der hohe Grad von Schwäche und Abmagerung, der gänzliche Mangel an Appetit, die abendlichen Fieberbewegungen und besonders die ominöse Thatsache, daß der Vater und Bruder der Patientin an der Auszehrung gestorben waren, einen schlimmen Ausgang erwarten. — Unter diesen Umständen ging ich zur homöopathischen Behandlung über, ließ, ohne an der Diät etwas zu ändern, alle bisher gebrauchten Arzneimittel bei Seite setzen, und verordnete am 2. Nov. 1836. *stanum* (dil. 6). Da aber, nachdem sie in dreitägigen Zwischenräumen zwei Gaben erhalten hatte, keine Besserung erfolgte, so reichte ich ihr am 9. Nov. Abends *calcar. carb.* (dil. 4). Die günstige Wirkung dieses Mittels war überraschend. Schon in der nächsten Nacht hustete sie weniger und schlief mehrere Stunden lang ohne Unterbrechung. Die glückliche Wendung der Krankheit sprach sich an den folgenden Tagen durch die heitere Stimmung der Kranken und durch die in die Augen fallende Verminderung des Hustens, des Auswurfs, der Nachtschweiß und der Schwäche aus, und, ohne daß sie eine zweite Gabe des Mittels erhalten hatte, konnte sie am 16. Nov. zum erstenmale wieder mehrere Stunden lang außerhalb des Bettes zubringen; sie schlief jetzt ruhig die ganze Nacht hindurch, der Husten stellte sich nur noch Morgens mit unbedeutendem, weißschleimigem Auswurfe ein, und verlor sich mit den übrigen Zufällen im Laufe der nächsten vierzehn Tage ganz, nachdem noch zwei Gaben *calcar. gestic.* worden waren. Außer starkem Ausfallen der Haare war nach einigen Wochen kein Zeichen der überstandenen Krankheit mehr wahrzunehmen.

47. *Phthisis tuberculosa*. Die 17 Jahre alte Tochter des Schenkwirths L. litt bei stark ausgeprägter phthisischer Anlage seit zwei Jahren an einem kurzen, trockenen, öfters mit vorübergehendem Drüßstichen und mehrmals mit Blatauswurf

verbundenen Husten und Engbrüstigkeit. Im Verlaufe der letzten drei Monate hatten sich der Husten und die Brustbeengung gesteigert. Der erstere war besonders Abends und Nachts im Bette sehr heftig, mit starkem, schleimigem und eiterartigem, oft mit Blute vermischem Auswurfe verbunden und reizte zum Würgen und Erbrechen. Die Patientin war in der letzten Zeit bedeutend abgemagert, hatte Nachtschweiße, vielen Durst, abendliches Fieber und Neigung zu Diarrhö. Sie hatte sich bis zum 15ten Jahre, die gewöhnlichen Kinderkrankheiten abgerechnet, wohl befunden und namentlich nicht an Kräfte gelitten. Die Menstruation, welche sich vor zwei Jahren zum ersten Male, und später immer um einige Tage zu früh und ziemlich profus eingestellt hatte, war seit zwölf Wochen ganz ausgeblieben. Da ihre ältere Schwester vor drei Jahren im 18ten Lebensjahre an der Lungenschwindsucht gestorben war, so war ihre Furcht, zu dem gleichen Loos bestimmt zu seyn, vollkommen gerechtfertigt. Die Krankheit jener war, als sie in meine Behandlung kam, ungefähr zu demselben Grade der Ausbildung vorgeschritten, welchen dieselbe bei meiner jetzigen Kranken erreicht hatte, und da die allopathische Behandlung damals keinen günstigen Erfolg gehabt hatte, und auch jetzt wieder nach mehrwöchentlicher Anwendung allopathischer innerlicher und äußerlicher Heilmittel keine, oder nur vorübergehende Besserung eintrat, so entschloß ich mich, zur homöopathischen Behandlung überzugehen. Die Kranke erhielt, ohne daß an der bisher beobachteten nahrhaften, aber reizlosen Diät etwas geändert wurde, am 28. November 1835 vor Schlafenszeit sulphur. (dil. 2), welche Gabe alle drei Tage wiederholt wurde. Nach zwölf Tagen war in Beziehung auf den Husten und die Brustbeengung einige Erleichterung und nach vier Wochen sichtlich Besserung des ganzen Zustandes eingetreten. Der Husten, der Auswurf und die Brustbeengung hatten sich bedeutend vermindert, die Nachtschweiße und das Fieber waren gänzlich gewichen. Die Besserung machte aber beim Fortgebrauche des Schwefels keine weiteren Fortschritte, und ich verordnete daher sepiä (dil. 8), alle vier Tage eine Gabe.

Nach der zweiten stellten sich die menses ein, und, nachdem die Patientin bei täglich sich besserndem Zustande sechs Gaben genommen hatte, waren zu Ende Januars 1836 die Athmungsbeschwerden, die Brustschmerzen, der Husten und Auswurf; die Krastlosigkeit vollkommen gehoben; sie hatte wieder ein blühendes Aussehen, war besser genährt, und verrichtete alle häuslichen, zum Theil mit Anstrengung verbundenen Geschäfte mit Leichtigkeit. — Gegen das Ende des Jahres 1837 trat jedoch, wahrscheinlich in Folge des häufigen und scharffen Temperaturwechsels der Luft, welchem sie bei den Wirthschaftsgeschäften ausgesetzt war, ihr früheres Uebel mit erneuerter Gewalt auf, und sie unterlag demselben in der Mitte Februars, nachdem alle Versuche, ihm auf homöopathischem oder allopathischem Wege Einhalt zu thun, fruchtlos gewesen waren. —

48. *Halitus foetidus*. Die 22 Jahre alte, gutgebaute, gesund erscheinende und regelmäßig menstruirte Tochter des Kaufmanns L. war mehrere Jahre lang mit einem übeln Geruche des Athems behaftet. Das Uebel ging weder von dem Magen, noch von einem örtlichen Fehler im Munde, sondern deutlich von den Athmungsorganen aus. Es stand ganz isolirt da, ohne Husten, Dyspnoe u. s. w., und verschlimmerte sich auf den Genuß von Kaffee und zur Menstruationszeit. Ich untersagte ihr diesen und ließ sie vom 12. bis 26. April 1836 sieben Gaben *sulphur. (dil. 1.)* nehmen, worauf sie einige Besserung zu bemerken glaubte, wie beim Gebrauch von *nux vom.* (dil. 6), vom 26. April bis 2. Mai drei Gaben, keine Fortschritte machte, dagegen auf drei vom 2. bis 6. Mai gereichte Gaben *aurum (dil. 6)* in dauerhafte, auch zur Zeit der menses Stand haltende Genesung überging. —

3) Rheumatismus und Gicht.

49. *Rheumatismus acutus*. Der zehnjährige, gut constitutionirte und früher gesunde Knabe des Handelsmannes R. wurde

am 28. December 1835 ohne bekannte Veranlassung plötzlich von heftigen, stechenden Schmerzen in beiden Fußgelenken befallen. Berührung und Bewegung vermehrte dieselben bis zum Unerträglichem; es konnte nur eine leichte, wollene Bedeckung leiden. Zugleich pralle Geschwulst der befallenen Gelenke, mit schwacher Röthung der Haut; starkes Fieber, trockene Hitze, harter und frequenter Puls, Kopfschmerzen, heftiger Durst, Appetitlosigkeit, schleimiger Geschmack, weißbelegte Zunge; Brennen in der Harnröhre beim Abgange des heißen, dunkelrothen Urins; trockenes Husteln mit einzelnen Stichen an der linken Seite der Brust. Bei antiphlogistischer Diät alle vier Stunden acon. (dil. 18). Am folgenden Tage keine Besserung. In den Fußgelenken zwar verminderte Schmerzen; dagegen haben sich diese und die Geschwulst in den Kniegelenken concentrirt. Sie exacerbiren in unregelmäßigen Paroxysmen, in denen der Kranke laut aufschreit, und sich vor Schmerzen nicht zu helfen weiß. Das Fieber u. s. w. wie gestern. Alle vier Stunden bryon. (dil. 18). Am 30. December, nach einer schlummrigen und unruhigen Nacht, einige Verminderung der febrilen, aber gleiche Heftigkeit der lokalen Symptome. Alle drei Stunden chamom. (dil. 9). Schon nach den ersten zwei Pulvern fühlte sich der Kranke in jeder Beziehung erleichtert; es stellten sich allgemeine Schweiß, Sediment im Harne, und nach mehrtägiger Verstopfung Stuhlgang ein. Die folgende Nacht brachte er größtentheils ruhig schlafend hin, und erwachte am 31. December, dem vierten Tage der Krankheit, schmerzlos. Am 3. Januar, nachdem er noch zur Vorsicht täglich eine Dose chamom. erhalten hatte, konnte er gänzlich hergestellt das Bett und Zimmer verlassen. —

50. *Rheumatismus acutus*. Die schwächlich gebaute und dürftig genährte, 20jährige Tochter des Gassenwirths L. wurde am 20. December 1836 von heftigem Gliederweh befallen, mit heftiger Geschwulst, großer Schmerzhaftigkeit und Unbeweglichkeit der afficirten Theile. Zuerst wurde das rechte Kniegelenk, hierauf

deleb Hand- und Fuß- und später beide Ellenbogen - Gelenke befallen. Die Schmerzen waren zuckend, reißend und stechend, verschlimmerten sich durch Bettwärme und bei Nacht, sowie durch Berührung und Bewegung; die Kranke mußte unbeweglich in der Rückenlage verharren. Zugleich lebhaftes Fieber, harter, beschleunigter Puls, profuse, örtliche Schweiß ohne Erleichterung, Reißen an den Schläfen, starker Durst, Mangel an Appetit, weißbelegte Zunge, Stuhlverstopfung, heißer, rother Urin; Stechen in der Mitte der Brust bei tiefem Inspiriren, trockener Husten. Da schon vor meiner Ankunft Hausmittel, Hollunderthee u. a. gebraucht worden waren, und ich befürchtete, daß, wenn aus diesem Grunde die homöopathischen Mittel nicht sogleich einen wohlthätigen Einfluß auf die Krankheit äussern sollten, die Angehörigen der Kranken sich von der Anwendung anderer, die Wirkung der homöopathischen Mittel störender Dinge nicht abhalten lassen würden, so schlug ich bei antiphlogistischer Diät und trockener Flanellbedeckung der befallenen Gelenke ein allopathisches Verfahren ein, ließ eine Venäsection, bei welcher das Blut eine starke Entzündungshaut zeigte, vornehmen und verordnete mehrere Arzneien, nitrum, tart. emet., sal. ammoniac. u. f. w. enthaltend. Es erfolgte jedoch bis zum 26. December keine Besserung. Ich ging daher nun zur homöopathischen Behandlung über, und ließ am 27. und 28. December Morgens und Abends mercur (dil. 4) nehmen, worauf sich schon am 28. der Zustand besser gestaltete. Die secreta der Haut und Nieren nahmen eine critische Beschaffenheit an; die Geschwulst und Schmerzhaftigkeit der leidenden Theile verminderte sich; die Patientin konnte einige Stunden lang ruhig schlafen, und die oberen und unteren Extremitäten ohne bedeutende Vermehrung der Schmerzen etwas bewegen. Beim Fortgebrauche dieses Mittels ging es von Tag zu Tag besser, so daß das Mädchen am 4. Januar mehrere Stunden ausserhalb des Bettes zubringen konnte. Das Bruststechen hielt am längsten an, wurde aber durch eine am 4. Januar gereichte Gabe bryon. (dil. 3) ebenfalls beseitigt. —

51. *Odontalgia rheumatica*. Die Frau des Kaufmanns H., 22 Jahre alt, gracil, sensibel, übrigens gesund, im sechsten Monate schwanger, litt seit acht Tagen jeden Abend, sobald sie sich zu Bette gelegt hatte, an heftigen, reißenden, mit einzelnen Stichen verbundenen Zahnschmerzen, welche von einem hohlen Zahne des rechten Oberkiefers ausgehend nach und nach alle oberen Zähne dieser Seite, die Schläfengegend und das Ohr einnahmen. Sie hielten die ganze Nacht hindurch bis Morgens 4 oder 5 Uhr an, wo die Patientin sodann in Schlaf versiel. Durch Aufstehen vom Bette und Umhergehen im Zimmer empfand sie einige Verminderung der Schmerzen; während des Tages war sie ziemlich frei von denselben. Sie hatte trockene Kleien- und Chamillensäcken, Umschläge von einer Mischung von Pfeffer, Zwiebeln und Essig, Einbringen von ätherischen Oelen und Kreosot in den hohlen Zahn und ein Blasenpflaster hinter das Ohr ohne allen Erfolg in Anwendung gebracht. Ich verordnete ihr, als ich am 13. September 1836 Morgens zu ihr gerufen wurde, merc. (dil. 4), und da sich die Schmerzen in der folgenden Nacht mit gleicher Heftigkeit wieder einstellten, am 14. September Morgens pulsat. (dil. 9), worauf schon in der nächsten Nacht die Schmerzen ganz ausblieben. Als dieselben Schmerzen am 8. Februar 1837 Abends im Bette wiederkehrten, wurden sie nach dreistündiger Dauer durch das gleiche Mittel nach Verfluß einer halben Stunde beseitigt. —

52. *Odontalgia rheumatica*. Frau Kaufmann L., 54 Jahre alt, gesund, gut genährt und von kräftiger Constitution, fragte mich am 30. Sept. 1835 wegen Zahnschmerzen, an welchen sie seit acht Tagen ununterbrochen litt, um Rath. Dieselben waren reißend und ziehend mit dem Gefühle, als wären die von den Schmerzen befallenen Zähne zu lang, nahmen die obere Zahnreihe, die Wange und Schläfengegend der rechten Seite ein, wurden durch warme Speisen und Getränke vermehrt, hielten bei Tag und Nacht gleichmäßig an, und brachten die Frau durch ihre Heftigkeit beinahe zur Verzweiflung. Verschiedene Hausmittel, ätherische Oele,

Senfteige und Blasenpflaster waren ohne Erfolg angewendet worden. Ich verordnete bryon. (dil. 24). Eine halbe Stunde nach dem Einnehmen des Mittels steigerten sich die Schmerzen bis zum Unerträglichen, verminderten sich aber nach $\frac{1}{4}$ Stunde allmählig und hörten gegen Abend ganz auf, ohne an dem folgenden Tage wiederzukehren. Im Februar 1836 und Januar 1837 wurde sie wieder von ganz ähnlichen Schmerzen befallen und durch das gleiche Mittel (dil. 9), nachdem sie im ersten Falle zwei Tage, im zweiten einen Tag angehalten hatten, innerhalb einiger Stunden, ohne vorhergegangene Verschlimmerung, befreit. —

53. *Odontalgia rheumatica*. Die 24jährige, zartgebaute, mäßig genährte und gesunde Frau des Kaufmanns L. leidet seit vielen Jahren an von Zeit zu Zeit wiederkehrenden, rheumatischen, reißenden, hie und da stechenden Zahnschmerzen, welche alle Zähne, bald des rechten, bald des linken Oberkiefers befallen, und sich an den Schläfen aufwärts bis ins Ohr erstrecken. Sie werden durch warme Speisen und Getränke und durch Bettwärme erhöht, exacerbiren gegen Abend und dauern die Nacht hindurch; Morgens und den Tag über sind sie erträglich. Am 24. November 1836 Morgens wurde ich, nachdem die Schmerzen schon drei Tage lang angehalten hatten, zum erstenmale wegen derselben zu Rath gezogen, und verordnete pulsat. (dil. 7). Am Abende dieses Tages verschlimmerten sich dieselben nicht, wie bisher, und die Frau konnte die ganze Nacht hindurch ruhig schlafen. Am folgenden Tage war nur noch einige Empfindlichkeit eines cariösen Zahnes gegen Berührung vorhanden, welche sich gegen Abend gleichfalls verlor. Seit dieser Zeit stellten sich die gleichen Zahnschmerzen noch viermal ein, nämlich am 4. December 1836, am 1. Januar 1837, am 30. Nov. 1837 und am 1. Januar 1838, und wichen jedesmal der Anwendung der pulsat. Die Frau preist sich glücklich, ein Mittel zu besitzen, das sie von diesem lästigen Uebel, das früher trotz aller dagegen gebrauchten Mittel gewöhnlich 6 — 8 Tage lang anhält, innerhalb weniger Stunden befreit.

54. *Odontalgia et otalgia rheumatica.* Die S. 116. erwähnte Frau N. wurde am 17. Jan. 1837 Abends im Bette, wahrscheinlich in Folge einer Erkältung, von einseitigen, sehr heftigen, ziehend = stechenden Zahn-, Gesichts- und Ohrenschmerzen befallen, welche durch das Auflegen eines heißen Luches gemildert, durch Warmes, das sie in den Mund nahm, gesteigert wurden, sobald sie den Kopf vom Kissen aufrichtete, nachließen, sogleich aber wiederkehrten, wenn sie sich wieder zurücklegte. Einige Stunden nach Mitternacht hörten sie von selbst auf, und stellten sich im Laufe des Tages nur vorübergehend und gelinde ein. Sie erneuerten sich an den zwei folgenden Tagen auf gleiche Weise Abends im Bette. Am 20. Januar Nachmittags wurde ich, nachdem verschiedene Hausmittel vergebens angewandt worden waren, um Hülfe angegangen, und verordnete pulsat. (dil. 7), worauf die Schmerzen in der folgenden Nacht ausblieben, und nachher nicht wiederkehrten.

55. *Tumor genae rheumaticus.* Der Kaufmann L., 34 Jahre alt, vollkommen gesund und kräftig gebaut, hatte sich vor drei Tagen durch eine Erkältung eine Backengeschwulst mit starken, reißenden, bei Nacht und in der Bettwärme sich vermehrenden, und von mäßigem Fieber begleiteten Schmerzen einer Gesichts- und Kopfseite zugezogen. Der Mund konnte wegen der Geschwulst nur zur Hälfte geöffnet werden; zugleich weißbelegte Zunge, Durst, Appetitlosigkeit und verstärkte Speichelfabsonderung. Durch die Anwendung von trockenen Kleien- und Chamillensäcken war bis jetzt keine Besserung bewirkt worden. Eine Gabe merc. (dil. 4) beseitigte die Schmerzen nach drei Stunden vollkommen, und der Speichelfluß, sowie die Geschwulst verloren sich hierauf innerhalb zwei Tagen.

56. *Lumbago rheumatica.* Die 27 Jahre alte, gut constitutionirte und regelmäßig menstruirte Dienstmagd des Pfarrers N. litt seit vierzehn Tagen an rheumatischen Kreuzschmerzen ohne Fieber, welche das Rücken, und seit einigen Tagen das

Umwenden im Bette und die Seitenlage nicht gestatteten. Zugleich trockenes Hüfteln mit Stechen an beiden Seiten der Brust. Auf vier Gaben bryon. (dil. 3), vom 5.—7. Dec. 1836 gerichtet, verloren sich alle Beschwerden.

57. *Tumor genu rheumaticus*. Bei dem 18 Jahre alten, kräftigen und gesund aussehenden Sohne des Handelsmanns L. entwickelte sich, nachdem er sich mit erhitztem Körper dem Winde ausgesetzt hatte, am 26. Febr. 1836 eine starke Geschwulst des rechten Knies mit gänzlicher Unbeweglichkeit des Fußes und heftigen, von Abends 7 Uhr bis nach Mitternacht um 1 oder 2 Uhr exacerbirenden, stechenden und reißenden Schmerzen. Keine Röthung der Haut, das Knie nur an einer Stelle gegen Druck empfindlich mäßiges Fieber ohne Durst; Appetit vermindert, Stuhlgang und übrige Verrichtungen normal. Vor sechs Jahren vertriebene Krätze. Am 3. März wurde ich zu Rathe gezogen, nachdem eine örtliche Blutentziehung durch Blutegel vorgenommen und Opodeldoc ohne Erfolg eingerieben worden war. Der Kranke erhielt Abends pulsat. (dil. 7), wobei seine Lebensweise keine Abänderung bedurfte. Schon in der folgenden Nacht blieben die Schmerzen aus, und am 8. März hatte der Fuß, bei täglich wiederholten Gaben des Mittels, nachdem sich die Geschwulst zertheilt hatte, seine volle Beweglichkeit wieder erlangt. Flüchtige, reißende, jedoch nicht heftige Schmerzen, bald in diesem, bald in jenem Theile des Körpers verloren sich auf fünf Gaben sulphur (dil. 6), vom 8.—16. März.

58. *Rheumatismus chronicus*. Die seit drei Monaten bestandenen, bei Nacht sich verschlimmernden und am Schläfe hindernden, fieberlosen rheumatischen Schmerzen im musc. deltoid. des rechten Armes der 68jährigen, übrigens gesunden Pfarrerswitwe G. von R., mit Steifheitsgefühl im Arme und Unfähigkeit, denselben aufwärts zu bewegen, und öfters von reißenden Schmerzen an der Seite des Halses und Steifheit desselben begleitet, wichen zwei, am 10. und 12. Mai 1835 gerichteten Gaben rhus (dil. 9,

Diez, Homöopathie.

glob. 4), nachdem vorher längere Zeit reizende Einreibungen, Gichtpapier u. dgl. ohne Erfolg angewendet worden waren.

59. *Dolores rheumatici chronici*. Die 44jährige, gut gebaute und mäßig genährte Ehefrau des Zimmermanns D. von R. war seit ungefähr einem Jahre mit Kreuzweh und von der Lumbal = Gegend ausgehenden, reisenden Schmerzen in beiden Füßen ohne Geschwulst befallen. Im linken, besonders in der Gegend des Knies, hatte sie zugleich das Gefühl von Kälte und Taubheit. Die Schmerzen verschlimmerten sich durch Ruhe und Bettwärme, und besserten sich durch Bewegung. Zugleich viel Frösteln und Mattigkeit, Stuhlgang und Appetit regelmäßig; die Regeln sparsam. Sie hatte sieben Kinder geboren, das letzte vor zwei Jahren. Keine vertriebene Kräfte. Auf vier, vom 26. April bis 2. Mai 1837 bei unveränderter Lebensweise gereichte Gaben rhus (dil. 7) verloren sich die Schmerzen, das Taubheitsgefühl, die Mattigkeit und das Frösteln gänzlich, ohne später wiederzukehren.

60. *Arthritis vaga*. Die schwächlich gebaute und magere Ehefrau des Weingärtners Sch. von R., 33 Jahre alt, wurde in ihrem letzten Wochenbette im Okt. 1836 von einer Entzündung beider Brüste befallen, welche in Eiterung überging, und sie nöthigte, mehrere Monate lang das Bett zu hüten. Von jener Zeit an litt sie bei Tag und Nacht an herumziehenden, reisenden und krampfhaft zusammenziehenden Schmerzen in den oberen und unteren Gliedmaßen, besonders in den Fingern und Zehen. An verschiedenen Theilen, besonders an den Unterschenkeln umschriebene, blaue, von selbst wieder verschwindende Flecken, wie von Contusionen, und bisweilen vorübergehendes Anschwellen beider Kniee. Oefters drückende und reisende Schmerzen an der Stirne und auf dem Scheitel, Uebelkeiten und Brechreiz, Mangel an Appetit und Stuhlverstopfung. Chamillenthee und Abführungsmittel waren ohne Nutzen gebraucht worden. Vom 24. März bis 8. April 1837 erhielt sie bei Vermeidung von Kaffee und Wein sechs Gaben calc. carb.

(dil. 4) mit so gutem Erfolge, daß sie vom 8. April an von allen ihren Beschwerden dauerhaft befreit blieb.

6) **Acutes und chronisches Erbrechen, Diarrhö und Brechruhr.**

61. **Diarrhoea rheumatica.** Die 28 Jahre alte, sensible, zu hysterischen Krämpfen geneigte Frau des Kaufmanns G. verfiel am 21. August 1836 ohne bekannte Ursache in einen täglich 6 — 8 mal sich wiederholenden, wässrigen Durchfall, mit jedesmaligem geringem Abgange und vorangehenden, schneidenden und zusammenziehenden, ziemlich heftigen Schmerzen im Bauche, besonders in der epigastrischen Gegend. Zugleich abendliche Fieberbewegungen, Reißen an den Schläfen, weißbelegte Zunge, vermehrter Durst, Appetitlosigkeit. — Mandelmilch und Warmhalten des Bauches hatte bis zum 27. August nichts gebessert. Auf eine am Abende dieses Tages gereichte Gabe chamom. (dil. 7) trat am anderen Tage nur noch zweimal Durchfall mit verminderten Bauchschmerzen ein, und blieb auf eine zweite Gabe des Mittels am 28. Abends ganz aus.

62. **Diarrhoea rheumatica.** Die schwächliche und sensible 37jährige Frau des Kaufmanns K. zog sich durch den Genuß von kaltem Obste eine mit geringem schleimig säculentem Abgange, schneidenden Schmerzen im Bauche, Zwang und Brennen im After verbundene, häufiger bei Tag, als bei Nacht, in 24 Stunden 10 — 12 mal, wiederkehrende Diarrhö zu. Dabei Gefühl von Schwäche und Angegriffenheit, weißbelegte Zunge, schleimiger Geschmack, vermehrter Durst und Appetitlosigkeit. Nach achttägiger Dauer der Krankheit, während welcher Zeit Chamillen- und Pfeffermünzthee, Glühwein und bittere Magentropfen ohne Erfolg angewendet worden waren, verordnete ich am 23. Sept. 1837 Morgens aus der Apotheke Gr. β mercur. solub. Hahn. mit $\mathfrak{z}$ ii aqu. dest. und $\mathfrak{z}\beta$ syr. simpl., täglich sechsmal einen Kaffeelöffel voll zu nehmen, worauf im Laufe des Tages noch zweimal dünner und

gegen Abend ein breiörmiger, alsdann aber bei gutem Befinden der Frau am 25. Sept. consistenter Stuhlgang ohne späteren Rückfall eintrat. Von der Mischung waren im Ganzen acht Kasserlöffel genommen worden.

63. *Diarrhoea rheumatica*. Der 16jährige, kräftige und gutgebaute Sohn des Handelsmanns M. war seit acht Tagen mit einer Erkältungsdiarrhöe behaftet. Täglich 8—10 dünne, wässrige Stuhlgänge mit vorhergehendem Leibschnneiden, starkem Kollern im Bauche, einigem Zwange und Brennen im After und Abgang vieler Blähungen. Dabei weißbelegte Zunge, Appetitlosigkeit, Durst, Uebelkeiten und Schwächegefühl. Wegen fast anhaltender, kolikartiger Bauchschmerzen hütete er seit drei Tagen das Bett. Einige Hausmittel, warme Tücher u. dgl. waren vergebens angewendet worden. Er erhielt am 22. September 1837 aus der Apotheke eine Auflösung von $\frac{1}{4}$ gr. phosph. in 20 gutt. naphth. vitriol. mit $\mathfrak{z}\beta$ alcohol. vin., täglich dreimal zwei Tropfen in einem Eßlöffel voll Wasser zu nehmen, worauf schon am andern Tage der Durchfall seltener, weniger wässrig und mit geringeren Schmerzen im Bauche und After verbunden und am darauf folgenden Tage sammt den anderen Zufällen gänzlich gehoben war.

64. *Diarrhoea gastrica*. Das vierjährige, früher gesund gewesene Töchterchen des Handelsmanns G. war schon seit mehreren Wochen mit einer häufiger bei Nacht, als bei Tag, in 24 Stunden 4—6 mal eintretenden, von keinem Zwange, aber von herumziehenden Schmerzen im Bauche begleiteten Diarrhöe behaftet. Seit vier Tagen zugleich geschwollene Tonsillen, Halsweh beim Schlingen, Speichelfluß, Geschwulst des Zahnfleisches und Gefühl von Lockerstehen der Zähne; leichte Fieberbewegungen, gelblichweißer Zungenbeleg, bitterer Geschmack, starker Durst, kein Appetit; mürrisches, eigensinniges Wesen. Es war noch nichts Arzneiliches gebraucht worden. Das Mädchen erhielt bei unveränderter Diät am 12. und 13. März 1837 Abends eine Gabe mercur. (dil. 4),

worauf schon am 13. der Speichelfluß und das Halsweh und am 14. auch die Diarrhö und übrigen Zufälle beseitigt waren.

65. *Diarrhoea biliosa*. Das achttjährige, sonst gesunde Töchterchen des Zieglers M. litt seit acht Tagen an Durchfall, der bei Tag und Nacht gleich häufig, in 24 Stunden 8—10 mal wiederkehrte. Die Ausleerungen erfolgten mit Zwang und bestanden aus gelben, schleimigen und dünnen excrementitiellen, Brennen im After verursachenden Stoffen. Vor und nach jedem Stuhlgange kolikartige Bauchschmerzen, viel Knurren und Rollern im Bauche und Abgang vieler Blähungen; Erbsteln mit fliegender Hitze wechselnd, drückender Stirnkopfschmerz, gelbliche Gesichtsfarbe, gelblichweiß belegte Zunge, bitterer Geschmack, Mangel an Appetit, heftiger Durst. Pfeffermünzthee, geistige Mittel, Lebens-Essenzen u. dgl. hatten nichts gestruftet. — Auf zwei am 14. und 15. Okt. 1836 gereichte Gaben mercur. (trit. 3, gr. β) verlor sich der Zwang bei dem Durchfalle, und dieser wich sammt den übrigen Zufällen gänzlich auf eine Gabe chamom. (dil. 3), am 16. Okt. Morgens gereicht.

66. *Diarrhoea habitualis*. J. R., Handelsmann, 42 Jahre alt, von hagerer Constitution, litt seit achtzehn Tagen an einem Durchfalle, zu dem er überhaupt sehr geneigt war. Die wässerigen Stühle erfolgten häufiger bei Nacht, als bei Tag, 10—12 mal in 24 Stunden, ohne allen Zwang, aber mit starkem Rollern und Poltern im Bauche, und Abgang vieler Blähungen. Hie und da Erbsteln, Gefühl bedeutender Schwäche, Schwindel, Uebelseiten, starker Durst, weißbelegte Zunge, Appetitlosigkeit. Nachdem der Zustand auf den Gebrauch von Mandelmilch und mehrerer Arzneien (decoct. rad. columb. c. laud. l. Syd., gumm. arab. u. a.) sich gleichgeblieben war, verordnete ich am 10. Juli 1837 aus der Apotheke eine Auflösung von $\frac{1}{4}$ gr. phosph. in 30 gutt. naphth. vitriol. mit 3j alcohol. vin, alle zwei Stunden drei Tropfen, in einem Espßel voll Wasser zu nehmen. In der folgenden Nacht stellte sich nur dreimal, im Laufe des nächsten Tages nur einmal

Durchfall, und am darauf folgenden Morgen consistenter Stuhlgang ein. Die Diarrhöe kehrte seitdem nicht wieder.

67. *Diarrhoea chronica*. Die 36jährige Ehefrau des Küfers St. von R., gut constitutionirt und Mutter von vier Kindern, war immer gesund, bis sie im Okt. 1835 in Folge einer Erkältung von einer Diarrhöe befallen wurde. Seitdem alle 2—3 Tage, ohne besondere Veranlassung, 8—12 dünne Stuhlausleerungen ohne Zwang, mit vorhergehendem Grimmen und krampfhaftem Zusammenziehen im Bauche, häufiger bei Tag, als bei Nacht. Zugleich Brennen im Magen, durch Essen verstärkt, mit Uebelkeit, Neigung zum Erbrechen und Aufstoßen einer scharfen, sauren Flüssigkeit; bedeutende Mattigkeit und Abmagerung, Menstruation sparsam. Hausmittel und mehrere Arzneien von verschiedenen Aerzten hatten nichts genützt. Drei Pulver mit sulphur (dil. 1) vom 5. bis 14. Aug. 1836 waren erfolglos; dagegen blieb nach drei Gaben arsen. (dil. 12) vom 15. — 24. Aug. die Diarrhöe und das Magenleiden aus und kehrte unterdessen nicht wieder.

68. *Vomitus chronicus*. Der Handelsmann S., 45 Jahre alt, von kräftigem Körperbau, aber von Zeit zu Zeit, besonders im Winter, an langwierigem Husten leidend, war vor vier Wochen ohne bekannte Ursache mit Erbrechen von allem Genossenen, sowie von Galle und Schleim befallen worden. Die Zunge weißlich belegt, Geschmack schleimig, Mangel an Appetit, kein Durst, Mattigkeit, die Magengegend auf stärkeren Druck etwas empfindlich, Stuhlgang weich, alle Paar Tage. Mehrere Arzneien (laxantia und stomachica) blieben ohne Erfolg. Nach ipecac. (dil. 2) am 1. Aug. 1835 Aufhören des Erbrechens bei Fortbestehen der übrigen Zufälle. Nach pulsat. (dil. 7), am 2. August, verloren sich auch diese.

69. *Vomitus chronicus*. Die zwölfjährige, gut constitutionirte und ihrem Alter gemäß entwickelte Tochter des Landmanns W. von G. war seit einem halben Jahre mit mehrere Tage anhaltendem und höchstens 2 — 3 Tage ausbleibendem Erbrechen

von allem Genossen, ohne Beimischung von Galle oder Säure, geplagt. Zugleich ein fixer, spannender Schmerz an einer kleinen Stelle des rechten Ellbogengelenks, drückender Stirnkopfschmerz und Schwindel, besonders Abends. Stuhlgang regelmäßig, keine Magenschmerzen. Vor vier Jahren war ihr ein scrophulöser Kopfschlag, und ein Jahr später die Kräge vertrieben worden. Mehrere allopathische Arzneien hatten nichts gefruchtet. Sie erhielt, wobei ihre Kost keiner Abänderung bedurfte, vom 15.—25. Mai 1837 sechs Gaben sulphur (dil. 1) mit dem Erfolge, daß schon nach dem dritten Pulver das Erbrechen ausblieb; durch weitere sechs Schwefelpulver wurde auch der Schmerz am Arme, der Schwindel und das Kopfweh gänzlich gehoben.

70. *Vomitus chronicus*. Die Ehefrau des Metzgers B. von R., 43 Jahre alt, von kräftigem Körperbaue, litt seit dem Ausbleiben ihrer menses vor drei Jahren, alle 10—12 Tage, an täglich in der Frühe sich einstellendem, krampfhaftem Würgen und Erbrechen einer wässrigen und geschmacklosen Flüssigkeit. Das Uebel hielt in der Regel 5—6 Tage lang an. Zugleich öfters Schwindel, Gliederreißen, Stuhlverstopfung. In ihrer Jugend war ihr die Kräge vertrieben worden. Fünf Gaben nux v. (dil. 7) innerhalb zehn Tagen (vom 25. Juni bis 3. Juli 1837), und sechs Gaben sulphur (dil. 1) innerhalb 12 Tagen brachten keine Veränderung hervor; dagegen blieb das Erbrechen auf vier, vom 15.—21. Juli gereichte Gaben veratr. (dil. 7) bis jetzt ganz aus, und auch der Stuhlgang ist seitdem geregelt. Wein, Saures, Kaffee und Gewürze waren während der Cur gemieden worden.

71. *Cholera infantum*. Im August 1836, wurde ich zu dem $\frac{5}{4}$ Jahre alten, immer gesund gewesenen Kinde des Kaufmanns R. gerufen, das den Tag zuvor von Erbrechen aller Speisen und Getränke und häufig sich wiederholendem Durchfalle mit grünen, gehackten Ausleerungen befallen worden war. Zugleich große Unruhe, anhaltendes Schreien mit Hinaufziehen der Beine, zusammengefallener Bauch,

blaßes Gesicht mit eingefallenen Augen, starker Durst, Kälte der Extremitäten. Auf drei, alle vier Stunden wiederholte Gaben chamom. (dil. 9) keine Besserung, eher Verschlimmerung. Das Mittel war offenbar falsch gewählt. Ich verordnete nun ipecac. (dil. 3), alle drei Stunden eine Gabe. Schon nach der ersten hörte das Erbrechen auf, ohne daß die übrigen Zufälle eine Veränderung erlitten. Diese wurden durch zwei Gaben veratr. (dil. 9) innerhalb 24 Stunden vollständig gehoben. Am der Kost des Kindes war nichts zu ändern gewesen.

72. *Cholera infantum*. Das 6wöchige, kräftige und früher stets gesunde Kind des Handelsmanns R. litt seit vier Tagen an häufigem Erbrechen und Diarrhö. Es erfolgten in 24 Stunden 16—20 wäßrige, grünlichgelbe und reichliche Stuhlgänge, und alles Genossene wurde weggebrochen. Dabei starker Durst, große Unruhe, gänzliche Schlaflosigkeit, bedeutende Abmagerung und Schwäche, eingefallene Gesichtszüge, schwache, heisere Stimme, sehr frequenter, kleiner Puls, Kälte der oberen und unteren Extremitäten. Die Kost des Kindes bestand in etwas Milch und Zuckerswasser, und ich verordnete daher, ohne an derselben etwas zu ändern, am 21. April 1836, veratr. (dil. 9), alle sechs Stunden eine Gabe. Am 22. April, zwei Stunden nach der ersten Gabe, hörte das Erbrechen auf, und stellte sich später nicht wieder ein; die Stuhlgänge waren aber nicht seltener geworden, und auch der übrige Zustand war derselbe geblieben. Ich reichte nun arsen. (dil. 18), alle drei Stunden eine Gabe. Am Abende desselben Tages fand ich den Zustand des Kindes auffallend gebessert, die Unruhe hatte sich vermindert, und es war im Verlaufe des Tages nur fünfmal etwas consistenterer Stuhlgang eingetreten. Am folgenden Morgen war alle Gefahr beseitigt; das Kind genoss die ihm gereichte Milch mit behaglichem Appetite, und nach einigen Tagen war kein Zeichen der überstandenen Krankheit mehr sichtbar. — Dasselbe Kind. erlitt zu Ende des Monats Mai 1836 abermals einen heftigen Brechruhranfall, der nach zweitägiger Dauer durch drei, innerhalb 24 Stunden gereichte Gaben veratr. (dil. 7) gehoben wurde.

73. *Cholera infantum*. Das einjährige, schwächliche Kind des Rothgerbers I. von R. litt seit 2 Tagen an Brechdurchfall mit starkem Durste, große Schwäche und Unruhe. Eine halbe Stunde nach der ersten Gabe veratr. (dil. 9), am 8. Aug. 1836, hörte das Erbrechen, und nach dreimaliger Wiederholung des Mittels innerhalb 24 Stunden der Durchfall mit den übrigen Zufällen auf.

74. *Cholera infantum*. Die seit zwei Tagen bestandene, heftige Brechrühr des $\frac{3}{4}$ -jährigen, kräftigen Kindes des Handelsmanns S. mit Erbrechen von allem Genossenen und häufigen, mit großer Gewalt und unter Wimmern und Unruhe des Kindes erfolgenden, grünen, wässrigen Stuhlausleerungen, mit starkem Durste, eingefallenem Gesichte und großer Hinfälligkeit, wurde durch drei, am 11. Nov. 1836 gereichte Gaben veratr. (dil. 7) bis auf einen mäßigen Durchfall mit gehackten, grünen Ausleerungen gehoben, welcher durch eine Gabe chamom. (dil. 3) in breiartigen Stuhlgang verwandelt wurde. Das Erbrechen hatte auf das erste veratrum-Pulver nachgelassen, nachdem den Tag zuvor eine Arznei, bestehend aus pulv. rad. ipecacuanh. gr. j; aqu. dest. ℥ij, syr. simpl. ℥ß ohne Erfolg gebraucht worden war.

75. *Cholera infantum*. Das schwächliche, einjährige Kind des Handelsmanns F. wurde am 3. Dec. 1836 von Diarrhö mit wässrigen, gehackten, zäserigen, alle halbe bis eine Stunde sich einstellenden Ausleerungen und Erbrechen von allen Speisen und Getränken oder vergeblichem Brechwürgen befallen; letzteres trat sogleich ein, sobald man das Kind vom Bette aufhob. Zugleich große Schwäche, Unruhe, Hinaufziehen der Beine, fast anhaltendes Wimmern mit schwacher Stimme, Durst. Zwei Pulver mit veratr. (dil. 7), am 4. December Morgens und Mittags gereicht, bewirkten keine Veränderung; dagegen zeigte sich schon eine Stunde nach der ersten Gabe, secale. corn. (dil. 7) eine Abnahme des Erbrechens und der Diarrhö, und, nachdem das Mittel am folgenden Morgen wiederholt worden war, verloren sich im Laufe des Tages sämtliche Krankheits-Erscheinungen.

76. *Cholera infantum*. Das dreimonatliche, bisher gesund gewesene Kind des Handelsmanns K. wurde am 14. Febr. 1838 von Erbrechen alles Genossenen und wässrigem, täglich zehn bis zwölfmal sich wiederholendem Durchfalle befallen. Die erbrochene Milch geronnen und sauer riechend, die Excremente grünlich-gelb und gehackt, dabei große Unruhe und fast anhaltendes Schreien. Das Kind erhielt statt der Milch dünnen Gerstenschleim, oder lauterer Wasser in kleinen, öfters wiederholten Portionen, das es mit Begierde zu sich nahm, aber ebenfalls wieder erbrach. Alle vier Stunden eine Gabe chamom. (dil. 2). Am folgenden Tage hatten sich zu den angeführten Zufällen Aphthen gesellt, welche als dicke, weiße Kruste die Ränder und die hintere Oberfläche der Zunge überzogen. Der Durchfall, das Erbrechen, die Unruhe und das Schreien wie gestern. Arsen. (dil. 10), alle vier Stunden. Am 16. Februar Verschlimmerung des Zustandes, insbesondere weitere Verbreitung der Aphthen in der Mundhöhle, häufigere Diarrhö mit geringem Abgange, zunehmende Schwäche und Abmagerung. Einige Gaben veratr. (dil. 3) besserten bis zum Abend nichts; dagegen bewirkte secal. corn. (dil. 2) schon nach der ersten Gabe eine Verminderung der Ausleerungen und größere Ruhe des Kindes. Am anderen Tage (nach drei Gaben secal. corn.) war alle Gefahr beseitigt; kein Erbrechen mehr, die Stuhlausleerungen selten und consistenter, die Aphthen beschränkten sich auf die Ränder der Zunge und verschwanden überraschend schnell noch im Laufe des Tages ganz. Das Kind erholte sich nun ohne weiteren Arzneigebrauch.

7) Die Ruhr.

77. *Dysenteria rheumatica*. Die schwächliche und magere Ehefrau des Tagelöhners K., etliche dreißig Jahre alt, litt seit zwei Tagen an der Ruhr mit erechthischem Charakter. Täglich 12 — 16 kleine Stuhlausleerungen von Schleim und Blut mit

starkem tenesmus und vorhergehenden Bauchschmerzen. Leichtes Fieberbewegungen, besonders gegen Abend, frequenter Puls, weißer Zungenbeleg, Appetitlosigkeit, mäßiger Durst. — Ich verordnete, ohne die Diät zu verändern, am 3. Juni 1836 aus der Apotheke eine Auflösung von $\frac{1}{4}$ gr. merc. subl. c. in $\mathfrak{z}$ iv aqu. dest. und $\mathfrak{z}\beta$ syr. alth., alle Stunden ein Kaffeelöffel voll zu nehmen, worauf schon am folgenden Morgen alle krankhaften Zufälle beseitigt waren.

78. *Dysenteria rheumatica*. J. G., Handelsmann, 29 Jahre alt, robust und früher gesund, erkrankte am 22. August 1836 an dieser Krankheit. Täglich 20—24 schleimige und blutige Ruhr-Ausleerungen, starker Zwang, lebhaftes Bauchschmerzen, mäßiges Fieber. Nachdem verschiedene Hausmittel, Chamillen- und Pfeffermünzthee und warmer Wein innerhalb sieben Tagen nichts geholfen hatten, wurde ich am 29. August zu Rathe gezogen und verordnete bei entsprechendem Regimen die angeführte Sublimat-Auflösung mit demselben günstigen und schnellen Erfolge, wie im vorigen Falle.

79. *Dysenteria biliosa*. Die neunzehn Jahre alte Tochter des Handelsmanns G., gesund, gutgenährt und von plethorischer Constitution wurde am 12. März 1836, ohne bekannte Veranlassung, von der Ruhr befallen. In 24 Stunden erfolgten 24—30 schleimige, mit Blutstreifen vermischte Ausleerungen von geringer Quantität mit starkem tenesmus und reißenden Bauchschmerzen nach dem Verlaufe des Dickdarms. Der Bauch gegen Berührung wenig empfindlich, zugleich sehr frequenter Puls, trockene Hitze der Haut, Stirnkopfschmerz, brennender Durst, kein Appetit, trockene, bräunlich belegte Zunge, gelblicher Leint. Ich reichte ihr, als ich am 14. März zu Rathe gezogen wurde, bei reizloser Diät merc. (trit. 3, gr. β), alle vier Stunden eine Gabe. — 15. März. Seit gestern früh nur zwölfmaliger Durchfall mit verminderten Bauchschmerzen und weniger Zwang. Fortgebrauch des Mittels. 16. März. In den letzten 24 Stunden nur dreimalige Stuhlausleerung ohne Blut und zum Theil fäculent; in der Nacht Schweiß

und mehrstündiger Schlaf. Die Bauchschmerzen und der tenesmus beinahe gehoben; die biliösen und Fiebersymptome vermindert. — Täglich drei Gaben des Mittels. Am 17. Reconvalescenz.

80. *Dysenteria inflammatoria*. R., Schreiners Knabe, 10 Jahre alt, gut constitutionirt und früher gesund, wurde am 13. September 1836 von der Ruhr befallen. Alle viertel bis halbe Stunde heftiger Drang zum Stuhle mit Abgang von reinem Blute; starke, brennende und reißende Schmerzen im Bauche; dieser gespannt und gegen Druck empfindlich; sehr frequenter, gespannter Puls, trockene Hitze, Durst, Appetitlosigkeit. Obige, nach Regulirung der Diät von mir am 14. Sept. verordnete Sublimat-Auflösung nützte nichts, eben so wenig die mit Wasser verdünnte tinct. colchic. spirit., sowie der Gebrauch von rhus (dil. 6) und merc. viv. (trit. 2) in öfters wiederholten Gaben. Im Gegentheil verschlimmerte sich die Krankheit von Tag zu Tag, und der Kranke kam durch den häufig wiederholten, nicht unbeträchtlichen Blutverlust, die gänzliche Schlaflosigkeit und die heftigen Bauchschmerzen immer mehr von Kräften, bis ich ihm am 22. Sept. alle zwei Stunden arsen. (dil. 6) reichte, worauf noch im Laufe des Tages die Ausleerungen seltener, die Schmerzen geringer wurden, und nach zwei Tagen beim selteneren Fortgebrauche des Mittels vollkommene Genesung eintrat.

8) N e r v e n f i e b e r.

81. *Typhus abdominalis*. Die Tochter des Schneiders R., 22 Jahre alt, schwächlich gebaut, mager und von der in ihrer Familie einheimischen scrophulösen Anlage nicht frei, klagte, als ich am 27. Sept. 1836 zu Rath gezogen wurde, seit mehreren Tagen über Mattigkeit, Abgeschlagenheit und reißende Schmerzen in den Gliedern, häufiges Frösteln mit fliegender Hitze abwechselnd, unruhigen, von ängstlichen Träumen und Zusammenfahren unterbrochenen Schlaf, Schwindel, dumpfen Schmerz und Eingenommenheit

des Kopfes, Appetitlosigkeit, bitteren Geschmack und häufiges leeres Aufstoßen, Brustbeklemmung, öfteres trockenes Husteln und Stechen an der linken Seite; ihr Gesicht hatte eine leichte, gelbliche Färbung, die Zunge war weißlich belegt und trocken, kein Durst, die epigastrische Gegend auf stärkeren Druck etwas empfindlich; der Puls beschleunigt, der Urin blaß und trüb. Eine bestimmte Ursache ihrer Erkrankung ließ sich nicht nachweisen. — Sie erhielt am 27. und 28. bei reizloser Diät alle vier Stunden acon. (dil. 6). Am 29. kein Seitenstechen mehr, aber anhaltende, trockene Hitze, die Kopfingenommenheit vermehrt, vorübergehendes Irrereden, Schlaflosigkeit oder unruhiger Schlummer; dicker, schmutzigweißer Zungenbeleg, täglich 2—3mal sich wiederholende Diarrhö mit vorangehenden Bauchschmerzen. An diesem und dem folgenden Tage alle sechs Stunden pulsat. (dil. 6). Am 1. Okt. die nervösen Symptome immer mehr prädominirend. Gänzliche Apathie, Schlummersucht, muskeltirende Delirien mit kurzen Unterbrechungen von deutlichem Bewußtseyn. Die Haut trocken und spröde, der Puls veränderlich, klein- und sehr frequent; die Zunge braun belegt und beim Herausziehen zitternd, die Lippen trocken und rissig. Alle vier Stunden rhus (dil. 4). An den folgenden Tagen gesellten sich zu den angegebenen Erscheinungen verschiedene krampfartige Zufälle, Verbrehen der Arme und Beine, Sehnenhüpfen und Flockenlesen; häufige Versuche, das Bett zu verlassen. Durch lautes Zurufen konnte sie auf Augenblicke zu sich selbst gebracht werden, und beantwortete dann die Frage, ob sie irgendwo Schmerzen empfinde, verneinend, sie sey ganz gesund und wolle sich da oder dorthin begeben, versiel aber sogleich wieder in den vorigen comatösen Zustand. Dabei brauner Beleg der Zunge, Zähne und Lippen; die Diarrhö dauerte in mäßigem Grade fort. Sie erhielt am 3. und 4. Okt. alle sechs Stunden arsen. (dil. 8) ohne sichtbaren Einfluß auf die Krankheit, und am 5. Morgens und Mittags hyosc. (dil. 4), worauf gegen Abend die ersten kritischen Erscheinungen, nämlich ein allgemeiner Schweiß, Bodensatz im Urin und mehrstündiger natürlicher

Schlaf eintraten. Beim Fortgebrauch von hyosc. (täglich zwei Gaben) verloren sich im Laufe der folgenden Tage unter wiederholten kritischen Ausscheidungen durch die Haut, Nieren und den Darmkanal allmählig alle gastrischen und nervösen Symptome, dagegen wurde nun der kurze und trockene, von einiger Brustbeengung begleitete, übrigens keineswegs lästige Husten, welcher während der Krankheit sich hier und da eingestellt hatte, heftig und krampfhaft, reizte zum Würgen und Erbrechen und störte durch seine häufige Wiederkehr den Schlaf und die Reconvalescenz der Patientin. Er wurde durch einen beständigen Reiz in der Brust erregt, war mit Athembeengung, dem Gefühle von Druck auf der Brust und Auswurf von dünnem, schaumigem, gallertartigem Schleime verbunden, der zwar in der Brust sich leicht ablöste, aber so zähe war, daß er nur mit der größten Mühe aus dem Rachen und Munde weggebracht wurde, und in langen Fäden von den Lippen herabhieng. Ein ähnlicher Schleim wurde auch durch Räuspern ausgeworfen. Der starken Schleimsecretion eine kritische Bedeutung zuschreibend, suchte ich nur durch süße und schleimige Mittel (Kandiszucker, Süßholzsafte, Eibischthee) den Abgang desselben zu begünstigen und den Hustenreiz zu mildern, verordnete aber, als sich nach 8 Tagen der Zustand nicht verändert hatte, und die Schlaflosigkeit und Anstrengung beim Husten die Genesung sehr verzögerte, am 16. Oct. Abends stannum (dil. 6). Die Wirkung dieses Mittels machte sich noch in derselben Nacht bemerklich. Während der Husten im Laufe des Tages mit unverminderter Heftigkeit angehalten hatte, versiel die Patientin eine Stunde nach genommenem Pulver in einen erquickenden Schlaf, und wurde in demselben während der ganzen Nacht durch den Husten nicht ein einziges Mal gestört. Am folgenden Tage kehrte er nur alle zwei bis drei Stunden wieder, und förderte mit Leichtigkeit einen weißen, geballten, nicht mehr zähen Schleim heraus. Nach drei Tagen hörte er sammt der Schleimabsonderung ohne weiteren Arzneigebrauch ganz auf, und es stand nun der Erholung der Patientin kein Hinderniß mehr im Wege. —

82. *Typhus abdominalis*. Zu dem neun Jahre alten, dürftig genährten, aber gut gebauten Töchterchen des Maurers R. wurde ich am 11. December 1837 gerufen, nachdem dasselbe schon seit sieben Tagen krank gelegen war. Ich fand es in folgendem Zustande: bewegungslose Rückenlage, Schlassucht mit beständigem Vorstichinmurmeln, Flockenlesen und Sehnenhüpfen, Apathie, das Mädchen verlangt nichts, verschlingt aber gierig dargebotenes Getränk; die Haut heiß und trocken, der Puls klein und sehr frequent, das Gesicht erdfahl, die Lippen und die Zunge, welche nur auf mehrmalige laute Aufforderung aus dem Munde gebracht, und erst nach einiger Zeit wieder zurückgezogen wird, trocken und von einem braunen Ueberzuge bedeckt, der Bauch etwas aufgetrieben und auf stärkeren Druck empfindlich, in der letzten Nacht nach mehrtägiger Stuhlverstopfung dreimaliger wässriger, unwillkürlicher Durchfall. Ich ließ ihr öfters kühles Getränk und am 11. und 12. rhus (dil. 2), am 13. bei im Wesentlichen unverändertem Zustande hyosc. (dil. 2) reichen. Nach zwei Gaben des letzteren Mittels machte sich am 14. eine Abnahme der Krankheitserscheinungen bemerklich; die Betäubung und Delirien waren weniger anhaltend, und wechselten mit Perioden von klarem Bewußtseyn, die Sprödigkeit der Haut verlor sich, der Lippen- und Zungenbeleg fieng an, sich zu lösen, es stellte sich einiger Appetit und statt des wässrigen Durchfalls consistenter Stuhlgang ein. Bei fortschreitender Besserung wurde der Gebrauch des hyosc. noch einige Tage lang fortgesetzt, worauf ohne weiteren Arzneigebrauch die vollständige Genesung der Patientin erfolgte. —

9) Scropheln und chronische Gichtausschläge.

83. *Scrophulosis*. Das zehnmonatliche Kind des Wagners G. von R., an ausgebildeter Scrophelsucht leidend, war, als es am 11. August 1836 in meine Behandlung kam, seit acht-

Lagen mit wässrigem, grünem, täglich zwölf bis zwanzigmal wiederkehrendem, und von großer Unruhe und vielem Schreien begleiteten Durchfälle ohne Erbrechen befaßt. Auf zwei Gaben chamom. (dil. 6), innerhalb zweimal 24 Stunden gereicht, ließ die Diarrhö nach, und nach acht, alle vier Tage wiederholten Gaben calcar. carb. (dil. 6) waren auch die Abmagerung, der dicke Bauch, das mürrische Wesen und die übrigen Zeichen einer drohenden Auszehrung gehoben. —

84. *Tabes scrophuloso - rhachitica*. Das einjährige Kind des Rammachers J. kränkelte seit mehreren Monaten, magerte ab, war stets mürrisch, weinerlich und eigensinnig, und litt an einem starken, trockenen, öfters mit Erbrechen verbundenen Husten und kurzem, beengtem Athem. Die Stuhlentleerung bestand in harten Kügelchen, welche das Kind nur mit großer Anstrengung wegschaffen konnte, der Bauch war aufgetrieben und hart; es hatte keinen rechten Appetit, dagegen Gelüftigkeit bald nach dieser, bald nach jener Speise. Der große Kopf, die abgemagerten, schwachen und abgesetzten Gliedmaßen; der dicke Bauch und die übrigen Symptome ließen eine scrophulös-rhachitische Cachexie nicht verkennen, und ich verordnete am 31. Mai 1836, ohne daß die Diät einer Veränderung bedurfte, sulphur (dil. 6), alle vier Tage eine Gabe. Nach der vierten stellte sich ein sehr schwächender und Gefahr drohender Durchfall mit wässrigen und grünesfärbten Stuhlentleerungen und mit Erbrechen von allem Genossenen ein, welche Zufälle durch drei, innerhalb 36 Stunden gereichte Gaben secale corn. (dil. 8) beseitigt wurden, übrigens den früheren Krankheitszustand unverändert, eher verschlimmert zurückließen. Das Kind erhielt nun am 24. Juni calcar. (dil. 6). Schon nach zwei, jeden dritten Tag wiederholten Gaben äusserte sich die vortheilhafte Wirkung dieses Mittels in dem täglich eintretenden, weichen Stuhlgange, der Abnahme des Hustens, der Brustbeengung und übeln Laune des Kindes. Beim Fortgebrauche desselben gedieh das Kind zusehends, und nach sechs weiteren Gaben waren alle Krankheits-Erscheinungen verschwunden. —

85. *Tabes mesenterica*. Das Kind des Seiflers G. von R., $\frac{5}{8}$ Jahr alt, litt seit $\frac{7}{8}$ Jahren an unordentlicher, gewöhnlich diarrhöartiger Deffnung und häufigem Erbrechen der Speisen und einer sauer und scharf riechenden Flüssigkeit. Es war sehr vom Fleische gefallen, hatte einen dicken Bauch, einen kurzen, trockenen Husten, und schrie fast unaufhörlich bei großer Unruhe. Nach sechs-wöchentlicher homöopathischer Behandlung, vom 16. August bis 26. Sept. 1836 mit *calcar.* (dil. 6) und *arsen.* (dil. 8), alle drei Tage eine Gabe, hatte sich das Aussehen und der ganze Zustand des Kindes so vortheilhaft verändert, daß solche, die es früher gesehen hatten, dasselbe kaum mehr erkannten. Die Diät hatte keiner Veränderung bedurft. —

86. *Tabes mesenterica c. ophthalmia*. Das Kind des Rutschers G., $\frac{7}{8}$ Jahr alt, war seit einem halben Jahre in hohem Grade abgemagert, hatte einen aufgetriebenen, harten Bauch, einen kurzen Husten mit Kurzathmigkeit, anhaltende Verstopfung, und litt beständig an bald zu-, bald abnehmender Entzündung des einen, oder anderen Auges mit Lichtscheue; auf beiden Augen befanden sich Hornhautflecken, auf dem linken zugleich ein Hornhautgeschwür vor der Pupille, und in der vorderen Augenkammer ein hypopyon. Nach drei bei unveränderter Diät von vier zu vier Tagen wiederholten Gaben *calcar. carb.* (dil. 6), vom 29. März bis 10. April 1836, entwickelte sich ein nässender Kopfausschlag mit mehreren Abscessen, welche geöffnet wurden. Beim Fortgebrauche dieses Mittels hatte sich nach vier Wochen der böse Kopf wieder verloren, und die Entzündung der Augen, so wie die Hornhautflecken hatten sich sehr vermindert, das hypopyon war ganz verschwunden, das Hornhautgeschwür vernarbt und das Allgemeinbefinden des Kindes auffallend gebessert, besonders war der Stuhlgang regelmäßig und der Bauch kleiner geworden. Da sich der Zustand innerhalb acht Tagen nicht weiter veränderte, ließ ich dem Kinde jeden vierten Tag *sulphur* (dil. 4) geben, worauf nach weiteren sechs Wochen die Augen-Entzündung und die

Hornhautflecken mit Ausnahme einer kleinen, weißen Narbe in Folge des Geschwürs gehoben, und das Kind blühend, gut genährt und munter geworden war. $\frac{5}{4}$ Jahre später wurde dasselbe nach einer Erkältung von einer Blepharoblennorrhö des rechten Auges befallen, welche durch vier über den anderen Tag gereichte Gaben euphras. (dil. 2) beseitigt wurde. Seitdem ist dasselbe wohl geblieben. —

87. *Tabes mesenterica*. Der Bortenmacher S. von R. hatte von sieben Kindern sechs theils in den ersten Wochen ihres Lebens, theils zu Anfang des Zahngeschäftes durch allmähliche Abzehrung und Diarrhö verloren, und das achte, sechs Wochen alte war bereits wieder bei anhaltender, wässriger Diarrhö, öfterem, sauerriechendem Erbrechen, großer Unruhe und harter, aufgetriebenem Bauche, in welchem durch die Bauchdecken hindurch Drüsenverhärtungen gefühlt und in ihren Umrissen gesehen werden konnten, einem Skelete und im Gesichte einem Greisen ähnlich geworden. Seine Haut war gerunzelt, und auf dem Rücken, an den Beinen und am Unterleibe mit einem schmutzig braunen, die Oberfläche der Mund- und Rachenhöhle mit einem dicken, aphthosen Ueberzuge versehen. Das Schlingen war erschwert und die Stimme schwach und heiser. Einige aufgelegene Stellen in der Gegend der großen Trochanteren und auf dem Rücken vermehrten die Leiden und die Unruhe des Kindes. Dasselbe hatte keine Muttermilch erhalten; übrigens war seine physische Erziehung von der Art, daß sie nicht abgeändert werden durfte. Sechs Gaben arsen. (dil. 10), in der ersten Hälfte des Augusts 1836 verbraucht, verminderten die Diarrhö und die Aphthen, ohne weitere Besserung zu bewirken; acidum sulphur. (dil. 2), alle zwei Tage wiederholt, beseitigte nach zehn Tagen die Aphthen gänzlich, ließ aber die Diarrhö und den übrigen Zustand unverändert. Im Laufe des Monats September und in der ersten Hälfte des Oktobers erhielt das Kind alle zwei Tage eine Gabe sulphur (dil. 1) mit so gutem Erfolge, daß die Diarrhö nach und nach ganz aufhörte und in regelmäßigen Stuhlgang übergieng, die Abmagerung, das Schreien, die Unruhe vermindert und der

günze Zustand des Kindes sichtlich gebessert wurde. Nach der fünften Gabe von sulph. bildeten sich mehrere Furunkel, welche in Eiterung übergingen, und ein großer Abscess auf dem Rücken, der geöffnet wurde. Diese, sowie die aufgelegenen Stellen, waren zu Anfang Octobers geheilt. Der noch ziemlich dicke und harte Bauch und alle übrigen Krankheitszufälle wurden durch zehn, alle drei Tage wiederholte Gaben calcar. (dil. 4) gehoben, so daß zu Ende Novembers keine Spur der überstandenen Krankheit mehr wahrzunehmen war. Das Kind stellt jetzt das Bild einer blühenden Gesundheit dar. —

88. Otorrhoea serophulosa. Der übertriehene, eiterartige, vier Wochen lang bestandene Ohrenfluß mit Excoriationen des Gehörganges und schorfigem, nässendem Ausschlage an und hinter dem Ohre bei dem einjährigen Kinde des Rothgerbers B. von K., von serophulösem Habitus, wurde sammt dem Ausschlage bei entsprechender Diät innerhalb 14 Tagen, vom 10. bis 24. Januar 1837, durch drei Gaben sulphur (dil. 1) und vier Gaben calcar. (dil. 4) vollkommen gehoben. —

89. Caput obstipum. Der zehnjährige Knabe des Kanzlei-Beamten Sch., von schwächlicher Constitution, hatte vor sechs Jahren am Keuchhusten und nachher längere Zeit an serophulösen Kopfschlägen gelitten, und kränkelte seit jener Zeit. Vor zwei Jahren stieg der Hals an, weniger beweglich und schief zu werden, welches Leiden sich nach und nach bis zu dem Grade ausbildete, daß der Kopf unbeweglich seitwärts und abwärts, beinahe bis auf die Schulter geneigt, und das Gesicht verzogen und nach der anderen Seite gerichtet war. Zu gleicher Zeit stellten sich täglich, besonders bei Witterungs-Veränderung heftige, reißende Schmerzen an den Schläfen und der Stirne mit Taubheitsgefühl im Hinterhaupte ein, welche den Knaben nöthigten, sich zu Bette zu legen. Er hatte ein cachectisches Aussehen und kurzen Athem, war empfindlich und mißgelaunt, und bei krankhafter Eßbegierde in hohem Grade abgemagert. Andere Aerzte hatten ihn mit verschiedenen

Gelben, Fontanellen und innerlichen Mitteln ohne Erfolg behandelt. Nachdem derselbe bei Vermeidung saurer und stark gewürzter Speisen, des Kaffees und Weins zweimal bryon. (dil. 9) nach viertägigen Zwischenzeiten erhalten hatte, kamen die Schmerzen seltener und weniger stark, und hörten nach vier weiteren Gaben ganz und für immer auf. Die Cur des Hauptübels wurde $\frac{1}{4}$ Jahre lang fortgesetzt und hatte den Erfolg, daß dasselbe zwar nicht ganz beseitigt, aber doch so sehr gebessert wurde, daß das etwas schiefe Gehen des wieder beweglich gewordenen Kopfes eher für einen Gewohnheitsfehler, als für einen krankhaften Zustand gehalten werden konnte. An die Stelle des kranken Aussehens, der unnatürlichen Gefräßigkeit und des mürrischen Wesens, war eine gesunde Gesichtsfarbe, ordentlicher Appetit und froher, munterer Sinn getreten. Im Verlaufe der Cur stellte sich nach mehrwöchentlichem Gebrauche von sulphur. (dil. 4) eine nässende Flechte in einer Kniekehle ein; die Eltern erinnerten sich, daß er in seiner Kindheit mit einer solchen behaftet gewesen und mit äußerlichen Mitteln behandelt worden war. Auf den Gebrauch von lycopod. (dil. 9) kamen an mehreren Stellen Furunkel zum Vorschein. Die außerdem in Anwendung gebrachten Mittel waren: rhus. (dil. 6), calcar. (dil. 6), und graphit. (dil. 6). —

90. *Amblyopia mekastatica.* Gegen beginnende Amaurose bei dem 7 $\frac{1}{2}$ -jährigen Knaben des Landmanns W. von R., welche nach schnellem Verschwinden eines, seit zehn Monaten bestandenen höf. Kopfes entstanden war, bewies sich sulph. (dil. 6) augenscheinlich hilfreich. Der Knabe, der sich vorher stets eines ungetrübten Sehvermögens erfreut hatte, konnte nur noch die Umrisse der Gegenstände unterscheiden; es erschienen ihm Flecken und nebelartige Gestalten vor den Augen und einzelne Dinge sah er doppelt, aber undeutlich. Die Pupille in beiden Augen sehr erweitert, und die iris auch bei starkem Lichtwechsel beinahe unbeweglich. Zwölf Stunden nach der ersten Gabe sulph. (dil. 4), am 23. Januar

1836, wurde er von heftigen, kolikartigen Bauchschmerzen befallen, welche einige Stunden anhielten, und sich nach mehreren Durchfällen verlor. Am 30. Januar, nach vier Schwefelpulvert, konnte er wieder größere Buchstaben unterscheiden, und am 8. Febr., nach zwei weiteren Gaben, war sein Sehvermögen, ohne daß sich ein Kopfschlag entwickelt hatte, vollkommen hergestellt. Seine Lebensweise hatte keiner Veränderung bedurft. —

91. *Coxalgia scrophulosa*. Die 46 Jahre alte Tochter des Portenmachers G. von R., schwächlich gebaut und von scrophulösem Habitus, mit Drüsengeschwülsten am Halse und schorfigem Ausschlage an den Nasenlöchern, noch nicht menstruiert, hatte seit einigen Monaten einen hinkenden Gang, und empfand beim Gehen und besonders beim Aufstehen vom Sitzen und Liegen einen lebhaften Schmerz im linken Hüftgelenke, der durch einen in der Gegend des großen Trochanters angebrachten Druck vermehrt wurde, und öfters mit einem Schmerze im Knie wechselte. Der Fuß war um $\frac{1}{2}$ Zoll länger, als der andere; die übrigen Verrichtungen normal. Mehrere äußerliche Mittel, reizende Salben und Blasenpflaster waren fruchtlos angewendet worden. Nachdem sie bei homöopathischer Diät vom 16. bis 25. April 1836 drei Gaben rhua (dil. 4) erhalten hatte, war der Hüft- und Knie Schmerz, das Hinken und die Verlängerung des Fußes gänzlich gewichen; auch die böse Nase verlor sich beim ferneren Gebrauche dieses Mittels nach zwölf Tagen. Mit diesem Erfolge zufrieden unterwarf sich die Kranke keiner längeren Cur. —

92. *Coxalgia scabiosa*. Das achtfährige, etwas cachectisch aussehende Töchterchen des Handelsmanns R. klagte seit acht Wochen über einen periodisch eintretenden, und schnell vorübergehenden Schmerz im linken Knie und zugleich über einen anhaltenden, von Zeit zu Zeit heftiger werdenden Schmerz im linken Hüftgelenke, der durch Gehen, äußeren Druck, besonders durch Hinaufbrücken des Fußes gegen die Gelenkhöhle vermehrt wurde. Der Fuß war um einen starken Zoll

länger, als der andere, im Knie etwas gebogen und nach außen gedreht; der Gang sehr hinkend. Die Eltern hatten verschiedene, zum Theil sehr nachtheilige Hausmittel, Einreiben geistiger Dinge u. unter fortwährender Verschlimmerung des Uebels in Anwendung gebracht. Vor einigen Jahren war dem Mädchen die Krätze vertrieben worden. In Berücksichtigung dieses ätiologischen Momentes verordnete ich, bei ruhigem Verhalten und reizloser Diät, am 25. Mai 1836, sulphur (dil. 2), alle zwei Tage eine Gabe, worauf schon nach einigen Tagen Besserung eintrat, und nach zwei Wochen die Schmerzen, die Verlängerung des Fußes und das Hinken gänzlich gehoben waren. Das Mädchen behielt sein altes Aussehen, blieb aber bis jetzt von dem Hüftgelenksleiden befreit. —

93. Favus. Der 20jährige, gutgebauten und früher gefunden Tochter des Handelsmanns M. wurde im neunten Lebensjahre mittelst einer Salbe die Krätze vertrieben; die Menstruation stellte sich erst in ihrem neunzehnten Lebensjahre sparsam, jedoch ohne Beschwerden ein. Ein Jahr früher (1834) wurde sie von einem nässenden, schorfigen, sehr übelriechenden Kopfausschlag mit vielen Läusen, starkem Jucken und Drüsengeschwülsten befallen, welcher nach der Anwendung von Pilzänen, Extrimitteln und FontanelLEN auf beiden Armen nach dreivierteljähriger Dauer sich verlor. Dieses Uebel stellte sich zwei Jahre später, in der Mitte Juni 1836 wieder ein, und hatte, als sie drei Wochen nach dem Beginne der Krankheit in meine Behandlung trat, ungefähr denselben Grad und Umfang erreicht, wie im Jahre 1834. Im Uebrigen befand sie sich wohl. Sie erhielt bei homöopathischer Diät vom 6. — 16. Juli vier Gaben lycopod. (dil. 8), auf deren jede drei bis viermal dünner Stahlgang, aber keine Veränderung des Ausschlags erfolgte. Vom 16. Juli bis 12. August erhielt sie jeden dritten Tag eine Gabe psorin. (dil. 8) mit dem Erfolge, daß nach den drei ersten Pulvern der Ausschlag trocken zu werden anfieng, und am 12. August sammt den Läusen und Drüsengeschwülsten vollkommen beseitigt war. Unterdessen ist sie gesund geblieben. —

94. *Intertrigo perinaei et pudendorum.* Die kräftige, von Gesundheit strotzende, 25 Jahre alte Frau des Handwerkers St. war seit mehreren Jahren mit starkem Wundsehn am Mittelfleische, der Schaam und zwischen den Beinen behaftet. So lange sie sich aller Bewegung enthielt, war sie frei davon, aber jeder kleine Spaziergang, schon die Besorgung häuslicher Geschäfte erregte es von Neuem. Dabei Neigung zu Stuhlverstopfung; die Menstruation geregelt, kein fluor albus, überhaupt im Uebrigen vollkommenes Wohlbefinden. Sie litt nie an Krätze. Vieles, was sie bisher gebraucht hatte (Bäder, Waschungen mit erweichenden und trocknenden Flüssigkeiten, Abführungsmittel u. s. w.), war ohne Erfolg geblieben. Ich verbot ihr den Kaffee und behandelte sie vom 18. Juni bis 18. August 1837 mit mehreren Mitteln (*sepia*, *sulphur*, *petrol.*) vergebens, während auf die ersten zwei, über den anderen Tag gereichte Gaben *graphit.* (dil. 7) Besserung und nach fünfmaliger Wiederholung des Mittels dauerhafte Heilung erfolgte. Mit dem Hauptübel, das auch durch stärkere Bewegung des Körpers, Felbarbeiten u. dgl. nicht mehr hervorgerufen wird, verlor sich zugleich die Neigung zur Hartleibigkeit. —

10) *Hämorrhoiden.*

95. *Nodi haemorrhoidales inflammati.* Frau Kaufmann G. von R., sensibel und von schwächlicher Constitution, seit 18 Tagen Wöchnerin, litt seit vierzehn Tagen an sehr schmerzhaften, entzündeten Hämorrhoidalknoten mit Stuhlverstopfung. Alles, was ein allopathischer Arzt bisher gegen das Leiden gethan hatte, war ohne Erfolg geblieben. Nach einer am 14. Okt. 1835 Abends bei unveränderter Diät gereichten Gabe *nux v.* (dil. 18) erfolgte am anderen Tage Stuhlgang und allmähliche Abnahme der Schmerzen, und nach einer zweiten (vielleicht überflüssigen) Gabe des Mittels am 15. Okt. Abends fühlte sich die Frau am 16. vollkommen wohl und schmerzfrei. —

96. *Nodi haemorrhoidales inflammati*. Die 32 Jahre alte, gesunde, gutgebaute und wohlgenährte Frau des Handelsmanns S. empfand seit drei Tagen lebhaftere und brennendere Schmerzen im After, welche in entzündeten und zum Theil in eingeklemmten Hämorrhoidalknoten ihren Grund hatten, und beinahe keine andere, als die Bauchlage gestatteten. Jede Berührung der leidenden Theile steigerte die Schmerzen bis zum Unerträglichen. Emulsionen mit gelinden Exantien, Blutegel und erweichende und schmerzstillende Salben und Umschläge hatten nach zweitägiger Anwendung nichts gefruchtet. Ich reichte daher am 22. Aug. 1835 Abends nur vom. (dil. 24, glob. 4), worauf schon nach einigen Stunden, ohne daß ein Ausfluß stattfand, Verminderung der Schmerzen eintrat, und die Frau am anderen Morgen das Bett verlassen und ihre häuslichen Geschäfte besorgen konnte. Die Diät war schon während der allopathischen Behandlung auf entsprechende Weise regulirt worden. —

97. *Nodus haemorrhoidalis exulceratus c. prolapsu ani*. Die Frau des Handelsmanns R., 36 Jahre alt, mager und von schwächlicher Constitution; seit 20 Tagen Wöchnerin, litt in den letzten sechs Tagen an heftigen, anhaltenden, Schlaf und Ruhe raubenden, stechenden, und wie wund brennenden Schmerzen im Mastdarne, welche durch die mit Vorfall desselben verbundene Entleerung der Harten, an einer Stelle mit Blut gefärbten Excremente in hohem Grade gesteigert wurden. Während äußerlich am After nichts Abnormes zu bemerken war, stieß der in das rectum eingebrachte Finger ungefähr in der Tiefe eines Pollers auf einen harten, das lumen des Darmes verengenden und an seiner Oberfläche exulcerirten Knoten. Beim Gebrauche verschiedener Hausmittel, Chamillen = Klystiere, und eines Absud's von Sennesblättern hatte sich das Uebel von Tag zu Tag verschlimmert. Ich verordnete nach Regulirung der Diät vom 9.—15. Okt. 1836 mucilaginoza, oleosa, laxantia, Klystire und Blutegel an den After und bewirkte dadurch zwar für einige Tage weicheeren Stuhlgang.

aber keine Verminderung der Schmerzen. Nux vom. in kleinen Dosen aus der Apotheke verordnet, blieb ebenfalls ohne Erfolg. Nun ließ ich alle bisher gebrauchten Mittel bei Seite setzen, und am 16. und 17. Oct. Abends ignat. (dil. 3.) mit so gutem Erfolge nehmen, daß die Frau am 17. nur noch bei dem Stuhlgange und am 18. auch da keine Schmerzen mehr empfand, und sich nach wenigen Tagen vollkommen erholte.

11) Syphilitische Krankheiten.

98. Gonorrhoea. Ein junger Mann, D., 21 Jahre alt, von schwächlichem Körperbau, aber gesundem Aussehen, hatte sich vor fünf Monaten einen einfachen Tripper zugezogen, der, von einem Arzte allopathisch behandelt, in torpiden Nachtripper überging. Der beständig in ziemlicher Quantität abfließende Schleim war gelblich-weiß und consist. Dabei keine Schmerzen, auch nicht nach Weingentst. und bei Erectionen. Der Patient, dessen äußere Verhältnisse die Beobachtung einer besondern Diät nicht gestatteten, erhielt, nachdem vorher verschiedene allopathische Mittel, namentlich Einspritzungen, ohne Erfolg angewendet worden waren, der Reihe nach folgende Mittel, alle drei Tage eine Gabe: vom 17. Januar bis 3. Febr. 1837 petrosel. (dil. 6), bis zum 1. März sulphur (dil. 8), bis zum 18. März thuja (dil. 6), bis zum 6. April sepia (dil. 8), bis zum 24. April merc. (trit. 3). * Nachdem die ersten Mittel gar keine Veränderung bewirkt hatten, fieng der Ausfluß nach der dritten Gabe merc. an, nachzulassen; dagegen bildete sich am After ein haselnußgroßer, schmerzloser, condylomartiger Auswuchs, der sich beim Fortgebrauche des Quecksilbers vergrößerte, weshalb am 25. April thuja (dil. 2) gereicht wurde. Nach acht solchen, jeden dritten Tag wiederholten Gaben war

* Die erste Verreibung von mercur. bereitete ich im Verhältnisse von 5 zu 100, die zweite und dritte von 1 zu 100.

ohne Anwendung localer Mittel das Condylom sammt dem Nachtripper vollkommen beseitigt. —

99. *Condylomata*. Die 18 Jahre alte, gutgebaute und gesund aussehende Braut eines jungen Mannes, der vor mehreren Jahren an einem, seiner Beschreibung nach, Hunter'schen Schanker allopathisch behandelt und nach sechs Wochen scheinbar geheilt aus der Cur entlassen worden war, bei dem sich aber seit jener Zeit, ohne daß er sich wieder der Gefahr einer Ansteckung ausgesetzt hatte, öfters kleine Bläschen mit Brennen an der glans penis bildeiten, jedoch, ohne in Geschwüre überzugehen, nach einigen Tagen wieder verschwanden, wurde nach mehrmaligem coitus mit ihrem Bräutigam von einer Menge erbsen- und haselnußgroßer, trockener condylomatöser Excreescenzen an den Genitalien, der inneren Schenkelfläche und dem After befallen, ohne von der wahren Natur des Uebels eine Ahnung zu haben. Aus Schamhaftigkeit nahm sie erst nach dreiwöchentlicher Dauer desselben, während welcher Zeit es sich täglich weiter ausgebreitet hatte, meine ärztliche Hülfe in Anspruch. An ihrer übrigens einfachen Diät konnte sie, ohne Verdacht zu erregen, nichts ändern, und ich schrieb es daher theilweise diesem Umstande zu, daß nach fünf, vom 3.—18. Januar 1837 genommenen Gaben thujä (dil. 1) ihr Zustand keine Aenderung erlitt. Bald jedoch wurde ich eines Anderen belehrt, da nach vier über den anderen Tag gereichte Gaben mercur. (trit. 2) eine sichtlich Abnahme, und nach sieben weiteren Gaben das gänzliche Verschwinden der Condylome erfolgte. Derselb wurde nichts angewendet. —

100. *Excoriatio syphilitica*. Der Handelsmann H., 48 Jahre alt, Wittwer, von kräftiger Constitution, zog sich durch einen vor mehreren Tagen vollzogenen, unreinen coitus syphilitische Excoriationen an der inneren Fläche des praeputium und der corona glandis mit starker Geschwulst des ersteren und dadurch bedingter phimosis zu. Nach vier, vom 3. — 9. Januar 1837 verbrauchten Gaben mercur. (trit. 2) waren die Geschwulst und

phimosis, und nach weiteren acht Gaben (bis 25. Januar) die Geschwüre, ohne eine Narbe zurückzulassen, beseitigt. Die Verminderung von Säuren, Kaffee und geistigen Getränken abgerechnet, hatte keine, weder qualitative, noch quantitative Beschränkung der Diät stattgefunden. Der Mann, den ich öfters sehe, ist seitdem vollkommen wohl geblieben.

12) Fehlgeburt, Gebärmutter-Blutfluß und Anomalieen der Menstruation.

101. *Metrorrhagia abortiva*. Die Frau des Kaufmanns D., 35 Jahre alt, von mittlerer Größe und zartgebaut, hatte außer zwei, mit starkem Blutverluste verbundenen Fehlgeburten mehrere zeltige Kinder geboren, das letzte vor einem Jahre. Seit acht Wochen war ihre sonst regelmäßige Menstruation ausgeblieben, und sie hielt sich daher für schwänger. Vor zehn Tagen stellte sich wässriger Blutabgang aus der Gebärmutter mit einzelnen schwarzen Stücken ein, der bei Tag anhält, bei Nacht im Bette nachfließ, und von keinen Bauchschmerzen, aber von großer Schwäche, Uebelkeiten, Schwindel und Frösteln begleitet war. Nach zwei, bei reizloser Diät und ruhigem Verhalten gereichten Gaben china (dil. 3), am 17. und 18. Juli 1835, blieb der Blutfluß aus, und die Schwangerschaft erreichte ohne Störung ihr naturgemäßes Ende. —

102. *Metrorrhagia abortiva*. Während die erste Schwangerschaft der eifache und zwanzig Jahre alten, gesunden, blühenden und gut constitutionirten Frau des Wirthes S. regelmäßig verlaufen war, abortirte sie im dritten Monate ihrer zweiten, und litt von der neunten Woche ihrer dritten Schwangerschaft bis zum normalen Ende derselben an einem mäßigen, aber mit kurzen Unterbrechungen anhaltenden Gebärmutterblutflusse. Das Kind, das sie gebor, war todt und in Fäulniß übergegangen. Als ich am 6. Nov. 1837 zu ihr gerufen wurde, war sie seit 15 Wochen abermals guter Hoffnung, und wieder mit einem schon mehrere Wochen

lang beinahe ununterbrochen fortdauernden Abgange von halb rothem und flüssigem, halb schwärzlichem und zähem Blute behaftet. Dabei hatte sie in der epigastrischen Gegend ein lästiges Gefühl von Bunssehn, besonders beim Sitzen und Bliden. Außerdem befand sie sich wohl. Während ihrer letzten Schwangerschaft hatte sie, bei möglichst ruhigem Verhalten, viele Arzneien zur Unterdrückung des Blutflusses vergebens gebraucht. Ich empfahl ihr Ruhe und reizlose Kost, und ließ sie vom 6. bis 10. Nov. secal. corn. (dil. 2), vom 10. bis 14. crocus (dil. 1) täglich einmal ohne Erfolg nehmen. Dagegen blieb auf die erste Gabe sabina (dil. 2), der ich noch drei weitere folgen ließ, der Blutfluß aus, und kehrte während der übrigen Dauer der Schwangerschaft, welche mit der Geburt eines reifen, aber wegen Umschlingung der Nabelschnur um den Hals bei vorliegenden Füßen bald nach derselben verstorbenen Kindes endigte, nicht wieder. —

103. *Molimina abortus.* Die Frau des Handwerkers K. von K., 41 Jahre alt, von gesundem Aussehen und guter Constitution, gebar in ihrer ersten, eifjährigen Ehe nur ein Kind, um sechs Wochen zu früh. Sie verheirathete sich einige Jahre nach dem Tode ihres ersten Mannes wieder, und erlitt hierauf in zweijähriger Ehe vier Fehlgeburten, die erste im sechsten, die zweite und dritte im vierten, die vierte im zweiten Monate der Schwangerschaft. Es giengen denselben jedesmal mehrere Tage lang ziemlich starke, brennende und von beiden Seiten, abwärts drängende Schmerzen mit Schwächegefühl im Unterleibe voraus. Dabei verlor sie schwarzes, zähes Blut in geringer Quantität, außerdem war sie vollkommen gesund, brennende Bauchschmerzen zur Zeit der im Uebrigen regelmäßigen Menstruation abgerechnet. Durch künstliche Stahlbäder, verschiedene Arzneien und ruhiges Verhalten in ihren früheren Schwangerschaften hatte sie vergebens dem abortus vorzubeugen gesucht. Zu Ende Octobers 1837, drei Wochen nach ihrem letzten Mißfall, wurde ich zu Rath gezogen und reichte ihr, um der Neigung zu abortus zu begegnen, innerhalb vier Wochen

bei homöopathischer Diät 7. Gaben *sepia* (dil. 8), deren günstige Wirkung sich durch das Ausbleiben der Bauchschmerzen zur Menstruationszeit ausdrückte. Anfangs Januars 1838 concipirte sie wieder, und besand sich in den ersten acht Wochen der Schwangerschaft ohne Arzneigebrauch ganz wohl. Nun aber stellten sich die brennenden und abwärts drängenden Leibschmerzen wieder ein; weßhalb ich ihr neben Ruhe und reizloser Diät vom 1. — 9. März fünf Gaben *sepia* (dil. 8), vom 9. — 12. 3 Gaben *crocus* (dil. 2) ohne Besserung, und, als am 13. bei vermehrten Schmerzen einiger Blutabgang aus den Genitalien von der angegebenen Beschaffenheit eintrat, täglich zwei Gaben *secal. corn.* (dil. 2) verordnete. Der letztere blieb hierauf zwei Tage lang aus, kehrte aber am 16. wieder, worauf ich vom 16. — 20. *platina* (dil. 6), anfänglich täglich zu drei, später zu zwei Gaben mit so gutem Erfolge in Anwendung brachte, daß der Blutfluß und die schmerzhaften Empfindungen im Bauche aufhörten, und die Frau, ungeachtet sie sich Geschäften aller Art unterzog, am normalen Ende der Schwangerschaft von einem gesunden Kinde entbunden wurde. —

104. *Sanguifluxus uterinus gravidarum cum incontinentia urinae.* Die 26 Jahre alte, kräftig gebaute und gesund aussehende Frau des Nagelschmieds R. war während der achtzehnwöchentlichen Dauer ihrer fünften Schwangerschaft einem anhaltenden, schmerzlosen Abgange von blutig-seröser Flüssigkeit aus den Geschlechtsheilen unterworfen. Zugleich häufiger Urindrang und Unfähigkeit, den Harn längere Zeit zu halten, mit brennenden und schneidenden Schmerzen bei der Entleerung, durch Bewegung verschlimmert; fester Stuhlgang, mäßiger Appetit, kein Durst, Zusammenziehen und Drücken im Magen, besonders nach kalten Speisen und Getränken, hin- und herziehendes Reißen in den Gliedern, öfters Krämpfe. In ihren früheren Schwangerschaften hatte sie ebenfalls an diesen Beschwerden gelitten. Sie erhielt bei Enthaltung von Kaffee, Wein und Saurem am 24., 26., 28. und 30. März 1837 Abends eine Gabe *coccul.* (dil. 7), worauf der Blutabgang

und die Magenbeschwerden aufhörten. Wegen der Harnbeschwerden wurde innerhalb der nächsten 14 Tage pulsat. (dil. 7) und bryon. (dil. 7) in wiederholten Gaben erfolglos in Anwendung gebracht. Einer längeren Cur wollte sich die Frau nicht unterwerfen.

105. *Metrorrhagia chronica*. Die 36 Jahre alte Frau des Handelsmanns S., dürftig genährt, von guter Constitution, und Mutter mehrerer Kinder, litt seit 22 Tagen an anhaltendem Blutabgange aus der Gebärmutter. Die früher regelmäßige Menstruation war acht Wochen lang vorher ausgeblieben, weshalb sich die Frau für schwanger gehalten hatte. Vor drei Wochen waren an einem auswärtigen Orte, wo sie sich in Handelsgeschäften aufhielt, mehrere Blutcoagula und zugleich flüssiges Blut in beträchtlicher Quantität abgegangen, ohne daß sie gewiß wußte, ob sie abortirt habe, oder nicht. Von jener Zeit an fand ohne Unterbrechung ein bald stärkerer, bald schwächerer Blutfluß aus der Gebärmutter statt, wegen dessen sie von einem Arzte ohne Erfolg mehrere Arzneien erhalten und später auf den Rath desselben viele mit Essig oder Citronensaft versetzte Speisen zu sich genommen hatte. Das abgehende Blut war zähe und schwärzlich; sie hatte keine Schmerzen im Bauche, der weich und an keiner Stelle empfindlich war, fühlte sich aber durch den anhaltenden Blutverlust sehr geschwächt, und konnte seit mehreren Tagen das Bett nicht mehr verlassen; ihr Gesicht war blaß mit blauen Ringen um die Augen, ihr Puls klein und frequent. Die letzten vier Tage brachte sie hier zu, ohne weitere ärztliche Hülfe in Anspruch zu nehmen; des Sauerren hatte sie sich während dieser Zeit enthalten, weil ihr Leiden dadurch nicht gebessert wurde; im Uebrigen hielt sie sich an einfache Kost, und genoß nur hie und da etwas Wein und schwachen Kaffee. Ohne hieran etwas zu ändern, verordnete ich ihr am 23. August 1836 drei Pulver mit *crocus* (dil. 3), Morgens und Abends eines zu nehmen. Am 24. Morgens war der Blutabgang unbedeutender, als während der ganzen Dauer ihres Leidens und

das Blut nicht mehr dick und dunkelroth, sondern fleischwasserartig. Am folgenden Tage hatte derselbe ohne weiteren Arzneigebrauch ganz aufgehört. Nach einem halben Jahre, während welcher Zeit sie dem Landhandel nachgegangen war, erfuhr ich von ihr, daß einige Wochen nach dem Gebrauche der Pulver sich die Menstruation in gewohntem Maße eingestellt und bisher regelmäßig erfolgt sey. —

106. *Metrorrhagia chronica.* Die 36 Jahre alte Frau des Zieglers W., mager und schwächlich, war mehrmals leicht und glücklich niedergekommen, und immer regelmäßig menstruiert gewesen. Nachdem die menses drei Monate lang ausgeblieben waren, erfolgte am 12. September 1836 unter wehenartigen Schmerzen ein starker Blutabgang aus den Geschlechtstheilen mit einzelnen größeren und kleineren Stücken. Da diese nicht genauer untersucht wurden, so blieb es unentschieden, ob eine Schwangerschaft stattgefunden habe, oder nicht. Drei Wochen später, am 4. Oktober, während welcher Zeit ein gleichmäßig anhaltender Blutfluß von schwarzem, zähem und zum Theile geronnenem Blute, ohne Bauch- oder andere Schmerzen vorhanden gewesen war, wurde ich gerufen. Die Frau, die seit zwei Wochen das Bett nicht verlassen hatte, klagte über große Schwäche, Schwindel, Eingenommenheit des Kopfes, Durst, bitteren Geschmack und Appetitlosigkeit; ihre Zunge war weißlich belegt, ihr Gesicht eingefallen, der Puls klein und beschleunigt. Seit zwei Tagen litt sie zugleich an heftigen, bei Nacht sich vermehrenden, einseitigen Zahn- und Kopfschmerzen mit vermehrter Speichel-Absonderung und Backen-Geschwulst. Mehrere Hausmittel, Zimmtinctur, warmer, mit Gewürzen versetzter Wein u. a. hatten nichts gebeffert. In der letzten Zeit beschränkte sich ihre Kost auf etwas Fleischbrühe, Wein mit Wasser und Kaffee. Letzteren verbot ich ihr, und verordnete vier Pulver mit chamom. (dil. 6), Morgens und Abends eines zu nehmen, worauf am 5. Oktober Abnahme, und am 6. Aufhören des Blutflusses erfolgte. Wegen der Zahnschmerzen und Gesichtsgeschwulst erhielt sie noch zwei Gaben mercur. (dil. 4) und wegen der zurückgebliebenen Schwäche einige

Gaßen china (dil. 3) mit so gutem Erfolge, daß sie am 10. October außer einiger Schwäche nichts Krankhaftes mehr empfand, und alle häuslichen Geschäfte besorgen konnte. —

107. *Metrorrhagia chronica*. Die Frau des Drebers R., 47 Jahre alt, schwächlich, und Mutter mehrerer Kinder, litt seit vier Wochen an anhaltendem Gebärmutterblutflusse nach vorherigem $1\frac{1}{2}$ monatlichem Ausbleiben der menses, der bei Nacht und in der Ruhe geringer, durch Bewegung verstärkt wurde. Das Blut schwarz, flüssig, stark und eigenthümlich riechend; hie und da zusammenziehende Bauchschmerzen; Mattigkeit, Eingenommenheit des Kopfes, Appetitlosigkeit, träger Stuhlgang. Verschiedene Hausmittel, Chamillenthee, Zahntinctur u. a. hatten nichts gefruchtet. Secal. corn. (dil. 6) am 9., und dieselbe Gabe, am 11. Februar 1836 gereicht, beseitigte den Blutfluß innerhalb drei Tagen, und einige Wochen später trat die Menstruation regelmäßig ein. Der Genuß von Kaffee und Gewürzen war ihr untersagt worden. —

108. *Metrorrhagia chronica*. Die 26 Jahre alte, gutgebaute, kräftige, gesunde und regelmäßig menstruirte Frau des Bauers L. kam zu Ende Februars 1837 zum dritten Male glücklich in die Wochen. Zwei Monate später, nach ungestörtem Verlaufe des Wochenbettes und bei künstlicher Ernährung des Kindes stellte sich ein Gebärmutterblutfluß ein, der, als ich am 9. Mai gerufen wurde, drei Wochen ohne Unterbrechung angehalten hatte. Das Blut war flüssig, hellroth; keine Schmerzen, mäßiges Schwächegefühl, so daß sie täglich einige Stunden außerhalb des Bettes zubrachte; öfterer Blutandrang gegen den Kopf, Schwindel, Eingenommenheit des Kopfes, Blässe, mit Röthe des Gesichtes wechselnd, Herzklopfen; Appetit gering; ziemlich viel Durst, Stuhlgang regelmäßig. Sie hatte nichts Arzneiliches gebraucht, und in Betreff der Diät durfte nur der Genuß des Kaffees untersagt werden. Nach einer Gabe sabina (dil. 2) trat Verminderung, und nach zweimaliger, täglicher Wiederholung derselben gänzliches Aufhören des Blutflusses und der Blutwallungen ein. —

109. *Metrorrhagia chronica.* Die 36 Jahre alte Frau des Küfers M., hager, schwächlich und von übelm Aussehen, Mutter mehrerer Kinder, litt seit drei Monaten mit kurzen Unterbrechungen an bald schwärzlichem, bald hellrothem, flüssigem Blutabgange aus der Gebärmutter. Ihre Menstruation war früher schon unregelmäßig, einige Tage zu früh und acht bis zehn Tage anhaltend gewesen. Einige Arzneien aus der Apotheke, theils von allopathischer Zusammensetzung, theils *secale corn.* in kleiner Gabe enthaltend, hatten nichts gefruchtet. Auf *sabina* (dil. 6) am 19., 20., 21. und 22. März 1836 gerichtet, schien sich der Blutfluß zu vermindern, zwei Gaben *china* (dil. 6) bewirkten keine weitere Veränderung, dagegen hörte er nach einer am 26. März gerichteten Gabe *crocus* (dil. 3) ganz auf. Während der allopathischen und homöopathischen Behandlung hatte sie die gleiche Diät beobachtet.

110. *Metrorrhagia chronica.* Die Frau des Wehgers B., 32 Jahre alt, gut constitutionirt, aber kinderlos, war in Folge mehrjähriger Unregelmäßigkeit der Menstruation sehr von Kräften gekommen und abgemagert. Alle vier Wochen drei bis vier Tage lang sehr profuser, schwarzrother und flüssiger Blutabgang mit drückenden und wehenartigen Schmerzen im Unterleibe; Stuhlverstopfung und drückendem Schmerzen im Hinterhaupte; nachher bis zur nächsten Regelzeit anhaltender Abgang von wässrigem Blute gleich bei Tag und Nacht. So war die Frau während des letzten zwei Jahre einem ununterbrochenen, bald stärkeren, bald schwächeren Blutverluste unterworfen. Längere Zeit fortgesetzte allopathische Behandlung von verschiedenen Ärzten war ohne Erfolg geblieben. Auf *secale corn.* (dil. 6), am 8. und 12. April 1836 bei homöopathischer Diät gerichtet, trat zwar zur gewöhnlichen Zeit, am 13. April, der verstärkte Blutfluß ein, hörte aber schon nach fünf Tagen wieder auf. Sie blieb nun, ohne weiteren Arzneigebrauch bis zum 12. Mai von allem Blutverluste frei, wo die Menstruation weniger stark, als früher, eintrat, und nur drei Tage anhielt. Wegen Stuhlverstopfung und zusammenziehender, besonders Morgens

eintretender Magenschmerzen erhielt sie noch einige Gaben *nux vom.* (dil. 6), worauf sich auch diese Beschwerden verloren. Ich brachte in Erfahrung, daß die menses nachher noch zweimal regelmäßig und ohne Beschwerden sich einstellten, und ohne Zweifel war dieß auch später der Fall, weil ich außerdem gewiß wieder benachrichtigt worden wäre. —

111. *Menstruatio dolorifica.* Die Tochter des Wortenmachers H., 24 Jahre alt, eher schwächlich als kräftig gebaut, war von ihrem 16. Lebensjahre an zwei Jahre lang regelmäßig und ohne Schmerzen menstruirt. Von jener Zeit an stellten sich ohne bewusste Veranlassung jedesmal einige Stunden nach dem Eintritte der menses kramphafte, außerordentlich heftige, vorübergehende Bewußtlosigkeit, verursachende, vier bis sechs Stunden anhaltende, von Kältegefühl, öfterem Schauern und vergeblichem Brechwürgen oder wäßrigem Erbrechen begleitete, und durch äußeren Druck sich vermehrende Schmerzen im Unterleibe ein. Während der Dauer derselben war der Monatsfluß sparsam und wäßrig, nach ihrem Aufhören aber stark, mit Abgang von rothem, flüssigem Blute; er hielt vier bis sechs Tage an und trat dann um einige Tage, öfters um einige Wochen zu spät ein. Der Stuhlgang unregelmäßig, halb verstopft, bald durchfällig. Außerdem alles normal. Sie litt nie an Krämpfe. Nachdem sie ohne Erfolg vieles gebraucht, und mehrere allopathische Curen durchgemacht hatte, erhielt sie vom 12. Jan. 1837 an, vier Tage vor dem normalen Termin der Menstruation, über den anderen Tag, pulsant. (dil. 7). Diese trat hierauf am 22. Januar, um sechs Tage zu spät, aber gleich von Anfang an sehr profus ein, und verlief ohne Schmerzen und Erbrechen, nur von einiger Uebelkeit begleitet, war übrigens in Beziehung auf Dauer, Qualität und Quantität des abgehenden Blutes, wie früher beschaffen. Dasselbe Mittel wurde zur Voricht noch zweimal, jedesmal einige Tage vor der nächsten Regelzeit in Anwendung gebracht, worauf das Mädchen bis zum September 1837 von ihrem Leiden gänzlich verschont blieb. Als sich dasselbe zu Anfang des genannten

Moats wieder einstellte, erhielt sie abermals pulsat. in der angeführten Gabe, jedoch, ohne daß dadurch die Wiederkehr desselben zur nächsten Menstruationszeit verhindert wurde. Dagegen blieb es auf den Gebrauch einer aus der Apotheke verordneten Auflösung des extract. pulsat. (gr. j; aq. dest. Zij), täglich zu einem Kaffeelöffel, aus, und kehrte seitdem nicht wieder. Homöopathische Diät beobachtete sie nur während des Arzneigebrauches. —

112. Dysmenorrhoea. Die Frau des Kaufmanns L., 26 Jahre alt, sensibel, übrigens von gesundem Aussehen und ziemlich kräftiger Constitution, seit acht Jahren verheirathet, aber kinderlos. Einige Stunden nach dem Eintritte der sehr sparsamen und um acht bis vierzehn Tage zu spät erscheinenden Menstruation heftige, krampfartige, vier bis fünf Stunden lang anhaltende Schmerzen im Unterleibe, öfters mit Würgen und Erbrechen von Galle und Schleim. Die Veranlassung dazu gab eine vor ihrer Verheirathung während des vorher schmerzlosen Monatsflusses stattgehabte Erkältung. Seitdem litt sie auch in den Zwischenzeiten an verschiedenen anderen Beschwerden, öfterem Schwindel, Engenommenheit des Kopfes, Ohrensausen, vorübergehenden Schmerzen auf der Brust, Herz klopfen, Gefühl von Druck und Vollsichn im Magen und Neigung zu Verstopfung. Im Laufe der letzten acht Jahre hatte sie sich mehrjähriger Curen von verschiedenen Aerzten unterzogen und mehrere Bäder ohne Erfolg besucht. Schon nach zwei, am 2. und 4. Februar 1835 bei homöopathischer Diät gereichte Gaben von *sil.* blieben bei der am 6. in etwas stärkerem Maasse, als früher, erscheinenden Menstruation die Schmerzen ganz aus. Sie befand sich hiebei ohne allen Arzneigebrauch ein halbes Jahr lang auch in Beziehung auf ihre anderen Beschwerden besser, als je zuvor. Die Regeln traten zwar immer um mehrere Tage zu spät und sparsam, aber ohne Schmerzen ein, als auf einmal zu Ende Juli 1835 ohne nachweisbare Veranlassung am ersten Tage der Menstruation heftige, krampfartige, durch jeden Genuß von Speise erhöhte, im Rücken sich bewegende Schmerzen im Magen erschienen, welche durch nach

zwar gemindert, aber nicht gehoben wurden und später, wie früher die Unterleibschmerzen zur Regelzeit, bald stärker, bald schwächer wiederkehrten. Auch in den Zwischenzeiten gestaltete sich das Befinden der Frau wieder weniger gut, bis dieselbe im Januar 1837 in ein schleichendes, gastrisch-mucosales, mit mancherlei krampfhaften Zufällen verbundenes Fieber versiel, das sich bei abwechselnder Verschlimmerung und Besserung sehr in die Länge zog. Während des Verlaufs desselben gesellten sich zu der in Beziehung auf Qualität und Quantität unveränderten Menstruation wieder die alten Unterleibschmerzen, und konnten weder durch *nux vom.*, noch durch einige andere Mittel beseitigt werden. Dagegen blieb das Magenleiden aus, und auch im Uebrigen befand sich die Frau gut. —

113. Menstruatio dolorifica et prosopalgia.

Dieser Fall betraf die unverheirathete, 28 Jahre alte, zartgebauete, sehr sensible und zu Krämpfen geneigte G., welche seit zehn Jahren an den ersten Tagen der Menstruation bei sehr profussem, acht bis zehn Tage anhaltendem, theils flüssigem, theils coagulirtem Blutabgange an den heftigsten, brennenden und zusammenziehenden, öfters mit vorübergehendem Phantasiren, Bewusstlosigkeit und tonischen Krämpfen in den Extremitäten verbundenen Unterleibschmerzen litt. Nachher war sie längere Zeit geschwächt, angegriffen, verstimmt und zum Weinen geneigt. In den Zwischenzeiten war ihr Befinden, zufällige Unpäßlichkeiten und einen fast anhaltenden, fixen, keine Berührung ertragenden Wundheitschmerz unter den kurzen Rippen der linken Seite abgerechnet, erträglich. Der Stuhlgang und Appetit normal. Sie hatte sich ihr Uebel durch eine Erkältung nach starken Fröhen beim Tanzen zur Zeit der Menstruation zugezogen. Alles, was sie schon gegen dasselbe gebraucht hatte, war ohne Erfolg geblieben. Ich verordnete ihr, ohne an ihrer der homöopathischen Cur entsprechenden Lebensweise etwas zu ändern, einige Tage vor dem ausnahmslichen Eintritte der menses, am 10., 11. und 12. Sept. 1835 eine Gabe *nux vom.* (dil. 24). Die Regeln traten hierauf am 13. Sept., wie gewöhnlich, stark aber ohne alle Bandschmerzen

ein, und die Patientin glaubte sich bereits von ihrem langjährigen Leiden befreit, als sie am sechsten Tage der menses, als dieselben bereits im Abnehmen begriffen waren, von lebhaften, der Forthergill'schen Prosopalgie ähnlichen, reissenden, zerrenden und bohrenden Schmerzen der rechten Seite des Gesichts und der Schläfengegend befallen wurde, welche durch ihre Heftigkeit gleich den früheren Unterleibschmerzen vorübergehende Besinnungslosigkeit und krampfartige Verdrehungen der Arme und Beine veranlassten, und unter unregelmäßigen Remissionen und Exacerbationen zwei Tage lang anhielten. Nachher blieben die afficirten Theile, besonders die Schläfengegend, ohne geschwollen zu seyn, mehrere Tage lang gegen die leiseste Berührung empfindlich. Obgleich bei ihrer späteren Wiederkehr mehrere Mittel, namentlich bellad., eine Linderung und Abkürzung der Dauer derselben zu bewirken schienen, so wurde doch die Erneuerung derselben, welche bald vor, bald während, bald nach der Menstruation stattfand, durch mehrere den Krankheits-Erscheinungen entsprechend gewählte, jedesmal einige Tage vor dem bevorstehenden Eintritte der Monatszeit gereichte Mittel (arsen., veratr., bellad., capsaic., sepia, phosphor., calcar.) nicht verhütet, bis am 22. August 1836, dem zweiten Tage der Menstruation, nachdem die Schmerzen wieder drei Tage angehalten hatten, nux vom. (dil. 9) gegeben, und einige Tage vor dem nächsten Eintritte der Menstruation zweimal wiederholt wurde, worauf die Schmerzen $\frac{1}{4}$ Jahre lang ausblieben. Während dieser Zeit machte sich, was früher nicht der Fall gewesen war, zur Zeit der immer noch profusen und lang dauernden, übrigens beschwerdelosen Catamenien eine Neigung zu Diarrhö bemerklich, welche, ohne das Wohlbefinden der Dame bedeutend zu beeinträchtigen, gewöhnlich vier bis sechs Tage anhielt. Im December 1837 stellten sich die Gesichtschmerzen in Verbindung mit Zahnschmerzen in Folge einer Erkältung in geringerem Grade, als früher, wieder ein, wichen aber bald der wiederholten Anwendung der nux vom. Der Wundheitschmerz der linken Seite, der unabhängig von den übrigen Affectionen zu bestehen schien, setzte auf

die Anwendung der pulsat. (dil. 7) Wochen und Monate lang aus und wurde, so oft er wiederkehrte, in kurzer Zeit durch dieses Mittel beschwichtigt. —

114. *Affectio spasmodica, menstrualis.* Die gut constitutionirte, mäßig genährte, sensible und 29 Jahre alte Frau des Handwerkers H., die in neunjähriger Ehe vier Kinder, das letzte vor einem Jahre, geboren hatte, brachte seit mehreren Jahren, vor dem Eintritte der menses, fünf bis sechs Nächte wegen unwillkürlichen, krampfhaften, sehr ermüdenden und bis zum Morgen anhaltenden Dehnens und Streckens der Glieder und Sitzgefühls, schlaflos hin. Zur Zeit der um zwei bis drei Tage zu früh eintretenden, sparsamen und drei bis vier Tage mit Unterbrechungen anhaltenden Menstruation Mangel an Appetit, Ekel vor allen Speisen, Uebelfeit und hartnäckige Stuhlverstopfung. Am ersten Tage derselben nicht sehr schmerzhaft Krämpfe im Bauche, einige Tage vor und nach derselben milder fluor albus. In unregelmäßigen, halb mehrtägigen, halb mehrwöchentlichen Perioden, gewöhnlich in Folge einer Gemüthsbewegung Anfälle von Athembecungung und Herzflopfen; nach denselben krankhaft gesteigerter Appetit, wahrer bulimus. In allen Wochenbetten Friesel; keine vorausgegangene Kräge. Sie hatte vieles, namentlich die gewöhnlichen antihysterica ohne Erfolg gebraucht. Ich ließ sie homöopathische Diät beobachten, und vom 5. bis 30. April 1837 acht Gaben sulph. (dil. 1) nehmen. Es kehrten aber vor und bei der am 1. Mai eingetretenen Menstruation alle früheren Zufälle wieder. Vom 4. bis 22. Mai jeden dritten Tag sepia (dil. 7.) Am 24., um vier Tage zu früh, Wiedereintritt der Menstruation, in stärkerem Maße, als früher und ohne alle Beschwerden, den fluor albus ausgenommen. Das Dehnen und Strecken der Glieder, die Sige, Schlaflosigkeit, der Mangel an Appetit, die Uebelfeiten waren gänzlich ausgeblieben. Der Gebrauch der sepia wurde zur Vorsicht noch vier Wochen lang fortgesetzt, worauf bei der nächsten Monatszeit auch der fluor albus nicht wiederkehrte. Die Brustkrämpfe

hatten sich während der ganzen Cur nicht eingestellt. Nach einem vollen Jahre erfuhr ich bei zufälligem Zusammentreffen mit der Frau, daß unterdessen bei ihr alles gut geblieben sey. —

13) Bleichsucht.

115. Erster Fall. Die gut constitutionirte und früher gesund gewesene, 22 Jahre alte Tochter des Handelsmanns R. hatte seit einem halben Jahre alle Zeichen der ausgebildeten Bleichsucht an sich; Mattigkeit, Herzklopfen, Kurzatmigkeit, bleiches Gesicht u. s. w.; die Regeln sparsam, wässerig, um sechs bis acht Tage zu spät, mit vorübergehendem und nachfolgendem, milbem fluor albus. Zugleich an beiden Seiten unter den kurzen Rippen ein dumpfer Schmerz, der durch Zusammenrücken mit den Händen vermindert wurde. Bei mäßiger Bewegung befand sie sich besser, als in der Ruhe. Träger Stuhlgang. Sie verbrauchte bei Enthaltung von Saurern, Kaffee und Gewürzen vom 2. bis 17. Januar 1837 einen Scrupel von der aus der Apotheke verordneten und mit destillirtem Wasser verdünnten Klapproth'schen Eisentinctur ohne Erfolg und erhielt nun über den anderen Tag eine Gabe pulsat. (dil. 7). Am 23. Januar traten, nur um einen Tag zu spät, die Regeln in stärkerem Maasse, als früher, ein und alle Beschwerden verminderten sich von Tag zu Tag, so daß das Mädchen zu Anfang des folgenden Monats als geheilt aus der Cur entlassen werden konnte. Einige Monate später erfuhr ich von ihr, daß die bleichsüchtigen Zufälle gänzlich ausgeblieben seyen, daß aber immer noch vor und nach der sparsamen, jedoch nur um zwei bis drei Tage verspäteten Menstruation einige Tage lang fluor albus vorhanden sey, wegen dessen sie jedoch nichts gebrauchen wollte. —

116. Zweiter Fall. Die 18 Jahre alte Tochter des Rothgerbers G. von R., mittlerer GröÙe, mäßig genährt und früher gesund, hatte seit drei Monaten ihre im 16. Lebensjahre zum ersten

Male erscheinenden, später aber immer um zehn bis zwölf Tage verspäteten, sehr sparsamen menses nicht mehr gehabt. Seitdem klagte sie über anhaltende, zu allen Geschäften unfähig machende Mattigkeit, Kurzatmigkeit und Herzklopfen bei jeder kleinen Bewegung, öfteren Schwindel mit Gesichtsvorbunklung, Schläfrigkeit bei Tage, und häufiges Frösteln. Dabei bleiches, wachsartiges Gesicht, blasse Lippen, blaue Ringe um die Augen, kalte, farblose Hände. Der Schlaf, Appetit und Stuhlgang normal. Keine vorhergegangene Kräfte. Saures, Wein, Kaffee und Gewürze wurden ihr verboten, und vom 19. September 1836 an alle zwei Tage puls. (dil. 8) zu nehmen verordnet. Nach zehn Tagen keine Veränderung; auch drei innerhalb zwölf Tagen verbrauchte Gaben lycopod. (dil. 6) besserten nichts. Dagegen stellte sich nach zwei über den anderen Tag genommenen Gaben calcar. (dil. 6) die Menstruation und zugleich sichtliche Besserung aller Zufälle ein. Das Mittel wurde noch drei Wochen lang, jeden dritten Tag eine Gabe, fortgebraucht, worauf alle Symptome der Bleichsucht gehoben waren, und später bei gewohnter Lebensweise nicht wiederkehrten. Die Regeln blieben, wie vorher, sparsam und um mehrere Tage verspätet; das Mädchen wollte sich aber deshalb keiner längeren Cur unterwerfen. —

117. Dritter Fall. Die früher gesunde und gut gebaute, 17 Jahre alte Tochter des Buchbinders K. war im Februar und März 1837 wegen der Bleichsucht von einem Arzte längere Zeit mit Eisenmitteln, namentlich Eisenpulvern behandelt und von den lästigsten Zufällen dieser Krankheit befreit worden. Als Reste derselben war einige Mattigkeit und Herzklopfen bei Bewegung, und ein um zwei bis drei Wochen zu spätes Eintreten der in Beziehung auf Qualität und Quantität normalen Menstruation zurückgeblieben. Am Ende der Cur entwickelten sich folgende Beschwerden, wegen welcher ich am 25. Juni 1837 nach dreimonatlicher Dauer derselben zu Rath gezogen wurde: heftiges, $\frac{1}{2}$ bis $\frac{1}{2}$ Stunde anhaltendes, geschmack- und geruchloses Aufstossen mit starkem Magendrücken, das nöthigte, sich zusammen zu krümmen; anfänglich täglich drei bis vier,

seit einigen Wochen aber zehn bis zwölf solcher Anfälle, am stärksten nach dem Genuße von Speisen; zugleich einige Uebelfeit und Neigung zum Erbrechen ohne wirkliches Erbrechen, und öfters betäubende Kopfschmerzen an der Stirne, Schlaf, Appetit, Stuhlgang regelmäßig. Chamillenthee und einige andere Hausmittel hatten nichts gestruftet. Ihre Lebensweise war von der Art, daß dieselbe nicht abgeändert werden durfte. Sie erhielt vom 25. Juni bis 3. Juli 1837 sechs Pulver mit *nux vom.* (dil. 6) ohne Erfolg; vom 5.—11. Juli vier Gaben *pulsat.* (dil. 6), worauf schon nach der ersten das Ausstoßen und Magenbräusen, und nach den folgenden auch die Mattigkeit, das Herzklopfen und die Kopfschmerzen sich bis auf die letzte Spur verloren. —

14) Krankhafte Zustände Schwangerer und Gebärender.

118. *Hemeralopia gravidae.* Die Frau des Handelsmanns Sch., 28 Jahre alt, gracil und zart gebaut, im siebenten Monate schwanger, litt, als ich am 28. März 1836 zu ihr gerufen wurde, seit 14 Tagen an Nachtblindheit. Morgens, zur Zeit der ersten Dämmerung, wo man bei ungetrübtem Sehvermögen jeden Gegenstand schon deutlich wahrnimmt, war alles schwarz vor ihren Augen, so daß sie keinen Gegenstand unterscheiden konnte. Bei allmählig zunehmender Tageshelle bemerkte sie als Hinderniß des Sehens eine große schwarze Scheibe, wie es ihr vorkam, in der Entfernung von einigen Zollen vom Angesichte, über deren äußeren Rand hinweg sie alles außerhalb des Umfangs derselben Befindliche, z. B. von einem Körper mit vorherrschender Längendimension das untere und obere Ende, von Bäumen den Gipfel und unteren Theil des Stammes, von Häusern den First, das untere Stockwerk und beide Seiten u. s. w. vollkommen deutlich, aber alle von der Scheibe bedeckten Gegenstände gar nicht wahrnahm. In dem Verhältnisse, als das Tageslicht zunahm, schien sich ihr diese zu verkleinern, und in

demselben Verhältnisse wurden ihr ihre Umgebungen sichtbarer, bis endlich bei vollem Tageslichte die Scheibe, welche ihr nur noch als ein schwarzer Punct erschienen war, ganz verschwand, und dadurch jedes Hinderniß des Sehens bis zum Eintritte der Abenddämmerung für sie beseitigt war. Mit dem Untergange der Sonne erschien wieder ein schmaler Punct vor ihren Augen, der sich mit zunehmender Dunkelheit allmählig vergrößerte, und als schwarze Scheibe nach und nach alle Gegenstände verdeckte. Beim Kerzenlichte sah sie, wenn sie demselben zugekehrt war, das in der Nähe desselben Befindliche deutlich; wenn sie ihm aber den Rücken zuehrte, so nahm sie auch die von demselben beleuchteten Dinge nicht wahr. Im Mondscheine hatte die schwarze Scheibe einen so großen Umfang, daß sie über den oberen Rand derselben hinweg zwar den Mond und Sternenhimmel, aber Bäume und Häuser nicht mehr sehen konnte. Oefters kam es ihr vor, als habe dieselbe in ihrer Mitte eine runde Oeffnung von einigen Zollen im Durchmesser, durch welche sie das Licht und alle der Oeffnung entsprechenden Gegenstände deutlich bemerkte, welche sich aber gewöhnlich schon nach einigen Minuten wieder schloß. Eine bestimmte Ursache dieses Augenleidens konnte nicht ausgemittelt werden. An den Augen selbst war durchaus nichts Krankhaftes zu bemerken; sie waren nicht geröthet, die Pupillen vollkommen schwarz, die Bewegungen der Iris nicht beeinträchtigt, auch wurden keine Schmerzen, weder in den Augen noch im Kopfe empfunden. Der Stuhlgang und alle übrigen Functionen waren geregelt. Sie hatte seit ihrer Blindheit nie an einer bedeutenden Krankheit, namentlich nicht an Krätze gelitten, und sich auch während ihrer Schwangerschaft, bis sie von ihrem gegenwärtigen Uebel befallen wurde, wohl befunden. Dasselbe für eine consensuelle, durch die Schwangerschaft bedingte Nervenaffection haltend, verordnete ich aus der Apotheke tinct. bellad. gutt. j, aq. dest. ℥iij, wovon die Patientin am 28. März Vormittags einen Kaffeelöffel voll nahm. Schon am Abende desselben Tages stellte sich das Uebel nicht mehr ein; doch ließ ich sie zur Vorsicht, ohne daß dasselbe

wiederkehrte, an den zwei nächsten Tagen Morgens noch einen Kaffeelöffel von den Tropfen nehmen. Ihre Lebensweise war nicht verändert worden. —

119. *Vomitus gravidarum*. Zwei Gaben *nux vom.* (dil. 6), am 12. und 13. April 1836 gereicht, beseitigten dieses lästige Uebel bei der 28 Jahre alten, im zweiten Monate der Schwangerschaft befindlichen Frau des Handelsmanns E. innerhalb weniger Tage, während sie dasselbe in ihren früheren Schwangerschaften nie vor dem vierten oder fünften Monate verloren hatte. —

120. *Vomitus gravidarum*. Frau H. (s. S. 126) litt in den ersten drei Monaten ihrer Schwangerschaft jeden Morgen an angreifendem, meist vergeblichem, hier und da Schleim und Galle ausstossendem Brechwürgen. Am 9. August 1836 erhielt sie, nachdem ich ihr Kaffee, Saurer und Gewürze verboten hatte, Abends vor Schlafenszeit *nux vom.* (dil. 12). Am folgenden Morgen stellte sich das Brechwürgen zwar wieder ein, aber weniger heftig und anhaltend, als bisher. Sie erhielt Abends das gleiche Mittel in derselben Gabe mit dem Erfolge, daß am folgenden Tage und während des übrigen Verlaufs der Schwangerschaft, wo sie keine besondere Diät beobachtete, das Uebel nicht mehr eintrat. —

121. *Gastrodynia gravidarum*. Die gesunde, gutgebaute und mäßig genährte Frau des Kaufmanns L., 31 Jahre alt, im siebenten Monate der Schwangerschaft, wurde seit vier Wochen täglich Morgens um 2 oder 3 Uhr durch einen lästigen, spannenden und stechenden Schmerz in der epigastrischen Gegend im Schlafe gestört, der durch Aufstehen vom Bette und Herumgehen im Zimmer vermindert, durch Niederliegen vermehrt wurde, und Vormittags gegen 8 oder 9 Uhr aufhörte, um in der folgenden Nacht wiederzukehren. Alles Uebrige war normal. *Nux vom.* (dil. 9) am 8. und 9. Februar 1836 Abends, nach Untersagung von Kaffee und Gewürzen, gereicht bewirkte keine Veränderung, dagegen traten die Schmerzen nach einer am 10. Abends genommenen Gabe pulsat.

(dil. 7) am 11. Morgens, heftiger als je ein, blieben aber ohne Wiederholung des Mittels von nun an ganz und für immer aus.

122. *Gastrodynia gravidæ*. Die 29 Jahre alte, gesunde und vollsaftige Frau des Müllers R. im dritten Monate schwanger, klagte seit drei Wochen über anhaltendes Brennen im Magen mit Mangel an Appetit, bitterem Geschmack, weißbelegter Zunge, Störungen, besonders nach dem Essen wiederkehrenden Uebelfeiten, Neigung zum Erbrechen und Stuhlverstopfung. Im Bette und in der Ruhe war es ihr besser, als bei Tag und bei Bewegung. Der Genuß von Kaffee und Wein wurde ihr untersagt, und nur vom. (dil. 6), am 9. und 10. Mai 1836 Abends zu nehmen, verordnet. Am 10. trat Besserung, am 11. gänzliches Aufhören aller Zufälle ein. Vier Monate später, im siebenten Monate ihrer Schwangerschaft, klagte sie über starken Schwindel, besonders im Sitzen, mit Eingenommenheit des Kopfes, bitterem Geschmack und Brechreiz bei regelmäßigem Stuhlgange und über krampfartige, wandernde Schmerzen im Bauche und Schlaflosigkeit wegen Hitzegefühls am ganzen Körper. Drei Pulver mit pulsat. (dil. 7) hoben innerhalb drei Tagen alle Beschwerden, nachdem dieselben mehrere Wochen angehalten hatten. —

123. *Gastrodynia gravidæ c. spasmodicis digitorum*. Die im sechsten Monate schwangere, blutrig genährte und schwächliche Frau des Tagelöhners R., 36 Jahre alt, war vier Wochen lang mit bei Tage anhaltenden, brennenden, nach jedem Essen sich vermehrenden Schmerzen in der Herzgrubengegend behaftet, an deren Stelle bei Nacht im Bette schmerzhaftes, am Schläfe hindernde, tonische Krämpfe in den Fingern und Vorderarmen traten. Zugleich Angegriffenseyn, bedeutendes Schwächegefühl, Appetitlosigkeit und Stuhlverstopfung. Auf arsen. (dil. 12), am 8., 9. und 10. Mai 1836 gereicht, verloren sich die Schmerzen in der Magengegend beinahe ganz, und statt der Krämpfe in den Fingern stellte sich nächtliches Reißen in den Füßen ein. Eine Gabe phosphor.

(dil. 12) am 11. Mai beseitigte die Schmerzen und übrigen Anfälle dauerhaft. Die Diät war nicht verändert worden. —

124. *Dolor fixus in utero gravidæ.* Ein fixer, im achten Monate der Schwangerschaft der S. 169 erwähnten Frau Sch. eingetretener, und ihrer Angabe nach wie von einem Geschwür herrührender, durch äußeren Druck und Liegen auf der rechten Seite sich vermehrender Schmerz in der Gegend der gewöhnlichen Insertionsstelle der placenta wurde, nachdem er drei Wochen bestanden hatte und mit Einreiben von spir. vin. camph. vergebens bekämpft worden war, durch acht innerhalb vier Tagen, vom 23. — 27. Mai 1837 verbrauchte Gaben pulsati. (dil. 6) ohne Beobachtung einer besonderen Diät gehoben. —

125. *Hysteralgia cum dysuria gravidæ.* Die Frau des Kaufmanns G., 28 J. alt und harter Constitution, wurde vom Anfange ihrer jetzt fünfsmonatlichen Schwangerschaft an alle paar Tage plötzlich von schmerzhaften, zum Aufschreien nöthigenden, sich mehrmals schnell hintereinander wiederholenden Stichen tief im Unterleibe befallen, welche nach ein bis zweistündigen Anhalten bei Tag und Nacht, in der Ruhe und bei Bewegung, ohne alle Veranlassung wiederkehrten. Außerdem, aber unabhängig von jenen Schmerzen, war häufiger Harndrang mit geringem Abgange und Brennen in der Harnröhre vorhanden. Im Uebrigen fühlte sie sich wohl. In der Meinung, einem solchen von der Schwangerschaft abhängenden Uebel sey nicht abzuhelfen, hatte sie bisher, so ästig es ihr auch gewesen war, nichts gegen dasselbe gebraucht. Ich verordnete ihr bei reizloser Diät am 2. Juni 1837. sepia (dil. 7), ohne daß auf diese und eine zweite am 4. Juni gereichte Gabe dieses Mittels Besserung eintrat. Dagegen blieben die Schmerzen und der Uebrigang auf zwei, am 5. und 6. Juni genommene Gaben pulsati (dil. 7) ganz und für immer aus. —

126. *Incontinentia urinae cum affectione paralytica gravidæ.* Die Frau des Adolphus G., 36 Jahre alt, gut gebaut, dürftig genährt und von etwas coarctirtem

Aussehen, im sechsten Monate zum fünftenmale schwanger, litt seit 16—18 Wochen an gänzlicher Unfähigkeit, den Urin zu halten, der ununterbrochen tropfenweise abgieng. Zugleich Brennen in der Kreuzgegend, Neigung zu Verstopfung und lähmungsartige Schwäche des linken Armes und Fußes mit Kälte und Taubheitsgefühl, jedoch ohne daß der Gebrauch dieser Glieder ganz aufgehoben war. Appetit, Verdauung und übrige Functionen normal. In ihren vorangegangenen Schwangerschaften hatte sie gleichfalls an incontinentia urinae gelitten. In Betreff der Diät durfte nur der Kaffee untersagt werden. Eine Auflösung von extr. pulsat. (gr. j in einigen Unzen Wassers) Eßlöffelweise genommen, fruchtete nichts; dagegen verschwanden sämmtliche Zufälle und zwar zuerst die lähmungsartige Schwäche der Extremitäten, nachher die Unfähigkeit, den Urin zu halten, auf den innerhalb sechs Tagen, vom 2.—8. April 1837, sechsmal wiederholten Gebrauch von rhua (dil. 6) bis auf die letzte Spur, ohne im weiteren Verlaufe der Schwangerschaft wieder zu kehren. —

127. *Dolores ad partum tardiores.* Bei der S. 126. angeführten Frau des Kaufmanns S. nahm, nachdem sie sich während der Schwangerschaft stets wohl befunden hatte, die Geburt am 3. Okt. 1835 Morgens ihren Anfang. Die Wehen aber waren schwach, wiederholten sich nur nach längeren Intervallen und giengen schnell vorüber, so daß die Geburt sehr langsam vorrückte und der Muttermund nach acht Stunden kaum anfieng, sich zu öffnen. Die früher, vor zwei Jahren erfolgte Geburt war rasch von statten gegangen. Ich verordnete secal. corn. (dil. 6). Ungefähr zehn Minuten nach genommenem Mittel traten schnell aufeinanderfolgende Wehen ein, und nach einer halben Stunde war die Geburt beendet. Bei der zweiten Niederkunft dieser Frau am 28. December 1836 hatte dasselbe Mittel (dil. 3) unter den gleichen Umständen denselben Erfolg. —

128. *Dolores ad partum deficientes.* Bei der 32. Jahre alten, gutgebaueten, kräftigen und gesunden Frau des

Handelsmanns Sch. stellten sich am 16. März 1836 Abends in der vierzigsten Woche der Schwangerschaft starke Wehen ein und der Muttermund öffnete sich bis zum Umfange eines Thalers; aber nach einer Stunde hörten dieselben plötzlich auf, und die Geburt machte keine weiteren Fortschritte. Am folgenden Morgen, nachdem der Gebrauch von Chamillenthee ohne Wirkung geblieben war, wurde ich gerufen und gab ihr drei Pulver mit secal. corn. (dil. 12), halbstündig zu nehmen. Da sich hierauf nichts änderte, erhielt sie gegen Mittag eine Gabe desselben Mittels in der dritten Verabreichung, worauf schon nach zehn Minuten regelmäßige Wehen eintraten, und die Geburt ohne weiteren Stillstand vor sich ging. —

129. *Dolores ad partum spurii.* Die am normalen Ende der Schwangerschaft der gutgebauten, mageren, aber gesunden Frau des Wirthes B. am 19. August 1835 Abends eingetretenen, ziemlich starken Wehen waren allmählig schwächer und seltener geworden, und zuletzt in krampfartige, an verschiedenen Stellen des Unterleibes erscheinende Schmerzen übergegangen, so daß das Geburtsgeschäft gänzlich stille stand, und der bis zur Größe eines Zwölffkreuzerstücks erweiterte Muttermund innerhalb der letzten zehn Stunden keine weitere Veränderung erlitt. Durch ein Pulver mit pulsat. (dil. 7) wurden bald kräftige Wehen hervorgerufen, und nach dreiviertel Stunden war die Geburt glücklich vollendet. —

130. *Dolores ad partum spurii vehementes.* Die Frau des Luchhändlers B., 28 Jahre alt, gesund und gutgebaut, hatte bei ihrer vierten Niederkunft, am 25. Januar 1837, sehr schmerzhaft und unwirksame Wehen, weshalb ich ihr 36 Stunden nach dem Anfange des Geburtsgeschäftes, bei kaum geöffnetem Muttermunde vier Pulver mit secal. corn. (dil. 4), viertelstündlich zu nehmen verordnete. Schon nach dem zweiten Pulver wurden die Wehen weniger schmerzhaft und kräftiger, und die Geburt gieng nun rasch von statten. —

131. *Dolores ad partum spurii vehementes.* Die 39jährige Frau des Handelsmanns S., von guter aber

die Anwendung der pulsat. (dil. 7) Wochen und Monate lang aus und wurde, so oft er wiederkehrte, in kurzer Zeit durch dieses Mittel beschwichtigt. —

114. *Affectio spasmodica, menstrualis.* Die gut constitutionirte, mäßig genährte, sensible und 29 Jahre alte Frau des Handwerkers G., die in neunjähriger Ehe vier Kinder, das letzte vor einem Jahre, geboren hatte, brachte seit mehreren Jahren, vor dem Eintritte der menses, fünf bis sechs Nächte wegen unwillkürlichen, krampfhaften, sehr ermüdenden und bis zum Morgen anhaltenden Dehnens und Streckens der Glieder und Sitzgefühls, schlaflos hin. Zur Zeit der um zwei bis drei Tage zu früh eintretenden, sparsamen und drei bis vier Tage mit Unterbrechungen anhaltenden Menstruation Mangel an Appetit, Ekel vor allen Speisen, Uebelfeit und hartnäckige Stuhlverstopfung. Am ersten Tage derselben nicht sehr schmerzhaft Krämpfe im Bauche, einige Tage vor und nach derselben milder fluor albus. In unregelmäßigen, halb mehrtägigen, halb mehrwöchentlichen Perioden, gewöhnlich in Folge einer Gemüthsbewegung Anfälle von Athembeugung und Herzflopfen; nach denselben krankhaft gesteigerter Appetit, wahrer bulimus. In allen Wochenbetten Friesel; keine vorausgegangene Kräge. Sie hatte vieles, namentlich die gewöhnlichen antihysterica ohne Erfolg gebraucht. Ich ließ sie homöopathische Diät beobachten, und vom 5. bis 30. April 1837 acht Gaben sulph. (dil. 1) nehmen. Es kehrten aber vor und bei der am 1. Mai eingetretenen Menstruation alle früheren Zufälle wieder. Vom 4. bis 22. Mai jeden dritten Tag sepia (dil. 7.) Am 24., um vier Tage zu früh, Wiedereintritt der Menstruation, in stärkerem Maasse, als früher und ohne alle Beschwerden, den fluor albus ausgenommen. Das Dehnen und Strecken der Glieder, die Hitze, Schlaflosigkeit, der Mangel an Appetit, die Uebelfeiten waren gänzlich ausgeblieben. Der Gebrauch der sepia wurde zur Vorsicht noch vier Wochen lang fortgesetzt, worauf bei der nächsten Monatszeit auch der fluor albus nicht wiederkehrte. Die Brustkrämpfe

hatten sich während der ganzen Cur nicht eingestellt. Nach einem vollen Jahre erfuhr ich bei zufälligem Zusammentreffen mit der Frau, daß unterdessen bei ihr alles gut geblieben sey. —

13) Bleichsucht.

115. Erster Fall. Die gut constitutionirte und früher gesund gewesene, 22 Jahre alte Tochter des Handelsmanns R. hatte seit einem halben Jahre alle Zeichen der ausgebildeten Bleichsucht an sich; Mattigkeit, Herzklopfen, Kurzathmigkeit, bleiches Gesicht u. s. w.; die Regeln sparsam, wässerig, um sechs bis acht Tage zu spät, mit vorhergehendem und nachfolgendem, milbem fluor albus. Zugleich an beiden Seiten unter den kurzen Rippen ein dumpfer Schmerz, der durch Zusammenrücken mit den Händen vermindert wurde. Bei mäßiger Bewegung befand sie sich besser, als in der Ruhe. Träger Stuhlgang. Sie verbrauchte bei Enthaltung von Saurern, Kaffee und Gewürzen vom 2. bis 17. Januar 1837 einen Scrupel von der aus der Apotheke verordneten und mit destillirtem Wasser verdünnten Klapproth'schen Eisentinctur ohne Erfolg und erhielt nun über den anderen Tag eine Gabe pulsat. (dil. 7). Am 23. Januar traten, nur um einen Tag zu spät, die Regeln in stärkerem Maasse, als früher, ein und alle Beschwerden verminderten sich von Tag zu Tag, so daß das Mädchen zu Anfang des folgenden Monats als geheilt aus der Cur entlassen werden konnte. Einige Monate später erfuhr ich von ihr, daß die bleichsüchtigen Zufälle gänzlich ausgeblieben seyen, daß aber immer noch vor und nach der sparsamen, jedoch nur um zwei bis drei Tage verspäteten Menstruation einige Tage lang fluor albus vorhanden sey, wegen dessen sie jedoch nichts gebrauchen wollte. —

116. Zweiter Fall. Die 18 Jahre alte Tochter des Rothgerbers G. von R., mittlerer Größe, mäßig genährt und früher gesund, hatte seit drei Monaten ihre im 16. Lebensjahre zum ersten

Male erscheinenden, später aber immer um zehn bis zwölf Tage verspäteten, sehr sparsamen menses nicht mehr gehabt. Seitdem klagte sie über anhaltende, zu allen Geschäften unfähig machende Mattigkeit, Kurzatmigkeit und Herzklopfen bei jeder kleinen Bewegung, öfteren Schwindel mit Gesichtsvordunklung, Schläfrigkeit bei Tage, und häufiges Frösteln. Dabei bleiches, wachsartiges Gesicht, blasse Lippen, blaue Ringe um die Augen, kalte, farblose Hände. Der Schlaf, Appetit und Stuhlgang normal. Keine vorhergegangene Krätze. Saures, Wein, Kaffee und Gewürze wurden ihr verboten, und vom 19. September 1836 an alle zwei Tage puls. (dil. 8) zu nehmen verordnet. Nach zehn Tagen keine Veränderung; auch drei innerhalb zwölf Tagen verbrauchte Gaben lycopod. (dil. 6) besserten nichts. Dagegen stellte sich nach zwei über den anderen Tag genommenen Gaben calcar. (dil. 6) die Menstruation und zugleich sichtlich Besserung aller Zufälle ein. Das Mittel wurde noch drei Wochen lang, jeden dritten Tag eine Gabe, fortgebraucht, worauf alle Symptome der Bleichsucht gehoben waren, und später bei gewohnter Lebensweise nicht wiederkehrten. Die Regeln blieben, wie vorher, sparsam, und um mehrere Tage verspätet; das Mädchen wollte sich aber deshalb keiner längeren Cur unterwerfen. —

117. Dritter Fall. Die früher gesunde und gut gebaute, 17 Jahre alte Tochter des Buchhändlers R. war im Februar und März 1837 wegen der Bleichsucht von einem Arzte längere Zeit mit Eisenmitteln, namentlich Eisenpulvern behandelt und von den lästigsten Zufällen dieser Krankheit befreit worden. Als Reste derselben war einige Mattigkeit und Herzklopfen bei Bewegung, und ein um zwei bis drei Wochen zu spätes Eintreten der in Beziehung auf Qualität und Quantität normalen Menstruation zurückgeblieben. Am Ende der Cur entwickelten sich folgende Beschwerden, wegen welcher ich am 25. Juni 1837 nach dreimonatlicher Dauer derselben zu Rath gezogen wurde: heftiges, $\frac{1}{4}$ bis $\frac{1}{2}$ Stunde anhaltendes, geschmack- und geruchloses Aufstoßen mit starkem Magenbrücken, das sich nöthigte, sich zusammen zu krümmen; anfänglich täglich drei bis vier,

seit einigen Wochen aber zehn bis zwölf solcher Anfälle, am stärksten nach dem Genuß von Speisen; zugleich einige Uebelfeit und Neigung zum Erbrechen ohne wirkliches Erbrechen, und öfters betäubende Kopfschmerzen an der Stirne. Schlaf, Appetit, Stuhlgang regelmäßig. Chamillenthee und einige andere Hausmittel hatten nichts gefruchtet. Ihre Lebensweise war von der Art, daß dieselbe nicht abgeändert werden durfte. Sie erhielt vom 25. Juni bis 3. Juli 1837 sechs Pulver mit *nux vom.* (dil. 6) ohne Erfolg; vom 5.—11. Juli vier Gaben *pulsat.* (dil. 6), worauf schon nach der ersten das Aufstoßen und Magenbrücken, und nach den folgenden auch die Mattigkeit, das Herzklopfen und die Kopfschmerzen sich bis auf die letzte Spur verloren. —

14) Krankhafte Zustände Schwangerer und Gebärender.

118. *Hemeralopia gravidæ.* Die Frau des Handelsmanns Sch., 28 Jahre alt, gracil und zart gebaut, im siebenten Monate schwanger, litt, als ich am 28. März 1836 zu ihr gerufen wurde, seit 14 Tagen an Nachtblindheit. Morgens, zur Zeit der ersten Dämmerung, wo man bei ungetrübtem Sehvermögen jeden Gegenstand schon deutlich wahrnimmt, war alles schwarz vor ihren Augen, so daß sie keinen Gegenstand unterscheiden konnte. Bei allmählig zunehmender Tageshelle bemerkte sie als Hinderniß des Sehens eine große schwarze Scheibe, wie es ihr vorkam, in der Entfernung von einigen Follen vom Angesichte, über deren äußeren Rand hinweg sie alles außerhalb des Umfanges derselben Befindliche, z. B. von einem Körper mit vorherrschender Längendimension das untere und obere Ende, von Bäumen den Gipfel und unteren Theil des Stammes, von Häusern den First, das untere Stockwerk und beide Seiten u. s. w. vollkommen deutlich, aber alle von der Scheibe bedeckten Gegenstände gar nicht wahrnahm. In dem Verhältnisse, als das Tageslicht zunahm, schien sich ihr diese zu verkleinern, und in

demselben Verhältnisse wurden ihr ihre Umgebungen sichtbar, bis endlich bei vollem Tageslichte die Scheibe, welche ihr nur noch als ein schwarzer Punct erschienen war, ganz verschwand, und dadurch jedes Hinderniß des Sehens bis zum Eintritte der Abenddämmerung für sie beseitigt war. Mit dem Untergange der Sonne erschien wieder ein schmaler Punct vor ihren Augen, der sich mit zunehmender Dunkelheit allmählig vergrößerte, und als schwarze Scheibe nach und nach alle Gegenstände verdeckte. Beim Kerzenlichte sah sie, wenn sie demselben zugekehrt war, das in der Nähe desselben Befindliche deutlich; wenn sie ihm aber den Rücken zukehrte, so nahm sie auch die von demselben beleuchteten Dinge nicht wahr. Im Mondschine hatte die schwarze Scheibe einen so großen Umfang, daß sie über den oberen Rand derselben hinweg zwar den Mond und Sternenhimmel, aber Bäume und Häuser nicht mehr sehen konnte. Oefters kam es ihr vor, als habe dieselbe in ihrer Mitte eine runde Oeffnung von einigen Zollen im Durchmesser, durch welche sie das Licht und alle der Oeffnung entsprechenden Gegenstände deutlich bemerkte, welche sich aber gewöhnlich schon nach einigen Minuten wieder schloß. Eine bestimmte Ursache dieses Augenleidens konnte nicht ausgemittelt werden. An den Augen selbst war durchaus nichts Krankhaftes zu bemerken; sie waren nicht geröthet, die Pupillen vollkommen schwarz, die Bewegungen der iris nicht beeinträchtigt, auch wurden keine Schmerzen, weder in den Augen noch im Kopfe empfunden. Der Stuhlgang und alle übrigen Functionen waren geregelt. Sie hatte seit ihrer Kindheit nie an einer bedeutenden Krankheit, namentlich nicht an Krätze gelitten, und sich auch während ihrer Schwangerschaft, bis sie von ihrem gegenwärtigen Uebel befallen wurde, wohl befunden. Dasselbe für eine consensuelle, durch die Schwangerschaft bedingte Nervenaffection haltend, verordnete ich aus der Apotheke tinct. bellad. gutt. j, aq. dest. ℥ij, wovon die Patientin am 28. März Vormittags einen Kaffeelöffel voll nahm. Schon am Abende desselben Tages stellte sich das Uebel nicht mehr ein; doch ließ ich sie zur Vorsicht, ohne daß dasselbe

wiekehrte, an den zwei nächsten Tagen Morgens noch einen Kaffeeßßel von den Tropfen nehmen. Ihre Lebensweise war nicht verändert worden. —

119. *Vomitus gravidarum.* Zwei Gaben *nux vom.* (dil. 6), am 12. und 13. April 1836 gereicht, beseitigten dieses lästige Uebel bei der 28 Jahre alten, im zweiten Monate der Schwangerschaft befindlichen Frau des Handelsmanns G. innerhalb weniger Tage, während sie dasselbe in ihren früheren Schwangerschaften nie vor dem vierten oder fünften Monate verloren hatte. —

120. *Vomitus gravidarum.* Frau G. (f. S. 126) litt in den ersten drei Monaten ihrer Schwangerschaft jeden Morgen an angreifendem, meist vergeblichem, Hie und da Schleim und Galle ausstreichendem Brechwürgen. Am 9. August 1836 erhielt sie, nachdem ich ihr Kaffee, Saures und Gewürze verboten hatte, Abends vor Schlafenszeit *nux vom.* (dil. 12). Am folgenden Morgen stellte sich das Brechwürgen zwar wieder ein, aber weniger heftig und anhaltend, als bisher. Sie erhielt Abends das gleiche Mittel in derselben Gabe mit dem Erfolge, daß am folgenden Tage und während des übrigen Verlaufs der Schwangerschaft, wo sie keine besondere Diät beobachtete, das Uebel nicht mehr eintrat. —

121. *Gastrodynia gravidæ.* Die gesunde, gutgebaute und mäßig genährte Frau des Kaufmanns L., 31 Jahre alt, im siebenten Monate der Schwangerschaft, wurde seit vier Wochen täglich Morgens um 2 oder 3 Uhr durch einen lästigen, spannenden und stechenden Schmerz in der epigastrischen Gegend im Schlafe geführt, der durch Aufstehen vom Bette und Herumgehen im Zimmer vermindert, durch Niederliegen vermehrt wurde, und Vormittags gegen 8 oder 9 Uhr aufhörte, um in der folgenden Nacht wiederzukehren. Alles Uebrige war normal. *Nux vom.* (dil. 9) am 8. und 9. Februar 1836 Abends, nach Unterfügung von Kaffee und Gewürzen, gereicht bewirkte keine Veränderung, dagegen traten die Schmerzen nach einer am 10. Abends genommenen Gabe pulsat.

Temperaments und Mutter mehrerer Kinder, litt in den letzten drei bis vier Jahren, nachdem ihre Menstruation ausgeblieben war, an periodischen, anfangs alle zehn bis vierzehn Tage auf geringfügige Veranlassungen, besonders bei feuchter Witterung, später alle paar Tage und seit einem Jahre ohne bestimmte Ursache täglich ein- bis zweimal, sowohl bei Tag, als bei Nacht wiederkehrenden und mehrere Stunden anhaltenden, sehr heftigen, bohrenden und stechenden, den Athem zurückhaltenden, durch kühle Luft, Sprechen und Bewegen vermehrten Schmerzen, halb auf der linken, halb auf der rechten Seite der Brust. Sie wechselten mit Gliederreissen in den oberen und unteren Extremitäten. Oefters gesellte sich zu denselben ein trockener, krampfhafter Husten. Zugleich stechende und spannende Kopfschmerzen an den Schläfen, habituelle Stuhlverstopfung, Appetitlosigkeit, salziger Geschmack, belegte Zunge, und in Folge der mehrjährigen Leiden bedeutende Kraftlosigkeit und Abmagerung. In früherer Zeit war sie häufigen Erkältungen ausgesetzt gewesen; an der Kräge hatte sie nie gelitten. Nachdem viele allopathische Arzneien, Pilsanen, Hautreize und Schwefelbäder fruchtlos angewendet worden waren, und ihr früherer Arzt sie auf den Einfluß der Zeit und des höheren Alters vertröstet hatte, ließ sie mich am 7. Januar 1837 zu sich rufen. Da sie die nachtheilige Einwirkung reizender Speisen und Getränke auf ihren Krankheitszustand kennen gelernt, und dieselben schon seit längerer Zeit deshalb gemieden hatte, so erhielt sie bei unveränderter Diät vom 8. bis 20. Januar, jeden dritten Tag eine Gabe bryon. (dil. 3). Schon nach der zweiten trat insofern Besserung ein, als die Brustschmerzen mehrtägige Pausen machten, weniger heftig sich einstellten, und kürzere Zeit anhielten. Nun aber brachten mehrere Mittel in zwei- und dreitägigen Zwischenzeiten angewendet, namentlich aconit. (dil. 3) vom 20. Januar bis 1. Februar, arnic. (dil. 2) vom 1. bis 10. Februar, pulsat. (dil. 4) vom 10. bis 18. Februar, sulphur (dil. 1.) vom 18. Februar bis 1. März, bryon. (dil. 1) vom 1. bis 12. März, veratr. (dil. 2) vom 12. bis 20. März keine weitere Veränderung

zu Stande, als daß der Stuhlgang geregelter wurde. Dagegen bewährte sich *nux vom.* als das eigentliche specifische Heilmittel in diesem Krankheitsfalle. Nach zwei, am 22. und 24. März gereichten Gaben dieses Mittels (dil. 6) blieben die Kopf-, Brust- und Gliederschmerzen ganz aus, und kehrten bis jetzt nicht wieder. Die zurückgebliebene nervöse Angegriffenheit und eine neue, auf den Gebrauch der Brechnuß eingetretene Erscheinung, nämlich die Empfindung von Ameisentriebeln in allen Gliedern, besonders nach Bewegung im Freien wurde durch eine am 2. April gereichte Gabe phosphor. (dil. 7) gehoben. —

143. *Cardialgia.* Der Buchbindergehilfe H. von R. beklagte sich seit einem halben Jahre über anhaltendes Drücken und Zusammenziehen in der Magengegend, durch Essen sich verschlimmernd; zugleich fixer, stechender Schmerz in der linken Seite des thorax, ohne Husten; Stuhlgang fest, Appetit und übrige Verrichtungen normal. Vor sechs Jahren vertriebene Kräfte. Vom 10. bis 18. Juli 1836 bei homöopathischer Diät vier Gaben *nux* (dil. 9) ohne Erfolg; am 19. Juli *sulphur* (dil. 1) und schon am folgenden Tage Besserung; nach zwei weiteren, alle zwei Tage wiederholten, Gaben vollkommene Genesung. —

144. *Cardialgia.* Die unverheirathete M. W. von R., 25 Jahre alt, mager und gut gebaut, empfand seit drei Vierteljahren einen anhaltenden Druck im Magen, der hauptsächlich durch fette Speisen verschlimmert wurde. Zugleich häufig saures Aufstoßen und Erbrechen, bald Verstopfung, bald Diarrhö, Menstruation spärlich, übrigens beschwerdelos. Nach drei zu Anfang Septembers 1835 über den anderen Tag wiederholten Gaben *pulsat.* (dil. 7) verloren sich die Magenschmerzen bis auf die letzte Spur, ungeachtet sie als Wäscherin keine andere Lebensweise, als vorher, führen konnte. —

145. *Cardialgia.* Die Ehefrau des Rothgerbers Sch. von R., 42 Jahre alt und schwächlich gebaut, litt seit zwei Jahren ohne bewusste Veranlassung täglich, besonders Vormittags, an Drücken und Brennen

in der Herzgrube mit häufigem, geschmacklosem Aufstoßen, Zusammenlaufen von Wasser im Munde, Brechreiz und galligtem Erbrechen; Verschlimmerung durch Bewegung; häufig Kopfschmerzen an der Stirne, Neigung zu Verstopfung; Menstruation um einige Tage zu früh und sparsam. *Nux. vom.* (dil. 12), vom 18. bis 23. Juli 1836 bei homöopathischer Diät dreimal wiederholt und nachher *sulph.* (dil. 1), innerhalb acht Tagen zweimal wiederholt, besserten nichts; dagegen Genesung nach drei Gaben *bryon.* (dil. 4), vom 1. bis 6. August. —

146. *Cardialgia.* Die 42 Jahre alte C. M., unverheirathet und von schwächlichem Körperbau, ließ mich am 19. März 1836 wegen Magenschmerzen, die sich seit mehreren Jahren alle paar Tage einstellten, zu sich rufen. Sie waren brennend, und so heftig, daß sie mehrmals in Ohnmachten fiel, und wurden durch Alles, was sie zu sich nahm, verschlimmert. Der Magen zur Zeit der Schmerzen gegen Druck sehr empfindlich, bitterer Geschmack, viel Aufstoßen und Neigung zu Verstopfung; die Menstruation profus und einige Tage zu früh. Die Patientin hatte früher schon Vieles vergeblich gebraucht, und eine abführende Arznei, welche ich ihr jetzt verordnete, verschaffte ihr ebenfalls keine Erleichterung. Sie erhielt daher bei unveränderter Lebensweise am 21. März Abends *arsen.* (dil. 18) mit so gutem Erfolge, daß nach einigen Stunden die Schmerzen nachließen, worauf die Kranke in Schlaf versiel, und am anderen Morgen schmerzensfrei erwachte. Einige Wochen nachher hörte ich, daß sie unterdessen von ihrem Uebel verschont geblieben sey. —

147. *Cardialgia.* Der Landmann G. von G., 55 Jahre alt, robust, von mittlerer Größe, war seit vier Jahren mit anhaltenden, periodisch, besonders nach dem Essen, sich zu heftigen, drückenden und brennenden Schmerzen steigender Empfindlichkeit in der Herzgrubengegend befallen. Während der Schmerz-Anfälle mußte er sich vorwärts krümmen und konnte den leisesten Druck auf die Magenengegend nicht ertragen; zugleich drückende Kopfschmerzen an der Stirne,

Mangel an Appetit, Uebelkeit, Zusammenlaufen von Wasser im Munde, Isures Brechwürgen und Erbrechen von Schleim und Galle, Hartleibigkeit. Eine bestimmte Ursache konnte nicht ausgemittelt werden. Die Kost des Kranken beschränkte sich auf Weniges und Unschädliches und bedurfte keiner Abänderung. Vier Pulver mit nux vom. (dil. 18) hoben innerhalb zwölf Tagen (vom 1. bis 12. September 1835) das ganze Leiden. —

148. Cardialgia. Die 33jährige Ehefrau des Portenmachers H. von R., gut constitutionirt und wohl genährt, in 13jähriger, kinderloser Ehe lebend, empfind seit acht Jahren täglich ohne besondere Veranlassung, besonders aber zur Zeit der regelmäßigen, aber sparsamen Catamenen zusammenziehende Schmerzen mit Schwächegefühl im Magen. Die epigastrische Gegend beständig aufgetrieben und selbst gegen den Druck der Kleider empfindlich; zugleich öfters Morgens früh, oder nach dem Mittagessen bitteres und saures Erbrechen und Stuhlverstopfung. Keine Kräfte. Sie hatte früher schon Vieles ohne Erfolg gebraucht. Durch fünf innerhalb zehn Tagen, vom 12. bis 22. Juli 1837, gereichte Gaben sulphur (dil. 1) Besserung, und durch acht, innerhalb 16 Tagen, gereichte Gaben nux vom. (dil. 3) gänzliche Beseitigung aller Beschwerden. Wein, Kaffee und Gewürze waren ihr verboten worden. —

149. Cardialgia cum cephalagia nervosa. Der Pfarrvicar B., 27 Jahre alt, von kräftiger Constitution, phlegmatischen Temperaments, und früher stets gesund, litt in Folge häufiger, während seines Aufenthaltes auf der Hochschule begangener Excesse im Genuße geistiger Getränke seit mehreren Jahren an täglich sich wiederholenden, Anfangs nur nach fetten, später nach allen Speisen sich einstellenden, drückenden und brennenden Magenschmerzen mit saurem Aufstoßen, Uebelkeiten und Erbrechen. Hierzu gesellte sich ein nervöser, unerträglich heftiger, auf einen kleinen Punkt über dem innern Augenwinkel der rechten Seite (Verzweigungen des n. supratrochlearis) concentrirter, mehrere Stunden

fortwährender Schmerz, der zum erstenmale vor drei Jahren, Morgens nach dem Genuße kalter Milch eintrat, und anfänglich nach längeren Zwischenzeiten, später nach jedem, auch geringfügigem Diätfehler, besonders auf Fetttes, Gebäckenes und kalte Getränke, jedesmal mit Erbrechen endigend, wiederkehrte, bis er auf den von einem Arzte angerathenen, dreimonatlichen Gebrauch eines concentrirten Absudes von ungeröstetem Kaffee (täglich Morgens nüchtern $\frac{5}{8}$ Schoppen) $\frac{1}{2}$ Jahr lang (vom Frühjahr bis Herbst 1836) ganz ausblieb. Dagegen zeigten sich im Laufe dieses Jahres bei fortdauernden Magenbeschwerden Symptome von blinden Hämorrhoiden (Kreuzschmerzen und kleine Afterknoten), welche durch Pulver aus Schwefel, Rhabarber und Weinstein und eine Traubencur beseitigt wurden. Hierauf Wiederkehr der früheren nervösen Kopfschmerzen, welche jetzt, unabhängig von den genossenen Speisen, täglich Morgens nach dem Frühstück beginnend, bis gegen Abend ununterbrochen anhielten, und nachdem sie während des wiederholten dreiwöchigen Gebrauchs von Kaffee-Absud geschwiegen hatten, unmittelbar darauf in erhöhtem Grade und mit gleichzeitiger Verschlimmerung des Magenleidens wieder erschienen. Unter diesen Umständen nahm der Kranke seine Zuflucht zur Homöopathie und ich schickte ihm am 2. Febr. 1837, auf seinen schriftlichen Bericht über seinen Zustand, ohne an seiner auf wenige Speisen beschränkten Diät etwas zu ändern, drei Pulver mit *nux vom.* (dil. 4), alle vier Tage eines zu nehmen. Hierauf selteneres Erscheinen und auffallende Verminderung der Kopf- und Magenschmerzen und gänzlichcs Ausbleiben der Uebelkeiten und des Erbrechens. Auf sechs Pulver mit *sepia* (dil. 7), in viertägigen Intervallen genommen, trat Neigung zu Stuhlverstopfung, aber keine weitere Veränderung ein. Nun sechs Pulver mit *ignat.* (dil. 3), alle vier Tage eines zu nehmen. Einige Wochen, nachdem diese verbraucht waren, erhielt ich von dem Patienten folgende Nachricht: „Mein Leiden ist wie weggeblasen; das Kopfweh fühlte ich seit einem Monate gar nicht mehr, und mein Magen verbaut so gut, wie jemals; auch fühle ich kein Drücken, Brennen, noch andere Beschwerden mehr in ihm.“

Die Pulver haben den Erfolg gehabt, daß sie mir wieder zum Stuhlgang verhalfen; das erste Pulver griff mich dreimal an, und zwar laxirend, und wirkte auch auf den zweiten, dritten und vierten Tag; von den späteren fühlte ich nach und nach weniger Wirkung, doch so, daß ich immer meine Oeffnung hatte u." Er kann jetzt alle, auch schwerverdauliche Speisen ohne nachtheilige Folgen genießen, und sein Befinden erlitt bis jetzt, eine in der Mitte Juni 1837 erfolgte schmerzlose Blutung aus dem After abgerechnet, keine weitere Störung. —

150. *Colica flatulenta*. Das einjährige, kräftige und blühende Kind des Kaufmanns L. verfiel am 25. März 1836 Nachmittags plötzlich und ohne eine nachweisbare Ursache in heftiges und durchdringendes Schreien, wälzte sich im Bette umher, strampelte mit den Beinen, zog dieselben gegen den Bauch hinauf, verschmähte alles ihm Dargebotene und schien sich vor jeder Berührung zu fürchten. Das Gesicht war geröthet und mit Schweiß bedeckt, der Puls sehr frequent, jedoch nicht gespannt, die Respiration ängstlich und beschleunigt, der Bauch aufgetrieben und gespannt, besonders in den Hypochondrien; hie und da hörbares Knurren in demselben, ohne Abgang von Blähungen, weder nach oben noch nach unten. Es traten nur kurze Remissionen ein, während welcher das Kind erschöpft und mit geschlossenen Augen da lag. Der vor 18 Stunden zum letztenmale erfolgte Stuhlgang war ziemlich fest gewesen. Ich verordnete auf den Bauch trockenen, gewärmten Flanell, und innerlich acon. (dil. 9), alle Stunden eine Gabe. Abends, nachdem vier Pulver verbraucht waren, hatte sich der Zustand im Wesentlichen nicht verändert, und das Kind erhielt jetzt nux vom. (dil. 9) mit so gutem Erfolge, daß schon nach einer Viertelstunde unter Abgang von vielen Blähungen nach untern Ruhe und mehrstündiger Schlaf eintrat, aus welchem dasselbe schmerzsfrei erwachte. Am folgenden Morgen stellte sich auch Stuhlgang und damit gänzliche Genesung ein. —

151. *Colica biliosa*. Der Tagelöhner B., 28 Jahre

alt, von schwächlichem Körperbau und von der Pubertätszeit an mit Drüsen-Verhärtungen am Halse behaftet, wurde seit mehreren Jahren, gewöhnlich im Früh- und Spätjahre, von Kolikanfällen befallen, an welchen ich ihn schon mehrmals allopathisch, mit öligen und gelind abführenden, säuerlichen und salzigen Mitteln, mit oder ohne narcotische Beisätze glücklich behandelt hatte. Ein solcher Anfall stellte sich wieder am 13. Sept. 1836, in Folge eines Tags zuvor begangenen Excesses im Genuße geistiger Getränke mit folgenden Zufällen ein: Heftige, zusammenziehende und schneidende Schmerzen im Bauche, besonders in der Nabelgegend, anfänglich alle $\frac{1}{4}$ — $\frac{1}{2}$ Stunden exacerbirend, seit zwei Tagen kaum einige Minuten remittirend und zum Umherwälzen und lauten Schmerzensrufen nöthigend; sie waren gleich bei Tag und Nacht. Der Bauch, seit 24 Stunden keinen Druck ertragend, bald krampfhaft gegen die Wirbelsäule eingezogen, bald aufgetrieben und gespannt, mit einzelnen, wurfförmigen, ihre Stelle verändernden Wülsten. Dabei bitterer Geschmack, brennender Durst, Appetitlosigkeit, gelbliche Gesichtsfarbe, häufiges vergebliches Würgen, oder Erbrechen von Schleim und Galle mit großer Anstrengung und ohne nachhaltige Erleichterung der Schmerzen; mehrtägige Stuhlverstopfung, gänzliche Schlaflosigkeit, der Puls klein, frequent, die Extremitäten und das Gesicht mit kaltem Schweiße bedeckt; der Kranke in hohem Grade abgemattet. Bei dem Gebrauche der früher hülfreich gewesen, innerlichen und äußerlichen Mittel verschlimmerte sich die Krankheit von Tag zu Tag und drohte am 16. September, dem dritten Tage derselben, in enteritis überzugehen. Ich schlug nun den homöopathischen Curweg ein und ließ mit Beiseitesetzung aller allopathischen Arzneien, zweifelhinlich nux v. (dil. 9) nehmen. Am 17. Morgens, nach sechs solchen Gaben keine Besserung, eher Verschlimmerung; auch vier Gaben bellad. (dil. 6) änderten bis zum Abende nichts; dagegen war unter diesen mißlichen Umständen eine Gabe coccul. (dil. 9) von überraschendem Effecte. Schon nach einer halben Stunde trat ein fester Stuhlgang ein, welchem 8—10 reichliche und höchst übel-

riechende Durchfallstühle unter rascher Abnahme aller Krankheits-Erscheinungen nachfolgten, worauf sich der Kranke ohne weiteren Arzneigebrauch innerhalb weniger Tage vollkommen erholte. Seine Kost hatte sich bei der allopathischen und homöopathischen Behandlung auf Brod- und Zuckerwasser und schleimige Getränke beschränkt. —

17) Convulsivische Krankheiten.

152. Epilepsia. Der Weißgerber C. von R., 36 Jahre alt, von ziemlich schwächlicher Constitution und dürftig genährt, übrigens früher gesund, seit mehreren Jahren mit seiner Frau in häufigen Ehezwist lebend, verfiel unmittelbar nach einer heftigen Alteration vor zehn Monaten in einen epileptischen Anfall mit clonischen Krämpfen der Extremitäten, des Kopfes und der Gesichtsmuskeln, Zähneknirschen, Einschlagen der Daumen, röchelndem Athem, Schaum vor dem Munde und vollkommenem Verluste des Bewusstseyns. Die mit einem Schrei beginnenden, und 10 — 15 Minuten anhaltenden Anfälle wiederholten sich seit dieser Zeit täglich, einzeln oder zweier- und dreimal, sowohl bei Tag, als bei Nacht, besonders häufig nach einer Mahlzeit. Einige Augenblicke vor jedem Anfalle wurde es ihm bang und eng auf der Brust, wozu sich öfters Herzklopfen gesellte. Einige Stunden lang nach denselben fühlte er sich angegriffen, matt, mit Eingenommenheit des Kopfes. Appetit, Stuhl und übrige Functionen normal. Am 27. Juli 1835 Abends erhielt er bei homöopathisch geregelter Diät ignat. (dil. 12), worauf kein weiterer Anfall sich einstellte, und der Mann bis jetzt gesund geblieben ist. —

153. Spasmi hysterici. Die 14jährige, gesund aussehende, vollsaftige und gut gebaute Tochter des Schusters G. von R., noch nicht menstruiert, wurde im Laufe des letzten Jahres in mehrwöchentlichen und unregelmäßigen Zwischenzeiten von Krampf-

haften Zufällen befallen, welche unter stetem Wechsel der Erscheinungen beim Gebrauche von niedererschlagenden, abführenden und krampfwidrigen Arzneien, Chamillen- und Valerianthee und Hautreizeln mehrere Tage fortbauerten, und das Mädchen in geschwächtem und angegriffenem Zustande zurückließen. Den Anfällen ging einige Tage lang eine große Reizbarkeit und Empfindlichkeit des Gemüthes, Neigung zum Weinen, abwechselnd mit ungewöhnlicher Lustigkeit, Schreckhaftigkeit, verschiedene Gelüste ohne wahren Appetit voran. Die Anfälle selbst boten das Bild der mannigfachsten, tonischen und clonischen Krämpfe dar, wobei cataleptische und tetanische, epileptische und dem Weitzstanz ähnliche Zufälle in rascher Aufeinanderfolge zum Vorscheine kamen. Dieselbe Veränderlichkeit zeigten alle übrigen Symptome. Lachen mit Weinen, Blässe mit Röthe des Gesichtes, Bewußtlosigkeit und Phantasiren mit deutlichem Bewußtseyn und vernünftigem Reden, kurze und schnelle Respirations-Bewegungen mit langsamem kaum wahrnehmbarem Athmen, harter, voller und langsamer, mit weichem, leerem und frequentem Pulse wechselnd. Dabei Appetit- und Durstlosigkeit, weißlichbelegte Zunge, Neigung zu Verstopfung, öfters kurzes Husteln. Kräfte war nicht im Spiel. Ich schickte dem Mädchen, als ich am 6. Nov. 1885 Abends, einige Stunden nach dem Anfange eines solchen Anfalles, und nachdem schon Chamillenthee angewendet worden war, zu Rathe gezogen wurde, neben Anordnung einer homöopathischen Diät, ohne dasselbe gesehen zu haben, drei Pulver mit stramon. (dil. 12, glob. 3), alle vier Stunden ein Pulver. Am folgenden Tage fand ich die Kranke zwar noch aufgeregter, was sich durch rasches Sprechen, hastige Bewegungen und schnellen Wechsel der Stimmung kund gab, aber frei von allen Krämpfen. Einige Minuten nachdem sie das erste Pulver genommen hatte, war sie in ruhigen und mehrstündigen Schlaf gefallen und unterdessen waren die Krämpfe ausgeblieben. Meiner Anweisung gemäß hatte sie unter diesen Umständen nur ein Pulver erhalten. Ich gab ihr nun ignat. (dil. 12, glob. 4), worauf sich ihr Zustand innerhalb der nächsten zwei Tage durchaus

normal gestaltete. Als fünf Wochen später, am 12. Dec. 1835, die Krämpfe wiederkehrten, wurden dieselben durch eine Gabe stram. (dil. 6) eben so schnell, als das erstemal beseitigt. Nun stellten sie sich erst nach zehn Monaten, am 20. Okt. 1836, um Mitternacht unter der Form eines epileptischen Anfalles, jedoch ohne gänzlich aufgehobenes Bewußtseyn wieder ein, blieben aber seitdem auf vier innerhalb 12 Tagen verbrauchte Gaben ignat. (dil. 4) bis jetzt ganz aus. Das Mädchen, das immer noch nicht menstruiert ist, befindet sich gegenwärtig vollkommen wohl.

Druckfehler.

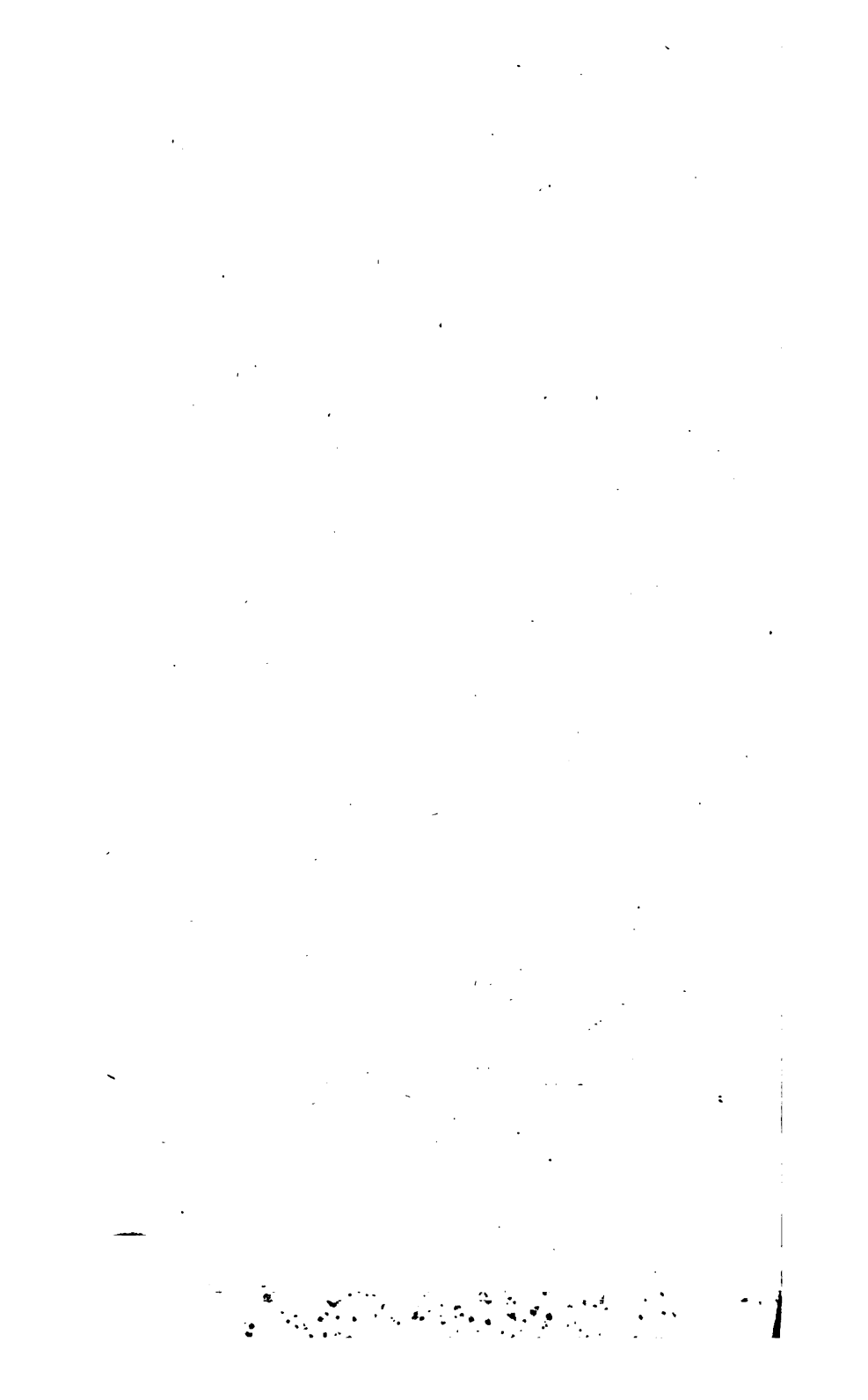
- S. 29. 3. 1. von unten l. et fl. es.
 — 30. — 9. von oben l. B. 48 st. B. 102—111.
 — 56. — 10. v. o. l. indicatio morbi st. essentialis.
 — 64. — 1. v. o. l. Nau.
 — 65. — 13. v. o. l. perturbatio.
 — 77. — 1. v. o. l. ist nicht zu streichen.
 — 80. — 3. v. o. l. erwünscht zu verwünscht.
 — 94. — 7. v. u. l. Regimen: Wasser, u. f. w.
 — 95. — 1. v. o. l. Athmen st. Athem.
 — 125. — 1. v. o. l. Beide.

Die im Texte citirten Nummern der im dritten Abschnitte verzeichneten
 Krankengeschichten sind von Nr. 101—153 in der Art abgeändert, daß 101
 statt 102, 102 statt 103 u. f. w. gelesen wird.

Sendschreiben
an alle Verehrer
der
rationellen Heilkunst

nebst
Thesen über Homöopathik

von
Dr. Gottlieb Ludwig Rau,
Großherzoglich Hessischem Hofrath und
Physicus zu Giessen, mehrerer gelehrter
Gesellschaften Mitgliede.



Das Resultat der Reaction gegen
die Krankheitsursachen, ist die
Krankheit, und von diesen der so ge-
nannten *vermorrenden Strömung* *morbus*
infectiosus die Reaction gegen die
letztere.

Wenn in neuerer Zeit die Bemerkung öfters
gemacht worden ist, daß die, das allgemeine
Vertrauen so sehr gefährdende Meinungsver-
schiedenheit unter den Aerzten jetzt auch die
Eintracht der Homöopathiker störe, die doch
in früheren Jahren ihre Uebereinstimmung
als festes Schild gegen die Angriffe mit den
verschiedensten Waffengattungen empor hiel-
ten, so konnte diese Klage dem ruhigen
Beobachter nicht unerwartet kommen. Er
kann dadurch auch nicht veranlaßt werden,
der vorlauten Weissagung eines baldigen Un-
tergangs der neuen Lehre beizustimmen, oder
für die Verehrer derselben einen Grund der
Entmuthigung zu finden. Vielmehr ist viel
Geist zu erwarten, wenn der junge Wein leb-
haft gährt, und der gegenwärtige Gährungs-
proceß erscheint als eine lebendige Anregung

zur höheren Ausbildung einer, für das ganze Menschengeschlecht höchstwichtigen Sache.

Die bisherige Entwicklungsgeschichte derselben zeigt uns, daß es grade so kommen mußte, um die Verwirklichung einer großen Idee zu Stande zu bringen.

Was auch Einzelne sagen und vorbringen, wie sie auch bemüht seyn mögen, den des Glanzes beraubten Dogmen alter Schulen eine neue Folie unterzulegen, so vernahmen wir doch längst das Echo der, von vielen hochgefeierten Söhnen des Aeskulap geführten Klagen über die Unvollkommenheit unserer Kenntniß der auf das wichtige Heilgeschäft sich beziehenden Dinge. Wir verkennen durchaus nicht das von vielen Kunstgenossen gezeigte ruhmvolle Streben nach Licht und Wahrheit. Wenn auch nicht in Erz und Stein gegraben, so glänzen doch in der Geschichte hingschwundener Jahrhunderte gefeierte Namen tiefer Forscher im Gebiete der Natur- und Heilkunst, und die Nachwelt wird künftigen Geschlechtern noch manche Namen von der jetzt lebenden Generation zum dankbaren An-

denken bewahren. Unleugbar wahr ist es aber, was unlängst zwei denkende Kritiker (Hygea 3. Bd. S. 324.) gemeinschaftlich bemerkt haben, daß die propädeutischen Wissenschaften die Therapie weit überragen, und daß in jener vieles geleistet worden ist, was diese nicht wesentlich fördert.

Es finden sich im Familien- und Geschäftsleben gewisse Zeitabschnitte, wo man sich selbst Rechnung ablegt über Einnahmen und Ausgaben, über die Früchte der Thätigkeit und über die Folgen verschuldeter Versäumnisse. Die Culturgeschichte wird nicht unbemerkt lassen, daß auch für die Wissenschaft ein solcher Zeitpunkt erschienen ist. So wie überhaupt unter dem Schutze des gegenwärtigen Friedens viele Luftschlösser zerfallen, viele Ausgeburten einer kranken Phantasie durch die Förderung materieller Interessen verdrängt worden sind, so ist auch die Frage lebendiger geworden: was haben wir geleistet; was haben wir genützt? — und es ist wohl keine zu verdammende Eigenthümlichkeit unseres Zeitgeistes, Künste und Wissenschaften mit dem Maas-

stabe der Nützlichkeit für das Menschengeschlecht zu messen. Wer möchte es aber wohl für Anmaßung der Nichtärzte ausgeben, wenn sie denselben Maaßstab auch an die Heilkunst legen? Systeme derselben sollen ja nicht um ihrer selbst Willen da seyn, wie ein, das ästhetische Gefühl ansprechendes Kunstwerk, sondern für den erhabenen Zweck, der Menschheit theuerstes Gut zu erhalten. Nicht jeder bedarf eines Baumeisters, eines Dichters, eines Musikers. Aber Niemand ist eine Stunde sicher davor, ärztliche Hilfe anzusprechen zu müssen, und auch dem Aermsten ist die Gesundheit das höchste Kleinod. Selbst der in Fesseln schmachthende Sträfling wünscht die Erhaltung seines freudlosen Daseyns. Darum wird auch das Publicum sich des Rechts nicht begeben, den Werth der verschiedenen ärztlichen Schulen nach ihren Leistungen zu beurtheilen. Darum hat es so entschiedenem Antheil an dem Streite für und gegen die Homöopathie genommen, und darum mußte die geflissentliche Entschleierung der Blößen unserer Wissenschaft, der offenbaren Wider-

Sendschreiben
an alle Verehrer
der
rationellen Heilkunst.

nebst
Thesen über Homöopathik

VON

Dr. Gottlieb Ludwig Rau,
Großherzoglich Hessischem Hofrath und
Physicus zu Gießen, mehrerer gelehrter
Gesellschaften Mitgliede.

haften Zufällen befallen, welche unter stetem Wechsel der Erscheinungen beim Gebrauche von niederschlagenden, abführenden und krampfwidrigen Arzneien, Chamillen- und Baldrianthee und Sautzelzen mehrere Tage fortbauerten, und das Mädchen in geschwächtem und angegriffenem Zustande zurückließen. Den Anfällen ging einige Tage lang eine große Reizbarkeit und Empfindlichkeit des Gemüthes, Neigung zum Weinen, abwechselnd mit ungewöhnlicher Lustigkeit, Schreckhaftigkeit, verschiedene Gelüste ohne wahren Appetit voran. Die Anfälle selbst boten das Bild der mannigfachsten, tonischen und clonischen Krämpfe dar, wobei cataleptische und tetanische, epileptische und dem Wetzstanz ähnliche Zufälle in rascher Aufeinanderfolge zum Vorscheine kamen. Dieselbe Veränderlichkeit zeigten alle übrigen Symptome. Lachen mit Weinen, Blässe mit Röthe des Gesichtes, Bewußtlosigkeit und Phantasiren, mit deutlichem Bewußtseyn und vernünftigen Reden, kurze und schnelle Respirations-Bewegungen mit langsamem kaum wahrnehmbarem Athmen, harter, voller und langsamer, mit weichem, leerem und frequentem Pulse wechselnd. Dabei Appetit- und Durstlosigkeit, weißlichbelegte Zunge, Neigung zu Verstopfung, öfters kurzes Husteln. Kräfte war nicht im Spiel. Ich schickte dem Mädchen, als ich am 6. Nov. 1835 Abends, einige Stunden nach dem Anfange eines solchen Anfalles, und nachdem schon Chamillenthee angewendet worden war, zu Rathe gezogen wurde, neben Anordnung einer homöopathischen Diät, ohne dasselbe gesehen zu haben, drei Pulver mit stramon. (dil. 12, glob. 3), alle vier Stunden ein Pulver. Am folgenden Tage fand ich die Kranke zwar noch aufgeregter, was sich durch rasches Sprechen, hastige Bewegungen und schnellen Wechsel der Stimmung kund gab, aber frei von allen Krämpfen. Einige Minuten nachdem sie das erste Pulver genommen hatte, war sie in ruhigen und mehrstündigen Schlaf gefallen und unterdessen waren die Krämpfe ausgeblieben. Meiner Anweisung gemäß hatte sie unter diesen Umständen nur ein Pulver erhalten. Ich gab ihr nun ignat. (dil. 12, glob. 4), worauf sich ihr Zustand innerhalb der nächsten zwei Tage durchaus

— 4 —

ren Beweis für die Unvollkommenheit der Theorie, als die beschränkte Brauchbarkeit derselben in der Praxis. Und grade diesen Beweis liefern die häufig zu vernehmenden Klagen über solche Aerzte, welche aus Furcht, die Consequenz zu verletzen, der Anhänglichkeit an ein System ihre Kranken zum Opfer bringen.

Dafs unter solchen Verhältnissen eine Reform der Heilkunst Bedürfnifs war, unterliegt keinem Zweifel. Es konnte uns aber nicht damit gedient seyn, zu dem grossen Heere von Vermuthungen über das Wesen der Krankheiten eine Zugabe zu liefern, aus den Trümmern untergegangener Systeme ein neues zusammen zu setzen mit allen Gebrechen und Fehlern des vielmals umgekneteten Stoffs. Wir mußten den Verirrungen einer in Träumerei ausgearteten Speculation entrissen und zurück geführt werden in das wirkliche Leben; um im Bache der Natur zu lesen, und der Wohlthat ihrer Offenbarungen theilhaftig zu werden. Die Sonne, welche dem grossen kaischen Arzte gelehrt hat, mußte uns wieder aufgehen,

um den Weg zu erhellen, welcher uns dahin führt, objective Wahrnehmungen vernunftgemäfs zu benutzen, und das Wiederaufleben einer hippokratischen Medicin zu begünstigen.

Samuel Hahnemann hat das unsterbliche Verdienst errungen, diese Reform vorbereitet, und die Grundlage zu einem neuen, stabileren Lehrgebäude geschaffen zu haben. Wir wollen die von mehreren Kritikern aufgestellte Behauptung nicht unterschreiben, daß der Geist der gegenwärtigen Zeit die Entdeckung des homöopathischen Heilprinzips hervorgerufen habe. Im Gegentheile hatte die idealphilosophische Schule, ohngeachtet einer bedeutenden Opposition, unverkennbar so mächtigen Einfluß geübt, daß man im Allgemeinen geneigter war, durch Syllogismen die Idee der Wahrheit zu erfassen, als durch nüchterne Induction sich dieselbe zu sichern. Auch war es durchaus nicht in Uebereinstimmung mit dem allgemein gewordenen Streben nach Rationalität, daß mehrere Schüler *Hahnemanns* sich unbedingt an dessen Worte hielten, und Behauptungen vertheidigten, welche die un-

angenehmsten Dissentenzen hervor rufen mußten. Dahin gehört vor Allem die ausgesprochene Verachtung aller bisher errungener pathologischer Kenntnisse und die allzu kühne Versicherung, daß zum Heilgeschäfte weiter nichts erforderlich sey, als die genaueste Vergleichung der Krankheitserscheinungen mit den Symptomen, welche die Arzneien an sich hervor zu bringen vermögen. Hiermit war der Fehdehandschuh hingeworfen, und die Gegner hatten gar nicht Unrecht, wenn sie den Vorwurf laut werden ließen, daß *Hahnemanns* Schule dem wichtigen Studium der propädeutischen Wissenschaften gradezu den Stab bricht. Um in diesem Sinne Arzt zu seyn, bedürfte es in der That nur eines guten Gedächtnisses, um die demselben einverleibten Arzneisymptome in jedem Krankheitsfalle mit den vorhandenen Erscheinungen vergleichen, und das *simile* der äußeren Erscheinung als einzige Heilanzeige benutzen zu können; und alle Mühe, die man auf das Studium der Physiologie, Pathogenie und Pathologie verwendet hat, wäre rein verloren. Wenn es

oben angeführten Zeitschrift, sich freimüthig denen entgegen zu stellen, welche glaubten, alle Behauptungen ihres Meisters blindlings adoptiren, und dessen Worte als *lex suprema* geltend machen zu müssen. Manche sind vielleicht vom Gefühle der Dankbarkeit gegen denselben abgehalten worden, die Abweichung ihrer eigenen Ansichten bekannt werden zu lassen. Mögen immerhin diese achtungswerthen Gefühle im Privatleben zur That reifen! Sie mögen uns auch bestimmen, die Pflicht der Bescheidenheit gegen das Verdienst nicht ausser Augen zu setzen; aber die Gemüthlichkeit darf den Verstand nicht mit sich fortreißen, sie darf die höhere Ausbildung der Wissenschaft nicht hemmen. Wollen wir den Ruhm des Mannes nicht schmälern, welcher den Grundstein zu einem Systeme gelegt hat, dessen Vervollkommnung uns die edelsten Früchte verspricht. Doch wollen wir die Schuld nicht auf uns laden, die lebendige Ueberzeugung dem blinden Glauben unterzuordnen, und durch das *jurare in verba magistri* uns verdientem Spotte Preiß zu geben.

Es ist bedauernswerth, daß viele Aerzte durch die, mit der Homöopathik vermischten: irrthümlichen Sätze bestimmt worden sind, das Ganze zu verwerfen, und den trefflichen Kern wegen einzelner Flecken der äusseren Schale in das Kehricht zu werfen. Die meisten von denen, die sich für berufen hielten, die Geissel der Kritik über die Homöopathik zu schwingen, haben sich blos an jene irrthümlichen Satzungen gehalten oder an andere wunderliche Dinge, die uns mitunter von Anhängern der neuen Lehre vorgetragen worden sind. Von den Bemühungen, dieselbe auf einen höheren Standpunct zu erheben, ist in der Regel gar keine Rede bei den Gegnern gewesen. Wir wollen es dahin gestellt seyn lassen, ob dieser Parteilichkeit andere Ursachen zum Grunde liegen, als vielleicht blos der Wahrh, daß es nicht der Mühe werth sey, Notiz von solchen Bearbeitungen der reformirten Heilkunst zu nehmen. Wer in solchem Grade Sklave des Vorurtheils ist, mag immerhin den alten gewohnten Leinpfad verfolgen. Die Culturgeschichte des gegenwärtigen Jahrhunderts

wird zeigen, daß diese Lehre das Schicksal alles Neuern theilt, wenn es den Götzendienst alter Observanzen bekämpft. Der Fanatismus, der einen *Christus* gekreuzigt, einen *Hufe* verbrannt, sogar den Leichnam eines *Wickef* auf den Scheiterhaufen geworfen, einen *Copernicus* verketzert und einen *Harvey* des Wahnsinns beschuldigt hat, wiederholt sich in den Verfolgungen des Mannes, der sich der Anbetung des von *Galen* errichteten Baals widersetzt. Die heutige Medicin, obgleich das Princip „*contraria contrariis opponenda*“ festhaltend, ist freilich keine Galenische mehr. Eben so wenig verdient aber die geläuterte Homöopathie eine Hahnemannische genannt zu werden. Doch werden beide noch immer mit einander verwechselt, weil es für den Zweck der Opposition sehr bequem ist, die längst enthüllten schwachen Seiten wiederholt als Angriffspunkte zu benutzen. Auch fährt man immer noch fort, die Homöopathie nach dem Unwerthe einiger schlechter Schriften und nach dem gedankenlosen Verfahren einzelner blinder Nachbeter zu beurtheilen, ob-

gleich man sich sehr dagegen verwahrt, das Aufsehen, welches eine vielbesprochene Tödtungsgeschichte vor etlichen Jahren erregt hat, nebst anderen scandalösen Proben eines eben so unsinnigen, als unglücklichen Verfahrens gewisser Aerzte älterer Schulen zum Maassstabe des Werthes der gesammten Wissenschaft zu machen. Um aber den fortbestehenden Mißverständnissen entgegen zu wirken, ist es an der Zeit, mit Geistesfreiheit hervor zu treten, alle der neuen Doctrin einverleibte unstatthafte Hypothesen und falsche Folgerungen zu enthüllen, Irrthümer zu berichtigen, und absichtlichen Betrug ohne Rücksicht zur Schau zu stellen. Es ist an der Zeit, die usurpatorisch sogenannte Reine Homöopathik vom Unreinen zu befreien, und mit dankbarer Anerkennung des Verdienstes anderer Schulen älterer und neuerer Zeit die Wahrheiten, welche von der Cultur der gesammten Doctrin errungen worden sind, aus der *olla putrida* der erträumten Hypothesen hervor zu ziehen, und dazu zu benutzen, ein wirklich reines System der Homöopathik zu gründen.

Mag die höchste Vollendung desselben auch immerhin ein unerreichbares Ziel seyn! Die Heilwissenschaft kann niemals ein abgeschlossenes Ganzes werden, und unser Daseyn ist zu kurz, um uns den ewig sprudelnden Born des Lebens in seiner Tiefe erschauen, und den Wechsel der Formen berechnen zu lassen. Aber die Nachwelt wird jedem Arbeiter danken, der dazu mitwirkt, die Baustätte von aufgehäufter Schutte zu reinigen, und neues Material auf dieselbe zu liefern.

Ein geläutertes Organon der Heilkunst ist Bedürfnis unserer Zeit.

Der Verfasser dieses Sendschreibens erkennt durchaus nicht die Schwierigkeiten eines solchen Unternehmens, und überschätzt eben so wenig seine Kräfte, indem er die Aufforderung in sich selbst fand, sich mit Vorarbeiten dazu zu beschäftigen. Um aber bei einem so wichtigen Unternehmen sich keiner Uebereilung schuldig zu machen, hält er es für zweckmäßig, dem ärztlichen Publikum eine Reihe von Thesen vorzulegen, um seine Ansichten, sowohl in Beziehung auf die vorzüglichsten

Grundlagen einer systematischen Bearbeitung der Homöopathik, als auch in Beziehung auf viele, mit Recht oder mit Unrecht angegriffene Satzungen zu allgemeiner Kenntniss zu bringen. Die Wiederholung einiger, unlängst in der Hygea unter dem Namen Glossen erschienener Bemerkungen war hier nicht zu vermeiden. Möge der zuweilen bemerkbare und nicht wohl abzuändernde lockere Zusammenhang dieser Thesen, zu denen hier keine Erläuterung gegeben werden kann, vorurtheilsfreie Verehrer einer rationellen Heilkunst nicht abhalten, dieselben einer vorläufigen Prüfung und Begutachtung zu unterwerfen, um durch billige und gerechte Kritik die Aufgabe der Lösung näher zu bringen.

1.

Jedes Lehrgebäude, dessen einzelne Glieder durch einen und denselben Grundsatz zur Einheit mit einander verknüpft sind, ist ein System.

2.

Der durch Erfahrung festgestellte Satz „*similia similibus curantur*“ ist die Grundlage des Systems der homöopathischen Heilkunst.

3.

Wenn nach dem gegenwärtigen Standpunkte unseres Wissens die Richtigkeit dieses Princip's nicht mit Gründen *a priori*, sondern nur empirisch bewiesen werden kann, so gibt es doch auch viel Analoges in der Natur.

4.

Das *simile* bezieht sich nicht blos auf die äussere Erscheinung, sondern auf die Totalität des krankhaften Verhältnisses.

5.

Jeder Künstler muß mit den Fehlern ver-

traut seyn, wenn er Verbesserungen zu machen beabsichtigt. Daher müssen Krankheiten, um sicher geheilt werden zu können, in ihrer Totalität erkannt werden.

6.

Symptome sind nur die äussere Abspiegelung, die ausgesendeten Strahlen eines inneren in normalen Zustandes, welcher vom inneren Auge des Verstandes erschaut werden muss.

7.

Die Möglichkeit einer richtigen Erkenntniss der Krankheiten in ihrer Totalität ist einerseits bedingt durch Intelligenz in Beziehung auf Pathologie, andererseits durch Beobachtungsgabe.

8.

Die Hilfsmittel zur Diagnose sind: Untersuchung der individuellen Constitutionsverhältnisse, der vorausgegangenen schädlichen Einwirkungen und Beobachtung aller in die Erscheinung fallender Veränderungen.

9.

Krankheiten sind nichts für sich bestehen-

des, sondern veränderte Qualitäten belebter Organismen. Sie können von ideeller Seite als Abspiegelungen einer abweichenden Thätigkeit, von reeller Seite als materielle Differenz betrachtet werden.

10.

Wenn es eine, von materiellem Substrate unabhängige Kraft gäbe, so würden Abweichungen derselben kein Gegenstand der Heilkunst seyn können.

11.

Jede abgesonderte Betrachtung der Krankheiten in Beziehung auf die zeitlichen oder räumlichen Verhältnisse ist einseitig. Obgleich bald diese, bald jene mehr Object der Wahrnehmung sind, so müssen doch beide ins Auge gefasst werden.

12.

Die pathologischen Ansichten *Hahnemanns* sind einseitig dynamisch mit nachtheiliger Verkennung aller innormaler räumlicher Verhältnisse.

13.

Die in späterer Zeit von *Hahnemann* aner-

kannte Nothwendigkeit der Berücksichtigung materieller Abnormitäten ist ein Widerruf der früheren Satzung, daß man nur die dynamischen Verhältnisse zu berücksichtigen habe, ist aber ein Schritt vorwärts.

14.

Die Behauptung, daß die sämtlichen Verstimmungen des Vegetationsprocesses von Syphilis, Sykosis oder Psora abstammen, ist eine ganz unerweisliche Hypothese.

15.

Wahr ist es aber, daß die Hartnäckigkeit vieler Gesundheitsstörungen von Kränkungen des vegetativen Systems herrührt, und daß diese häufig als Nachkrankheiten einer der drei genannten Formen zu betrachten sind.

16.

Die Collectivbenennung: antipsorische Arzneien dürfte verbannt werden, weil sie auf die wenigsten der dazu gerechneten Mittel paßt.

17.

So wie das individuelle Leben sich in verschiedenen Richtungen entfaltet, so ist es auch

möglich, in verschiedenen Richtungen auf dasselbe zu wirken.

18.

Es gibt verschiedene Heilmethoden, deren jede ihren eigenthümlichen Werth haben kann.

19

Die Heilmaxime „*tolle causam*“ ist unantastbar.

20.

Lebensthätigkeit, Reaction, ist die erste Bedingung einer jeden Heiloperation.

21.

Eine Spontaneität der Naturheilkraft ist nicht anzunehmen. Alle, dem Selbsterhaltungszwecke entsprechende Vorgänge, sind den Gesetzen der Lebenskraft überhaupt untergeordnet.

22.

Der Grundsatz „*contraria contrariis*“ ist in der That zu natürlich, um gradezu verworfen werden zu können.

23.

Auch die Homöopáthik zielt dahin, Gegensätze hervorzurufen, nur aber mit andern Mitteln und auf anderem Wege.

24.

Antipathische Mittel streben, die Verstimmung der Lebensthätigkeit gradezu zu überwältigen; homöopathische rufen die erforderlichen Gegensätze durch angeregte eigene Thätigkeit des Organismus hervor.

25.

Bei vielen Krankheiten ist der Gegensatz nur eine Negation. Daher ist es auch häufig leichter, das *simile*, als das *contrarium* zu finden.

26.

Die für sich bestehende, auf den Gesetzen des Antagonismus beruhende ableitende Methode ist rationell, und kann oft neben anderen Methoden Platz finden.

27.

Heilungen mit Krankheitsproducten (s. g. isopathische) dürften bloß den homöopathischen beigezählt werden.

28.

Die Behauptung, daß jede Krankheit nur einmal vorkommen könne, ist eine, zu Irrthü-

mern führende Spitzfindigkeit. Ihrem Wesen nach, welches eigentlich Heilobject seyn muß, können sich Krankheiten oft wiederholen.

29.

Es gibt offenbar rein örtliche Krankheiten, welche örtlichen Mitteln weichen.

30.

In so ferne es Aufgabe der Heilkunst ist, Krankheiten in ihrer Totalität zu entfernen, kann es nicht Zweck des Arztes seyn, blos die Symptome zum Verschwinden zu bringen.

31.

Wo aber keine Symptome sind, da ist auch kein Object für das ärztliche Wirken vorhanden.

32.

Das wahre, specifische Heilmittel einer jeden Krankheit ist dasjenige, welches beim Gesunden einen, seiner Wesenheit nach höchst ähnlichen Krankheitszustand zu erzeugen vermag.

33.

Die Aehnlichkeit der Symptome muß sehr

groß seyn, um als äusseres Zeichen der wesentlichen Uebereinstimmung zu gelten.

34.

Es ist eine Schattenseite der Hahnemannischen Therapie, die Heilindicationen nur nach äusseren Zeichen festzustellen. Es ist aber Glanzseite der geläuterten Homöopathik, unter den Erkenntnisquellen die objectiven Wahrnehmungen über Hypothesen zu stellen.

35.

Die Bedeutung der äusseren Erscheinungen zu verstehen, ist vorzügliche Bedingung eines rationellen Heilverfahrens.

36.

Krankheitsproducte, in so ferne sie neue Schädlichkeit für den Organismus geworden sind, müssen entfernt werden.

37.

So wie einerseits Kenntniß des Krankheitszustandes, des Heilobjects, dem Arzte unentbehrlich ist, so darf ihm andererseits Kenntniß der Arzneiwirkungen nicht fehlen.

38.

Kenntniß der specifischen Arzneiwirkungen kann nur durch wiederholte Prüfungen an Gesunden erlangt werden.

39.

Heilwirkungen der, den Kranken gegebenen Arzneien sind blos die Bestätigung der Resultate, welche die Prüfung derselben an Gesunden geliefert hat.

40.

Die Wirkungen eines jeden Arzneigemisches können gleichfalls nur durch ähnliche Prüfungen ermittelt werden.

41.

Hahnemanns goldne Regel, keine künstlichen Arzneigemische anzuwenden, verdient durchgängig befolgt zu werden.

42.

Homöopathische Verschlimmerungen sind nicht nothwendig zur Heilung der Krankheiten. Die richtige Gabe des gut gewählten specifischen Mittels bringt auf die sanfteste Weise eine Ausgleichung zu Stande.

43.

Die Reizempfänglichkeit des zu heilenden Kranken ist der einzig richtige Maafsstab zur Bestimmung der Gröfse und Stärke der Arzneigaben.

44.

Das Wesen der Homöopathik besteht in der Wahl specifischer Mittel, nicht aber darin, durchgängig nur die höchsten Verdünnungen der Arzneien anzuwenden.

45.

Die Arzneigaben müssen stark genug seyn, um den Organismus zu Gegenwirkungen anzuregen, aber nicht so stark, dafs sie eine nachtheilige Erhöhung der Symptome hervorbringen.

46.

Die Thätigkeit der Sinneswerkzeuge, die Beschaffenheit der Geisteskräfte und die Gemüthsstimmung sind bei der Wahl des Arzneimittels nur dann von vorzüglicher Wichtigkeit, wenn sie eine Veränderung erlitten haben.

47.

Es ist von höchster Wichtigkeit, idlopathische

und sympathische, primäre und secundäre Erscheinungen genau zu unterscheiden.

Die secundäre oft latente sein.

48.

Die Dauer einer jeden Arzneiwirkung ist abhängig von der Individualität des Kranken. Daher ist jede Vorausbestimmung unsicher.

von der Krankheit.

49.

Eine neue Arzneigabe ist jedesmal erforderlich, wenn die zuletzt genommene bei fort-dauerndem Krankheitszustande denselben nicht mehr verbessert.

50.

Es ist von höchster Wichtigkeit, die heilbringende Bedeutung neuer Erscheinungen zu verstehen, und die Natur in ihrem Heilbestreben nicht zu stören.

51.

Hahnemanns unsichere Theorie von den s. g. Arzneipotenzirungen steht in keinem Zusammenhange mit dem homöopathischen Heilprincip.

52.

Das darin enthaltene Wahre beschränkt sich

Esos darauf, daß Auflösbarkeit, Zertheilungsfähigkeit der Arzneien die Bedingung ihrer Wirksamkeit ist, welche aber bei weiter fortgesetzten Verdünnungen wieder abnimmt.

53.

Es ist demnach unstatthaft, jede Arzneiverdünnung eine Potenziirung zu nennen.

54.

Da es unmöglich ist, bei den, nach gewöhnlicher Art bereiteten Arzneien den Gehalt derselben mit mathematischer Genauigkeit anzugeben, so sollte man die Benennungen: Million- Billion- Trillionpotenz u. s. w. ganz aufgeben, und schlechtweg sagen: die dritte, sechste, neunte, zehnte Verdünnung u. s. w.

55.

Die Wirksamkeit der Arzneien ist nicht abhängig davon, daß sie in ihren Verdünnungen noch chemisch reagiren.

56.

Indifferenz der, von Gesunden genommenen hohen Arzneiverdünnungen ist kein Beweis ei-

ner absoluten Wirkungslosigkeit derselben bei Kranken.

57.

Oftmalige schnelle Abkürzung des gewöhnlichen Verlaufs vieler Krankheiten spricht für die Vorzüge der homöopathischen Behandlung.

58.

Wenn, wie im Scheintode, die Reizempfänglichkeit und das Reactionsvermögen (vergl. Thes. 43.) sehr danieder liegen, ist von hohen Arzneiverdünnungen nichts zu erwarten.

59.

Die wohlthätige Wirkung analeptischer Mittel in Asphyxieen dürfte uns ermuntern, auch in anderen verwandten Krankheitszuständen solche Mittel den homöopathischen voraus gehen zu lassen, um erst Reactionen hervor zu rufen.

60.

Die höhere Vervollkommenung der Homöopathik, einer Wissenschaft mit empirischer Grundlage, ist nur von fortgesetzter Beobachtung zu erwarten.

**In der Verlagsbehandlung sind von demselben
Verfasser folgende Schriften erschienen:**

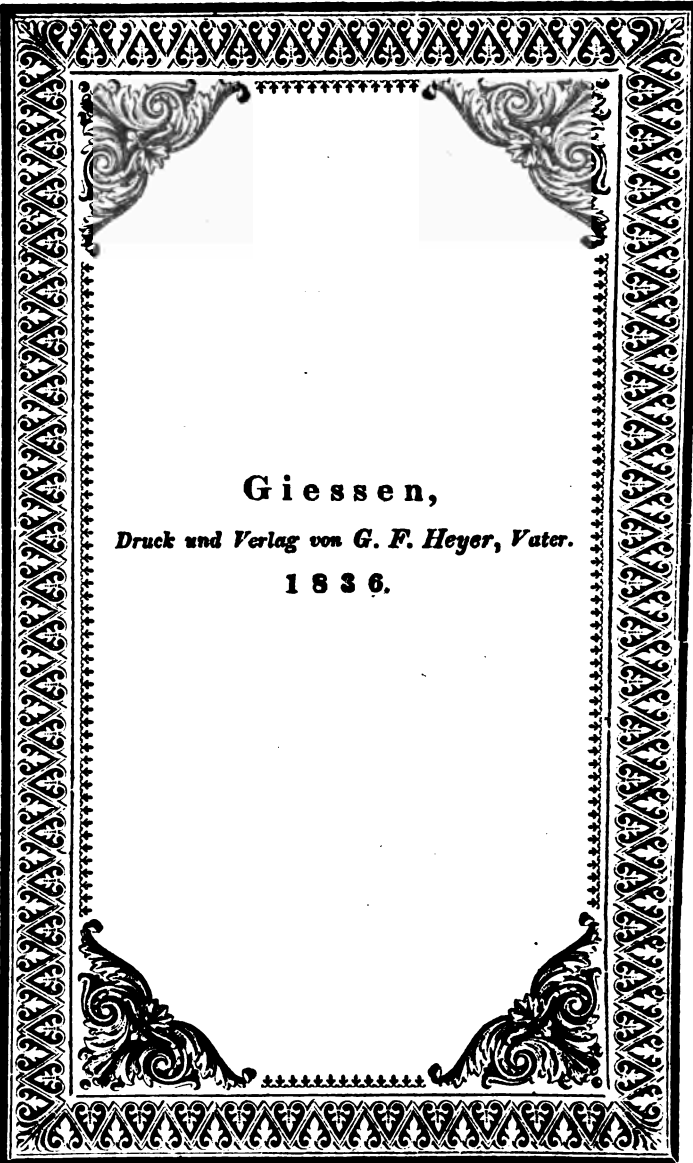
**Handbuch für Hebammen zur Selbstbeleh-
rung und als Leitfaden beim Unterrichte.
Mit Kupfern. 8. 1807. 8 ggr. oder 36 kr.**

**Anleitung, zweckmäßige Krankheitsberichte
zu verfertigen, für denkende Nichtärzte.
8. 1807. 8 ggr. oder 36 kr.**

**Ueber die Erkenntniß und Heilung der ge-
samten Hämorrhoidalkrankheit. 2 Theile.
gr. 8. 1821. 1 Rthlr. 16 ggr. oder 3 fl.**

**Geschichte und Bedeutung des homöopathi-
schen Heilverfahrens, in kurzem Abrisse
dargestellt. gr. 8. 1818. 3½ ggr. oder 15 kr.**

**Ideen zur wissenschaftlichen Begründung des
Systems der homöopathischen Heilkunst.
brosch. gr. 8. 1834. 20 ggr. oder 1 fl. 30 kr.**



Giessen,

Druck und Verlag von G. F. Heyer, Vater.

1836.

NB910

